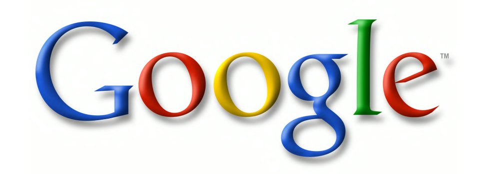
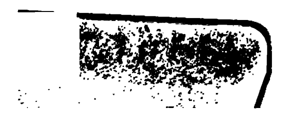






6000502501





ÉLOGES ACADÉMIQUES

I

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

ÉLOGES

LUS DANS LES SÉANCES PUBLIQUES

DE

L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

(1845-1863)

TABLEAU DU MOUVEMENT DE LA SCIENCE

ET DES PROGRÈS DE L'ART

EXAMEN ET APPRÉCIATION DES DOCTRINES
ÉTUDES DE MŒURS — PORTRAITS

PAR

E.-FRÉD. DUBOIS (D'AMIENS)

Secrétaire perpétuel de l'Académie impériale de médecine

La principale fonction de l'historien d'une Académie est de préparer la justice de la postérité.

(CUVIER, *Éloge de Lassus.*)

I

Pariset. — Broussais.
Ant. Dubois. — Richerand — Hallé.
Boyer. — Orfila.
Désormeaux. — Capuron.
Deneux.
Baudelocque

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

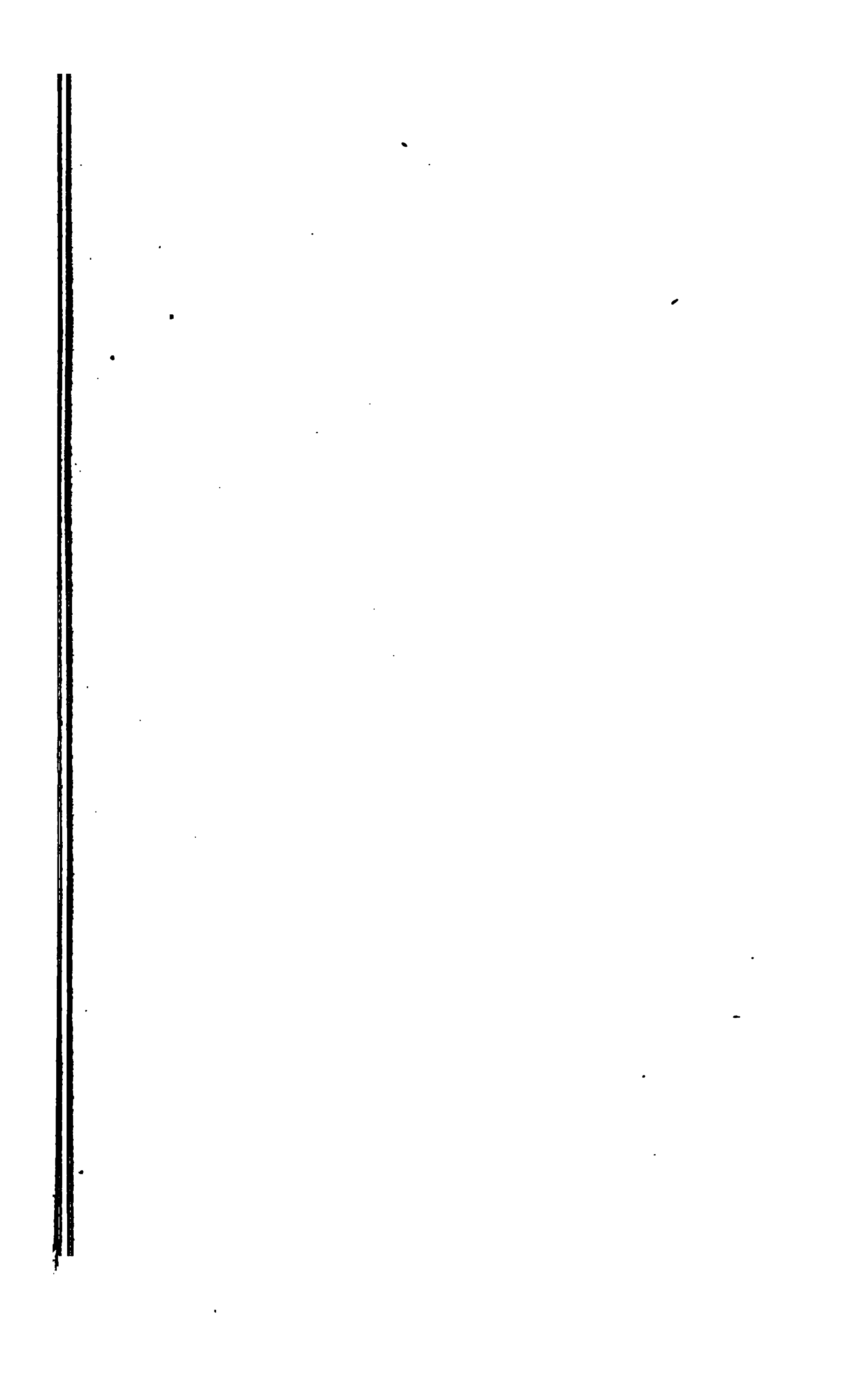
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

J.-B. BAILLIÈRE ET FILS, LIBRAIRES DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

19, RUE HAUTEFEUILLE, 19

1864



A MONSIEUR DUMAS

Grand-Croix de l'Ordre impérial de la Légion d'honneur

SÉNATEUR

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)
ET DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

VICE-PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Président du Conseil municipal de la ville de Paris,

HOMMAGE

DE

Dévouement et de reconnaissance

INTRODUCTION

Les médecins ont occupé de tout temps une place considérable dans les éloges académiques; mais les notices qu'on leur a consacrées n'ont pas toutes été conçues dans le même esprit, ni envisagées de la même manière; les uns, comme Grand-Jean de Fouchy, Vicq-d'Azyr et Pariset, ont pensé que, dans ces sortes de compositions, on doit toujours louer et louer sans restrictions aucunes et sans réserve; ils n'ont pas même cherché à proportionner la louange au mérite; d'autres, au contraire, et parmi ceux-ci se trouvent les hommes les plus considérables, les Fontenelle, les Condorcet, les d'Alembert, les Louis et les Cuvier, ont professé qu'avant tout il faut apprécier les œuvres et ne faire porter la louange que sur des portions vraiment dignes d'être louées; sans doute cette tâche est difficile et délicate; « l'éloge des académiciens, dit « d'Alembert, n'est pas sans écueils, l'historien se « trouve pressé pour ainsi dire entre les mânes de ses « confrères, dont il doit ménager la cendre, et la « vérité plus respectable que toutes les académies; » telle était aussi l'opinion de Condorcet : « on ne doit

« aux morts, dit-il, que ce qui peut être utile aux « vivants, la justice et la vérité. »

Mais c'est Cuvier qui a véritablement ici posé la loi; il ne s'est pas contenté d'établir en principe, qu'on doit la vérité à ces illustres morts, mais aussi quel ordre de vérités on doit faire entendre.

« L'historien d'une compagnie savante, dit-il, ne « doit pas seulement se proposer une lutte de talents « avec ses devanciers, il ne doit pas chercher à briller « dans ces solennités académiques, ses devoirs sont « plus sérieux; après avoir exposé l'état de la science, « il doit fixer la part que ses contemporains ont eue « au progrès du siècle. »

Voilà, je le répète, les vrais principes; car des vérités de cet ordre ne doivent blesser personne, et elles sont utiles aux vivants; nous verrons cependant que si ces règles ont été généralement adoptées, lorsqu'il s'est agi de géomètres, de physiciens et même de naturalistes, il n'en a pas été de même lorsqu'il s'est agi de médecins ou de chirurgiens. Aujourd'hui encore, essayer de dire la vérité en ce qui les concerne, c'est blesser tout un monde; la cause de ces réclamations n'avait pas du reste échappé aux historiens; Condorcet et Cuvier l'ont parfaitement indiquée; en première ligne, ils ont placé la difficulté d'apprécier les titres en médecine, et de faire la part des services rendus à la science. Aussi le cas échéant, la plupart se sont rattachés à des faits d'un tout autre ordre. Et c'est encore là ce que Cuvier a parfaitement expliqué.

« De tout temps, dit-il, l'Académie des sciences a « possédé de très-habiles médecins, mais il est à re-

« marquer que les titres d'admission de ces hommes
« célèbres se tiraient bien plutôt de leurs découvertes dans les sciences qui servent d'auxiliaires à
« la médecine, que des services qu'ils avaient rendus
« dans l'exercice de cet art bienfaisant. »

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, nous allons remonter aux premiers temps de l'Académie des sciences, puis nous passerons aux sociétés plus spécialement consacrées à l'art de guérir; et nous verrons que, placés dans cette alternative, les historiens de ces compagnies savantes se sont en effet presque toujours rattachés à ces titres dont parle Cuvier, à ces découvertes dans les sciences dites auxiliaires, et ce n'est que quand ces titres leur ont absolument fait défaut, qu'ils se sont réjetés sur ces services toujours équivoques, toujours contestables, rendus dans l'exercice de l'art.

Ajoutons qu'ils se sont estimés heureux quand ils ont eu des découvertes à mentionner, car celles-ci se trouvaient inscrites dans les annales de la science et personne ne pouvait les contester; tandis que les titres, qui résultaient de succès obtenus dans l'art de guérir, par cela qu'ils n'avaient d'autres garants que la voix publique, demeuraient incertains, contestables, difficiles par-dessus tout à apprécier; exaltés par quelques-uns, dépréciés par d'autres, ils devenaient pour ces savants historiens une cause d'ennuis et de perpétuelles réclamations.

Il faut dire cependant qu'une fois ce tribut payé à l'opinion publique, lorsqu'il s'est agi de la peinture des caractères, les historiens dont nous parlons ont usé d'une liberté qui aujourd'hui peut-être paraîtrait excessive; nous en donnerons quelques exemples, à com-

menoer par le sage, le judicieux, le circonspect Fontenelle; c'est lui qui ouvre en quelque sorte la scène; au nombre des académiciens morts depuis 1699, se trouvaient un assez grand nombre de médecins, de chirurgiens, et bon nombre aussi de chimistes plus ou moins pharmaciens; mais Fontenelle ne dissimule pas que c'était surtout la faveur des grands qui avait fait admettre ces médecins dans le sein de l'Académie des sciences. Comment, en effet, aurait-on pu se dispenser d'y recevoir les médecins du roi, les médecins des princes du sang et aussi leurs pharmaciens? Sur soixante-dix éloges, environ, que Fontenelle a prononcés, près de vingt ont eu pour objet des médecins ou des chirurgiens et parmi eux se trouvent des noms restés célèbres, tels que ceux de Fagon, de Dodart, de Chirac; Fagon ne pouvait pas ne pas être loué par Fontenelle, bien qu'il fût assez difficile de dire en quoi ce grand personnage avait contribué aux progrès de la science contemporaine. Il est vrai qu'il ne lui avait pas été contraire, et on devait lui en savoir gré, car il fallait pour cela quelque courage. Fontenelle lui-même le fait remarquer; Fagon, dit-il, fit une action d'une audace signalée, qui ne pouvait guère en ce temps être entreprise que par un jeune homme et justifiée que par un grand succès. Il était allé, en effet, jusqu'à soutenir dans sa thèse inaugurale la circulation du sang! et les vieux docteurs, ajoute Fontenelle, trouvèrent qu'il avait défendu avec esprit cet étrange paradoxe; et cette scène se passait en 1664, et la découverte de Harvey datait de 1628! mais si Fagon n'avait en rien contribué aux progrès de la médecine, on

pouvait du moins lui trouver quelque titres dans les sciences dites accessoires. Suivant Fontenelle, il avait eu la *principale* part dans la confection de ce fameux catalogue de plantes désigné sous le nom de *Hortus regius*. C'était un assez mince bagage scientifique, aussi Fontenelle fait bien vite valoir les grands emplois qu'avait exercés Fagon. Il était fils, dit-il, et petit-fils de médecins de rois et il avait tout d'abord obtenu deux chaires, celle de botanique et celle de chimie; il est vrai que bientôt il dut se faire suppléer, retenu qu'il était à la cour par ses hautes fonctions.

C'est à peu près à cela que se borne tout ce que Fontenelle avait à nous dire sur les services scientifiques de Fagon. Quant aux services rendus dans la pratique de son art, Fontenelle les mentionne, mais assez légèrement avec une pointe d'ironie. Il nous dira, par exemple, que *toutes les maladies de Versailles passaient par les mains de Fagon;* mais en même temps il avouera que cette grande vogue tenait à ce qu'il avait la confiance de Louis XIV, et qu'on croyait faire sa cour en s'adressant au premier médecin du roi, éloge peu flatteur, que relève toutefois Fontenelle en ajoutant qu'heureusement pour les courtisans ce premier médecin était un grand médecin.

Il y avait cependant alors à la cour un autre médecin placé plus haut encore que Fagon dans l'estime publique, c'était le fameux M. Dodart; son éloge est au nombre de ceux qu'a faits Fontenelle, car il appartenait aussi à l'Académie des sciences. Fontenelle aurait pu également lui trouver des titres d'admission dans quelques travaux relatifs à la physique et à la botanique :

ainsi M. Dodart était l'auteur de la *préface* qui se trouve en tête des *Mémoires pour servir à l'histoire des plantes;* il avait fait, en outre, quelques expériences sur la transpiration insensible. Fontenelle nous apprend même *qu'il avait eu la pensée* de faire une histoire de la médecine et même une histoire de la musique; mais Fontenelle nous dit en même temps que si M. Dodart était entré à l'Académie des sciences, « il le devait à M. Perrault, qui avait beau« coup de crédit sur M. Colbert. » M. Dodart avait du reste toutes les qualités requises pour enlever les suffrages de ses contemporains, et cela aussi bien dans les écoles que dans le monde. N'avait-il pas été loué par Guy Patin et goûté par madame de Longueville?

Si maintenant nous passons à Chirac, nous verrons que Fontenelle ne le traite pas plus sérieusement; car ici encore il y avait beaucoup plus de pratique que de science. Fontenelle ne dira donc que très-peu de choses de ses titres ; mais « il avait, dit-il, ce « qu'on appelle *le coup d'œil*, d'une justesse et d'une « promptitude singulière et peut-être unique. C'était « une espèce d'inspiration dont la clarté et la force « prouvaient la vérité, du moins pour lui. » (Remarquez la restriction, qui a bien l'air d'une malice.) « Par là le plus difficile était fait. » (Assurément, car c'était tout un diagnostic et très-expéditif.) « Il for« mait ensuite en lui-même le plan de la cure et le sui« vait avec une constance inébranlable, parce qu'il n'au« rait pu s'en départir sans agir contre des lumières « qui le frappaient vivement; et les malades prenaient « d'autant plus de confiance en lui qu'ils se sentaient

« conduits par une main plus ferme. Son inflexibilité « leur assurait combien il comptait d'avoir pris le bon « parti; ils s'encourageaient par sa grande rigueur; « il hasardait volontiers pour eux sa propre réputation « alors qu'il jugeait nécessaire un de ces coups har- « dis qui lui étaient familiers.... »

Voilà sans contredit un portrait tracé de main de maître; encore un coup de pinceau, et il sera achevé. « M. Chirac parlait peu, reprend Fontenelle, il parlait « sèchement et sans agrément. Il ne se prêtait pas « aux objections souvent puériles des malades ou de « leurs familles; on n'arrachait jamais de lui aucune « complaisance, aucune modification à ses décisions « laconiques. Heureux les malades quand il avait pris « le bon chemin! » (Il prenait donc quelquefois le mauvais? Je ne sais si on nous permettrait aujourd'hui de pareilles libertés.)

« Malgré tout cela, poursuit Fontenelle, il eut une « vogue étonnante; sa rue était incommodée de la « quantité de carosses qu'on lui envoyait de tous côtés. »

Mais Fontenelle ne s'en est pas tenu aux médecins praticiens; il s'est aussi occupé des chirurgiens ou plutôt des anatomistes de son temps, et ici il pouvait faire de la science. Il en a fait, mais avec une extrême modération, d'abord à l'égard de Poupart, dont nous ne connaissons guère aujourd'hui que le ligament. Fontenelle ne flatte pas M. Poupart, il nous apprend qu'il avait composé un ouvrage ayant pour titre *Chirurgie complète;* mais il nous prévient que c'était une pure compilation, et qu'on dut savoir gré à M. Poupart de ne pas s'en être fait honneur.

Arrivant ensuite aux qualités personnelles de M. Poupart, Fontenelle nous le montre comme une espèce de cynique. « Nous ne rougissons point, dit-il, d'avouer « hautement la mauvaise fortune d'un de nos confrères, « ni de montrer au public le sac et le bâton d'un Dio- « gène, quoique nous soyons dans un siècle où les « Diogènes soient moins considérés que jamais et où « certainement ils ne recevraient pas des visites de rois « dans leur tonneau. »

Voilà certainement des portraits qui ne devaient pas flatter les familles ; mais celui de M. Carré laisse supposer bien d'autres choses, et à ce titre il est resté célèbre, car nous verrons tout à l'heure le secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie le citer comme exemple des libertés que se permettait Fontenelle.

M. Carré était un géomètre qui, ayant été au service (c'est le terme exact) du père Malebranche, avait appris assez de philosophie pour l'enseigner aux autres ; mais ce que nous apprend Fontenelle, c'est que M. Carré, tout professeur de philosophie qu'il était, ne savait pas le français ! « Par une singulière destinée, dit Fon- « tenelle, il avait beaucoup de femmes pour disciples. « L'une d'elles, s'étant bien vite aperçue qu'il avait « quantité de façons de parler vicieuses, lui dit qu'en « revanche de la philosophie qu'elle apprenait de lui, « elle lui voulait apprendre le français. »

Et Fontenelle, dans ce singulier éloge de M. Carré, ne s'en tient pas là ; porté lui-même d'inclination à s'occuper des dames (philosophiquement, bien entendu), il entre dans quelques détails assez piquants au sujet de cette clientèle de M. Carré : « *Ce commerce* de

« M. Carré avec ses écolières était, dit-il, intéressant « à plus d'un titre; il y avait, l'assaisonnement du mys- « tère ; car, outre les femmes du monde, M. Carré avait « aussi gagné des religieuses encore plus dociles, plus « appliquées, plus occupées de ce qui les touche. »

En voici assez, ce me semble, pour montrer que Fontenelle, dans ses éloges des savants, ne se sentait nullement retenu par les susceptibilités des familles et des amis; et que là où il en disait peu, il en faisait beaucoup entendre; mais, il faut le reconnaître, le but que nous nous proposons aujourd'hui dans les éloges, à savoir : de faire à chacun sa juste part dans les progrès du siècle, paraît très-peu l'occuper; ce qu'il se propose avant tout, c'est de plaire, de charmer; et il a réussi. M. Villemain nous paraît cependant avoir été un peu loin quand il dit que Fontenelle a fait pour les savants de son siècle ce que Plutarque avait fait pour les guerriers et pour les politiques de l'antiquité. Fontenelle, il est vrai, nous montre ces savants dans leur génie, dans leur caractère, dans la simplicité de leur vie privée; il les fait comprendre et il les fait aimer; mais si on peut trouver quelque analogie dans la forme du récit, tout diffère lorsqu'on vient à comparer les personnages. Quand on se reporte, en effet, aux grandes actions que Plutarque avait à raconter, on se trouve dans un tout autre monde. J'aime mieux m'en tenir à ce qu'a dit Fontenelle lui-même, que l'histoire d'une Académie ne saurait être que l'histoire de ses pensées. Si donc l'historien a de grandes choses à raconter, ce sont des choses de l'esprit, ce sont de grandes pensées et non de grandes actions.

C'est aussi, du reste, à ce point de vue que Voltaire a jugé Fontenelle; il en a vu les défauts et les qualités : personne n'a mieux goûté que lui cet esprit encyclopédique qui lui faisait embrasser toutes les sciences, cette netteté de sens et cette justesse d'esprit qui se montre dans les tours les plus négligés, comme dans les réflexions les plus délicates et les plus fines; aussi l'a-t-il placé dans le temple du goût, entre Lucrèce et Leibnitz :

> Avec Quinault il badinait,
> Avec Mairan il raisonnait.

Mairan, en effet, pouvait aussi se placer à côté de Fontenelle; avec moins d'esprit et de grâces que son prédécesseur, il est sur lui en progrès; car, moins désireux de plaire, il s'occupe un peu plus de faire connaître les travaux de ses contemporains; il charmera moins le public et la postérité, mais il brillera par d'autres qualités; ce n'est pas un bel esprit, c'est un savant esprit : aussi n'est-il guère à son aise que dans les éloges qui exigent de profondes connaissances, dans celui de Halley par exemple. Mairan est plus versé dans les sciences que dans les lettres, mais il faut entendre par là la littérature d'agrément, toute de forme et de style; car il est essentiellement érudit. Les médecins ont une bonne part dans le petit nombre d'éloges que Mairan a prononcés; on y trouve celui de M. Petit, ou plutôt du Petit, celui de M. Bouldin, premier apothicaire du roi; celui de M. Brémond, docteur en médecine; celui de M. Hunauld, fils de médecin et

médecin lui-même ; puis celui de Lemery, tout à la fois chimiste et médecin.

Ayant pris ses devoirs au sérieux, Mairan le premier a placé à la suite de chacun de ses éloges une liste très-exacte des travaux dus à ceux qu'il venait de louer ; excellente coutume qui se perdra, mais qui reviendra de nos jours comme un des éléments d'appréciation; les notices de Mairan sont exactes, sages et précises plutôt qu'élégantes; il loue mais avec retenue et sobriété, il y met surtout du discernement. On dirait qu'en parlant des médecins, il sent lui-même qu'il marche sur un terrain peu connu ; il ne se permet aucune légèreté sur la profession médicale, et s'il ne juge pas les médecins, il nous met du moins à même de les juger.

Après Mairan, vient Grand-Jean de Fouchy, mais que celui-ci est loin du neveu de Corneille et du sage Mairan ! Comment, il est vrai, aurait-il pu, à l'exemple de Fontenelle, rendre populaires les données de la science, ou voiler les vérités philosophiques ? Comment aurait-il pu ne montrer qu'à demi des vérités qu'il ne connaissait pas ou dissimuler sous des formes ingénieuses des intentions qu'il n'avait pas ? ou enfin cacher sous des expressions communes la force et la hardiesse d'idées qui lui manquaient? Le plus grand tort de Grand-Jean de Fouchy n'a pas été cependant de se séparer ainsi de Fontenelle et de Mairan, de n'avoir pas cherché comme eux à donner une idée juste de toutes les sciences à ceux qui n'en avaient étudié aucune : ce qu'on doit surtout lui reprocher, c'est d'avoir été, pour ainsi dire, le chef de cette école qui jette à peu près

tous les hommes dans le même moule, qui les accable tous de louanges, qui fait enfin du genre des éloges académiques le genre le plus faux et le plus fastidieux qu'il y ait au monde. Condorcet a rapproché Grand-Jean de Fouchy de Fontenelle ; mais il faut lui pardonner, Condorcet devait tout à Grand-Jean de Fouchy ; et encore ne l'a-t-il rapproché que pour lui donner des qualités négatives ; il veut bien reconnaître qu'il n'est pas aussi ingénieux que Fontenelle dans ses Éloges, il lui fait même un mérite de ne pas chercher à l'être ; mais s'il se présente, dit-il, des réflexions fines et des images heureuses, on voit que Grand-Jean de Fouchy n'a pas travaillé pour s'en orner ; malheureusement ces réflexions fines, ces images heureuses ne se trouvent nulle part dans Grand-Jean de Fouchy.

Il faut donc le reconnaître, Grand-Jean de Fouchy est bien au-dessous de Fontenelle et de Mairan ; Fontenelle par son style se tire de toutes les difficultés : « Il parle et même très-agréablement de ce qui pour lui est plein d'obscurités, il semble les dissiper et il ne les pénètre pas ; Mairan, toujours simple, toujours précis et élégant, a plus de souplesse et de solidité que Fontenelle et ne prodigue pas ses louanges ; Grand-Jean de Fouchy conserve à peine quelques-unes de ces qualités ; il suffit, pour s'en convaincre, de jeter les yeux sur son Éloge de Morand. Pour tous ceux qui ont étudié l'histoire de la chirurgie au dix-huitième siècle, Morand est une des plus grosses médiocrités qu'on puisse citer ; si jamais il y eut une réputation usurpée, c'est assurément celle de Sauveur Morand ; ce qui ne l'a pas empêché d'être accablé d'honneurs et de

dignités pendant tout le cours de sa vie, et, pour combler la mesure, il a fallu que le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences vînt après sa mort sanctionner, pour ainsi dire, tous ces mensonges. Portal avait été jusqu'à donner à cette grande époque de la chirurgie qui avait été illustrée par J.-L. Petit, Maréchal et tant d'autres, le titre *d'époque de Morand*. C'était une basse flatterie; qu'avait donc fait Morand pour imposer son nom à cette mémorable époque? Un très-médiocre traité de la taille par le haut appareil, un discours pour prouver qu'il est nécessaire à un chirurgien d'être lettré, un catalogue de l'arsenal de chirurgie de Saint-Pétersbourg, et une réfûtation de Scharp. Joignez à cela une prétendue histoire de l'Académie royale de chirurgie, placée en tête du premier volume des Mémoires, et vous aurez à peu près tout le bagage scientifique de Morand; son incapacité, du reste, était alors connue de tout le monde, à ce point qu'il fut obligé de résigner ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie. Voilà l'homme que Grand-Jean de Fouchy nous donne comme un très-habile chirurgien, comme un grand orateur, et comme un des bienfaiteurs de l'humanité! Il le donne même comme un illustre écrivain et un savant professeur, il pousse enfin la louange jusqu'à promettre à Morand une *double immortalité*, c'est le terme dont il se sert; car d'une part, dit-il, monsieur son fils, en publiant ses traités élémentaires, lui en assure une d'une *nouvelle espèce*, et M. Lemoine, en sculptant son buste, lui en assure *une seconde!*

Il est facile de prévoir ce qui devait résulter d'une méthode qui consiste à louer ainsi sans mesure et sans

discernement, c'est que si un homme d'un vrai mérite, un homme éminent tombe sous une pareille plume, rien ne pourra le distinguer de l'homme médiocre ; il sera loué de la même manière, si même il n'est placé au-dessous. Je citerai comme exemple Lapeyronie: Grand-Jean de Fouchy a fait son éloge, c'est un des plus ternes et des plus insignifiants qu'on puisse imaginer; et si on le compare à celui d'Helvétius, on ne sait quel est, de ces deux académiciens, celui qui l'emportait sur l'autre ; heureusement, en dépit des éloges de Grand-Jean de Fouchy, la postérité les a parfaitement distingués l'un de l'autre. Lapeyronie est resté comme une de ces grandes figures qui inspirent le respect et qui sont l'honneur de notre profession ; Helvétius, au contraire, comme un habile courtisan qui devait tout à l'intrigue et à la cabale ; le père d'Helvétius était un charlatan hollandais, vendant des remèdes secrets ; lui-même devait toute sa fortune à un avis donné en 1719, dans une maladie de Louis XV. En 1722, il avait publié un Mémoire qui avait pour titre : *Idée générale de l'économie animale.* Besse en avait fait une critique assez vive, Helvétius répondit à cette critique ; Besse, qui ne se regardait pas comme battu, avait voulu répliquer ; mais Helvétius, tout-puissant à la cour, avait empêché la publication de cette réplique : voilà comment cet ami des lumières entendait la discussion en matière de science.

A Grand-Jean de Fouchy devait succéder un homme justement célèbre et à bien des titres, nous voulons parler de Condorcet ; mais ici il faut distinguer le fond de la forme ; si on s'en tenait aux préfaces de Condorcet, on

croirait qu'il a pris Fontenelle pour modèle ; il ne voit et ne parle que de Fontenelle. On ne relit jamais ses éloges, dit-il, sans y découvrir de nouveaux charmes, ni sans admirer ce talent si rare et si clair dans les choses les plus difficiles, de dire les plus communes avec finesse, et les plus fines avec cette simplicité qui les rend plus piquantes ; c'est là en effet ce que personne ne pouvait contester à Fontenelle ; mais il en résulte, que le talent du panégyriste fait oublier les service de ceux qui sont loués ; or Condorcet entendait trop bien ses devoirs, pour aspirer à ce genre de mérite ; il a eu d'abord en vue de *compléter* l'histoire des membres de son académie. Non content en effet d'écrire celle de ses contemporains, qui étaient déjà fort nombreux, il est allé, par delà ceux que Fontenelle avait loués, exhumer pour ainsi dire ceux que l'Académie des sciences avaient perdus de 1666 à 1699. Puis il a repris ses contemporains à partir de Grand-Jean de Fouchy, son prédécesseur :

C'est surtout en parlant des premiers que Condorcet s'est senti à l'aise, car, dit-il, *si les égards deviennent un devoir, lorsqu'il reste encore des amis et des parents que la vérité peut effrayer ; au bout d'un siècle la vanité peut seule être blessée de la justice rendue aux morts.*

N'allez pas croire, toutefois, que suivant Condorcet la vérité et la justice devraient être ajournées à un siècle, il ne l'entendait pas ainsi ; que deviendraient, en effet, cette justice et cette vérité s'il fallait les étouffer d'abord pendant tout un siècle ? Comment pourraient-elles renaître après ce long et absolu silence ? et d'ailleurs comment la justice et la vérité pourraient-elles

blesser des parents et des amis quand elles ne portent que sur des questions de science? or en académie il ne peut être question d'autre chose. Ce n'est donc pas ainsi, je le répète, que l'entendait Condorcet; ses éloges témoignent au contraire de son désir de rendre à chacun pleine et entière justice; et cela au risque d'effrayer les parents et les amis. Après avoir, en effet, examiné les travaux de ceux qu'il avait à louer, après avoir pesé leur mérite scientifique, Condorcet s'attache à montrer jusqu'aux singularités de leur caractère, usant du reste pour cela de l'artifice qui consiste à excuser certains défauts pour les faire connaître; je citerai comme exemple ce qu'il dit de Bordenave et de Lecat; il y avait là deux familles qui, si elles se sont tues en cette circonstance, n'ont pas été aussi tolérantes quand le secrétaire de l'Académie royale de chirurgie s'est permis à son tour d'insinuer quelques vérités. Bordenave tout-puissant à la cour était entré à l'Académie des sciences, mais sous un titre équivoque et en violation de tous les règlements, on l'avait imposé pour ainsi dire à ce corps savant; Condorcet a pensé que l'historien de la compagnie ne devait pas passer sous silence un fait aussi grave. Il le mentionne donc, et il ne craint pas de faire sourire ses auditeurs aux dépens du défunt; M. Bordenave, dit-il, soutenait qu'on lui avait fait violence à lui-même, en le forçant d'entrer ainsi à l'Académie; et que s'il se résignait à y rester, c'était uniquement pour marquer son respect envers ses collègues! Le pauvre homme!

Je viens de dire que le chirurgien Lecat a eu aussi l'honneur d'obtenir quelques mots de Condorcet; mais

dans ce peu de mots, l'historien de la Compagnie ne s'est pas fait faute de juger ce chirurgien, il montre que ses ouvrages physiologiques étaient en arrière de toutes les connaissances de l'époque, qu'on y trouve des explications dignes de la philosophie du quinzième siècle. Louis dira la même chose, mais nous verrons toute une famille se révolter contre une pareille accusation, et demander à l'Académie de chirurgie de déclarer par un vote que Lecat était un excellent physicien !

Mais si Condorcet a pu juger sainement et librement les médecins et les chirurgiens de l'Académie des sciences, tant qu'il ne s'agissait que de leurs recherches et de leurs découvertes dans les sciences qui servent de fondement à la médecine, il n'en a pas été de même lorsqu'il s'est trouvé en face des difficultés signalées par Cuvier, c'est-à-dire lorsqu'il a dû apprécier des faits de pratique médicale ou d'application ; lui-même, du reste, comprenait parfaitement ces difficultés. Il suffit pour s'en convaincre de lire le parallèle qu'il établit entre l'homme de science pure et l'homme d'application, c'est-à-dire le médecin praticien ; autant les titres du premier lui paraissent faciles à établir, autant ceux du second lui paraissent difficiles à apprécier.

« L'histoire d'un savant, dit-il, nous fait connaître « des découvertes, nous montre les lois de la nature « qu'il a aperçues, les faits nouveaux dont il a enrichi « la science, les phénomènes qu'il a décrits et analysés, « les objets inconnus sur lesquels il a fixé les regards « des savants, ou dont il a dévoilé la nature et les pro- « priétés ; il en résulte que l'historien peut parfaitement « nous faire apprécier ce qui revient à tel savant

« plutôt qu'à tel autre. » S'il s'agit au contraire de quelque grand praticien admis dans une compagnie savante à raison seulement de sa célébrité, les difficultés surgissent de toutes parts pour l'historien chargé de retracer sa vie.

« Un grand médecin, reprend Condorcet, n'a pour « juges de son mérite que des rivaux, et un petit nom« bre de jeunes gens destinés à le remplacer ; ses suc« cès ne peuvent être ni appréciés, ni constatés... C'est « donc d'après l'opinion publique que l'ignorance a « pu égarer ou d'après le jugement des rivaux que « la prévention a pu corrompre, qu'on pourra seule« ment juger un médecin, tant que la médecine pra« tique ne sera pas devenue une science, ou plutôt un « art dirigé par des principes généraux et constants, « et ce moment est peut-être encore fort éloigné. »

Il était impossible de mieux voir les choses que ne l'a fait ici Condorcet ; et cependant lui-même va s'en rapporter à cette opinion publique si facile à égarer, lorsqu'il aura à faire l'éloge de quelques-uns de ces grands praticiens qui, de tout temps, ont réussi à se glisser parmi les savants ; prenons Bouvard pour exemple. Condorcet commence par le justifier de n'avoir rien produit dans la science, « un médecin, ainsi « livré à la pratique, dit-il, a d'autant moins le temps « de composer des ouvrages, qu'il jouit d'une célé« brité plus grande ; aussi ceux de M. Bouvard sont« ils en très-petit nombre ; » il va ensuite nous le représenter comme étant doué d'une *sagacité singulière* « qui lui faisait *deviner* des maladies que des médecins « habiles avaient longtemps méconnues, et d'un coup

« d'œil qui quelquefois lui découvrait, en approchant « par hasard d'un malade, un danger qu'on ne soup-« çonnait pas, et dont il indiquait à l'instant même la « cause et le remède. »

Il est évident que Condorcet s'en rapportait ici à l'opinion publique, qui avait gratifié Bouvard de ces dons merveilleux. Où étaient en effet les preuves de cette sagacité singulière, de ce coup d'œil incomparable? Et ce que Condorcet dit ici de Bouvard, il le dira tout à l'heure de Tronchin, qui n'était peut-être aussi qu'un grand charlatan.

Tout, en effet, dérive encore pour Tronchin *d'une célébrité* bien ou mal acquise. Tronchin arrive à Paris, déjà entouré d'une grande renommée; il y cause une révolution, dit son panégyriste ; fort bien, mais si vous cherchez dans son éloge en quoi consistait cette révolution, quels progrès il avait imprimés à la science, vous verrez que tout se réduit à quelques banalités ; qu'il faut renouveler l'air dans les chambres des malades, qu'il ne faut plus condamner les femmes en couches à un régime incommode et souvent funeste, qu'on doit donner aux enfants une éducation plus saine, etc., etc., et ici encore, Condorcet ne manque pas de trouver que Tronchin excellait à *deviner* la marche et la nature des maladies !

On doit prévoir que deux oracles comme Bouvard et Tronchin ont dû avoir chacun leurs partisans, former pour ainsi dire deux sectes, et se trouver par cela même en conflit. Tronchin, qui n'a guère plus écrit que Bouvard, avait entre autres publié un opuscule. Bouvard tout aussitôt avait répondu par une *réfutation*,

dans laquelle il accable le Génevois de railleries, tantôt plaisantes, tantôt amères, sans s'occuper le moins du monde de la question scientifique. Or, comme nous avons toujours eu en France un faible pour les étrangers, Condorcet s'afflige de trouver Bouvard au nombre des adversaires de Tronchin, et ici il lui dit d'assez dures vérités. Il nous apprend, par exemple, que Bouvard s'exprimait toujours avec une causticité que la froideur de son ton et la douceur de sa voix rendaient très-piquante, et que comme il était fort ignorant, il prétendait que le talent pour la médecine était chose tout à fait distincte des connaissances dans les sciences médicales. Malheureusement, ajoute Condorcet, la force de ses convictions lui donnait trop de facilité à soupçonner ceux qui s'écartaient de ses idées, d'impéritie et de mauvaise foi; de sorte que cet apôtre d'ignorance traitait d'ignorants ceux qui n'étaient pas de son avis! et ajoutez, reprend Condorcet, qu'il se croyait permis de prendre, en les réfutant, un ton de dureté et de persiflage que rien ne pouvait justifier.

Condorcet est plus indulgent pour Tronchin : il reconnaît que Tronchin n'avait à peu près rien écrit d'important; mais c'est que sa pratique très-étendue ne lui permettait pas, dit-il, de publier des ouvrages sur les sciences dont l'Académie s'occupe, et sur lesquelles l'art de la médecine est fondé ; force est donc à Condorcet de se rejeter encore sur d'autres points pour trouver matière à éloge. Or, parmi les mérites qu'il attribue à Tronchin, il en est d'assez singuliers ; ainsi il nous donne Tronchin comme une âme libre et fière, et cela parce qu'il n'avait pas voulu accepter le titre de

premier médecin du stathouder de Hollande! mais d'où vient que ce même Tronchin avait recherché le titre de médecin du duc d'Orléans? pourquoi? dit naïvement Condorcet, c'est qu'ayant épousé une petite-nièce de Jean de Witt, le fondateur de la liberté, Tronchin, aurait cru profaner ce nom en acceptant la faveur d'un stathouder, tandis que le duc d'Orléans était le seul prince qu'il ne se crût pas permis de refuser, et que l'Athènes de l'Europe moderne était le seul séjour pour lequel il pût quitter sa patrie! Et voilà comment Tronchin avait une âme libre et fière!

Après avoir parlé des éloges de Condorcet, il nous serait impossible de passer sous silence les éloges de d'Alembert, bien que celui-ci n'ait pas écrit les siens au nom d'une compagnie savante, ce qui du reste était fort regrettable; d'Alembert, en effet, au lieu de tenir la plume pour l'Académie française, aurait dû la tenir pour l'Académie des sciences; il avait pour cela toutes les qualités requises, l'amour de la vérité, un profond savoir, et le goût du travail.

D'Alembert avait déjà et assez heureusement préludé dans l'éloge de quelques savants, celui de Bernouilli est un des meilleurs sortis de sa plume. Son style était noble, rapide et soutenu; mais une fois chargé de faire l'éloge des lettrés, il change de méthode, il devient diffus et familier et il se jette dans les anecdotes; Condorcet tâche de l'excuser. Le public, dit-il, après avoir encouragé cette familiarité par des applaudissements multipliés, parut la désapprouver; mais le ton, dans les ouvrages comme dans la société, doit naturellement changer avec l'âge; on exige d'un jeune homme un maintien plus

soigné, une attention sur lui-même toujours soutenue, on pardonne à un vieillard. Ces réflexions sont justes, mais comment supporter la familiarité et la négligence dans un écrivain qui doit nous parler de Bossuet et de Fénelon, de Fléchier et de Boileau? Or, d'Alembert nous en parle, mais à peu près comme de l'abbé Trublet; il semble qu'il ait voulu, comme on le dit, se retirer sur la quantité. En moins de trois années il ne compose pas moins de soixante-douze éloges, et cela pour ne laisser aucun arriéré dans son nécrologe de 1700 à 1772! Ceci tend encore à prouver que d'Alembert était bien plus né pour les sciences que pour les lettres; il n'a rien fait de supérieur à son *Discours préliminaire* de l'Encyclopédie, qui est un travail essentiellement scientifique, il croyait sentir en lui l'amour des lettres, et il ne sentait que le feu de la science.

Je le répète, d'Alembert n'aurait pas dû sortir de la science, la poésie et l'éloquence étaient pour lui comme lettres mortes; les définitions savantes qu'il nous en donne nous montrent comment il comprenait ces dons du ciel[1]. Il ne se demandait pas si l'éloquence est quelque chose qui vient du cœur ou qui vient de l'esprit;

[1] Ceci est tellement vrai, qu'il allait jusqu'à blâmer dans nos grands prosateurs les formes les plus littéraires; il trouvait le style de Buffon fastueux et déclamatoire; on sait qu'il critiquait particulièrement le début de la description du cheval, *la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite*, etc. Et pourquoi, s'écriait-il, ne pas dire tout simplement le cheval? Sans doute, lui répondit-on; c'est comme J.-B. Rousseau, qui s'en vient nous transporter :

Des bords sacrés de l'Orient
Aux bords enflammés du couchant,

au lieu de dire tout simplement *de l'est à l'ouest!*

pour lui, c'est une *science d'observation !* Et la poésie ! Était-ce pour lui quelque chose de sacré, de divin, d'auguste? Du tout, c'est un *art d'imitation !* Mais revenons à ses éloges, ces morceaux certainement ne sont pas sans mérite. M. Villemain le dit avec raison, d'Alembert n'a ni l'ingéniosité de Fontenelle, ni la belle clarté de Mairan; mais dans la peinture des caractères, il a une liberté de plume dont rien n'approche; il sait cependant à quels risques on s'expose lorsqu'on s'occupe ainsi des hommes. Mais pour d'Alembert ceci était une question de principe : « Les noms de nos « prédécesseurs, dit-il, sont tous inscrits dans le « grand-livre de la postérité, à la place qu'ils méri- « tent; mais cette place n'est pas toujours également « favorable à leur mémoire, pourquoi l'Académie « le dissimulerait-elle? Pourquoi en craindrait-elle « le reproche? » D'Alembert parlant ainsi, au nom de sa compagnie, n'a donc pas craint de remettre à leur place bon nombre de membres que l'Académie avait plutôt reçus qu'adoptés, et il l'a fait de deux façons : dans son texte d'abord par des appréciations sérieuses, des jugements sévères quelquefois, mais toujours équitables, puis dans des notes où il se permet plus de liberté encore, il y laisse le ton académique, et se met à raconter toutes sortes d'anecdotes [1].

Si maintenant de d'Alembert nous passons à Thomas, nous trouvons de nouveau un très-honnête homme

[1] Il serait trop long de reproduire ici tout ce que d'Alembert a raconté du cardinal Dubois, dans son texte et surtout dans ses notes; on sait que Fontenelle, lors de la réception du fameux cardinal, lui

professant un véritable culte pour la vérité. Son *Essai sur les éloges* n'est qu'un résumé historique; mais Thomas y pose d'excellents principes : « Depuis un « demi-siècle, dit-il, il s'est fait parmi nous une es-« pèce de révolution; on apprécie mieux la gloire, on « juge mieux les hommes, on distingue les talents des « succès, on sépare ce qui est utile de ce qui est écla-« tant et dangereux; on perce enfin à travers les digni-« tés pour arriver jusqu'à l'homme. »

Thomas n'écrivait pas au nom d'une Académie, d'un corps savant ou littéraire; ses éloges sont d'éloquentes et très-estimables compositions; il prend ses sujets, tantôt dans l'antiquité, tantôt dans les temps modernes; tous sont de grands personnages; il passe de Marc-Aurèle au maréchal de Saxe, de Sully à Duguay-Trouin; il est toujours noble, digne, ferme et abon-

avait donné *du monseigneur*, en dépit de l'égalité académique. D'Alembert en fait bonne et entière justice; je veux dire ici seulement quelques mots d'un autre prélat fort respectable du reste, l'évêque de Noyon, qui était un Clermont-Tonnerre. D'Alembert en a fait ce qu'il appelle l'*apologie*, pour ne pas dire l'éloge. Ce prélat, qui n'était pas sans lettres, était tellement jaloux de l'ancienneté et de la grandeur de sa famille, qu'il avait fait composer sous ses yeux l'*Histoire de tous les saints de la maison de Clermont-Tonnerre*, afin d'en gratifier le public; on sait qu'il définissait la peste une maladie terrible, pendant laquelle un gentilhomme n'est pas sûr de sa vie. D'Alembert ne lui fait grâce d'aucune anecdote, il nous donne même une des variantes de l'épitaphe qui courut après la mort du bon évêque :

Ci-gît et repose humblement
(De quoi vraiment chacun s'étonne)
Dans un si petit monument,
Monsieur de Tonnerre en personne;
Après sa mort, vaille que vaille,
Il fut admis en paradis,
N'y trouvant que de la canaille,
Il en sortit avec mépris.

dant, mais trop uniformément monté au ton de la déclamation; il finit par ne plus intéresser, parce qu'il n'ose pas rester simple et naturel; aussi arrive-t-il parfois qu'on préfère ses notes à son texte; on s'y repose de la fatigue qu'on vient d'éprouver; les médecins n'auraient pas été d'assez grands personnages pour qu'il pût s'en occuper. Cependant, en parlant de Descartes, il arrive à traiter de hautes questions de physiologie. Ces questions, Thomas les expose et les développe avec une véritable supériorité, et on se prend à regretter qu'il n'ait pas plus fait pour la science : il l'aurait prise par ses plus beaux côtés, et il aurait fait honneur aux sociétés dont il eût été l'interprète. Ces sociétés étaient alors toutes-puissantes, elles exerçaient une grande influence sur les esprits; aussi est-ce sur leur modèle que s'établirent les deux nouvelles sociétés dont nous devons maintenant tout particulièrement nous occuper.

Ces deux sociétés étaient destinées à représenter les sciences médicales. Nous voulons parler de l'Académie royale de chirurgie et de la Société royale de médecine; occupons-nous d'abord de la Société royale, bien que sa fondation ne remonte qu'à l'année 1776, tandis que l'Académie royale de chirurgie existait depuis 1731.

La Société royale de médecine n'a eu qu'un seul historien, Vicq d'Azyr, qui vient se placer à côté ou plutôt au-dessous de Condorcet. Il a quelques-uns de ces instincts de liberté qui percent dans les éloges de Condorcet, et qui finirent par faire de celui-ci une des plus illustres victimes de la révolution.

Nourris, pour ainsi dire, des mêmes idées, Vicq d'Azyr et Condorcet ont, comme écrivains et comme philosophes, les mêmes tendances, les mêmes aspirations; mais, je le répète, à un degré beaucoup moins marqué chez Vicq d'Azyr que chez Condorcet. Beaucoup plus compétent que Condorcet dans l'ordre des sciences naturelles, Vicq d'Azyr semble l'oublier lorsqu'il s'agit de louer ses contemporains, il ne s'arrête devant aucune médiocrité; tout est pour lui sujet d'admiration; ce n'est pas qu'il ne professe des principes en apparence très-sévères et même menaçants; il vous dira, par exemple : « Que le panégyriste, placé en quelque sorte entre son siècle « et la postérité, doit se souvenir qu'il parle d'un « homme qui n'existe plus à des générations qui existeront toujours, et vis-à-vis desquelles il se rendrait « coupable en affaiblissant la vérité qui doit être la base « de ses discours. » Mais n'allez pas le croire sur parole; n'allez pas demander à ses *Éloges* cette prétendue base; car s'il lui arrive de se permettre une appréciation, ou cette appréciation est louangeuse, ou elle est mal fondée. Ainsi cette protestation qu'il vient de faire entendre, il la donne pour excuser une critique qui porte absolument à faux; il veut nous faire connaître les ouvrages de Lieutaud; or on sait qu'au nombre des ouvrages publiés par cet habile et judicieux anatomiste se trouve un *Précis de médecine*, qui était pour l'époque un livre excellent; on n'y remarque en effet aucune de ces explications indigestes et complétement erronées si chères à l'ancienne Faculté; il n'y a que des faits, et des faits d'anatomie pathologique. Eh bien, c'est là ce que

Vicq d'Azyr lui reproche, et, pour finir par une phrase à effet, il compare ce livre à ces « abrégés d'histoire « dans lesquels, dit-il, les faits rapprochés satisfont la « curiosité par la succession rapide des événements, « mais que l'on a rendus moins instructifs en retran- « chant les détails qui dévoilent le véritable esprit des « révolutions et le génie des peuples dont on écrit « l'histoire ! »

Voilà bien Vicq d'Azyr, et partout on le trouve de même : peu soucieux du fond qu'il aurait pu parfaitement juger et cherchant dans la forme d'inutiles ornements. Aussi est-il resté vague et insignifiant dans presque toutes ses compositions académiques. Jamais homme, du reste, n'a été plus surfait; élu à l'Académie française en remplacement de Buffon, ses collègues le regardent comme un génie en histoire naturelle; les médecins ses confrères le donnent comme un prodige d'éloquence; et c'est à peine si, somme toute, il s'élève au-dessus d'un académicien de province. Pour faire juger de la forme, je prendrai un de ses meilleurs *Éloges*, celui de Lorry ; veut-il nous donner une idée des premières années de Lorry, de ses premières études en médecine, il vous dira : « Ce n'est « plus ce jeune homme *tenant* successivement la « plume et le pinceau, *récitant* Horace, *jouant* avec « Ovide et *s'amusant* de cette belle mythologie grec- « que qui peuple le ciel, etc.... Astruc et Ferrein « sont devenus ses maîtres..., puis arrive le silence « morne et sombre qui règne dans les hôpitaux, etc. »

Et tout cela est d'autant plus faible que c'est plus recherché. Nous avons montré comment Fontenelle s'ex-

prime au sujet des belles dames clientes de M. Dodart et des disciples de M. Carré. Avec quel naturel, quelle simplicité il en parle ! Voyons Vicq d'Azyr : Lorry était aussi très-appelé par les belles dames de son temps; or, pour nous édifier sur la réserve et sur la délicatesse de Lorry dans les rapports qu'il avait avec elles, Vicq d'Azyr nous expose que si Lorry avait toute leur confiance, « c'est qu'il avait l'art d'interroger « la nature sans soulever le voile de la décence et sans « alarmer la pudeur.... N'avons-nous pas, s'écrie-t-il, « pour garant de ces motifs l'intégrité de sa vie? la « confiance non interrompue des femmes les plus res- « pectables? les meilleurs juges en pareille matière, « parce qu'elles connaissent le degré d'attention que « méritent les qualités aimables, et qu'elles savent en « même temps quel est le prix de la délicatesse et ce « qu'on doit à la vertu! »

Et c'est cette phraséologie qui a fait presque toute la réputation de Vicq d'Azyr comme orateur et comme écrivain ! Que de peines n'a-t-il pas dû se donner pour arranger à la suite les uns des autres ces grands mots vides de sens et d'idées !

Quant aux caractères, on ne sait si Vicq d'Azyr a pu en peindre un seul avec exactitude. Je citerai ce qu'il nous dit de Camper : on trouvera ici des réminiscences de J.-J. Rousseau et de Raynal. Veut-il par exemple nous donner une idée de la première éducation de Camper, il nous dira qu'il faut louer le père « d'avoir eu la sagesse de n'imposer aucune gêne à son « fils; car c'est à cela, ajoute-t-il, que se réduit tout « l'art de rendre utile à l'enfance toute l'instruction

« qu'on lui destine. » Après ce souvenir de l'*Émile*, Vicq d'Azyr passe aux *Voyages* de Camper, au séjour qu'il fit à Paris, et ici il ne manque pas de le mettre en rapport avec les philosophes de l'époque ; il lui fait visiter tour à tour Helvétius, d'Alembert, Diderot et surtout J.-J. Rousseau, « dont le puissant génie, dit-« il, a si fortement influencé l'instruction publique « de laquelle on voit *enfin* que dépendent le sort des « peuples et la destinée des empires! » S'agit-il enfin de parler des troubles de la Hollande, des factions qui la divisaient, des accusations portées contre Camper qu'on ne trouvait pas assez ardent, Vicq d'Azyr en est indigné, il se récrie et demande « si le philosophe qui aime « et cultive la nature pourrait ne pas chérir aussi la li-« berté [1] ! »

Mais c'est assez nous arrêter sur le style des éloges de Vicq d'Azyr ; on y trouve, avec moins de goût et moins de retenue, les formes de l'époque ; la vertu y est sans cesse exaltée ; les hommes y sont tous sensibles, ils aiment la nature et la liberté ; les vicissitudes des empires, la destinée des peuples reviennent à chaque instant ; voyons maintenant comment il a traité la partie scien-

[1] Mais, avec tout cela, Vicq d'Azyr ne nous fait connaître ni le savant ni l'homme dans Camper ; il n'apprécie aucun de ses ouvrages d'une manière sérieuse, et il se garde bien de nous parler de cet excessif amour de renommée qui agitait Camper, qui lui faisait répandre partout la liste de ses travaux, sans oublier les plus insignifiants et sans oublier aussi d'y joindre son adresse. Nous avons dans nos archives un de ces prospectus, le *post-scriptum* est conçu en ces termes :

P. S. *Humilissimè rogo ut qui litteras ad me mittere volunt hoc modo inscriptionem dirigant :* à Monsieur, Monsieur Petrus Camper, professeur honoraire et médecin, membre de plusieurs Académies, à Klein-Rankum, près Franeker in Frise.

tifique; ici nous aurons des reproches bien plus graves à lui adresser; non pas tant en ce qui concerne l'art médical proprement dit, qu'en ce qui concerne les sciences qui lui servent de base; car après tout on pourrait l'excuser en ce qui concerne la médecine proprement dite. Car dans les trente-cinq éloges qu'il a prononcés, si on en excepte Lieutaud et Lorry, c'est à peine s'il se trouve un nom qu'on puisse citer (je parle de ceux qui appartiennent à la France, bien entendu). La médecine était alors, il est vrai, dans un état déplorable, et parmi ses morts il eût été impossible à Vicq d'Azyr d'en trouver un seul digne de quelque mémoire; mais les sciences auxiliaires auraient pu certainement lui offrir des représentants qui n'étaient pas sans gloire. C'était d'ailleurs un sujet à l'ordre du jour et qui aurait pu donner lieu à des considérations pleines d'intérêt sur les progrès récents de la chimie; mais ici encore le désir de louer et de toujours louer a complétement égaré Vicq d'Azy. Croirait-on qu'au moment même où la chimie, grâce à Lavoisier, venait se placer au premier rang des sciences exactes, où le génie de ce grand homme venait de jeter les plus vives lumières, Vicq d'Azyr se met à exalter sans mesure et sans discernement le dernier défenseur des plus absurdes théories chimiques, et c'est à peine s'il prononce le nom de Lavoisier! Macquer, voilà le grand homme pour Vicq d'Azyr; il le montre habitué de longue main *à traiter les plus grandes questions de la chimie.* Et ce n'est pas tout; précisant les faits, il ose ajouter que *c'est en parlant du Phlogistique que*

M. Macquer a montré le plus d'abondance et de hardiesse dans les idées!

Ainsi, c'est parce qu'il soutenait les plus grosses erreurs de l'époque que Macquer méritait le plus de louanges.

Ce n'est pas tout encore; Vicq-d'Azyr insiste, il montre que Macquer, fidèle à ce fameux phlogistique de Stahl, avait su y rattacher non-seulement les actions chimiques qui se passent dans le règne minéral, mais aussi celles qui se manifestent dans les végétaux et dans les animaux, et Vicq-d'Azyr croit devoir exposer cette théorie! et il s'en félicite. « Je pense, dit-il, que « le tableau d'une théorie aussi simple dans sa marche « que féconde dans ses résultats, qui comprend les « trois règnes, qui s'étend aux principaux phénomènes « de la nature, sera l'*ornement de cet éloge*, comme « elle est celui de l'ouvrage dont elle fait partie. »

Et c'est en 1787 que Vicq-d'Azyr osait écrire cela! et lorsqu'enfin il se croit obligé de prononcer le nom de Lavoisier, c'est pour dire, *M. Lavoisier présume!*

Ainsi, après les grandes et mémorables découvertes qui venaient de changer la face de la science, et lorsqu'on venait de découvrir les plus vastes horizons, Lavoisier, pour Vicq-d'Azyr, ne faisait encore que *présumer!*

Nous n'irons pas plus loin dans cette appréciation des éloges de Vicq-d'Azyr; nous allons porter nos regards vers une Société rivale de celle dont nous venons de parler, et nous y trouverons un digne et véridique interprète de ses travaux, c'est de l'Académie royale

de chirurgie, et de Louis, son secrétaire perpétuel, que nous voulons parler.

L'Académie royale de chirurgie a eu trois historiens, Quesnay, Morand et Louis; mais, à vrai dire, elle n'en a eu qu'un seul digne de ce nom; Quesnay n'a guère écrit, comme historien, que la préface placée en tête du premier volume de ses Mémoires; Morand commence, il est vrai, l'histoire régulière des actes de la Compagnie, mais ces essais n'ont aucune valeur, et bientôt il est obligé de céder la place à raison de son insuffisance; c'est donc Louis qui va remplir à lui seul cette grande période de 1764 à 1792.

Les éloges lus par Louis dans les séances publiques et annuelles de l'Académie royale de chirurgie sont au nombre de trente-deux, en y comprenant ceux de Levret et de Tronchin, qui n'ont pas été retrouvés. Ces éloges sont écrits avec une simplicité, une netteté dont rien n'approche; Louis ne dit que ce qu'il faut dire; il ne recherche aucun de ces effets de style que Vicq-d'Azyr a tant de peine à trouver; c'est la science elle-même qui s'exprime par la bouche de Louis. Les plus difficiles, ai-je dit ailleurs, ont dû rendre hommage à cette plume si judicieuse et si savante, à cette parole pure et sévère qui semble un dernier écho de la langue que parlait Saint-Simon au commencement de ce siècle.

Fontenelle n'avait pas voulu prendre au sérieux les célébrités médicales; Mairan les avait respectées et en avait indiqué les services; Grand-Jean de Fouchy les avait uniformément exaltées sans les connaître; Louis arrive enfin pour les apprécier et faire à chacun sa part.

Aucune considération ne l'arrête; il a pour lui la compétence et la conscience; l'amitié pourra bien adoucir la sévérité de ses jugements, mais elle ne les faussera pas; la louange est de sa nature bienveillante et pompeuse, elle excite de nombreuses sympathies, elle touche les cœurs et concilie les suffrages; Louis ne l'ignore pas, mais à des succès de tribune il préfère l'assentiment des âmes honnêtes, et il en appelle à la postérité. Aussi n'a-t-il pas eu de son vivant les succès qui ont accompagné Vicq-d'Azyr; il a été, au contraire, persécuté et par les familles dont il avait blessé la vanité, et par des collègues dont il excitait la jalousie.

Et d'où venaient ces colères? Comment Louis pouvait-il blesser les familles et soulever contre lui ses propres collègues? c'est qu'ayant la conscience de sa véritable mission, il se permettait d'apprécier les travaux et de juger tout à la fois les choses et les hommes : en vain y apportait-il les plus grands ménagements, lorsqu'il s'agissait des hommes, et adoucissait-il les vérités lorsqu'il s'agissait des travaux scientifiques; il ne louait pas toujours, de là son crime. Les parents et les amis ne se croient conviés que pour entendre des louanges, les curieux que pour assister à de banales solennités; c'était là ce que Louis ne comprenait que trop. Mais, je le répète, il préférait l'approbation de la postérité à celle des contemporains; il préférait la gloire à la popularité.

Louis n'était pas encore secrétaire perpétuel lorsqu'il fut appelé à prononcer l'*Éloge* de J.-L. Petit, le plus grand chirurgien de l'époque. N'ayant que du bien à dire, que des louanges à donner, il ne souleva aucune

réclamation, et de même pour celui de Bertrandi, qui fut aussi imprimé de son vivant. Mais bientôt les choses en vinrent à ce point qu'on ne voulut pas même permettre au secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie de faire allusion à ce qui avait été très-clairement énoncé par le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Ainsi Condorcet, parlant au nom de l'Académie des sciences, avait bien pu dire que Bordenave n'avait eu d'autre titre d'admission que la faveur de la cour, qu'il était entré à l'Académie en violation des règlements; mais si Louis s'avise de rechercher quels sont les travaux de Bordenave et de lui faire sa juste part dans les progrès de la chirurgie, un orage s'élève tout aussitôt contre lui au nom de la famille. Une lettre fort insolente lui est écrite par un M. de Vallancourt, gendre de Bordenave; car déjà les gendres se montraient implacables à l'endroit de leurs beaux-pères. Louis voulut bien répondre à cette lettre; il devait s'attendre, dit-il, à des remercîments et non à des reproches; il a loué la personne de M. de Bordenave, ses mœurs, son zèle, etc., mais la nécessité d'apprécier les ouvrages était indispensable [1].

[1] Voici en quels termes était conçue la lettre de M. de Vallancourt qui parle de lui à la troisième personne.

« M. de Vallancourt n'est plus surpris que M. Louis ne lui a « pas fait part du discours qu'il devait prononcer sur M. de Bordenave; « malgré qu'il n'ait pas reçu d'invitation, il s'y est toujours rendu « sur la foi publique qu'il allait entendre l'éloge qu'il croyait mé- « rité de son beau-père; mais quelle a été sa surprise, lorsqu'au « lieu d'un éloge il n'a entendu qu'une critique et un persiflage in- « décent. Et de quelle part? à peine puis-je le croire! d'une per- « sonne qui, de son vivant, se disait son ami. Mais, au reste, M. Louis « saura que M. de Vallancourt a été bien dédommagé par le public

Mais c'était précisément cette nécessité d'apprécier les ouvrages que ne reconnaissait pas le gendre de Bordenave; et si quelque chose lui semblait nécessaire, c'était de louer non-seulement la personne, mais aussi les ouvrages les plus médiocres de son beau-père; cependant, ainsi que le faisait remarquer Louis, les plus grands ménagements avaient été apportés à cette appréciation; ainsi, en parlant d'un Mémoire que Bordenave avait communiqué sur l'utilité des cautères dans la cure de l'épilepsie, Louis se borne à dire que quelques faits ont fourni à Bordenave la matière d'un bon Mémoire, mais que ces faits n'ajoutent rien aux connaissances précédemment acquises; or, c'était en-

« qui n'a pas donné le moindre applaudissement; et, dans tous les « cas, il préfère le public au particulier. »

Louis répondit de la manière suivante.

« M. Louis croyait avoir donné à M. de Bordenave des témoi« gnages très-marqués d'estime et d'amitié dans l'éloge qu'il a pro« noncé avant-hier à la séance de l'Académie royale de chirurgie; « il prie M. de Vallancourt de vouloir bien lui nommer un juge non « prévenu et impartial avec qui il puisse en conférer; il est prêt à « supprimer ou corriger ce qu'il y aurait de répréhensible; il se res« pecte trop pour s'être permis du persiflage ou des indécences. Un « secrétaire d'Académie est un historien et non un panégyriste; en« core, dans les panégyriques de sainte Madeleine et de saint Augustin, « est-on forcé de dire à la face des autels que l'une a été pécheresse « et l'autre un libertin.

« Les devoirs des secrétaires d'académie sont décrits au mot *éloges « académiques* dans le Dictionnaire encyclopédique. M. de Vallan« court est prié d'y jeter les yeux, et de ne pas croire à la rumeur des « ennemis qui blâmeraient moins l'éloge de M. de Bordenave s'il était « plus mal fait; sa personne, ses mœurs, son zèle sont loués partout « et en tout. La nécessité d'apprécier les ouvrages était indispensa« ble; l'amitié a dicté à cet égard les plus grands ménagements, et « M. Louis devait s'attendre à des remercîments et non à des repro« ches amers. »

core là une restriction qui n'était pas du goût de M. de Vallancourt. Pourquoi dire cela dans un *Éloge?* Pourquoi ne pas laisser croire que Bordenave avait ajouté aux connaissances acquises?

Mais déjà Louis avait eu à supporter bien d'autres attaques; ainsi lorsqu'il prononça l'*Éloge* du chirurgien Lecat, il y eut contre lui un déchaînement de passions dont rien n'approche; et ici nous retrouvons encore un gendre comme principal instigateur de toutes les violences.

Cet *Éloge*, lu dans la séance du 17 avril 1769, aurait dû satisfaire les plus difficiles, sans en excepter les parents et les amis. Tout ce qui tenait à la personne de Lecat y était présenté sous le jour le plus favorable; Louis y disait que la franchise et la droiture de cœur avaient rendu M. Lecat recommandable, et comme chacun savait que Lecat était un homme violent et passionné, Louis faisait remarquer que le temps de la réflexion le ramenait toujours au point d'où l'impétuosité du premier mouvement, dont il n'était pas toujours maître, avait pu l'écarter.

Quant à sa célébrité, il l'exaltait: « Les étrangers, di-« sait-il, venaient en foule pour profiter de ses leçons... « Les hommes studieux, ajoutait-il, trouvaient chez « lui tous les secours nécessaires pour leur perfection... « Chef d'un grand hôpital, à la tête d'une école anato-« mique, aimant à conférer avec ses élèves, il leur com-« muniquait à chaque moment les étincelles du feu qui « l'animait. » Mais, en même temps, Louis ne dissimulait pas cet excessif désir de publicité qui agitait Lecat. Les murs de Rouen étaient couverts de ses annonces;

tout retentissait de ses hauts faits, à ce point, dit Louis, qu'un particulier de mauvaise humeur, fatigué de lire dans tous les journaux les succès de ses opérations, fit courir une lettre dans laquelle il lui reprochait cet amour-propre démesuré, et, pour lui persuader que ces éclats n'étaient pas nécessaires à sa réputation, que le vrai mérite n'a pas besoin d'être affiché, qu'il ne reçoit son lustre que de lui-même, etc., etc.

Et notez que c'était Lecat lui-même qui avait fait imprimer cette lettre à la main du particulier mécontent, assuré qu'il était d'y répondre victorieusement et d'ajouter ainsi à cette publicité qui lui était reprochée[1].

Lecat, du reste, était tellement désireux d'occuper le monde de sa personne, que, témoin de l'agitation de la république des lettres en 1758, par suite du fa-

[1] Lecat était coutumier du fait, voici ce que Morand écrivait le 31 juillet 1755, à Bagieu, alors en mission dans le nord de la France, au sujet de ses annonces :

« L'Académie royale de chirurgie, Monsieur, a vu avec peine que M. Lecat s'est fait annoncer à Lille avec des précautions qui ne conviennent point à un maître d'une aussi grande réputation, et membre de l'Académie en qualité d'associé. Elle a lu des espèces d'affiches imprimées pour notifier aux curés et aux baillis de différents lieux son arrivée dans les premiers jours de juin et des lettres contenant sur les opérations qu'il y a faites des détails peu avantageux à M. Lecat s'ils étaient vrais.

« L'Académie, ayant à cœur ce qui intéresse son honneur et celui de ses membres, serait fâchée que M. Lecat se fût comporté dans son voyage comme le font les charlatans et les batteurs de campagne, et elle désire d'être informée par vous, Monsieur, de tout ce qui s'est passé sur cela à Lille et peut-être sous vos yeux, espérant que vous voudrez bien prendre cette peine le plus tôt qu'il sera possible.

« J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« MORAND. »

meux Discours de J.-J. Rousseau adressé à l'Académie de Dijon, il voulut y prendre part, se croyant appelé à venger l'homme de lettres; il publia une réfutation, phrase par phrase et presque interlinéaire, réfutation si maladroite qu'elle lui valut une vespérie de la part de l'Académie de Dijon. Voilà pour ce qui avait trait à la personne de Lecat; mais venait ensuite cette nécessité d'apprécier scientifiquement les ouvrages, nécessité que Louis regardait comme impérieuse, bien qu'elle ne fût pas du goût des familles; ici encore cependant Louis avait usé des plus grands ménagements; il s'était borné à faire remarquer que toutes les hardiesses chirurgicales de M. Lecat n'avaient pas été également couronnées de succès, qu'il n'avait pas été toujours heureux dans la pratique de la lithotomie, que son *Traité des sens* n'avait pas été à l'abri d'objections, que son *Système sur la vision*, combiné de ceux de Mariotte et de Lahire, avait été judicieusement réfuté par Camper. Certes il n'y avait rien de blessant dans ces remarques; mais par cela qu'elles étaient vraies, elles soulevèrent contre Louis toutes les médiocrités de l'époque, et, avant tout, les parents du défunt. La première réclamation vint de la veuve de Lecat; Louis avait parlé cependant de Mme Lecat dans les termes les plus honorables. M. Lecat, disait Louis, avait trouvé en elle une âme solide et une compagne estimable, qui partageait son goût pour le progrès des arts, etc.

Un mois après la lecture de l'éloge de son mari, Mme Lecat adressa une lettre à Louis, dans laquelle elle lui reproche d'*avoir été fouiller dans la tombe* de son mari, pour arroser ses cendres d'un fiel d'autant

plus amer, qu'il avait séjourné longtemps dans son cœur. La vraie douleur ne s'exprime pas ainsi ; cependant Louis ne voulut pas laisser sans réponse la lettre de Mme Lecat, il le fit en quelques lignes, pleines de modération et de dignité [1] ; mais les choses ne devaient pas en rester là, Lecat avait laissé un gendre ; or, les gendres, je viens de le dire, sont implacables lorsqu'on touche à leurs beaux-pères ; celui-ci, qui n'était autre

[1] « Monsieur, disait Mme Lecat, je serais fâchée de vous laisser ignorer l'amertume cruelle que j'ai ressentie à la nouvelle de ce qui s'est passé à la séance publique de l'Académie de chirurgie, concernant la mémoire de mon mari. La confiance que l'on vous marquait, le mérite du grand homme dont vous étiez chargé de faire l'*Éloge* me faisaient espérer que vous vous en seriez acquitté d'une façon digne de lui et de vous. J'aurais cru blesser votre délicatesse que de vous soupçonner capable de lâcher ces sarcasmes contre un confrère dont vous connaissiez tous les talents. J'ose dire, Monsieur, que la reconnaissance semblait vous imposer la loi de publier ses vertus, et vous avez éprouvé que les qualités de son cœur ne le cédaient pas à celles de l'esprit. Vous auriez dû respecter un citoyen qui a tant mérité de la patrie et qui a été honoré des bienfaits de son roi jusqu'au dernier instant. Vous n'avez pas craint d'aller fouiller dans sa tombe pour arroser sa cendre d'un fiel d'autant plus amer qu'il a séjourné longtemps dans votre cœur. Que n'ai-je hérité du génie et de l'esprit qui l'anima ! je me ferais un triomphe et une gloire de venger la mémoire d'un époux que vous n'avez jamais attaqué impunément lorsqu'il pouvait se défendre. Sa réputation, que vous avez toujours crainte et dont l'éclat vous a toujours blessé, vivra éternellement, et la satire que vous avez lancée contre elle mourra avec son auteur. Je ne doute pas que la Compagnie respectable à laquelle vous avez manqué ne sente l'injure que vous lui faites en déchirant un de ses membres.

« Je suis parfaitement, Monsieur, votre très-humble et très-obéissante servante.

Louis répondit à Mme Lecat ; « Madame, on vous a trompée dans le rapport de ce qui s'est passé à l'occasion de l'*Éloge* de monsieur votre mari, prononcé à la séance publique de l'Académie royale de chirurgie. Je me suis fait un honneur et un devoir de lui rendre toute la justice qu'il méritait, et j'ose dire qu'il est moins loué dans les divers ouvrages périodiques qui ont célébré ses talents et ses

que David, ne devait pas s'en tenir à une lettre comme M. de Vallancourt; étant lui-même membre de l'Académie royale de chirurgie, il rédigea *une plainte* en forme, et cette plainte fût portée par lui devant l'Académie royale de chirurgie :

« Messieurs, disait David, l'usage dans lequel sont les compagnies savantes de faire l'éloge de ceux de leurs membres qui se sont distingués par leurs travaux est aussi louable qu'utile. En faisant le portrait des hommes célèbres qui ne sont plus, on cherche à faire passer dans l'esprit des auditeurs cette noble émulation, qui les porte à ressembler au modèle qu'on leur offre.

« Le but d'une institution aussi sage ne doit jamais être changé. Toutes les productions d'un savant ne sont pas également saillantes et dignes des mêmes éloges. Le grand Corneille a été quelquefois au-dessous de lui-même ; c'est à celui qui tient le pinceau de mettre dans le plus grand jour, et sous le point de vue le plus favorable, ce qui fait époque dans la vie de l'homme qu'il a à louer ; s'il est forcé de montrer quelques défauts, et d'indiquer les endroits faibles de

vertus, d'après les renseignements que vous avez fournis, que dans le discours que j'ai consacré à sa mémoire. Les injures que vous me dites d'après des bruits vagues et si peu fondés, et les sentiments honteux que vous me prêtez ne me feront pas changer. Les sciences en général et la chirurgie en particulier regrettent M. Lecat, et je souscris avec grande satisfaction à tout le bien qu'on a dit de lui. Ma réputation, qu'il m'est précieux de conserver, ne peut souffrir aucune atteinte de vos injustes emportements. M. le premier chirurgien du roi et la Compagnie dont j'ai l'honneur d'être l'interprète ont approuvé mon travail ; je croirais même pouvoir me flatter de votre approbation, s'il vous était possible d'examiner de sang-froid ce que j'ai dit, et de me savoir gré de ce j'ai tu.

ses ouvrages, il doit le faire avec rapidité ; ce sont des ombres dont il doit se servir habilement pour faire ressortir davantage le fond du tableau. Il faut sans doute que l'homme se retrouve dans l'éloge qu'on fait de lui, mais l'art du peintre est de le faire ressembler en beau.

« Le public a vu avec surprise, j'ose même dire avec indignation, que M. Louis, secrétaire de cette Compagnie, n'a pas calqué le portrait qu'il a fait de feu M. Lecat d'après de si sages principes. Ce savant, qui méritait si bien de la chirurgie par son zèle à en hâter les progrès, et par les ouvrages dont il a enrichi l'art de guérir, n'a pas trouvé dans son panégyriste ces dispositions du cœur, sans lesquelles on loue toujours mal ; tranchons le mot, messieurs, jamais éloge n'a plus ressemblé à une satire que celui qu'a prétendu faire M. Louis à notre dernière séance.

« Cette respectable Compagnie se rappelle sans doute la complaisance avec laquelle M. Louis s'appesantissait sur les endroits faibles de celui qu'il devait célébrer, comment il passait rapidement sur ce qui pouvait donner du lustre aux talents de l'académicien. Si, quelquefois forcé par la vérité, M. Louis lui a rendu justice, on l'a vu bientôt après atténuer cet hommage par le correctif le plus amer ; puise-t-on, pour faire un éloge, dans les satires obscures, dans des sources fangeuses, dans des écrits désavoués ? Celui qui sera chargé de rendre un jour à la mémoire de M. Louis le tribut des louanges qui lui est dû serait donc autorisé, d'après son exemple, à chercher les matériaux de son éloge dans la lettre de la Baie de Quiberon, ou

dans d'autres écrits aussi indécents qui ont été répandus contre lui.

« Le titre d'académicien que j'ai l'honneur de partager avec vous, messieurs, les sentiments que je dois à la mémoire de M. Lecat, mon beau-père, me forcent à réclamer aujourd'hui auprès de l'Académie les droits qu'elle a sur ceux de ses membres qui dérogent d'une manière aussi formelle à ses sages institutions, je demande donc :

« 1° Que M. Louis remette dans le jour à M. le directeur la pièce intitulée éloge de M. Lecat, pour en faire l'usage que l'Académie trouvera bon.

« 2° Qu'il tienne la parole qu'il m'a donnée chez lui samedi matin 8 avril, de déclarer publiquement qu'il reconnaît M. Lecat pour un très-habile anatomiste, pour un excellent physicien, et pour un très-grand chirurgien, qualités qu'on ne lui accorderait sûrement pas d'après le portrait que M. Louis en a voulu faire.

« 3° Enfin que la délibération qui aura été prise à ce sujet par l'Académie soit inscrite dans ses registres ; c'est une justice qu'attend de vous, messieurs, celui qui a l'honneur d'être avec le plus profond respect, votre très-humble serviteur. »

Cette plainte de David finit, on le voit, par tomber dans le ridicule; comprend-on, en effet, qu'un académicien vienne sommer l'historien de la Compagnie de déclarer publiquement que son beau-père était *un très-habile anatomiste*, *un excellent physicien et un très-grand chirurgien!* mais en supposant que, par un vote, l'Académie se soit associé à cette prétention

de David, en quoi ce vote aurait-il pu changer l'état des choses? Est-ce que Lecat, de médiocre anatomiste qu'il était, serait devenu un très-habile anatomiste? Est-ce que de physicien arriéré, et de chirurgien aventureux, il serait devenu tout à coup un excellent physicien, et un très-grand chirurgien comme le voulait David? L'absurde en vérité le dispute ici au ridicule ; mais je devais reproduire cette pièce, parce que je voulais la faire suivre de la réponse de Louis; réponse qui véritablement est un chef-d'œuvre de raison, de sagesse et de bon sens: c'est la pièce importante du procès qui nous occupe; l'affaire de Lecat disparaît, les principes seuls y sont discutés; il s'agit de savoir si dans les éloges académiques on doit ou non tenir compte de la vérité; si la justice, si la morale n'exigent pas qu'on établisse quelque différence entre les hommes de génie et les hommes médiocres; entre ceux qui ont contribué aux progrès de la science et ceux qui les ont plutôt retardés; voilà ce que Louis a traité avec autant de raison que de fermeté; sa réponse dut causer une vive impression sur l'Académie. Je l'ai retrouvée tout entière écrite de la main de Louis, la voici textuellement :

« Si les règles qu'on doit suivre dans la composition d'un éloge académique, dit Louis, avaient été aussi généralement connues qu'elles pourraient l'être, celui de M. Lecat n'aurait pas essuyé les mauvaises interprétations qu'on en a faites.

« Tous ceux qui ont bien mérité dans la carrière des sciences et des arts ne doivent pas être confondus aux yeux de la postérité : chacun a eu sa portion de talent, et un caractère distinctif qu'il faut apprécier

dans les éloges. Le tendre aveuglement que causent les liens du sang ou de l'amitié ne permet guère cette appréciation.

« Après les connaissances nécessaires accompagnées du jugement et du goût, l'impartialité est la première qualité d'un historien. Le panégyriste peut y manquer, s'il le juge à propos ; mais ni lui, ni son héros, ne peuvent encore qu'y perdre.

« Je consens avec plaisir, et je désire même que l'éloge que j'ai fait de M. Lecat soit jugé rigoureusement; pourvu que ce soit d'après les vrais principes. S'ils m'ont induit en erreur, je me corrigerai avec plus de satisfaction qu'on n'en a eu à me faire des reproches injurieux et insultants. Ces principes se peuvent tirer des excellentes productions que nous avons eues en ce genre. M. de Fontenelle, qui s'est autant distingué par sa douceur et son honnêteté que par le zèle qu'il a eu pour la gloire de l'Académie des sciences, n'a pas cru devoir dissimuler les défauts des académiciens. Il était sans doute pénétré d'une vérité incontestable, c'est que les actions des hommes peuvent seules les rendre louables : que l'écrivain qui loue ce qui n'a pas mérité d'être loué a travaillé en vain, et que celui qui blâmerait ce qui est digne d'éloges se déshonorerait sans porter la moindre atteinte à la réputation de celui dont il aurait mal jugé. Il faut que le peintre soit conduit par son modèle, et qu'il s'y assujettisse; et cela est si certain, qu'on trouve dans les ouvrages de M. de Fontenelle plusieurs tableaux où il n'y a pas la moindre trace de louanges, parce que le sujet ne lui en avait pas fourni la matière. Il ne faudrait pas un grand effort

pour prendre certains éloges à contre-sens : et la prévention les prendrait aisément pour une critique flétrissante.

« M. Carré, par exemple, mort en 1711, n'est présenté que comme un pauvre, que les circonstances ont fait géomètre, qui n'a atteint que la médiocrité, et que les femmes ont porté. Voilà, du reste, la base de l'éloge que M. de Fontenelle a consacré à sa mémoire :

Fils d'un laboureur de la Brie, dit M. de Fontenelle, M. Carré aima mieux tomber dans l'indigence que de se faire ecclésiastique. Il trouva un asile chez le père Malebranche. Après sept ans, le besoin de se faire quelque sorte d'établissement et quelques fonds pour sa subsistance l'obligea de sortir de chez le père Malebranche et d'aller montrer en ville les mathématiques et la philosophie.

Je ne sais, ajoute M. de Fontenelle, par quelle destinée particulière il eut beaucoup de femmes pour disciples. La première de toutes qui s'aperçut bien vite qu'il avait quantité de façons de parler vicieuses, lui dit qu'en revanche de la philosophie qu'elle apprenait de lui, elle lui voulait apprendre le français..... enfin il se trouvait (avec les femmes) à la tête d'un petit empire inconnu, qui ne se soumettait qu'aux lumières et n'obéissait qu'à des démonstrations.

L'occupation de montrer en ville n'est guère moins opposée à l'étude que la disposition des plaisirs. Il est vrai qu'on s'affermit beaucoup dans ce qu'on savait ; mais il n'est guère possible de faire des acquisitions nouvelles, surtout quand on a le malheur d'être fort employé. Aussi s'en fallait-il beaucoup que M. Carré n'ait été aussi loin dans les mathématiques qu'il y pouvait aller. Il avouait avec admiration et avec douleur le vol élevé et rapide que prenaient certains géomètres du premier ordre, tandis que le soin de sa subsistance le tenait malgré lui comme attaché sur la terre.

« N'est-ce pas mettre un hère au-dessous de la médiocrité du côté des talents dans un éloge académique ! Qu'on ne dise pas que ce sont les ombres du tableau : c'est le tableau lui-même que l'Académie des sciences a conservé pour faire partie de son histoire.

« L'éloge de M. Parent, grand mécanicien, mort en 1716, nous offre un autre exemple de la liberté qu'on doit prendre en parlant de ses membres.....

Les connaissances fort étendues de cet académicien, dit M. de Fontenelle, jointes à son impétuosité naturelle le portait à contredire assez souvent sur tout, quelquefois avec précipitation, souvent avec peu de ménagement.

La recherche de la vérité demande dans l'Académie la liberté de la contradiction; mais toute société demande dans la contradiction de certains égards, et M. Parent ne se souvenait pas assez que l'Académie est une société. (A ce blâme sur le caractère, succède le trait qui suit sur le talent.) On lui a reproché d'être obscur dans ses écrits; car nous ne dissimulons rien, et nous suivons en quelque sorte une loi de l'ancienne Égypte, où l'on discutait devant les juges les actions et le caractère des morts pour régler ce que l'on devait à leur mémoire.

« Je demande (reprenait Louis) qu'il me soit permis de faire connaître aux juges qu'on nommera pour l'examen de mon Éloge les faits que j'ai dissimulés, afin de ne point affaiblir l'idée qu'on a pu avoir de la personne et des talents de M. Lecat; peut-être ai-je eu tort, et me trouverai-je répréhensible aux yeux de ceux qui ont l'honneur de leurs corps en haute recommandation. Je le prouverai contre moi-même par un exemple académique très-frappant et tout à fait analogue à la circonstance.

« M. Mignart, premier peintre du roi, mourut en 1695, et Mme la comtesse de Feuguières, sa fille, avait des mémoires d'après lesquels elle fit faire en 1730, par M. l'abbé de Monville, la Vie de son père; c'est un monument respectable de sa piété et de sa tendre reconnaissance, cet ouvrage est dédié au roi.

« L'Académie royale de peinture a publié en 1752 les vies des premiers peintres du roi, depuis M. Lebrun

jusqu'à présent; on y a inséré la vie de M. Mignard, par M. le comte de Caylus, prononcée à l'Académie le 6 mars 1751. » En voici quelques fragments :

.... Mignard aimait son art, mais on peut dire avec la même vérité qu'il ne l'aimait que dans l'espérance d'arriver aux premières places, et d'obtenir par son moyen les faveurs de la fortune. Né ambitieux et dévoré du désir insatiable des richesses, il se connaissait assez pour apercevoir qu'il n'avait pas un génie trop fécond, et que toutes les fois qu'il aurait de grands sujets à traiter, ils lui coûteraient des peines infinies; que ses ouvrages manquant de ce feu qui fait oublier les défauts, ils ne se soutiendraient qu'autant qu'il y mettrait de la correction et de l'exactitude.

.... Mignard ne négligeait aucune espèce d'intrigue pour se faire des amis et balancer la réputation de Lebrun, s'il ne pouvait la détruire; par ses intrigues ou ses caprices il fit plusieurs fois augmenter ou diminuer les pensions de l'Académie.

« Ne pourrait-on pas dire que la mémoire de ce premier peintre du roi est outragée par le récit du mauvais usage qu'il a fait de son crédit. Devait-on dissimuler ces taches? l'Académie ne l'a pas pensé; car dans la même séance M. Coypel, directeur, remercia publiquement M. le comte de Caylus, et son discours est pareillement imprimé; » en voici le début :

Vous venez, monsieur, de nous peindre M. Mignard, de manière que quelques-uns de ces messieurs qui ont été en commerce avec lui croyaient le revoir, et que ceux qui ne l'ont jamais vu se sont retracé avec plaisir ce qu'ils en ont entendu dire.

Vous convenez des défauts de ce peintre avec une sincérité qui ne permet pas de douter du bien que vous dites de lui; et la portion de mérite que vous lui accordez suffit pour lui assurer sa mémoire.

Vous n'avez pas dû craindre d'en dire trop quand vous avez parlé des procédés de M. Mignard avec l'Académie. Pourquoi donc en écrivant les Vies des peintres et des sculpteurs qui nous

ont précédés, aurions-nous des ménagements que l'histoire n'a pas même pour les têtes couronnées? Dans tous les pays, l'histoire ose, en parlant des souverains qui ne sont plus, dévoiler, pour l'instruction de ceux qui leur succèdent, ce qu'elle a dû tenir caché jusqu'à la mort de ces maîtres du monde.

La certitude que tôt ou tard on instruira le public de nos démarches les plus secrètes, est un frein pour la plupart des hommes. On a beau dire qu'on ne se rencontrera jamais avec la postérité; le désir d'en être estimé ou la crainte de mériter ses mépris nous excite ou sait nous retenir, et l'idée de laisser une bonne ou une mauvaise réputation doit adoucir ou redoubler le chagrin de la vieillesse.

Il nous est donc très-important de ne pouvoir douter que, si nous sommes coupables de manquer à ce que nous devons à la compagnie, nos mémoires en informeront l'avenir. Songez encore, monsieur, que vous n'avez pu rappeler les torts de M. Mignard à cet égard, sans retracer à l'Académie ce qu'a souffert pour elle M. Lebrun son illustre père.

En parlant avec cette noble franchise de ces deux fameux peintres, vous faites pour l'Académie deux grands biens à la fois. Supposé qu'il se trouve encore des artistes tentés d'en user ainsi que fit jadis M. Mignard, vous les intimidez, et vous encouragez ceux qui, comme M. Lebrun, sont traversés dans des entreprises où le bien général est leur unique objet.

« Si j'étais jugé d'après ces principes, je le répète, l'Académie de chirurgie pourrait me demander pourquoi je n'ai pas voulu mériter ses remercîments au même titre que celle de peinture en a fait à M. le comte de Caylus; j'en avais l'occasion la plus favorable.

« Je ne dirai plus qu'un mot contre les fausses imputations de M. David. Il m'accuse d'avoir puisé dans des sources fangeuses, dans des écrits desavoués; et il ajoute que, d'après mon exemple, celui qui sera chargé de faire mon *Eloge* se trouverait autorisé à en chercher les matériaux dans la lettre du naturaliste de la Baie de Quiberon, ou dans d'autres écrits aussi indécents qui ont été répandus contre moi. M. David peut

s'applaudir de cette comparaison, s'il la trouve judicieuse; mais je demande acte de l'imputation calomnieuse d'avoir puisé pour l'*Éloge* de M. Lecat dans des sources fangeuses, à moins qu'on ne veuille donner ce nom aux écrits avoués de M. Lecat.

« Je proteste, et j'en offre la preuve, que je n'ai pas connu ces sources immondes, et que c'est dans les apologies que M. Lecat a faites de lui-même que j'ai trouvé les anecdotes qu'il a employées pour sa gloire, et que j'ai employées à la même fin.

« J'ajouterai, malgré toutes les contradictions, qu'il est plus loué par mon *Eloge* que dans ceux qui ont été faits d'après les Mémoires fournis aux auteurs des ouvrages périodiques. Ce sont des lieux communs sur des objets indifférents, des louanges vagues qui ne portent sur rien, et un catalogue fort étendu d'ouvrages, la plupart inconnus et sans aucun jugement qui en fasse connaître le mérite. Il est vrai que je me suis abstenu moi-même de porter de jugement sur plusieurs; ce que j'aurais pu faire; mais il n'aurait pas été assez à l'avantage de M. Lecat, que je me proposais de louer bien sincèrement, et il est très-certain, quoi qu'on en puisse dire, que je l'ai reconnu pour un très-habile anatomiste, pour un grand physicien, pour un savant chirurgien, pour un homme d'un zèle admirable pour le progrès de toutes les connaissances humaines, auxquelles il a sacrifié son temps, ses peines, sa fortune, sa santé et sa vie. Cela est dit et prouvé formellement, quoique M. David prétende qu'on n'accorderait pas ces qualités à son beau-père, d'après le portrait que j'en ai fait. S'il est excusable par son zèle

pour la mémoire de M. Lecat, je doute qu'on l'excuse de s'être servi contre moi de termes offensants, après la parole que je lui avais donnée d'adoucir les traits qui pourraient lui paraître trop expressifs. »

L'Académie, ayant entendu la plainte et la réponse, crut devoir charger une commission de lui faire un rapport motivé, afin de se prononcer en pleine connaissance de cause; cette commission, qui avait Sabatier pour organe, donna lecture de son rapport dans la séance du 8 juin 1769; il était conçu en ces termes :

« Nous avons examiné, messieurs, avec beaucoup d'attention la plainte qui a été présentée à l'Académie contre l'*Éloge* de M. Lecat, prononcé par M. Louis à notre dernière séance publique. Pour nous mettre en état de juger de sa valeur, nous avons commencé par prendre connaissance de ce qui a été dit par M. d'Alembert à l'article *Éloges académiques* dans l'Encyclopédie. Ensuite nous avons lu avec le même soin un avertissement mis à la tête de l'*Eloge* de M. le cardinal de Polignac par M. de Mairan, auteur de cet *Eloge*, qui, en le publiant à part et avant le volume des Mémoires de l'Académie, à laquelle il appartenait, a voulu faire cesser les murmures qui s'étaient élevés contre lui dans le public, où quelques personnes répandaient, d'après des mots détachés et des interprétations forcées, qu'il n'avait pas rendu justice à la mémoire de M. le cardinal de Polignac dans certaines circonstances de sa vie, et en général sur son caractère. De là, nous avons passé à la réponse de M. Louis, à l'écrit de M. David, lu à la séance du 20 avril dernier; réponse dans laquelle M. Louis montre par des exemples connus, que, s'il a

cru devoir parler de M. Lecat avec justice et impartialité, il y était autorisé par l'usage reçu dans les académies et par la nature même des éloges qu'on y fait de ceux qui les composent.

« Il nous a paru résulter de toutes ces pièces que, bien que le but des *Eloges académiques* soit de célébrer les talents et les qualités du cœur et de l'esprit de ceux à la mémoire de qui on les consacre, il est néanmoins du devoir du secrétaire qui s'est engagé de faire connaître leurs ouvrages et leur personne même du côté faible, pourvu que ce soit avec prudence et modération.

« Pénétré de ce principe, nous avons examiné l'*Eloge* qui fait l'objet de la contradiction sur laquelle nous avons à prononcer. Cet *Eloge* nous a offert un tableau exact de la vie de M. Lecat, qui y est présenté partout comme un homme de beaucoup d'esprit, avide de connaissances, très-versé dans son art, zélé pour l'honneur des lettres et pour celui de la chirurgie, et auquel il a beaucoup contribué par son courage et son habileté généralement reconnus, dont la vie a été fort laborieuse, qui a remporté un grand nombre de prix dans diverses académies, que les sociétés savantes de l'Europe les plus recommandables ont adopté ; qui a reçu du prince les marques de distinction les plus flatteuses ; en un mot, comme un de ces hommes rares, né plutôt pour être admiré de ses contemporains que pour leur servir de modèle. Cependant, au milieu de ce début de louanges rendues à la mémoire de M. Lecat, nous ne pouvons dissimuler qu'il se trouve en quelques endroits des remarques sur son caractère et sur ses

écrits, qui ne sont pas également à son avantage; mais ces remarques sont si judicieuses et si nécessaires pour montrer M. Lecat à la postérité tel qu'il était réellement et tel que nous l'avons connu, que nous n'avons pas cru devoir prier M. Louis de les supprimer. Seulement, nous nous sommes arrêtés sur un petit nombre d'expressions qui auraient pu être prises en mauvaise part, et dont nous n'avons pas eu besoin de l'engager à faire le sacrifice à l'Académie, tant il était porté de lui-même à aller au-devant de ce qu'elle jugerait convenable. Nous pouvons même dire, avec vérité, que non-seulement M. Louis a prévenu nos réflexions, mais encore qu'il voulait aller au delà en retranchant des phrases qui ne pouvaient être trouvées offensantes qu'en leur donnant une interprétation maligne, et dont la soustraction aurait déparé cet *Eloge*, un des meilleurs qu'il ait donnés. Les plaintes de M. David ne peuvent donc lui avoir été suggérées que par un excès de zèle pour la mémoire de M. Lecat, son beau-père, et s'il y a employé des termes peu ménagés et un peu durs, il ne faut l'attribuer qu'à ce motif fort louable pour lui-même, mais qui le serait encore plus s'il ne sortait jamais des justes bornes.

«Du reste, M. David a demandé à l'Académie : 1° que l'*Eloge* de M. Lecat fût remis à M. le directeur pour en faire l'usage qui serait trouvé bon; 2° que M. Louis déclarât qu'il reconnaissait M. Lecat pour un très-habile homme, pour un excellent professeur et pour un très-grand chirurgien; 3° enfin, que la délibération prise à ce sujet fût inscrite sur nos registres.

«Nous croyons que cet *Eloge* doit être imprimé avec

les légers changements que M. Louis y a faits pour complaire à l'Académie, et ne pas paraître mériter les reproches qui lui ont été faits d'avoir voulu nuire à la réputation posthume de M. Lecat, et que cet *Eloge* dit de l'habile homme en l'honneur duquel il est fait, tout ce que M. David a désiré que M. Louis reconnût publiquement. D'un autre côté, M. Louis demande que nous déclarions s'il est vrai qu'il ait puisé dans des écrits obscurs, dans des sources fangeuses, dans des écrits désavoués, comme M. David l'en accuse, et nous ne pouvons, sans blesser l'équité, nous dispenser d'assurer positivement le contraire. »

L'Académie s'empressa d'adopter les conclusions proposées par Sabatier au nom de ses collègues, mais le coup était porté; à partir de cette époque, Louis, désespérant de la justice de ses contemporains, s'interdit toute publication de ses *Eloges;* il les réserva pour des temps meilleurs; il continua, comme c'était son devoir, de lire chaque année, en séance publique, l'éloge d'un de ses collègues; mais ces éloges ne furent pas insérés en tête des Mémoires de l'Académie; il se proposait d'en donner une édition complète, et c'est dans cette vue sans doute qu'il y avait fait d'assez nombreuses corrections; la mort le surprit avant qu'il eût pu réaliser ses intentions. Ces précieux matériaux étaient donc restés enfouis dans les archives de l'Académie royale de chirurgie; c'est là que nous les avons retrouvés, en deux ou trois copies, toutes écrites de la main de Louis. La vérité a donc fini par se faire jour; l'œuvre des intéressés, des envieux et des méchants, n'a point prévalu; et lorsqu'il nous a été donné de

publier le recueil entier de ces savantes biographies, nous avons tressailli d'aise, en voyant reproduits en caractères neufs, et sur un papier éclatant de blancheur, ces manuscrits poudreux, jaunis par le temps qui, depuis tant d'années, attendaient qu'une main secourable vînt enfin les rendre à la lumière.

On sait que c'est en 1793, le 8 août, qu'un décret de la Convention supprima d'un seul coup toutes les sociétés scientifiques et littéraires, et il fallut plus d'un quart de siècle pour qu'un gouvernement réparateur vînt rétablir et fondre, en un seul corps, les deux sociétés dont nous venons de parler. Dans ce long intervalle, les médecins et les chirurgiens auraient pu trouver dans Cuvier, parlant au nom de l'Académie des sciences, un digne interprète de leurs travaux; mais Cuvier s'est en quelque sorte récusé; il a considéré cette tâche au même point de vue que Condorcet; lui aussi s'est demandé comment on pourrait apprécier l'étendue et même la réalité des services que ces praticiens ont rendus à la science : « Vrai-« ment, disait-il, on interrogerait ceux qu'ils ont « arrachés à la douleur et à la mort; ceux à qui ils ont « conservé des êtres chéris, ils ont éprouvé les bien-« faits de l'art sans pouvoir en juger le mérite, c'est « comme par un dieu inconnu qu'ils ont été soulagés.

« Quel est en effet l'art, ajoutait Cuvier, qui ap-« proche davantage de la divination.... les hommes « qui ont été assez favorisés de la nature pour marcher « avec bonheur dans une carrière si périlleuse, com-« mandent certainement notre respect et notre ad-« miration; mais c'est précisément ce qui nous fait

« désespérer de tracer dignement leur histoire. »

Je dirai plus, Cuvier allait jusqu'à regretter l'introduction, dans l'Académie des sciences, d'une section de médecine et de chirurgie; non pas qu'en d'autres temps de grands médecins et de grands chirurgiens n'aient honorablement figuré dans le sein de cette Académie; mais l'historien de la Compagnie n'avait pas alors à les juger dans l'application de leur art; il lui suffisait d'apprécier leurs travaux dans les sciences, qui ne sont que les auxiliaires de cet art; l'établissement, au contraire, d'une section de médecine et de chirurgie imposait une tâche toute différente : « Heureu-« sement, dit Cuvier, une Compagnie nouvelle, créée « par la munificence royale et composée des maîtres « dans l'art de guérir, s'est choisi un organe dont l'élo-« quence égale le savoir (il aurait pu dire surpasse), et « qui ne laissera rien échapper des services de ses con-« frères; ils seront dorénavant jugés par leurs pairs et « en présence de leurs pairs; leurs travaux seront con-« signés dans l'histoire des sciences d'une manière « durable, et l'étendue des biographies qui leur seront « consacrées dans le sanctuaire de la médecine nous « permettra de rendre plus brefs les modestes tri-« buts dont nous aussi nous leur sommes redeva-« bles. »

Ainsi Cuvier, heureux de rentrer dans la science pure, de n'avoir plus à parler de faits de pratique médicale ou chirurgicale, applaudissait au rétablissement d'une Compagnie exclusivement composée d'hommes voués à l'art de guérir; mais cet organe, auquel il faisait allusion, cet organe dont avec raison il vantait l'é-

loquence, allait comprendre tout autrement que lui la tâche qui lui était dévolue.

M. Pariset, en effet, car on comprend que c'est de lui que voulait parler Cuvier, M. Pariset n'entendait pas ainsi sa mission ; ses confrères n'allaient pas être jugés, comme le voulait Cuvier, par leurs pairs et devant leurs pairs, ils allaient être loués et toujours loués; M. Pariset allait rentrer dans les errements de Vicq d'Azyr; mais avec infiniment plus de talent et d'éclat; écrivain de premier ordre, orateur entraînant, plein d'âme, de chaleur et de sensibilité, M. Pariset était doué des qualités les plus aimables et les plus séduisantes ; son talent littéraire était incomparable ; mais je ne crois pas offenser sa mémoire en disant qu'il manquait absolument de ce qu'on pourrait appeler le *sens scientifique;* plus un fait était extraordinaire, plus il était bizarre, incroyable, plus il séduisait ce charmant esprit ; aussi s'empressait-il de l'accueillir et de le raconter sans jamais se permettre de le juger, encore moins se serait-il permis de juger les hommes.

La louange tombait de sa plume en larges et belles périodes, mais dispensée sans mesure et sans choix dans sa forme éclatante.

Sa prose facile, abondante et poétique, jetait sur tous ceux dont il avait à parler comme une riche draperie qui les couvrait admirablement, mais sous laquelle rien de personnel ne venait s'accuser; je dirais volontiers qu'il avait dans le cœur cette banale

Et vaste complaisance
Qui ne fait du mérite aucune différence.

On comprend maintenant pourquoi, succédant à ce

brillant orateur, j'ai essayé, à mes risques et périls, de marcher dans d'autres voies.

Sans me départir des égards et du respect que je devais à d'illustres morts, j'ai cru, avec Cuvier, que je devais juger les hommes en même temps que les choses, apprécier d'une part la valeur des doctrines préconisées de notre temps, et d'autre part les services rendus à la science par chacun d'eux.

Près de vingt années se sont écoulées depuis que par devoir et par goût j'ai entrepris d'écrire l'histoire des membres de l'Académie de médecine et d'esquisser en même temps le tableau des progrès récents de la science. Vingt *Eloges* composés dans cet esprit ont été lus par moi dans les séances publiques et annuelles ; arrivé à ce point de ma tâche, j'ai pensé que je pouvais m'arrêter un moment et jeter un regard en arrière.

Cette tâche n'était pas sans difficultés; je ne devais pas perdre de vue les intérêts généraux de la science, et je devais dire en même temps jusqu'à quel point ces intérêts avaient été compris par les hommes dont j'avais à célébrer la mémoire; chacune de mes Notices est devenue ainsi pour moi un fragment de l'histoire contemporaine des sciences médicales, et, par une circonstance heureuse j'ai eu à parler des plus illustres représentants de nos grandes divisions scientifiques.

Pariset ouvre en quelque sorte la scène; il a été l'éloquent interprète de ses contemporains; c'est un polygraphe qui ne juge pas mais qui donne le sommaire des travaux accomplis de son temps. Pour la médecine proprement dite, c'est Hallé qui vient en quelque sorte rattacher les doctrines du dix-huitième siècle à celles

de notre époque; placé qu'il était entre la Société royale et l'Académie de médecine; puis arrive Broussais, chef d'école, novateur par excellence, qui inaugure de nouvelles doctrines; puis nous voyons le sage Guéneau de Mussy et le consciencieux Chomel, qui cherchent diversement à modérer les esprits.

Pour la chirurgie, nous avons également le représentant le plus autorisé de deux grandes époques : Boyer qui relie en quelque sorte l'ancienne Académie royale de chirurgie à l'Académie de médecine; il en avait conservé les doctrines et il en a été parmi nous le fidèle interprète; Richerand, son élève, le continue, en même temps que Roux, promoteur de progrès importants dans l'art chirurgical, le dépasse en plusieurs points; une branche de la médecine opératoire se trouve largement représentée dans ce tableau : nous voulons parler de l'art des accouchements. Les travaux d'Antoine Dubois, de Capuron, Deneux, Désormeaux et Baudelocque, nous rappelleront tout ce qui a été fait dans cet art secourable. En physiologie, on voit reparaître Richerand, accompagné de Magendie. Richerand qui résume l'état de la science en un langage clair et élégant; Magendie qui par ses expériences vérifie les faits et leur donne plus de certitude. Mais ce tableau ne comprend pas seulement les sciences médicales proprement dites, il embrasse en même temps les sciences dites accessoires ou auxiliaires : la botanique, la zoologie et la chimie. Achille Richard vient nous initier à cette belle étude du règne végétal; il nous met en rapport avec les grands botanistes du siècle dernier et du siècle présent; il nous enseigne en même temps

quels sont les secours que la médecine peut tirer du règne végétal; mais déjà Geoffroy Saint-Hilaire avait mis sous nos yeux le règne animal tout entier. Puis, et dans une dernière partie nous trouvons Orfila et Thenard, qui nous font connaître les progrès récents de la chimie aussi bien dans ses applications que dans son propre mouvement. Thenard, le maître par excellence, nous conduit depuis l'époque marquée par les mémorables découvertes de Lavoisier, jusqu'à la réduction de l'aluminium; Orfila, de son côté nous donne, par d'ingénieuses et utiles applications, les éléments d'une science toute nouvelle : *la Toxicologie.*

Cette esquisse générale ne résulte, il est vrai, que du rapprochement de simples fragments; mais l'histoire, dans ces quelques pages, sera pour ainsi dire vivante et agissante; en évoquant ainsi tous ces maîtres de l'art, nous pourrons comme les voir et converser avec eux, ou plutôt nous mettre en tiers avec eux; car plus d'une fois nous aurons à les montrer aux prises les uns avec les autres; nous les ferons discuter et défendre leurs doctrines; nous leur rendrons jusqu'à leurs passions. Broussais, par exemple, nous paraîtra encore tonner à la tribune, tantôt contre la médecine de l'an III, tantôt contre l'immobilité de Chomel. En chirurgie, nous aurons les savantes causeries de Boyer, les critiques passionnées de Richerand, les pittoresques digressions de Roux, et, au-dessus de tous, cette grande et sévère figure de Dupuytren qui semble encore les dominer; enfin dans une autre enceinte, nous rencontrerons Geoffroy Saint-Hilaire en face de Cuvier.

Mais dans cette peinture des hommes et des choses,

dans ce tableau des progrès récents de la science, il était une partie délicate, pleine de périls et de dangers, c'est celle qui avait trait à l'appréciation comparative des travaux et au mérite relatif des personnages; là en effet se trouvaient tous les écueils signalés par d'Alembert.

J'avais à choisir entre deux méthodes : je pouvais suivre l'exemple de Vicq d'Azyr ou donner la préférence à Louis. Pariset avait suivi ou plutôt surpassé Vicq d'Azyr dans l'uniformité de ses louanges; mais en cela il n'avait fait que suivre sa propre nature; comment d'ailleurs aurait-il pu juger les travaux scientifiques? il ne pouvait que les louer.

Vicq d'Azyr n'avait reçu que des félicitations, il n'avait blessé personne et ne s'était fait aucun ennemi, si on en excepte sa grande querelle avec les *facultaires*. Nous avons vu au contraire avec quel acharnement Louis avait été poursuivi pour s'être permis de proportionner les louanges au mérite des personnages; je n'ai pas hésité cependant; j'ai suivi l'exemple que m'avait donné Louis. Tout en respectant les caractères, j'ai apprécié les travaux et cherché à fixer la part qui revenait à chacun dans le mouvement de la science et dans les progrès de l'art; j'ai la conscience de l'avoir fait avec équité et modération; je puis même dire avec bienveillance; lorsque en effet j'ai eu à signaler quelques défaillances, quelques erreurs, je l'ai fait sous forme de regrets et non sous forme de reproches, cherchant toujours à atténuer ou à excuser; mais je n'en ai pas moins fait connaître ces défaillances et ces erreurs, de là les récriminations et les colères que j'ai soulevées;

de même que Louis, j'ai blessé l'amour-propre de quelques familles, et je me suis trouvé en face de gendres, de neveux et de prétendus disciples indignés de mes hardiesses. Les injures ne m'ont pas été épargnées; pour les plus modérés j'étais un réaliste de la pire espèce, pour d'autres j'étais un torsionnaire du moyen âge, la terreur des mourants et des familles! mais d'un autre côté j'ai eu pour moi les hommes honnêtes et sérieux, les vrais amis de la science et, loin de trouver, comme Louis, des hostilités dans le sein de l'Académie, mes notices y ont toujours été accueillies avec une bienveillance et une faveur marquées. Je viens de parler des familles, et des appréhensions qu'on leur supposait; mais la vérité est qu'après la lecture de chacun de ces éloges redoutés, d'honorables sollicitations me sont venues de toutes parts; ainsi, j'ai eu le regret de ne pouvoir céder aux pieuses instances des fils de l'éloquent Delpech de Montpellier, de la veuve du savant et judicieux Bégin, du fils de Ribes l'habile anatomiste, et de tant d'autres dont les noms n'ont pu trouver place dans cette galerie.

On comprend maintenant que dans un pareil état de choses, je n'ai pas dû, comme l'avait fait Louis, désespérer de la justice de mes contemporains; Louis en avait appelé à la postérité, j'ai plus de confiance dans l'équité des hommes de mon temps, je publie dès aujourd'hui la série de mes *Eloges;* j'ai cru même devoir y ajouter des notes, qui ne font du reste que développer les idées émises dans le texte. J'use seulement d'un peu plus de liberté; le ton des éloges est nécessairement un peu forcé, c'est le défaut des dis-

cours académiques, les notes ramènent à un ton plus naturel et plus vrai; c'est de l'histoire anecdotique et critique; le texte des *Eloges* est resté à peu de chose près ce qu'il était lorsque j'en ai donné lecture en séance publique, seulement je ne m'adresse plus à mes collègues, je m'adresse aux lecteurs; raison de plus pour respecter la vérité: lorsqu'on prononce des paroles sur le bord d'une tombe, on ne doit exprimer que des regrets; en séance académique on doit ajouter à ces regrets des vérités utiles, lorsqu'on n'a plus devant soi que des lecteurs, on ne doit aux morts qu'une chose: la vérité!

PARISET

Sa première enfance dans les Vosges. — Il entre chez les oratoriens de Nantes. — La Compagnie de Jésus et l'Oratoire. — Commencements de la Révolution. — Il est présenté à Bailly. — Puis à Carrier, qui l'attache aux hôpitaux de Nantes. — La Convention organise les écoles normales. — Nantes envoie Pariset comme élève départemental à l'École de santé de Paris. — Détresse dans laquelle il tombe. — Sa liaison avec Riouffe. — Goûts littéraires de Pariset. — Il compose sa tragédie d'*Électre*, imitée de Sophocle. — Ses cours à l'Athénée; ses rapports avec la société d'Auteuil. — Pariset s'attache à la fortune des Bourbons. — Il est nommé médecin de Bicêtre, et chargé du service des aliénés. — Doctrines de l'époque sur l'aliénation mentale. — Apparition de la fièvre jaune en Espagne. — La politique se mêle aux questions de quarantaine. — Pariset est envoyé à Cadix, puis à Barcelone. — Ses doctrines sur la fièvre jaune. — Il est nommé secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine. — Il va observer la peste en Égypte et en Syrie. — Excursion dans le Liban. — Expériences et doctrines de Pariset sur la peste. — Ses travaux académiques. — Beauté de ses éloges. — Ses opinions philosophiques et religieuses. — Sérénité de Pariset à ses derniers moments.

Étienne Pariset, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de médecine, membre de l'Institut, naquit le 5 août 1770, à Grands, petite ville de l'ancienne Champagne, aujourd'hui département des Vosges; Claude Pariset, son père, était un pauvre cloutier, re-

nommé dans le pays par son adresse et pourvu d'une certaine instruction; Étienne, dans sa première enfance, partagea ses labeurs. « J'ai poussé la brouette « chez mon père, disait-il, dès mes plus jeunes an- « nées, j'ai connu la fatigue et les privations. »

On voit dans des notes écrites vers la fin de sa vie, qu'il aimait à se reporter aux souvenirs de sa première enfance: « Pauvre mère, disait-il, je la vois encore « sur nos grands chemins, avec ses gros souliers fer- « rés, il y a de cela plus de soixante ans! elle portait « devant elle je ne sais combien de livres de clous, et « moi, tout petit, je trottais à côté d'elle! Jours de « mon enfance, que vous êtes loin! et me voici tout à « l'heure au soir de ma vie. » (Papiers inédits.)

Cependant le jeune Étienne semblait déjà aspirer vers une autre destinée; il enviait le sort de ceux de ses camarades qui pouvaient fréquenter les écoles publiques; c'était aussi le vœu le plus ardent de son père, moins heureux en cela que le père de Diderot; celui-ci était également un modeste artisan, un simple coutelier dans la ville de Langres; mais il poussait des cris de joie, quand, du seuil de sa porte, il voyait chaque année son fils revenir les bras chargés de couronnes [1].

[1] J'ai associé ici à dessein les noms de Diderot et de Pariset, et j'y reviendrai plus loin; il y a plus d'un trait de ressemblance entre ces deux bonnes et franches natures; tous les deux étaient sortis de familles d'artisans, ils avaient essayé du préceptorat et connu toutes les extrémités de la misère, ce qui ne les avait pas empêchés de conserver toutes les joies de l'enfance et toutes les illusions de la jeunesse; il y avait en eux même facilité de mœurs, même chaleur dans leurs amitiés, même enthousiasme pour le beau, même scepticisme, pour ne

C'était là ce que ne pouvait espérer le cloutier des Vosges; heureusement, il y avait dans la famille un généreux parent : c'était un oncle paternel, François Pariset, établi parfumeur à Nantes.

Ce bon parent conçut le désir d'avoir près de lui l'un de ses neveux; il écrit à son frère le cloutier et lui mande de lui envoyer l'*aîné* de ses fils, ajoutant qu'il en prendra soin et qu'un jour il lui laissera son établissement; c'était une brillante perspective pour la pauvre famille; mais l'aîné des enfants, celui précisément que demandait l'oncle, était malade; on ne pouvait songer à l'envoyer; comment faire? Laissera-t-on échapper cette faveur de la fortune?

Étienne avait neuf ans, il suivait de près son frère; ses parents firent pour lui ce que Rébecca avait fait pour Jacob, ils ravirent au malade son droit d'aînesse, et en gratifièrent Étienne, qui fut dirigé sur Nantes; mais à cette époque on voyageait peu, surtout de Grands à Nantes; il n'y avait d'autre véhicule qu'un coche non suspendu; heureux encore qui pouvait y trouver place. Par mesure d'économie sans doute, le pauvre Étienne fut relégué dans une espèce de panier d'osier fixé au-dessous de la voiture, et ce n'est pas sans encombre qu'il put arriver à Nantes.

dire rien de plus. Il faut ajouter, cependant, que Pariset, dans le cours de sa vie, eut moins de tenue encore que Diderot, qui ne se piquait pas d'en avoir beaucoup; Pariset n'était pas plus croyant que Diderot; mais il se montre sous un jour tout différent dans ses éloges; la Providence y occupe une grande place; il y parle même d'une vie future; tandis que Diderot, panthéiste dans l'intimité, se déclare parfaitement incrédule dans ses ouvrages. Je montrerai plus loin que pour Pariset tout cela était une question d'art.

C'est ainsi que débuta dans la carrière des voyages celui qui devait un jour parcourir toute l'Europe, aller en Égypte et en Syrie, comblé de la faveur des souverains.

Cependant le jeune Pariset venait de passer de la boutique obscure de son père dans le magasin de son oncle le parfumeur; mais là encore il retrouva des travaux ingrats, des occupations abrutissantes; et il le sentit d'autant plus vivement qu'ayant appris à lire, il lui était tombé entre les mains quelques volumes dépareillés de Molière, puis quelques ouvrages des grands prosateurs du XVIIe siècle, Massillon, Bossuet, Pascal.

Après bien des années, bien des événements, il aimait à revenir sur ses premières émotions littéraires: « Si jamais je fais le voyage de Nantes, écri-« vait-il en 1827, j'irai revoir tous les recoins de la « maison de mon pauvre oncle, l'arrière-boutique « où j'ai tant souffert, la petite cour où je découvris « Molière et où *j'économisais* mon rire! les corridors « où je déclamais, et la chambre à coucher du second « où j'ai tant ri avec Voltaire et Lafontaine (*loc. cit.*). »

C'est alors qu'il sentit naître en lui ce goût si vif, si pur, pour la poésie et pour toute belle littérature. « Étienne veut être un savant! disait l'oncle, laissons-« le étudier, laissons-le aller au collége. »

Nantes avait alors une institution dirigée par les oratoriens; le jeune Pariset y fut admis; il y trouva cette instruction nourrie et solide que dispensait cette célèbre congrégation. La compagnie de Jésus a jeté plus d'éclat sans doute que l'Oratoire; mais c'est du

sein de cette dernière société que sont sortis tant d'hommes de génie parmi lesquels il suffit de citer Malebranche, Massillon et Rollin. Ajoutons que plus tard, lorsque l'Université voulut se réorganiser, c'est dans les débris de l'Oratoire que M. de Fontanes alla chercher ses plus illustres professeurs; il en est un enfin que nous avons vu secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, homme éminent par son profond savoir et par son beau caractère, M. Daunou, qui avait également compté parmi les oratoriens.

C'est à cette grande école que s'est formé Pariset; c'est là qu'il a pu refaire, bien qu'un peu à la hâte, une éducation imparfaite et précipitée; je dis un peu à la hâte, car déjà de sourds grondements annonçaient les orages politiques qui allaient éclater sur la France, et le jeune Pariset était loin de se douter que l'un de ses professeurs y trouverait une aussi triste célébrité: je veux parler du fameux Fouché, qui fut son professeur de rhétorique.

Les progrès du jeune Pariset furent brillants et rapides; mais la Révolution s'avançait à grands pas. Nantes, cité commerçante et éclairée, en adopta d'abord les principes avec enthousiasme; le jeune Pariset se laissa aller à ce grand mouvement. Avant même de quitter sa ville adoptive, il eut l'occasion de voir un savant qui devait être une des plus illustres victimes de cette époque à la fois si glorieuse et si funeste. Le nouveau maire de Paris, Bailly, passa à Nantes; Pariset lui fut présenté, et cette entrevue faillit devenir pour celui-ci un titre de proscription, quand survin-

rent ces terribles réactions qui ensanglantèrent la ville de Nantes.

Pariset cependant avait fait la campagne de 92, et il n'avait pas hésité à marcher contre les paysans de la Vendée; il avait déjà commencé à étudier la médecine, et il se trouvait en mesure d'être utile à ses concitoyens. On était en pleine terreur; les prisons de Nantes regorgeaient de malheureux Vendéens. Le typhus se déclare au milieu de cet encombrement. Le docteur Dorbefeuille va trouver le représentant du peuple Carrier, et lui demande que deux étudiants en médecine, Pariset et Baudry, lui soient adjoints. Carrier y consent, et Pariset paye son premier tribut à l'humanité : il est atteint lui-même du typhus; il reste quarante jours dans un état désespéré; grâce à sa jeunesse, il revient à la vie, et il reprend ses occupations.

La Convention venait d'organiser les écoles centrales; les villes de province envoyaient des élèves à l'école de santé de Paris; on obtenait cette faveur au moyen du concours. Pariset fut envoyé par la ville de Nantes, et bientôt il obtint dans cette même école de santé la place d'aide-bibliothécaire.

Ce n'était pas une sinécure; il y avait à faire un choix dans une masse immense de livres qui provenaient des couvents et des anciens châteaux, devenus propriétés nationales. C'était un travail considérable et fastidieux, car Pariset, dans une lettre écrite en fructidor an III, disait qu'il avait bien envie de quitter ce malheureux emploi pour se livrer tout entier à la médecine. Malgré son insouciance naturelle, il sentait la nécessité d'embrasser une profession

qui pût lui créer des ressources. Pour un moment, l'état militaire lui avait souri ; mais bientôt il prit en aversion ce métier. « C'est la plus fatale des indus-« tries, disait-il; et je m'étonne que les hommes aient « pu trouver des louanges pour elle. »

Mais la situation de Pariset, loin de s'améliorer, était devenue des plus alarmantes ; il n'avait de secours à attendre de personne ; toutes ses ressources étant épuisées, lui et Baudry étaient tombés dans une telle détresse, qu'ils en vinrent littéralement à manquer de pain. Peut-être Pariset regrettait-il alors de s'être laissé entraîner dans cette décevante carrière des sciences et des lettres, qui promet la gloire et qui, en attendant, refuse quelquefois du pain ! Peut-être se disait-il que s'il avait suivi la modeste profession de son père ou de son oncle, il aurait pu du moins, en échange du labeur de ses bras, trouver un asile et des aliments ! Déjà, dans son désespoir, il se laissait aller à de sinistres pensées ; mais il y avait alors à Paris un jeune Marseillais qui s'était rendu célèbre en s'associant à la gloire et aux malheurs des Girondins ; c'était Riouffe, l'historien des prisons sous la terreur. Riouffe avait connu Pariset à un cours de grec ; des études faites en commun avaient cimenté leur amitié ; il apprend sa détresse, il avait à lui offrir un emploi qui rentrait dans ses goûts, une place de précepteur dans une grande famille. Il vole aussitôt près de lui, le décide à accepter, après avoir vaincu quelques scrupules, et lui assure ainsi une existence honorable [1].

[1] Ceux qui ont connu Riouffe ne seront pas surpris de ce trait de bonté ajouté à tant d'autres. Pendant toute sa vie, Riouffe a été au

C'est dans le sein de cette famille que, de son aveu, Pariset a passé les années les plus heureuses de sa vie, encore inconnu, obscur, mais aimé et respecté de tous ceux qui l'entouraient, et surtout n'ayant plus à s'inquiéter de l'avenir [1].

Par une singulière coïncidence, Cuvier, dont il devait plus tard retracer la vie, Cuvier, à peu près à la même époque, se trouvait dans une situation analogue. Retiré au fond de la Normandie, il y donnait ses soins à l'éducation d'un jeune homme; et il est à présumer que Pariset n'a fait que reproduire ses propres pensées, quand il a dit, dans son beau langage, que Cuvier, enseveli dans cette retraite et instruisant son jeune élève au bruit lointain de tant d'événements glorieux et de sinistres catastrophes, devait ressentir ces secrètes émotions de douleur et de joie que prête Lucrèce au spectateur qui contemple, du rivage, le courroux de la mer et le désespoir des naufragés. (*Éloge de Cuvier.*)

« Je ne puis trop me louer, écrivait Pariset en

service de ses amis. C'était un homme aimable, il était préfet sous l'Empire. Avec quel attendrissement il parlait encore des Girondins, et surtout de madame Roland ! des pleurs qu'elle répandait dans ses jours de découragement; de sa condamnation; de cette robe blanche qu'elle avait mise pour monter sur l'échafaud !

[1] Cette époque a été en effet la plus douce, la plus heureuse de la vie de Pariset. Pour un homme âgé, le préceptorat est un rude et triste métier; placé entre les maîtres et les domestiques, perpétuellement attaché à un enfant souvent indocile, il a bien des amertumes à dévorer; mais pour un jeune homme, c'est une halte, un moment de repos, qui lui permet de respirer et de réparer ses forces pour rentrer dans une autre carrière; combien de savants et de savants illustres ont passé par là ! et combien d'eux se rappellent ce premier épisode de leur vie avec plaisir !

« messidor an VIII, je ne puis trop me louer de ma « situation; je suis généreusement, noblement rétri- « bué; mais ce que je mets avant tout, c'est l'amitié, « c'est la bonté avec laquelle je suis traité: j'ai trouvé « une seconde famille. » (*Lettres inédites.*)

Pariset pouvait enfin se livrer à ses goûts naturels. Il avait à peu près abandonné l'étude de la médecine ; ce qu'il rêvait alors, c'étaient les applaudissements de la foule, c'était cette gloire enivrante et rapide qu'on peut obtenir au théâtre. Il venait de composer une tragédie en cinq actes, une admirable imitation de l'*Électre* de Sophocle, et il se croyait à la veille de la faire représenter: c'était pour le moment la grande affaire de sa vie. Que de châteaux en Espagne il bâtissait sur un succès qu'il regardait comme assuré! Il est curieux de voir, dans une lettre écrite à sa confidente ordinaire, à sa sœur Annette, avec quelle confiance, avec quelle naïveté il comptait sur un succès: « J'achève mon ouvrage, lui dit-il, je le lis aux « comédiens; je fais si bien qu'on le jouera, j'ai des « moyens de me faire jouer, on me joue; tu crois que « tomberai; pas du tout; j'ai la conscience que mes « cinq actes sont de bon aloi, et d'ailleurs tant de « gens me l'ont dit! Voilà donc que je réussis; le suc- « cès me donne de l'argent; avec de l'argent je cours « chez un tapissier; je loue un appartement, je le « meuble, je t'y établis, etc., etc. »

C'était en l'an X qu'il croyait toucher à ce but; rencontra-t-il quelque écueil dès ses premières démarches? Comment renversa-t-il son pot au lait? C'est ce que nous ne saurions dire; mais ce qu'il y a de certain,

c'est que peu de mois avant sa mort, c'est-à-dire après un demi-siècle, il se berçait encore du même espoir; il fondait encore de grandes espérances sur cette même tragédie, et il venait de la soumettre au comité de lecture de l'Odéon, où elle est encore aujourd'hui [1].

Quoi qu'il en soit, cette vie d'homme de lettres convenait merveilleusement à Pariset; il avait fait un voyage d'agrément aux eaux de Cauterets, et il partageait son temps entre la société et ses auteurs favoris : mais cette situation devait bientôt changer : il venait, comme le dit Sénèque, de donner des otages à la fortune; Riouffe, en d'autres temps, l'avait sauvé du désespoir. Pour resserrer les liens qui déjà l'unissaient à son bienfaiteur, Pariset voulut s'allier à sa famille, et il épousa la mère de madame Riouffe. Une

[1] Tout rhétoricien, dit-on, a fait sa tragédie, mais il en est peu qui aient fait une tragédie où étincellent autant de beautés que dans celle de Pariset; œuvre de ses jeunes années, elle consolait ses vieux jours. Peu de temps avant sa mort, il en donnait lecture en petit comité, chez son vieil ami, Geoffroy-Saint-Hilaire, devenu aveugle. Il était aussi épris, aussi plein de son sujet que s'il venait de le composer. A mesure que le drame avançait, il s'échauffait et s'impressionnait lui-même, tout en y mettant une charmante bonhomie. Ainsi arrivé à la scène où se passe le dénoûment tragique. « Attention! disait-il, attention! mes petits enfants, on va jouer des couteaux!

Je regrette de ne pouvoir en citer ici quelques passages, un beau vers seulement est resté dans ma mémoire; en parlant de je ne sais quel misérable que la fortune venait de couronner ; il dit :

Et le trône est enfin descendu jusqu'à lui!

Mais j'ai entre les mains une lettre que Monvel, artiste du Théâtre-Français écrivait à Lafon, en l'an XI : « M. Pariset, lui dit-il, a fait une belle tragédie, toi seul peut me suppléer, l'ouvrage est superbe, lis-le, tu en seras euchanté, et mes camarades, j'en suis sûr, seront également contents de l'auteur et du lecteur,

fille lui était née, qu'il aimait par-dessus tout. Mais, dès lors, le cercle de ses besoins se trouva singulièrement agrandi, et Pariset sentit de nouveau cet aiguillon qui, bon gré, mal gré, ramène aux dures nécessités de la vie; il comprit que, pour faire face aux exigences de sa nouvelle position, c'était à l'exercice de la médecine qu'il fallait avoir recours. Il reprit donc ses anciennes études, et en l'an XIII, à l'âge de trente-cinq ans, il se fit recevoir docteur.

Ceux qui ont connu Pariset doivent comprendre combien il devait répugner à sa nature, à son genre d'esprit, à toutes ses habitudes enfin, de se soumettre aux exigences de la pratique médicale; la vue seule d'un malade le contristait; un moribond, un cadavre était pour lui un objet d'horreur; joignez-y cette terrible responsabilité qui, dans le calme des nuits, tient éveillé, et dans de mortelles inquiétudes, le médecin encore à ses débuts et qui se défie de son art, et les fatigues de chaque jour, et l'oubli, l'ingratitude, l'insolence de tant de malades! Pariset eut à supporter tout cela. La compagne qu'il s'était choisie aurait voulu que, laissant là tous ses projets d'avenir, il se retirât en province, dans un petit village près de Nantes; mais en même temps elle se faisait un scrupule de l'arrêter au milieu de sa carrière, d'interrompre ainsi des travaux qui devaient peut-être un jour lui assurer une brillante position : « Il est jeune, disait-elle, il a l'ambition de son âge et de son mérite; quoi de plus naturel? »

On s'était imposé trois années d'épreuves : bien résolu à se retirer en province si la fortune ne se mon-

trait pas plus favorable. Pariset venait enfin d'être nommé membre du conseil de salubrité de la ville de Paris et médecin des épidémies pour l'arrondissement de Sceaux.

Sa réputation commençait à se former, ses cours à l'Athénée avaient du succès; en 1807 et en 1808, il y professait à la fois l'anatomie et la physiologie.

C'est à peu près à cette époque qu'il faut rapporter ses premières études sur les médecins grecs et latins; sa traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*, entreprise d'abord pour la Bibliothèque médicale, a été un service rendu à la science; elle est très-supérieure à celles de Gardeil et de De Merci. Pariset avait aussi entrepris de traduire les *Épidémiques*, le *Prognostic* et les *Prorrhétiques*. Ces traductions ne sont pas sans mérite assurément; mais c'est en vain qu'on chercherait dans le français de Pariset la manière sévère et laconique du vieillard de Cos. Hippocrate n'est pas seulement un homme de science, c'est un grand écrivain, et lorsqu'on entreprend de le traduire, il faut tenir compte à la fois et de ses idées et de son style[1].

Pariset avait aussi commencé une traduction d'Arétée de Cappadoce, et une autre de Némésius, *de*

[1] Pariset ne pouvait se lasser d'admirer les écrits d'Hippocrate; il leur accordait même une grande valeur pratique. Pinel n'avait-il pas dit que pour trouver des modèles, des types d'observations médicales, c'était à la collection Hippocratique qu'il fallait se reporter? Pariset pouvait donc croire que le dernier mot de la médecine avait été dit, il y a plus de deux mille ans, par le vieillard de Cos? Il était d'ailleurs beaucoup plus dans ses goûts de reprendre l'étude de cette belle langue grecque, que d'aller étudier la médecine dans les hôpitaux, lui qui ne pouvait soutenir ni la vue, ni l'odeur d'un malade.

la Nature de l'homme; il a donné en outre la traduction de la lettre apocryphe d'Hippocrate à Damagète. Ici le style un peu déclamatoire du faussaire se prêtait mieux à la forme toujours élégante et académique de Pariset.

Ce goût pour l'antiquité datait de loin chez Pariset; nous avons vu qu'en d'autres temps il avait cultivé les poëtes grecs; les prosateurs avaient aussi occupé ses loisirs. On assure que dans ses manuscrits devait se trouver une traduction de la *Retraite des Dix mille* de Xénophon.

A cette époque, les traductions de Pariset avaient un grand mérite d'à-propos; elles tendaient à ramener les esprits à l'étude des monuments qui nous ont été légués par l'antiquité médicale, monuments impérissables et qui au point de vue historique ne peuvent être dédaignés que par ceux qui n'en ont pas fait une étude approfondie.

Mais ce n'est plus aujourd'hui qu'il pourrait être nécessaire de prendre la défense de ces belles et nobles études. Personne ne serait tenté de désapprouver le culte que professait Pariset pour ces grandes figures qui dominent toute l'antiquité médicale : Hippocrate et Galien, Celse et Arétée, et les efforts auxquels il se livrait pour remonter à ces sources éternelles du beau et du vrai.

Ces différents travaux l'avaient fait connaître d'une manière honorable parmi les hommes de lettres et parmi les savants; ils lui avaient concilié l'amitié de plusieurs personnages célèbres de cette époque.

Il avait été accueilli parmi ces hommes d'élite que

madame Helvétius réunissait dans son salon, à Auteuil; là se trouvaient Cabanis et Volney, Destutt Tracy et Laromiguière, Richerand et Alibert, Jacquemont, Fauriel, le poëte Andrieux, etc., etc. C'étaient à la fois, pour la plupart, des hommes de lettres et des hommes politiques; les doctrines qu'on professait dans cette célèbre réunion étaient celles du dix-huitième siècle; Pariset y apportait les charmes de sa conversation, sa vivacité d'esprit et son érudition. Mais bientôt cette réunion devint un centre d'opposition.

L'Empereur venait de supprimer cette cinquième classe de l'Institut, qu'un gouvernement plus libéral a rétablie de nos jours; il avait pris en ombrage des principes et des idées qui ne se trouvaient plus en harmonie avec la forme de son gouvernement. La réunion d'Auteuil continuait cette classe; on y lisait des mémoires; on y soutenait des discussions; chacun y apportait le tribut de ses lumières; Pariset n'était pas le moins ardent; la philosophie du dix-huitième siècle n'y avait pas de plus chaud défenseur; et ces idées, il faut dire qu'il les a conservées un des derniers; il les professait encore au commencement de la Restauration, c'est-à-dire à l'époque où les jeunes et brillants apôtres de la nouvelle philosophie inspirée par M. Royer-Collard venaient battre en brèche les doctrines de Locke et de Condillac. L'ancienne réunion d'Auteuil en avait été émue, pour ne pas dire irritée, et Pariset se chargea de combattre, pour sa part, cette nouvelle école; c'est ce qu'il fit avec assez d'éclat dans des cours de psychologie à l'Athénée. Ses leçons attirèrent du monde; elles étaient petillantes

d'esprit, séduisantes par la forme ; mais la philosophie qu'il défendait avait fait son temps ; elles n'arrêtèrent en rien la réaction qui commençait à s'opérer[1].

Pariset, à cette époque, était entré dans le service des hôpitaux ; un mois avant la chute de l'Empire, en février 1814, il avait été présenté par le conseil général des hospices, pour la place de médecin des infirmeries de Bicêtre ; six jours après l'entrée de Louis XVIII à Paris, le 9 mai, il fut nommé à cette place par décision ministérielle.

La position de Pariset était dès lors fort honorable ; elle lui assurait des loisirs, elle le débarrassait surtout des exigences et des soucis de la pratique mé-

[1] Je viens de dire que Pariset en était resté à la philosophie de Condillac ; j'ajoute qu'il n'avait pas même admis les restrictions faites par M. Laromiguière. Pour lui, en effet, il n'y avait rien de primodial dans l'entendement humain, tout venait des sens pour aboutir au cerveau, et tout revenait du cerveau pour aboutir aux organes. Il n'admettait pas que la pensée pût se révéler dans l'entendement humain par la volonté et par la liberté ; c'est à peine si avec Locke il donnait aux idées la double origine de la sensation et de la réflexion ; la sensation lui suffisait, et comment en aurait-il été autrement ? Pariset était un homme tout à la sensation ; ses impressions étaient vives, variées et fécondes, il leur obéissait et n'allait pas plus loin. Ses qualités et ses défauts venaient de là. Toutes ses idées lui venant d'un grand fonds de sensibilité, d'organes éminemment impressionnables, il n'était nullement porté à demander à la réflexion ce qu'il tenait d'une autre source. Son éloquence partait de son cœur et non de sa tête ; la grandeur de son style ne tenait pas chez lui à la grandeur de ses idées morales, elle tenait à son goût et à son oreille ; de là l'heureux choix de ses expressions et l'harmonie de ses périodes. Je montrerai tout à l'heure que pour lui les idées morales, aussi bien que les idées religieuses, n'ont été que de brillants thèmes qui allaient à sa manière d'écrire, et non le résultat de ses propres convictions.

dicale, et c'était là surtout ce qu'il désirait : « Je viens « de trouver, disait-il, *otium cum dignitate.* » Mais il n'en resta pas là : par un arrêté du conseil des hospices du 22 juillet 1818, approuvé par le préfet de la Seine, le 8 janvier 1819, Pariset fut chargé du service des aliénés dans le même établissement.

C'était un service considérable et d'une haute importance ; mais, il faut le dire, les qualités qui font le grand écrivain, le grand penseur, même en ce qui concerne les maladies mentales, ne suffisent pas toujours pour former le grand praticien.

Dans ces sombres salles de Bicêtre, au milieu de cette triste population d'aliénés, Pariset était comme un philosophe ou plutôt comme un poëte égaré ; à l'aspect de ces infortunés, il se sentait pénétré d'une profonde compassion; souvent il ne trouvait d'autres moyens de les soulager que de vider sa bourse entre leurs mains, et cependant il a écrit d'admirables pages sur l'aliénation mentale, sur ses causes, ses formes si diverses, son essence. Qu'on lise les éloges de Pinel et d'Esquirol, et on verra comment il entendait ces hautes questions de physiologie intellectuelle ; il considérait ces études comme un noviciat par lequel devraient passer tous ceux qui se proposent de pénétrer profondément dans la nature de l'homme. « C'est « quand les ressorts de la raison se brisent, disait-il ; « c'est quand ce jeu se déconcerte ; c'est, en un mot, « dans les ruines de l'esprit, que se découvrent l'o- « rigine, l'enchaînement, la dépendance étroite et « naturelle de nos perceptions, de nos idées et de nos « souvenirs.

« Triste condition de l'homme! Il ne connaît son « excellence que par ses infirmités, et, pour apprendre quel est le prix de ses plus nobles attributs, intel- « ligence et liberté, il faut qu'il en perde l'usage! il « faut que le maître de la terre ne soit plus le maître « de lui-même[1]! »

On assure que, dans les manuscrits de Pariset, devait se trouver un grand ouvrage sur *l'entendement humain et sur les maladies mentales;* il parle, en effet, de cet ouvrage dans son éloge d'Esquirol; il est le

[1] Pariset était à son aise en traitant de pareils sujets. Assurément, s'il eût été spiritualiste, il se serait élevé plus haut; mais c'est surtout en décrivant ces désordres de l'intelligence humaine qu'il pouvait donner carrière à son imagination. C'était un admirable interprète que possédait alors la médecine mentale, et ici, il a été bien supérieur à ceux qu'on appelait les grands maîtres; lisez, par exemple, le livre de Pinel sur l'aliénation mentale, et vous verrez combien ce chef d'école est au-dessous de Pariset; c'est toujours cette même idée fixe de faire rentrer jusqu'à l'aliénation mentale dans le cadre de l'*Histoire naturelle*, et de l'étudier d'une manière abstraite! Esquirol du moins servait la science par la publication d'excellentes monographies; il faisait preuves de connaissances, et de connaissances positives; mais Pinel en était toujours à la médecine de l'an III, et à l'idéologie de la même époque. « Comment s'entendre, s'écrie-t-il, en parlant des « maladies mentales, si, à l'exemple des naturalistes, on ne désigne « chaque objet par des signes manifestes aux sens et propres à les « distinguer de tout autre? » Quant au traitement, c'était toujours la même indifférence, ou plutôt le même dédain; à quoi bon s'occuper de ces misères? « L'homme instruit, dit Pinel, a mieux à faire que « de raconter ses cures, c'est d'être toujours pour lui-même un juge « sévère! etc. »

Pariset n'enseigne pas, ne dogmatise pas, il décrit et il peint; mais en quels termes et avec quel pinceau! quelle vigueur de style, quelle largeur, quelle richesse; quelle majesté dans ses tableaux! Mais ne lui demandez pas de sortir de ces belles et saisissantes descriptions de la folie, ne lui demandez pas de vous faire connaître cette intelligence et cette

fruit, disait-il, des observations qu'il avait été à même de faire tant à Bicêtre qu'à la Salpêtrière; observations, néanmoins, qui ont dû souvent être interrompues par les missions scientifiques dont Pariset fut chargé, et dont il nous reste maintenant à parler.

Une grande question d'hygiène publique préoccupait alors le gouvernement français; la liberté des mers étant rétablie, on se demandait s'il n'était pas nécessaire de rendre plus sévères, plus rigoureuses les mesures préventives, aussi bien à l'égard de la fièvre jaune qu'à l'égard de la peste. C'est dans ces circonstances qu'on apprit tout à coup qu'une épidémie de fièvre jaune venait de se déclarer à Cadix.

La première pensée du gouvernement fut d'envoyer sur les lieux une commission médicale.

Pariset n'ambitionnait nullement l'honneur de faire partie de cette commission. Voici comment elle fut instituée ou plutôt improvisée.

Pariset était membre du conseil général des prisons; le 26 octobre 1819, pendant une séance de ce conseil, M. le duc Decazes, alors ministre, lui fit passer un petit billet sur lequel il avait écrit : « *Vous serait-il agréable d'aller à Cadix observer la fièvre jaune?* » Pariset, un peu surpris de cette proposition, et peut-être aussi de la forme dans laquelle elle était

liberté morale dont il vient de déplorer la perte! vous ne le reconnaîtriez plus. Son fameux ouvrage sur l'entendement humain n'a jamais vu le jour, et on le comprend. Pour composer un pareil traité à une pareille époque, il ne suffisait pas d'avoir de l'esprit et de l'éloquence, il fallait des études et des connaissances qui manquaient à Pariset. Aussi, ceux qui ont hérité de ses manuscrits n'en ont jamais rien fait.

faite, Pariset trouvait dans son esprit de nombreuses raisons de refuser; mais l'idée qu'il y avait peut-être quelque danger à courir le décida sur-le-champ, et il répondit : *Oui*, *certainement*, *Monseigneur!*

C'est ainsi que fut inaugurée la première mission de Pariset; il s'était fait adjoindre le jeune Mazet, mort depuis, victime de son zèle et de son courage. C'était M. Guizot qui l'avait recommandé à Pariset.

Nos deux voyageurs quittèrent Paris le 3 novembre 1819; le 10, ils étaient à Bayonne, et le 18 à Madrid. Ce n'est que le 2 décembre qu'ils arrivèrent à Port-Sainte-Marie, en vue de Cadix; mais, par une étrange fatalité, ce même jour, 2 décembre, avait été pour Cadix un jour de fête; on venait de chanter un *Te Deum* en actions de grâces pour célébrer la terminaison de l'épidémie que nos voyageurs venaient observer! Pariset n'a pas cherché à dissimuler combien il fut contrarié de ce qu'il appelait ce *contre-temps :* « Nous nous sentions, je l'avoue, dit-il, un peu déconcertés de voir que nous avions peut-être manqué l'objet principal de notre mission (*Obs. sur la fièvre jaune*, p. 25). » En effet, c'était une mission qui ne pouvait plus avoir d'objet sérieux.

Il y avait bien encore quelques convalescents dans les hôpitaux. On pouvait même, dit Pariset, saisir le *facies* de la maladie; mais, pour tout le reste, il fallait s'en rapporter aux médecins du pays[1].

[1] Nous pouvons le dire maintenant, c'était un singulier choix que celui de Pariset pour aller observer une épidémie et pour éclairer le gouvernement sur sa nature, sa marche, son mode de propagation; mais ici, je viens de le dire, il s'y mêlait de la politique. Il convenait

Pariset a consigné tous les incidents de ce voyage dans un ouvrage admirablement écrit, qui a pour titre : *Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en* 1819; le fait est qu'il y a peu d'observations dans ce livre; il n'y en a que deux, elles avaient été recueillies et rédigées par Mazet.

Pariset avouait lui-même l'insuffisance de ses documents; la commission avait été envoyée à Cadix pour étudier deux grandes questions, à savoir : l'origine de la fièvre jaune en Andalousie, et son mode de

au gouvernement d'alors qu'on déclarât contagieux tout ce qui pouvait nous venir d'Espagne; de là le choix de Pariset. M. Decazes connaissait parfaitement Pariset, il savait qu'on pouvait compter sur lui, non pas que Pariset fût disposé à faire bon marché de sa conscience et de ses convictions; mais, naturellement amateur du merveilleux, cette idée de miasmes transportés à distance, voyageant dans des hardes, dans des marchandises, arrêtés par des cordons sanitaires, par des armées d'observation, etc., tout cela lui souriait, et il était destiné à en être l'apôtre le plus ingénieux, le plus subtil et le plus éloquent.

Quant à l'observation médicale, Pariset ne s'en doutait pas le moins du monde. On vient de voir que le jour de son arrivée à Cadix on sonnait les cloches et on chantait un *Te Deum* pour remercier Dieu de la cessation complète de l'épidémie. Toutefois, on conduisit Pariset dans un hôpital où se trouvaient encore deux cadavres, c'étaient les dernières victimes de la fièvre jaune. Un médecin praticien, un médecin observateur se serait empressé de faire l'ouverture de ces deux cadavres, de rechercher quel était l'état des organes, quelles traces pouvait y avoir laissées la maladie. Pariset n'eut pas même l'idée de se livrer à ces sortes de recherches, il lui suffit de jeter un coup d'œil sur ces dépouilles mortelles, et, dans sa relation officielle, il se borne à faire remarquer l'impression toute poétique qu'elles firent sur lui. Ces deux cadavres, dit-il, m'ont rappelé la belle description de Virgile :

Squalentem barbam et concretos sanguine crines.

Voilà comment Pariset entendait l'observation médicale !!

propagation dans cette même contrée. Or, Pariset ne pouvait se baser que sur des suppositions; il le déclare lui-même avec bonne foi. D'abord, dit-il, je n'avais pas *vu* les faits, qui sont la première de toutes les autorités. Il est bien vrai qu'entre les faits et moi, se trouvaient des hommes qui, par leur profession, avaient été à même de bien observer, et qui par leur droiture et leurs lumières en devaient être les plus dignes interprètes; mais ils n'étaient nullement d'accord entre eux, pas plus sur les individus que sur le vaisseau qui aurait apporté ce fatal présent à l'Andalousie.

En effet, suivant les uns, c'était un petit vaisseau américain qui était venu débarquer en fraude quelques marchandises à l'île de Léon, et qui y avait en même temps déposé la fièvre jaune. Suivant d'autres, c'était une felouque venant de Tarifa, avec un chargement d'oranges, sous lesquelles il y avait une certaine quantité de coton, et qui aurait apporté dans ce même coton les miasmes de la fièvre jaune. Ce n'est pas tout, Pariset avait eu encore à se décider entre une importation des Indes orientales par le vaisseau *l'Asia*, ou bien une importation des Antilles, ou enfin un développement spontané de la fièvre au sein même de l'Andalousie.

Quant au mode de la propagation du mal dans la population, mêmes incertitudes, mêmes suppositions; la fièvre jaune se communique-t-elle d'homme à homme? C'est la question la plus contestée, dit Pariset; il n'y en a pas qui ait plus divisé les médecins de toutes les nations civilisées et surtout les médecins

espagnols (*Op. cit.*, 71 *et passim*). Il était donc bien difficile de se former une opinion au milieu de toutes ces divergences; Pariset les aurait volontiers toutes embrassées sans distinction; mais il fallait une solution au gouvernement qui l'avait envoyé: il adopta l'opinion qui lui parut la plus générale, et qui d'ailleurs rentrait dans ses idées: l'épidémie, disait-il, a marché comme un torrent; mais si la pente suffit pour entraîner l'eau, si elle est elle-même son propre véhicule, il n'en est pas de même de la fièvre jaune: il lui faut un véhicule distinct; or, ce véhicule, c'est le déplacement des hommes, le mouvement des troupes; c'est, en un mot, par les communications ordinaires que le mal a voyagé; donc, pour arrêter ce torrent, il faut intercepter toute communication, et pour cela il faut instituer des cordons sanitaires et des quarantaines.

Ces quarantaines étaient du reste établies depuis longtemps, mais Pariset ne les trouvait pas assez sévères; la fièvre jaune nous touche d'assez près, écrivait-il, pour que le gouvernement ne persiste plus dans une funeste sécurité; et Pariset allait plus loin encore: il affirmait qu'une émigration de la fièvre jaune en France était non-seulement très-possible, mais encore très-probable et très-prochaine.

C'est avec ces idées que Pariset revint en France; il était de retour à Paris le 26 février 1820.

Ses prévisions, heureusement, ne se réalisèrent pas, du moins en ce qui concerne la France; mais l'Espagne devait être bientôt le théâtre d'une nouvelle épidémie de fièvre jaune, bien autrement grave, bien autre-

ment formidable. Ce n'était plus cette fois l'Andalousie, c'était la Catalogne, c'était Barcelone, cité populeuse, riche, industrieuse, qui allait être ravagée par ce fléau.

Le gouvernement français résolut de nouveau d'envoyer une commission médicale sur les lieux, mais sous des auspices véritablement scientifiques.

L'Académie royale de médecine venait d'être instituée, son bureau n'était encore que provisoire, Pariset était un de ses membres titulaires ; il avait même brigué l'honneur d'être son secrétaire général ; mais Béclard l'avait importé sur lui, il avait été élu secrétaire de l'Académie.

Le 22 septembre 1821, le baron Capelle écrit à ce corps savant, au nom du ministre de l'intérieur, et l'invite à désigner un de ses membres, à l'effet de composer, avec M. Pariset, la commission qu'on allait envoyer à Barcelone. Pariset, présent à la séance, exprime le désir de se voir adjoindre un jeune médecin, M. Mazet, qui déjà l'avait accompagné à Cadix.

M. Bially, qui, en d'autres temps et en d'autres contrées, avait observé la fièvre jaune, est désigné par l'Académie à l'unanimité ; quant à M. François, ce n'est que plus tard qu'il fit partie de la commission.

La commission, ainsi composée, quitta Paris le 28 septembre 1821. Le 5 octobre, elle était à Perpignan, et le 9 elle entrait à Barcelone.

Nos compatriotes furent reçus à Barcelone comme des sauveurs, et avec un enthousiasme universel.

On lit dans leur relation que l'illustre Cabanos, dont

le nom mérite d'être immortalisé comme celui de Belzunce, présidait les autorités ; son courage, son sang-froid ne se démentirent jamais, et si l'ordre le plus parfait a constamment régné à Barcelone pendant cette redoutable épidémie, on le doit à l'héroïsme de ce digne et vertueux magistrat (*Histoire méd. de la fièvre jaune observée en Espagne*).

Pariset a décrit d'une manière saisissante le tableau de Barcelone dans ces jours de deuil. Ce n'était plus comme à Cadix : il n'y arrivait pas pour entendre les cris d'allégresse de tout un peuple et des chants d'actions de grâces.

« En entrant dans Barcelone, dit-il, nous trouvâ-
« mes les rues désertes et silencieuses ; ce silence si-
« nistre n'était interrompu, pendant la nuit, que par
« les pas des médecins qui couraient chez les malades,
« ou le retentissement des marteaux qui clouaient les
« cercueils. » (*Op. cit.*)

« En parcourant ces rues solitaires et muettes, ces
« rues qu'animait autrefois une population innombra-
« ble, et où se traînaient quelques convalescents pa-
« reils à des spectres et sur la physionomie desquels
« était encore empreinte une sorte d'étonnement et
« de stupidité comme s'ils revenaient d'un autre
« monde et que le spectacle de celui-ci fût nouveau
« pour eux ; en considérant ces maisons, les unes ou-
« vertes du haut en bas, comme si les habitants ve-
« naient de s'enfuir ; les autres, fermées par de lon-
« gues traverses de bois clouées sur les portes, comme
« si elles ne devaient plus servir pour personne, no-
« tre âme s'attristait et se remplissait d'amertume. »

C'était là le spectacle qui attendait nos compatriotes, et ici, je dois mentionner un fait tout à l'honneur de Pariset ; ses collègues se sont fait un devoir de le consigner dans une note en tête de son ouvrage.

A peine arrivé à Barcelone, excédé de fatigue, Pariset refuse de prendre aucun repos ; de toutes parts, on venait le chercher pour voir des malades. Il était neuf heures du soir ; il se transporta chez le libraire Dorca ; celui-ci était atteint des symptômes les plus formidables de la fièvre jaune, et il succomba le lendemain.

Je l'ai déjà dit : si Pariset n'apportait pas dans ses observations toute l'exactitude, toute l'attention, toute la rigueur enfin qu'on est en droit d'exiger quand il s'agit de recherches scientifiques, ce n'était chez lui ni faiblesse, ni indifférence, ni incapacité ; c'était l'aptitude qui lui manquait ; il n'était pas né pour cela.

On a dit et on a écrit que, pendant le cours de cette épidémie de Barcelone, Pariset s'était mis à l'abri du mal ; qu'il s'était confiné dans une retraite *inaccessible ;* ceci ne peut soutenir le plus léger examen.

Pariset est constamment resté au foyer même de l'épidémie ; or, je le demande à tous les hommes instruits et de bonne foi, pouvait-il y avoir une retraite inaccessible en plein foyer de l'épidémie ? Inaccessible à quoi ? Était-ce au mal, quand nous savons que, dans sa propagation, l'épidémie se jouait de tous les obstacles qu'on lui opposait, de toutes les précautions dont on s'entourait ; quand nous savons que ceux qui se confinaient dans leurs demeures n'étaient pas plus épargnés que les autres ! Le grand et unique danger était de

demeurer dans le foyer de l'épidémie; or, il est avéré que Pariset a constamment résidé au centre de la ville.

L'infortuné Mazet, l'ami de cœur de Pariset, était venu aussi se jeter dans ce redoutable foyer; on sait comment il mourut victime de son zèle et de son intrépidité. Il avait besoin de repos; ses collègues le suppliaient de se ménager, au moins pendant quelques jours. Vaines recommandations! il ne voulut écouter que son devoir. Dès le 11 octobre, il s'était mis à voir des malades; le 12, il est atteint de la fièvre jaune, et il expire le 22, après dix jours de souffrances, d'angoisses et de tourments! Pariset avait espéré jusqu'au dernier moment. « Un reste de vie anime encore « ce pauvre Mazet, écrivait-il; ah! s'il pouvait échap- « per! mais non, il vient de succomber! Ce coup me « déchire sans m'abattre. Que maintenant le mal vienne « sur moi: il sera reçu comme doit l'être la volonté « d'une force supérieure sous laquelle je m'incline! « ma résignation sera égale à mon dévouement. »

La commission, ainsi mutilée, n'en poursuivit pas moins ses travaux; chacun de ses membres avait été attaché au service de l'hôpital du séminaire; dans l'intervalle qui séparait leurs visites à cet hôpital, c'est-à-dire de sept heures du matin à quatre heures du soir, et même pendant une partie des nuits, ils parcouraient Barcelone pour visiter les nombreux malades qui les faisaient appeler.

« Envoyés par le gouvernement, disaient-ils, notre désintéressement doit répondre au caractère de notre mission; au milieu d'un fléau aussi épouvantable et qui atteint presque tous les habitants, nous

serions indignes de la noble mission que nous avons reçue, si, pour veiller à notre propre conservation, nous refusions notre ministère à la population de Barcelone, indigente ou non; nous ne voulons pas que cet acte d'égoïsme et de barbarie souille notre mémoire. » (*Op. cit.*, 3.)

Tels étaient les sentiments qui animaient les membres de la commission; mais si maintenant nous cherchons quels ont été les résultats de leur mission au point de vue de la science, nous verrons qu'ils n'ont pas eu beaucoup plus de valeur que ceux de la mission de Cadix. La commission, en effet, se trouvait de nouveau placée entre les mêmes suppositions, les mêmes incertitudes; les médecins de Barcelone étaient aussi divisés en deux camps: les uns croyaient à une importation de la fièvre jaune, les autres à un développement spontané. Les partisans de l'importation soutenaient que la maladie n'était pas sortie du port de Barcelone, mais bien des vaisseaux qui arrivaient des Antilles. Les partisans du développement spontané prétendaient de leur côté que ce n'était pas des vaisseaux, mais bien du port, que le mal était sorti, de ce port encombré d'immondices infectes et d'où s'exhalaient sans cesse des miasmes pestilentiels.

Pour le mode de propagation, mêmes dissidences: les partisans de la contagion affirmaient que tous ceux qui s'étaient approchés des malades, femmes, enfants, sœurs, amis, voisins, serviteurs, médecins, notaires, confesseurs, etc., avaient été atteints de la fièvre jaune, ou même avaient succombé, les uns plus tôt, les autres plus tard.

Les partisans de l'infection locale prétendaient au contraire que ceux qui avaient vécu avec les malades n'avaient pas succombé en proportion plus considérable que ceux qui s'étaient tenus en dehors de toute communication. Les opinions, on le voit, étaient tout aussi divisées qu'à Cadix; l'alternative était la même; seulement la commission avait assisté aux désastres de l'épidémie, et elle avait recueilli cette fois de nombreuses observations.

Sa réponse au gouvernement fut que la fièvre jaune avait été importée à Barcelone, et qu'elle s'était propagée dans cette ville par voie de contagion [1].

[1] J'ai dit plus haut que la politique s'était mêlée à la question de la fièvre jaune. Le gouvernement voulait en effet une solution, et il la voulait dans le sens de la contagion. Ce n'était pas seulement la fièvre jaune qu'il voulait confiner en Espagne, mais aussi le régime constitutionnel; de là cette armée d'observation au pied des Pyrénées, qui fut bientôt convertie en armée d'invasion. La fièvre jaune avait fini par s'éteindre d'elle-même, mais il n'en était pas ainsi du régime constitutionnel, il menaçait de durer; de là l'expédition d'Espagne.

On vient de voir comment Pariset s'était laissé aller à toutes les fantaisies de son imagination, comment il avait méconnu les règles les plus simples de toute observation médicale; cependant, je dois le dire ici, la science, après avoir paru marcher en sens contraire de ses opinions, n'est plus aussi absolue qu'à l'époque où j'écrivais cet éloge, en ce qui concerne du moins la fièvre jaune. Les observations de Chervin semblaient avoir tranché définitivement la question, la fièvre jaune semblait bien ne pas pouvoir se communiquer d'un individu malade à un individu sain, en *dehors* de tout foyer d'infection. Voilà pourquoi, disait-on, elle n'a jamais franchi la limite de Xalapa, au Mexique. Voilà pourquoi, dans les plus fortes épidémies de la Nouvelle-Orléans, on ne l'a jamais vue au delà du lac Pontchartrain. Mais les faits qui viennent de se passer à nos portes, c'est-à-dire à Saint-Nazaire, jettent quelque doute sur ce qui paraissait si bien établi. Attendons toutefois des explications nettes et précises sur ce qui s'est passé.

Pariset, à son retour de Cadix, avait été décoré de l'ordre royal de la Légion d'honneur; à son retour de Barcelone, il reçut le cordon de Saint-Michel, et là ne devait point s'arrêter la munificence du gouvernement.

L'Académie royale de médecine avait passé les premiers mois de son existence à discuter son règlement, son bureau était resté provisoire, même après que l'approbation royale eût été donnée à ce règlement qui lui permettait de nommer elle-même son secrétaire perpétuel.

Elle hésitait encore, quand, le 3 décembre 1822, arrive l'ampliation de l'ordonnance royale qui nommait directement M. Pariset secrétaire perpétuel : Béclard lui remit le portefeuille séance tenante [1].

[1] Il est très-probable que si l'Académie s'était décidée à procéder elle-même à l'élection de son secrétaire perpétuel, le nom de Béclard serait sorti de l'urne. Déjà les sympathies de l'assemblée s'étaient clairement manifestées. Dans les premiers jours de 1821, elle eut à se constituer; après avoir nommé ses présidents de section, elle dut nommer un secrétaire général. Le 31 mars, elle procéda à cette élection, sur 86 votants, au premier tour de scrutin, Béclard obtint 56 voix, Coutanceau 14, et Pariset, qui s'était mis sur les rangs, n'en obtint que 12. Voilà certainement qui était significatif. Béclard eût été, du reste, un digne secrétaire perpétuel, un peu froid peut-être, un peu monotone, mais il y aurait eu dans ses notices des appréciations scientifiques bien autres que celles hasardées par Pariset; c'était un esprit pénétrant, droit et sévère; il y eut donc un assez vif mécontentement lorsque parut l'ordonnance qui nommait directement Pariset serétaire perpétuel, bien qu'il fût dit dans cette ordonnance qu'on dérogeait *pour cette fois seulement* à l'ordonnance du 20 décembre 1820.

L'Académie, cependant, n'eut qu'à s'applaudir du choix qui avait été fait; une mort prématurée devait enlever Béclard à la science, et comme je vais le montrer, Pariset, par ses brillants éloges, devait après tout jeter le plus grand éclat sur la nouvelle Académie.

C'est ainsi que Pariset fut promu à cette nouvelle dignité; les auspices, on le voit, ne lui paraissaient pas très-favorables. Mais hâtons-nous de dire que jamais nomination ne fut mieux justifiée dans la suite. Pariset avait enfin trouvé sa véritable voie. C'est à partir de ce moment qu'il composa les magnifiques éloges dont j'aurai à parler tout à l'heure, c'est-à-dire après l'avoir suivi dans son dernier voyage. Pour le moment, je me bornerai à rappeler que son discours d'inauguration ne fut prononcé qu'en 1824, le 6 mai. C'était la première séance publique de l'Académie. Dans la même année, Pariset prononça l'éloge de Corvisart, puis celui de Cadet de Gassicourt, et successivement ceux de Bertholet, de Pinel, etc.

Il en était là de ses travaux académiques, quand le désir le prit encore de s'expatrier, d'aller cette fois dans des contrées lointaines et encore à demi barbares.

Il est difficile de s'expliquer cette inquiétude et ce désir de voir, dans sa position, à son âge, il était presque sexagénaire, et quand tant de liens l'attachaient à la France.

Quoi qu'il en soit, le 5 août 1828, il écrit à l'Académie que le gouvernement vient de le charger d'une mission: celle d'examiner d'abord une épidémie de variole, qui s'est déclarée à Marseille, puis d'aller en Égypte observer la peste.

Cette fois, Pariset avait pour compagnons de voyage quelques jeunes médecins instruits, zélés et dévoués à sa personne. C'étaient MM. Lagasquie, Dumont, Guilhon et ce jeune Félix D'Arcet qui depuis est

allé chercher une mort si déplorable dans un autre hémisphère.

Je ne m'attacherai point à décrire ici toutes les excursions de Pariset dans cette vieille terre des Pharaons ; lui même s'est plu à raconter ses impressions de voyage dans les éloges de Desgenettes et de Larrey; c'est là qu'il a décrit cette longue oasis qui s'étend du Delta jusqu'aux cataractes, et qui demeure séparée du reste du monde par des mers et par des déserts inhabités. C'est là qu'il a raconté comment s'offrirent à ses yeux ravis et le temple de Denderah et les ruines de Thèbes, d'Éléphantine, de Philé! Quelles ruines et quels souvenirs!

Pariset était depuis plusieurs mois livré à une constante admiration, quand, à son retour de la haute Égypte, il apprend que la peste vient de se déclarer à Tripoli, et que le pacha a établi à Damiette une quarantaine pour les provenances de la Syrie.

On faisait pressentir à Pariset les plus grandes difficultés; on les disait inévitables, par suite des événements de la guerre. Rien n'arrête Pariset : Il a accepté, dit-il, la mission d'aller observer la peste, il ira la chercher partout où elle se montrera (*Journal de la Commission*).

Le 17 avril 1829, Pariset quitte donc le Caire; le 20, dans la matinée, il arrive à Damiette, dont le nom lui rappelle à la fois et l'armée de saint Louis et celle de Bonaparte. Il est forcé de s'y arrêter, et ce n'est que le 31 mai qu'il va se trouver à Tripoli en mesure enfin d'observer la peste.

Le canon de Navarin avait retenti jusque sur les

rivages de la Syrie. Le consul de France avait fui dans le Liban, au milieu de populations chrétiennes; Pariset, de concert avec la commission, s'établit dans la maison déserte du consulat, et décide qu'avant de visiter les malades, on fera des expériences sur les vêtements des pestiférés.

On se procure des hardes ayant appartenu à des individus morts de la peste; on les plonge dans une solution de chlorure d'oxyde de sodium, et les membres de la commission n'hésitent pas à s'en revêtir après les avoir fait sécher au soleil; ils portent ces vêtement pendant toute la journée et toute la nuit; aucun d'eux n'en éprouve la plus légère indisposition.

Pariset en a conclu qu'on possède le moyen de désinfecter les effets et les marchandises contaminés; et que si on associait à ce moyen une meilleure police sur les sépultures en Égypte, la peste serait à jamais anéantie sur le globe [1].

[1] La commission, dans son journal, avait eu soin de rappeler que sa mission avait deux objets : le premier, de chercher les causes de la peste, le second, de constater l'efficacité des chlorures sur les matières infectées de miasmes pestilentiels. Mais qui ne voit que le second objet préjugeait ce qui était à rechercher d'après le premier?

On suppose d'abord qu'on ne sait rien sur les causes de la peste, puis on affirme qu'il y a dans les hardes des malades des miasmes pestilentiels, et comme après avoir soumis ces vêtements à l'action des chlorures on ne contracte pas la peste en s'en servant, on en conclut que les chlorures ont détruit ces prétendus miasmes! La commission va plus loin, elle se met à expliquer comment ces miasmes sont chimiquement et mécaniquement détruits; elle discute sur leur constitution, elle connaît leurs habitudes, leur mobilité et leur fixité; leurs différents modes d'action. Une fois déposés par les malades, dans les tissus qui sont à leur usage, dit-elle, ces miasmes semblent réunir deux propriétés opposées, une grande mo-

Cette conclusion dut paraître bien hasardée; mais ce que tout le monde a dû approuver et admirer, c'est cette résolution, ce courage de Pariset, qui s'associe à des jeunes gens pour aller au milieu de populations encore émues d'un conflit avec la chrétienté, se mettre ainsi à la poursuite de la peste et se couvrir lui-même des vêtements de pestiférés.

Les amis que M. Pariset s'était faits en Orient étaient inquiets des suites que pouvait avoir pour lui cette

bilité, puisque par le plus léger contact ils *entrent* dans les organisations saines, et une grande fixité, puisque les tissus étant repliés sur eux-mêmes, ils s'y conservent pendant de longues années, et semblent acquérir par le repos même, une énergie qui les rend plus subtils et plus dangereux! (Journal de la Commission.) Que de suppositions! et ce n'est pas tout encore. Voilà ces miasmes bien et dûment empaquetés. Que faire pour s'en débarrasser? La commission propose deux moyens : ou les déloger mécaniquement, ou les détruire chimiquement; mieux vaut encore, dit-elle, faire les deux choses à la fois. L'agent mécanique par excellence, c'est un lavage à l'eau simple; l'agent chimique, c'est le chlorure qui agit, dit la commission, avec une perfection sans égale.

Mais on va voir que ce précieux agent chimique n'est pas moins efficace dans le traitement de la maladie elle-même. Les commissaires appelés près des malades atteints de la peste, prescrivent, en effet, tantôt 3 gouttes de chlorure de soude, tantôt 5 à 6 gouttes; mais le plus curieux, j'ose à peine le consigner ici, bien que cela soit écrit en toutes lettres dans le journal de la commission, c'est que pour se préserver soi-même, *il suffit d'explorer le pouls des malades à travers une feuille de papier mince préalablement trempée dans le chlorure.* Pariset écrivait toutes ces belles choses à l'Académie de médecine, et M. Adelon, secrétaire par intérim, lisait toutes ces belles choses à l'assemblée!!

Mais aussi pourquoi envoyer des hommes d'imagination pour résoudre des questions scientifiques? et le bon Pariset, revenu d'Égypte, était plus convaincu que jamais de la réalité de toutes ces suppositions; il soutenait très-sérieusement qu'on n'aurait rien à craindre de la peste si en explorant le pouls des malades, on interposait ainsi entre ses doigs et l'artère quelques molécules de chlorure!!

épreuve ; l'un d'eux, M. Lombard, négociant français, établi à Tripoli, lui écrivait, le 6 juin : « Ces vingt-« quatre heures d'épreuves me mettent dans une « cruelle anxiété. » — « Il y a trente heures, lui ré-« pond M. Pariset, que nous avons quitté nos vête-« ments de pestiférés, et nous continuons tous à jouir « d'une santé parfaite. » (*Loc. cit.*)

Ces expériences avaient fait du bruit en Orient ; Abd-Allah, pacha d'Acre et de Tripoli, en avait été informé et en avait témoigné toute sa satisfaction à Pariset.

Mais Pariset ne voulait point s'en tenir là ; il voulait recommencer cette épreuve et visiter les pestiférés. Le 14 juin, on vint le chercher pour donner ses soins à une malade atteinte de la peste ; il s'y rend, accompagné d'un interprète et de M. Lagasquie. C'était dans une misérable habitation ; il entre et visite la malade ; c'était un cas de peste bien caractérisé : bubons sous l'aisselle, anthrax, strabisme, etc., etc. Pariset est à peine rentré chez lui qu'on vient le chercher pour deux autres pestiférés ; il y court, c'étaient une jeune fille d'environ dix ans et un garçon de quinze.

Pariset pouvait enfin observer la peste sous toutes ses formes et à tous les degrés ; mais, malgré sa répugnance pour toute espèce de recherches cadavériques, il désirait vivement compléter ses observations par l'ouverture de quelques individus morts de cette maladie.

Malgré les difficultés qu'on éprouve en Orient pour ce genre de recherches, Pariset prit si bien ses mesures que la commission put enfin s'y livrer.

Pour cela il dut s'entendre avec un fossoyeur. Il

eût été imposible de suspendre publiquement une inhumation; le 15 juin, le fossoyeur vient prévenir Pariset qu'il a un cadavre à sa disposition. Pariset se rend au cimetière; le fossoyeur exhume le cadavre, c'était celui d'une jeune fille; elle n'était enterrée qu'à une profondeur de deux pieds et demi et portait encore ses vêtements; on les lui retire et on la place sur une pierre tumulaire; l'autopsie est pratiquée; on avait constaté les différents genres de lésions laissées par la maladie; encore un coup de scalpel, et l'opération était terminée.

Mais le bruit de cette violation de sépulture s'était répandu dans la ville; un attroupement considérable s'était formé et devenait de plus en plus menaçant; un cri se fait entendre, poussé, dit-on, par le père de la jeune fille; on se jette sur le fossoyeur; Pariset et les siens cherchent à le défendre; l'un d'eux est atteint d'un coup de pierre, et c'est à travers mille dangers qu'ils regagnent le consulat. La rue était encombrée par la foule, et la maison du consulat menacée d'un véritable siége, lorsqu'enfin arrivent le kaïmakan et le secrétaire du gouverneur; le calme se rétablit, et le lendemain les autorités turques firent prévenir Pariset que ces scènes ne se renouvelleraient plus; le cadi fit en même temps prêcher dans toutes les mosquées pour maintenir la tranquillité.

J'ai dit que le pacha d'Acre et de Tripoli avait appris avec plaisir les recherches de Pariset. Le 22 juin, il lui fit écrire une lettre pour lui demander un remède contre la peste; dans cette lettre, il appelle Pariset la gloire de la chrétienté, et lui souhaite une heureuse fin.

Pariset lui répond dans un langage auquel il donne une teinte orientale : « Le remède contre la peste « n'a pas encore été trouvé, il faut le chercher; la « bonté de Dieu le découvrira un jour aux prières et « aux recherches des hommes. »

Cependant Pariset, toujours plein de zèle, aurait voulu étendre ses recherches bien au delà du littoral de la Syrie ; il aurait voulu suivre toutes les traces de la peste, toutes celles du moins qui subsistaient encore dans le souvenir des populations, à Alep, à Damas, à Jérusalem. N'oublions pas, disait-il à ses jeunes compagnons, les recherches que l'Académie royale de médecine nous a invités à faire sur la *lèpre* et l'*éléphantiasis;* le *choléra-morbus*, ajoutait-il, vient de paraître en Syrie ; ce serait une *curiosité* digne de notre attention. C'est ainsi que Pariset qualifiait cet autre fléau qui était venu joindre ses ravages à ceux de la peste!

Le 14 juillet, l'épidémie étant arrivée à sa fin, Pariset résolut de se mettre en quarantaine dans le Liban. Il choisit Éden, et là, à l'ombre des cèdres bibliques, il passait ses journées à donner des consultations, tantôt aux cheiks de la montagne, tantôt aux religieux des couvents; il rendit visite au patriarche d'Antioche dans sa retraite presque inaccessible de Kanobin. L'émir Béchir, prince de la montagne, qui commandait alors aux Druses et aux Maronites, voulut voir Pariset. « J'y suis allé, dit Pariset, j'ai vu son palais « féodal de Bet-Eddin; ce voyage m'a coûté huit « jours de fatigues excessives. »

Après avoir visité les ruines imposantes de Balbek, Pariset voulait faire voile pour Alexandrie; il n'a-

vait pas encore visité le Delta, et il écrivait à M. Hyde de Neuville, avec sa vivacité ordinaire : « Je mourrai « plutôt, monseigneur, que de rentrer en France sans « avoir parcouru le Delta ! »

La crue du Nil avait été excessive cette année ; elle dépassait toutes celles dont on avait gardé le souvenir ; on en concluait que la peste reparaîtrait en Égypte, et avec une grande intensité.

En attendant, Pariset était retourné à Damiette. Il aurait donné le reste de sa vie pour qu'il lui fût permis de visiter les principales villes de la Grèce et de l'Asie Mineure ; ou plutôt, comme le disait déjà Cicéron de son temps, pour contempler ces cadavres de villes : *Cadavera urbium !*

Que faire dans ses loisirs, si loin de la France ? Il écrivait toutes les pensées qui l'agitaient. Son imagination lui représentait toutes ces grandes cités qui aujourd'hui ne sont plus que des ruines : « Nobles images ! « s'écriait-il, Ilion, Byzance, Alexandrie, Memphis, « Thèbes, Athènes ! que j'aimerais à mêler vos im- « pressions à celles de cette nature sauvage qui m'a « vu naître ! Ah ! s'il m'est donné de la revoir un jour, « il me semble que cette retraite me sera plus douce, « et que j'y goûterai mieux la paix et les ombrages « des bois ! » (Papiers inédits.)

Le 10 mai 1830, Pariset était au lazaret de Toulon ; il y purgeait sa quarantaine, et là il se livrait de nouveau à sa poétique imagination ; il ne paraissait nullement pressé d'aller chercher à Paris les honneurs et les récompenses qui pouvaient l'attendre, ni même de reprendre ses fonctions de secrétaire perpétuel de l'Académie.

Ce qu'il enviait, c'était la petite maison du surveillant du lazaret. « J'y trouve réalisés, disait-il, tous « mes rêves de bonheur : *hoc erat in votis;* un ciel « pur, un horizon varié, un jardin riant sur le bord « de cette belle rade! du calme, de la liberté, nul « souci de l'avenir, le doux sommeil, oh! délices de « de la solitude, charmes innocents du repos, est-il « dit que je ne vous goûterai jamais! » (*Loc. cit.*)

Il fallut quitter cependant les bords délicieux de la Méditerranée. Dans le courant de juin 1830, Pariset était de retour à Paris; le lendemain une révolution éclatait et renversait le gouvernement qui l'avait envoyé en Égypte.

On a contesté aux voyages de Pariset toute espèce d'utilité scientifique; c'est aller un peu trop loin; il les a entrepris, il est vrai, avec des idées préconçues. Ainsi, avant d'aller en Espagne, il croyait à la contagion de la fièvre jaune et à son importation en Europe; avant d'aller en Égypte et en Syrie, il croyait à la contagion de la peste, et il pensait que si l'Égypte a toujours été, dans les temps modernes, le berceau de cette maladie, il faut l'attribuer à son insalubrité, et particulièrement au peu de soin qu'on y prend des sépultures.

Sans doute la science a marché depuis; on ne croit plus aujourd'hui à la contagion de la fièvre jaune; grâce aux efforts généreux de Chervin [1], le gouvernement a renoncé sous ce rapport à toute mesure préventive; la peste elle-même n'inspire plus le même

[1] Je disais cela en 1847, mais j'ai fait remarquer plus haut, que de nouvelles observations ne permettent plus d'être aussi exclusif, et qu'il y a au moins lieu de douter.

effroi, et si nous croyons encore à sa transmissibilité, c'est avec des restrictions nombreuses et dans des limites fort étroites.

Mais ces solutions, bien que diamétralement opposées à celles que voulait Pariset, ne sauraient frapper de nullité toutes ses recherches, toutes ses observations; par cela même qu'il avait soulevé l'un des premiers ces grandes questions d'hygiène publique, qu'il les avait soumises au creuset de la critique, que dans cette lutte ardente il avait mis aux prises les savants de tous les pays, par cela même, dis-je, il avait servi la science et contribué à ses progrès.

Ajoutons que Pariset, par son dévouement, par son courage, par son complet désintéressement, a honoré le nom français partout où il a porté ses pas; son esprit si vif, son affabilité, ses connaissances variées, son aimable philosophie, la teinte poétique de ses idées, tout en lui était propre à donner aux étrangers l'opinion la plus favorable du caractère des médecins de notre pays.

Le goût des voyages avait persisté chez Pariset; âgé de plus de soixante-dix ans, arrivé au faîte des honneurs, aimé et respecté de tous, nous l'avons vu tourmenté du désir d'aller de nouveau en Égypte; il voulait, disait-il, y réaliser de grandes idées civilisatrices; il avait même écrit dans ce sens à son ami Artin-Bey; mais il fallut renoncer à ces projets : dès lors il ne se livra plus qu'à ses travaux de littérature médicale; la révolution de Juillet avait d'ailleurs rendu Pariset à la vie privée académique. Il n'avait composé jusque-là que sept Éloges sur les vingt-trois qu'il

nous a laissés; les plus beaux, les plus éloquents datent de cette époque : il avait acquis toute la maturité de son talent, alors que, depuis longtemps, il avait dépassé la maturité de l'âge. On a dit de Fontenelle qu'il avait eu l'heureux privilége de ne rien perdre avec les années; Pariset a eu un privilége plus heureux encore : on a vu croître son talent à mesure qu'il semblait fléchir sous le poids des années.

Je pourrais en appeler à des souvenirs encore récents. Qui pourrait avoir oublié les beaux éloges de *Desgenettes* et de *Larrey*, qui sont de véritables épopées; et ceux non moins remarquables de *Vauquelin* et de *Cuvier*, de *Scarpa* et de *Dupuytren*, de *Laënnec* et d'*Esquirol ?*

Qui n'a encore présents à la mémoire ces sublimes exordes par lesquels il entrait en matière, tantôt à la manière de Bossuet, par le tableau rapide de quelques grands événements ou de catastrophes inouïes; tantôt en avouant son incompétence et en faisant un appel à ces sympathies, à ces voix intérieures qui, nées dans les cœurs, devaient répondre à la sienne [1]?

[1] J'ai dit dans mon Introduction que Pariset, dans ses Éloges, jetait en quelque sorte une riche draperie sur tous ceux dont il avait à parler, draperie qui les couvrait admirablement, mais sous laquelle rien de personnel ne venait s'accuser. J'en veux citer un exemple :

Si jamais la nature avait formé deux hommes dissemblables, profondément antipathiques l'un à l'autre, c'était assurément Desgenettes et Larrey ; or Pariset, ayant à faire l'éloge de l'un d'eux (je ne veux pas dire lequel), et voulant donner à ses auditeurs une idée de ce qu'il va leur raconter, s'exprime ainsi :

« Les événements les plus variés et les plus glorieux seront retra-
« cés à vos yeux ; tout ce que le génie de la guerre et des conquêtes,
« tout ce que l'ardeur du jeune âge et la maturité de l'expérience, la
« prudence et l'audace, la patience et le courage, des desseins profonds,

Que dirai-je de ces épisodes touchants qu'il trouvait dans la jeunesse de ses héros et qui jetaient tant d'intérêt sur ses récits, et ces peintures animées de leur vie publique et de leur vie privée, ces savantes analyses de leurs ouvrages, et ces pathétiques péroraisons dans lesquelles il nous retraçait les derniers moments de ces hommes illustres, ces morts calmes et philosophiques, dignes, en tous points, d'une vie de travail et de dévouement !

Je ne puis entrer dans tous ces détails ; mais, du moins, je ne passerai pas sous silence ce que lui coûtaient ces belles compositions.

Elles étaient le fruit de travaux assidus et opiniâtres ; dès qu'il avait prononcé un de ces éloges, il se mettait à travailler celui qu'il devait prononcer l'année sui-

« un coup d'œil ferme, rapide et sûr, une action pleine de feu peuvent « jeter de surprise, de terreur, d'étonnement et d'admiration parmi « les hommes ; des expéditions lointaines, qui dans les idées de la « postérité se confondront un jour avec celles de Sésostris et « d'Alexandre ; des entreprises hardies marquées par les plus étranges « vicissitudes, et où à l'approche et, pour ainsi dire sous les périls d'une « ruine imminente, de subites explosions de victoires frappent et ren- « versent comme la foudre des ennemis consternés ; tous ces prodiges, « l'homme dont j'entreprends d'honorer la mémoire, M. N***, les a *vus* « des milliers de fois en Europe, en Afrique et en Asie, et des milliers « de fois il y a associé les merveilles de son art. »

Et tout cela se trouve, en effet, admirablement raconté dans ce magnifique éloge. D'Europe on passe en Afrique, puis en Asie, puis on assiste à vingt batailles ; mais je défie le lecteur le mieux informé de dire si c'est pour Larrey ou pour Desgenettes que tout cela a été dit ; non-seulement le nom de Larrey aurait pu être parfaitement substitué à celui de Desgenettes (car c'est de celui-ci qu'il s'agit), sans rien avoir à changer à cette composition ; mais on aurait pu tout aussi bien lui substituer le dernier médecin de l'armée ; puisque le héros, dont on veut ici honorer la mémoire, a tout simplement assisté à ces merveilleux événements ou plutôt les a tout simplement *vus !*

vante ; il en est qu'il a recopiés de sa propre main jusqu'à six fois, d'autres qu'il a changés et refaits complétement, après les avoir composés d'une façon toute différente et lus à plusieurs de ses amis : ainsi celui d'*Esquirol* était complétement achevé : Il avait pris jour pour le lire au conseil de l'Académie, lorsque tout à coup il le trouve détestable et va s'ensevelir au fond de sa retraite pour le refaire de toutes pièces ; on ne le voit plus, et, pour expliquer son absence, il écrit, dans son style pittoresque : « J'avais fait un monstre, je « l'étouffe ! »

De même pour l'éloge de *Larrey*. Il y avait mis la dernière main, lorsque tout à coup il le trouve indigne de l'Académie : « J'ai brûlé deux fois Moscou, « écrit-il, et je ne suis pas content. Je recommence ! » C'est ainsi qu'il cherchait sans cesse une perfection impossible à atteindre[1].

[1] Pariset devait beaucoup à l'étude, mais il devait encore plus à ses propres inspirations. Cette large et puissante éloquence, c'était le *pectus* qui chez lui en était la source ; il est vrai qu'il y avait plus de pompe encore que de passion ; mais c'est que le panégyrique comporte plus de grandeur et plus de majesté que de véritable émotion ; il n'en avait pas moins des élans admirables de sensibilité et des explosions qui partaient du fond de l'âme. Le génie de l'éloquence débordait en lui ; il ne lui a manqué qu'un plus grand théâtre et un peu plus de tenue, de dignité dans sa vie. On se demandera toujours en effet, après avoir lu ces magnifiques éloges, comment il se fait que Pariset n'ait pas été admis d'emblée et par acclamation à l'Académie française ; comment il se fait que dans les dernières années de sa vie, l'Académie des sciences ait été obligée en quelque sorte de le recueillir, et de la placer au nombre de ses associés libres, tandis que Vicq-d'Azyr et la plupart des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, ont joint à leur titre celui de membre de l'Académie française. Combien en était-il qui auraient dû céder leur place à Pariset ?

A mesure que Pariset composait ces belles productions, il se pénétrait de la manière des grands écrivains, et particulièrement de Massillon, de Bourdaloue et de Bossuet.

Il notait, dans ces auteurs, les passages dont il pourrait faire son profit; tous ses grands effets de style, il les a empruntés à ces illustres orateurs, et cela avec un talent, avec un art inimitables! Arrivé à sa soixante-dix-septième année, il travaillait, dit-on, à l'éloge de Boyer; qui sait? qui pourrait dire comment il aurait retracé cette vie si laborieuse, si modeste, si bien remplie du dernier représentant des doctrines de l'Académie royale de chirurgie? Mais sa santé, longtemps forte et vigoureuse, avait fini par s'altérer profondément.

Il avait manifesté l'intention de se reposer un mois ou deux dans les bois de Luciennes, dans cette charmante solitude où il avait passé les plus belles années de sa vie; mais il y était poursuivi par d'amères tristesses : le premier et le plus grand de ses chagrins avait été la mort de sa fille. J'ai lu des pages écrites de sa main, et dans lesquelles il avait répandu toutes ses douleurs; Young, auquel il se compare, parce que, lui aussi, il avait perdu sa fille, Young n'est pas plus triste, plus sombre, et plus touchant.

D'autres événements avaient depuis longtemps éloigné du monde Pariset; la révolution de Juillet avait brisé ses affections les plus chères; il devait beaucoup sans doute à l'ancien gouvernement, mais peut-être regrettait-il de n'avoir pas su toujours résister aux exigences de sa politique, de n'avoir pas suivi

les conseils que le poëte des sages, Horace, donne à ceux que Melpomène a visités : *Quem tu*, *Melpomene*..., d'autant que lui aussi aurait pu trouver sa gloire dans des vers nés à l'ombre des bois.

Enfin il avait vu attaquer, dans ces derniers temps, presque toutes ses doctrines sur la contagion et sur l'infection. C'étaient de simples dissidences scientifiques; mais son âme ulcérée les élevait à la hauteur de persécutions. Toutes ces circonstances l'avaient jeté dans une profonde mélancolie, et c'est dans ces fâcheuses conditions morales qu'une maladie grave se déclara tout à coup en lui. Des symptômes formidables en avaient marqué le début : il sentait qu'avec son sang il perdait sa vie. « Un vent de mort souffle sur moi, disait-il; » et cependant cette mort, il était loin de la redouter.

« Après la vie, disait-il, après ce rêve d'une ombre, « la mort est un lit de coton dans lequel on sommeille « éternellement; mais il est un contraste, ajoutait-il, « qui me saisit le cœur : c'est le bruit du vent qui « marche, et ce silence de la terre qui couvre tant de « générations, et qui laisse seulement se balancer à sa « surface l'herbe que leurs émanations ont nourrie [1].

[1] Pariset n'a fait que reproduire ici en prose ce que Lamartine avait exprimé en très-beaux vers, lorsque, parlant des morts qui couvraient un champ de bataille, il dit :

Mais aux maux des humains la nature insensible
Sur leurs débris épars suivra son cours paisible.
Demain, la douce aurore, en se levant sur eux,
Dans leur acier sanglant réfléchira ses feux ;
Le fleuve lavera sa rive ensanglantée ;
Les vents disperseront leur poussière infectée,
Et le sol engraissé de leurs restes fumants
Cachera sous des fleurs leurs pâles ossements.

Le caractère de Pariset s'était assombri, mais son âme avait conservé toute sa sérénité; ses amis, pleins d'inquiétude, l'avaient ramené à Paris. Lui, ne se faisait plus illusion, il savait qu'il ne lui restait que peu de jours à vivre. « Je vous ai donné mes dernières signa- « tures, » disait-il, à un des employés de l'Académie. Sa bienveillance était la même; mais il était sérieux, grave et profondément ému; et alors, dans ces heures solennelles, empruntant pour la dernière fois le langage des grandes douleurs et des grandes joies, la poésie, il se mit à peindre l'état de son âme dans des strophes qui, par leur grandeur, leur élévation et leur tristesse, n'auraient pas été indignes de la muse de J.-B. Rousseau [1].

C'est là du panthéisme, et ici je ferai encore un rapprochement entre Pariset et Diderot; Diderot aussi aspirait vers une sorte de panthéisme, tout en se disant athée et pur matérialiste; Pariset, dans ses moments de verve et d'expansion, en disait autant : « Mes bons amis, s'écriait-il, je suis athée, comme il n'y a qu'un Dieu! » Eh bien, ni Diderot, ni Pariset n'étaient athées; Diderot plaçait son idéal dans l'immensité même de la nature et dans l'harmonie de ses lois. « Élargissez Dieu, disait-il, ne le placez pas dans ces étroites enceintes qui rétrécissent vos idées! » Pariset trouvait le sien dans le contraste de l'intelligence universelle et de l'intelligence humaine; dans les grandes lois de l'univers et dans celles de l'organisation de l'homme; panthéisme qui semble revenir de siècle en siècle et auquel M. Renan a voulu tout récemment donner une nouvelle forme en disant que la marche de l'humanité n'est que la résultante de la fatalité des lois générales et de la liberté humaine. Seulement, M. Renan trouve que ces grandes lois, ces lois fatales, sont parfaites, justes et bienfaisantes, tandis que le naturaliste, habitué à les observer dans la série des êtres organisés, les trouve trop souvent méchantes et féroces.

[1] Pariset n'avait jamais dissimulé ses croyances; mais, je l'ai déjà dit, il les réservait pour ses amis; dans ses morceaux d'apparat, il admettait un Dieu distinct et agissant, il admettait une âme immortelle, une vie future, et c'était là, pour lui, de belles thèses à soutenir; en quels termes éloquents n'a-t-il pas parlé de ce sentiment qui, disait-il,

Cependant Pariset sentait sa fin s'approcher avec un calme, une sérénité inexprimables, sans faiblesse et sans ostentation; c'était le 3 juillet 1847, à sept heures du soir : il expirait entouré de quelques amis.

La vie, à ses derniers moments, semblait s'être réfugiée tout entière dans son cerveau; tout était déjà frappé de mort, que la tête vivait encore; il avait le sourire sur les lèvres, et ses yeux, avant de se fermer pour toujours, se tournèrent encore une fois vers ses amis, comme pour leur dire un tendre et dernier adieu!

Telle fut la fin d'un des écrivains les plus éloquents qu'ait produits la France. Son caractère n'avait pas toujours été à la hauteur de son talent; dans la solitude, il était plutôt porté à la mélancolie; dans le monde, il était spirituel, gai, expansif, peut-être un peu trop enjoué. De même pour sa bienveillance; il

« abaisse notre intelligence sous la majesté de l'intelligence éter« nelle; de ce sentiment qui nous avertit de la fragilité de notre « vie, de l'avenir qui la suit et du prix qui nous attend ; de ce « sentiment qui nous humilie pour nous élever, comme il éle« vait les grandes âmes de Boërhaave et de Newton, et qui ne « peut mieux se former dans le cœur de l'homme que par la « contemplation de cet abîme de merveilles rassemblées en nous« mêmes. » Mais dans ses conversations intimes et dans ses lettres *ad familiares*, ce n'était plus, comme je l'ai dit, qu'une sorte de panthéisme plus ou moins poétique avec des insinuations contre le christianisme. Ainsi, une année environ avant sa mort, le 12 février 1846, il écrivait à un ami qui lui avait envoyé quelques numéros d'un recueil publié par M. Pierre Leroux : « Il y a, cher ami, dans « M. Pierre Leroux, des choses qui me paraissent peu conciliables; « qu'il montre aux prêtres leurs inconséquences, à merveille; mais « qu'il adopte révélation, miracles, mystères, etc., voilà qui me semble « étrange!.... »

l'avait peut-être portée trop loin. Incapable de haine, il aurait voulu tout embrasser dans une commune bienveillance. Je me trompe cependant; il est un point sur lequel il ne transigeait pas et qui ne pouvait pas trouver grâce devant lui, je veux parler de sa croyance illimitée dans la contagion de la fièvre jaune et de la peste; je ne l'ai vu intolérant que sur cette question.

Quant à ses talents, je crois l'avoir suffisamment prouvé, ils étaient incontestables et du premier ordre; il s'était exercé dans bien des genres; mais c'est dans le genre des éloges académiques qu'il a pu montrer toute sa supériorité; ce sera son véritable titre de gloire dans la postérité; il a ajouté un nom de plus à cette brillante dynastie des Fontenelle, des Condorcet, des Vicq-d'Azyr et des Cuvier.

Il a même eu cet avantage sur Fontenelle de n'avoir contribué, dans aucun de ses écrits, à la décadence du goût; il n'est tombé dans aucune affectation; ce n'est point le bel esprit, c'est le style qu'il a su appliquer à la science.

Il a été certainement supérieur à Thomas; on ne l'a vu nulle part rechercher ce faste d'expression, cette exagération de langage, cette pompe déclamatoire que Voltaire reprochait tant à l'*Essai sur les éloges*.

Ce qui manquait à Pariset, c'était la science, telle que l'ont possédée Louis, Vicq-d'Azyr et Cuvier. Lui-même reconnaissait en eux cette supériorité; il n'a pas nommé Vicq-d'Azyr dans son discours d'inauguration; mais chacun a pu le reconnaître, quand il a félicité la Société royale de médecine d'avoir eu pour fon-

dateur et pour organe un de ces rares génies à qui rien de ce qui est humain n'est étranger; grand naturaliste, grand professeur et grand écrivain; modèle d'éloquence et de politesse autant que de savoir, qui célébra Buffon, comme Buffon avait célébré Aristote et Pline.

Vicq-d'Azyr, en effet, a porté dans les éloges, plus encore que la science et l'art de bien dire, il y a porté la vérité!

Or ce n'est pas tout à fait ainsi que Pariset entendait les éloges; il louait toujours et ne blâmait jamais. Le livre néanmoins dans lequel il a rassemblé ses discours académiques restera comme un modèle impérissable. Il aurait pu dire comme le poëte : « J'ai élevé un monument; » mais à ses grands talents, il joignait une rare modestie[1].

[1] Avant de parler de sa modestie, je veux dire quelques mots de cette variété de talent qui brillait en Pariset; poëte, certainement il l'était et par-dessus tout; c'était une nature essentiellement et foncièrement poétique; un artiste bien plus qu'un savant. Sa tragédie d'*Électre*, dont j'ai parlé plus haut, est véritablement une œuvre d'art, elle aurait pu rivaliser avec toutes celles qui de notre temps ont été empruntées au théâtre grec. Mais sa belle prose est plus poétique encore, elle est pleine d'images, de mouvement et d'harmonie.

Philosophe, Pariset l'était aussi et à plusieurs titres. Enfant du XVIII[e] siècle, il procédait de ces libres penseurs qui ont fait de la France ce qu'elle est aujourd'hui. Dans sa vie privée, il était bien un peu de l'école d'Épicure; mais dans ses écrits, il est plutôt platonicien, c'était pour lui une affaire de style.

Historien, il l'était à l'occasion, mais à la manière de Lamartine; quand les faits lui manquaient, il les improvisait; il les colorait, il les embellissait, donnant quelquefois à tel savant ce qui appartient à tel autre; plaçant parmi les esprits supérieurs les esprits les plus vulgaires, en un mot, prenant assez peu de souci de la vérité historique.

Orateur, on ne saurait le contester; mais ici il faut distinguer; à la tribune de l'Académie, il n'était orateur qu'un manuscrit à la main; il

Il trouvait insigne et dangereux l'honneur d'être l'interprète de l'Académie de médecine auprès du public ; il se disait trop averti de son peu de capacité par la grandeur de cette tâche, et cependant combien n'a-t-il pas été au-dessus de cette tâche? Ne pourrait-on pas dire qu'ici l'ouvrier avait surpassé la matière? Ces belles formes, en effet, qu'il avait empruntées à Bossuet, qui allaient si bien à des héros ou à des potentats, n'étaient-elles pas un peu en désaccord avec les médecins et les chirurgiens qu'il avait à louer? Mais après tout, qui aurait pu l'en

lisait admirablement ; et comme ses discours étaient en quelque sorte coupés de points d'orgue, il s'y arrêtait pour appeler et recueillir des applaudissements qui jamais ne lui manquaient ; mais, abandonné à ses propres inspirations, il lui eût été impossible d'occuper un quart d'heure cette tribune : il était trop vif, trop impressionnable, et, scientifiquement parlant, il avait trop peu de fonds pour développer et défendre ses idées.

Dans le monde, en société, c'était tout autre chose ; Pariset était par excellence orateur de salon ; plein d'esprit et de verve, pourvu de mille anecdotes, il était intarissable : aussi faisait-on cercle autour de lui.

Naturaliste, il l'était bien aussi, mais de l'école de Geoffroy Saint-Hilaire, embrassant avec feu les hypothèses les plus séduisantes, mais dénuées de preuves ; incapable d'entrer dans les détails et se souciant fort peu de les connaître.

Médecin, c'était la moindre de ses prétentions ; il ne s'occupait de médecine, même théoriquement, qu'au jour le jour, et selon le besoin de ses éloges. Quant à la pratique, il ne s'en occupait pas du tout, ou du moins qu'à son corps défendant ; un malade était pour lui un objet de répugnance, un cadavre le mettait en fuite. Pariset n'avait pas du reste la prétention de se croire universel, il se donnait plutôt comme un amateur : Je suis chose légère, disait-il, et m'amuse de peu ; on vient de voir ses protestations de modestie, mais ici encore il faut s'entendre.

Certainement il était modeste, mais à la manière des hommes

blâmer? Poëte, orateur, philosophe, naturaliste, médecin, les cinq classes de l'Institut auraient pu le réclamer comme leur interprète ; l'Académie de médecine ne peut donc que s'énorgueillir de l'avoir vu occuper si glorieusement sa tribune.

d'un vrai talent : « Le signe infaillible de la médiocrité, a dit quelque « part M. Cousin, est d'être éprise d'elle-même ; elle produit vite et « corrige peu ; et sur quoi corrigerait-elle ? elle n'a point un exem- « plaire de perfection qu'elle poursuive et qui lui serve à reconnaître « et à réparer ses fautes..... Au contraire, un grand esprit est presque « toujours mécontent de ce qu'il fait, parce qu'il a rêvé bien mieux « encore ; superbe quelquefois quand il se compare aux autres, il est mo- « deste, il est humble devant l'idéal sur lequel il a les yeux fixés ; il « éprouve le besoin de retoucher sans cesse l'œuvre sortie de ses mains, « d'y ajouter des beautés nouvelles, de l'élever enfin de plus en plus à la « hauteur de sa pensée. » Or ces admirables paroles, on vient de le voir, auraient pu s'appliquer de tout point à Pariset, non qu'il fût un grand esprit, mais il avait tous les caractères d'un grand écrivain ; combien de fois ne l'ai je pas vu jeter avec dédain certains éloges écrits de son temps et par des gens qui se croyaient très-supérieurs? Mais quelle était son appréhension, sa frayeur, lorsqu'il avait à lire un de ses discours en public ; on le voyait marcher à grands pas, s'essuyer le front : « Oh ! s'écriait-il, je serai mauvais, je serai détestable. » C'est que, comparant ce qu'il avait fait à cet idéal dont parle M. Cousin, il le jugeait bien au-dessous de ce qu'il avait rêvé ; et cependant, que de fois il l'avait retouchée, cette œuvre sortie de ses mains, que de fois il l'avait modifiée, corrigée, avant de la recopier définitivement de sa plus belle écriture et sur un beau cahier de papier à lettres !

Jamais homme, peut-être, n'a eu comme Pariset les yeux fixés sur l'exemplaire de perfection qu'il portait dans son esprit ; il s'en rapprochait sans cesse, de copie en copie, sans jamais y arriver, selon lui du moins ; car il semble difficile d'aller plus loin dans ces belles compositions.

PARISET A PUBLIÉ :

I. Des hémorrhagies utérines. Paris, 13 thermidor an XIII, in-4°.

II. Traduction du discours de H. Boerhaave, *De commendando studio Hippocratico*, ou sur l'Étude qu'on doit faire des ouvrages d'Hippocrate. (*Bibliothèque médicale.* Paris, 1806, t. XIII.)

III. Plan et Exposition de la doctrine médicale d'Hippocrate. (*Bibliothèque médicale.*)

IV. Mémoire sur l'organisation, lu à la Société philomathique. (*Bibliothèque médicale.* Paris, 1808, t. XIX, p. 3.)

V. Aphorismes d'Hippocrate, nouvelle traduction, latin-français. Paris, 1813-1816, in-32.

Les Pronostics et les Prorrhétiques d'Hippocrate; nouvelle traduction, latin-français. Paris, 1817, 2 vol. in-32.

VI. Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en 1819, par MM. Pariset et Mazet, et rédigées par M. Pariset. Paris, 1820.

VII. Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne, dans l'année 1821, par MM. V. Bailly, François, Pariset. Paris, 1823, in-8° de XVI-664 pages, avec 2 cartes.

VIII. Lettre II d'Hippocrate à Damagète; nouvelle traduction sur le texte grec. Paris, 1825, in-8° de 16 pages.

IX. Instructions données par l'Académie royale de médecine au chirurgien de l'expédition envoyée à la recherche de la corvette la *Lilloise.* (*Mém. de l'Acad. royale de médecine.* Paris, 1835, t. IV, p. 61 à 92.) — Instruction remise au nom de l'Académie royale de médecine à M. Barachin, chargé d'une mission scientifique pour la Perse. (*Bulletin de l'Académie royale de médecine*, t. II, p. 328 à 355.)

X. Mémoire sur les causes de la peste et sur les moyens de la détruire. Paris, 1837, in-18.

XI. Histoire des membres de l'Académie royale de médecine, ou Recueil des Éloges lus dans les séances publiques de l'Académie royale de médecine. Paris, 1845, 2 vol. grand in-18.

Cet ouvrage comprend : Discours d'ouverture de l'Académie royale de médecine, — Éloges de Corvisart, — Cadet de Gassicourt, — Berthollet, — Pinel, — Beauchêne, — Bourru, — Percy, — Vauquelin, — G. Cuvier, — Portal, — Chaussier, Dupuytren, — Scarpa, — Desgenettes, — Laënnec, — Tessier, — Huzard, — Marc, — Lodibert, — Bourdois de la Motte, — Esquirol, — Discours prononcés aux funérailles de Lerminier, — A. Dubois, — Alibert, — Geoffroy Saint-Hilaire, Discours prononcé lors de l'érection de la statue d'A. Paré, — Broussais, — Bichat.

Depuis, Pariset a fait l'éloge du baron Larrey. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1846, t. XII, p. Ire à XXXVI.) — L'Éloge de Michel Chevreul. (*Mémoires de l'Académie royale de médecine*. Paris, 1847, t. XIII, p. IX à XXVII.)

XII. Pariset a publié comme éditeur : 1° Aur. C. Celsi, De re medica. Parisiis, 1808, 2 vol. in-32 ; 2° Hippocratis de Morbis vulgaribus libri primus et tertius integri, cum selectis ex secundo, quarto, quinto et septimo morborum historiis, etc.; editio nova, accuratissime emendata. Parisiis, 1811, in-32 ; 3° Œuvres complètes de César Legallois, avec des notes. Paris, 1824, 2 vol. in-8°.

XIII. Enfin Pariset a inséré un certain nombre d'articles dans divers recueils scientifiques et littéraires, notamment dans le *Journal de l'Empire et des Débats*, le *Moniteur*, le *Journal de France*, la *Biographie universelle*, le *Spectateur politique et littéraire ;* dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *Bulletin des sciences de la Société philomathique*, le *Journal universel des sciences médicales;* et le *Bulletin de l'Académie royale de médecine* contient un grand nombre de discours et rapports de Pariset, etc.

BROUSSAIS

Idée générale de Broussais. — Caractère de son talent. — Il était né pour la lutte et pour l'opposition. — Il appartient à la Bretagne. — Sa place parmi ses illustres compatriotes. — Particularités sur sa famille et sur ses premières années. — Il est admis au collége de Dinan ; il y fait de fortes études. — Il marche contre les Vendéens comme simple soldat. — Il entre comme chirurgien à l'hôpital de la marine de Brest. — La guerre civile recommence en Bretagne ; son père et sa mère sont assassinés ; leur maison est incendiée. — Broussais quitte le service de la marine ; il vient compléter ses études à l'école de santé de Paris ; ses liaisons avec Bichat. — Il essaye de la médecine civile dans un quartier de Paris. — Desgenettes le fait rentrer dans l'armée ; il assiste aux grandes batailles en Allemagne. — Premier début dans la science ; il public le livre des *Phlegmasies chroniques*. — Guerre d'Espagne ; Broussais y suit nos armées. — Chute de l'Empire ; Broussais est nommé professeur au Val-de-Grâce ; il y organise sa grande agitation. — Enthousiasme qu'il excite. — État de la médecine à cette époque. — Promulgation de l'examen des doctrines médicales ; clameurs qu'il excite. — Système de Broussais. — Hypothèses de l'auteur. — Laënnec publie son traité de l'auscultation. — Parallèle de Broussais et de Laënnec. — Broussais se met en opposition avec les psychologues de son temps. — Son traité de l'irritation et de la folie. — Caractères de la dissidence entre les philosophes et les physiologistes. — Raisons alléguées de part et d'autre. — Révolution de 1830 : Broussais est nommé professeur à la Faculté. — Caractère de son nouvel enseignement ; il l'abandonne et fait des leçons sur la phrénologie. — Troubles que cet enseignement excite. — Examen des fondements

de cette science. — Dernier mémoire de Broussais à l'Académie des sciences morales et politiques. — Broussais se retire et meurt dans le village de Vitry. — Profession de foi laissée à ses amis ; — jugement sur sa personne et sur ses écrits.

Il est des hommes qui, dans le cours de leur vie, ont su exciter dans l'esprit de leurs contemporains une telle faveur, un tel enthousiasme, je dirai même un tel fanatisme, que, si l'on veut en parler avec impartialité, il faut attendre que le temps ait calmé cette première effervescence, qu'il ait refroidi ces passions tumultueuses. Telle était sans doute la pensée de mon illustre prédécesseur et la cause du long silence qu'on l'a vu garder sur l'une des plus grandes célébrités des temps modernes, sur François-Joseph-Victor Broussais.

Qui aurait pu, en effet, qui aurait osé juger Broussais au milieu de ses triomphes, alors qu'il marchait entouré de disciples fervents, ou plutôt de sectateurs ardents et passionnés ? ou lors de cette injuste réaction qui était venue attrister les dernières années de sa vie ?

Aujourd'hui, la postérité a commencé pour Broussais ; on peut faire la part des immenses services qu'il a rendus à la science et celle des erreurs [1] qu'il a professées : telle est la tâche que je me suis imposée.

[1] On voit que, dès mes premières notices, j'avais devant les yeux le but que je me suis toujours efforcé d'atteindre, c'est-à-dire de montrer jusqu'à quel point et en quel sens les hommes que je me proposais de louer avaient contribué aux progrès de la science ; en d'autres termes, de faire à chacun d'eux la juste part dans le mouvement général des idées ; je l'ai fait ici autant qu'il était en moi pour Broussais, et aucune réclamation ne s'est élevée ; j'avais fait cependant la part des erreurs auxquelles s'était laissé aller ce vigoureux génie ;

Je vais suivre ce grand médecin dans sa radieuse carrière; je dirai comment, longtemps ignoré et méconnu, il amassait, jusque dans le tumulte des camps, les matériaux d'une grande rénovation médicale; je dirai les luttes qu'il a eu à soutenir pendant presque toute sa vie, les orages qu'il se plaisait à soulever; comment, dans ces ardentes controverses, il semblait respirer avec une orgueilleuse aisance, se faisant pour ainsi dire soulever au milieu des tempêtes qu'il avait amassées, lâchant la vérité et l'erreur à pleines mains; nature riche et fertile, esprit plein de hardiesse, d'intelligence et de conjectures; âme ardente, fougueuse, inégale, emportée et pourtant sans haine et sans fiel!

C'est ainsi que je me propose de suivre Broussais, depuis les dunes bretonnes où s'est écoulée sa première enfance jusqu'à ce glorieux monument que lui ont élevé ses contemporains, et je terminerai en rappelant ces accents de la reconnaissance publique qui ont jeté tant d'éclat sur ses funérailles, que pour en trouver de semblables il faudrait remonter jusqu'aux plus beaux temps de l'antiquité!

Cette tâche, difficile par elle-même, d'autres me

personne ne s'est récrié, sans doute parce que Broussais n'appartenait à aucune coterie, parce qu'il ne s'était pas mis à la tête de quelque petite église, et aussi sans doute parce que lui-même il avait dit aux autres la vérité. Il est donc des hommes à qui on peut tout dire, parce qu'ils sont assez grands pour tout supporter ; à peine sont-ils sortis de ce monde, que la postérité commence pour eux, et ils n'ont rien à craindre de ses jugements; il n'est pas permis, au contraire, d'avoir raison contre les hommes de coterie ; chacun vous jette la pierre si vous l'essayez ; il est vrai qu'après dix ans personne ne s'occupe d'eux.

l'ont rendue plus difficile encore. Déjà l'Institut et la Faculté ont entendu, dans leurs solennités, des voix éloquentes célébrer le nom de Broussais; un grand historien, un savant physiologiste, l'ont recommandé à la postérité; j'arrive après eux, n'ayant pas même pour moi l'intérêt qui résulte de la nouveauté du sujet.

Je commencerai néanmoins, et si, dans le cours de cette notice, je suis assez heureux pour mériter quelque approbation..... c'est à Broussais, à Broussais seul, que je le rapporterai, ravi de m'abriter sous un si grand nom, et de lui rendre un hommage que seul il aura mérité.

Broussais naquit à Saint-Malo, le 17 décembre 1772, dans cette vieille Armorique si féconde en grands hommes, qu'on l'a vue, à toutes les époques de la civilisation, jeter ses généreux enfants sur tous les champs de bataille et dans toutes les luttes de la science.

L'ancienne monarchie y a trouvé ses plus illustres défenseurs, les Duguesclin, les Clisson, les Beaumanoir. La marine, presque tous ses héros, depuis Duquesne et Duguay-Trouin jusqu'à ces intrépides corsaires sortis du port de Saint-Malo, et qui, à eux seuls, peut-être, auraient sauvé l'empire..... *si Pergama dextra defendi possent!*

La philosophie rationnelle y a vu surgir ses plus hardis représentants. Abeilard y commence cette chaîne de libres penseurs qui se continue jusqu'à Chateaubriand et Lamennais, cet autre génie de la polémique religieuse et politique.

La médecine, enfin, a sa part dans ces nobles enfan-

tements : c'est à la Bretagne qu'il était réservé de donner naissance aux deux plus grands médecins de notre époque, à Broussais et à Laënnec !

On montre encore à Saint-Malo, près du marché, la maison dans laquelle est né Broussais.

Mais ce n'est point dans cette ville que s'est écoulée sa première enfance ; c'est dans un petit village nommé *Pleurtuit*, situé non loin de là, sur le bord de la mer. Broussais, qu'on appelait alors *Franchin*, diminutif de François, y fut soumis à un rude apprentissage. Son père, homme d'un caractère grave et austère, exerçait la médecine dans ces parages ; il visitait ses malades dans la journée, et quand le soir était venu, il plaçait son jeune fils sur un cheval et l'envoyait porter à ses malades les médicaments qu'il leur avait prescrits. Franchin trouvait cela tout simple ; il chevauchait intrépidement à travers les bruyères et les forêts, s'en remettant à l'instinct de sa monture, qui s'arrêtait partout où le père avait fait des visites.

Ces expéditions aventureuses préparaient sans doute le jeune Broussais aux dures nécessités de la vie ; mais elles n'étaient nullement propres à laisser dans sa vive imagination les souvenirs si doux du foyer paternel et de la vie de famille[1], souvenirs qui reviennent si souvent et avec tant de charme dans les froides années de la vieillesse.

[1] Broussais n'était pas cependant sans avoir par-devers lui bon nombre de ces doux souvenirs d'enfance : sa mère, d'abord, sa tendre mère, était restée dans sa mémoire, sous les traits enchanteurs d'une femme vive, impressionnable, aimante et spirituelle ; aussi ne pouvait-il en parler sans verser des larmes, car il ne pouvait s'empêcher de se re-

Ajoutons qu'il y avait dans la famille de Broussais des caractères durs et intraitables, et que trop souvent, dans ses premières années, il fut témoin de scènes de violence. Dans ces tristes circonstances, il montra par avance tout ce qu'on pourrait attendre de l'énergie de son caractère et de la bonté de son cœur.

Un jour, un frère de sa mère, homme d'un caractère sombre et violent, allait se porter à des voies de fait envers son aïeule; son jeune cœur en frémit, il s'arme d'un bâton et se jette intrépidement entre la mère et ce fils dénaturé. Ce sublime spectacle d'un enfant à peine âgé de six ans, qui brave ainsi sa colère, arrête ce furieux; il n'ose passer sur le corps de ce généreux enfant, et la nature du moins n'est pas outragée.

A l'âge de douze ans, Broussais fut envoyé au collége de Dinan; c'était un peu tard, mais déjà son père avait préparé son éducation; il y fit d'excellentes études. Doué d'une heureuse mémoire et d'un goût prononcé pour les classiques latins, il en avait retenu les plus beaux passages, et s'y était formé à l'art d'écrire avec pureté et parfois avec une admirable véhémence [1].

porter en même temps à l'effroyable catastrophe qui lui avait ravi ses parents.

Il retrouvait aussi dans ses souvenirs une tante religieuse, sœur de son père, qui avait bercé son enfance avec les vieilles chansons du pays, et, comme il en avait retenu les airs, il cherchait, comme J.-J. Rousseau, dans un âge avancé, à retrouver par le chant la fin de quelques couplets.

[1] Broussais resta au collége de Dinan huit années entières, il put y achever complétement ses humanités, chose assez rare parmi les médecins, même à l'époque où l'on n'avait pas encore imaginé la bifurcation des études; ce fut pour lui un bonheur inappréciable; car, je l'ai dit ailleurs et je l'ai prouvé par des exemples, on ne refait jamais une

Broussais toutefois appartenait à cette génération qui avait eu tout juste le temps de naître et de faire à la hâte quelques études pour assister au grand drame de la Révolution et prendre part à ses luttes; il servit d'abord dans nos guerres civiles comme simple soldat, puis comme sous-officier; cédant ensuite aux pressantes sollicitations de sa famille, il se fit recevoir officier de santé à l'hôpital de Saint-Malo, puis il passa à l'hôpital de la marine de Brest.

S'il est un triste et ingrat métier, c'est assurément celui de chirurgien à bord d'un bâtiment marchand; les armateurs et le capitaine sont unanimes pour reconnaître, dans leur sagesse, la complète inutilité du chirurgien que leur imposent les règlements; c'est, suivant eux, une véritable sinécure, un rentier qu'ils ont à nourrir et à payer, et c'est à qui le lui fera sentir; il n'y a pas d'existence plus durement achetée; aussi est-il rare de voir un chirurgien s'embarquer deux fois à bord d'un bâtiment marchand. Broussais

éducation manquée : celui qui n'a pas appris le latin dans ses jeunes années ne le saura jamais; or, qu'est-ce qu'un homme qui ne sait pas le latin? Broussais n'a donc pas eu à réparer ce défaut de haute culture, et M. Peisse ne me paraît pas avoir été juste envers lui quand il lui a refusé ce degré d'éducation littéraire, qui assouplit les mœurs et le caractère; Broussais avait reçu cette éducation; mais, jeté ensuite dans le tumulte des camps, il reprit sa rudesse natale, et les qualités qui étaient plus celles de son tempérament que de son esprit.

Il faut dire cependant que ce n'est pas uniquement par ses bonnes études que Broussais s'était fait remarquer au collége de Dinan, mais aussi par son caractère bouillant et emporté; c'était un écolier provoquant et querelleur, mais son cœur n'en était pas moins essentiellement bon et généreux; aussi était-ce plutôt pour les autres que pour lui-même qu'il avait des luttes à soutenir.

en fit lui-même la triste expérience; mais, grâce à ses connaissances, il se fit bientôt recevoir chirurgien de seconde classe, et passa sur la corvette l'*Hirondelle*, puis sur le corsaire le *Bougainville*.

La vie est rude encore avec ces hommes de fer; mais ceux-ci sentent du moins de quelle utilité est pour eux un chirurgien instruit, ils s'inclinent devant son savoir; ils n'ignorent pas que le destin des batailles peut à chaque instant les mettre à sa merci; celui-ci est enfin à sa place, il a sa part de gloire et même sa part de prise.

C'est ce qui arriva à Broussais; mais son ambition n'allait pas au delà de la possession d'un petit manoir dans son pays natal. Déjà même il avait acheté une modeste propriété, lorsqu'une affreuse catastrophe vint assombrir et bouleverser toute son existence.

« Frémis en recevant cette lettre, » lui écrivait le maire de Saint-Malo, et il lui annonçait que la demeure de ses parents avait été envahie par une bande d'assassins.

Une domestique infidèle les avait introduits. Son père et sa mère avaient été lâchement égorgés. La guerre est horrible entre les citoyens. Broussais supporta ce coup avec courage; mais il en conserva un souvenir déchirant et un ressentiment implacable contre un parti qui, s'il n'avait pas armé ces assassins, avait du moins servi de prétexte à leur attentat [1].

[1] Cet affreux assassinat, qui avait été suivi de l'incendie, avait laissé dans l'âme de Broussais une impression qui ne s'est jamais amoindrie. Bien des années après, il se promenait dans son pays en compagnie d'un de ses amis d'enfance; celui-ci lui fit remarquer une femme assez

De 1795 à 1798, Broussais resta chargé d'un service important à l'hôpital de Brest; mais son éducation médicale ne pouvait s'achever qu'à Paris. Il vint s'y fixer en 1799, et descendit dans un petit hôtel de la rue de Cluny.

L'École de santé de Paris renfermait alors dans son sein les plus grandes illustrations médicales : Chaussier y enseignait la physiologie; Hallé, l'hygiène; Sabatier, la médecine opératoire; Boyer, la chirurgie; Corvisart, la clinique interne.

Mais il y avait alors dans les amphithéâtres de Paris un jeune homme, qui d'abord s'était attaché à Dessault, se bornant à recueillir et à publier les leçons de son maître. Ce jeune homme timide et modeste portait sur son front la flamme du génie. C'était Bichat.

Les dieux aiment ceux qui meurent jeunes, disaient les anciens. Ajoutons : quand ils ont l'heureux privilege de mourir au milieu de leur gloire, et d'être pour ainsi dire ensevelis dans sa splendeur. La postérité les voit à tout jamais dans l'éclat de leur jeunesse et à travers le prisme de la faveur contemporaine. Telle a été la destinée de Bichat, brillante, rapide, tranchée à temps.....

Aussi l'entendons-nous appeler de toutes parts un immortel jeune homme !

Broussais suivit donc les leçons de Bichat; ils étaient

âgée qui venait vers eux; Broussais avait à peine jeté les yeux sur cette femme, qu'il pâlit affreusement et fut pris d'un mouvement convulsif; il venait de reconnaître en elle la servante qui avait introduit les assassins dans la demeure de ses parents.

à peu près du même âge, le maître avait vingt-huit ans, le disciple en avait vingt-sept.

Le monde allait entrer dans un nouveau siècle; le dix-neuvième allait s'ouvrir, et sous quels auspices!

Il en est encore beaucoup parmi nous qui ont été témoins de ce magnifique mouvement intellectuel et de l'élan imprimé à la marche générale des sciences.

Les astronomes, prenant leur point d'appui dans le ciel, allaient mesurer sur le globe un quart de son méridien; les physiciens, s'élevant audacieusement dans les plus hautes régions de l'atmosphère, y étudiaient la composition de l'air; la chimie, forte de ses récents progrès et de sa nouvelle nomenclature, se place au premier rang des sciences exactes; les naturalistes vont explorer des contrées réputées jusque-là inaccessibles..... Mais ce qui doit nous frapper avant tout, c'est la part que Pinel et Bichat s'efforcèrent de prendre à ce grand mouvement. Pinel, il faut le dire, en ce qui concerne la philosophie de la science, Pinel a eu l'initiative.

Les premières dissertations de Bichat sur les membranes n'ont été publiées qu'en l'an VII; la NOSOGRAPHIE PHILOSOPHIQUE est de l'an VI. Et d'ailleurs Bichat, avec cette candeur qui sied si bien au génie, Bichat s'est empressé de reconnaître que c'est à Pinel qu'il était redevable de ses grandes vues sur la classification des membranes [1].

[1] On était alors, comme l'a très-bien dit M. Michel Levy, dans les beaux jours de cette période que l'on pourrait appeler l'ère du nosologisme : les esprits se préoccupaient beaucoup moins de rectifier les faits admis ou d'ajouter à leur nombre que d'arranger des collections

Broussais passe quatre années à l'école de ces grands maîtres. En l'an XI, le 5 frimaire, il soutient sa thèse inaugurale sur la *Fièvre hectique*, considérée comme dépendante d'une lésion d'*action* des différents systèmes, *sans vice organique*, sujet qui, plus tard, a dû paraître fort étrange et en contradiction flagrante avec les principes qui ont donné tant d'éclat à son nom. Disons cependant, pour être exact, que Broussais n'a point autant dévié qu'on l'a cru de ce premier point de départ. Jusque dans les dernières années de sa vie, Broussais est resté vitaliste. En 1829, il publiait encore un volume pour prouver que toute maladie est *vitale* dans son principe, et qu'on est malade *avant* que les tissus soient altérés. Mais je reviens à cette première période de la vie médicale de Broussais.

Reçu docteur après ces quatre années d'études, il quitta le pays latin et alla s'établir dans la rue du Bouloy, pour y exercer la médecine.

On a dit que, livré aux recherches qui préparaient sa gloire et son système, il ne put se former une clientèle, et par conséquent se créer une existence indépendante. Assertion toute gratuite et qui ne pourrait rien ajouter au mérite de Broussais.

On ne forme pas sa gloire dans une clientèle de quartier; on n'y crée pas de système. Broussais l'a dit lui-même plus tard : il faut un autre théâtre pour for-

de symptômes, et de les distribuer dans les cadres d'une classification ; la dissertation de Broussais rentre dans cet ordre d'idées ; mais, ajoute avec raison M. Levy, on y reconnaît les préludes de cette dialectique vigoureuse, et la première empreinte de ce style nerveux qui la rendirent plus tard si redoutable aux adversaires de la réforme.

mer un grand praticien. C'est du sein des hôpitaux, a-t-il dit, que surgissent les grands médecins; il leur faut à la fois et l'indépendance que leur assure cette position, et la riche moisson de faits qu'on y recueille, et les nombreuses autopsies qu'on y pratique, et jusqu'à l'atmosphère qu'on y respire.

Broussais aurait donc pu végéter toute sa vie dans les labeurs ingrats de ce genre de pratique, si Desgenettes n'était venu lui tendre la main. L'illustre médecin de l'armée d'Orient avait alors un grand crédit. Il conseilla à Broussais de prendre du service. Celui-ci s'empresse de suivre ses avis; son brevet lui est délivré et il est envoyé à l'armée des côtes de l'Océan[1].

La guerre a été de tout temps l'école des grands chirurgiens, et l'histoire a inscrit leurs noms à côté de ceux des plus illustres capitaines. A l'exemple de Pringle et de Desgenettes, Broussais va vous montrer que la guerre peut également former de grands médecins. C'est que la guerre, comme il l'a dit lui-même,

[1] Il obtint tout d'abord le grade d'aide-major, à raison de ses services à l'hôpital de Saint-Malo et à bord. Son brevet était du 17 brumaire an XIII; vers la fin du mois, il entrait en fonction au camp d'Utrecht.

C'est en cette qualité qu'il parcourut la Belgique et la Hollande; puis, avec la grande armée, il quitta Boulogne pour aller prendre part à la guerre d'Allemagne, tantôt attaché aux ambulances et assistant ainsi aux grandes batailles, comme celle d'Austerlitz; tantôt attaché aux hôpitaux et travaillant en même temps pour la science. « J'étais parti de Paris, dit-il, imbu de la doctrine de Pinel sur les « fièvres, c'est-à-dire ne les rapportant que d'une manière très-vague « et très-générale aux altérations des organes; je suis revenu avec « la conviction que cette doctrine était fausse; l'observation m'avait « inspiré d'autres idées. »

entraîne à sa suite toutes les misères hnmaines, et que ces misères engendrent toutes les maladies.

Vous parlez de l'influence des climats dans la pratique civile; mais vous n'en observez qu'un seul: *scribo in aere romano*, disait Baglivi; *in aere arelatensi*, disait Pomme; et ils n'en connaissaient pas d'autres.

Le médecin militaire les connaît tous. Voyez Broussais, il va passer des hôpitaux d'Utrecht dans ceux de Mayence; puis il s'arrêtera en Bohême, pour de là aller en Moravie; puis il ira en Dalmatie, puis dans les gorges du Frioul; puis il ira vivre dans cette péninsule espagnole qui à elle seule résume tous les climats du monde, depuis la molle Andalousie jusqu'au rigoureux plateau de Castille.

Vous parlez de constitutions *atmosphériques ;* mais quelle est celle qui pourrait être ignorée du médecin militaire? Les anciennes armées ne guerroyaient que dans certaines saisons; elles prenaient leurs quartiers d'hiver. A l'école de Napoléon, les armées n'ont plus tenu compte des changements de température; les camps ont disparu pour faire place aux bivouacs; et qu'est-ce qu'un bivouac, si ce n'est la plus vaste expérimentation des influences atmosphériques?

Et quant aux constitutions *médicales*, en est-il une seule que le médecin militaire ne puisse avoir sous les yeux, soit dans la marche des armées, dans les évacuations des hôpitaux, dans les villes assiégées? N'est-ce point là que se dessinent à grands traits les constitutions médicales?

Vous parlez enfin de l'influence des *excès* et des *pri-*

vations; mais qui, mieux que le médecin militaire, pourrait se trouver en mesure d'observer ces grandes causes de maladies ? Lui qui voit le soldat passer en un jour de la disette à l'abondance, de la pénurie et de la misère à toutes les jouissances de la vie; lui qui peut connaître enfin jusqu'aux horreurs de la famine!

Dites maintenant s'il est un genre d'influence, une grande cause de maladie qui ne puisse tomber sous l'observation du médecin militaire.

Mais maintenant, pourquoi est-il si rare de voir sortir des armées des médecins de la trempe de Broussais? C'est qu'il ne suffit pas d'avoir par-devers soi tant de sujets d'observations; il faut, en outre, être doué comme lui d'une volonté opiniâtre, d'une âme intrépide et d'un merveilleux instinct d'observation.

Voyez-le, dans ces grandes armées du Nord: rien ne l'arrête, rien ne le distrait, ni les scènes émouvantes des combats, ni les fatigues des marches forcées. De 1804 à 1808, nos armées victorieuses marchent de triomphe en triomphe; Broussais était au milieu d'elles; il assiste à cette mémorable bataille d'Austerlitz, qui couvrit de cadavres un espace de trois lieues; triste revers de la gloire! Des empires s'écroulent, d'autres s'organisent sous la main de l'Empereur : Broussais ne voit et n'observe que des malades.

Confiné au fond du Frioul, dans le petit hôpital d'Udine, il y amasse à la fois les matériaux d'un grand ouvrage et les éléments d'une grande révolution scientifique.

La fièvre hectique avait été l'étude de toute sa vie.

Attaché à l'hôpital d'Udine, il est frappé du grand nombre de jeunes malades qui lui arrivent, pâles, silencieux, amaigris, perdant chaque jour leurs forces, et s'avançant ainsi avec résignation et à pas lents vers le tombeau. Chez les uns, il trouve une fièvre hectique bien prononcée; chez d'autres, il n'y a pas de mouvement fébrile appréciable.

Broussais se met à observer attentivement ces infortunés que la guerre avait arrachés par milliers au foyer paternel; il interroge chaque jour leurs organes, il s'attache, dit-il, à démêler le langage de ces natures souffrantes; il remonte ainsi au point de départ de tous les phénomènes, et constate l'existence de ces nombreuses *phlegmasies chroniques* qui vont devenir, pour lui, la base d'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de la main des médecins.

C'est ainsi que Broussais a débuté dans la carrière de la science, et il était alors d'autant plus éminent, d'autant plus vrai, que l'esprit de système n'obscurcissait encore aucune de ses belles qualités. Il voyait bien les choses, et il les exprimait avec une merveilleuse clarté quand il disait que: « C'est par une inflammation, « et par une inflammation qui détruit avec plus ou « moins de promptitude un ou plusieurs des viscères « essentiels à la vie, que le plus grand nombre des « hommes périssent. Tout praticien, ajoutait-il, ha« bitué à contempler les ruines de cet admirable édi« fice qu'il n'a pu empêcher de s'écrouler, est pénétré « de cette vérité. »

On voit dans quel esprit Broussais avait composé cet ouvrage; c'était l'œuvre d'un praticien consommé. Il

aurait pu mettre le sceau à la réputation d'un autre; il commençait la sienne.

Je ne chercherai point, à donner ici l'analyse d'un livre connu de tout le monde; on y trouve sans doute quelques imperfections, quelques erreurs; les observations dont il abonde pourront paraître incomplètes; mais on sait que c'est Pinel qui les lui a fait ainsi mutiler.

Ce livre ne fut pas apprécié lors de sa publication comme il aurait dû l'être[1]. Deux ou trois hommes seulement en firent une grande estime; mais ces hommes étaient Pinel, Chaussier et Desgenettes. Broussais s'estima heureux de trouver un libraire qui voulût bien lui en donner 800 fr. Il avait demandé une prolongation de congé pour veiller lui-même à la publication de son ouvrage; puis il dut partir pour l'armée d'Espagne.

[1] On a généralement mal compris l'importance de cet ouvrage; on a cru y voir le point de départ d'une nouvelle doctrine, de théories qui allaient changer la face de la science, de même qu'on a mal apprécié l'influence réelle que Broussais a exercée sur les esprits.

On n'a voulu voir dans cette vie si agitée qu'un long combat contre ce qu'on appelait l'essentialité des fièvres continues, suivi d'une pleine victoire. Cette prétendue essentialité des fièvres était regardée comme le dernier mot d'une école dont Pinel aurait été le chef; et c'est Broussais qui aurait renversé cette école; c'est là méconnaître le rôle de Pinel dans la science et le vrai mérite de Broussais.

Pinel ne s'est jamais préoccupé de cette prétendue essentialité des fièvres; ce qui le préoccupait avant tout, c'était de classer les maladies à la manière des naturalistes et de les considérer philosophiquement, c'est-à-dire à la manière des idéologues de son temps; quant à l'essentialité, il l'admettait si peu, à l'égard de ses six ordres de fièvres, qu'il en avait changé la nomenclature afin de montrer qu'on devait les rattacher à des altérations organiques; mais ceci était à peine remarqué quand vint Broussais, dont l'influence à ce point de vue devait être bien autrement décisive; et c'est à partir de la publication de son ou-

La Péninsule était en pleine insurrection quand Broussais fut envoyé au deuxième corps d'occupation. Il y resta six années consécutives ; rien n'était moins propre que cette guerre désastreuse aux études qu'il avait entreprises. Il n'y avait plus, il est vrai, de grandes batailles rangées, comme dans le nord de l'Europe ; mais par cela même il n'y avait plus d'hôpitaux, plus de services importants à organiser et à suivre ; les armées s'y fondaient dans une guerre de détails dont rien ne pouvait faire prévoir le terme. Tout était hostile, conjuré contre nous dans cette dévorante Espagne : un ciel de feu, une terre dévastée, et partout des guérillas [1] !

vrage sur les phlegmasies chroniques, que cette influence se fit surtout remarquer.

Le grand mérite de ce livre a donc été, non pas de marquer le début d'une grande guerre contre l'essentialité des fièvres, mais tout simplement de ramener les médecins à l'observation des organes et à la thérapeutique.

C'est là, je le répète, ce qu'on a perdu de vue pendant de longues années, et surtout pendant la vie de Broussais. Broussais lui-même s'y est trompé ; il croyait avoir attaché sa gloire à la découverte d'une nouvelle doctrine, et il n'en était rien, cette doctrine est tombée et sa gloire lui survit ; c'est qu'elle tenait à tout autre chose. C'est là, du reste, ce que nous reprendrons plus loin ; ce que nous avons voulu bien établir ici, c'est que, dans cet excellent ouvrage, Broussais a rendu à la science un bien autre service que celui de jeter les fondements de la doctrine dite de l'irritation ; il est venu dire aux médecins de son temps : Si vous voulez faire avancer la science, interrogez les cadavres, voyez quel est après la mort l'état des organes, et vous saurez ainsi ce qu'on doit faire pendant la vie.

[1] S'il fallait en croire les biographes de Broussais, Napoléon, pendant cette guerre d'Espagne, aurait distingué Broussais parmi tous les médecins militaires et il l'aurait choisi, à raison de son mérite, pour le mettre à la tetê de tout le service médical de l'expédition.

C'est une erreur ; M. Fée a prouvé que cela n'est pas. M. Fée était

Broussais cependant se livrait encore à de nombreuses recherches scientifiques. Outre sa *lettre*, datée de Xérès de la Fontera, sur le service des armées, il trouva moyen de composer deux mémoires importants : l'un sur la *circulation capillaire*, tendant à mieux faire connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques ; l'autre sur les *particularités de la circulation* avant et après la naissance.

Ces deux mémoires appartiennent à l'école de Bichat pour les explications physiologiques ; mais les conclu-

sur les lieux ; or il affirme que le médecin en chef de cette armée était M. Gorcy, et lorsque le corps expéditionnaire qui s'empara de l'Andalousie devint distinct, M. Brassier fut appelé aux fonctions de médecin en chef de l'armée du Midi. Napoléon ne connaissait pas même Broussais et ne put influer sur son avancement, voilà la vérité ; il est fâcheux que le désir de toujours louer entraîne à de pareilles erreurs.

Si, du reste, on veut savoir ce que Broussais était alors, il faut se reporter aux souvenirs du professeur de Strasbourg.

Lorsque je vis Broussais pour la première fois à Xérès, dit M. Fée, il avait trente-neuf ans ; quoiqu'il eût la réputation d'un homme de mérite, personne ne soupçonnait qu'il dût être un jour l'une de nos gloires nationales. Il vivait avec ses camarades, sans recevoir et même sans attendre aucun témoignage de satisfaction du gouvernement impérial, qui lui donna cependant, en 1812, la décoration *éphémère de la Réunion*.

Au point de vue de la science, nous devons encore ici une remarque importante à M. Fée, c'est que l'auteur du livre des Phlegmasies chroniques, au milieu des préoccupations de la guerre, pratiquait l'ouverture des corps de presque tous les malades qu'il perdait, examinant soigneusement les grandes cavités, les viscères abdominaux et l'encéphale ; lui-même faisait les autopsies ; c'était le feu de la science qui l'animait ; l'empressement, je dirais presque l'avidité, ajoute M. Fée, avec laquelle il cherchait à lire dans les débris humains, la confirmation ou le démenti de son diagnostic, donnait à ses traits une expression indéfinissable, que des personnes étrangères à la médecine auraient pu prendre pour de la cruauté, ce qui n'était autre chose que le génie de l'observation éclairant une belle physionomie.

sions médicales étaient neuves ; elles décelaient le grand observateur.

Cependant l'empire de Napoléon venait de s'écrouler ; les débris de nos armées avaient dû repasser les Pyrénées; Broussais, de retour à Paris en 1814, fut nommé second professeur au Val-de-Grâce, et dès cette même année il ouvrit un cours de médecine pratique.

On dit qu'à sa première leçon il se présenta tout tremblant devant le petit groupe d'élèves qui étaient venus pour l'entendre. Si ce fait est vrai, il tendrait à confirmer ce que chacun sait déjà, c'est que les hommes les plus éminents sont presque toujours ceux qui se défient le plus d'eux-mêmes. Broussais, du reste, n'aurait point tardé à secouer cette timidité. Un grand concours d'élèves, attirés par cette célébrité naissante, se pressait à ses leçons. Son amphithéâtre de la rue du Foin devint insuffisant; il se transporta à l'École pratique, puis dans la rue des Grès; là, le succès dépassa ses espérances. Il faut dire que l'enseignement particulier était alors dans tout son éclat ; la Faculté était à peu près abandonnée. Broussais, élevant autel contre autel, excita un véritable enthousiasme, et cependant on aurait été tenté de se demander d'où lui venait cet heureux privilége. Ce n'était ni par la beauté de sa parole ni par le charme de son élocution. Ceux qui, comme nous, ont assisté à ses leçons, peuvent se rappeler que, dans cet obscur amphithéâtre de la rue des Grès, Broussais n'a jamais fait une leçon d'abondance ; il était obligé de s'aider de notes, il s'exprimait avec une certaine difficulté, et ses cours étaient ré-

tribués ; toutes circonstances qui n'étaient nullement propres à attirer la foule. Mais, par contre, il avait toutes les qualités d'un chef de parti : et d'abord, une conviction profonde, des mouvements passionnés ; on sentait le feu de ses inspirations. Il lisait, il est vrai ; mais à chaque instant il s'arrêtait pour donner un libre cours tantôt à son impatience, à sa colère, tantôt à son ironie et à ses sarcasmes. C'étaient des violentes apostrophes, des mouvements d'indignation qui débordaient son âme ; il semblait communiquer à ses auditeurs toutes les passions qui l'agitaient ; sa voix puissante faisait retentir les murs de son amphithéâtre ; on l'entendait au dehors, et ceux qui n'avaient pu trouver place sur ses gradins n'en éprouvaient que plus de désir d'entendre ce hardi novateur.

Parfois, à l'issue de ses leçons, on le voyait s'arrêter sur la place de l'École, entouré d'un groupe d'élèves fanatisés ; il semblait menacer du geste cet orgueilleux édifice, apostrophant ses professeurs, tonnant à la fois contre leurs fausses doctrines, leur pourpre et leur hermine ! On aurait cru voir un philosophe du Portique ou plutôt un tribun de la science. Que fallait-il de plus pour exciter les sympathies de cette ardente jeunesse de la Restauration, qui courait partout où elle croyait entrevoir des tentatives d'opposition [1] ?

[1] C'est ce qu'a parfaitement exprimé M. Peisse, quand il a dit que la doctrine de Broussais eut surtout pour adjuvant dans son rapide élan de propagation, son caractère libéral et réformateur ; l'auteur la donnait, en effet, comme une protestation de l'esprit moderne contre

Mais Broussais, pour propager sa nouvelle doctrine, ne voulut point se borner à l'enseignement oral; l'*Histoire des phlegmasies chroniques* avait révélé en lui un grand observateur; on pouvait y pressentir le grand dialecticien. En 1816, il publia son fameux *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée*. Ce livre eut un retentissement prodigieux. C'était à l'occasion d'une brochure insignifiante, et depuis complétement oubliée, que Broussais entreprit ainsi de recher-

l'esprit ancien ; il la mit sous la protection des idées et des passions politiques de l'époque, et associa sa fortune à celle des plus chères espérances de la nation ; elle devint ainsi une des armes sous lesquelles se manifestait l'esprit de progrès et d'hostilité au passé. L'embrasser, c'était alors faire acte de libéralisme, d'indépendance et de lumières. La combattre, c'était se ranger sous la bannière de l'obscurantisme et du jésuitisme; aussi, une fois présentée comme moyen d'opposition, elle fut comme portée sur les épaules de la jeunesse.

M. Fée, de son côté, a très-bien peint Broussais ; je viens de dire qu'il l'avait connu en Espagne ; en 1816 il renoua avec lui et le suivit dans son enseignement; le tableau qu'il en a fait mérite d'être reproduit :

« Broussais, dit-il, était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, sa tête avait une beauté peu commune; quand il s'animait, ses yeux lançaient des éclairs, et sa physionomie habituellement calme, pouvait, dans certains moments, devenir sombre et menaçante. Sa bouche s'ouvrait dédaigneusement lorsqu'il parlait d'adversaires indignes de lui, mais elle était charmante quand il s'adressait à des amis ; cette mobilité d'expression se retrouvait dans le son de sa voix, éclatante comme la tempête s'il cédait à l'emportement, puis, douce et caressante s'il fallait persuader ; il employait avec succès l'ironie, et le trait acéré du sarcasme perçait à jour ses adversaires, lorsqu'il daignait le leur lancer.

« Les ressources de son esprit se montraient inépuisables, sa dialectique était pressante, et son jugement rapide ; il aimait les comparaisons et donnait à son style quelque chose de la vigueur de sa propre constitution. »

cher quels étaient les fondements de toutes les doctrines médicales alors en honneur [1].

Cet ouvrage montra quelle était la puissance de son auteur, et à quel point il était redoutable; il souleva les plus violentes clameurs: c'était comme un formidable cri de guerre parti du Val-de-Grâce [2].

Broussais y attaquait ouvertement les plus hautes réputations. « Il sait bien, dit-il dans sa préface, qu'il « va blesser bien des amours-propres. On se plaindra « de son défaut de respect pour certaines autorités « révérées: on s'indignera, on cherchera à l'humilier... « Il verra au nombre de ses persécuteurs des hommes

[1] Le but, en effet, que Broussais semblait d'abord s'être proposé n'était nullement en rapport avec les grandes questions qu'il allait traiter; l'auteur ne promettait que l'analyse d'un ouvrage sans importance dû à un médecin assez obscur, le docteur Hernandez, ancien médecin de marine. Broussais avoue du reste lui-même que cet ouvrage lui tomba, par hasard, entre les mains; un homme de génie trouve en tout et partout un point de départ pour embrasser les plus hautes considérations; Hernandez ne se croyait pas réservé à tant d'honneur, il a été pour Broussais ce que le petit fraisier placé sur la fenêtre de Bernardin de Saint-Pierre, avec ses essaims de mouches, a été pour l'auteur des *Études de la nature;* avec cette différence cependant, que Bernardin de Saint-Pierre, après une ou deux pages, ne revient plus à son fraisier, tandis que Broussais ne quitte pas Hernandez, ou du moins il y revient souvent; mais était-ce bien à Hernandez qu'il adressait ses vives apostrophes? Eh! mon Dieu non; Hernandez n'est ici qu'un prête-nom; tout cela s'adressait à Brown et plutôt à Pinel, que Broussais ne quittera plus aussi bien dans ses livres que dans ses cours.

[2] Il faut, comme le dit M. Peisse, se reporter aux premières éditions du livre (1816); car dans les dernières (1834), l'ouvrage a perdu en grande partie l'originalité d'idées et de forme qui fit son succès; il est devenu une sorte d'histoire de la médecine, travail pour lequel Broussais ne possédait ni l'érudition, ni l'étendue et l'impartialité d'esprit, ni le genre de talent nécessaires.

« qu'il estime, qui l'ont honoré de leur confiance et « de leur protection...; il y sera très-sensible, mais il « sacrifiera tout au désir d'être utile. »

C'est avec cette résolution, avec cette noble franchise, que Broussais entre dans l'arène; et voyez en même temps comme il connaît toutes les faiblesses de l'esprit humain.

« Je sais bien, reprend-il, que la reconnaissance des « malades est presque toujours en proportion des « tourments qu'on leur a fait endurer quand ils n'en « ont pas été les funestes victimes; mais je n'en « éprouve que plus d'indignation pour tous les traite- « ments barbares qu'on prodigue ainsi à ces malheu- « reux; je laisse à d'autres l'exploitation de leurs « maux et le lucre qu'ils peuvent en tirer. »

Ce qui inspire Broussais, ce qui l'anime, ce qui le passionne, c'est la vérité, ou du moins ce qu'il croit être la vérité, et le désir de la faire prévaloir. Ce qui séduit et élève son âme, c'est le *debellare superbos*. Il n'adoucira pas sa critique, il ne l'affaiblira pas par des éloges menteurs accordés à de prétendues célébrités; « et c'est précisément, dit-il, à cause de leur ton d'ar- « rogance qu'il les fera apprécier à leur juste valeur. « Que si on ne lui rend pas justice pour le moment, « l'histoire, plus équitable, les mettra un jour à leur « place, et applaudira à sa résolution. »

Voilà comment Broussais entendait la polémique médicale: vive, ardente, audacieuse, sans ménagements, sans faiblesse, mais inspirée par la seule passion de faire triompher la vérité. « Et où en serait la science, « s'écriait-il, si le contrôle n'était pas ouvert à tous

« les esprits ; si la polémique ne venait point résumer « la médecine, comme elle résume toutes les grandes « questions de notre époque[1] ? »

[1] M. Fée, que je veux encore citer ici, a fait un tableau assez fidèle de cette polémique ardente soutenue par Broussais. Après l'avoir montré comme orateur, il le cite comme journaliste. « Un organe périodique était devenu nécessaire à Broussais, dit-il, il fonda les *Annales de la médecine physiologique*. Broussais y développa un grand talent d'écrivain, se montrant redoutable dans ses arguments, prompt dans ses répliques, habile dans la dialectique, toujours abondant, vigoureux, clair, facile, méthodique, et souvent très-brillant ; de tous les ouvrages qu'il publia, son journal est peut-être le plus étonnant. Pendant treize ans consécutifs, sans relâche comme sans fatigue, il y répondit à des adversaires qui se succédaient aussitôt qu'ils étaient vaincus ou découragés; c'était donc toujours contre des hommes nouveaux, préparés de longue main à la polémique, qu'il avait à lutter. Parmi ses adversaires aucun ne l'attaqua avec plus de verve et de talent qu'un jeune médecin, nommé Miquel, alors rédacteur en chef de la *Gazette de santé*. Dans ses *Lettres adressées à un médecin de province*, Miquel se montra très-spirituel, très-instruit et très-incisif. On a de lui une poème intitulé : *La Médecine vengée ;* il a publié les biographies de Bichat et de Parmentier. Ces deux Éloges ont été couronnés.

Plus sévère que M. Fée, M. Peisse a tracé de main de maître un tout autre tableau des luttes soutenues par Broussais : il voit en lui un puissant agitateur et non un réformateur, un chef d'insurrection dans la science et non un organisateur, très-fort en effet dans la critique, il faillit en grande partie à sa tâche dans la construction. Comme professeur, ajoute M. Peisse ; il eût été fort médiocre, s'il n'avait possédé la qualité essentielle de l'orateur, recommandée par Cicéron, l'action. Son éloquence était lourde, embarrassée, confuse et triviale, il débitait péniblement ce qu'il savait le mieux, et cependant ses leçons ont attiré, captivé, enthousiasmé, exalté la jeunesse, par quel moyen ? par un seul, mais infaillible, la passion ; personne n'a mieux accentué une parole de dédain, fait vibrer un sarcasme, et dardé une invective ; il y avait dans le rhythme et le timbre de sa voix une puissance d'expression indicible, un feu intérieur animait et colorait toutes ses paroles ; mais quand ce feu n'a plus rien eu à dévorer, Broussais a perdu toute sa force.

J'ai dit tout à l'heure que Broussais, même au milieu de ses plus grands écarts, s'est montré grand observateur. On s'est avisé, depuis quelque temps, de lui contester cette qualité ; on a dit de lui qu'il avait méconnu l'importance des détails dans l'exposition des faits, et qu'il ignorait l'art d'en déduire les conclusions pratiques.

Ceux qui lui ont fait ce reproche ont montré qu'ils n'avaient ni lu ses ouvrages avec quelque attention, ni connu les incidents de sa carrière scientifique.

Qu'on lise son *Examen des doctrines médicales*, et on verra au contraire avec quelle force, avec quelle hauteur de pensée il s'élève contre ceux qui professent qu'on doit négliger les détails dans la prescription des maladies ; contre ces prétendus génies qui se disent guidés par les vues les plus larges, et qui, pleins de la majesté de leur sujet, ne peuvent consentir à descendre dans les particularités ; qui se bornent à dessiner à grands traits les caractères généraux des maladies, laissant aux esprits du second ordre le perfectionnement des détails. « Ceux qui tiennent ce langage, « s'écriait Broussais, sont de fiers théoriciens ; d'au« tres s'empressent de les imiter. Moi, je n'y trouve « qu'un vain écho, et j'affirme que cet écho cessera de « se faire entendre quand les médecins chercheront « à vérifier les faits, non dans les livres, mais au lit « des malades. »

Mais que voulait enfin Broussais ? Quel but se proposait-il en soutenant ainsi, envers et contre tous, cette guerre à outrance, cette grande polémique médicale ? Était-ce, comme il le répétait si souvent, afin

de terrasser l'*ontologie médicale?* C'eût été s'arrêter en chemin ; le but que se proposait avant tout Broussais, c'était d'établir un nouveau *système* en médecine, une *théorie* générale que lui et ses partisans désignaient sous le nom de théorie de l'*irritation*.

Cette théorie, est parfaitement connue. On sait qu'elle n'est, au fond, qu'un prétendu *rationalisme* systématisé, correspondant de tout point au *méthodisme* des anciens. On sait que Broussais, reprenant, sous une forme qu'il croyait nouvelle, le *dualisme* pathologique professé dans l'antiquité par Thémison (de Laodicée), Thessalus (de Tralles), et Soranus (d'Éphèse) ; et, dans les temps modernes, par Sylvius, Hecquet, Fréd. Hoffmann et Brown ; que Broussais, dis-je, était venu de nouveau dichotomiser, pour ainsi dire, toute la pathologie. Je ne chercherai donc point à démontrer le peu de fondement de cette théorie.

Reproduite d'âge en âge, et fondée sur de pures hypothèses, elle n'a jamais varié que par les proportions diverses attribuées à ses deux termes ; de sorte que, tout en restant la même, elle a pu être pour tel praticien le contre-pied de ce qu'elle avait été pour tel autre. Qui ne sait, par exemple, que si, d'après Brown, 97 malades sur 100 sont *asthéniques*, pour Broussais la proportion est diamétralement opposée? De telle sorte que, suivant le premier, c'est aux *toniques* qu'il faut toujours avoir recours ; tandis que, suivant le second, c'est aux *débilitants* qu'il faut donner la préférence, sous peine d'être incendiaire.

Voilà où conduisent les théories [1].

Et sur quoi se fondait Broussais pour raisonner ainsi? Sur de prétendues conditions *organiques* qu'il n'avait jamais vues et que personne n'aurait pu voir, qu'il décrivait avec complaisance, auxquelles il revenait sans cesse, qu'il invoquait à chaque instant et qui étaient de pures abstractions, constituant ainsi l'*ontologie* la plus flagrante : c'était tantôt une *accélération* ou un *ralentissement* des mouvements moléculaires; tantôt une *condensation* ou un *relâchement* de trois ordres de fibres! D'où l'irritation, la subirritation, l'abirritation, et enfin la fameuse *gastro-entérite*, dernier mot de cette doctrine dite physiologique.

Ce système, je le répète, était une pure conception de son esprit, un être de raison; il voulait y attacher sa gloire, mais la gloire lui est venue d'autre part, et par là j'entends de l'*impulsion toute pratique* qu'il a donnée aux recherches de la nouvelle génération médicale, et en vertu de laquelle il nous a

[1] J'aurais dû dire les mauvaises théories, les théories incomplètes; car une bonne théorie, dans la science, est le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Assez de personnes crient aujourd'hui contre les théories, comme elles crient contre les idées; ces esprits bornés se condamneraient volontiers à n'avoir plus d'idées, dans la crainte d'avoir des idées préconçues. Suivant eux, il faut bannir toute espèce de raisonnement; la science ne se composerait que de faits particuliers bien observés; ils ne veulent ni rapprochement, ni liaisons systématiques; eh bien! on ne saurait trop le répéter : pas de théorie, pas de science; sans doute nous ne pouvons encore aspirer à une théorie générale en médecine, mais nous avons quelques théories partielles; il faut les approfondir, il faut s'efforcer de les rallier à d'autres, et alors nous ferons véritablement de la science; mais j'aurai encore occasion de revenir sur cette question.

tous ramenés à l'étude des *lésions organiques*, à la recherche du *diagnostic local*, et à la véritable *interprétation des symptômes*.

C'est en cela, je le répète, que Broussais s'est montré digne de sa haute renommée ; c'est en cela qu'il a rendu d'immenses services à la science; sans doute cette voie avait déjà été tracée : Morgagni, Bichat, Pinel, Prost y étaient entrés avant lui, mais avec une sorte d'hésitation, incertains et regardant toujours en arrière. Broussais, au contraire, proclame hautement qu'on ne saura rien en médecine tant qu'on ignorera le grand art d'*explorer* les organes et d'*interpréter* les symptômes, et c'est vers ce double but, qu'usant de sa force, pour ne pas dire de sa violence, il a poussé, ou plutôt précipité les esprits ; c'est en ce sens qu'il est resté le promoteur de tous les progrès accomplis de nos jours en médecine; c'est à lui qu'il faut en rapporter l'honneur.

Explorer les organes, *interpréter* les symptômes, voilà, je le répète, ce qu'il a enseigné aux nouvelles générations, et c'est ce qui lui méritera une reconnaissance éternelle : sa gloire, comme *théoricien*, a été brillante sans doute, mais tumultueuse et passagère; comme *clinicien*, sa gloire grandira à mesure que la science fera de nouveaux progrès ; son système n'a pu avoir qu'une existence éphémère ; son impulsion clinique porte encore aujourd'hui ses fruits, et ici il n'a eu qu'un rival avec lequel je vais le mettre un moment en parallèle.

J'ai dit, en commençant cet Éloge, que la Bretagne était la patrie commune de Broussais et de Laënnec;

or il est arrivé que ces deux hommes d'élite, ces deux génies se sont rencontrés dans le chemin de la science, on pourrait même dire qu'ils s'y sont heurtés.

Ils étaient nés à neuf ans de distance l'un de l'autre; Broussais était l'aîné; leur enfance s'était écoulée à peu près de la même manière : Broussais sous les yeux de son père, qui était médecin; Laënnec chez un oncle, qui était également médecin; tous les deux font d'excellentes études, mais déjà dans des directions différentes : Broussais étudie avec une sorte de prédilection les classiques latins, et il orne sa mémoire des plus beaux passages des poëtes et des prosateurs; mais il ne va pas au delà; Laënnec étudie le grec et le latin en philologue, en savant, et dans l'intérêt des sciences qu'il cultivera plus tard, c'est-à-dire pour remonter aux originaux, pour consulter les textes les plus purs et s'initier enfin à tous les trésors de l'antiquité médicale.

Broussais et Laënnec viennent ensuite à Paris après avoir fait une courte campagne, l'un contre les Vendéens, l'autre contre les Chouans. Mais leur vie va être toute différente : Laënnec ne quitte plus les écoles, il passe des bibliothèques aux amphithéâtres; Broussais, d'un caractère plus aventureux, va suivre nos armées des bords du Danube aux colonnes d'Hercule, et ne revient dans nos écoles qu'à la chute de l'Empire.

Pendant cette vie militaire, il avait imaginé tout un système médical; peu soucieux de ce qu'on avait fait avant lui, il croyait que tout était à refaire; il lève un drapeau, et sur ce drapeau il écrit : *Ab imis instauranda scientia !*

Laënnec, au contraire, avait longtemps vécu avec les anciens; loin d'être exclusif, il avait demandé aux théories *humorales* ce qu'on peut leur emprunter; il croyait aux altérations des *solides;* mais en même temps il admettait cette *force vitale* qui imprime les mouvements et dont avait parlé Hippocrate.

Broussais, esprit ardent, belliqueux, s'était fait bientôt chef de parti; bon gré malgré, il avait rangé tous les faits sous les lois de sa dichotomie pathologique.

Laënnec, esprit froid, positif, contenu, n'avait point voulu aller au delà de quelques groupes de faits bien observés; une saine et profonde érudition lui avait montré la vanité des théories générales qu'on retrouve d'âge en âge dans l'histoire de la médecine; s'il inclinait vers un système, c'était plutôt en faveur du Stahlianisme. Broussais était resté vitaliste en pathologie, mais nous le verrons bientôt entreprendre de matérialiser jusqu'à l'âme, ou le principe des facultés intellectuelles.

Telles étaient les doctrines dont étaient imbus ces deux grands maîtres; rien, comme on le voit, n'aurait pu les concilier; mais, il faut le dire, ils se sont mal jugés, ils ont été injustes l'un à l'égard de l'autre.

Broussais n'a voulu voir, dans *le Traité de l'Auscultation*, qu'un sombre et triste roman, qu'un amas fastidieux de faits indigestes ou de curiosités inutiles. De son côté, Laënnec a méconnu le vrai mérite de Broussais; il n'a vu en lui que le théoricien exclusif et jamais le grand praticien.

Laënnec trouvait que Broussais et lui cultivaient

des sciences toutes différentes, sinon dans leur but, du moins dans leur objet immédiat : il se félicitait de s'être uniquement attaché à constater la valeur de quelques *signes* purement physiques, et d'avoir négligé les symptômes; Broussais, au contraire, se faisait gloire d'avoir cherché de préférence à interpréter les *symptômes;* et c'est là peut-être, dans ce débat, ce qui lui donne la supériorité sur son illustre rival.

De quel côté, en effet, se trouve, après tout, la maladie? est-ce, comme le voulait Laënnec, dans les lésions matérielles, ou bien, comme le prétendait Broussais, dans la succession des symptômes?

S'il fallait opter, le choix ne serait pas douteux; Broussais du moins s'attaque à la vie, à l'exercice même des fonctions; tandis que Laënnec, s'attachant à la matière, ou plutôt au cadavre, se jette dans un aveugle fatalisme et justifie cette pensée d'Asclépiade, que la médecine ainsi comprise est une stérile méditation de la mort; Broussais veut, avant tout, qu'on arrête le mal; il demande qu'on lui forme un tableau aussi vrai qu'*animé* des malheureux livrés aux angoisses de la douleur : « Débrouillez-moi, s'écriait-il, « débrouillez-moi, par une savante analyse, les cris « souvent confus des organes souffrants; faites-moi « connaître leurs influences réciproques, dirigez ha- « bilement mon attention vers le douloureux mobile « du désordre universel qui frappe mes sens, afin que « j'aille y porter le baume consolateur qui doit termi- « ner cette scène déchirante, et alors j'avouerai que « vous êtes un homme de génie. »

Admirables paroles qui montrent en quoi le génie

de Broussais différait de celui de Laënnec. Mais, nous l'avons déjà dit, des deux côtés il y avait prévention; ces deux hommes étaient nés pour se compléter l'un par l'autre; ils ne l'ont pas voulu; l'un était impatient du joug, désireux de la gloire, et il a voulu la chercher dans un système conçu *à priori;* l'autre, plus modeste, a cherché la sienne dans un nouveau mode d'observation, et cette gloire, non plus, ne lui a pas fait défaut.

Mais je reviens à Broussais et à ses travaux.

Broussais croyait avoir terrassé ce qu'il appelait l'*ontologie* en médecine; au fond c'était l'*animisme* de Stahl qu'il avait ainsi attaqué, non pour y substituer un organicisme pur, mais les propriétés vitales imaginées par Bichat. Jusque-là il n'avait point eu à s'occuper du principe des facultés intellectuelles.

Je vais dire comment il y a été conduit. Vers la fin de la Restauration, des hommes d'un incomparable talent, écrivains du premier ordre, habiles surtout dans l'art de manier la parole, avaient établi une nouvelle école en philosophie; ils avaient su se concilier la faveur de la jeunesse; car, eux aussi, se posaient comme des réformateurs. En 1828, c'est-à-dire à l'époque où Broussais s'avisa de les attaquer dans son *Traité de l'irritation et de la folie*, les philosophes dont je parle étaient à l'apogée de leurs succès : assez heureux pour avoir eu à supporter quelques persécutions sous le gouvernement de la Restauration, une réaction libérale les avait ramenés triomphants dans leurs chaires, et les élèves les avaient salués par de longs applaudissements.

Qui de nous ne se rappelle l'enthousiasme de cette

studieuse et libérale jeunesse de la Restauration? Avec quelle ardeur elle courait entendre ces nouveaux docteurs en Sorbonne, séduite qu'elle était par la beauté de leur parole et la grandeur de leur enseignement!

Cette nouvelle philosophie prétendait avoir fait justice des doctrines sensualistes du dix-huitième siècle; elle procédait, disait-elle, de Platon et de Descartes; son cadre était immense, elle venait de nouveau soulever ces hautes et brûlantes questions qui sont aussi vieilles que l'humanité et que la science croit toujours récentes.

Y a-t-il ou non une intelligence au sein de ce vaste univers? Que si ce *dieu* existe, est-il distinct et agissant, ou plongé dans un repos éternel? Est-il à la fois le créateur et le suprême ordonnateur des mondes?

Et ensuite qu'est-ce que l'*âme* humaine? Est-elle ou non distincte de l'organisation? Est-elle immortelle et responsable? Quelle est la destinée de l'homme? Qu'est-ce que le libre arbitre, la volonté, la conscience?

Telles étaient les questions reprises par ces philosophes; telle était la sainte et noble mission qu'ils s'étaient imposée : appeler la jeunesse à la méditation de ces grands problèmes, chercher avec elle le mot de ces redoutables énigmes, de ces énigmes, disait Jouffroy, qui reviennent si souvent, dans le cours de la vie, à l'heure de l'injustice, de la douleur et de la maladie, en présence de la nature et dans l'obscurité des nuits sans sommeil, ne sont-ce point là en effet les questions qui intéressent toute nature humaine, la plus barbare comme la plus civilisée, la plus éclairée comme la plus ignorante?

Mais ce qui suscita de nombreux ennemis à la nouvelle philosophie, ce fut précisément l'étendue de son cadre et la hardiesse de ses questions. Par cela seul, en effet, qu'elle s'attribuait l'étude de la *théodicée* et de la *psychologie*, elle souleva contre elle les clameurs des théologiens et des médecins; elle eut beau faire des concessions, protester de son respect pour l'Église et pour la médecine; elle eut beau sous-diviser la théodicée et la psychologie, dire aux théologiens qu'elle distinguait deux ordres de vérités, les unes *naturelles* et les autres *surnaturelles*, ajoutant que les premières seules étaient de son domaine et qu'elle s'inclinait devant les secondes, les théologiens répondirent à ces philosophes en déclarant qu'ils étaient des *impies*[1] !

D'un autre côté, la nouvelle philosophie eut beau dire aux médecins qu'elle distinguait deux moitiés dans l'histoire de l'intelligence humaine, deux ordres de faits, les uns tombant directement sous les *sens*, les autres accessibles seulement à la *conscience*, et qu'elle ne se réservait que ceux-ci, les premiers appartenant à la physiologie, les médecins répondirent à ces philosophes par l'organe de Broussais, en déclarant qu'ils étaient des rêveurs ou plutôt *des malades*[2].

[1] Les théologiens aujourd'hui ne sont plus aussi sévères à l'égard des philosophes de la nouvelle école, ils ne les appellent plus des impies, ils les appellent de nobles esprits et ils les félicitent d'avoir relevé l'étendard du spiritualisme; c'est qu'aussi ils se trouvent en face de quelques hommes intrépides qui contrôlent par la science ce qui ne relevait que de la tradition et de l'autorité.

[2] Ce n'était pas tout à fait sans raison que les physiologistes se plaignaient d'un semblable partage dans leurs études; il y avait bien deux

Et quant à leur prétendue moitié de psychologie, Broussais en niait complétement l'existence, par la raison toute simple, disait-il, que l'âme humaine est une pure entité, placée par les psychologues sur la

ordres de faits, mais au fond il n'y avait pas là deux sciences distinctes; les limites posées ainsi par les philosophes étaient fictives; comment en effet aurait-on été fondé à dire aux physiologistes : vous étudierez les impressions faites par les objets extérieurs sur les sens, vous suivrez les sensations le long des cordons nerveux, vous chercherez dans le cerveau le lieu où aboutissent ces sensations, mais vous vous arrêterez là, car votre domaine ne va pas plus loin; ici une science nouvelle commence; vous êtes incompétent pour tout ce qui concerne la perception de ces sensations, leur comparaison, etc.; ceci n'est pas de la physiologie, c'est de la psychologie; et de même pour les faits relatifs aux mouvements, bon nombre de ces mouvements sont suscités par la volonté; or la volonté n'est pas non plus de votre compétence, elle aussi appartient à la psychologie, mais quand il s'agit des mouvements considérés en eux-mêmes votre science rentre dans ses droits, et c'est à vous qu'il appartient de rechercher dans le cerveau, ou mieux dans l'axe cérébro-spinal, d'où part cet influx nerveux qui, courant le long des nerfs, va solliciter tel ou tel muscle à se contracter.

Tout cela, je le répète, était fictif, tout cela était arbitraire et de part et d'autre il y avait exagération; si en effet les psychologues ne pouvaient être admis à exclure ainsi les physiologistes de toute étude dans l'ordre des faits de conscience, les physiologistes tombaient de leur côté dans un excès contraire quand ils voulaient interdire aux philosophes jusqu'à l'étude de l'homme moral; et surtout lorsqu'à l'exemple de Broussais, ils soutenaient que leurs raisonnements n'étaient que des hallucinations.

Cette dissidence du reste entre les purs psychologues et les physiologistes paraît avoir existé de tout temps.

Socrate, dans le Théétète, veut qu'on éloigne les profanes, j'entends par là, dit-il, ceux qui ne croient pas qu'il existe autre chose que ce qu'ils peuvent saisir à pleines mains, qui nient et les actes de l'esprit et les générations des choses et tout ce qui est invisible.

— Tu parles là, Socrate, reprend Théétète, d'une espèce d'hommes durs et intraitables......

Il y avait donc au temps de Socrate des philosophes de la trempe

glande pinéale ou sur le pont de Varole. Et ne savez-vous pas, ajoutait-il, que toutes les facultés intellectuelles sont attachées à l'encéphale, qu'elles naissent, s'altèrent, s'amoindrissent et se détruisent avec ce grand instrument matériel? Ne voyez-vous pas, reprenait-il, que ces facultés sont graduées, fractionnées,

de Broussais, c'est-à-dire durs et intraitables; il serait cependant facile de citer, parmi les physiologistes de l'antiquité, des penseurs qui, tout en tenant compte des faits qui tombent sous les sens, n'ont jamais entendu nier les actes de l'esprit et les générations des choses.

Ainsi Galien, tout grand organicien qu'il était, admettait parfaitement les faits de conscience, j'entends par là, disait-il, les fonctions propres de l'âme; λέγω δ'ἰδίας ἐνεργείας; et telle que pour les accomplir elle n'ait besoin d'aucune autre partie (organique) ἃς δι' οὐδενὸς ἄλλου μορίου ποιεῖται καὶ καθάπερ δι' ὀργάνου.

Il est clair, ajoute-t-il, que si l'âme voit et entend, ce ne peut être qu'à l'aide des yeux et des oreilles; κατὰ μὲν γὰρ ἀληθῆ λόγον καὶ βλέπειν αὐτο τοῦτο καὶ ἀκούειν ὑποληπτέον, ἀλλὰ δι' ὀφθαλμῶν μὲν βλέπειν, δι' ὤτων δὲ ἀκούειν; mais, poursuit Galien, pour que l'âme conçoive et se ressouvienne; pour qu'elle juge et se détermine, il n'est besoin ni d'yeux, ni d'oreilles, ni de langue, ni de quelque organe que ce soit; ἐννοεῖν μέντοι καὶ μεμνῆσθαι καὶ λογίζεσθαι καὶ προαιρεῖσαι, μῆτ' ὀφθαλμοῖς ἔτι, μήτ' ὠσὶ μήτε γλώττῃ, μήτ' ἄλλῳ τινι προσχρώμενον. (*De Locis affectis.*)

Les physiologistes, de nos jours, n'ont pas été moins conciliants; tout en admettant, en effet, que les notions du monde extérieur ne peuvent nous arriver que par les sens, et sans pour cela reconnaître deux sciences distinctes, ils ont fait une large part aux actes de conscience; ainsi Muller a parfaitement distingué ce qu'il appelle la mécanique cérébrale des actes intellectuels proprement dits; sous le nom de mécanique du cerveau, il n'a voulu parler que des faits de sensibilité et de motilité, de sensations et de mouvements; cherchant si dans le cerveau il n'y a pas des points de départ distincts pour la motilité, et des points d'arrivée, des aboutissants pour la sensibilité; belles questions qui sont aujourd'hui en voie de progrès; mais Muller s'est bien gardé de donner les actes de la pensée elle-même, comme n'étant aussi que des mouvements.

inégales, variables, comme les organes qui les accomplissent? donc elles ne peuvent dépendre d'un tout indivisible, identique et toujours *sibi constans.* Il y a plus, ajoutait Broussais, suspendez pour un moment l'action des agents extérieurs sur l'homme, et vous anéantirez toute action nerveuse; vous ferez disparaître avec la vie ce qu'il vous plaît d'appeler pompeusement la seule partie noble et sublime de notre être, l'esprit, l'âme, l'immatériel!

Voilà quelles étaient les principales objections de Broussais, celles qu'il regardait comme décisives et triomphantes.

Mais à cela les philosophes répondaient :

Que personne aujourd'hui parmi eux ne songe à placer l'âme humaine sur la glande pinéale ou sur le pont de Varole; Descartes, disaient-ils, a pu se laisser aller un moment à ces absurdes suppositions, mais elles sont coutumières à vos anatomistes; ces localisations de l'âme appartiennent aux Lancisi, aux Lapeyronie, aux Willis, aux Vieussens, aux Sœmmerring et à tous leurs élèves.

Et quant à ce qui concerne le développement et le dépérissement simultané des facultés de l'intelligence et du cerveau, c'est la vieille et banale objection de tous les matérialistes depuis Épicure et Lucrèce jusqu'à Laméthrie et d'Holbach, c'est le :

Gigni pariter cum corpore et una
Pariterque senescere mentem.

Erreur commune à tous ceux qui n'ont point su analyser l'entendement humain; ce n'est pas le *moi*

en effet, ce n'est pas l'esprit indivisible de sa nature qui tombe ainsi en ruines avec le corps; ce sont vos facultés secondaires, c'est la sensibilité avec tous ses modes, la sensibilité auditive, olfactive et visuelle; c'est la mémoire, ce sont les passions; mais tout cela n'est pas le *moi;* les passions agitent le *moi*, elles l'entravent, elles l'aveuglent, mais elles ne le constituent pas. L'intelligence elle-même ne doit pas être confondue avec le *moi;* elle l'éclaire, elle le guide; mais le *moi* en est tellement distinct qu'il a la conscience de toutes ses incertitudes et de toutes ses faiblesses; il sent parfois que ce flambeau va s'éteindre, ou qu'il va l'entraîner dans les abîmes de la démence!

Voilà ce que répondaient les psychologues; mais Broussais se gardait bien de les suivre sur ce terrain; il se retranchait dans les doctrines de Locke, de Condillac et de Cabanis, et n'admettait aucune de ces distinctions, qu'il traitait de subtilités; sa philosophie était celle du dix-huitième siècle, et il n'en voulait pas sortir[1].

Cette philosophie, après tout, dont il avait si auda-

[1] Je ne sais jusqu'à quel point Broussais avait fait de ces trois philosophes l'objet de ses études; c'était plutôt de lui-même et par une pente toute naturelle de son esprit qu'il avait adopté leurs opinions, et comme physiologiste, c'était avec Cabanis qu'il avait le plus d'analogie.

Broussais avait peu d'érudition même en médecine; quant à l'histoire de la philosophie, il l'ignorait à peu près complétement; il savait en gros seulement que Locke, le premier dans les temps modernes, était revenu à ce vieil axiome que rien ne peut arriver dans l'entendement qui n'ait passé par les sens. Locke a été, en effet, le chef de cette école qui, plus tard, a voulu se donner comme française, comme si Descartes et Malebranche n'avaient pas existé. Locke, du reste, devait plaire à Broussais; car il prenait son point de départ

cieusement relevé l'étendard, avait rendu d'insignes services à l'humanité ; ce n'était point, il est vrai, par sa métaphysique qu'elle avait brillé, ce n'était point non plus par sa critique des différents systèmes : c'était par ses admirables principes de tolérance et de liberté. Telle était la grande et noble cause qu'elle avait servie ; elle était venue dans le monde assurer

dans un fait tout organique, l'impression première exercée sur un des sens; il est vrai qu'il avait conservé à l'âme son principe d'activité, qu'il lui avait laissé ses propres facultés, mais cette activité ne pouvait s'exercer qu'en vertu de modifications organiques.

Mais ce n'est pas tout, non-seulement Locke s'est attaché à combattre l'innéité des idées, mais il a été jusqu'à nier l'innéité des principes absolus et jusqu'à l'aptitude à concevoir certaines vérités; déjà, du reste, de son temps on lui objectait qu'il est des maximes invinciblement et universellement adoptées dès qu'elles sont connues et que par conséquent il y a quelque chose d'antérieur dans l'esprit humain, quelque chose qui permet à l'esprit de *reconnaître*.

Quant à Condillac, il était en progrès pour Broussais, car dans son système tout dérive de la sensation, tout : principes, idées, propriétés et facultés, ce qui ne l'empêche pas, dans ses analyses, de faire intervenir un élément nouveau qu'il désigne sous le nom de conscience.

Mais c'est Cabanis qui est ici vraiment le maître de Broussais, car pour lui, le moral n'est que le physique considéré sous certains points de vue particuliers, de sorte que le titre même de son livre est un nonsens; et comme tout est simple dans son système, comme tout paraît s'expliquer avec facilité! La *vie*, dit-il, n'est qu'une suite de mouvements; les opérations de l'*âme* ou de l'esprit résultent aussi de mouvements exécutés par l'organe cérébral, etc., etc.

Cabanis est donc encore plus exclusif que Condillac, celui-ci du moins accordait dans ses explications un rôle à l'intellect, il le faisait intervenir; Cabanis ne voit plus que de la matière en mouvement dans l'acte de la pensée, mouvements il est vrai que personne n'a jamais vus et ne verra jamais, mais qui suivant lui n'en existent pas moins.

Cabanis, toutefois, avait fini par modifier toutes ses idées, et nous aurons à comparer sa dernière profession de foi avec celle de Broussais.

les droits de la raison, et elle avait amené la rénovation de peuples couverts de la rouille de tous les préjugés ; elle avait proclamé, à la face des rois, les éternels principes d'égalité et d'humanité qui aujourd'hui font le tour du monde et qui vont enfin entrer dans le code de toutes les nations, après avoir si longtemps gouverné les intelligences, les habitudes et les mœurs.

Jusqu'ici Broussais n'était point sorti de son rôle d'opposant; partout où il avait cru entrevoir des fauteurs d'ontologie, il s'était mis en mesure de les attaquer; mais sa position allait changer.

La révolution de 1830 avait amené enfin la réparation de grandes injustices : les professeurs qui avaient été exclus de la Faculté par une sorte de coup d'État en 1823, furent réintégrés dans leurs chaires; on fit plus : une nouvelle chaire fut instituée, celle de *Pathologie et de Thérapeutique générales*, et cette chaire fut confiée à Broussais.

Si on avait voulu créer un enseignement pour un grand théoricien, on n'aurait pas mieux choisi; c'est, en effet, dans le programme de la pathologie générale qu'on peut aborder toutes les théories, tous les systèmes, en déterminer les bases, en sonder les profondeurs. Broussais devait donc se trouver parfaitement à son aise dans ce nouvel enseignement : tout semblait réuni pour lui assurer de nouveaux succès : il avait pour lui l'autorité d'un grand nom, les plus glorieux antécédents, un vaste amphithéâtre, un auditoire favorablement disposé; et, cependant, chose étrange ! son amphithéâtre finit par devenir presque désert, et il ne trouva plus que solitude autour de lui !

Comment expliquer ce triste abandon? D'où vient que sa voix semblait avoir perdu tout son prestige? que cette tête expressive et passionnée qui, en d'autres temps, avait soulevé tant d'orages, n'excitait plus d'agitation? C'est qu'il avait accompli sa mission d'agitateur, c'est qu'il n'y avait plus d'opposition à faire; tous les obstacles étaient tombés, et c'était ce qu'il ne comprenait pas : aussi son désappointement fut cruel, quand, au lieu de cette foule qui, en d'autres temps, suivait ses pas et envahissait son amphithéâtre, il voyait, à son arrivée, les bancs se dégarnir peu à peu des auditeurs attirés par celui qui l'avait précédé dans sa chaire; et sa douleur n'était pas moins vive lorsque, vers la fin de ses leçons, il voyait des flots d'auditeurs descendre de nouveau pour entendre celui qui allait lui succéder. Le chagrin qu'il en éprouvait se trahissait sur sa belle figure, et cependant, disons-le, il aurait dû plutôt en ressentir un noble orgueil et en conclure qu'il était temps de se reposer dans sa gloire.

Il aurait pu se dire, en effet, et à bon droit, que ce grand concours d'élèves à la Faculté, c'était lui, après tout, qui l'avait appelé; que si l'enseignement de ses collègues avait quelque éclat, c'était à lui, Broussais, qu'ils le devaient; car ils n'avaient fait que suivre, à leur insu, pour la plupart, l'impulsion qu'il leur avait donnée; tous, en ce sens, étaient ses élèves et leur triomphe était à lui [1] !

Mais Broussais n'aurait pu s'accommoder de cette nouvelle position; il voulait à tout prix ressaisir cette

[1] Le succès dans l'enseignement n'est durable que quand il y a véritable enseignement; or Broussais n'avait pas dispensé ce véritable

popularité qui semblait lui échapper : il n'était point né, d'ailleurs, pour un paisible enseignement, il n'aurait jamais voulu consentir à se répéter, comme tant d'autres, d'année en année ; il lui fallait de brûlantes controverses, des luttes, des émotions poignantes, et c'était là ce qu'il ne pouvait espérer dans l'enseignement officiel de la pathologie générale. Là où il n'y a plus de résistance, il n'y a plus de luttes; dans cet état de choses, il résolut de laisser là son programme et d'inaugurer un enseignement auquel il avait préludé dans son livre *de l'Irritation et de la Folie;* je veux parler de la *localisation* des facultés intellectuelles.

A plus d'un titre Broussais pouvait aborder ce sujet. Les philosophes eux-mêmes, rendant justice à ses grandes qualités, l'avaient accepté dans leurs rangs, sans répudier pour cela leurs doctrines, et sans lui demander l'abandon des siennes. Sur le rapport de M. Cousin, son généreux adversaire, Broussais venait d'être nommé membre de l'Académie des *sciences morales et politiques;* il y occupait le fauteuil de Cabanis et y continuait ses doctrines.

Mais, je viens de le dire, ce n'était point à une retraite qu'il aspirait; comblé d'honneurs et de distinc-

enseignement qui consiste bien plus à exposer l'état contemporain de la science, qu'à lutter pour faire prévaloir de nouvelles idées. M. Peisse a été peut-être un peu sévère; mais il faut reconnaître avec lui que Broussais n'a jamais été un véritable professeur, pas plus au Val-de-Grâce qu'à la Faculté ; que sa forme était presque toujours l'antipode de la méthode didactique, que le plus souvent il disputait, il querellait, déclamait, raillait ou fulminait, mais n'enseignait pas ; que c'était enfin un orateur populaire, un tribun, un polémiste, et non un maître qui expose, explique et démontre.

tions, il voulait de nouveau agiter les esprits, et, désespérant d'y parvenir autrement, il se jeta dans une science qu'en d'autres temps lui-même il avait attaquée, c'est-à-dire dans la *Phrénologie*.

Cette prétendue doctrine n'était rien moins qu'une nouveauté. En 1807, dans les plus beaux temps de l'Empire, Paris avait vu arriver dans ses murs un médecin allemand, doué d'une faconde inépuisable et d'une confiance dont rien n'approchait; il s'annonçait comme le fondateur d'une nouvelle physiologie du cerveau, et comme auteur d'ouvrages considérables : c'était le docteur Gall, dont le système préoccupa bientôt tous les esprits.

S'il n'avait eu d'autres prétentions que de démontrer, le scalpel à la main, la pluralité des organes de l'encéphale, et de prouver, par des observations sérieuses, les rapports de chacune de nos facultés avec ces mêmes organes, il n'aurait guère excité que l'attention des savants; mais il se posait dans le monde, comme ayant fait la découverte d'une véritable *carte crâniologique*, étendue au pourtour de la tête de tous les hommes, et telle que chaque penchant, bon ou mauvais, chaque faculté s'y trouve régulièrement distribuée avec ses limites et ses frontières distinctes; d'où il suivait que quiconque connaissait son système n'avait qu'à jeter les yeux sur une tête humaine pour y lire toute une vie de crimes ou de vertus, d'abjection ou de gloire, de bassesses ou de grandeurs.

Il n'en fallut point davantage pour exciter un engouement universel; le nom de Gall devint aussi populaire et son système aussi goûté que l'avait été en

d'autres temps celui de son compatriote Mesmer, à ce point que l'homme de génie qui gouvernait alors la France en conçut, dit-on, lui-même quelque jalousie!

Tel était l'enseignement que Broussais substitua tout à coup à celui de la pathologie générale [1].

[1] J'ai dit ailleurs ce qu'on doit penser de cette pseudo-science qu'on nomme la phrénologie; je me bornerai à reproduire ici les conclusions auxquelles j'étais arrivé, et qui du reste étaient conformes à celles qu'avait déjà formulées un physiologiste dont personne ne contestera l'autorité; je veux parler de J. Muller; ce professeur avait dit, en parlant de la doctrine de Gall, qu'il n'y a pas *un seul fait* qui prouve, même de la manière la plus éloignée, ni qu'elle soit vraie en la considérant sous un point de vue purement général, ni que ses applications spéciales soient exactes.

Quiconque, en effet, se sera livré à l'examen sérieux de cette prétendue doctrine, restera convaincu qu'il n'y a pas un seul fait qui puisse lui servir d'appui; il y a des assertions, il y a des récits, des anecdoctes, mais pas une observation proprement dite. Muller est donc parfaitement dans le vrai quand il ajoute que l'organologie de Gall manque absolument de bases expérimentales.

Que si on réunit ce qu'on appelle des faits, c'est-à-dire des observations exactes sur les différentes lésions de l'encéphale, et si on cherche à les grouper en tant qu'ils se rapportent aux quatre grandes régions de l'encéphale : la région frontale, celle des lobes moyens, celle de la portion postérieure et celle du cervelet, c'est à peine si pour les fonctions que j'appellerai mécaniques on peut arriver à quelques résultats positifs; mais pour ce qui est des fonctions de l'intelligence à proprement parler, il est impossible d'aller au delà de cette proposition générale; à savoir, que les hémisphères sont destinés à l'accomplissement de ces fonctions.

Si en effet les expérimentateurs sont arrivés à quelques faits spéciaux, ces faits ne sont relatifs qu'à la mécanique du cerveau, c'est-à-dire à des faits de sensibilité et de motilité; mais rien de semblable n'a été constaté pour les phénomènes de l'intelligence, aptitudes ou facultés, quel que soit le nom qu'on leur donne.

Il est vrai que Gall et ses sectateurs avaient été moins difficiles, ils

Ses leçons attirèrent un grand concours d'élèves et de gens du monde; il put se croire un moment revenu aux premiers jours de sa gloire; le vaste amphithéâtre de la Faculté, naguère si calme et si désert, était encombré d'auditeurs; Broussais avait repris toutes ses allures de tribun; sa voix dominait cette foule bruyante et compacte. C'est qu'aussi il y avait là un puissant attrait pour les jeunes gens : on avait fait courir le bruit que Broussais, dans ce cours de phrénologie, se proposait d'attaquer ouvertement, et avec une hardiesse jusque-là inconnue, les deux grands dogmes de toute société humaine : la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu! On promettait, en son nom, des doctrines dites incendiaires, et le gouvernement, disait-on, interviendrait. Il n'en fallait point davantage pour attirer la foule; les portes de l'amphithéâtre étaient assiégées longtemps avant l'heure de ses leçons, et il s'y passait des scènes tumultueuses qu'il a décrites lui-même avec une sorte d'enivrement.

« A ma première leçon, écrivait-il, afflux immense;

avaient découvert du premier coup une science toute faite, une doctrine complète, un système tout édifié; mais comment avaient-ils procédé? quelles méthodes avaient-ils suivies? Je viens de le dire, ils avaient procédé par voie d'anecdotes et d'assertions; aussi qu'en est-il résulté? qu'un moment ils ont ébloui, engoué la multitude ignorante, qu'ils ont amusé les esprits oisifs; mais aucun de leurs arguments n'a pu résister au contrôle de la science; si on objectait qu'aujourd'hui encore l'organologie de Gall a pour elle quelques sociétés dites savantes, des journaux, des cours, des professeurs destinés à la propager et à la défendre, nous répondrions que ceci ne lui donne pas plus de consistance; les physiologistes dignes de ce nom en ont fait justice depuis longtemps, et tous répètent avec Muller, qu'il faut repousser du sanctuaire de la science ce tissu d'assertions arbitraires qui ne reposent sur aucun fondement réel.

« à la deuxième, pire encore ; à la troisième, bien pire
« encore ; les portes sont brisées comme si elles étaient
« de verre ; plus, rupture de la grille de l'enceinte
« réservée, qui n'est pas de bois, comme celle de mes
« poules, mais de bel et bon fer ; enfin pression telle
« que je risque d'étouffer pour arriver à ma chaire. »

Broussais raconte ensuite comment la police s'en était mêlée, comment son cours fut suspendu, et comment on finit, des deux parts, par transiger, l'autorité, en lui concédant la permission de reprendre ses leçons dans un local loué par les auditeurs, lui en déclarant qu'il croyait en Dieu, non du fond du cœur, comme le commun des hommes, mais comme doit le faire un savant phrénologiste, c'est-à-dire par la partie antérieure de son cerveau !

Quant à l'âme, il se montra plus récalcitrant ; il déclara qu'il ne prenait nullement l'engagement de la protéger contre les inductions de la phrénologie !

C'était en 1836 que Broussais avait voulu ainsi inaugurer l'enseignement de la phrénologie dans nos écoles ; il était encore dans la force de l'âge ; sa constitution athlétique semblait lui promettre de longs jours ; mais déjà il était atteint d'une de ces lésions organiques dont l'origine et les causes sont encore couvertes d'un voile impénétrable. Pour être conséquent avec son système, Broussais les appelait des filles de l'irritation ; mais comme on ne trouve plus même en elles des traces de cette prétendue irritation, il disait que ce sont des filles qui survivent à leur mère. C'était à l'une de ces redoutables désorganisations que lui-même devait succomber

Longtemps il se fit illusion sur le mal qui le minait sourdement; il ne suspendit point ses travaux, il augmenta de près du double son *Traité de l'irritation et de la folie;* en octobre 1838, il lut à l'Académie des sciences morales et politiques un mémoire d'une grande étendue sur le sentiment de l'*individualité*, et un mois après, le 11 novembre, il était mourant.

Il se fit transporter au village de Vitry; les six jours qu'il y passa ne furent qu'une longue agonie.

Buffon a soutenu quelque part, et sans doute pour rassurer les gens du monde, que le passage de la vie à la mort n'est jamais douloureux. Les médecins savent que c'est là une grande erreur : presque toujours la mort est douloureuse, et elle l'est d'autant plus que la constitution offre de la résistance, et que le sujet ne veut pas mourir, et c'est là ce qui arriva à Broussais.

Il eut à soutenir cette terrible lutte pendant de longues heures. Dans la journée du 16 novembre, les douleurs, dit l'un de ses biographes, étaient devenues intolérables; elles lui arrachaient des cris perçants. Vers la onzième heure du soir, il se souleva tout d'un coup sur son séant, ouvrit les bras, qu'il éleva en l'air, en agitant les mains comme pour demander du secours; sa figure avait un air d'effroi et d'horreur difficile à peindre; il se sentait mourir! Une demi-heure après, il rendit un long et dernier soupir.

Sa vie avait été un long combat, et il semble qu'un homme de cette trempe ne devait point se résigner et attendre paisiblement la mort; il semble qu'à ce dernier acte de la vie il devait encore résister, opposer en

quelque sorte la force à la force, et jeter sa poignée de poussière contre cette inexorable et fatale puissance qui l'entraînait au tombeau !

Les funérailles de Broussais furent dignes de sa haute renommée. Le peuple ne s'y trompe pas, il semble reconnaître d'instinct les hommes de génie, mais plutôt encore, il faut le dire, après leur mort que pendant le cours de leur vie ; une foule innombrable suivait son convoi ; les élèves traînaient le char funèbre ; on lui fit traverser les grandes lignes de Paris. A ceux qui demandaient d'où venait ce grand concours de peuple, il suffisait de répondre par un seul mot : *C'est Broussais !*

Le gouvernement rendit hommage lui-même à la mémoire de ce grand réformateur. Le ministre de la guerre écrivit à la veuve de Broussais de nobles paroles : « Votre illustre époux, lui dit-il, laisse parmi « ses collègues un vide immense, et dans l'armée un « souvenir qui ne périra pas ! »

Il me resterait encore à raconter les incidents d'une grande solennité : je veux parler de l'inauguration de la statue de Broussais sur le théâtre même de sa gloire, c'est-à-dire dans l'enceinte du Val-de-Grâce ; j'aurais à dire comment des voix éloquentes se firent entendre pour célébrer une dernière fois cette grande illustration ; mais ceci m'entraînerait trop loin ; et je ne veux point passer sous silence un dernier écrit de Broussais, une page laissée entre les mains de ses amis.

Il a intitulé ces quelques lignes EXPRESSION DE MA FOI.

On a voulu comparer cet écrit à la fameuse lettre de Cabanis à Fauriel; on a dit que c'était un *testament philosophique*, avec cette différence que Broussais était resté fidèle aux principes qu'il avait professés toute sa vie ; tandis que Cabanis avait renié toutes ses doctrines.

Le fait est que ni l'un ni l'autre n'ont menti à leurs doctrines; ils ont fini tous les deux par tomber dans un profond scepticisme, ou plutôt dans cet *animisme* qui, de nos jours, a séduit tant de physiologistes de l'autre côté du Rhin.

Cabanis n'a fait que devancer Broussais quand il a dit que le principe de l'intelligence est répandu partout, puisque partout la matière tend à s'organiser en êtres sensibles, quand il a dit que le *mens agitat molem* est une vérité que le seul aspect de l'univers annonce et célèbre.

Broussais n'a pas dit autre chose; il s'est également plu à reconnaître cette force intelligente et coordonnatrice.

Quant à la distinction du *moi* et à sa persistance après la destruction des organes, c'est une question que Broussais avait fini par trouver inabordable, et que Cabanis avait reléguée dans le domaine des probabilités[1].

[1] Il y a un peu plus que de l'animisme dans les suppositions de Cabanis ; Cabanis trouve qu'il y a dans le monde extérieur non-seulement de l'intelligence, mais encore de la *volonté;* car, outre cette coordination dans les effets, dit-il, il y a une direction évidente; tout marche vers un but précis avec justesse et avec sûreté.

Il est vrai que notre esprit, ajoute-t-il, ne peut pas aller au delà, il ne

Ici se termine, ce que j'avais à dire sur les écrits de Broussais et sur les incidents de sa vie scientifique. J'ajouterai un dernier mot sur sa personne.

Son caractère était grand et son cœur généreux; il s'est peint lui-même dans plusieurs endroits de ses

saurait dire quelle est la nature de ces causes, ou plutôt de cette cause première dont les effets sont tout à la fois si simples et si savants; mais les poëtes et les théurgistes ont fait preuve d'une excessive impertinence en donnant à cette cause nos propres qualités, c'est-à-dire en la rapetissant et en l'abaissant aux idées et aux passions qui nous agitent.

Quant à la persistance du *moi* après la dissolution des organes, Cabanis, tout en paraissant disposé à l'admettre, reste au fond dans des convictions contraires; il avoue, qu'il lui est impossible d'affirmer que la dissolution des organes entraîne celle du système moral de l'homme, et surtout, ajoute-t-il, de la cause qui nous rend susceptibles de sentir, puisque nous ne la connaissons en aucune manière et que vraisemblablement il nous est interdit de la connaître jamais; mais dans la même page où Cabanis fait cet aveu, il donne une explication telle du système moral que, si on l'adopte, il faut en conclure que tout périt en même temps, organes et intelligence; voici ses paroles : « Tout ce qui compose notre système moral actuel est le *produit* des impressions que nous avons reçues pendant la vie, et ces impressions sont l'ouvrage du jeu des organes! » (Lettre sur les causes premières.) Il est clair que si tout le moral de l'homme résulte du jeu des organes, s'il n'est que le produit de l'exercice de ces organes, il est clair dis-je, que ce système ne saurait persister après dissolution de ces organes; ainsi Cabanis n'a pas été aussi accommodant pour l'intelligence humaine que pour l'intelligence universelle; il a accordé à celle-ci une grande sagesse et des vues parfaitement déterminées, il a reconnu aussi, qu'une intelligence humaine cultivée peut s'élever à une haute sagesse; mais il n'a pas fait résulter la première du jeu des corps qui composent l'univers, tandis qu'il nous donne l'intelligence humaine comme le produit du jeu des organes; eh bien, on va voir qu'il en est à peu près de même de son disciple Broussais; celui-ci ne trouve pas non plus que cette force intelligente qui a tout coordonné dans l'univers soit le produit du jeu des atomes; mais il prétend que les

ouvrages : « Je ne suis point haineux, a-t-il dit, quoi-
« que par instants vif et même un peu colère. »

Tel, en effet, a été Broussais pendant toute sa vie. La haine n'entrait point dans son âme; ce sentiment n'appartient qu'aux médiocrités; Broussais était trop grand

facultés intellectuelles et morales ne sont que des actes d'un cerveau vivant; et ce qui lui a donné cette conviction, c'est qu'une simple compression du cerveau suspend ces mêmes actes; voici, du reste, sa profession de foi en entier. Le manuscrit commence par cet avertissement de la main de Broussais.

Ceci est pour mes amis, mes seuls amis.

DÉVELOPPEMENT DE MON OPINION ET EXPRESSION DE MA FOI.

Je sens comme beaucoup d'autres qu'une intelligence a tout coordonné; je cherche si je puis en conclure qu'elle a tout créé; mais je ne le puis pas, parce que l'expérience ne me fournit point la représentation d'une création absolue; je n'en conçois que de relatives, et ce ne sont que des modifications de ce qui existe, dont la seule cause appréciable pour moi est dans les molécules ou atomes, et dans les impondérables qui font varier leurs activités; mais je ne sais ce que c'est que les impondérables, ni en quoi les atomes en diffèrent, parce que le dernier mot sur ces choses n'a été dit ni par les physiciens ni par les chimistes, et que je crains de me représenter des chimères.

Ainsi, sur tous les points, j'avoue n'avoir que des connaissances incomplètes dans mes facultés intellectuelles ou mon intellect, et je reste avec le sentiment d'une intelligence coordonnatrice, que je n'ose appeler créatrice, quoiqu'elle doive l'être *; mais je ne sens pas le besoin de lui adresser un culte extérieur autre que celui d'exercer, par l'observation et le raisonnement, l'intelligence pour l'enrichir de nouveaux faits, et les sentiments supérieurs, parce qu'ils aboutissent au plus grand bien de l'homme forcé de vivre avec ses semblables, c'est-à-dire social. Je crois aussi que ce culte exige que les premiers besoins soient satisfaits, sans nuire aux autres hommes, soit dans la même satisfac-

* Ces derniers mots sont ajoutés au-dessus de la ligne et comme par surcharge.

pour conserver de la haine. Vif, il l'était et parfois même bouillant de colère, mais plutôt encore contre les choses que contre les hommes.

Ce n'était point, en effet, contre les personnes qu'il s'emportait, mais bien contre les mauvais systèmes, les

tion, soit dans celle des sentiments supérieurs, et un de mes sentiments me pousse à les seconder de tout mon pouvoir dans cette double satisfaction, parce que j'y trouve le plus doux et le plus pur des plaisirs. J'applique cela aux animaux voisins de nous.

Telle est ma foi, et je ne crois pas pouvoir en changer; car toutes les personnifications anthropomorphiques d'une cause générale pour l'univers, et d'une cause particulière pour l'homme, m'ont toujours inspiré une répugnance invincible que je me suis en vain efforcé de méconnaître et de vaincre pendant longtemps.

Je ne crains rien et n'espère rien pour une autre vie, parce que je ne saurais me la représenter.

Je ne crains pas d'exprimer mon opinion, ni d'exposer ma profession de foi, parce que je suis convaincu qu'elle ne détruira le bonheur de personne. Ceux-là seuls adopteront mes opinions qui étaient organisés pour les avoir, et je n'aurai été qu'une occasion pour eux de les formuler. Les gens nés pour l'anthropomorphisme n'en seront point changés. Les personnes affectueuses et bienveillantes qui trouvent leur bonheur dans cet anthropomorphisme me plaindront; et celles qui sont en même temps dominées par l'anthropomorphisme et la méchanceté m'anathématiseront, pendant que les gens qui sont athées par constitution se moqueront de moi. Tout cela m'est indifférent, parce que je ne suis point haineux, quoique, par instant, vif et même un peu colère; mais plus je vis, plus facilement l'intelligence réprime ces mouvements qu'elle condamne : c'est parce que je l'ai beaucoup exercée à cela.

Avant d'avoir les représentations que j'ai des faits chimiques et physiques sur la causalité accessible, ma répugnance pour l'anthropomorphisme existait déjà, et j'étais aussi déiste que je le suis. On avait beau me dire: « La nature ne peut pas s'être faite elle-même ; donc une puissance intelligente l'a faite. — Je répondais : Oui ; mais je ne puis me faire une idée de cette puissance. » — Dès que je sus par la chirurgie que du pus accumulé à la surface du cerveau détruisait nos fa-

mauvais livres, les réputations fausses et usurpées..., et encore cette colère ne durait pas longtemps.

Ce sont ses élèves qui, trop souvent, se sont montrés intolérants, impatients de toute contradiction; lui, il semblait se confier dans sa force et, comme tous les hommes qui sentent en eux quelque valeur, il s'en remettait au jugement de la postérité.

« Je ne me flatte point, disait-il, d'être pris pour « un génie, mais un jour viendra que je serai jugé « avec plus d'impartialité que je ne puis l'être aujour- « d'hui, et ma mémoire n'en souffrira pas. »

Et Broussais ne s'est point bercé d'une vaine illusion, la postérité n'a point fait défaut à ce légitime pressentiment de son immortalité : la page de sa vie restera comme l'une des plus glorieuses dans l'histoire de la médecine, et l'Académie qui s'est fait un devoir d'appeler dans son sein toutes les illustrations, sans

cultés, et que l'évacuation de ce pus leur permettait de reparaître, je ne fus plus maître de les concevoir autrement que comme des actes d'un cerveau vivant, quoique je ne susse ni ce que c'est qu'un cerveau ni ce que c'est que la vie. Ainsi les études anatomiques, physiques et chimiques, ne m'ont rendu ni plus ni moins croyant, c'est-à-dire capable de me figurer, avec conviction, un Dieu opérant comme un homme multiplié, et une âme faisant mouvoir un homme, parce que cette âme me paraissait un cerveau agissant et rien de plus, sans que je pusse dire comment il agissait.

Beaucoup d'autres hommes sont comme moi ; le sentiment ne suffit donc pas pour prouver les faits extérieurs à toutes les intelligences parce qu'il ne démontre rien que sa propre existence. On l'a en soi, c'est chose sûre, puisqu'on le sent; mais on ne l'a que pour agir sur l'extérieur, et cet extérieur n'est montré que par l'intelligence d'après les formules des sens. Si l'on croit voir un autre extérieur, on se trompe, on ne peut voir que celui-là. Telle est ma croyance.

acception aucune d'écoles ou de partis, l'Académie a pu s'enorgueillir d'avoir compté dans ses rangs l'homme qui, après avoir été si longtemps le tribun de la science, avait fini par en être le dictateur[1].

[1] Que ce soit seulement (ainsi que le veut M. Peisse) par le retentissement de la mort qu'il faille apprécier l'importance de la vie d'un homme; que la célébrité après la mort puisse seule donner la gloire, que la célébrité pendant la vie ne soit que du bruit ou de la vogue; Broussais n'en restera pas moins célèbre et glorieux. Car la mort n'est pas venue mettre fin à sa célébrité et à sa gloire; sans doute la proportion n'a pas été la même, mais la postérité qui déjà s'est prononcée, ne lui a pas été défavorable.

Aucun nom, en effet, n'a été plus battu du vent des opinions contraires, aucun nom n'a été plus souvent prononcé ici avec des cris d'admiration, là avec l'accent de la colère et du dédain, et cependant la vérité a fini par se faire jour; j'admets, avec M. Peisse, qu'on ne saurait faire aujourd'hui une mention sérieuse des tardives excursions de Broussais dans le domaine de la philosophie, que les amis de sa gloire ont pu s'en attrister; j'admets qu'on a vu naître, grandir et mourir le système médical auquel il avait voulu attacher son nom; mais il ne faut pas dire qu'on a vu disparaître dans la solitude et le silence cette renommée gigantesque; son système s'est écroulé, mais son nom a conservé tout son éclat; c'est que sa gloire ne devait pas seulement reposer sur son système, mais bien sur la nouvelle direction qu'il était venu imprimer aux études médicales; nous avions fait fausse route, il nous a ramenés dans le droit chemin; et on doit lui faire un mérite de ce que M. de Kergaradec lui a reproché, à savoir, d'être venu saper dans leurs fondements l'autorité et la tradition, d'avoir tout soumis, en médecine, à l'examen individuel, au libre examen des observateurs; je dis que par celà même il a heureusement refait la science; son système y a péri; mais sa méthode a survécu, et elle a assuré sa mémoire.

BROUSSAIS A PUBLIÉ :

I. **Recherches sur la fièvre hectique considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes, sans vice organique.** *Paris*, an XII, in-8 de 130 pages.

II. **Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondée sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique,** *Paris*, Gabon, 1808, 2 vol. in-8 ; 2e édit., *ibid.*, 1816, 2 vol. in-8; 3e édit., *ibid.*, 1822, 3 vol. in-8; 4e édit., *ibid.*, 1826, 3 vol. in-8; 5e édit. revue et augmentée de notes. *Paris*, Méquignon-Marvis, 1838, 3 vol. in-8.

III. **Lettre sur le service de santé intérieure des corps d'armée.** *Xérès de la Fontera*, 1811, in-4 de 50 pages.

IV. **Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie, dans lequel on détermine, par les faits et par le raisonnement, leur influence sur le traitement et sur la terminaison des maladies, etc.** *Paris*, Gabon, 1816, in-8. — Le même, 2e édit. *Paris*, Méquignon-Marvis, 1821, 2 vol. in-8. L'ouvrage précédent, refondu dans cette édition, y est embrassé à un point de vue plus général et plus étendu. — Le même, 3e édition augmentée sous ce titre : Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie, précédé de proportions renfermant la substance de la médecine physiologique. *Paris*, J.-B. Baillière, 1829-1834, 4 vol. in-8.

V. **Traité de physiologie appliquée à la pathologie.** *Paris*, Mlle Delaunay, 1822-1824, 2 vol. in-8; 2e édit. *Paris*, J.-B. Baillière, 1834, 2 vol. in-8.

VI. **Le Catéchisme de la médecine physiologique, ou Dialogue entre un savant et un jeune médecin, élève de M. Broussais.** *Paris*, Mlle Delaunay, 1824, in-8.

VII. **De la Théorie médicale, dite pathologique, ou jugement de l'ouvrage de M. Prus, intitulé : De l'Irritation et de la phlegmasie.** *Paris*, Mlle Delaunay, 1826, in-8 de 172 pages.

VIII. **L'Irritation considérée sous le rapport physiologique et patholo-**

gique (Extrait de l'*Encyclopédie progressive*). *Paris*, Coste, Ponthieu et Ce, in-8 de 64 pages.

IX. De l'Irritation et de la Folie, ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral de l'homme sont établis sur les bases de la médecine physiologique. *Paris*, Mlle Delaunay, 1828, in-8; 2e édition considérablement augmentée par l'auteur, publiée par Cas. Broussais, son fils. *Paris*, J.-B. Baillière, 1839, 2 vol. in-8.

X. Réponse à une brochure intitulée : Observations sur les attaques dirigées contre le spiritualisme, par M. le docteur Broussais, dans son livre de l'Irritation et de la Folie, par M. le baron Massias. *Paris*, Mlle Delaunay, 1828, in-8 de 44 pages.

XI. Réponse aux critiques de l'ouvrage du docteur Broussais sur l'Irritation et la Folie; 2e édition (Extrait des *Annales de la médecine physiologique*). *Paris*, Mlle Delaunay, 1829, in-8 de 128 pages.

XII. Quelques mots sur les attaques du livre de l'Irritation, par les Kanto-platoniciens du Globe. *Paris*, imprimerie de Lachevardière, 1829, in-8 de 4 pages.

XIII. Commentaires des propositions de pathologie consignées dans l'examen des doctrines médicales. *Paris*, Mlle Delaunay, 1829, 2 vol. in-8.

XIV. Mémoire sur l'influence que les travaux des médecins physiologistes ont exercée sur l'état de la médecine en France, lu le 30 juillet 1832 à l'Académie des sciences de Paris. *Paris*, Mlle Delaunay, 1832, in-8 de 24 pages.

XV. Mémoire sur la philosophie de la médecine, lu à l'Académie des sciences le 8 octobre 1832. *Paris*, imprimerie de Lachevardière, 1832, in-8 de 24 pages.

XVI. De la meilleure méthode de philosophie en médecine, et des obstacles qui en retardent les progrès. Dissertation servant de discours préliminaire à la XIe année des *Annales de la médecine physiologique*. *Paris*, imprimerie de Lachevardière, 1832, in-8 de 48 pages.

XVII. Le choléra-morbus épidémique observé et traité selon la médecine physiologique. *Paris*, Mlle Delaunay, 1832, 1 vol. in-8 de 211 pages.

Édition authentique des leçons professées par Broussais à l'hôpital de Val-de-Grâce, et recueillies par le sténographe. Ces leçons, réimprimées la même année à Lyon et à Besançon, ont été tra-

duites en espagnol. La traduction est suivie d'une histoire du choléra en Hongrie, en Moldavie, en Gallicie et à Vienne, par le docteur Sophianopulo.

XVIII. Lettre sur le choléra-morbus. *Lyon*, imprimerie de Perrin, 1832, in-8 de 2 pages. Cette lettre est datée de Paris, 12 avril 1832.

XIX. Cours de pathologie et de thérapeutique générales professé à la Faculté de médecine de Paris, sténographié par M. Tasset, rédigé par M. Gaubert, et revu par l'auteur lui-même. *Paris*, J.-B. Baillière, 1834-1835, 5 vol. in-8. Ce cours avait été publié par livraisons en 1831-1832 sous ce titre : Cours de pathologie et de thérapeutique générales, professé à la Faculté de médecine de Paris, par F.-J. Broussais, recueilli par un sténographe, et revu sous les yeux de l'auteur par un médecin de la doctrine physiologique.

XX. Cours de phrénologie. *Paris*, J.-B. Baillière, 1836, in-8 de 850 pages. Ce cours est divisé en 20 leçons.

XXI. Société phrénologique de Paris. Communication faite à la Société dans sa séance du 25 janvier 1837, sur la méthode d'enseignement que suit M. le colonel Raucourt, dans le cours gratuit d'éducation positive qu'il fait pour les ouvriers à la mairie du 3e arrondissement. *Paris*, imprimerie de Dezauche, 1837, in-8 de 20 pages.

Broussais était président de la Société phrénologique.

XXII. Annales de la médecine physiologique. *Paris*, Mlle Delaunay, 1822-1834, 26 vol. in-8.

ON A ENCORE DE BROUSSAIS LES TRAVAUX SUIVANTS :

I. Mémoire sur la circulation capillaire tendant à faire mieux connaître les fonctions du foie, de la rate et des glandes lymphatiques (*Mémoire de la Société médicale d'émulation*, t. VII, page A).

II. Mémoire sur les particularités de la circulation avant et après la naissance, dans lequel on essaye de déterminer les fonctions de plusieurs organes dont on n'avait pas encore assigné les usages (*Même recueil*, t. VIII, page A).

III. Mémoire sur l'association du physique et du moral (*Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, nouvelle série, t. Ier, page 75).

IV. Du sentiment de l'individualité, du sentiment personnel et du

moi, considéré chez l'homme et les animaux (*Même recueil*, t. III, page 91).

V. Dans le *Journal universel des sciences médicales* un grand nombre d'articles, parmi lesquels nous citerons celui qui a pour titre : Réflexions sur les fonctions du système nerveux en général, sur celles du grand sympathique en particulier, et sur quelques autres points de physiologie, t. II, page 5 à 43, 129 à 167. — Réponses aux réflexions d'un anonyme sur la nouvelle doctrine médicale, t. VIII et X. Cet anonyme était F.-G. Boisseau.

ON PEUT CONSULTER SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE BROUSSAIS :

I. Notice historique sur la vie, les travaux, les opinions médicales et philosophiques de F.-J.-V. Broussais, précédée de sa profession de foi et suivie des discours prononcés sur sa tombe (par MM. Droz, Larrey, Orfila, Bouillaud, Gasc), par le docteur H. de Montègre, secrétaire de Broussais. *Paris*, 1849, in-8 de 156 pages.

II. Notice historique, etc., par M. Priou. *Nantes*, 1844, in-8.

III. Notice historique, par M. Mignet, lue à l'Académie des sciences morales et politiques le 27 juin 1840, insérée dans le tome IV[e], 2[e] série des *Mémoires de cette Académie*, et réimprimée dans la *Revue des Deux-Mondes*, t. XXIII, juillet 1840, et dans l'ouvrage de M. Mignet, intitulé : *Notices et Mémoires historiques*. Paris, 1843, 2 vol. in-8.

IV. Éloge prononcé à la Faculté de médecine de Paris, par M. Ph. Bérard.

V. Éloge prononcé le 8 avril 1839 à la distribution solennelle des prix de l'hôpital militaire de perfectionnement, par M. Michel Lévy, professeur au Val-de-Grâce. (*Recueil des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires*, t. XLVI, pages 363-392.)

VI. L'article de M. Isidore Bourdon, inséré dans la nouvelle édition de la *Biographie universelle*, V[e] volume, pages 629-635.

VII. Le compte rendu de l'inauguration de la Statue de F.-J.-V. Broussais, au Val-de-Grâce, à Paris, le 21 août 1841. (Discours de MM. H. Passy, Pariset, Bouillaud, Bégin, Fossati), in-8 de 80 pages avec une figure de la Statue.

VIII. L'article de M. J.-A. Lejumeau de Kergaradec, inséré dans la *Biographie bretonne*.

ANTOINE DUBOIS

Commencements d'Antoine Dubois. — Le Quercy lui donne naissance. — Il est admis comme boursier au collége de Cahors. — Il quitte sa province à l'âge de vingt ans et vient chercher fortune à Paris. — Triste accueil que lui fait un proche parent. — Il refuse d'entrer dans l'état ecclésiastique. — Desault et Bichat. — École de chirurgie. — Dubois en devient le prévôt. — Il est nommé membre de l'Académie royale de chirurgie et professeur à l'École pratique. — La révolution éclate, Dubois en accueille les principes. — Il obtient la chaire d'anatomie à l'École de santé de Paris. — Campagne d'Égypte. — Dubois est au nombre des savants qui font partie de l'expédition. — Sa liaison avec Kléber. — Il quitte prématurément l'armée et revient en France. — Fondation de la maison de santé. Dubois en est le chirurgien en chef. — Il se livre à l'art des accouchements. — Il est attaqué par Sacombe. — Corvisart premier médecin de l'Empereur. — Dubois accoucheur en chef de l'hospice de la Maternité. — Grossesse de l'impératrice Marie-Louise. — Dubois est désigné comme son accoucheur. — Accouchement de l'impératrice. — Difficultés qu'il présente. — Anxiété de Dubois. — Sérénité de l'empereur. — Dubois est nommé baron de l'empire. — Retour des Bourbons. — Assassinat du duc de Berry. — Dubois est appelé comme consultant. — Dissolution de la Faculté de médecine de Paris. — Dubois est destitué. — Révolution de Juillet. — Dubois est nommé doyen de la Faculté. — Incidents de son décanat. — Dernières années de Dubois. — Dubois considéré comme professeur, comme médecin consultant et comme opérateur. — Résumé sur son caractère et son genre de philosophie.

Le grand chirurgien dont je vais essayer de retracer la vie a été un de ces hommes de science éminem-

ment pratiques, qui, peu soucieux de leur gloire future, oublieux de la postérité, ne pensent qu'aux choses présentes, et ne s'occupent que de leurs contemporains.

Antoine Dubois n'a rien écrit, il n'a rien publié; il n'a eu d'autre ambition et d'autre joie que de bien faire, de bien agir, laissant à d'autres le soin de faire connaître les nombreux services qu'il a rendus à la science et les belles actions qui ont honoré sa vie.

Fatale insouciance! déplorable incurie qui priverait les nouvelles générations du plus riche enseignement, si quelque main pieuse ne venait disputer à l'oubli ce que les anciens auraient appelé les *memorabilia* de ce grand praticien.

J'ai dû, pendant que la tradition est encore vivante, chercher à esquisser les vives saillies, les traits imposants de cette belle physionomie.

Nos écoles, nos hôpitaux, nos amphithéâtres, nos Académies, tout est plein de sa mémoire. Les maîtres d'aujourd'hui ont tous été ses disciples; perdu moi-même, en d'autres temps, dans la foule de ses auditeurs, il m'a été donné de le voir et de l'entendre. Il n'est pas jusqu'au peuple enfin qui ne connaisse et ne répète encore le nom d'Antoine Dubois!

Telles sont les sources où j'ai puisé. Puissent les pages qui vont suivre, assurer quelque durée aux souvenirs d'une vie si laborieuse, si honorable et si glorieusement remplie!

Antoine Dubois naquit en 1756, le 19 juin, à *Gramat*, petite ville du Quercy, aujourd'hui département

du Lot, sur les bords d'un mince cours d'eau qui se jette dans la Dordogne.

Comme tous les hommes dont les commencements ont été amers et pénibles, dont la jeunesse a été laborieuse et difficile, Dubois, dans la conversation, aimait à remonter le cours de ses premières années, à parler de son pays, et surtout de sa famille. Son père était receveur de l'enregistrement et des domaines. Enlevé par une mort prématurée, il avait laissé sa veuve à peu près sans fortune. Dubois avait deux sœurs. Sa mère eut longtemps à lutter contre l'adversité. Laborieuse et aimante, elle sut inspirer à son fils le goût du travail et l'amour de la famille.

Près de sa mère et de ses sœurs, ses premières années s'écoulèrent doucement; il était aimé et choyé. Mais bientôt il fallut quitter la maison où il était né. Sa mère jouissant dans le pays d'une estime générale et méritée, le souvenir aussi de son père aidant, on avait obtenu pour lui une bourse au collége de Cahors. Mais à la vie de famille qu'il aimait par-dessus tout, avait succédé la vie de collége : vie de peines et de labeur sans doute que celle d'un pauvre boursier, mais dorée quelquefois par des rêves d'avenir; puis enfin à cette vie de collége avaient succédé l'isolement, l'abandon dans cette masse confuse et indifférente qu'on appelle le monde.

Dubois n'était pas de ces hommes que la fortune prend par la main au sortir du berceau, qui tiennent de leurs familles de puissants protecteurs ou un grand nom. Né dans l'obscurité et de sang plébéien, Dubois se trouvait en face de cette société du dix-

huitième siècle; il allait avoir, comme on le dit, à creuser son sillon et à se faire le fils de ses œuvres.

A peine âgé de vingt ans, il quitte pour toujours sa province et se met résolûment en route pour Paris. Il dut faire le voyage à pied, en compagnie d'un honnête roulier, vivant avec lui et comme lui. Arrivé à la barrière de Fontainebleau, le petit pécule que lui avait donné sa mère était à peu près dépensé : c'est à peine s'il lui restait quelque menue monnaie en poche. Cependant, avant de se séparer de son compagnon de voyage, Dubois le fit entrer dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin, et fit avec lui un dernier repas : circonstance qui ne sortit jamais de sa mémoire, et qui donna lieu à un épisode que j'aurai plus tard occasion de rappeler.

Voilà donc Dubois arrivé à Paris, mais à peu près sans ressources. Il est bien vrai qu'il allait y trouver une tante, une sœur de son père, mariée à un homme, sinon riche, du moins dans une honnête aisance, propriétaire de la maison qu'il occupait rue Bailleul, dans le quartier du Louvre ; mais Dubois n'était pas sans inquiétude sur la réception qu'allait lui faire cet oncle, dont le caractère n'avait rien de bien rassurant pour lui. Il le savait dur, sans éducation et d'une avarice sordide.

Son petit paquet sous le bras, il se met en marche, et vers midi il arrive dans la rue Bailleul. Heureusement pour lui, sa bonne tante était seule à la maison ; elle n'avait point d'enfants, elle accueillit Dubois comme un fils. Un air de famille le lui avait fait reconnaître. Elle se sentait toute glorieuse en voyant sa

bonne mine, son air de franchise, et il portait le nom de son père à elle, celui qu'elle avait perdu en se mariant.

Mais l'oncle allait rentrer, et cette bonne parente redoutait elle-même pour son neveu les suites de cette première entrevue.

Son mari rentre en effet; elle se hâte de lui présenter son neveu. « Pourquoi, dit brusquement à celui-ci l'oncle irrité, pourquoi êtes-vous venu à Paris sans ma permission?

— Mon oncle, répondit modestement Antoine, je n'aurais pas voulu vous désobéir. »

Paroles adroites, qui témoignaient à la fois et de la déférence qu'il aurait eue pour son oncle, et de son vif désir de venir le trouver! Elles adoucirent un peu ce rude parent. C'était l'heure du dîner; Dubois fut invité à se mettre à table et à y prendre part.

Mais tout n'était point fini. Le lendemain, au point du jour, l'oncle le fit lever, le conduisit au port au blé, et là, sans égard pour un jeune homme qui lui appartenait de si près, pour un jeune homme élevé avec douceur dans le sein de sa famille, poli par une édution libérale et distinguée, il lui fit charger ses épaules d'un énorme sac de sel, et lui dit de le suivre. Dubois revenait souvent et sans amertume sur le traitement que lui avait fait éprouver son oncle, non pour montrer ce qu'il avait été forcé d'endurer, mais à cause de l'étrange idée qu'eut ce parent de l'inviter, en passant devant le Louvre, à en admirer la belle colonnade. Le pauvre Antoine, qui pliait sous le faix, lui

demanda la permission d'aller d'abord déposer son fardeau, sauf à revenir un autre jour admirer ce monument[1].

Voilà, messieurs, sous quels auspices l'avenir se présentait à Dubois; mais sa résolution était prise. Déjà prudent et circonspect, en mesure de faire face à tous les événements, il avait quelque foi dans cet avenir qui à tout autre aurait paru bien sombre. Ce n'était là, en effet, que le commencement des rudes épreuves par lesquelles il dut passer.

On agita bientôt pour lui la question de la profession qu'on lui ferait embrasser; il avait fait toutes ses études, sauf sa philosophie. L'oncle, qui était dévot et qui voulait surtout se débarrasser de son neveu, opina pour l'état ecclésiastique, dont l'apprentissage ne devait rien lui coûter. Comme il n'y avait pas d'engagement immédiat à prendre, et que d'ailleurs c'était là le seul moyen de terminer son éducation, Dubois ne fit aucune objection; il fut présenté au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, prit le petit collet, se fit ton-

[1] Ce mauvais parent alla bien plus loin; il exigea que son neveu descendît dans la rue et balayât sa porte! Le pauvre Antoine avait dû se soumettre à cette humiliation. Mais une de ces femmes du peuple, qui ont, comme on le dit, le cœur sur la main, une marchande de tripes, qui occupait un petit rez-de-chaussée du voisinage, se sentit tout émue en voyant ce garçon à l'air si ouvert, si distingué, s'acquitter d'une semblable corvée. « Laissez-moi faire cela, mon enfant, lui dit-elle en lui prenant le balai des mains. » Et comme Antoine faisait quelque résistance: « Vous n'êtes pas fait pour cela, reprit-elle; tenez, chacun son métier; je suis une pauvre boutiquière, mais j'ai pas mal de débit; vous tiendrez mes petites écritures et nous serons quittes. » Dubois souscrivit à cet arrangement, et les choses s'arrangèrent ainsi, au grand contentement de l'oncle, qui n'eut rien à débourser.

surer, et entra au collége Mazarin, dans la classe de philosophie.

Mais, vers la fin de l'année, il fallut opter de nouveau et définitivement : ou rester dans le monde, ou entrer au séminaire. Dubois n'hésita pas un seul instant ; il déclara à son oncle qu'il se sentait né pour la vie de famille ; qu'il n'avait aucune espèce de goût pour une profession qui le mettrait en dehors de la société, et qu'il se soumettrait à tout plutôt que d'entrer au séminaire.

Déjà, d'ailleurs, une autre profession était l'objet de tous ses vœux. Le médecin de son oncle, l'ayant pris en amitié, lui avait conseillé de se livrer à l'étude de la chirurgie, et Dubois s'était fait introduire dans les amphithéâtres et dans les hôpitaux. L'oncle, ayant fini par le savoir, lui déclara que, sauf la table, il ne devait attendre de lui aucune espèce de secours. D'autres personnes heureusement s'intéressèrent à lui ; on lui procura quelques élèves, auxquels il donna jusqu'à des leçons de lecture, et on lui fit avoir des pièces de procédure à copier. Dubois y consacra une partie de ses nuits, et se mit ainsi en mesure de poursuivre ses nouvelles études.

Voilà quels ont été les commencements d'Antoine Dubois ; et pour quiconque sait l'histoire de notre art, il n'y a pas à s'en étonner. C'est par ces rudes sentiers qu'ont dû passer la plupart des grandes intelligences qui ont jeté tant d'éclat sur la science. Ouvrez les fastes de la chirurgie, et vous en trouverez à chaque page de mémorables exemples.

Quel est ce jeune homme dont l'esprit pénétrant et

inventif émerveille les maîtres de son temps, et que le
chirurgiens de l'Hôtel-Dieu laissaient opérer sous leur
yeux, tant il montrait de zèle, d'intelligence et d'
dresse? C'est Ambroise Paré, le futur chirurgien d
derniers Valois; il vient de sortir de la boutique d'
barbier, et il sera une des plus grandes gloires de
France.

Quel est cet autre élève que Maréchal trouvait tous les matins endormi sur le seuil de la Charité? C'est J.-L. Petit, qui se tenait là avant l'aube afin d'avoir la meilleure place auprès de ce grand chirurgien.

Quel est enfin ce pauvre répétiteur de mathématiques qu'on destinait aussi à l'état ecclésiastique, et qui préféra s'imposer les plus dures privations pour étudier la chirurgie? C'est Desault, le troisième de cette grande lignée, le précurseur et le maître de cette brillante cohorte de chirurgiens au milieu de laquelle nous verrons figurer Dubois pendant plus d'un demi-siècle.

C'est en effet à Desault, au plus grand chirurgien de l'époque, que s'attacha Antoine Dubois. Desault venai
de fonder en France la première école de cliniq
chirurgicale; il tenait alors le sceptre de la chirurgi
Dans le nombreux concours d'élèves qui se pressai
sur ses pas, il avait distingué le jeune Dubois; Peyril
l'historien de la chirurgie, le lui avait recomman

[1] Peyrilhe a été le plus chaud protecteur de Dubois, et son
ne lui a jamais manqué; n'ayant pu faire imprimer la troisième
de l'*Histoire de la Chirurgie*, il avait légué ses manuscrits à
Dubois; aujourd'hui, cette partie, encore inédite, se trouve e
mains de M. Paul Dubois; elle n'est pas inférieure aux p
parties. Mais M. Dezéimeris, bon juge en cette matière, trou

Dubois n'avait pas encore atteint sa vingt-troisième année, et déjà ce qui dominait en lui, c'était un jugement sain et exquis, une conception patiente et sérieuse. En toutes choses, il s'en tenait déjà au plus clair, visant au plus droit, et courant, comme on le dit, au plus pressé : ayant parfaitement compris que toute bonne étude en chirurgie doit être fondée sur l'anatomie, il s'était exclusivement livré aux dissections.

Desault, qui visitait chaque jour son amphithéâtre, fut frappé du zèle et de l'assiduité que montrait le protégé de Peyrilhe. « Courage ! Dubois, lui dit-il un jour, dans deux ans vous serez mon prévôt. — Dans deux ans, répondit Dubois ; j'espère mieux que cela : je ferai des leçons en mon propre nom et dans un amphithéâtre à moi. » Desault, loin de se trouver blessé de cette franchise, lui en sut gré, et avant la fin de la première année, il en fit son prévôt [1].

Peyrilhe avait surpassé Desjardins par l'étendue des recherches et l'abondance des détails, il n'a pas toujours su éviter ses défauts, qui sont la prolixité et les digressions étrangères au sujet.

Peyrilhe, qui ne connaissait pas les usages de l'ancienne cour, avait voulu, en d'autres temps, présenter lui-même son deuxième volume à Louis XVI ; le roi n'avait consenti à le recevoir que de la main de son premier chirurgien. Peyrilhe ne lui pardonna jamais ce qu'il regardait comme une injure ; et quand vinrent les plus mauvais jours de la Révolution, il montra qu'il n'avait rien oublié ; il était au nombre de ceux qui se trouvèrent chargés de surveiller Louis XVI dans la prison du Temple ; son regard seul effrayait tellement le malheureux roi, qu'il disait en parlant de lui : J'ai vu aujourd'hui l'homme aux yeux noirs !

[1] Une destinée à peu près semblable était réservée à Desault et à Dubois ; l'un et l'autre avaient reçu une excellente éducation, une éducation collégiale complète, ce qui n'est pas commun parmi les chirurgiens ; un peu plus tard, ils durent se créer des ressources en

C'était là comme le premier échelon de sa fortune scientifique ; il n'avait pas encore vingt-cinq ans, et déjà, comme il l'avait dit à Desault, il était en mesure d'inaugurer son enseignement de l'anatomie dans un amphithéâtre à lui. Il professait alors à double titre : en son propre nom et au nom de l'école pratique.

Que de générations ont passé dans nos écoles depuis cette époque, qui remonte à près de soixante-dix ans ! Que sont devenus les premiers auditeurs d'Antoine Dubois? Combien en pourrait-on retrouver même dans le sein de l'Académie de médecine qui renferme tant de vétérans de la science? Au moment où j'écrivais ces lignes, il en était un, un seul! La mort est venue le frapper quand je me faisais un bonheur de proclamer ici son nom : c'était le modeste et respectable Lacournère, qui s'applaudissait d'avoir été un des premiers disciples d'Antoine Dubois.

donnant des leçons de latin et de mathématiques; l'un et l'autre, après avoir achevé leur philosophie, refusèrent d'entrer dans l'état ecclésiastique et suivirent des cours de chirurgie; eux-mêmes donnèrent bientôt des leçons d'anatomie et de médecine opératoire. Desault trouva dans Louis un généreux soutien, Dubois s'abrita sous le patronage de Peyrilhe. Ils furent nommés tous deux membres de l'Académie royale de chirurgie et professeurs à l'École pratique de chirurgie. Desault fut, il est vrai, le fondateur des écoles de clinique chirurgicale en France; mais, un peu plus tard, à son exemple, Dubois institua la première école de perfectionnement. Quant au caractère, il y a aussi entre eux quelques points de contact; un grand fonds de bonté, un peu de brusquerie, de la franchise, une remarquable originalité d'esprit; ils ont encore cela de commun, que, livrés exclusivement à la pratique, ils n'ont rien écrit, rien publié, sauf des thèses de réception. Celle de Desault a pour titre : *De calculo vesicæ*, etc.; celle de Dubois : *De fracturâ claviculæ*.

Comme la plupart des jeunes professeurs, Dubois menait alors de front plusieurs genres d'enseignement : il donnait à la fois des leçons d'anatomie, des leçons de médecine opératoire et des leçons d'accouchement. C'est qu'aussi il avait trouvé de grands maîtres pour guides. Prévôt de Desault d'abord, puis, en 1786, prévôt de Baudelocque, il suppléait ce dernier dans son enseignement, et semblait déjà rivaliser avec lui.

Il avait trouvé son véritable terrain ; son génie, déjà adulte et viril, pouvait y marcher d'un pas libre et sûr. Éprouvé par le malheur, Dubois avait senti, plus que tout autre peut-être, ce qu'il y avait de noble et d'utile dans l'enseignement et dans l'exercice de la chirurgie. Il avait appris à connaître le prix de l'argent. Ses leçons étaient rétribuées ; un double motif lui en faisait une loi : son premier argent avait été employé à faire venir près de lui sa mère et ses sœurs ; il disait ensuite, et avec un grand sens, que les élèves ne suivent guère avec assiduité que les cours qu'ils ont payés. Ils ne veulent point perdre leur argent, disait-il, et ils y gagnent de la science.

Je dirai plus tard quel était le caractère de son enseignement et quelle a été son influence dans nos écoles ; j'ajoute seulement ici que déjà, dans ses leçons, il se montrait d'humeur libre, franche et indépendante, révélant dès ses premières années toute l'originalité de son caractère.

Dubois n'appartenait encore ni à l'Académie royale de chirurgie, ni aux écoles de chirurgie. Ces grands corps ne pouvaient cependant tarder à recevoir dans

leur sein ce jeune professeur. L'Académie commença, elle admit Dubois au nombre de ses membres en 1790; mais elle avait depuis longtemps perdu cette vie, cette animation que lui avait imprimée son premier directeur : il semblait que la grande âme de J.-L. Petit s'en était retirée ; Desault avait presque entièrement cessé d'assister à ses séances, soit que son esprit dominateur n'eût pu s'accommoder de l'égalité académique, soit qu'il eût désespéré de son avenir, le foyer de la science chirurgicale n'était plus là, Desault l'avait transporté avec lui à l'Hôtel-Dieu.

La seconde promotion ne se fit pas attendre. C'était le roi qui désignait les professeurs des écoles de chirurgie : ce privilége de la royauté allait tomber avec tous les autres; la dernière nomination eut lieu en 1791, ce fut celle d'Antoine Dubois. Louis XVI le nomma professeur d'anatomie.

La Révolution était en marche. Quand vinrent ses premières manifestations, Dubois les accueillit avec enthousiasme; son esprit, essentiellement plébéien, n'entrevoyait alors que des idées généreuses et propices à la cause des peuples; il y prit et en conserva une liberté digne et réfléchie; plus tard, dans ses rapports avec de grands personnages, il sut conserver cette franchise de manières qui est aussi éloignée de la révolte que de la flatterie.

Une nouvelle carrière allait s'ouvrir pour Dubois. Distrait un moment de ses études ordinaires, il avait rempli en 1792 les fonctions de chirurgien-major à l'hôpital militaire de Melun, puis il était entré dans le conseil de santé des armées, et c'est en cette qualité

qu'il avait été chargé d'inspecter les hôpitaux de l'armée des Pyrénées-Orientales.

La tourmente révolutionnaire avait emporté les anciennes Facultés, l'Académie royale de chirurgie et la Société royale de médecine; mais en 1794 et 95 la Convention avait doté la France de nouvelles institutions, et dans ce nombre se trouvait l'École de santé de Paris : la chaire d'anatomie fut en quelque sorte restituée à Antoine Dubois.

Il en était là quand la mort de son maître Desault laissa vacante la chaire de clinique chirurgicale; le successeur de Desault était d'avance désigné par l'opinion publique : c'était Dubois qui allait enfin se trouver à sa place. Mais la France, à cette époque, passait par des phases telles que toute individualité semblait s'effacer; la société tendait à se réorganiser sur de nouvelles bases et avec de nouvelles mœurs; mais la France n'avait point encore désarmé : c'était toujours comme un vaste camp. Une grande expédition se préparait, elle devait être dirigée par le vainqueur de l'Italie; tout ce que la France avait de grand dans les sciences, dans les arts et dans les lettres, devait y concourir.

Berthollet avait été chargé par Bonaparte de recruter des savants : ceux-ci étaient devenus les véritables dispensateurs de toute grande renommée; déjà dans nos assemblées politiques ils avaient pris le pas sur les gens de lettres. C'était sur les pentes mêmes de la Montagne qu'avaient siégé ces esprits qui, comme l'a dit Garat, avaient pris dans les sciences exactes de la roideur, en même temps que de la rectitude, et qui,

fiers de posséder des lumières immédiatement applicables, avaient été bien aises de se séparer par leur place comme par leur dédain de ces hommes de lettres et de ces philosophes dont les lumières n'arrivent aux individus qu'après avoir éclairé la société tout entière [1].

Bonaparte, élevé lui-même dans la culture des sciences exactes, voulait s'entourer d'un cortége de savants; c'est parmi eux qu'il s'attendait à trouver des historiographes; mais Berthollet, qui avait ordre de se taire sur le but de l'armement qui se préparait à Toulon, ne put obtenir le consentement de Dubois qu'après les

[1] Garat aurait pu cependant faire ici quelques distinctions. Quand le pays ne doit songer qu'à sa défense; quand il faut créer des ressources de toutes parts, soulever les populations, les armer, enfin, comme on le dit, organiser la victoire, les savants, dans nos assemblées politiques, ont le pas sur les hommes de lettres; eux seuls se font écouter, parce qu'ils ont des choses utiles et pratiques à proposer; quand, au contraire, il n'y a que des institutions à renverser, ou des hommes en place à dépopulariser, sans en excepter ceux qui se trouvent sur le trône, alors les gens de lettres sont en vue; la tribune leur appartient. Ainsi la Gironde, qui n'a guère fait que renverser, que détruire, était surtout composée d'hommes de lettres et d'avocats; théistes pour la plupart, et presque tous matérialistes, ils procédaient du Dictionnaire philosophique; quand, au contraire, la Montagne se trouva toute-puissante; quand le Comité de salut public eut en main la dictature, alors vinrent les fils de J.-J. Rousseau, c'est-à-dire Robespierre, Saint-Just, Couthon et Lebas : c'étaient encore des hommes de lettres, des avocats; mais ceux-ci procédaient du *Contrat social;* ils croyaient à l'Être suprême et à l'immortalité de l'âme, et n'en faisaient pas moins couper des têtes. Déjà, toutefois, les savants reprenaient l'influence due à leurs talents et à leur patriotisme; déjà les Carnot, les Monge, les Fourcroy, les Guyton de Morveau se faisaient écouter; et cette influence, ils la conservèrent alors que, sous le gouvernement d'un seul et dans le silence général des partis, la France dut encore réclamer leurs services.

plus vives instances, et il est à remarquer que Cuvier, également sollicité par Berthollet, avait répondu par un refus et s'était ainsi épargné le désagrément d'avoir à abandonner l'expédition, après avoir reconnu que les véritables intérêts de la science l'appelaient ailleurs.

Dubois ne tarda pas à regretter de se voir enrôlé dans cette savante et aventureuse milice; on sait avec quelle rapidité se fit la conquête de la basse Égypte. Les savants se partagèrent en deux classes : les uns durent rester au Caire ou à Alexandrie; les autres durent accompagner nos soldats dans leurs diverses expéditions.

Un pieux devoir avait retenu Dubois à Alexandrie. Kléber avait été blessé dans un des premiers combats; Dubois, lié avec lui d'une étroite amitié, n'avait pas voulu l'abandonner : il était resté près de lui pour lui donner des soins.

Kléber admirait le génie de Bonaparte, mais il passait dans l'armée pour faire de l'opposition; et Dubois était naturellement disposé à partager ses idées. Déjà, d'ailleurs, se révélait dans Bonaparte ce système personnel, cette volonté de tout rapporter à lui; dans la science comme dans la politique, il s'était arrogé des pouvoirs constituants. Lors de la fondation de l'Institut du Caire, il s'était soumis, il est vrai, à une double élection, ses confrères en science l'avaient nommé vice-président de cette compagnie; mais, tout en paraissant ainsi comprendre les intérêts de la science dans ceux de sa gloire, il ne s'attachait en réalité qu'aux intérêts de sa politique.

C'est là ce qui ne pouvait échapper à un esprit aussi

positif et aussi pénétrant que celui de Dubois, et dès lors il songea à revenir en France. Attaché à l'expédition, non pas par un grade militaire, mais en simple qualité de savant, il avait été compris au nombre des membres de l'Institut du Caire, ce qui ne lui conférait aucune fonction bien déterminée.

Ajoutons que Dubois n'était pas une de ces natures enthousiastes que ravit l'idée seule de lointains voyages, qui n'ont d'autre but que de voir et de sentir, d'admirer d'autres lieux, d'autres mœurs, d'autres couleurs locales.

A l'aspect de ces tristes plages, de ces ruines, de ces malheureuses populations où l'homme ne laboure et ne moissonne jamais pour lui; de ce soleil implacable et de ces masures infectes, Dubois se sentit profondément contristé; il ne vit dans Alexandrie et dans le Caire que de grandes *villasses ;* il avait vu d'abord les choses en beau, très en beau, disait-il; mais, la conquête achevée, il voyait qu'au despotisme des mameluks avait succédé un autre despotisme, celui des nouveaux conquérants; et comme il ne voulait être ni le louangeur, ni le Callisthènes de l'armée, il sollicita l'autorisation de revenir en France. Sa santé d'ailleurs s'était altérée; on lit, dans le procès-verbal de la séance de l'Institut du Caire du 16 vendémiaire an VII, les paroles suivantes :

« Lettre de M. Dubois, professeur à l'École de médecine de Paris, qui expose qu'une maladie grave le met hors d'état de demeurer plus longtemps en Égypte, et le prive ainsi de la satisfaction de partager les travaux de l'Institut.

« Le secrétaire est chargé de témoigner à M. Dubois, au nom de tous les membres de l'Institut, les regrets que leur fait éprouver cette séparation. »

Mais c'était le général en chef qui devait décider si Dubois et son jeune fils Isidore pourraient ou non quitter l'armée.

Bonaparte n'avait pu cacher son mécontentement en apprenant la demande formée par Dubois; c'était pour lui une pensée désagréable qu'un témoin aussi impartial et aussi exempt de préjugés retournerait en Europe presque aussitôt que ses premiers bulletins.

Dubois fut donc mandé au Caire. Introduit auprès du général en chef, celui-ci l'accueillit avec de grandes démonstrations d'amitié; il le fit asseoir près de lui sur un divan; mais Dubois fut inébranlable. Bonaparte finit par lui dire, non sans humeur, qu'il avait besoin de lui, comme de tous les membres de la commission, qu'il devait rester et ne plus penser à son pays. « Eh bien! répondit Dubois, c'est précisément parce que je pense à mon pays que je veux y retourner. »

L'entretien en resta là. Peu de jours après, Dubois reçut l'autorisation; il s'embarqua sur un aviso et revint en France avec Louis-Napoléon, le père de l'empereur régnant.

Dubois, rendu à sa famille et à ses nombreux élèves, reprit avec bonheur le cours de ses travaux; on le vit mener, pour ainsi dire de front, le fructueux enseignement sur lequel j'aurai tout à l'heure à revenir et cette vaste pratique qui devait lui concilier une si honorable popularité. Il suffisait à tout par une activité de chaque instant, et qui ne s'est jamais ralentie;

dès le matin, il était dans son cabinet, habillé et botté, comme un soldat sous les armes, et pour toute la journée. A des hommes de sa trempe et de son mérite on offrait alors des places, on sollicitait leur coopération ; j'en citerai ici un mémorable exemple. Par un arrêté du conseil général des hospices, en date du 16 nivôse an X (6 janvier 1802), le petit hospice du nom de Jésus, situé rue du Faubourg-Saint-Martin, avait été consacré à recevoir des malades payant un prix de journée, et il avait pris la dénomination de *Maison de santé*. Le conseil ne voulait confier le service médical de cet établissement qu'à un praticien éminent, déjà en possession pour ainsi dire de la confiance et de la faveur du public. M. Chaptal, alors ministre de l'intérieur, offrit cette place à Dubois. Celui-ci répondit que si son nom pouvait être de quelque utilité pour la prospérité de cette maison, il accepterait, bien que cela fût contraire à ses intérêts, puisque bon nombre de ses malades trouveraient plus économique d'aller se faire soigner par lui dans la maison de santé que de l'appeler chaque jour dans leur domicile.

Dubois fut nommé chirurgien de cet établissement, par arrêté du ministre de l'intérieur, le 17 floréal an X (7 mai 1802); mais son entrée en fonctions n'eut lieu que le 1er prairial de la même année.

Sans anticiper ici sur les événements, je dois dire qu'en janvier 1816, un arrêté du conseil des hospices autorisa la translation de cet établissement dans l'ancienne communauté des Sœurs grises, faubourg Saint-Denis, et que cette institution prit dès lors le nom de

Maison royale de santé. Mais déjà le peuple lui avait donné un autre nom : on ne la connaissait que sous le nom du grand praticien qui l'avait pour ainsi dire créée, c'était la maison de santé de M. Dubois, et ce nom lui a survécu. Pour le peuple, ce n'est encore aujourd'hui ni la maison royale, ni la maison nationale de santé : c'est la maison de M. Dubois. Juste et légitime tribut de reconnaissance payé pour ainsi dire par la voix de tout un peuple et par une tradition qui s'obstine ainsi à consacrer le nom des bienfaiteurs de l'humanité.

Dubois cependant n'était point encore à l'apogée de sa réputation, et déjà l'envie s'attaquait à sa personne avec une violence et un acharnement sans exemple.

C'est que le grand éclat que jetait son nom ne tenait pas seulement à son incomparable habileté dans la pratique de la chirurgie, mais aussi à ses succès dans l'art des accouchements; or il y avait alors, à Paris, un homme qui ne pouvait lui pardonner sa haute position et ses talents : c'était le fameux Sacombe.

Sorti de l'étude d'un procureur, à peine initié à l'art des accouchements dans l'école de Montpellier, Sacombe était entré au collége de Navarre, puis il s'était livré furtivement à la pratique des accouchements. Doué d'un certain talent de rédaction, et possédé de la fureur de rimer, Sacombe s'était donné un brevet de dénonciateur et de maître en calomnie, qu'il exerçait dans une feuille de sa composition publiée sous le nom de *Lucine*.

Disons-le à l'honneur de notre époque, la conscience

publique se révolterait si de pareilles diffamations venaient à souiller la presse médicale.

Versificateur impudent, Sacombe avait dédié au *vertueux* Péthion la première édition de sa *Luciniade*, en attendant que la Restauration lui permît d'en dédier la quatrième à Louis *le Désiré* [1].

[1] Voici sa dédicace à Péthion :

> Magistrat citoyen, dont le noble courage,
> Du haut du Capitole, affrontant chaque orage,
> A cent fois déjoué les complots des méchants,
> Reçois, cher Péthion, l'hommage de mes chants.
> Puissent les Francs, un jour exempts d'idolâtrie,
> Ne brûler d'autre encens qu'aux dieux de ma patrie !

Quant à Louis le Désiré, il lui disait que, digne héritier des vertus de saint Louis, de Louis XII, d'Henri IV et de Louis le Bienheureux (il entendait sans doute par là le martyr que Péthion avait ramené de Varennes et qu'il avait condamné à mort), il ne fermerait pas l'oreille au cri de la nature, et que son auguste nièce, l'infortunée duchesse d'Angoulême, devenue la protectrice des femmes enceintes, obtiendrait du ciel à ce prix la fécondité.

On avait reproché à Sacombe toutes ses palinodies, ses hommages à la Convention, puis à l'empereur, puis son enthousiasme pour les Bourbons et les alliés ; mais il avait réponse à tout :

> D'être républicain un peu tard on m'accuse,
> Je le fus à trente ans, et voici mon excuse.

Son excuse, c'est de n'avoir pas voté la mort du roi ; or, n'étant d'aucune assemblée, il n'avait pas eu à voter. Puis arrive l'éloge des Bourbons.

Cet éloge lui permit, du reste, de calomnier à son aise tout ce qu'il y avait de plus respectable dans la science, les Pelletan, les Désormeaux, et surtout Antoine Dubois ; sa Descente aux Enfers, où le conduit Lucine, n'existe pas dans ses premières éditions ; mais, revenu de l'exil tout plein de fiel et plus charlatan que jamais, il put, sous l'abri que lui assuraient ses adulations, donner un libre cours à ses mauvais instincts.

C'est toujours Baudelocque et Dubois qu'il choisit de préférence ;

Dubois dédaigna de répondre aux outrages de Sacombe; celui-ci, d'ailleurs, l'avait mis en excellente compagnie. Ce Thersite des accoucheurs s'en était pris successivement à Fourcroy, qu'il appelait le continuateur de Robespierre; à Pelletan, qui, suivant lui, avait organisé le crime au grand hospice de l'Humanité de Paris; et enfin collectivement à Baudelocque, à Dubois, qu'il traitait d'assassins.

Baudelocque avait d'abord méprisé les attaques de Sacombe; mais on sait qu'à l'occasion de l'accouchement de madame Tardieu, une telle clameur s'était élevée, que Baudelocque dut traîner son calomniateur devant les tribunaux : Sacombe fut justement flétri et condamné. Dubois, moins malheureux que Baudelocque, avait perdu, il est vrai, la femme Vasseur; mais du moins, en pratiquant l'opération césarienne, il avait donné et conservé le jour à une jeune fille qui reçut le nom de *Césarine*, et qui depuis était restée l'objet constant de ses soins et de ses bontés.

Mais Sacombe était là; prêt à tout exploiter, il avait été trouver le père de cette jeune fille, et il lui avait persuadé qu'en poursuivant Dubois devant les tribu-

les premières victimes qu'il trouve aux Enfers, ce sont celles que ces deux accoucheurs ont assassinées.

L'une d'elles lui raconte toutes les circonstances de sa mort.

Crédule j'attendais de l'art un prompt secours,
Quand Dubois..... j'en frémis..... après un long discours,
Aux yeux des spectateurs, sans pudeur me découvre,
Et me perce le sein, qu'en sa rage il entr'ouvre.

Voilà ce que pouvait écrire impunément, au retour des Bourbons, un homme qui rentrait dans son pays après en avoir été chassé légalement comme diffamateur et calomniateur!

naux, il en obtiendrait des dommages-intérêts. Cet homme, qui n'était que faible, avait suivi les conseils de Sacombe, et déjà il avait intenté une action judiciaire, quand des personnes honnêtes lui firent entrevoir à quel degré d'ingratitude il allait se porter envers le bienfaiteur de sa fille.

Ramené à de meilleurs sentiments, et malgré les instances de Sacombe qui, érigeant dans ses vers l'ingratitude en principe, répétait à sa jeune fille :

> Que Dubois lui vendit assez cher sa naissance
> Pour dispenser son cœur de la reconnaissance ;

malgré ses instances, dis-je, Vasseur finit par se désister.

Telle fut l'issue de ces odieuses persécutions. On dit que la vie de Baudelocque en fut empoisonnée, qu'il ne put détacher de son sein le trait mortel que la calomnie y avait enfoncé. Dubois supporta ces outrages avec le calme d'une âme forte : en cette circonstance, comme en tant d'autres, il en appela à cette philosophie qui faisait le fond de son caractère, et qu'il avait résumée dans cette devise empruntée à Jacobus Sylvius, cet autre Dubois du seizième siècle : ***Bene*** *agere ac lætari!* philosophie un peu païenne, si l'on veut, mais qui puise la sérénité de ses jouissances dans l'accomplissement préalable de bonnes et nobles actions [1].

[1] *Bene agere ac lætari*, c'est la devise, en effet, qu'il avait empruntée à cet autre Dubois ; *Jacobus Sylvius Ambianus*, Jacques Dubois d'Amiens, le célèbre professeur du Collége de France au seizième siècle, l'un des restaurateurs de l'anatomie, mais bientôt effacé par Vésale son élève. Antoine Dubois avait fait graver cette devise au

Telle était la situation de Dubois, quand survinrent des événements qui allaient de nouveau le mettre en rapport avec l'ancien général en chef de l'armée d'Égypte.

Bonaparte avait suivi son génie et sa fortune; après avoir passé par le consulat, il avait ceint sa tête du laurier impérial et de la couronne de fer. Dubois n'avait pas entièrement cessé de le voir; mais, tout à son art et à sa clientèle, il n'avait fait que de courtes apparitions à la Malmaison d'abord, puis aux Tuileries.

Lié d'une étroite amitié avec Corvisart, d'une de ces amitiés rares, entières et profondes que rien ne peut altérer, pas même l'esprit de rivalité, Dubois avait trouvé tout naturel que son ami ne l'eût point porté comme premier chirurgien sur sa liste de présentation pour la maison médicale de la nouvelle cour. Dubois n'avait pas suivi, comme Boyer, une ligne exclusivement chirurgicale; il préférait d'ailleurs, et de beaucoup, son cabinet de consultations aux salons des Tuileries; un service personnel de chaque instant n'était donc ni dans ses goûts ni dans ses intérêts[1].

bas de son premier portrait, elle lui allait parfaitement bien, tandis qu'elle ne convenait en aucune manière à ce sombre et avare Dubois du seizième siècle; elle résumait, au contraire, et de tout point le caractère de notre Antoine Dubois, de ce philosophe pratique qui semblait avoir arrangé sa vie, non pas, je viens de le dire, comme le voudrait l'ascétisme chrétien, c'est-à-dire de manière à chercher la *résignation dans la douleur,* mais bien comme l'entendait la sagesse antique, c'est-à-dire de manière à chercher la *sérénité dans la jouissance* par l'accomplissement de bonnes actions.

[1] Cette version est la vraie; l'anecdote rapportée par M. Isidore Bourdon a été faite à plaisir. Suivant M. Bourdon, Dubois, assez mécontent de n'avoir pas été porté sur la liste soumise à l'empereur, aurait dit à

Dubois, cependant, était une de ces illustrations qui tôt ou tard devaient finir par graviter dans le tourbillon de la gloire impériale. J'ajouterai que c'était dans l'art médical un homme taillé en quelque sorte comme les comprenait l'empereur : simple, droit, laborieux, toujours sur pied, consommé dans la pratique et ne s'occupant que de son art.

« J'ai préféré, comme médecin, M. Corvisart à M. Hallé, qui est de l'Institut, disait un jour l'empereur en plein conseil d'État, et cela précisément, ajoutait-il, parce que M. Corvisart ne sait pas ce que c'est qu'un *triangle équilatéral.* » Et à cette occasion l'empereur faisait remarquer que, par une étrange bizarrerie de l'esprit humain, tel est un grand médecin qui n'a jamais pu apprendre une division complexe.

Or Dubois était un homme précisément comme le voulait l'empereur, et les événements ne devaient pas tarder à montrer quelle confiance Napoléon était disposé à lui accorder.

Le 16 décembre 1809, Napoléon avait fait prononcer la dissolution de son mariage avec l'impératrice José-

Corvisart, dans un moment de familiarité : « Pourquoi ne m'avais-tu pas mis sur ta liste ? » Et celui-ci aurait répondu : « Parce que tu aurais voulu être le maître ! » Faire parler ainsi ces deux grands praticiens, c'est montrer qu'on ne les connaît pas ; c'est prêter à Antoine Dubois une ambition qui n'était pas dans ses goûts ; il avait trop bien raisonné la vie ; il connaissait trop bien la valeur de toutes choses ; il savait trop à quel prix on achète en haut lieu quelques satisfactions d'amour-propre, pour désirer ces sortes de faveurs : l'indépendance la plus complète, les joies de la famille, un petit cercle d'amis éprouvés, un cortége d'élèves distingués, voilà ce que Dubois prisait par-dessus tout.

phine, qui ne pouvait lui donner de postérité, et le 12 avril 1810, il avait contracté un nouveau mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise.

Peu de jours après ce mariage, et lorsque des signes non équivoques allaient annoncer que les espérances de l'empereur devaient se réaliser, Baudelocque mourut, laissant une succession scientifique à laquelle Dubois était seul en mesure d'aspirer.

D'abord la place d'accoucheur en chef à l'hospice de la Maternité. Trois candidats devaient être présentés au ministre de l'intérieur; le conseil des hospices fit cette présentation le 16 mai 1810. Dubois était placé en tête de la liste; sa nomination fut approuvée par un arrêté ministériel en date du 15 juin suivant.

Mais la partie la plus lourde de cette succession était assurément celle qui allait échoir à Dubois dans le palais de l'empereur[1].

[1] On se demandera peut-être comment il se fit que Dubois, ami avant tout de son indépendance et de son repos, put sinon rechercher, du moins accepter l'honneur périlleux qui lui fut fait en cette circonstance; les choses s'expliquent néanmoins et tout naturellement. Dubois avait bien pu laisser passer Boyer avant lui, lorsqu'il s'était agi de la place de premier chirurgien de l'empereur. Ceci ne le diminuait en rien; il n'en restait pas moins ce qu'il était, et Boyer n'avait obtenu aucun avantage sur lui. Mais après la mort de Baudelocque, c'eût été un échec et comme une disgrâce de ne pas être choisi comme accoucheur de l'impératrice; il n'y avait pas alors à côté de Dubois un homme assez marquant dans son art pour qu'un autre choix pût véritablement se faire sans abaisser Dubois.

Ce ne fut pas cependant sans éprouver quelque résistance que Corvisart obtint cette nomination; l'empereur n'avait jamais pardonné à Dubois sa fuite de l'Égypte; il était le premier qui eût osé abandonner le général Bonaparte; on l'avait comparé au corbeau de l'arche sainte, qui s'était échappé pour ne plus revenir.

Ici, les faits vont acquérir un véritable intérêt historique.

L'épisode que je vais raconter montrera en effet et les anxiétés par lesquelles dut passer l'homme de l'art appelé dans ces graves circonstances, et les sentiments qui agitèrent le chef de la grande nation, et la joie de tout un peuple apprenant qu'un nouveau César était né dans l'empire. C'est dans la journée du 20 mars, éphéméride à la fois glorieuse et fatale, que Dubois fut appelé auprès de l'impératrice, non pas pour la première fois, mais pour intervenir s'il y avait lieu et mettre fin à un travail qui se prolongeait douloureusement.

C'est une grande responsabilité sans doute que celle qui pèse sur l'homme de l'art en pareille circonstance; mais s'il est une statistique propre à porter quelque sécurité dans l'âme du praticien, c'est assurément celle qui fait la part excessivement minime des accouchements dans lesquels l'art est obligé d'intervenir, et celle des accouchements qui se terminent par les seules forces de la nature.

C'est la réflexion que fait tout jeune médecin appelé pour la première fois à donner ses soins dans quelque grande famille, et je m'imagine que Dubois, traversant les salons des Tuileries, puisait peut-être lui-même des motifs de sécurité dans cette supputation rassurante du grand nombre des accouchements naturels comparé à celui des accouchements contre nature.

Chargé du service de l'hospice de la Maternité, Dubois savait que sur 20,357 accouchements qui avaient eu lieu dans cet établissement de 1797 à 1811, il en

était 20,183 qui s'étaient effectués sans qu'il fût besoin d'y mettre la main. Et sans pousser l'optimisme jusqu'à adopter cette opinion de Boer, que sur 132 accouchements c'est à peine s'il est besoin d'intervenir une seule fois, Dubois, fort de sa propre expérience, pouvait certainement se dire que sur 50 accouchements l'homme de l'art ne doit, terme moyen, prêter son ministère qu'une fois.

Telles pouvaient être, je le répète, les pensées qui préoccupaient Dubois. Introduit près de l'impératrice, qui l'attendait avec impatience, il y trouve son ami Corvisart. Le travail durait depuis plusieurs heures; il n'y avait plus à attendre. Dubois se mit en mesure de constater l'état des choses; mais quels ne durent point être sa surprise, son effroi, quand il reconnut qu'il allait avoir affaire à une *présentation de la hanche!* Je ne sais si son front en pâlit, mais certes il dut maudire son étoile, qui, dans une pareille circonstance, le faisait tomber sur une de ces présentations qui, au rapport de Merriman, ne devaient s'offrir que 42 fois sur 18,000 accouchements[1]!

Aucun doute ne pouvait rester dans son esprit; il entraîne Corvisart dans l'embrasure d'une fenêtre et le prie d'aller trouver l'empereur pour lui expliquer l'état des choses. Corvisart, qui ne se souciait nullement

[1] On sait que sur quinze mille six cent cinquante-deux accouchements, Mme Lachapelle n'a trouvé que soixante-huit présentations du tronc, c'est-à-dire à peu près une sur deux cent trente; et que, sur deux mille deux cents accouchements, M. Paul Dubois n'en a rencontré que treize! Enfin, Nægèle, pour ne citer que des grands praticiens, n'en a observé qu'un sur cent quatre-vingts.

d'aller porter une pareille nouvelle, répond à Dubois que ce n'est pas à lui que revient cette mission, mais bien à l'accoucheur. Dubois, sobre de paroles comme toujours, ne réplique pas un mot, il se fait conduire près de l'empereur. Napoléon était au bain. Dubois commençait à peine à lui expliquer sous quels fâcheux auspices s'annonçait l'événement qui allait s'accomplir, que l'empereur l'interrompt vivement et s'écrie : « Sauvez la mère ! »

Dubois n'avait pas même fait allusion à une cruelle alternative qui d'ailleurs ne se présentait pas; mais Napoléon, obéissant au premier mouvement de son cœur, montrait comment ici ses affections passaient avant sa politique, et cependant combien de sacrifices ne s'était-il pas imposés pour laisser après lui un héritier de son empire, un aîné de sa race? avec quelle joie il avait appris que Marie-Louise, plus heureuse que Joséphine, allait enfin combler ses vœux! Eh bien! quand est venu ce moment suprême où vont se réaliser ou s'anéantir peut-être à jamais ses longues espérances, le premier cri qui s'échappe de son cœur, ce n'est point le cri du soldat ambitieux, du profond politique, de l'homme d'État, de l'empereur enfin, forcé de renoncer à cet heureux enfantement qui devait assurer la stabilité et la perpétuité de son trône; c'est le cri d'un homme de cœur, de l'époux qui tremble à la seule idée des dangers que va courir cette fille des Césars à laquelle il n'était uni que depuis quelques mois.

Dubois fit comprendre à l'empereur qu'il allait trop loin; il ne lui dissimula point cependant les graves

conséquences qui pouvaient être à redouter, et finit par lui dire qu'en pareille circonstance, la coutume est d'appeler un ou plusieurs praticiens en consultation. « Monsieur Dubois, lui répondit l'empereur, si vous n'étiez pas ici, c'est vous, et vous seul qu'on irait chercher; retournez près de l'impératrice, et traitez-la comme vous le feriez de la femme d'un marchand de la rue Saint-Denis. »

Certes, Dubois pouvait s'enorgueillir de cette pleine et entière confiance de l'empereur, mais la responsabilité qui allait peser sur lui n'en était que plus effrayante [1].

Le travail de l'enfantement ne pouvait plus faire de progrès, l'impératrice s'épuisait en efforts impuissants : le moment d'agir était venu.

Les grands dignitaires de l'empire avaient été appelés, ils se tenaient dans un salon voisin. L'empereur était présent; il savait qu'une manœuvre délicate, pleine de dangers, allait être exécutée par l'homme de l'art; il encourageait l'impératrice, et l'esprit agité

[1] Il y avait, en effet, de graves conséquences à redouter; d'abord l'art devait intervenir, or toute intervention de l'art est chose sérieuse. Placé ainsi, l'enfant ne pouvait résister à une longue pression; il fallait donc, à moins d'avoir affaire à un avorton, aller chercher les pieds et faire la version; mais cette manœuvre elle-même n'était pas sans danger.

On va voir que Dubois n'hésita pas un seul moment; il voyait bien que la mère n'offrait aucune des conditions qui pouvaient se prêter à une évolution spontanée. C'était un premier accouchement, l'enfant était à terme; Dubois tenait donc dans ses mains la vie de cet enfant; il pensa et agit en grand praticien qu'il était; mais, quoi qu'en ait dit l'empereur, il savait bien qu'il ne s'agissait pas d'une marchande de la rue Saint-Denis.

d'une mortelle inquiétude, il cherchait à donner à son front ce calme, cette sérénité qu'il conservait si naturellement sur les champs de bataille.

Dubois procède en effet, et sans hésiter, à cette hardie et savante manœuvre qu'on appelle la *version*, manœuvre qui a pour but de suppléer la nature impuissante, ou plutôt en défaut, en erreur, et en vertu de laquelle l'homme de l'art, se substituant en quelque sorte à cette force providentielle qui devrait diriger et accomplir à elle seule tous les actes de l'économie vivante, fait ce qu'elle aurait dû faire, va chercher jusque dans les profondeurs du sein de la mère les seules parties saisissables de son enfant, les fait glisser sur elles-mêmes, les ramène à l'orifice des détroits, leur fait franchir ces voies douloureuses, et accomplit ainsi à lui seul toutes les phases du grand acte de la parturition.

Avant même d'avoir amené les pieds au dehors, Dubois avait reconnu quel était le sexe de l'enfant; mais plus prudent que Smellie, qui, en pareille circonstance, dit-on, avait bercé d'un faux espoir la cour d'Angleterre, Dubois n'en dit rien, il poursuit son opération; dégage successivement les pieds, le siége, le tronc et les bras de l'enfant. Il ne reste plus que la tête, mais celle-ci reste comme enclavée au détroit supérieur : situation critique qui va mettre de nouveau en relief le sang-froid, la résolution et la sagesse de l'opérateur; se gardant bien, en effet, d'exercer comme le veulent quelques-uns, des tractions même modérées sur le cou de l'enfant, Dubois s'arme de son forceps, en glisse les branches sur les côtés de la tête, la saisit hardiment et l'entraîne au dehors !

Mais cet enfant qu'il vient ainsi d'amener à la lumière ne pousse pas un cri; il est pâle et ne fait aucun mouvement. Dubois, sans désemparer, emploie tous les moyens usités en pareil cas. Sept mortelles minutes s'écoulent; l'enfant ne donne aucun signe de vie. L'empereur, debout, dans l'attitude d'une profonde méditation, la tête penchée sur la poitrine, suit tous les mouvements de Dubois; enfin, on aperçoit comme un soulèvement des parois de la poitrine, la bouche s'ouvre, l'air y pénètre. « Il a respiré! s'écrie un des assistants. — Oui, répond l'empereur; mais si c'était pour la première et pour la dernière fois! » Il achevait à peine ces mots, que l'enfant respire à pleine poitrine, et pousse un cri qui l'annonce définitivement à la vie.

Alors Napoléon, obéissant à une de ces inspirations poétiques qui lui étaient familières, saisit son fils sous les bras, le soulève dans ses mains puissantes, et, s'avançant vers la porte du salon où se trouvaient réunis tous les grands de l'empire : « Messieurs, c'est le roi de Rome! » Puis, revenant sur ses pas, et remettant à Dubois son précieux fardeau : « Baron Dubois, dit-il, voilà votre enfant. »

Le canon des Invalides annonçait en même temps au peuple de Paris ce grand événement. Chacun comptait avec anxiété ces retentissantes détonations; au vingt-deuxième coup, l'allégresse était universelle : c'était bien un fils, un successeur, un aîné de cette race impériale que Marie-Louise venait de donner à la France.

Que sont devenus ces jours de grandeur et de gloire qui semblaient en présager tant d'autres! et cet enivrement de tout un peuple qui saluait de ses applaudis-

sements la naissance de ce roi de Rome, croyant y voir le gage d'une impérissable dynastie, et semblait dire avec le poëte : *Tu Marcellus eris!*

Ils sont loin de nous sans doute; mais déjà, sur les marches de ce même trône, un autre enfant portant aussi le nom de Napoléon était né et gardé, comme en réserve, par la Providence, afin de venir un jour comme un symbole d'ordre, d'union et de prospérité, présider aux nouvelles destinées de la France.

Je reviens à l'empereur Napoléon. Sa reconnaissance ne se fit pas attendre. Les honoraires de Dubois avaient été d'abord portés à 15,000 francs par an : c'était Corvisart qui avait proposé ce chiffre; l'empereur avait ajouté de sa main : et 15,000 francs pour chaque accouchement. Mais le lendemain de la naissance du roi de Rome, le comte Daru écrivait à Dubois qu'il avait 100,000 francs à lui remettre au nom de l'empereur.

Il était sans doute plus difficile à cette époque d'obtenir un simple ruban de la Légion d'honneur, qu'il ne l'est aujourd'hui d'avoir le cordon de commandeur, car il ne fallut rien moins que ce mémorable événement pour que Dubois fût nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Après la chute du gouvernement impérial, Dubois se tint simplement à l'écart. Sans chercher à prendre le rôle d'un homme en disgrâce, sa maxime était : Si l'on a besoin de moi, on viendra me chercher.

Il ne fut appelé qu'une seule fois auprès de la famille royale; ce fut dans un cruel moment.

Le duc de Berri venait d'être frappé d'un coup de poignard. M. Bougon, tenant à faire preuve de dé-

vouement, avait voulu sucer la plaie, comme pour racheter la vie du prince aux dépens de la sienne. C'était une plaie de poitrine, où l'hémorrhagie est tant à craindre. Dupuytren voulut en sonder la profondeur; Dubois, ne voyant rien à faire, ne fit rien.

Louis XVIII s'était fait transporter auprès de son malheureux neveu : il voyait que le danger était grand, il aurait voulu en connaître toute l'étendue. Comment faire? placé près du lit ensanglanté, il ne pouvait rien dire qui ne fût entendu du blessé. Monarque éminemment lettré, il pensa qu'en recourant à la langue des savants, il obtiendrait une réponse des hommes de l'art, et que son neveu, dont l'éducation littéraire avait été fort négligée, ne comprendrait pas ce qu'elle pourrait avoir de menaçant. Il s'adressa donc en langue latine à Dupuytren. Soit surprise ou défaut d'habitude, Dupuytren ne sut que répondre. Dubois, fort de ses premières études, et avec son remarquable esprit d'à-propos, répondit immédiatement et par une phrase correcte, élégante, et en termes tels, que le malade ne pouvait soupçonner l'arrêt qu'il prononçait.

Le roi, malgré sa douleur, parut frappé de cette savante et circonspecte réponse.

J'arrive maintenant à une triste époque pour la célèbre école dont Antoine Dubois était un des ornements. Depuis le retour des Bourbons, l'indépendance et le libéralisme des professeurs portaient ombrage au pouvoir; une coterie puissante demandait des destitutions. Bien des places étaient enviées. On n'attendait qu'une occasion, qui ne tarda pas à se présenter.

Le 18 novembre 1822, jour fixé pour la séance de

rentrée, Desgenettes devait porter la parole et prononcer l'éloge de Hallé.

Il commença au milieu du plus violent tumulte. Ce n'était ni à sa personne ni aux opinions qu'il exprimait que s'adressait l'amphithéâtre : on s'insurgeait contre l'esprit qui dominait alors l'Université !

Devant cette jeunesse turbulente et sceptique, Desgenettes ne voulut rien retrancher de son discours. Dominant les clameurs de cette foule, il commença par faire l'éloge des sentiments religieux de Hallé[1].

Mais l'ancien médecin de l'armée d'Orient, l'ancien ami des Girondins [2] ne put longtemps se contenir. Placé entre le pouvoir qui regardait l'école comme en-

[1] Lorsque j'en serai à l'éloge de Hallé, je reviendrai sur cette séance ; je citerai les paroles de Desgenettes et la version que lui-même en a donnée dans la Biographie médicale ; il est bien vrai que ce n'était pas sa personne qui était en cause, c'était l'abbé Nicole, alors recteur de l'Université, qui était l'objet des toutes les attaques ; mais à l'époque où écrivait Desgenettes, l'école n'étant pas encore réorganisée, il y a dans son récit quelques ménagements, surtout à l'égard de la famille royale.

[2] Desgenettes était cousin de Valazé, qui se frappa d'un coup de poignard en plein tribunal révolutionnaire, dans la nuit du 30 octobre 1793, au moment où la condamnation des vingt et un venait d'être prononcée ; Valazé avait introduit le jeune Desgenettes dans le salon de M[me] Roland, et celui-ci s'y était lié avec la plupart des Girondins ; puis il avait connu Danton, et plus particulièrement Camille Desmoulins. Lorsqu'on mettait Desgenettes sur ce sujet, il était intarissable ; comme aussi lorsqu'on venait à lui parler de l'armée d'Orient.

Bien que nommé baron sous l'Empire, Desgenettes se tint dans une demi-opposition ; comme Dubois, il s'était montré trop partisan de Kléber pour plaire à l'empereur ; compris dans l'ordonnance de dissolution de l'école en 1823, il supporta très-philosophiquement sa destitution ; tandis que Chaussier, disait-il, en mourut de chagrin.

tachée de matérialisme, et les élèves qui ne voulaient applaudir qu'aux idées d'opposition, Desgenettes fit une de ces sorties spirituelles et mordantes qui lui étaient familières. Des applaudissements frénétiques accueillirent ses paroles imprudentes; il répéta sa phrase, qui excita les mêmes transports [1]. C'était prononcer l'arrêt qui allait frapper le corps au nom duquel il portait la parole. Trois jours après, le 21 novembre, une ordonnance royale supprimait provisoirement la Faculté, et onze professeurs, au nombre desquels était Antoine Dubois, furent destitués.

Je ne veux rien dire, de celui qui prit la place d'Antoine Dubois à l'hospice de perfectionnement [2], de celui qui osa s'asseoir dans son amphithéâtre,

[1] Les choses ne se sont pas tout à fait passées ainsi; lorsque j'aurai à parler de Hallé (qui était en cause dans le discours de Desgenettes), je donnerai des détails précis à ce sujet.

[2] Je pourrais maintenant y mettre moins de réserve; et ne pas taire le nom de celui qui vint prendre la place de Dubois à l'hospice de perfectionnement. Mais chacun sait que c'était un excellent homme au fond, serviable, incapable de nuire à personne, malheureusement il était d'une ignorance et d'une maladresse incroyables; si du moins il s'était tenu tranquille; mais il voulait opérer, il voulait montrer son savoir et Dieu sait quel spectacle il donnait! la bonne volonté ne lui manquait pas, il prenait même des répétitions sur les cadavres avant d'opérer sur les vivants, et c'était son chef de clinique, M. Velpeau, qui conduisait sa main; mais, rentré dans l'amphithéâtre, c'était la même impéritie, la même incapacité. Et voilà l'homme qui était venu s'asseoir sur cette haute chaise de Dubois, que nous appelions une chaise d'écaillère.

Bien d'autres gouvernements ont prononcé des destitutions, ont préféré des médiocrités à des hommes de talent; mais, il faut convenir que la première Restauration mettait dans ces sortes de coups d'État un cynisme dont rien n'approche; elle semblait à dessein aller chercher les hommes les plus obscurs et les plus ignorants pour les mettre à la place des plus illustres praticiens.

sur ce fauteuil de paille si connu des élèves, qui osa enfin pratiquer des opérations sur cette table, sur ce lit où Dubois avait si souvent émerveillé les élèves par son incomparable dextérité.

Il est des temps malheureux où le pouvoir semble prendre à tâche de donner aux élèves le spectacle des plus douloureux contrastes.

Tristes exigences de l'esprit de parti! On n'est capable, on n'est digne à ses yeux que par l'opinion qu'on professe, et nullement par le mérite ou le talent qu'on possède.

Mais vers la fin de la Restauration, une nouvelle ère, une ère de réparation, sembla s'ouvrir pour l'école. La réaction libérale qui, sous le court ministère de M. de Martignac, avait ramené dans leurs chaires MM. Cousin, Guizot et Villemain, avait aussi amené la réintégration de Dubois à la Faculté.

Le discours qu'il prononça à cette occasion, dans l'assemblée des professeurs, est un modèle de bon goût et de modestie.

« Je vous reviens, mes chers enfants, disait ce vétéran de la science à ses jeunes collègues, je vous reviens avec une augmentation d'années et avec une santé encore peu affermie. Vous connaissez depuis longtemps l'exactitude et l'assiduité que je mettais à remplir mes devoirs; si vous trouvez, mes chers collègues, que cette activité soit moindre que celle que vous m'avez connue, vous aurez la générosité de la compenser avec celle que j'avais autrefois[1]. »

[1] Dubois n'aurait peut-être pas dû séparer sa cause de ses collègues. Pourquoi était-il seul réintégré? Pourquoi cette justice était-elle

Mais bientôt une révolution vint frapper en masse les professeurs nommés en 1823. Le doyen fut compris dans cette élimination ; il fallut pourvoir à son remplacement.

Le 4 août 1830, une ordonnance du lieutenant général du royaume conféra cette dignité à Antoine Dubois. Ce choix fut universellement approuvé. Toutes les conditions désirables semblaient réunies dans le nouveau titulaire, une immense renommée, un beau caractère, des opinions sagement libérales, la sympathie de ses collègues et celle des élèves.

Dès le premier jour de sa promulgation, le nouveau doyen pensa qu'il était de son devoir, qu'il était digne surtout de son caractère, de sauvegarder, dans l'intérêt même de l'école, les actes de son prédécesseur. Le nouveau doyen, dis-je, provoqua une réunion de professeurs, et il fut décidé qu'avant de se séparer on signerait une lettre dans laquelle on exprimerait à l'ancien doyen la reconnaissance de la Faculté pour l'esprit de modération et de bienveillance dont il avait fait preuve pendant la durée de son administration [1].

refusée aux autres? Ce sont là des remarques qui furent faites lors de sa réinstallation, et elles étaient assez fondées. MM. Cousin, Villemain et Guizot, frappés d'une commune disgrâce, rentraient en même temps à la Faculté des lettres; tandis que Dubois rentrait seul à la Faculté de médecine, les Desgenettes, les Jussieu demeuraient éloignés. Ajoutons que Dubois, plus que septuagénaire, n'avait aucune espèce d'enseignement à reprendre, l'heure de la retraite avait depuis longtemps sonné pour lui; il avait beau dire que son ancienne activité devait compenser ce que les années lui avaient enlevé; sa rentrée, ne devant être considérée que comme une réparation morale, ne signifiait plus rien ne s'appliquant qu'à lui.

[1] Le décanat de Dubois n'a pas été exempt de troubles et de

C'est ainsi qu'Antoine Dubois inaugura son décanat; mais il sentait lui-même que l'heure de la retraite approchait pour lui. Le 4 mai 1831, il priait le ministre d'accepter sa démission[1]. Dans sa réponse

difficultés. Dans les premiers temps qui suivirent la révolution de Juillet, les élèves étaient devenus une puissance. Le gouvernement lui-même les avait appelés à délibérer sur quelques mesures; il avait même été question de faire entrer leurs délégués dans les jurys de concours. Il y eut donc quelques conflits entre l'autorité administrative de l'école et cette turbulente jeunesse de l'époque; elle avait ses chefs, ses tribuns, qui traitèrent de puissance à puissance avec le doyen. M. Malgaigne, aujourd'hui professeur, était un de leurs orateurs les plus véhéments; Dubois dut compter avec lui. C'était une vieille et une jeune popularité qui se trouvaient en présence; mais sous son air tout paternel et accommodant, Dubois jouait complétement tous ces féroces jeunes gens. Les élèves voulaient-ils se former en comices dans le grand amphithéâtre de l'école pour délibérer sur quelques questions d'État : Mes enfants! mes enfants! leur disait Dubois, je le voudrais bien aussi; vous êtes tous si capables, si habiles, et vous avez des orateurs si brillants! mais, tenez, voici un ordre du ministre qui me défend de vous laisser délibérer ici; vous voilà forcés d'aller ailleurs. Ah! c'est bien dommage, vous donneriez de si bons conseils au gouvernement! et tout doucement, Dubois les mettait à la porte. D'autres auraient pu agir d'autorité, et peut-être plus dignement; mais le malin vieillard se frottait les mains et s'applaudissait de les avoir ainsi éconduits sans rien perdre de sa popularité.

[1] Il ne reste plus aujourd'hui un seul de ces vieux professeurs de l'an III; de nouvelles générations leur ont succédé. Le plus ancien est M. Cruvelhier, dont la nomination remonte à la première Restauration; la célébrité de l'école y a perdu, mais l'enseignement y a gagné. Vers la fin de l'Empire et au commencement de la Restauration, époque de nos premières études, il y avait parmi les professeurs de très-grands noms, des hommes dont la célébrité était européenne; aujourd'hui, il n'y a plus un seul grand nom. Mais au temps de ces noms si éclatants, au temps des Dubois, des Boyer, des Pelletan, des Desgenettes, des Chaussier, les cours étaient insignifiants et à peu près abandonnés, les examens illusoires; les candidats n'avaient rien à répondre, c'étaient les examinateurs qui parlaient, qui dissertaient,

adressée à la Faculté, le grand maître de l'Université marquait avec quel regret il avait été obligé de céder aux instances de M. Dubois. Enfin, au commencement de 1833, Antoine Dubois se démit des fonctions de professeur; mais, sur la demande de la Faculté, le conseil de l'Université arrêta que le titre de professeur honoraire lui serait conféré, qu'il conserverait le droit d'assister aux assemblées de la Faculté, et de prendre part à ses délibérations.

Dubois était entré dans sa quatre-vingtième année; certes c'était bien l'âge du repos, et cependant il n'aurait pas renoncé à ce qu'il appelait encore ses devoirs, si depuis longtemps sa santé n'avait été profondément altérée.

Par une circonstance étrange, et qui cependant n'est pas rare dans l'histoire de la médecine, Dubois, qui avait étudié avec une sorte de prédilection les maladies des voies urinaires, qui excellait, comme je le dirai tout à l'heure, dans l'art d'extraire les calculs de la vessie, Dubois finit par être atteint lui-même de cette redoutable maladie. « Mais, lui disait un jour un

racontaient une foule d'anecdotes. Aujourd'hui, l'enseignement est parfaitement fait; il attire un grand concours d'élèves; les examens, pris au sérieux, sont véritablement probatoires; il en résulte que le niveau des connaissances médicales chez les élèves est incomparablement plus élevé qu'il ne l'était au temps de ces grandes illustrations, et que les jeunes docteurs qui sortent de cette Faculté sont infiniment supérieurs à ceux qui en sortaient autrefois.

Au total, donc, la médecine y a gagné, et la société doit s'en trouver mieux. Qu'importe, en effet, qu'il y ait quelques grands noms dans une école, ce qui importe, ce qui est bien préférable, c'est qu'il en sorte des hommes sages, prudents et utiles; or, c'est ce que produit aujourd'hui la Faculté de médecine de Paris.

de nos collègues en manière de consolation, ceci ne doit point vous effrayer, vous qui connaissez si bien cette maladie et l'opération qu'elle exige. — C'est précisément pour cela, répondit Dubois, que je ne me ferai pas opérer. » Et cependant il finissait par reconnaître lui-même que cette opération, toute cruelle qu'elle est, est à la fin invoquée comme un bienfait par presque tous les calculeux.

Mais, heureusement pour lui, la science venait de faire un merveilleux progrès : une découverte admirable, longtemps rêvée par le génie chirurgical, et que l'instinct de conservation avait, dit-on, révélée à quelques malades, venait enfin d'être formulée et appliquée avec succès sur le vivant : je veux parler de la lithotritie. Dubois, habile lithotomiste, avait d'abord partagé les opinions, on pourrait même dire les préjugés, de beaucoup de chirurgiens de son temps contre la lithotritie; peut-être même les aurait-il conservés toute sa vie, si s'étant sondé lui-même, en 1828, il n'eût acquis la conviction qu'il avait, à n'en plus douter, un calcul dans la vessie. Or, ayant à choisir, pour son propre compte, entre une méthode qui fait pénétrer les instruments par les voies naturelles, et une méthode qui les introduit par des incisions variées, mais toutes douloureuses et profondes, Dubois écrivit à M. Civiale, le 21 décembre 1828 : « J'ai décidément besoin de vous. »

Ce n'est pas qu'il n'eût encore bien des objections à faire; mais M. Civiale, qui connaissait parfaitement son illustre malade, employa un argument adapté à son caractère; il conduisit chez lui un malade atteint

de la pierre, le fit coucher sur son propre lit et se mit à l'opérer. Dubois suivit attentivement tous les incidents de l'opération ; puis quand M. Civiale eut terminé : « Je suis prêt, » lui dit-il ; et la première séance eut lieu le surlendemain.

Dubois, très-discret pour sa part, aurait voulu cacher à tout le monde la maladie dont il était atteint, et surtout l'opération à laquelle il allait se soumettre ; M. Civiale ne fut pas aussi discret : il en avait dit quelques mots, insistant surtout sur les bonnes conditions dans lesquelles se trouvait son malade. Dubois en fut informé, et il en fit quelques reproches, du reste fort gracieux, à son opérateur : « Je voulais, si je succombais, lui dit-il dans une lettre du 4 février 1829, que personne ne sût que vous m'eussiez touché ; que si, au contraire, je me trouvais débarrassé, je voulais présenter la chose comme un miracle opéré par vous. »

Quelques courtes séances suffirent pour le débarrasser de sa pierre, et le 26 juin il écrivait à M. Civiale : « La fatigue que j'éprouve n'a pas du tout de rapport avec quoi que ce soit de corps étranger dans la vessie, et ma certitude va toujours croissant, à savoir qu'il n'y a plus rien. »

Grâce à cette opération, Dubois put encore jouir pendant quelques années, sinon d'une santé parfaite, au moins d'une existence assez douce. Profitons-en, messieurs, pour revenir en quelque sorte sur cette honorable carrière, et pour dire comment il a marqué son passage dans la science.

Pour donner une idée aussi exacte que possible des services que Dubois a rendus à la chirurgie, et de l'in-

fluence qu'il a exercée dans l'enseignement, je vais successivement le considérer comme professeur, comme médecin consultant et comme opérateur.

Il y avait alors dans l'école de Paris deux sortes de professeurs : les uns visant au talent oratoire, châtiés, diserts, éloquents même parfois, circonspects, polis et révérencieux envers leur auditoire; studieux, progressifs, et par cela éminemment utiles; les autres, qu'on aurait pu appeler des hommes primitifs, obéissant à leurs propres inspirations, nés d'eux-mêmes, quelquefois incultes, mais toujours originaux; peu soucieux de plaire, ayant toutes les familiarités de la force et du génie. C'est à cette dernière catégorie que Dubois appartenait; on y trouvait avec lui les Chaussier, les Desgenettes, les Boyer, les Pelletan, etc., et tant d'autres qui ont disparu de la carrière, mais dont le souvenir est impérissable.

Dubois, je l'ai déjà dit, chargé d'un service de clinique chirurgicale, avait enfin trouvé sa véritable voie. Chirurgien en chef de l'hospice de Perfectionnement, il y faisait des leçons et y donnait des consultations qui attiraient un grand concours d'élèves.

Génie calme et reposé, jamais on ne le voyait chercher à produire ce qu'on appelle des effets oratoires. Rien de plus vigoureux et de plus simple que ses allocutions; sa phrase était nette et concise; sa pensée, rendue d'une manière pittoresque, frappait tous les esprits; une seule idée le préoccupait, il voulait être compris; de là un choix particulier d'expressions et de répétitions. Ce que, dans l'impression d'un livre, on marque en caractères italiques, il le faisait saillir en

le répétant coup sur coup. Que, s'il lui échappait un mot nouveau, hybride ou même un peu barbare : « Je le maintiens, disait-il, car vous m'avez compris, et c'est là ce que je voulais. »

Il laissait à d'autres l'ambition de charmer et d'étonner leurs auditeurs, la gloire de se faire admirer et d'arracher des applaudissements. Je ne sache pas qu'il ait été jamais applaudi. Son ambition, à lui, était de faire que la justesse et la clarté de ses expressions répondissent à la netteté et à la précision de ses idées. On sentait dans ses leçons une abondance vive et franche, un esprit ample, droit, et surtout solide.

Il avait la juste prétention d'*enseigner* et non de *discuter* et de *convaincre ;* il en appelait à l'*autorité* de son expérience et de son jugement, non de sa parole ou de sa *dialectique*.

Rarement il donnait du développement à ses idées ; il cherchait de préférence une phrase, un mot heureux, qu'il répétait, mais ne commentait pas.

Bref, il avait toutes les qualités d'un professeur de clinique : un jugement rapide et sûr, une parole droite, concise et comme aphoristique.

J'arrive maintenant à ses *consultations publiques*. Dubois leur avait donné un caractère particulier. Avant lui, personne n'avait imaginé qu'on pût en faire un véritable enseignement clinique : on les considérait comme une œuvre purement philanthropique et hospitalière. Dubois, sans leur ôter ce caractère moral, en faisait l'objet de conférences pleines d'intérêt; il y mettait de la bonhomie en même temps que de la science, interpellant tour à tour les malades et les

élèves ; c'était une succession de scènes parfois plaisantes et toujours instructives. Procédant encore à la manière antique, c'est-à-dire par aphorismes ou par apophthegmes, il inculquait ainsi dans l'esprit de ses auditeurs des déductions toutes pratiques, ne cherchant point d'ailleurs à les initier aux détours ou aux mystères de ses diagnostics : qui sait? peut-être n'aurait-il pu lui-même s'en rendre compte, étant de ces praticiens qui du premier coup mettent le doigt sur le mal sans trop savoir comment [1].

[1] Ces consultations publiques avaient lieu dans l'amphithéâtre de l'École pratique ; Dubois, placé sur un siége très-élevé, dominait son auditoire tout en se tenant en face de son malade ; celui-ci venait s'asseoir sur une chaise fixée par des crochets à la table sur laquelle se pratiquaient les opérations ; de profil pour Dubois, il était tourné vers les assistants, de sorte que tout se faisait devant les élèves et pour les élèves : un interne, la plume à la main, écrivait sous la dictée de Dubois les prescriptions et les ordonnances.

Je viens de dire qu'un fonds de bonté perçait dans ces dialogues, si amusants dans la forme et si sensés au fond ; quelle différence avec les consultations que donnait Dupuytren dans l'amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu ! là, tout le monde gardait le silence et se tenait debout, à l'exception du professeur, qui, assis entre les deux haies que formaient les élèves, une jambe croisée par-dessus l'autre, semblait un juge qui interroge des prévenus.

Dubois, au contraire, encourageait son malade par sa rondeur et sa bonhomie ; il connaissait le langage et les mœurs du peuple ; il savait ses préjugés et se mettait à la portée de tous ; il est vrai qu'il visait un peu à l'effet, c'était comme de petits drames, des scènes à deux personnages, le médecin et le malade ; les élèves, comme les chœurs antiques, intervenaient de temps à autres par des marques plus ou moins bruyantes d'approbation. Chez Dupuytren, nul n'aurait osé se permettre ces sortes de familiarités ; si, par hasard, un élève osait exprimer son opinion, Dupuytren y répondait par un sourire quand cette opinion était juste, dans le cas contraire il haussait les épaules.

Dubois laissait causer le malade, il le laissait disserter sur les pré-

On a dit de lui que pour se faire citer à l'instar d'un redoutable et infaillible oracle, il n'aurait pas craint de porter, en certain cas, le désespoir dans l'âme de ses malades. Ce fait est de toute fausseté; c'est le contraire qui est vrai. Il avait pour principe que quand on ne peut pas guérir les malades, il faut les laisser dans l'erreur, il faut les tromper. Mais, lui objectait-on, comment promettre ce qu'on ne peut pas tenir, et se faire payer pour une guérison qu'on n'obtiendra pas? Eh! pourquoi, répliquait Dubois, irai-je décourager ces pauvres malades? Vous dites que je leur fais payer de fausses promesses; pas du tout, je leur ai vendu de l'espérance: trouvez-moi quelque chose de plus précieux[1].

tendues causes de son mal, sur les effets du sang, de la bile, sur les remèdes qu'il avait déjà employés, il n'y avait pas jusqu'aux autres malades attendant leur tour qui n'y prissent de l'intérêt. Chez Dupuytren, les malades étaient successivement introduits par un garçon d'amphithéâtre, le même qui présidait à la salle des morts; Dupuytren leur posait des questions simples, claires et précises, malheur à ceux qui n'y répondaient pas tout aussitôt d'une manière nette et catégorique.

Lorsqu'un collègue assistait aux consultations de Dubois, il était accueilli avec plaisir et semblait se mettre de la partie. Dupuytren se montrait, il est vrai, très-gracieux, il affectait de demander l'avis de son confrère; mais si celui-ci se fourvoyait dans son diagnostic, Dupuytren le laissait dire, puis d'un coup de bistouri, quand cela était possible, il ne se faisait aucun scrupule de démontrer publiquement l'erreur de celui qu'il venait d'appeler son savant collègue.

[1] Mais il se gardait bien de les abuser en leur laissant entrevoir que telle médication active, ou telle opération pourrait les guérir, quand lui-même ne le croyait pas; il les dissuadait, au contraire, de courir des chances hasardeuses; et ici encore c'était par des expressions originales et toutes à lui qu'il cherchait à les en détourner. Ainsi, un de ses compatriotes était venu le consulter pour une vieille carie de l'articulation coxo-fémorale, décidé qu'il était, disait-il, à tout tenter pour guérir. Dubois, après l'avoir entendu en toutes

Mais c'est comme *opérateur* que Dubois a remporté la palme de son art. On sait à quel degré de perfection il avait porté ce que j'appellerai l'intelligence et le manuel des opérations : nul de son temps ne l'a surpassé ; je ne sais même si quelqu'un l'a égalé ; il opérait non avec ostentation ou élégance, mais avec cette sûreté, cette aisance, cet aplomb que peuvent seules donner la justesse du coup d'œil, une longue expérience, et enfin une certaine adresse innée.

Dans ces sentiers douloureux et sanglants, sa main, armée d'un fer salutaire, n'allait jamais au delà de ce qui, pour lui, était mathématiquement tracé, et elle ne s'arrêtait jamais en deçà de ce que le mal exigeait. Il suivait invariablement cette ligne que dépasse trop sou-

ses explications, lui répondit tout simplement : « Va-t'en, va-t'en, retourne dans ton pays ; va-t'en, te dis-je, voilà mon avis. » Le malade, mécontent de Dubois et voulant absolument guérir, alla consulter un autre praticien, se fit opérer, et mourut en trois jours.

Quand Dubois était consulté par un de ces demandeurs d'avis qui ne savent pas qu'il est des maux avec lesquels il faut savoir vivre, il faisait tout ce qu'il pouvait pour lui persuader de ne rien faire, et quand, n'ayant pu y parvenir, il le voyait s'éloigner avec l'idée de recourir à quelque moyen que ce soit, il disait en le montrant à ses élèves : « Vous voyez bien cet homme : il veut guérir, eh bien ! il va crever ! » Le mot était cruel, en voici en quelque sorte le contre-pied : Dubois avait à l'Académie un vieux collègue du nom d'Abraham, toujours malade, toujours souffrant, toujours se plaignant et qui cependant alla presque aussi loin que le patriarche de la Bible ; un jour qu'il se plaignait plus amèrement que de coutume, un de ses amis lui dit : Mais, M. Abraham, que ne consultez-vous quelqu'une de nos célébrités ? — Mais c'est ce que j'ai déjà fait, répondit M. Abraham ; et comme c'était alors le temps de la vogue de Broussais : Que ne consultez-vous Broussais ? — Du tout, s'écria vivement M. Abraham, je ne veux pas ! — Et pourquoi ? reprit l'ami. — *Parce qu'il voudrait me guérir et je veux qu'on me soigne !*

vent la témérité, et que n'ose pas atteindre la timidité[1].

Une des plus remarquables tendances de ce grand opérateur était de simplifier les procédés et de se borner au plus petit nombre possible d'instruments; il avait une répugnance très-grande pour tous les instruments mécaniques qu'on propose de substituer à l'action de la main. Aussi, quand on venait à lui parler de quelque nouveau perfectionnement apporté à un instrument : « Oh! s'écriait Dubois, c'est très-ingénieux; mais la main! la main! la main! »

C'était merveille de le voir, armé de son bistouri, pratiquer l'opération de la taille, opération si délicate, si hasardeuse, si pleine de dangers. Il était alors le seul chirurgien de Paris qui suivît le procédé de Cheselden, précisément parce qu'il l'avait ramené à la plus extrême simplicité.

Une fois son cathéter introduit et maintenu, il ar-

[1] Dubois, chirurgien prudent et circonspect, ne s'est jamais laissé éblouir par ces grandes et hasardeuses opérations qui séduisent les jeunes gens, et que recherchent quelquefois des praticiens d'ailleurs distingués; il appréciait ces témérités à leur juste valeur. Lorsque Récamier eut fait sa fameuse extirpation de l'utérus chez une femme placée dans son service, comme on voulait à peine y croire, il alla montrer cette femme aux grands chirurgiens de l'époque; il la conduisit entre autres chez Antoine Dubois; celui-ci examina la malade et reconnut qu'en effet Récamier avait enlevé la totalité de l'utérus; mais quand Récamier lui demanda ce qu'il pensait de son opération : Ce que je pense, répondit Dubois, le voici : *Ce succès est un grand malheur*. Et comme Récamier insistait pour qu'il s'expliquât davantage, Dubois reprit imperturbablement : *Ce succès est un grand malheur;* Récamier n'en put tirer autre chose.

L'expérience prouva bientôt combien Dubois avait raison; enhardis par ce succès, d'autres voulurent en obtenir de semblables, et on sait quel fut le résultat de leurs tentatives.

rivait droit dans sa cannelure ; en un second mouvement il incisait l'urètre ; puis, faisant glisser la pointe du bistouri dans la rainure, il divisait le col de la vessie en bien moins de temps qu'il n'en faut ici pour le raconter. Le malade, n'ayant éprouvé en quelque sorte qu'une sensation, poussait à peine un cri de douleur; tandis que les spectateurs, émerveillés d'une telle adresse, poussaient un cri de surprise et d'admiration.

C'est que tout spectateur instruit savait à travers quelles difficultés l'opérateur avait dû marcher pour exécuter cette manœuvre hardie, rapide et brillante.

Quant à la lithotomie chez la femme, on connaît le procédé suivi par Dubois. Sans doute il avait pu lire dans Ambroise Paré que le procédé n'était rien moins que nouveau, que c'était le procédé de Laurent Collot; mais qui ne sait ce qu'il faut d'efforts, de persévérance et d'autorité pour vulgariser des procédés utiles, des procédés qui resteraient éternellement ensevelis dans les livres si le génie chirurgical ne venait les réaliser dans l'exercice commun de l'art ?

Dubois avait donc rendu cette opération *sienne* en en faisant *chaque jour* une habile et heureuse application, et c'est avec raison qu'on appelle encore aujourd'hui cette manière d'opérer le *procédé d'Antoine Dubois* [1].

J'en dirai autant de la réunion des plaies par *première intention* à la suite des grandes opérations, des

[1] Je disais *chaque jour;* c'était trop, au temps de Dubois comme aujourd'hui, la lithotomie chez la femme était une opération assez rare ; elle est plus rare encore aujourd'hui, puisqu'on a la ressource du broiement de la pierre.

amputations et ablations de tumeurs considérables; c'était un mode de pansement qui avait été conçu et appliqué avant lui, mais il a contribué plus que personne de son temps à l'introduire dans la pratique de la chirurgie.

J'ai parlé tout à l'heure de la tendance d'Antoine Dubois à simplifier les opérations : il en a donné de nouvelles preuves dans les modifications qu'il a apportées à l'opération de l'anévrisme et de la fistule à l'anus.

Dubois, l'un des premiers, avait substitué le procédé ancien de la ligature à celui de l'incision préconisée et exclusivement employé par Boyer[1].

De même, pour l'opération de la fistule à l'anus, il lui suffisait d'une sonde cannelée et d'un bistouri boutonné courbe. Le gorgeret en bois employé par Boyer et par ses élèves était complétement abandonné par Dubois[2].

De même encore, pour l'opération de la cataracte, c'est Dubois qui, l'un des premiers, a introduit dans la pratique française l'opération par le simple déplacement.

Dubois s'était beaucoup occupé des maladies des yeux; il avait pris le goût de cette étude dans une visite qu'il fit à Pavie et dans ses entretiens avec Scarpa,

[1] J'ai peut-être fait ici la part un peu trop grande à Dubois, j'aurais dû dire à l'imitation de Desault; car le procédé de la ligature était employé par ce grand praticien.

[2] L'usage du lithotome a cependant prévalu, et ce n'est pas sans raison; on est sûr du moins avec lui de rester dans la vessie; tandis qu'avec le bistouri, si on a affaire à une prostate déformée, à des parties hypertrophiées, on peut inciser à côté; et puis, qui pourrait dire si Dubois, malgré sa grande habileté, s'y maintenait toujours?

pour lequel il avait conservé une très-grande estime et une vraie amitié.

J'ai déjà parlé de la remarquable indépendance d'esprit d'Antoine Dubois; j'aurais pu en trouver des preuves nombreuses aussi bien dans sa pratique que dans son enseignement : à une époque où toutes les formes des affections syphilitiques étaient soumises au même traitement et considérées comme également graves, Dubois professait des opinions qui n'étaient partagées que par un petit nombre d'esprits, et auxquelles cependant l'étude plus attentive de ces affections et des recherches nombreuses ont donné une sorte de consécration.

On peut dire qu'ici Dubois s'était placé en avant de son époque, et il en a été de même pour le traitement des affections cancéreuses au moyen de la pâte arsenicale du frère Côme. Dubois avait un double but en cautérisant ainsi après l'ablation du mal par l'instrument tranchant : il modifiait profondément les parties sur lesquelles l'application du caustique était faite, et il pénétrait beaucoup plus loin qu'avec l'instrument tranchant.

Ces idées ont été reproduites dans ces derniers temps, et on leur a donné une grande importance, puisqu'on a prétendu que le caustique arsenical suffit seul à la destruction des tumeurs cancéreuses d'un médiocre volume.

Je suis obligé de m'arrêter ici dans cette énumération, et cependant je sens qu'il y aurait justice à l'étendre plus loin. Dubois avait fait pénétrer ses idées et sa pratique dans tous les esprits par un travail opi-

niâtre de plus de quarante années; mais la source des progrès qu'il a fait faire à la science, déjà à peine évidente quand il professait, s'est presque entièrement perdue depuis lui.

Que de choses n'aurais-je point à mentionner pour ce qui concerne l'art des accouchements, si les bornes de cet éloge me le permettaient! Que d'idées pratiques aujourd'hui reconnues incontestables, et dont lui-même n'avait jamais cherché à prendre publiquement possession! Tous ces souvenirs sont à peu près perdus, sauf ce qui se rapporte au forceps, qui aujourd'hui encore peut être considéré comme réunissant les meilleures conditions au point de vue de sa structure et de son mécanisme, forceps imaginé par Dubois et qui porte son nom.

Après avoir fourni cette longue et laborieuse carrière, Dubois a passé ses derniers jours entouré d'une honorable et nombreuse famille, menant cette vie patriarcale qui lui était si chère. Ayant plus que personne l'expérience du monde, ayant été aux prises avec la misère et ses cruels enseignements, Dubois aimait à y reporter ses souvenirs comme pour jouir du contraste et s'applaudir du chemin qu'il avait fait; il ne passait jamais sur le Pont-Neuf sans montrer au haut d'une maison la croisée d'une toute petite chambre où il avait donné des leçons de lecture à de pauvres écoliers.

Un jour, il allait à Bicêtre rendre visite à un de ses collègues qui était entré dans sa famille. Arrivé à la barrière de Fontainebleau, ses yeux tombent sur la boutique d'un marchand de vin; il fait arrêter sa voiture, entre dans la maison et pénètre jusque dans une

petite salle où se trouvaient attablés quelques pauvres jeunes gens encore tout poudreux du long voyage qu'ils venaient de faire. Dubois contemple un moment cette salle obscure. Que de souvenirs il y retrouvait! C'était là que, plus d'un demi-siècle auparavant, il avait fait ses adieux à son premier compagnon de voyage; à ce brave roulier qui l'avait amené à Paris! Sa présence avait suspendu la conversation des jeunes gens; mais Dubois avait reconnu à leurs derniers mots, dits en patois, qu'ils étaient du Quercy, que c'étaient des compatriotes. Il leur demande avec intérêt ce qui les amène à Paris; ils venaient y chercher fortune comme tant d'autres! « Eh bien! leur dit Dubois, moi aussi je suis du pays; comme vous j'étais sans fortune, j'avais fait la route à pied, je me suis reposé dans cette même salle, assis peut-être à la table où vous êtes; puis j'ai travaillé, toujours travaillé; j'ai fait des économies. On dit que je suis devenu riche. Peut-être avez-vous entendu parler de moi : on m'appelle le docteur Dubois. Faites comme moi, mes enfants; n'attendez rien que de votre travail, et vous réussirez. » Ceci dit, Dubois leur serra cordialement la main, paya leur écot et remonta en voiture.

Du reste, à cette époque de sa vie, Dubois devait se trouver heureux; il se voyait revivre avec une sorte d'orgueil dans un fils aussi modeste que distingué; son nom, continué dans l'école et dans l'Académie par ce digne héritier, ne pouvait plus périr : il l'avait vu, avec une indicible satisfaction, conquérir par son seul mérite, une haute position dans l'enseignement et dans la pratique.

Dubois n'avait plus rien à désirer ; ses parents, ses amis seuls pouvaient encore avoir quelque-chose à désirer, mais plutôt pour eux que pour lui : *qu'il vécût !* Mais vers le commencement de 1837, au mois de mars, il fut atteint d'une double pneumonie, à laquelle il succomba le 30 du même mois, dans sa quatre-vingt-unième année.

S'il est au monde un spectacle consolant et doux, a dit Vicq d'Azyr, c'est sans doute celui d'une vie longue, paisible et respectée, que n'agitèrent point les passions et que n'aigrirent point les revers : telle a été, en grande partie du moins, la vie d'Antoine Dubois.

N'ayant guère eu d'illusions, même dans ses jeunes années, il n'avait pas eu plus tard à les perdre ; esprit juste, fin et sensé, il avait su mieux que personne arranger sa vie. Ce qu'il y avait de plus remarquable en lui, c'était le bon sens, un bon sens probe, allant quelquefois jusqu'à la vulgarité, mais exprès et à dessein. Estimant toutes choses à leur juste valeur, Dubois, même dans l'intimité, ne parlait que quand il avait quelque chose à dire, et non pour parler ; bien convaincu que, dans toute discussion, chacun finit par garder son opinion, il énonçait simplement la sienne et ne la soutenait pas ; que, si on le pressait, il n'avait qu'une réplique : « J'ai dit. » Et il se taisait. « Pourquoi, lui disait-on un jour, ne cherchez-vous pas à faire prévaloir votre opinion quand vous la croyez vraie et juste ? — Parce que, répliquait-il, je sais d'avance que je ne réussirais pas : *Qui vult decipi, decipiatur !* »

Dubois, sauf quelques morceaux de peu d'étendue, n'a rien écrit, il semble qu'il ait voulu suivre l'avis

que M. Joubert donnait aux professeurs de son temps, et qui était aussi celui que Lebrun donnait aux femmes : « Inspirez, leur disait-il, et n'écrivez pas ! » Mais les professeurs, ajoutait M. Joubert, sont comme certaines femmes : ils veulent tous écrire, ils ne veulent pas ressembler aux Muses.

Dubois a pu inspirer de bons livres, il ne voulut jamais en faire ; quand on le pressait d'écrire, il répondait : « J'en sais trop et trop peu. » Il trouvait que des jeunes gens seuls peuvent avoir la prétention d'écrire des traités complets.

Mais il est temps de m'arrêter dans cette appréciation du caractère d'Antoine Dubois. J'ai parlé de son talent, de son esprit, de son savoir; j'ai fait connaître ses qualités morales; j'ai montré qu'il avait le cœur bon et l'âme honnête.

Quant à sa personne, si les souvenirs faisaient défaut, l'Académie possède un beau portrait de Dubois. Ceux qui l'ont connu se disent en le voyant c'est bien là cette physionomie mâle et sévère où respiraient néanmoins la bonté et la franchise; ce grand œil bleu si profondément observateur, ce front calme et haut où se décelaient à la fois la fermeté, le sang-froid et l'esprit d'à-propos.

Les labeurs, les soucis, les anxiétés de la vie chirurgicale n'y avaient encore laissé aucune ride : c'était la sérénité du philosophe pratique.

Finesse, sagacité, lumineuse intelligence, voilà ce que révèle ce beau et simple portrait que la piété d'un fils a placé dans cette enceinte.

RICHERAND

Richerand fait ses premières études au collége de Bellay, sa ville natale. — La révolution les interrompt. — Ses parents sont emprisonnés. — Choix d'une profession. — Richerand se décide pour la chirurgie ; il quitte son pays et arrive à Paris à l'âge de dix-sept ans. — Premiers écrits de Richerand. — Ses analyses et ses critiques. — Reçu docteur à l'âge de vingt ans, Richerand publie ses *Nouveaux éléments de Physiologie*. — État des sciences physiologiques au commencement du siècle. — Caractère et mérite du livre de Richerand. — Son talent comme écrivain. — Richerand se livre à la pratique et à l'enseignement de la chirurgie. — Il est nommé chirurgien en second à l'hôpital Saint-Louis. — Il publie les leçons de Boyer sur les maladies des os. — Première édition de sa *Nosographie chirurgicale*. — État de la chirurgie en France. — Influence de Richerand sur l'enseignement de cette science. — Perfection de son livre. — Rivalité de la médecine et de la chirurgie. — Nomination de Richerand à la chaire de pathologie chirurgicale. — Enthousiasme de Richerand pour les grandeurs de l'Empire. — Création de l'Académie royale de médecine. — Richerand est nommé secrétaire de la section de chirurgie. — Intrigues pour amener une séparation entre la médecine et la chirurgie. — Ambition de Richerand. — Il aspire à la place de secrétaire perpétuel d'une académie royale de chirurgie. — Son livre sur les progrès récents de la chirurgie. — Son admiration pour les gouvernements libres. — Apostrophe à l'Angleterre. — Réaction contre le despotisme de l'Empire. — Révolution de Juillet 1830. — Changements qu'elle amène dans les idées

de Richerand. — Son aversion pour les institutions parlementaires. — Publication de son livre *Sur la population considérée dans ses rapports avec le gouvernement.* — Il prévoit une nouvelle révolution. — Retour à des sentiments religieux. — Résumé sur Richerand, considéré comme écrivain, comme professeur et comme praticien. — Fin de sa longue rivalité avec Dupuytren.

Le physiologiste populaire, le chirurgien distingué, l'écrivain élégant et classique, dont je vais raconter la vie et exposer les travaux, n'a pas eu en partage une de ces existences simples, faciles et constantes, un peu monotones peut-être, mais tranquilles et paisibles en leur cours, telles enfin qu'on pourrait les désirer pour la culture des sciences et pour le bonheur des savants. Ami passionné de son art, doué d'une imagination vive et brillante, d'un caractère ardent et impétueux, Richerand a suivi tous les entraînements et partagé toutes les passions de son époque, passions généreuses pour la plupart, qu'il a tantôt exagérées et tantôt devancées, qui ont agité sa vie comme elles ont agité la société, et dont il a fini par dénoncer lui-même les fatales conséquences.

Heureux dans son intérieur, chéri des siens et de ses amis, Richerand n'a compté d'ennemis que parmi ses rivaux; mais de même que pour ses amis il ne mettait aucune borne à son dévouement, de même il n'a su garder aucune mesure avec ses adversaires. Nature bonne et loyale, mais incapable de se maîtriser, et alliant ainsi aux emportements d'un génie tourmenté les effusions d'une âme aimante et généreuse[1].

[1] Richerand était, après tout, une bonne et excellente nature, la suite de cette notice le prouvera. Il a eu des ennemis, on peut même

Balthasar-Anthelme Richerand était né, en 1779, le 4 février, à Bellay, petite ville du Bugey, aujourd'hui département de l'Ain, dans cette contrée lointaine et pittoresque, qui déjà avait vu naître deux hommes éminents dans l'art de guérir : l'un qui n'a guère fait que paraître à l'horizon de la science, mais pour s'y couronner d'une impérissable célébrité; l'autre qui, lui aussi, aurait été un chirurgien distingué s'il n'avait préféré rester un grand médecin ; j'ai nommé Bichat et Récamier.

Richerand était encore presque au berceau quand il perdit son père. Le notariat était en quelque sorte un héritage dans sa famille. Quatre générations se l'étaient transmis, non-seulement avec une réputation incontestable d'intégrité et d'honneur, mais, ce qui

dire qu'il s'est volontiers créé des ennemis, et à l'occasion il ne les a pas ménagés! Mais quel est l'homme de quelque valeur qui ne s'est heurté contre d'autres dans le cours de sa vie? Quel est celui qui, se sentant quelque force, n'a résisté contre les empiètements de la médiocrité? Emporté et violent comme un montagnard, Richerand s'est laissé quelquefois aller à des injustices ; je les signalerai, je ferai la part de ses exagérations ; mais je montrerai qu'au fond c'était un cœur généreux et un esprit admirablement doué : il avait la haine des hypocrites et des mauvais ouvrages, mais il se passionnait pour les hommes d'élite, il s'inclinait devant le vrai mérite; ses défauts, comme cela arrive souvent, venaient de ses qualités; on verra, en effet, tout à l'heure que si, comme critique, il a été un peu sévère, c'est qu'il avait un goût délicat et un véritable talent d'écrivain; si, comme chirurgien, il a été timide et peu habile, c'est qu'il avait un grand fonds de sensibilité; maintenant, en politique, s'il a un peu trop souvent passé la mesure, cédé à tous les entraînements, c'est qu'il se laissait séduire par ce qui lui paraissait grand et généreux; puis les effets de l'âge se sont fait sentir, ces illusions sont tombées pour lui comme pour tant d'autres, et alors il a été quelque peu réactionnaire, criant plus fort que les autres, mais n'allant pas au delà des paroles.

était peut-être plus rare alors chez les notaires, avec une réputation non moins méritée d'esprit et d'amabilité. Aussi ses bons aïeux étaient-ils appelés dans toutes les familles nobles du pays, chez l'évêque, dans le clergé et dans le haut commerce, assuré qu'on était de trouver en eux d'aussi bons convives que de bons administrateurs.

Dès ses plus jeunes années, Richerand montra des dispositions extrêmement heureuses, une intelligence rare, un esprit précoce et une force de volonté que rien ne pouvait arrêter. A l'âge de sept ans, il suivait avec distinction les classes du collége de Bellay, dirigé par des Joséphistes, et la dispersion de ses maîtres, en 1791, vint seule interrompre le cours de ses premiers succès. C'était merveille de voir ce jeune enfant, aux blonds cheveux, peu travailleur du reste, remporter tous les premiers prix. Séduits par ses manières à la fois cordiales et impétueuses, ses camarades lui pardonnaient sa supériorité, et ses maîtres, charmés par les saillies de cette jeune intelligence, se plaisaient à le faire discourir sur toutes sortes de sujets.

Le jeune Richerand aurait pu peut-être accepter ce paisible héritage du notariat qui l'aurait à jamais confiné dans sa province; mais la Révolution, en même temps qu'elle changeait si violemment les formes du gouvernement, était venue modifier toutes les positions sociales. Bien que placée à une des extrémités de la France, la petite ville de Bellay n'avait pu échapper aux violences de l'époque. Ses principaux citoyens avaient été incarcérés, et j'ai vu Richerand pâlir d'émotion en racontant comment sa mère avait dû faire à

pied le voyage de Paris, en 1793, pour aller demander au comité de salut public la mise en liberté de son second mari.

C'est à cette même époque que Richerand dut songer à choisir une profession. C'est un moment critique dans la vie des hommes. Richerand n'ignorait pas que sa destinée tout entière dépendait du choix qu'il allait faire.

J.-J. Rousseau, en d'autres temps, avait donné le conseil aux heureux de son siècle d'ajouter aux études de leurs fils l'apprentissage de quelque métier utile, afin, disait-il, que ceux-ci, au besoin, pussent devenir d'honnêtes artisans. Sans descendre aussi bas, mais par des motifs analogues, Richerand se décida pour une profession qui, bien que libérale, pouvait lui assurer au moins autant de ressources que celle de menuisier[1].

[1] Un philosophe qui viendrait aujourd'hui proposer à un père de famille vivant dans l'aisance de faire apprendre à son fils l'état de menuisier pour assurer son avenir et pour le placer, pendant tout le cours de sa vie, au-dessus des événements, serait parfaitement ridicule ; mais à l'époque où vivait Rousseau et dans la société telle qu'elle était alors, les hommes élevés dans le luxe et l'oisivcté étaient, à ce qu'il paraît, effrayés à l'idée de se trouver tout à coup sans ressources et abandonnés à eux-mêmes ; aujourd'hui, grâce à Dieu, nous n'en sommes plus là : chacun comprend qu'une bonne éducation première, à la fois scientifique et littéraire, vaut beaucoup mieux que le ciseau et le rabot pour créer des ressources à un jeune homme. Richerand allait en donner lui-même la preuve en se livrant à l'étude de la chirurgie. Certainement, on peut avoir besoin de menuisiers, mais on ne peut pas non plus se passer de chirurgiens, pas plus qu'on ne peut se passer de chimistes, d'ingénieurs, de jurisconsultes, etc. Cette idée, du reste, de faire passer un enfant d'un salon doré dans l'atelier d'un artisan devait avoir du succès au milieu de cette société en décadence ; or c'est là surtout ce que recherchait le paradoxal philosophe de Genève.

« Forcé, a-t-il dit quelque part, de choisir un état, « en 1794, temps affreux, où l'Égalité, chimérique et « sanglante déesse, promenait sur toutes les têtes son « redoutable niveau[1], je me livrai à l'étude de la chi- « rurgie, comptant trouver, dans l'exercice d'un art « où les Français avaient la réputation d'exceller, des « ressources assurées contre les calamités d'un si- « nistre avenir. »

Richerand d'ailleurs n'avait guère à choisir qu'entre les armes et les sciences, et déjà son goût s'était prononcé pour les ouvrages sérieux. Il lisait avec avidité les leçons de l'École normale qu'on venait de publier[2], et, par une circonstance heureuse, il avait trouvé dans sa ville natale un praticien d'un rare mérite, le doc-

[1] *Temps affreux, où l'égalité, chimérique et sanglante déesse.....* Richerand aimait cette phrase, il l'a textuellement reproduite dans plusieurs de ses ouvrages ; je croirais volontiers qu'elle lui plaisait plutôt encore à cause de son harmonie qu'à raison de sa justesse, à peu près comme madame de Staël aimait à revenir sur *les orangers du royaume de Grenade et les citronniers des rois maures...*

L'époque, du reste, n'était rien moins que rassurante, et Richerand avait parfaitement fait de se décider pour la chirurgie : cette science était à l'ordre du jour; on demandait partout des chirurgiens; ce n'est pas cependant dans nos armées que le jeune Richerand se proposait d'aller exercer son art ; il avait déjà ce goût des lettres et des sciences qui a besoin de paix et de solitude.

[2] Si j'avais à parler ici de Pinel et de son groupe scientifique, j'y placerais Richerand ; ce groupe procédait des fameuses écoles normales de l'an III, or Richerand, tout chirurgien qu'il était, appartenait à la médecine de cette époque. Son goût s'était formé à la lecture des cahiers publiés par les professeurs des écoles normales; il y avait pris ces formes qui rappellent les derniers écrivains du dix-huitième siècle, Thomas, Raynal, Bernardin de Saint-Pierre, Garat et Lacépède, les idées républicaines y dominaient encore; n'est-ce pas l'époque où le sage Daubenton lui-même venait de détrôner le

teur Tessand, qui prodiguait les secours de son art aux familles persécutées, n'échappant lui-même à la persécution que par le besoin qu'on avait de ses services.

C'est sous la direction de ce digne praticien que Richerand fit ses premières études. En vain les administrateurs du district, qui avaient pris le jeune Richerand pour secrétaire, à cause de son remarquable talent de rédaction, cherchaient-ils à se l'attacher, il avait trouvé sa vocation, rien désormais ne pouvait l'en éloigner.

Mais le docteur Tessand sentait lui-même que son jeune élève ne pouvait trouver dans une petite ville de province des moyens suffisants d'instruction. La chirurgie surtout étant un art qui ne peut être fructueusement étudié que dans de grands centres de population, dans de vastes établissements hospitaliers et sous l'inspiration des grands maîtres, c'était donc à Paris qu'il fallait l'envoyer. Il avait à peine dix-sept ans ; sa mère ne pouvait se décider à le laisser partir. Il fallut s'y résoudre cependant, et le jeune Richerand fut abandonné à lui-même.

Il y a quelque chose de triste et en même temps de solennel dans cette première séparation d'un jeune homme d'avec sa famille. Qui de nous ne l'a éprouvé !

lion en plein Jardin des plantes, disant qu'il n'y a pas de roi dans la nature. Richerand, dans ses premiers ouvrages, montre des sentiments analogues : il y parle des gouvernements populaires, des guerres de la liberté, etc., etc. Mais j'aurai occasion de revenir sur ce groupe sorti des écoles normales qui si longtemps a gouverné nos écoles de médecine.

Les adieux du jeune Richerand à sa famille et à ses amis furent douloureux; mais à ce sentiment d'abandon et d'isolement qui, pour un moment, avait rempli ses yeux de larmes, succédèrent bientôt des rêves de gloire et de fortune : il s'était embarqué, sur le Rhône, dans un bateau chargé de pommes; modeste début assurément, mais qui n'altérait en rien sa confiance dans l'avenir.

Arrivé à Paris en 1796, Richerand, après avoir consulté sa bourse, alla se loger rue des Mathurins-Saint-Jacques, dans une petite chambre, à raison de douze francs par mois : c'était au centre même du quartier latin; de sorte qu'il pouvait librement satisfaire à cette soif de leçons et de cours qui tient presque tous les jeunes gens, et qui ne permet pas toujours d'y mettre beaucoup de discernement.

La Convention nationale venait d'instituer l'École de Santé de Paris. Les premières nominations y avaient fait entrer des représentants de l'ancienne Académie royale de chirurgie. La science y avait repris ses traditions, et retrouvé ses plus illustres interprètes. Richerand ne tarda pas à se distinguer parmi ses nombreux élèves, et à révéler son talent d'écrivain : la critique médicale appartenait presque exclusivement aux jeunes gens, à ceux qui n'avaient pas même quitté les bancs de l'école. Les premiers travaux de Richerand furent des *Analyses raisonnées* des leçons de ses maîtres, des *Examens critiques* de leurs principales publications. S'il n'y mit pas toujours une grande modération, ni une grande sagesse, il y mit du moins du talent; car il dut à ces premiers essais une illustre

amitié, celle de Cabanis, et, par suite, des relations avec les plus grandes célébrités de l'époque.

L'enseignement particulier offrait alors des ressources à peu près assurées aux jeunes gens laborieux et instruits. Après deux années de séjour à Paris, Richerand était en mesure de se suffire à lui-même, et ce fut avec une indicible satisfaction qu'il écrivit à sa mère de garder pour elle le fruit de ses économies.

L'année suivante, le 15 thermidor an VII (2 août 1799), Richerand soutint sa thèse pour le doctorat : c'était une *Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du col du fémur*. Je ne dirai pas, en citant la formule de son diplôme, qu'il fit preuve d'*un savoir aussi solide qu'étendu*, tout récipiendaire donnant, à ce qu'il paraît, la même preuve à la Faculté. Je dirai seulement que Richerand préludait à des travaux plus étendus et plus importants sur les maladies des os. Peut-être même songeait-il déjà à publier les leçons de son maître Boyer sur ces sortes de lésions, et à suivre en cela l'exemple que venait de lui donner Bichat, qui, lui aussi, avait commencé par publier les leçons d'un autre grand maître en chirurgie, de Desault.

La réquisition de l'an VII faillit enlever Richerand à la science, pour le conduire sur les champs de bataille, sinon comme soldat, du moins comme chirurgien de troisième classe. Déjà même sa commission, signée de Bernadotte, et datée du 12 fructidor, lui avait été délivrée ; mais, grâce à quelques amis puissants, il put rester à Paris et y continuer ses études.

C'eût été une calamité pour la science; car déjà son âme, son génie, étaient à l'unisson de ses jeunes et illustres contemporains. Il y avait alors, dans la médecine et dans la chirurgie, une sorte de renaissance; chaque année était marquée par une production qui faisait époque, et qu'on aurait pu enregistrer comme autant de conquêtes dans les champs de la science. Pinel avait publié sa *Nosographie philosophique* en l'an VI (1797); Bichat avait donné ses premiers Mémoires en l'an VII; Dumas, ses *Principes de physiologie* en l'an VIII; et Richerand allait publier ses *Nouveaux éléments* en l'an IX (1801).

La tendance des esprits était la même dans ce mouvement général, c'était le culte de l'analyse et des sciences naturelles; tous les yeux étaient fixés vers l'Institut. Bichat dédiait son livre à Hallé, Dumas à Chaptal, et Richerand à Fourcroy. Leur philosophie était la même; tous étaient de l'école de Condillac; tous voulaient en suivre la logique et en appliquer les procédés. J'ai déjà dit que Richerand était honoré de l'amitié de Cabanis; son protecteur l'avait introduit, malgré sa jeunesse, dans cette réunion d'esprits distingués, qu'on désignait sous le nom de *Société d'Auteuil;* il y puisait les principes qu'il devait répandre dans tous ses écrits, et particulièrement dans sa Physiologie.

Cette science, qui n'est autre que celle des lois de la vie, tendait enfin à se systématiser d'après des principes qui avaient pour eux l'assentiment général. Si, dans le cours du dix-septième siècle, la physiologie était restée livrée aux explications les plus erronées, des

hommes éminents l'avaient ramenée, pendant le dix-huitième, à de plus saines doctrines.

Esprit élevé et pénétrant, Stahl avait fait justice de toutes les hypothèses empruntées aux autres sciences; il avait, il est vrai, constitué l'âme souveraine ordonnatrice de tous les phénomènes organiques; mais de son côté, Hoffmann, cherchant l'essence de la vie dans les conditions matérielles des organes, avait ouvert la voie aux expériences de Boerhaave, de Hales, de Lamure et des deux Bernouilli : toutefois, c'était à Haller qu'était réservé l'honneur de jeter les véritables fondements de la physiologie moderne.

Faisant une judicieuse application des données que lui avaient fournies les autres sciences, profitant habilement de tous les travaux de ses devanciers, Haller avait pris pour point de départ *les propriétés* qui sont le partage exclusif des êtres vivants, et il en avait fait dériver toutes les lois qui gouvernent les organismes.

Barthez, Bordeu et Bichat avaient de leur côté, et à d'autres points de vue, agrandi les horizons de la science.

Tel était l'état de la physiologie, quand Richerand entreprit de la résumer en un traité méthodique, clair et concis[1].

[1] Richerand, obéissant aux tendances de l'époque, a dû, dans sa préface, citer avant tout Condillac. Comment, en effet, imbu des idées professées dans les écoles normales, aurait-il pu ne pas invoquer ce demi-dieu? Comment n'aurait-il pas suivi ici l'exemple de Pinel? Il le cite donc comme un oracle, et il le citera de nouveau quand il s'occupera de chirurgie. Ce que Pinel croyait avoir fait pour la science

Richerand n'avait que vingt et un ans lorsqu'il publia cette première édition de sa Physiologie; il s'excuse même à raison de son âge, disant qu'il ne s'agissait que de la rédaction d'un ouvrage élémentaire; mais en même temps, ce qui était moins modeste, il semblait le mettre à côté de la petite Physiologie de Haller, les *primæ lineæ;* prétention qui lui attira quelques critiques de la part des élèves de Bichat[1].

des maladies, Richerand prétendait l'avoir fait pour la science de la vie. Il a suivi, dit-il, le principe de la liaison naturelle des idées, principe, ajoute-t-il, si bien développé par Condillac dans son traité sur l'*Art d'écrire*, etc.

Il ne s'agit encore, bien entendu, que de la forme de l'ouvrage, de la manière de disposer les idées; quant au fond, il citera les grands physiologistes du siècle. Mais j'allais oublier que si Richerand, pour l'arrangement des idées, avait cru devoir prendre Condillac pour guide, lorsqu'il s'agit de l'élocution ou du style, il a une bien autre ambition: celle de se modeler sur Tacite; la prétention était un peu forte : sans doute Tacite est, comme il le dit, d'une précision à la fois éloquente et énergique, mais je m'imagine que si Tacite avait eu à faire l'histoire des fonctions animales, il aurait employé un tout autre style que celui dont il s'est servi pour faire l'histoire des Césars; heuréusement, quand Richerand est entré dans l'exposé des connaissances physiologiques, il ne s'est plus souvenu de la concision et de l'énergie de Tacite, pas plus que du style de madame de Staël qu'il venait aussi de citer; il a été tout simplement un écrivain clair, élégant et didactique.

[1] Les amis de Bichat étaient d'autant plus mal disposés pour Richerand, que celui-ci avait vivement, je pourrais même dire injustement, critiqué le *Traité des membranes*. La plupart de ses remarques sont justes au fond, mais elles sont accompagnées de réflexions qu'on pouvait regarder comme malveillantes. Certainement Bonn et Nesbith avaient dit avant Bichat que la capsule des articulations, arrivée à la circonférence du cartilage qui revêt les extrémités des os, se continue sur ce cartilage et le recouvre en entier; mais Bichat, après avoir reproduit cette idée, l'étaye de raisonnements et de faits nouveaux. Sans doute aussi Pinel avait distingué avant Bichat divers ordres de

« On peut, en effet, à tout âge, disait Buisson, composer « un pareil ouvrage, réunir, sous un même coup d'œil « les connaissances acquises dans le temps où l'on vit, « les présenter avec clarté et avec méthode; mais ce « n'est point par ce travail *facile* qu'on mérite de suivre « le grand Haller dans la route de l'immortalité ! »

membranes, d'après leurs analogies de fonctions et de structure, et sa classification avait jeté une vive lumière sur l'histoire de leurs maladies; mais Bichat s'était empressé de reconnaître que ces premières distinctions avaient été faites par Pinel; il rappelle que ce médecin les avait divisées en muqueuses et en séreuses ou diaphanes, mais il y avait ajouté les fibreuses. Il avait même été plus loin : il avait admis des membranes composées, telles que les fibro-séreuses, les séro-muqueuses et les fibro-muqueuses. Il est vrai qne Richerand n'admet pas cette dernière classe de membranes ; mais sur quoi se fonde-t-il pour la rejeter ? C'est qu'elle ne conviendrait pas, dit-il, à tous les temps de la vie ! Qu'il est des membranes, telles que le péricarde, qui ne deviennent fibreuses qu'avec les années ! Je n'ai pas besoin d'insister sur la futilité de ces objections.

Mais c'est surtout dans la forme que Richerand a été injuste envers Bichat. « Ce nouvel ouvrage paraît, dit-il (il s'agit toujours du *Traité des membranes*) ; je le reçois avec empressement, je le parcours avec avidité et j'en achève la lecture, mais sans avoir vu se réaliser de si brillantes promesses ; mécontent de mon espoir déçu, je rejette le livre avec dépit parmi ces ouvrages qui, comme le disait un littérateur estimable, ne font que grossir le volume de la science sans en augmenter le trésor. »

Richerand a dû regretter plus tard ces imprudentes paroles; le *Traité des membranes*, qui n'était que le préambule de l'*Anatomie générale*, a été un des plus beaux titres de gloire de Bichat.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Richerand, en terminant ses réflexions, s'est condamné en quelque sorte lui-même ; après avoir protesté qu'en les publiant il a rendu service à Bichat, et que son intérêt seul les lui a suggérées. « Je les termine, ajoute-t-il, persuadé que la critique, quoique fondée en raison, lorsqu'elle est poussée trop loin, peut devenir injuste. »

Et qu'aurait-il donc fait, qu'aurait-il dit s'il avait voulu pousser la sienne plus loin ?

Richerand avait, en effet, emprunté à Bichat quelques-unes des grandes vues, et à Chaussier beaucoup de faits de détail; mais il n'en avait pas moins fait un excellent livre : il avait rendu *siennes* toutes ces idées en les faisant passer par le creuset de sa propre intelligence, et en les traduisant en un style clair, élégant, pittoresque et chaleureux.

C'était, il est vrai, la physiologie contemporaine qu'il avait ainsi méthodiquement et lumineusement résumée dans cet unique volume de 1801 ; mais loin de s'effacer dans son œuvre, il s'y montrait à chaque page par la disposition, par l'ordre qu'il avait su y mettre, et surtout par le style, le style qui assure le succès et la durée des ouvrages.

Sans doute il y a plus de science dans les traités de physiologie qu'on publie de nos jours; mais la personnalité de l'auteur n'y est plus aussi marquée; elle disparaît dans la masse des faits : c'est comme une suite d'éditions dont la dernière fait oublier la précédente; l'écrivain ne s'y montre plus de sa personne, la science seule reste apparente. Richerand, au contraire, avait fait une œuvre d'art, et son livre tirait presque toute sa valeur de ce qu'il y avait mis, c'est-à-dire de son esprit et de son talent.

On sait que cet ouvrage a eu un succès inouï; reproduit dans presque toutes les langues, il a eu jusqu'à dix éditions, dont les premières se succédaient d'année en année, et son influence sur la jeunesse de nos écoles a été immense; toute une génération, je pourrais même dire plusieurs générations ont passé dans nos écoles, qui n'ont eu d'abord pour tout livre de physiologie

entre les mains que ces nouveaux éléments; nos années dites *scolaires* ont été comme embellies et charmées par la lecture de cet ouvrage : c'était pour nous comme une séduisante introduction à l'étude austère de la médecine; lecture un peu légère, si l'on veut, mais qui semblait parsemer de fleurs ses premiers sentiers. Nous étions tous ravis de ce parfum de littérature répandu dans toutes ces pages, de ces citations heureuses empruntées aux classiques, et qui semblaient continuer nos premières études, de ces brillantes et pittoresques descriptions des climats, des âges et des tempéraments; aussi la première acquisition à faire était un Richerand, et nous étions tout glorieux, dans nos promenades, d'avoir ce livre sous le bras ou à la main. Dans quelle ville de province, dans quelle école secondaire, si éloignée qu'elle fût de Paris, le nom de Richerand n'était-il pas connu et invoqué? Que de fois il m'est arrivé de reconnaître ces deux volumes parmi les quelques livres de pauvres officiers de santé qui exercent la médecine dans nos campagnes! C'était l'œuvre capitale, l'ornement de leur petite bibliothèque. Ils me les montraient avec attendrissement et avec orgueil; qui sait? la vue seule de ce livre rappelait peut-être à leur souvenir les belles années de leur jeunesse, leur séjour au sein des villes, leurs cours de l'école, leurs premiers maîtres et leurs jeunes condisciples?

Enfin, s'il m'était permis de parler ici un moment de moi, je dirais qu'exilé en d'autres temps loin de mon pays, obligé de passer de longues années sur une terre étrangère, je n'avais point voulu me séparer des

maîtres de ma jeunesse, mais les hasards d'une longue navigation leur avaient fait suivre une autre route, et ce n'est qu'après plus d'une année, au fond des forêts de la Livonie, que je retrouvai ma petite collection de livres. Eh bien, je ne saurais exprimer avec quelle délicieuse sensation je me remis à lire ces pages si connues, ce langage de nos écoles! moi qui en étais si loin et privé depuis si longtemps! Il me semblait qu'en parcourant de nouveau ces ouvrages, et surtout les deux volumes de Richerand, je retrouvais d'anciens amis, que je conversais avec eux, et que leur voix chérie faisait taire pour un moment, autour de moi, tous ces bruits importuns, ces sons, ces accents d'une langue étrangère.

La réputation de Richerand comme physiologiste était faite; il aurait pu suivre exclusivement cette voie; mais nous avons vu qu'il aspirait surtout à se faire un nom en chirurgie. Le 28 frimaire an IX, la commission administrative des hospices de Paris l'avait nommé chirurgien en second à l'hospice du Nord, aujourd'hui hôpital Saint-Louis. Il n'avait été d'abord que candidat désigné; en l'an X il fut maintenu inamoviblement dans la place de chirurgien de seconde classe.

Tout autre, avec de pareils antécédents, et pourvu de ces titres, aurait peut-être dédaigné de se faire le simple rédacteur et l'éditeur des travaux de ses maîtres; Richerand crut que c'était par là qu'il devait inaugurer, en quelque sorte, sa carrière chirurgicale. Les élèves n'avaient guère entre les mains, pour étudier les maladies des os, que l'ouvrage de J.-L. Petit, livre

précieux dû à l'un des plus grands génies qu'ait produits l'art chirurgical, mais devenu incomplet et insuffisant depuis que l'école de Desault avait tant ajouté à cette partie de l'art.

Le savant et consciencieux Boyer, reprenant tous les travaux de ses devanciers, faisait un cours très-complet et très-suivi. Richerand, en 1805, publia ce cours sous le titre de : *Leçons du citoyen Boyer sur les maladies des os;* mais ce n'était là qu'une section de la pathologie chirurgicale; on savait que Richerand avait réuni les matériaux d'un ouvrage plus considérable, et on attendait de lui qu'il fît pour la chirurgie ce qu'il avait fait si heureusement pour la physiologie. Richerand remplit bientôt cette attente. Dans le cours des deux années 1805 et 1806, il publia la première édition de sa *Nosographie chirurgicale.*

Richerand était alors dans toute la plénitude de son talent, et à cette heureuse période de sa vie où il ne se préoccupait encore que de l'amour de la science. Cette nouvelle production lui fit le plus grand honneur : c'était un livre classique par excellence. Groupant tous les faits en périodes distinctes, il entre en matière par un admirable résumé historique de l'art chirurgical. Après avoir exposé en peu de mots ce qui concerne l'antiquité et le moyen âge, il prend la chirurgie française au moment où elle sort de la barbarie, il montre tout ce qu'elle a dû à Guy de Chauliac, à Franco et à Ambroise Paré; puis, s'inclinant devant l'Académie royale de chirurgie et exposant ses travaux, il passe à l'école de Santé de Paris, reconstituée en quelque sorte avec ses glorieux débris, et en même

temps à l'école de Desault, auquel il rendait alors pleine et entière justice, car ce n'était pas encore un crime à ses yeux que de s'être trouvé sur le plus grand théâtre chirurgical de Paris, en d'autres termes, d'avoir été chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu[1].

[1] Lorsque Richerand publia la première édition de sa *Nosographie chirurgicale*, il n'était âgé que de vingt-six ans ! N'est-ce pas déjà quelque chose de prodigieux qu'un pareil livre soit sorti des mains d'un jeune homme encore sur les bancs de l'école. Quelle perfection dans la forme ! quelle élégance ! quelle clarté ! Encore tout plein de ses premières études, il expose, il raconte, et c'est à peine s'il se permet quelque critique ; cette grande figure de Desault, arrivant après l'Académie royale de chirurgie, avait dû vivement l'impressionner ; il trouvait, et avec raison, que plusieurs choses recommandaient Desault à l'admiration de la postérité ; et d'abord l'exactitude et la méthode qu'il avait introduites dans l'étude de l'anatomie, puis les ingénieux appareils qu'il avait inventés pour le traitement des fractures ; et enfin ce noble enthousiasme pour son art, qu'il savait communiquer à tous ses disciples, c'est bien là le langage d'un jeune homme qui, dans la science comme dans le monde, voit encore tout en beau !

Mais il est un point sur lequel Richerand ne variera pas : en 1821 comme en 1805, il se plaît à reconnaître que c'est à Desault qu'on doit le premier établissement modèle de l'enseignement clinique de la chirurgie, et il ne rendra pas moins justice à cette hardiesse et cette simplicicité que Desault apportait à ses procédés opératoires. Desault, dit-il, y portait tellement l'empreinte de son génie, que même, lorsqu'il exécutait des méthodes connues, on eût dit qu'il les inventait.

Ajoutons que, dans le même ouvrage, Richerand, revenu à de meilleurs sentiments pour Bichat, en fait le plus bel éloge. Est-ce parce que Bichat n'existait plus? Je n'oserais le dire, malgré ce mot du poëte : « Voulez-vous avoir raison demain? mourez aujourd'hui ! » Quoi qu'il en soit, Richerand fait de Bichat presque un chef d'école en chirurgie. Le dernier de tous, dit-il, si l'on ne considère que l'ordre chronologique, c'est Bichat, qui, par ses ouvrages, a si puissamment contribué aux immenses progrès qu'ont faits de nos jours les études physiologiques ; il avait abandonné la chirurgie ; riche des connaissances qu'il avait acquises dans l'étude de cette science, il ne se

Le titre seul de *Nosographie chirurgicale* porte à croire que Richerand avait eu surtout pour but de donner en quelque sorte un pendant à la *Nosographie médicale* de Pinel, de faire pour la chirurgie ce que celui-ci avait fait pour la médecine. Toutefois les besoins de la science n'étaient plus les mêmes : Pinel avait insisté avant tout sur les avantages d'une classification naturelle des maladies ; déclarant beaucoup plus utile et plus urgent d'assigner à une maladie sa véritable place dans un cadre nosologique que d'en trouver le remède; assertion assez étrange et qui devait être sans doute beaucoup plus du goût des savants que du goût des malades[1]. Richerand ne pou-

proposait rien moins que d'en reconstruire l'édifice en entier, lorsqu'une mort prématurée est venue le surprendre au milieu de ses travaux.

Je dois dire maintenant que bien des critiques ont paru contre la *Nosographie chirurgicale* de Richerand; mais la plus injuste, je dirai presque la plus ridicule, est celle qu'en a faite Bégin. « Cet ouvrage, dit-il, n'est plus à la hauteur des connaissances médicales actuelles; on ne peut plus le prendre pour guide dans l'étude des maladies. » Et pourquoi Bégin ne le trouvait-il plus au niveau des connaissances chirurgicales ? Vous croyez peut-être que c'est à raison des progrès qu'avait faits depuis la chirurgie, ou parce qu'on ne pouvait le mettre en parallèle avec l'ouvrage de Boyer? Pas du tout : c'est parce que la physiologie pathologique venait d'éprouver une grande révolution (celle amenée par Broussais), et parce que le livre de Richerand repose toujours sur l'ancien système *ontologique*. Chacun conviendra que ceci ne vaut pas la peine d'être réfuté.

[1] Richerand semble d'abord se défendre d'avoir voulu faire pour les maladies chirurgicales ce qu'on venait de faire pour les maladies dites internes, c'est-à-dire d'en donner une classification méthodique : mais à son insu il avait été entraîné par l'école de Pinel. Il est vrai que les révolutions de la médecine ont toujours exercé une influence marquée sur la chirurgie ; cette fois c'est une nosographie chirurgicale qui vient se mettre à côté de la nosographie philosophique. Plus tard ce sera Bégin

vait avoir pour la chirurgie ce fanatisme nosologique, mais il en avait un autre : c'était de placer la chirurgie bien au-dessus de la médecine. A toutes les époques de sa vie il a manifesté cette prétention, on pourrait même dire que, sous ce rapport, Richerand était resté d'un autre siècle ; car tout en avouant que c'était par suite d'un plan hardi et par une vue grande que la Convention nationale avait rendu la médecine et la chirurgie à leur *unité primitive*, tout en appelant cette unité le bienfait immense d'une époque féconde en désastres, Richerand ne laissait jamais échapper l'occasion d'attaquer cette prétendue unité et de la dénoncer comme une chimère ; tout au plus la trouvait-il réalisable dans l'enseignement ; il en contestait l'utilité dans la pratique, et, quant aux académies, il disait que là où elles étaient réunies, ce n'était pas de la *fusion*, mais de la *confusion*. Que si l'on plaçait la médecine à côté et sur la même ligne que la chirurgie, il trouvait que celle-ci était par cela même subordonnée à la première ; bref la chirurgie, comme il la comprenait, était une sœur impérieuse et jalouse, et l'on aurait pu lui dire comme Néron à sa mère :

> Et si vous ne régnez, vous vous plaignez toujours.

Heureux, du reste, Richerand s'il n'avait donné carrière à ses passions que dans ces questions générales

qui viendra publier une chirurgie en s'inspirant de la théorie de l'irritation. Richerand était, du reste, tellement dans les idées de Pinel, qu'après s'être défendu d'avoir voulu l'imiter, il ajoute que l'époque est venue d'appliquer à l'enseignement de la chirurgie *cet esprit d'analyse* récemment introduit avec tant d'avantage dans l'étude de la médecine, et qui est si propre à hâter son perfectionnement.

et abstraites, s'il n'avait employé sa plume éloquente et hardie que pour s'attaquer ainsi à la médecine, et pour montrer qu'elle doit toujours céder le pas à la chirurgie. Ses raisons étaient du moins louables en ce sens qu'il n'avait d'autre but que d'honorer son art, d'en montrer l'excellence et d'inspirer à ses élèves l'enthousiasme dont il était pénétré.

Mais il ne s'apercevait pas que, dans son désir de ne laisser à la chirurgie que ce qu'il y a de certain dans la médecine : *Quod in medicina certum*, il aurait fini par lui enlever tout caractère scientifique, c'eût été la médecine dès lors qui en eût hérité, et la chirurgie n'aurait plus même été l'œuvre d'un artiste, c'eût été l'œuvre d'un *artisan!*

Comment s'y prenait-il, en effet, pour montrer d'une part la certitude, l'efficacité de la chirurgie, et d'autre part ce qu'il y a de conjectural et d'incertain dans la médecine? Il partageait, il limitait lui-même, et à son gré, le domaine de l'une et de l'autre, ne laissant à la chirurgie que les seules lésions *physiques* effectuées par des causes *mécaniques*, et ne réclamant pour leur guérison que l'action de la main seule ou armée d'instruments; et alors tout lui est connu et facile! La nature n'a plus rien de caché et de rebelle pour le chirurgien; il triomphe, ses méthodes sont sûres, palpables, et l'efficacité de son art ne saurait être contestée. Le médecin, au contraire, dit-il, reste le plus souvent spectateur oisif et impuissant des luttes orageuses qui, dans le cours des maladies, vont décider de sa défaite ou de son triomphe; réussit-il dans l'heureuse administration des secours, il reste toujours de l'incertitude

sur ce qui appartient à la nature ou ce qui doit être attribué aux remèdes; bien plus, ajoute Richerand, et ici il emprunte les paroles de Celse, la médecine a souvent la douleur de voir des maladies longtemps rebelles guérir d'elles-mêmes au moment où elle vient d'en abandonner le traitement!

Voilà, et sans les atténuer, les principaux arguments auxquels, dans l'amour de son art, Richerand revenait toutes les fois qu'on agitait devant lui cette question de la prééminence relative de la médecine et de la chirurgie.

Mais, je viens de le dire, il s'abusait lui-même : il oubliait que les organes ainsi lésés physiquement et traités mécaniquement n'en appartiennent pas moins, et dans tous les cas, à un être *vivant;* et que, quelque simple que soit en apparence leur lésion, quelque simple aussi que paraisse leur cure, il y a toujours et partout cette redoutable énigme, cette inévitable complication d'un élément plein de mystère pour le chirurgien comme pour le médecin, c'est-à-dire *la vie!*

Ah! c'est chose simple qu'une lésion physique! c'est chose efficace que l'opération qui doit y remédier! Et quel est l'exemple que va choisir Richerand pour mettre hors de doute cette innocuïté et cette certitude de son art? C'est, d'une part, un épanchement de liquide qui se sera formé entre la dure-mère et le cerveau! et d'autre part, l'opération du trépan[1]!

[1] On sait, en effet, que l'opération du trépan est à peu près abandonnée de nos jours; Desault l'avait trouvée encore en honneur. On peut voir dans Quesnay que l'Académie royale de chirurgie lui accor-

Étrange préoccupation d'un esprit décidé à ne voir rien que d'heureux et de favorable dans ces terribles ressources de l'art chirurgical ! Ravi de pouvoir montrer ici combien son opération est rationnelle, puisqu'elle consiste à évacuer le liquide épanché ; ravi de pouvoir dire que tout s'explique ici, que tout se voit clairement, causes, effets, rapports de causes à effets, Richerand ne s'aperçoit pas qu'il vient de choisir une des lésions les plus redoutables, et en même temps une des opérations les plus incertaines de la chirurgie!

Et en admettant que cette opération hasardeuse ait été menée à bien, qu'elle ait procuré l'évacuation du liquide, est-ce à dire que le chirurgien a terminé son œuvre? est-ce à dire qu'une nouvelle phase, qu'une nouvelle période ne va pas commencer pour lui? que des accidents nombreux, que des dangers pressants ne vont point menacer son malade? Et qui devra les pré-

dait encore un haut degré d'utilité ; mais Desault avait fini par la rejeter entièrement , et on n'y est guère revenu depuis. D'abord l'opération elle-même n'est pas sans danger : à des accidents déjà fort graves, elle ajoute plus de gravité encore. Bell a montré que le contact de l'air sur les méninges n'est pas sans danger ; puis, que d'incertitudes dans les indications !... On dit bien que le trépan est nettement indiqué quand il y a compression du cerveau, et que cette opération seule peut faire cesser cette compression ; ceci se conçoit quand la compression tient à l'enfoncement de quelques fragments osseux dans une fracture du crâne, à la présence d'un corps étranger, d'un amas de sang, de pus, etc., mais si cette compression est due aux simples effets de la contusion du cerveau ou de son inflammation, en quoi une couronne de trépan pourra-t-elle y remédier? Mais, même dans le cas d'épanchement, l'expérience a été désastreuse : dans un espace de six années, appliqué seize fois dans les hôpitaux de Paris, le trépan a donné seize morts ! Allez maintenant le citer pour montrer la supériorité de la chirurgie sur la médecine !

voir ces dangers, qui devra les conjurer, si ce n'est le chirurgien ! La nature va donc aussi intervenir dans les suites de cette œuvre chirurgicale, il va y avoir des luttes orageuses. Et qui en sera le spectateur oisif et impuissant, si ce n'est le chirurgien ? De qui ces luttes vont-elles décider la défaite ou le triomphe, si ce n'est du chirurgien ?

O Richerand ! si le monde vous possédait encore, je vous le demanderais à vous-même. Ne voyez-vous pas, vous dirais-je, que tout est partagé ici, tout est égal entre le médecin et le chirurgien, science, responsabilité, dangers, hasards, luttes, défaites et triomphes ! que si, dans l'accomplissement d'une opération chirurgicale, tout paraît clair, évident, palpable, efficace, la vie à son tour ne tarde pas à réagir, et de là les incertitudes, les dangers, les chances si diverses, toutes choses enfin qu'il faut savoir conjecturer, prévoir, modérer, régler, et cela dans une sphère tout aussi étroite, tout aussi obscure, tout aussi limitée pour le chirurgien que pour le médecin ; car, par delà cette puissance de notre art, il en est une autre, immense, éternelle, impénétrable, que le chirurgien philosophe appelle *nature*, et qu'Ambroise Paré appelait *Dieu !* le reconnaissant à ses merveilles et à ses bienfaits, s'inclinant devant sa majesté, et répétant après chacune de ses cures : *Je le pançay, et Dieu le guârit.*

Mais je dois mettre fin à cette digression ; je reviens à la *Nosographie chirurgicale,* et je répète que c'était, pour l'époque, un résumé très-complet, très-méthodique et très-estimable : personne n'aurait fait mieux que Richerand ; personne même n'aurait

fait aussi bien. Il promettait, il est vrai, un peu plus qu'il ne pouvait exécuter : ainsi il disait que les nouvelles connaissances en physiologie devaient jeter le plus grand jour sur la pathologie chirurgicale ; mais c'était là une de ces prétentions qu'on renouvelle à chaque époque. La chirurgie, comme la médecine, ne veut pas dériver de l'empirisme ; elle prétend être une déduction, un corollaire de la physiologie, et Richerand regardait comme arriérés tous les livres de chirurgie antérieurs à sa *Physiologie*. Mais peu d'années se sont écoulées, qu'on a fait le même reproche à sa *Nosographie :* j'ai montré tout à l'heure que des chirurgiens de l'école de Broussais, car il y a eu des chirurgiens qui se sont dits inspirés par la doctrine physiologique ; que ces chirurgiens, dis-je, ont fait à Richerand le reproche d'avoir étayé sa pathologie sur de pures *ontologies*. Le fait est, que ces reproches faits à Richerand n'avaient pas plus de fondement que ses prétentions à lui-même. La chirurgie, sans doute, a pu mettre à profit quelques-unes des découvertes dues aux recherches des anatomistes ; mais c'est surtout le génie des grands praticiens qui l'a soutenue et guidée dans cette voie expérimentale ; c'est donc à eux qu'il faut rapporter ses progrès, et non aux explications des physiologistes sur la science de la vie[1].

[1] Je viens de dire que, dans l'état actuel de nos connaissances, la chirurgie, pas plus que la médecine, ne dérive de la physiologie, qu'elle n'en est pas un corollaire, qu'elle aussi procède de l'empirisme : c'est peut-être trop absolu. Il est certain que dans ses procédés, dans ses manœuvres, elle s'appuie sur des données physiologiques ou plutôt anatomiques ; il est certain, par exemple, que pour réduire

Quoi qu'il en soit, Richerand, fort de ces publications, occupait un rang honorable parmi les chirurgiens; il ne lui manquait plus qu'un titre, le plus grand de tous, il est vrai : celui de professeur à cette École de santé de Paris que l'Empereur venait de convertir en faculté.

Le 24 juillet 1806, Richerand avait été nommé chirurgien-major de la garde de Paris; un an après, en 1807, la mort du professeur Lassus laissa une chaire vacante, celle de pathologie chirurgicale[1].

les luxations ou les fractures, pour réduire les hernies, pour déplacer ou extraire un cristallin devenu opaque, il faut que l'opérateur connaisse avant tout les dispositions naturelles de ces organes. En médecine, il n'en est plus de même, et quand je dis médecine, je parle de l'art proprement dit ou de la thérapeutique; ici, nos connaissances n'ont plus ce haut degré d'utilité. Voltaire, toujours si plein de raison, reprochait à un empirique de son temps d'introduire un remède qu'il ne connaissait pas dans un corps qu'il connaissait encore moins. Sans doute il est bon que le médecin connaisse parfaitement et la composition intime du médicament qu'il prescrit, et la structure des organes dans lesquels il va le faire pénétrer; mais ce ne sont pas ces connaissances qui ont conduit à la découverte des propriétés des médicaments ou à leur mode d'action sur l'économie animale, c'est un heureux hasard, c'est l'expérience. Il y a tout un abîme entre la science et l'art : la science est à peine une préparation à l'art. Pour devenir rationnel et bienfaisant, l'empirisme n'exige que trois choses : discerner une maladie d'avec une autre, attendre le moment opportun, et ne pas dépasser les doses reconnues suffisantes.

N'allons pas cependant inférer de tout cela qu'on doive fermer nos écoles et renoncer à la science considérée en elle-même : telle n'est pas assurément notre pensée; tout médecin doit d'abord fortifier son esprit par la science, en suivre et en hâter les progrès, chercher même s'il ne serait pas possible d'en faire quelques applications en thérapeutique, en un mot, ne se faire artiste qu'après s'être montré savant.

[1] Lassus était un érudit, ce qui se rencontre assez rarement parmi

Ce n'était point alors par la voie du concours qu'on arrivait à cette haute position. D'après l'article 24 de la loi du 11 floréal an X, c'était l'Empereur qui nommait entre trois candidats présentés, le premier par la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut, le second par les inspecteurs généraux des études, et le troisième par les professeurs de l'École de médecine elle-même. Richerand réunit presque l'unanimité des suffrages dans ces trois corps. Inscrit sur la triple liste de présentation, ce n'était plus un choix à faire pour l'autorité : c'était une simple confirmation.

Ce fut un moment bien doux et bien glorieux pour Richerand quand, d'un de ces camps que le dominateur de l'Europe dressait alors dans toutes les contrées soumises ou non à son pouvoir, arriva le décret impérial qui le nommait professeur. Richerand n'avait que vingt-sept ans. Les professeurs, pour procéder à son installation, s'étaient réunis en assemblée générale le 23 juin. C'est à peine si, dans son émotion, il put répondre quelques paroles de remercîment au discours du professeur Sue. Parmi ses compétiteurs, cependant, se trouvait un nom qui devait un jour devenir

les chirurgiens; son *Histoire de l'anatomie* est un ouvrage fort estimable. Membre de la première classe de l'Institut, Lassus en a été le secrétaire pendant deux ans, et c'est à ce titre qu'il a rendu compte d'une partie de ses travaux pour les années 1797 et 1798 ; il a été aussi bibliothécaire de l'Institut. Il est remarquable que Richerand, son successeur à la Faculté de médecine, ait eu aussi la prétention de remplir la place de secrétaire d'une académie, et de rendre compte de ses travaux ; je dirai tout à l'heure à quelle occasion et comment il fut obligé de renoncer à ce dessein.

bien redoutable pour lui : je veux parler de Dupuytren ! rivalité malheureuse qui ne faisait que poindre, et qui ne pouvait encore altérer la sérénité dont jouissait Richerand.

Il n'avait rien publié depuis sa *Nosographie chirurgicale*, quand en 1810, pendant la convalescence d'une grave maladie, il eut l'idée de composer un livre sur les *Erreurs populaires relatives à la médecine*. Certes, ce n'était point la matière qui pouvait ici lui manquer. Mais d'abord comment classer des erreurs et des préjugés? Quelles sont les erreurs à signaler avant tout ? Pourquoi celles-ci mériteraient-elles d'être réfutées avant celles-là ? Richerand va trouver un lien systématique; il va les grouper naturellement. Dans une première partie il traitera des erreurs relatives à l'éducation physique des enfants ; il commencera avec la vie, et, marchant avec les âges, il la suivra dans toutes ses phases. Allant ensuite du simple au composé, de ce qui est normal à ce qui ne l'est plus, il parlera des erreurs relatives à la santé, puis de celles bien plus nombreuses qui concernent les maladies et leur traitement.

Voulez-vous savoir maintenant comment il entre en matière ? Le voici : « A peine l'enfant, dégagé de liens « qui l'unissaient à sa mère, vient-il au jour, que l'er- « reur, cette reine du monde, s'en empare et le range « au nombre de ses sujets ! La sage-femme s'efforce « de façonner sa tête..., etc. »

Mais ne faudra-t-il entendre par erreurs *populaires* que celles qui sont familières au peuple, ou plutôt à la multitude? Ce serait là une étrange

méprise. Quand il s'agit de médecine, ce sont, comme le dit fort bien Richerand, les esprits les plus brillants et les plus cultivés qui tombent précisément dans les erreurs les plus grossières, qui les inventent, qui les créent et qui les propagent avec le plus d'ardeur. Voilà ce que Richerand a parfaitement distingué, et c'est dans cet excellent esprit qu'il a fait son livre, attaquant sans ménagement toutes les erreurs relatives à notre art, aussi bien celles qui étaient dues à de grands philosophes que celles qui l'étaient aux médecins eux-mêmes.

Il y a, dans cet ouvrage, des pages admirablement écrites, un style plein de force et d'éclat. Ce qui en rend ensuite la lecture si attrayante, c'est que Richerand était encore dans cette heureuse période de sa vie qui lui laissait voir les choses sous le jour le plus favorable : son pays lui semblait encore le premier du monde, les médecins français supérieurs à ceux de toutes les autres nations; et, quant à la chirurgie francaise, il disait que son incontestable supériorité était universellement reconnue.

Il professait alors une admiration sans bornes pour les philosophes du dix-huitième siècle, Montesquieu, Buffon et Voltaire, et, après eux, J.-J. Rousseau, Condillac et d'Alembert [1].

[1] Il est un peu de mode aujourd'hui de crier contre cette philosophie du dix-huitième siècle; sans doute elle était insuffisante au point de vue de la psychologie; mais on oublie les services qu'elle a rendus aux sciences, aux lettres et à la civilisation; n'est-ce pas elle, en effet, qui est venue proclamer l'autorité absolue de la *raison?* n'est-elle pas venue revendiquer le droit de *libre examen* dans toute son

Le gouvernement lui-même avait toutes ses sympathies à cette glorieuse époque de 1810 ; il trouvait que si jusque-là la France avait paru manquer d'historiens, c'est que ceux-ci n'avaient pas été inspirés par les événements : « Mais, disait-il, les prodiges dont nous « sommes témoins produiront certainement quelque « talent digne de les raconter, et, de même que la « verve de Juvénal naquit de l'indignation que lui « causaient les mœurs de Rome, le talent de l'histo- « rien doit naître infailliblement de l'étonnant spec- « tacle qui se développe à nos yeux. »

Au moment où Richerand écrivait ces lignes, l'empire était à son apogée, et la jeunesse française recélait en effet dans son sein les futurs historiens de cette grande époque. Pour n'en citer qu'un seul, mais le plus éminent, n'était-ce point alors que le lycée de Marseille comptait parmi ses jeunes boursiers celui (M. Thiers) à qui était réservée la noble mission de raconter aux gé-

étendue? n'a-t-elle pas appliqué la *critique* à toutes les questions et n'a-t-elle pas ainsi définitivement émancipé l'esprit humain?

Tout cela avait été commencé par les grands écrivains de la Renaissance, par les apôtres de la Réforme et par quelques esprits hardis dans le dix-septième siècle. Mais c'est la philosophie du dix-huitième qui est venue faire prévaloir l'idée, jusque-là à peine entrevue, de l'égalité sociale et de la justice universelle ; c'est à elle que nous devons les principes de tolérance religieuse aujourd'hui universellement reconnus ; c'est elle enfin qui a amené ainsi la réforme de nos lois et de nos mœurs dans le sens de la véritable humanité.

Richerand a professé ces principes pendant de longues années ; mais le spectacle de quelques excès populaires, l'âge et de nouvelles liaisons avaient fini par modifier ses idées ; on verra qu'il semblait encourager toutes les réactions ; mais, je l'ai déjà dit, c'était plutôt en paroles qu'en actions ; ses idées paraissaient violentes, son cœur ne l'était pas.

nérations présentes ces jours à jamais célèbres et à jamais regrettables ; de dire comment la France s'était élevée au comble de la puissance et de la grandeur, maîtresse de tout le vieux sol gaulois, du Rhin aux Pyrénées et des Alpes à l'Océan, resplendissante enfin d'une gloire immortelle !

C'était là le spectacle qui émerveillait Richerand; tout à ses sentiments, fier de la grandeur de son pays, il avait trouvé de nobles et touchantes expressions pour peindre l'amour de la patrie. Déjà, dans sa *Physiologie*, il nous avait rappelé ces beaux vers de Virgile, ce guerrier qui expire sur les rives du Scamandre, et dont le trépas est consolé par le souvenir de sa douce Argos. Cette fois, il en appelle à ce qu'il avait éprouvé lui-même dans le cours de la maladie dont il sortait : « Souvenirs de la patrie absente ! s'écriait-il, qui pour- « rait dire toute votre puissance ! Atteint moi-même « d'une fièvre grave et sur le point de mourir, il me « semblait que tout, chez moi, menaçait de s'éteindre, « hormis les sentiments affectueux du cœur. Les choses « de ce monde m'apparaissaient déjà comme dans un « lointain obscur et enveloppées d'une sorte de va- « peur.....

« Montagnes de mon pays! que je n'ai jamais pu « revoir sans une émotion profonde, avec quels charmes « votre image se retraçait à mon souvenir !... »

Cet empire cependant si puissant, si redouté, venait de s'écrouler ; Richerand avait fini par s'effrayer de ses formes gigantesques et écrasantes : peut-être cependant avait-il trop applaudi à sa chute. Témoin de ses dernières luttes, il avait dû convertir l'hôpital Saint-

Louis en une vaste ambulance où furent reçus les blessés de cette dernière bataille livrée sous les murs de Paris.

Aidé de Béclard, Richerand déploya une activité et un dévouement sans bornes; une épidémie meurtrière était venue joindre ses ravages à ceux de la guerre; les soins les plus empressés furent indistinctement prodigués aux Français et aux étrangers qui encombraient ces vastes salles, car c'est ainsi que se montre de nos jours le patriotisme dans notre art : l'honneur ne nous défend plus de secourir les ennemis de la Grèce!

Richerand était alors arrivé au comble des honneurs. L'empereur Alexandre, reconnaissant des soins donnés à ses soldats, lui avait conféré l'ordre de Sainte-Anne et celui de Saint-Wladimir; le roi de Prusse lui avait décerné une médaille d'or; le grand-duc de Bade lui avait fait remettre les insignes de l'ordre militaire de Frédéric; enfin le gouvernement français lui avait conféré des lettres de noblesse et l'avait nommé chirurgien en chef des trois premières légions de la garde nationale de Paris.

Richerand avait été très-sensible à toutes ces distinctions; mais une nouvelle phase allait commencer pour lui : quittant la voie purement didactique, il allait mêler à son enseignement toutes les agitations, les anxiétés, les tourments d'une polémique trop souvent passionnée; aux illusions et aux entraînements de sa jeunesse allait succéder le désir de dominer, d'effacer ses rivaux.

De 1815 à 1820, Richerand avait publié successivement une brochure *sur l'enseignement de la médecine*

et de la chirurgie; une *Notice sur Bordeu;* l'*Histoire d'une résection des côtes et d'une partie de la plèvre*, opération qu'il avait pratiquée sur un chirurgien de Nemours. C'est à cette époque, 1820, qu'avait été instituée l'Académie de médecine. Chargée de continuer les travaux de l'ancienne Académie royale de chirurgie et de la Société royale de médecine, elle devait renfermer dans son sein ces deux grandes sections, avec la section de pharmacie [1].

[1] Il est bien singulier qu'après avoir lutté pendant de longues années pour nous ramener à cette *unité primitive*, les chirurgiens aient cherché de nos jours à rétablir cette déplorable scission et à s'éloigner de nouveau des médecins. L'existence, en effet, de l'Académie de médecine ne datait encore que de quelques mois, et voilà que les titulaires de la section de chirurgie, qui, après tout, devaient se trouver très-honorés de voir leur section placée sur la même ligne que celle de médecine, voilà, dis-je, que réunis en un petit conciliabule chez M. Distel, premier chirurgien du roi Louis XVIII, ils complotent de demander le rétablissement de l'ancienne Académie royale de chirurgie, et cela sous le prétexte que si l'unité est favorable à l'enseignement, elle devient d'une fausseté palpable lorsqu'on l'applique au perfectionnement de la science!

Séance tenante, une supplique fut en effet rédigée et adressée à Son Excellence le ministre secrétaire d'État au département de l'intérieur.

En voici le début : « Monseigneur, le rétablissement de l'Académie royale de chirurgie, sous une forme appropriée à l'état actuel de la *médecine* en France, influera puissamment sur les progrès d'un art dans lequel les Français furent longtemps sans rivaux; mais, pour que ce bienfait d'un gouvernement réparateur produise tous les fruits qu'on a droit d'en attendre, il ne suffit point d'avoir partagé l'Académie royale de médecine en trois sections distinctes, etc. »

N'est-ce pas une chose remarquable que dans ces premières lignes, tout en demandant une désassociation, on invoque l'intérêt de la médecine elle-même? tant il est vrai qu'on ne saurait séparer ce qui se trouve essentiellement uni.

Chaque section avait son président et son secrétaire. Richerand avait été nommé secrétaire de la section de chirurgie, et c'est en cette qualité qu'en novembre 1821 il donna lecture d'un premier rapport sur les travaux de ses collègues; continué dans ses fonctions pendant quatre années consécutives, il fit lecture, en janvier 1825, de fragments assez considérables d'une *Histoire des progrès récents de la chirurgie.*

Son ambition à cette époque, et il n'en faisait point mystère, était d'être nommé secrétaire perpétuel, non pas de la section de chirurgie, mais d'une nouvelle Académie royale de chirurgie; aussi disait-il à ses collègues, dans son allocution, et comme pour les rendre solidaires de cette espèce d'usurpation : « En me con-« tinuant ou, pour mieux dire, en me *perpétuant* dans « les fonctions que le talent des Quesnay et des Louis « a rendues à la fois si honorables et si difficiles, vous « m'avez imposé l'obligation, etc. »

Ce qui, du reste, séduisait Richerand dans la perspective de cette nouvelle situation, c'était bien moins le souvenir des travaux et des agitations de Louis, que le tableau si attrayant de la vie de Quesnay tracé par Marmontel.

Il se représentait Quesnay dans ce charmant entresol du château de Versailles, où se réunissaient les hommes les plus distingués de l'époque : Diderot, D'Alembert,

Les signataires, du reste, en furent pour leur démarche; réunis aux médecins, ils auraient pu peut-être obtenir ce qu'ils désiraient, c'est-à-dire la nomination d'un secrétaire perpétuel pris parmi les chirurgiens. Béclard était alors en position d'être nommé; mais n'ayant pu s'entendre, le gouvernement y pourvut lui-même par une ordonnance.

Duclos, Helvétius, Turgot et Buffon; délicieuse retraite qui n'était pas sans gloire, car c'est là que naquit une science alors toute nouvelle, l'*économie politique*. « Et « n'est-ce pas chose admirable, disait Richerand, que « la médecine puisse ainsi se glorifier d'avoir trouvé « dans son sein les auteurs des sciences qui font le « plus d'honneur à l'esprit humain : Copernic, qui le « premier fit connaître le véritable système du monde; « Locke, qui fit pour les idées ce que Copernic avait « fait pour les corps célestes, et enfin Quesnay, qui le « premier nous fit connaître les richesses des na- « tions[1]. »

Mais je reviens à cet exposé des progrès récents de la chirurgie. Revu à loisir par l'auteur, ce discours était devenu un livre, et c'est surtout dans sa composition que Richerand a montré les changements qui s'étaient opérés dans son esprit; et d'abord une sévérité poussée quelquefois jusqu'à l'injustice à l'égard de ses contemporains, puis un véritable engouement pour le libéralisme de l'époque. Richerand était de nouveau entraîné par le mouvement de la société : c'était la passion, sinon la plus éclairée, du moins la plus généreuse du moment, et Richerand la partageait comme presque tous les hommes de notre âge. Je dirai même que ce manque de justice à l'égard de quelques-uns de ses rivaux, et même à l'égard de son pays, me paraît avoir eu sa source plutôt dans cet engouement des institutions libérales que dans un sentiment quelconque de jalousie[1].

[1] Il était difficile de traiter un pareil sujet : *Les progrès récents*

« Je te salue ! s'écriait-il, en parlant de l'Angleterre, « je te salue, terre classique de la liberté, des sciences « et de la philosophie !... Reçois l'hommage d'un « homme libre et désintéressé ! »

de la chirurgie, sans exciter bien des réclamations ; il ne s'agissait rien moins, en effet, que de faire à chacun sa juste part dans ces progrès récents, et contre quelles prétentions ne devait-on pas se heurter !

Richerand, d'ailleurs, n'en était plus à cet âge heureux de vingt-six ans, qui lui avait fait voir presque tout en beau lors de la publication de sa Nosographie ; il avait vu les choses et les hommes sous un tout autre jour, et il devait en parler tout autrement ; ainsi, pour ne citer que Desault et son école, il ne se borne plus à en faire l'éloge : il montre en quoi elle a manqué à sa mission ; ainsi il reproche à son chef de s'être volontairement séparé de ses collègues de l'Académie royale de chirurgie et d'avoir ainsi contribué à ralentir le mouvement de la science ; et ce reproche n'est pas sans fondement. J'ai trouvé dans les archives de l'Académie royale de chirurgie la copie d'une lettre écrite par son directeur à Desault : il se plaint de l'éloignement de Desault et l'engage à revenir parmi ses collègues.

Maintenant, il faut le dire, ce n'était pas à Desault, mais à un autre chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu que ces griefs de Richerand s'adressaient ; le voile était transparent, personne ne s'y est mépris ; ainsi lorsqu'il disait que Desault, placé sur un grand théâtre, répandait ses erreurs sur la foule abusée, se figurant que le chirurgien du plus grand hôpital de la capitale devait être nécessairement le plus grand chirurgien du monde ; ce n'était pas Desault qu'il avait ainsi en vue, c'était un émule bien autrement redoutable, c'était Dupuytren qu'il désignait. Lorsqu'il dit que Desault se trompa lui-même sur la valeur réelle de ses travaux, qu'il s'en exagéra le mérite et l'importance, c'est encore de Dupuytren qu'il veut parler. Il y a plus : lorsqu'il justifie Desault de reproches qui, d'ailleurs, n'avaient jamais été adressés à ce chirurgien, c'est pour faire tomber ces mêmes reproches sur son illustre contemporain. Desault, dit-il, n'a point donné l'exemple d'éloigner de lui tout collaborateur et d'échapper ainsi à toute surveillance ; on ne l'a point vu évincer ses supérieurs, éloigner ses collègues pour ne s'environner que d'élèves inexpérimentés et faciles à séduire, etc., etc. Évidemment Dupuytren n'avait encore rien fait de cela, mais Richerand faisait armes de tout.

Ces idées de liberté l'avaient tellement séduit, que les révolutions les plus radicales ne lui inspiraient aucune inquiétude; loin de là, il trouvait que « semblables à ces tempêtes qui, en l'agitant, épurent l'atmosphère, les révolutions politiques ont, à toutes les « époques de l'histoire, exercé sur les sciences et sur « les arts une influence le plus souvent salutaire. »

Aussi, dans son amour pour l'indépendance, il refusait tout patronage pour les sciences. « La liberté « leur suffit, disait-il, elles n'ont pas besoin d'autre « Mécène. »

Il se plaisait en même temps à citer, dans l'histoire de la chirurgie, des exemples d'indépendance et d'amour de la liberté; il rappelait avec orgueil que la chirurgie, en France, était née des travaux de deux hommes aussi remarquables par l'élévation de leur génie que par l'indépendance de leur caractère : d'Ambroise Paré et de Franco, partisans tous les deux des doctrines alors nouvelles de la réformation; ajoutant que le premier n'avait échappé aux massacres de la Saint-Barthélemy que par les soins, assez égoïstes du reste, de Charles IX, et que le second avait été obligé de s'expatrier et d'aller exercer sa profession sur une terre étrangère.

Oubliant enfin tout ce que l'Empereur avait fait pour le rétablissement de l'ordre en France, il l'accusait d'avoir usurpé tous les pouvoirs publics chez une nation trop confiante, disait-il, et façonnée d'ailleurs par un long esclavage.

Mais ce mouvement social auquel Richerand, applaudissait avec tant d'ardeur, faisait de rapides pro-

grès, et bientôt une révolution, celle de 1830, vint apporter à nos institutions le développement qu'il avait tant désiré. L'effet qu'elle produisit sur son esprit fut tout différent de celui que, sans doute, il s'en promettait lui-même; loin de s'en applaudir pour son pays, il en fut effrayé : le mouvement social qu'il avait cherché lui-même à accélérer ne lui parut plus qu'un travail sinistre de désorganisation, et cet équilibre constitutionnel qu'il avait tant admiré ne fut plus pour lui, je me sers de ses expressions, qu'un régime bâtard et bavard où domine la multitude.

Ces idées, et d'autres auxquelles je vais revenir, ont été émises par Richerand dans un ouvrage publié en 1837 et qui a pour titre : *De la population considérée dans ses rapports avec le gouvernement*, ouvrage inspiré par la situation politique, écrit de verve, et qui exprime de la manière la plus vive, la plus hardie, les sentiments dont Richerand était pénétré à cette troisième et dernière époque de sa vie.

Richerand assure qu'il avait été amené à composer cet ouvrage par suite de ses études physiologiques; que c'était une espèce d'*évolution* non plus physique, mais morale, qu'il s'était proposé de décrire, et à laquelle il s'était trouvé amené après avoir parcouru l'échelle de l'animalité.

S'élevant du physique au moral, de l'ordre physiologique à l'ordre politique, il s'était d'abord proposé de prouver que, dans l'enfance de la civilisation, les formes du gouvernement qui conviennent le mieux aux populations sont les plus simples, c'est-à-dire les monarchies absolues; puis, et à mesure que les nations

deviennent plus riches et plus éclairées, les citoyens doivent participer au maniement des affaires de l'État.

Telle était l'opinion que Richerand allait soutenir en la donnant comme une conséquence de toutes ses observations physiologiques, lorsqu'il s'aperçut que cette opinion, toute théorique, toute scientifique, au lieu d'être confirmée par les faits, se trouvait formellement contredite par l'histoire. Une circonstance dont il n'avait pas tenu compte, un fait incontestable, physique, matériel, devait nécessairement s'opposer à la réalisation du principe : ce fait, c'est l'*accroissement* progressif, et jusqu'à un certain point illimité, qu'éprouve l'espèce humaine dans le nombre des individus qui la composent.

Voilà ce que Richerand disait avoir tout à coup constaté, et dès lors il n'avait pas hésité à déclarer que son opinion première était une *utopie;* utopie qui l'avait longtemps séduit, lui comme bien d'autres, et qui n'avait encore que trop de partisans au moment où il écrivait son livre [1].

[1] Lorsqu'on lit avec quelque attention cet ouvrage, et surtout les notes qui l'accompagnent, on voit que Richerand, au fond, en était encore à la philosophie de Locke et de Condillac, et cela tout en criant contre Diderot et contre les encyclopédistes.

Suivant lui, la cause principale du malaise et de l'agitation des peuples tient au rapide accroissement de la population ; c'est là le fond de son livre. Mais à cette cause première de troubles et de désordres, il faut joindre, dit-il, l'existence de cette secte de réformateurs qui, sous les noms divers de libéraux, de républicains, de radicaux, de niveleurs et d'utilitaires, semblables aux filles du vieux père de Médée, se proposent de régénérer la société en commençant par la détruire ; puis arrive Diderot avec les encyclopédistes.

Mais n'allez pas croire que Richerand abandonne pour cela la philo-

Je croirais plutôt, que c'était le spectacle même des événements qui lui avait enlevé ses dernières illusions; c'était cette sombre et dernière expérience de la vie qui avait ainsi modifié toutes ses idées, et l'on peut regarder ce livre comme le travail douloureux de son âme; aussi sa composition ne lui avait-elle donné aucune de ces joies que procurent ordinairement les travaux de l'esprit. Il l'a dit lui-même : « Dans cette étude « de nos dangers et de nos misères, j'ai pu rarement « goûter la jouissance dont s'accompagnent les travaux « littéraires, satisfaction qui en est la première et sou« vent l'unique récompense. » On trouve encore cependant dans cet ouvrage des traits d'imagination et de sentiment; mais ce qu'il y a par-dessus tout, c'est de la verve et de l'audace, c'est une étonnante prévision des événements qui depuis ont éclaté coup sur coup.

sophie du dix-huitième siècle ; il la maintient, au contraire, *comme une branche des sciences naturelles*, et il la donne comme perfectible. Quant à la philosophie spiritualiste, c'est-à-dire celle qui a été professée par Pythagore et Platon, Descartes et Leibnitz, Reid, Kant, Fichte et Schelling, il la regarde comme imaginée par des rêveurs ; elle n'a rien de réel, dit-il, et par conséquent rien de perfectible.

Richerand ne veut pas même faire grâce à ces éloquents professeurs qui, de nos jours, ont relevé l'étendard du spiritualisme ; il est presque aussi sévère pour eux que Broussais, et s'il ne les croit pas atteints de quelque cérébrite chronique, leur enseignement ne lui en paraît pas plus sain. Ce sont, suivant lui, des folies employées à fausser le jugement de la jeunesse studieuse. Elles retentissent, dit-il, sous les voûtes de l'antique Sorbonne, dont les nouveaux docteurs ont certainement dépassé leurs devanciers.

Ainsi, même dans ses plus grands écarts, Richerand en était resté sur ce point aux convictions de sa jeunesse; et il en a été de même de tous les professeurs de l'an III, parmi lesquels j'ai placé Richerand, bien que nommé beaucoup plus tard.

Qu'on se reporte à cette époque de 1837, où une nouvelle dynastie, remplaçant ceux qu'on appelait d'autres *Stuarts*, semblait assurer pour longtemps l'existence de la monarchie constitutionnelle en France. Eh bien! Richerand, regardant autour de lui, ne voyait déjà plus que faiblesse et instabilité dans nos institutions; et il poussait ce cri de détresse que chacun répète aujourd'hui : *Exoriare aliquis!*

Prévoyant une nouvelle révolution opérée par la multitude, il se demandait avec effroi, combien de jours, combien de mois ou d'années, nous séparaient encore de ce bouleversement : on le raillait alors, comme une autre Cassandre; on tournait en dérision ses paroles quand il disait : « Que ce naufrage était « certain, inévitable; et que cette tempête engloutirait dans le même abîme les nations et le prophète! »

Disons cependant que Richerand, toujours entraîné par son imagination, semblait se monter et pour ainsi dire s'enivrer de ses propres idées; qu'il n'aurait pas fallu le prendre tout à fait au mot dans ces nouveaux emportements, du moins en ce qui le concernait. Je ne dirai pas qu'il se faisait plus méchant qu'il ne l'était, car il ne l'était pas du tout; mais, comme tous les hommes de lettres, il posait dans ses écrits, donnant pour lui ce qui n'était souvent qu'un personnage idéal. Ainsi, dans son chapitre des *lois pénales*, après avoir cité Montesquieu, qui disait qu'aux peuples corrompus il faut des lois atroces; après avoir parlé des supplices en usage chez nos ancêtres, de la roue et du bûcher, il termine en disant que déjà sans doute plus

d'un lecteur s'est aperçu que l'auteur de cet ouvrage a passé sa vie dans l'exercice d'une profession qui emploie le fer et le feu pour la guérison des maux rebelles aux secours de la médecine! Eh bien, ce chirurgien qui se donne ici comme impitoyable, je le montrerai tout à l'heure tremblant lui-même et agité de bien plus d'inquiétudes que les patients sur lesquels il allait porter le fer et le feu!

Quelque rapprochée cependant qu'ait été cette tempête que Richerand, le premier peut-être, avait signalée à l'horizon politique, il ne devait pas en être témoin; trois ans après, en 1840, le 25 janvier, il était enlevé par une mort prématurée à sa famille, à ses amis et à ses nombreux élèves.

Ami de Cabanis et de Destutt de Tracy, Richerand, dans tous ses ouvrages et dans une période de près de quarante années, n'avait professé d'autre philosophie que celle de Locke et de Condillac; dans son dernier ouvrage, il traite, il est vrai, de sophistes les philosophes du dix-huitième siècle qu'il avait tant exaltés; mais il reste *idéologue* à la manière de ses amis de la société d'Auteuil, et s'il parle de la philosophie cartésienne, c'est avec ironie et pour jeter sur elle du ridicule, bien qu'elle soit venue la première, dans les temps modernes, disputer l'opinion des savants au matérialisme et à l'athéisme : néanmoins Richerand est mort en chrétien, en catholique fervent! Il faut donc qu'il ait, ou méconnu les conséquences dernières de la philosophie qu'il avait adoptée, ou qu'il ait complétement rompu et divorcé avec elle dans les derniers temps de sa vie. A-t-il cherché, comme Pascal, et à

raison même de l'insuffisance des vérités naturelles, à se réfugier dans le sein de la foi? A-t-il fini par abjurer toute philosophie, pour s'en remettre, dans ses derniers moments, à l'autorité de l'Église, comme à la seule capable de ramener la sécurité dans son âme?

Il est probable que ce retour aux sentiments religieux a été chez lui comme toutes ses autres déterminations, une sorte d'entraînement du cœur; il y eut, en effet, quelque chose de touchant dans la manière dont se fit cette première manifestation publique de ses sentiments de piété.

Chaque année, le jour de la Fête-Dieu, madame Richerand faisait disposer dans son jardin de Villecresne un reposoir orné de fleurs et de verdure. A peine convalescent d'une maladie longue et douloureuse, Richerand, quoique très-faible encore, voulut se tenir près de l'autel; sa famille l'entourait, son jeune fils était près de lui, et s'inclinait pour recevoir la bénédiction du prêtre. A ce moment, on vit Richerand s'écarter de la foule, prendre une allée solitaire, et fondre en larmes; rentré dans son cabinet, il prit une plume, et écrivit, en tête d'un livre d'Évangiles, une prière qui commençait ainsi :

« Oui, vous êtes vraiment le Dieu du pauvre, de « l'infirme et de l'affligé ! Dieu tout-puissant, Dieu « caché, etc.... »

Telles ont été les dernières et consolantes convictions de Richerand. Que les uns, sceptiques et insouciants, meurent comme le voulait Montaigne, qu'ils se précipitent dans la mort comme en une profondeur

muette et obscure, pleine d'oubli et d'insensibilité; que les autres en bravent également le sommeil ou le réveil, assurés qu'ils sont de l'indifférence profonde de cette force qui anime et gouverne les mondes! Richerand a préféré revenir aux simples croyances de ses jeunes années, et demander à la religion ce que n'avaient pu lui donner ses études philosophiques.

Mais maintenant que j'ai raconté toutes les phases de cette existence, si brillante et si agitée, il me reste à dire quelques mots sur l'écrivain, sur le professeur, sur le chirurgien, et enfin sur l'homme privé; c'est par là que je terminerai cette notice[1].

[1] M. Bégin a terminé aussi sa notice sur Richerand par l'examen de ce qu'il appelle sa triple réputation de littérateur, de physiologiste et de chirurgien praticien; mais le jugement porté par Bégin à ce triple point de vue est d'une sévérité que rien ne justifie.

Il lui reproche d'abord d'écrire avec légèreté. Ses écrits, dit-il, ne sont remarquables que par la clarté des classifications (on ne comprend pas trop ce que Bégin a voulu dire par la *clarté* des classifications), l'enchaînement des détails, et un style plus brillant que correct (ceci est injuste : Richerand a pu quelquefois manquer de goût et dépasser le but, mais il est toujours resté correct; et, ici même, on va voir que c'est son juge qui ne s'est pas montré très-correct).

Richerand, poursuit Bégin, a cependant rendu des services réels à l'instruction élémentaire, physiologique et chirurgicale (on rend des services à la science, à la jeunesse, mais on ne rend pas de services à l'instruction) et comment Richerand aurait-il rendu des services à l'instruction élémentaire? En la répandant, dit Bégin, et en la rendant *plus étendue* et plus complète! Et Bégin reproche à Richerand l'incorrection de son style!

Bégin juge ensuite Richerand comme critique, et ici encore il va trop loin :

Sans doute Richerand, et je l'ai montré plus d'une fois, s'est laissé entraîner par un premier mouvement; mais il est revenu sur ses premières appréciations; ainsi, après avoir injustement critiqué Bichat, il

Richerand a été, sans contredit, l'un des écrivains les plus élégants, les plus corrects, les plus classiques de son temps, et cela à une époque où, tout étant à la guerre, depuis le chef belliqueux de la grande nation jusqu'au dernier des villageois, le talent de l'écrivain n'était pas de ceux qu'on prisait le plus. Il y a dans tous ses ouvrages quelque chose de viril et de militant qui sent le chirurgien. Presque toujours, il est vrai, c'est la passion qui, chez lui, colore et échauffe le style; mais en même temps c'est un pinceau facile et suave qui sait placer avec ordre et méthode, et dans des cadres bien limités, les traits principaux de toutes ses compositions; il y a dans ses périodes non-seulement de l'élégance et de l'harmonie, mais encore de la force et de l'âme; en un mot, un véritable talent[1].

lui a rendu l'hommage le plus complet et le plus éloquent; « mais, dit Bégin, Magendie a été en butte de la part de Richerand à des *traits du même genre!* Richerand le présente comme un de ses élèves qui a publié une sorte de table analytique de son ouvrage, dans laquelle, transposant seulement les volumes sans rien changer à l'ordre réel des matières, il essaye de se donner une apparence d'originalité par quelques allégations sans preuves ou par des phrases *risibles* sur l'état d'imperfection où tant de travaux ont laissé la physiologie. »

Et Richerand n'avait pas tort, non qu'il se soit exprimé en aussi mauvais langage sur le compte de Magendie, mais celui-ci n'avait en effet publié qu'une faible reproduction des deux volumes de Richerand, et déjà il se faisait une réputation en niant et toujours niant les faits découverts en physiologie par les savants de son époque.

[1] Il n'y avait pas seulement de l'élégance et de la clarté dans ses compositions, il y avait aussi de la grandeur et du nombre, surtout quand la passion ne venait pas précipiter sa plume; pour en donner un exemple, je citerai ce début du discours qu'il s'était chargé de prononcer aux funérailles de Béclard.

« L'asile de la tombe, dit-il, se fermait à peine sur les restes de

Mais cette facilité de style, cette abondance, cet heureux choix d'expressions abandonnaient Richerand, dès que, laissant sa plume, il montait en chaire et prenait la parole.

Quelle ne devait pas être la surprise de ceux qui, ne le connaissant que d'après ses écrits, et ne s'en étant fait une idée que d'après les belles pages de sa Physiologie, le voyaient et l'entendaient pour la première fois!

On sentait cependant encore en lui l'homme de talent; son âme était dans ses yeux, dans ses gestes; et jusque dans ses leçons, si fatigantes pour lui et pour ses auditeurs, on voyait comme une flamme inspiratrice qui ne pouvait se faire jour au dehors.

C'était l'instrument seul qui paraissait lui manquer; on pouvait même dire que, chez lui, l'inspiration était trop forte : son énergie semblait comme refoulée, elle l'étouffait ou débordait en un sourd mugissement.

Richerand, du reste, se rendait parfaitement justice sous ce rapport; il avouait qu'il n'était pas né pour la parole, la plume et l'épée chirurgicale. Le talent d'écri-

« Percy, lorsque, indifférente à la célébrité naissante comme à la « renommée acquise, la mort y précipite l'un de nos plus jeunes et de « nos plus savants professeurs.

« Que, chargé d'ans et d'honneurs, un homme accomplisse par son « trépas la courte destinée des mortels, quelque vifs que soient nos « regrets, la raison vient bientôt en tempérer l'amertume et doit « nécessairement en abréger la durée; mais, qu'assemblage heureux « des dons de la nature et des fruits de l'étude, le talent apparaisse « sur la scène du monde pour disparaître aussitôt, le sentiment et la « raison s'irritent à la fois de cette injustice du sort, et nous laissent « en proie à une douleur sans terme comme sans mesure.

« Telle est l'affliction que nous inspire la fin si rapide et si im- « prévue, etc., etc. »

vain et celui d'opérateur, voilà ce en quoi il croyait exceller, et plutôt encore peut-être dans l'art d'opérer que dans celui d'écrire.

Nous avons montré tout à l'heure que sa supériorité comme écrivain était incontestable : en était-il de même de sa capacité dans l'art d'opérer des malades? avait-il réellement les qualités qui font l'opérateur? Son ami et son compatriote Brillat-Savarin a dit de lui : *On n'a pas la parole plus consolante, la main plus sûre, ni l'acier plus rapide.* L'expression a pu paraître heureuse et pittoresque ; mais il ne faut y voir que l'illusion d'un homme du monde, d'un ami surtout, et qui se serait bientôt dissipée, si Brillat-Savarin avait pu voir Richerand au milieu d'une de ces grandes opérations qui, pour laisser à la main toute sa sûreté et à l'acier toute sa rapidité, veulent un chirurgien, comme le comprenaient les anciens : *Juvenis*, *solers*, *ambidexter*, *impavidus et immisericors*.

Richerand était trop impressionnable, trop peu maître de lui, d'une sensibilité trop vive, pour bien opérer; il n'avait pas cette impassibilité qui fait que tels chirurgiens n'entendent pas même les cris du patient, et semblent tellement étrangers à cet affreux spectacle de la douleur, qu'on les voit, dans ces cruelles mutilations, viser avec satisfaction à une sorte d'élégance, réalisant ainsi pour eux le *jucundè*, qu'un vieil aphorisme chirurgical a si singulièrement placé au nombre des conditions requises en pareille matière.

Richerand reconnaissait lui-même que le sang-froid est plus rare que l'adresse, et que néanmoins c'est la qualité indispensable dans la pratique de la chirurgie.

La dextérité, disait-il, s'acquiert par l'habitude, mais la fermeté de l'âme est un don de la nature.

C'était aussi le sentiment de Haller. « Il est bien « difficile, disait ce grand physiologiste, qu'à la pre- « mière opération, la vue, peut-être même l'odeur du « sang, les cris du patient, la nouveauté du spectacle, « ne vous causent une émotion qui n'est pas sans « analogie avec celle qu'éprouve le soldat dans le « tumulte d'un combat, à l'aspect du carnage. »

J'ajouterai qu'en chirurgie beaucoup de praticiens n'ont jamais pu surmonter cette émotion, et Richerand était certainement de ce nombre. On le voyait, on le remarquait bien vite dès qu'il se mettait à opérer, et il se récriait d'autant plus que la remarque était vraie. Aussi que faisait-il pour échapper à ce reproche? Il s'armait de tout son courage, comme un soldat qui marche au combat, et puis il commençait avec une certaine résolution. Mais, dès la première incision, le premier jet de sang ou les premiers cris du malade, on le voyait hésiter, sa main devenait incertaine, et, perdant toute présence d'esprit, tout sang-froid, toute modération, il s'en prenait à ses aides des embarras et des obstacles que lui créait son propre empressement de mettre fin aux douleurs du malade.

Je viens de dire les qualités dont Richerand a fait preuve dans l'exercice public de sa profession ; j'ai dit aussi celles qui lui ont manqué ; mais on ne connaîtrait pas Richerand tout entier si l'on ne pénétrait pas au sein de cette famille, où il avait su se créer une félicité d'autant plus digne d'envie, qu'elle était indépendante des événements et des hommes.

Au temps même de son plus vif entraînement vers les idées philosophiques qui plaisaient à l'indépendance de son caractère, Richerand avait recherché dans la femme si distinguée qui a fait l'ornement et le bonheur de sa vie, non-seulement les qualités solides et gracieuses que l'on aime et que l'on respecte tout à la fois, mais encore une piété sincère, douce et fervente.

Aussi de toutes les choses qui lui avaient réussi dans le monde, il n'en était aucune dont il fût aussi satisfait, aussi fier, que d'avoir su se créer un intérieur heureux et simple.

Le goût des lettres qui, chez lui, concordait si bien avec l'étude et la pratique des sciences, et qui a fait le caractère tout spécial de son talent, l'avait porté naturellement à choisir ses amis parmi les représentants les plus illustres de la littérature.

Après une longue semaine passée dans les travaux du cabinet, au milieu des soucis de la pratique et du professorat, il échappait, comme Horace, aux ennuis de la ville, pour aller revoir les champs et goûter quelques heures de repos, en compagnie d'Auger, de Villemain, de Lacretelle, de Roger, de Brillat-Savarin et de Campenon..

Quant à ceux qui avaient été ses maîtres, il leur avait gardé une reconnaissance de tous les instants et qui ne s'est jamais démentie.

J'en citerai un seul exemple :

Une place était vacante à l'Institut, dans la section de médecine et de chirurgie. Bien que très-jeune, mais déjà fort de sa précoce renommée, Richerand s'était

mis au nombre des concurrents; ses succès récents, ses talents essentiellement académiques, semblaient assurer la réussite de sa candidature. Suivant toute apparence, les portes de l'Institut allaient s'ouvrir pour lui. Mais il apprend que Boyer se présente; il n'hésite pas un moment, il court chez ses amis et leur déclare qu'il n'entend pas faire concurrence à celui qu'il s'honore d'appeler son maître.

Mais, s'il est d'illustres amitiés, il y a aussi d'illustres inimitiés, et celles-ci, malheureusement, ont presque toujours plus de retentissement que les premières : *Deteriora pronis auribus accipiuntur.* Telle a été la regrettable rivalité de Richerand et de Dupuytren.

Dupuytren, par ses manières superbes, hautaines et dédaigneuses, n'avait point tardé à révolter ce caractère bouillant et mal contenu : de là une inimitié qui, loin de se calmer par des rapports de chaque jour, n'avait fait que grandir et s'envenimer. Dupuytren apportait dans cette polémique tout le sang-froid, la hauteur, l'habileté qui faisaient le fond de son caractère; Richerand, toute la fougue, toute l'impétuosité de son âme. Le premier calculait toutes ses démarches, ses insinuations et jusqu'à ses réticences; le second, qui n'avait jamais pu se maîtriser, montrait autant d'imprudence que d'énergie. Presque toujours vaincu dans ces luttes de la parole, il s'armait de sa plume et attaquait à outrance son adversaire.

Un jour, il en fit un portrait tel que ne l'aurait point désavoué Tacite, s'il avait eu à peindre le Tibère de la chirurgie ! C'est à ce point qu'effrayé lui-même de

son œuvre, il s'arrête et finit par déclarer que cette peinture est sans doute *imaginaire*[1].

Débats à jamais regrettables, et qui ont fait le mal-

[1] Ce portrait se trouve au milieu de fragments dont quelques-uns ont été lus par Richerand à l'ouverture de la première séance publique tenue en janvier 1825 par la section de chirurgie de l'Académie de médecine.

« L'Académie de chirurgie, dit-il (car il nourrissait toujours le projet de faire transformer la section en académie distincte), l'Académie, dit-il, est appelée à d'autres combats et à de plus redoutables adversaires; elle doit lutter contre le charlatanisme en crédit, usurpant les distinctions et les avantages dus au mérite modeste et à la véritable supériorité.

« Si, par exemple, au nombre des chirurgiens de la capitale, un homme avait conçu le chimérique projet de se donner comme seul capable d'exercer sa profession, et voulait en obtenir le monopole; si cet homme, doué de quelque talent, mais supérieur surtout dans les arts de l'intrigue, après avoir éloigné ses maîtres en les abreuvant de calomnies et d'outrages, semait la division parmi ses confrères, habile à en profiter, et poursuivait avec une activité infatigable l'entreprise odieuse d'écraser tout mérite naissant du poids de sa réputation usurpée; si tout élève qui l'avoue pour maître restait par cela même irrévocablement condamné au rôle de son serviteur; s'il employait incessamment les journaux à vanter les succès d'une pratique frauduleuse et notoirement meurtrière, votre réunion académique arracherait le masque dont se couvre ce charlatan dangereux; elle opposerait à une ambition aussi effrénée et aussi coupable la force, tôt ou tard victorieuse et toute-puissante, de la raison et de la vérité.....

« Mais c'est nous arrêter trop longtemps à la peinture, sans doute imaginaire, d'un fourbe consommé..... »

Assurément ces débats étaient regrettables, mais on pourrait en citer de semblables à toutes les époques de la chirurgie; les passions y sont doublement excitées : d'une part dans les questions de science et les conflits d'amour-propre, et d'autre part dans les rivalités de clientèle. Quel dommage cependant que ces deux hommes d'élite aient donné un pareil spectacle! Un mot, un seul mot aurait pu tout d'abord ramener Richerand; il y avait en lui de ces fibres généreuses qu'on est toujours sûr de faire vibrer dès qu'on les touche; mais qui aurait pu y faire consentir Dupuytren?

heur de l'un et de l'autre. Un rapprochement eut lieu cependant : on sait qu'à son lit de mort Dupuytren fit appeler Richerand ; il s'adressa à son cœur, à sa loyauté. Richerand se précipita dans ses bras, et tout fut oublié. Oublions tout aussi, hormis cette touchante et sublime réconciliation que l'Académie elle-même a en quelque sorte sanctionnée en inscrivant sur ces murs les noms de ces deux illustres rivaux.

Si vous tournez vos regards vers cette brillante constellation de chirurgiens : vous y verrez resplendir ces deux noms de Dupuytren et de Richerand; ils vous diront que l'Académie n'a gardé qu'un souvenir, celui de leurs talents et de la gloire qu'ils lui ont apportée.

RICHERAND A PUBLIÉ :

I. *Dissertation anatomico-chirurgicale sur les fractures du col du fémur*, thèse pour le doctorat. Paris, an VIII (1799); in-8.

II. Réflexions critiques sur un ouvrage du citoyen Bichat ayant pour titre : *Traité des membranes*. Paris, sans date ; in-18 de 20 pages, imprimé en l'an VIII.

III. *Nouveaux éléments de physiologie*, première édition. Paris, an IX (1801); 1 vol. in-8. De la seconde à la neuvième édition, 2 vol. — Dixième édition, revue, corrigée et augmentée par M. Bérard aîné. Paris, 1832 ; 3 vol. in-8.

IV. *Leçons du citoyen Boyer* sur les maladies des os, rédigées en un traité complet de ces maladies par Richerand. Paris, 1805 ; 2 vol. in-8 avec figures.

V. *Nosographie et thérapeutique chirurgicale,* première édition, de 1805 à 1806, 3 vol. in-8 ; seconde édition, 1809, 4 vol. in-8 ; cinquième édition, 1821, 4 vol. in-8.

VI. *Des erreurs populaires* relatives à la médecine, première édition, 1810, 1 vol. in-8 ; seconde édition, 1812.

VII. *De l'enseignement actuel de la médecine et de la chirurgie*. Paris, sans date, imprimé en 1816 ; in-4.

VIII. *Notice sur la vie et les ouvrages de Bordeu*. Paris, 1817 ; in-8, imprimé aussi en tête des *OEuvres* de Bordeu, publiées même année par les soins de Richerand.

IX. *Histoire d'une résection des côtes et de la plèvre*, Paris, 1818, in-8.

X. *Éloge de Cabanis*, imprimé en tête de la troisième édition du *Degré de certitude en médecine*, de Cabanis. Paris, 1819.

XI. *Discours* prononcé à la séance publique de la Faculté. Paris, 1820 ; in-4.

XII. *Rapport* sur les premiers travaux de la section de chirurgie de l'Académie royale de médecine. Paris, 1820 ; in-4.

XIII. *Histoire des progrès récents de la chirurgie*. Paris, 1825 ; in-8.

XIV. *Des officiers de santé et des jurys médicaux chargés de leur réception*. Paris, 1834 ; in-8 de 40 pages.

XV. Notice sur Brillat-Savarin. Paris, 1827, in-8, imprimée en tête de la *Physiologie du goût*.

XVI. *De la population dans ses rapports avec la nature des gouvernements*. Paris, 1337, in-8.

HALLÉ

Famille de Hallé. — Célébrité de ses aïeux dans les arts, les lettres et les sciences. — Daniel, Guy et Noël Hallé. — Noël et Jean Jouvenet. — Marc et Jean Restout. — Frémin, Forest et Largillière. — Les deux Lafosse et Lorry. — L'Académie royale de peinture et l'Académie de Rome en 1775.— Mission du père de Hallé à Rome; son fils l'accompagne. — Liaison de Hallé avec le père Lesueur et le père Jacquier, minimes français. — Épreuves de Hallé devant l'ancienne Faculté de médecine de Paris. — Création de la Société royale de médecine. — Les facultaires et les sociétaires. — Guerre de pamphlets. — Travaux académiques de Hallé. — Éloge de Lorry. — Collaboration de Hallé à l'Encyclopédie. — Hallé considéré comme écrivain et comme professeur. — Rôle de Hallé pendant la Révolution. — Ses efforts pour sauver Lavoisier. — Il est nommé professeur à l'École de santé et au collége de France; il est membre de l'Institut national. — Travaux de Hallé pour la propagation de la vaccine en France.— Hallé considéré comme praticien. — Sa liaison avec Collin d'Harleville. — Il est médecin ordinaire de l'empereur et médecin particulier de la princesse Élisa; puis médecin du comte d'Artois. — Dernière maladie de Hallé; opinion d'Antoine Dubois justifiée par l'événement.

Quand l'Académie royale de chirurgie et l'ancienne Société royale de médecine furent rétablies en 1820, sous le nom d'*Académie royale de médecine*, la nouvelle institution s'empressa de recueillir dans son sein

les rares et glorieux survivants de ces deux célèbres Compagnies. Il en était un, illustre entre tous, plein d'honneur et de science, de modestie et de désintéressement; appartenant par son âge, ses travaux et sa renommée, à cette génération de savants qu'on aurait pu tout aussi bien rapporter au dix-huitième qu'au dix-neuvième siècle; contemporain et collaborateur des Buffon, des Barthez, des Bordeu et des Lavoisier; collègue des Corvisart, des Chaussier, des Pinel et des Boyer; docteur régent de l'ancienne Faculté; l'un des professeurs de la nouvelle, membre de la Société royale de médecine, de l'Académie des sciences et l'un des premiers titulaires de notre Compagnie; homme de bien par-dessus tout; esprit docte et gracieux, dignement célébré par Desgenettes [1] et par Cuvier, et

[1] Il a été en effet célébré par Desgenettes au sein de la Faculté de médecine de Paris; mais au milieu de tels désordres, que c'est à peine si l'orateur put se faire entendre; le discours n'a pas été imprimé dans les actes de la Faculté; mais Desgenettes en a inséré les principaux passages dans le 5e volume de la *Biographie médicale*, et il l'a fait suivre de quelques détails sur les incidents de cette séance.

« Notre discours, dit-il, prononcé d'une voix qui ne put toujours « s'élever au-dessus des cris des malveillants, ne fut interrompu par « aucun signe d'improbation que nous ayons pu prendre pour nous-« même. »

Et Desgenettes avait raison, ce n'était pas contre lui que l'orage éclatait, son nom était resté populaire; c'était contre ce qu'on appelait alors le parti prêtre. L'abbé Nicole, homme très-libéral du reste, présidait la séance en qualité de recteur. Desgenettes convient lui-même que de scandaleux outrages furent dirigés contre la personne, le caractère public et l'autorité du recteur; on sait que cette séance eut lieu le 18 novembre 1822. Trois jours après, une ordonnance du roi supprimait la Faculté et annonçait qu'elle serait réorganisée.

Desgenettes ne fut pas compris dans la réorganisation; il avait cependant très-nettement séparé sa cause de celle des perturbateurs;

dont je n'ose parler aujourd'hui que pour réparer un long oubli, et afin qu'il ne soit point dit un jour que, dans ce concert de louanges, l'Académie de médecine seule a fait défaut, que seule elle n'est point venue rendre hommage à la mémoire de son premier président annuel, de Jean-Noël Hallé !

Hallé était né à Paris, le 6 janvier 1754, de Noël Hallé et de Françoise-Geneviève Lorry; issu d'une famille dont tous les membres s'étaient fait un nom dans les arts, dans les lettres ou dans les sciences, il pouvait se dire : fils, petit-fils, arrière-petit-fils, neveu, petit-neveu, arrière-neveu d'artistes, de littérateurs et de savants distingués.

Il comptait en effet, dans cette lignée d'hommes de talents : son père d'abord, Noël Hallé, dont on vou-

s'il publiait lui-même son discours, dit-il, c'est que des événements douloureux pour un grand nombre de familles s'étaient opposés à la publication officielle; il affirmait, du reste, que tout ce qui était relatif à la *personne sacrée* du roi, à ses institutions, aux princes de sa famille et à la religion de l'État avait été écouté avec un grand silence et des applaudissements.

Ceci n'était pas tout à fait exact, du moins en ce qui concerne les opinions religieuses, et en s'en tenant même au morceau cité par Desgenettes. Si, en effet, il avait fini par conquérir le silence, ce fut à force d'énergie et de ténacité; voici ce passage avec les remarques faites par Desgenettes lui-même :

« Nous croirions manquer à la mémoire de M. Hallé (interruption), « nous croirions la trahir (interruption prolongée), et vous auriez le « droit de me traiter comme un lâche (profond silence et attention « générale), si j'appréhendais de dire hautement ici que M. Hallé « eut des sentiments de religion aussi sincères que profonds. Comme « Pascal, il s'anéantissait devant la grandeur de Dieu, une teinte de « l'âme de Fénelon émoussait le rigorisme, et comme il se croyait « sans mission pour amener les autres à ses opinions, il se bornait à « prêcher l'exemple. »

lait faire un architecte, et qui devint un peintre habile, pensionnaire de l'Académie de Rome dans sa jeunesse, puis membre de l'Académie royale de peinture, auteur de tableaux estimés : *la course d'Atalante*, *Achille à Scyros,* et enfin directeur de l'École de Rome[1].

Guy Hallé, son aïeul, connu par des ouvrages non moins recherchés[2], et enfin Daniel Hallé, son bisaïeul, dont le pinceau élégant et facile avait concouru à orner les églises de Paris.

En ligne collatérale il trouvait, du côté paternel, les deux Jouvenet, Noël et Jean[3].

Noël, qui eut l'insigne honneur d'avoir été un des premiers maîtres du Poussin.

[1] Né à Paris le 2 septembre 1711, Noël Hallé, avait reçu de son père les premières leçons de peinture, puis il avait obtenu les principaux prix de l'Académie ; il avait été nommé en 1771 surintendant des manufactures de tapisserie ; il était très-habile dans son art, mais plutôt en ce qui concerne la perspective que dans la composition générale de ses ouvrages; on trouvait aussi que comme coloriste il laissait à désirer. Outre les tableaux dont je viens de parler, on a de lui une belle toile qui orne l'église de Saint-Louis, à Versailles ; c'est aussi à son pinceau que l'on doit le plafond de la chapelle des fonts baptismaux à Saint-Sulpice.

[2] Guy-Claude Hallé était né à Paris en 1652; couronné plusieurs fois par l'Académie de peinture, il fut chargé de travaux assez considérables dans les résidences royales de Meudon et de Trianon; son meilleur tableau est celui qui représente *l'Annonciation*, et qui se trouvait autrefois dans l'église de Notre-Dame. La plupart des compositions dues à Guy Hallé sont bien coordonnées; on leur reproche seulement de manquer de force dans l'exécution ; et elles ne seraient pas exemptes d'afféterie.

[3] Il y a eu quatre Jouvenet; ils étaient originaires d'Italie. Noël, dont je viens de parler, n'est guère connu que pour avoir donné des leçons à Nicolas Poussin. Viennent ensuite Jean et Laurent Jouvenet ; le premier était le père, le second l'oncle, de celui qu'on pourrait appeler le grand Jouvenet, né à Rouen en 1647, et mort à Paris

Jean, surnommé par ses contemporains le Corneille de la peinture, aimé et protégé de Lebrun, devant tout néanmoins à ses propres œuvres, directeur et enfin recteur perpétuel de l'Académie de peinture.

Jean Restout, neveu du grand Jouvenet et héritier de sa gloire, formé à l'art de la peinture par son père Marc Restout, et par sa mère, Marie-Madeleine Jouvenet; successivement directeur, recteur et chancelier de l'Académie de peinture.

Dans la ligne maternelle, il pouvait citer Frémin et Forest, dignes de figurer dans cette généalogie; l'émule de Rigault, le fin, l'élégant Largillière[1]; et enfin les deux Lafosse, l'un qui a trouvé sa gloire dans les belles peintures de la coupole des Invalides, l'autre qui a trouvé la sienne sur la scène française dans les beaux vers de *Manlius*.

Voilà de quelle famille était sorti Hallé; il aurait donc pu dire de lui-même ce qu'il a dit si heureu-

en 1717. L'église de Notre-Dame était remplie de ses travaux, le Louvre en compte aussi un bon nombre.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans Jouvenet, c'est la fermeté du dessin et la vigueur du pinceau; négligeant un peu son coloris, il réussissait mieux dans les figures d'homme que dans celles de femme; il avait le sentiment de la grandeur et de la hardiesse; il y ajoutait une grande austérité.

[1] On sait que Largillière a été surnommé le Van-Dick français; il avait une facilité de pinceau prodigieuse; on estime à plus de quinze cents le nombre des portraits qu'il a exécutés; ses talents étaient d'un tout autre genre que celui des Hallé et des Jouvenet; il excellait dans le coloris, ses portraits de femme sont des morceaux achevés; il avait l'art de trouver des grâces, de la fraîcheur et de la vivacité dans les figures les plus ordinaires; aussi est-il mort comblé d'honneurs et de richesses.

sement d'un de ses oncles, dont je n'ai point encore parlé, de Lorry, que les premiers objets qui fixèrent ses regards furent les miracles des arts; les premiers sons qui frappèrent ses oreilles furent les chants des Muses, et le premier sentiment qui dut se développer dans son âme fut l'amour de cette gloire qui ne s'acquiert que par la vertu et par les talents.

Mais comment se fit-il que ce rejeton de tant d'artistes, que cet enfant des Muses, qui trouvait ainsi devant lui tout ouverte cette noble carrière des arts, préféra suivre le sentier de la science et devint un disciple d'Esculape?

C'est qu'il y avait encore, je viens de le dire, un beau modèle, un noble exemple à suivre dans sa famille, celui de Charles-Anne Lorry, l'élève chéri de Rollin, le disciple fidèle de Ferrein et d'Astruc; de Lorry qui réunissait à la fois les qualités du savant et les talents du praticien; esprit orné, étendu, aussi heureux dans sa pratique que modeste et réservé dans ses mœurs; que j'aurai fait connaître enfin quand j'aurai dit quelle était sa réponse à ceux qui le félicitaient de ses nombreux succès : « Jamais, répliquait-il, je ne « me permettrai de dire *j'ai guéri*, mais j'ai donné mes « soins à tel malade, et sa maladie s'est terminée heu- « reusement? »

Lorry avait conçu pour son jeune neveu le plus vif attachement, il s'en était en quelque sorte emparé, et comme il ne voyait rien au-dessus de la médecine, il avait résolu d'en faire un médecin. On lit dans une de ses biographies, que Louis XV l'ayant fait appeler lors de sa dernière maladie, lui demanda des détails

sur sa famille; Lorry ne manqua pas de lui parler de son neveu Hallé, et comme le roi l'engageait à lui faire faire quelque grosse fortune dans la finance : « Non, « Sire, répondit vivement Lorry, mon neveu aura un « état modeste, mais honnête, il ne devra sa considé- « ration qu'à son mérite personnel et à ses talents; il « ne fera d'ailleurs que suivre en cela l'exemple que « lui ont donné ses parents. »

Il fut donc définitivement arrêté en famille que le jeune Hallé étudierait la médecine : c'était un enfant soumis, plein de déférence pour ses parents; il ne fit aucune objection, mais il est douteux qu'en cela on ait consulté ses premiers goûts et suivi ses penchants. Sans étude, sans direction, et presque sans application, il avait acquis un remarquable talent pour le dessin. L'aspect d'une belle peinture le frappait déjà d'admiration; il est vrai que la musique le jetait dans de pareils ravissements; mais il n'avait alors que du respect pour les sciences, et s'il y acquit plus tard une véritable supériorité, ce fut au prix des études les plus fortes et les plus soutenues. Des monceaux de manuscrits conservés dans sa famille attestent l'étendue et l'opiniâtreté de ses premiers travaux; déjà il obéissait à cette remarquable tendance de son esprit, qui le portait à embrasser à la fois presque toutes les connaissances humaines.

Admis à prendre ses grades dans l'ancienne Faculté de médecine de Paris, il en suivit avec ardeur tous les cours et en subit ponctuellement les innombrables formalités : après deux années de philosophie, il dut en consacrer deux autres pour arriver au *baccalauréat*,

puis deux autres encore pour arriver à la *licence;* puis il allait passer à de nouvelles épreuves pour être admis à subir les examens du *doctorat* et de la *régence*, quand survint un événement qui devait interrompre momentanément ses études, mais pour laisser dans son esprit les plus heureux et les plus nobles souvenirs.

J'ai dit que son père avait été pensionnaire de l'Académie de Rome. Cette institution, vers 1775, avait fini par tomber dans un tel état de langueur, que le gouvernement dut craindre un moment d'y voir tarir la source des talents. Une réorganisation était devenue indispensable, M. Hallé fut chargé de cette mission difficile et délicate [1]; il emmena avec lui son jeune fils; celui-ci n'avait que vingt et un ans, et il allait voir Rome! cette Rome antique que tant de fois il avait évoquée dans sa jeune imagination d'artiste et de savant, il lui fut enfin donné de la contempler! de visiter ses palais en ruines, ses temples, ses colonnes brisées que l'herbe couronne depuis tant de siècles, et tous ces débris enfin des gloires anciennes! Hallé passa sept mois dans la ville éternelle. Le paisible pontificat de Benoît XIV avait fait des Romains le peuple le plus hospitalier de la terre. C'est là qu'il fit connaissance avec deux minimes français, le père Lesueur et le père Jacquier, savants commentateurs de Newton,

[1] Cette nécessité de réorganiser l'école de Rome n'était qu'un prétexte, la véritable mission du père de Hallé était au fond toute politique et bien plus délicate; il s'agissait de billets de confession exigés par le gouvernement pontifical, et dont notre gouvernement voulait affranchir les Français dans l'étendue de sa juridiction.

qui ne contribuèrent pas peu à inspirer au jeune voyageur le goût des sciences exactes[1].

Tout en réorganisant l'école de peinture, le père de Hallé avait su tout à la fois se concilier l'amitié de l'ancien directeur et l'attachement des pensionnaires; aussi sa mission étant terminée, le gouvernement, comme témoignage de haute satisfaction, lui accorda le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse.

Le jeune Hallé venait à peine de terminer ses études, lorsqu'en 1776 fut fondée la Société royale de médecine; deux ans après, en 1778, il était admis dans son sein en qualité d'*associé ordinaire*.

C'était dans le feu des persécutions que la Faculté

[1] Voici en quels termes Desgenettes parle de Rome et de ces deux minimes; il était impossible de mieux peindre les choses :

« Au milieu des ruines de l'ancienne capitale du monde, dit-il, et d'une population tout entière partagée entre l'exercice du culte saint, la pratique des arts de l'imagination et la fainéantise la plus absolue, s'élevait un modeste couvent de minimes français, et ce couvent renfermait les deux hommes les plus savants de Rome. Lesueur et Jacquier, réunis dès leurs plus jeunes ans par les mêmes engagements, le goût des mêmes études et modèles d'une amitié qui avait tout mis en commun, possédaient des connaissances étendues en physique et en mathématiques; ils en ont laissé d'éclatants témoignages dans plusieurs écrits, et plus particulièrement dans leur commentaire sur Newton. Le premier, tout entier à la culture des sciences, ne sortait de sa cellule que pour présider aux vendanges et soigner leurs produits dans une maison de campagne, voisine de Rome et dépendante de son couvent. Le second, le père Jacquier, qui avait de plus une littérature très-étendue, était encore un homme du grand monde. Il en avait pris le ton à Cirey, à la cour de Parme et dans les grands cercles de Rome, où l'élite de l'Europe se trouve confondue avec ce que l'Italie a de plus noble et de plus poli. On voit facilement celui des deux qui dut aller au-devant du jeune Hallé et l'initier dans une des plus importantes parties de ses études.

exerçait contre les membres de la nouvelle Société, et Hallé, en sa qualité de docteur-régent, dut plus particulièrement encourir les colères de cette mère jalouse.

Cette corporation était restée telle qu'on l'avait vue au moyen âge, fière de son antiquité et de ses priviléges, se consumant en de vaines disputes et en stériles argumentations, jalouse de toute gloire contemporaine, et regardant comme une violation de ses priviléges toute critique des anciens, toute recherche de vérités nouvelles, toute réforme et tout perfectionnement. C'était bien là cette école qui avait surnommé Riolan le *bouclier de la Faculté*, bien moins pour avoir pris la défense de ses statuts ou de son enseignement, que pour avoir combattu à outrance les belles découvertes de Guillaume Harvey, d'Aselli et de Pecquet, c'est-à-dire la découverte de la circulation, celle des vaisseaux lactés et celle du réservoir des lymphatiques.

C'était bien cette Faculté qui avait applaudi à toutes les imprécations de Guy-Patin contre l'antimoine, à ses sarcasmes contre la chimie, et à cette guerre ridicule qu'il avait déclarée aux chirurgiens et aux apothicaires de son temps.

En vain le roi, par arrêt rendu en son conseil, le 29 avril 1776, avait approuvé l'établissement de la nouvelle Société, en vain Turgot et Malesherbes lui avaient prêté leur appui, trois ans après la Faculté, par un arrêt, défendait encore à la Société de se réunir, et enjoignait à ceux de ses membres qui lui appartenaient d'avoir à y renoncer dans l'espace de sept

jours, sous peine de se voir priver de tous droits, priviléges et honneurs ; frappant ainsi les hommes les plus éminents, au nombre desquels se trouvaient Fourcroy et Hallé.

Lorry, aimé et respecté de tous, avait cherché à concilier les esprits ; tous ses efforts avaient échoué :

« Je quitte notre doyen, écrivait-il à Vicq-d'Azyr, « en novembre 1779, il m'a paru un fort galant « homme, fort honnête et fort civil... mais regardant « notre Société comme un corps rival de la Faculté ; « il m'en a dit très-poliment le plus grand mal... [1] »

[1] Les écrivains du grand siècle, ainsi que je l'ai fait remarquer ailleurs, avaient en vain couvert de ridicule cette déférence aveugle pour les opinions les plus surannées, la Faculté de Paris n'en restait pas moins opiniâtrément attachée à ses vieilles doctrines ; c'était pour elle comme une question d'existence ; elle avait pour principe de s'opposer à toute innovation et de nier toute découverte ; elle se proclamait *antiquarum tenax* ; aussi, lorsque les hommes les plus éminents de l'époque, les Vicq-d'Azyr, les Lorry, Lassone, Thouret, de Jussieu, Tessier et Hallé obtinrent l'autorisation de se former d'abord en simple *Comité de correspondance*, avec tous les praticiens du royaume, dans le seul but de réunir des matériaux jusque-là épars et de constituer ainsi la science, le plus violent orage éclata contre ces hommes si distingués ; la Faculté de médecine de Paris, comme l'a dit un des panégyristes de Vicq-d'Azir, prétendit rester fièrement assoupie dans sa pourpre et son hermine, et retenir la médecine tout entière emprisonnée dans ses formes.

Ses propres enfants, s'écriait-elle, voulaient se former en société de médecine ! Mais c'était pour elle *un avilissement redoutable.*

Cette entreprise inouïe, disait-elle dans une supplique au roi, *lui inspirait les plus vives alarmes, et ne lui laissait entrevoir que renversement de l'ordre et dégradation de la médecine.* (Très-humble supplique, etc.)

Il y eut alors deux camps en médecine, celui des *sociétaires* et celui des *facultaires ;* nos discussions contemporaines ne sont rien auprès de la violence de cette guerre de pamphlets ; personne dans la nouvelle Société ne fut épargné ; on commença par les dignitaires,

C'est dans ces longues contestations que se passèrent les premières années de la Société royale, ce qui n'empêcha point Hallé de prendre une part très-active à ses travaux.

Dès l'année 1799, il avait publié un mémoire sur les *phénomènes et les variations que présente l'urine considérée dans l'état de santé :* c'était un travail assez étendu; mais Hallé lui donnait, dans sa pensée, des proportions bien plus considérables : « Il aurait exigé, « disait-il, une suite de recherches auxquelles il ne se « flattait pas de suffire seul. »

et surtout par Lassone, qui, premier médecin de la reine et premier médecin du roi en survivance, avait contribué plus que tout autre à l'établissement de la Société. La Faculté le dénonça comme un intrigant; Andry et Bouvard cherchèrent à le couvrir de ridicule. Pour éprouver la Société, disait Andry dans sa lettre au doyen, il l'avait mise au creuset; mais il n'en avait vu sortir que des gens malhonnêtes, faux, ou des moutons, et le premier produit en avait été le fameux Lassone.

Vicq-d'Azyr, l'âme de la Société, son plus bel ornement, l'homme le plus pur, le plus instruit et le plus éloquent de son époque, est l'objet d'attaques non moins indécentes, mais plus perfides encore, on l'accuse d'*athéisme!* il est dénoncé comme ayant dit qu'il ne croyait pas plus à Dieu qu'à la médecine! Et pour que rien ne manque à l'accusation, on ajoute que le propos a été tenu chez Mauduit, devant quinze personnes, et notamment devant MM. Hallé et Bourdois de la Motte; au grand scandale de M. Bourdois de la Motte, ajoutait-on, car celui-ci a cette candeur, cette honnêteté propres au premier âge; il croit aux mœurs, à la religion et à la médecine (Lettre à M. Paulet.)

Andry n'est que ridicule dans ses attaques contre Vicq-d'Azyr; il le compare emphatiquement à Cromwell! « Mille traits de ressemblance, dit-il, les rapprochent : ambition démesurée, hypocrisie profonde, politique adroite. Cromwell, s'écriait-il, a voulu détruire la race des rois, et toi tu as voulu détruire la Faculté de médecine de Paris!! » (Lettre à M. Levacher.)

Dans le cours de la même année, il avait fait avec MM. de Jussieu, Lalouette et Jeanroy, de nombreuses expériences pour déterminer les *propriétés de la racine de dentelaire.*

Livré en même temps à la pratique médicale, il publiait, en 1781, des *Observations sur des ouvertures de cadavres*, et signalait des faits d'anatomie pathologique qui ne lui paraissaient pas s'accorder avec les phénomènes qu'il avait observés pendant la vie des malades.

Peu de temps après, il publia son mémoire *sur le camphre;* il venait de faire une perte bien douloureuse : Lorry, son oncle, son ami, son bienfaiteur n'était plus! « Si je me suis hâté, disait-il, de présenter ces « observations à mes confrères, c'est que, justement « effrayé au commencement d'une carrière difficile, « du vide affreux que laisse autour de moi une perte « irréparable, j'ai dû recourir à leurs lumières et « soumettre ces essais à leurs réflexions. »

Tout en restant fidèle à la Société de médecine, Lorry avait continué de donner des preuves d'attachement à la Faculté, ce qui ne l'avait pas empêché d'essuyer les injustices les plus criantes; sa santé en avait été profondément altérée. Après les grands froids de 1782, il avait été frappé d'apoplexie, puis survinrent des accidents qui le déterminèrent à se faire transporter aux eaux de Bourbonne, bien moins, dit un de ses biographes, dans l'espoir d'y rétablir sa santé, que pour cacher à sa famille le spectacle de sa mort.

Hallé, dans sa modestie, n'éprouvait qu'un regret,

c'était celui de ne pouvoir louer assez dignement la mémoire de cet oncle chéri. Vicq-d'Azyr, à la Société royale, Leroux des Tillet, à la Faculté, avaient prononcé l'éloge de Lorry; mais il semblait à Hallé que c'était à lui surtout qu'il appartenait de remplir ce pieux devoir. J'ai vu les fragments d'un éloge qu'il avait commencé; quatre copies, toutes de sa main, montrent quelle persévérance il avait mise à ce travail, et quelle perfection il aurait voulu y apporter. Dans son désespoir d'y parvenir, il pensa, et avec raison, que publier les travaux inédits de son oncle, c'était encore faire son éloge, il donna tous ses soins au savant Traité : *De præcipuis morborum mutationibus et conversionibus*, etc [1].

[1] Lorry a été un des rares médecins qui, dans le dernier siècle, se sont distingués non-seulement par l'étendue de leurs connaissances, mais encore par la sagesse et la sûreté de leur pratique; Hallé n'a fait que lui payer un juste tribut de reconnaissance en publiant ainsi, un an après sa mort, un de ses meilleurs ouvrages, le traité *De præcipuis morborum mutationibus*. On sait qu'il a placé en tête de cette publication une préface écrite dans le latin le plus pur et le plus élégant; il a dû excuser quelques négligences de style; mais en quels termes exquis, avec quelle délicatesse ne le fait-il pas?

Tristes excellentis viri reliquias preponimus, in quibus ingeniosissima et utilissima multa reperies, lector; et si quœdam styli negligentioris offendas munda, id multo minùs, licet ab homine maxime litterato, quam tot lumina in ipso deficientis naturæ decessu erumpere et affulgere miraberis.

Le traité de Lorry avait été, du reste, l'objet d'un rapport lu en séance à la Société royale, et cette Compagnie savante avait arrêté qu'il serait publié sous ses auspices. Je viens de dire que Hallé s'était chargé de ce pieux devoir; mais Lorry avait publié lui-même beaucoup d'autres travaux; il faut placer en première ligne ses savantes dissertations sur les maladies de la peau et sur les affections mélancoliques.

Lorry a été très-dignement loué par Vicq-d'Azyr; l'illustre secrétaire

Jusque-là, on le voit, Hallé n'avait guère fait que préluder à des travaux plus importants, passant ainsi d'un sujet à un autre, sans suivre encore de direction bien déterminée; mais de 1782 à 1785, il entra en plein dans les études qui devaient désormais remplir toute sa vie; je veux parler de celles qui ont trait à l'*hygiène publique* et à l'*hygiène privée;* c'est, en effet, à cette époque qu'il publia ses *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances.*

Dès l'apparition de ce travail, on fit à Hallé plusieurs critiques : quelques-unes étaient fondées et tenaient à la nature de son esprit; les autres étaient souverainement injustes. Hallé, du reste, allait lui-même au-devant des objections, et, loin de les dissimuler, il en reconnaissait toute la force; il avouait ingénument qu'il n'avait en effet donné pour conclusions que des difficultés à lever, des obscurités à éclaircir et des problèmes à résoudre; mais ses travaux, disait-il, avaient eu du moins ce résultat de bien exposer ces difficultés, de bien établir ces doutes et de bien poser ces problèmes.

perpétuel de la Société royale était alors dans toute la plénitude de son talent; huit éloges et une notice allaient coup sur coup être prononcés par lui en séance; celui de Lorry est le morceau capital; il est vrai que la matière y prêtait; on n'était encore qu'en 1784, et cependant on y sent déjà comme un souffle des nouvelles idées. Ainsi, après avoir fait remarquer que Lorry, malgré sa célébrité, n'était revêtu d'aucun de ces titres *qui annoncent la faveur des grands*, Vicq-d'Azyr ajoute que c'était sans doute parce que, sentant sa force et sa supériorité, il avait mis autant d'orgueil à s'en passer que d'autres en mettent à s'en servir! Vicq-d'Azyr, on le voit, obéissait ici à l'influence des idées nouvelles, car Lorry n'avait jamais eu cet orgueil.

Hallé se montrait déjà ce qu'il a été toute sa vie, un esprit élevé, scrupuleux, mais doutant de lui-même; ne pouvant limiter ni ses vues ni ses recherches, tout était pour lui *essais*, *tentatives*, *préliminaires;* ne voyant point de bornes à la nature, il ne pouvait se décider à en mettre à ses travaux, et à donner des conclusions définitives.

Il y avait à cette époque un recueil fait tout exprès, en quelque sorte, pour recevoir les productions d'un esprit aussi étendu et aussi abondant : c'était l'*Encyclopédie méthodique;* Hallé y faisait insérer, dans la partie de MÉDECINE, les articles *Afrique*, *air*, *aliments*, etc. Ce n'étaient point des articles, c'étaient des volumes, et il ne les donnait encore que comme de simples préliminaires; il va tout dire sur l'*Afrique*, et il vous prévient que le temps et l'espace ne lui permettront pas d'entrer à cet égard dans des détails assez complets : « Il espère qu'on lui pardonnera ses omis- « sions et ses erreurs, en considérant que, dans cet « article, il n'a prétendu que jeter les fondements « d'un travail plus complet. »

L'article *aliments* forme un demi-volume, et Hallé regrette de le laisser incomplet; il aurait « dû y join- « dre deux autres parties, dit-il, mais il n'a fait que « préluder à l'une d'elles, et, quant à l'autre, c'est à « peine s'il en a donné une idée. »

Plus Hallé pénétrait dans un sujet, plus il lui semblait qu'il restait à faire ; *la physique médicale* était à ses yeux une carrière dont les limites semblaient indéfiniment se reculer : « Chaque siècle, disait-il, travaille « pour le siècle suivant ; c'est aux savants du der-

« nier que nous devons les premiers rayons qui ont « éclairé cette vaste carrière. Cette aurore a pris de « nos jours plus d'éclat ; mais à mesure que les lu- « mières augmentent et que le jour s'élève, le terme de « notre course semble s'éloigner davantage, et nous « découvrons de plus en plus un horizon immense « qui semble s'agrandir à mesure qu'il s'éclaire. »

Mais c'est surtout dans la conception de son *plan d'un cours d'hygiène*, que Hallé a montré cette tendance à embrasser ainsi toutes les choses dans ses études, à remonter et à s'égarer dans toutes les sciences accessoires ou non à son sujet. Il lui semblait que, pour savoir à fond quelque chose, il fallait, au préalable, s'initier à toutes connaissances humaines ; aussi aurait-il été difficile de dire quelle science ; quel art il n'avait point jugé à propos de comprendre dans ce vaste plan d'un cours d'hygiène ; tout s'y trouve : *archéologie*, *astronomie*, *physique*, *chimie*, *histoire naturelle*, *agronomie*, *architecture*, *jurisprudence*, etc. C'est que lui-même avait voulu tout étudier, tout connaître, savoir tout enfin et quelque chose encore au delà.

La première édition de ce plan avait paru en 1791, dans le journal que publiait Fourcroy, sous le titre de : *Médecine éclairée par les sciences physiques ;* la seconde en l'an VI dans l'*Encyclopédie méthodique*.

Hallé veut qu'on expose d'abord l'origine des différents peuples, qu'on fasse connaître leur législation, leurs mœurs, leur police, qu'on pénètre ensuite dans toutes les écoles philosophiques, et cette introduction

toute vaste qu'elle est ne lui suffisant point, il en demandait une autre qui eût compris la géographie physique et médicale, plus une connaissance physique et médicale de l'histoire, et ce n'est qu'à la suite de tous ces préliminaires qu'il plaçait enfin sa grande division de l'hygiène proprement dite.

Il me serait impossible de faire connaître ici l'économie détaillée de ce plan, il me suffira de dire qu'on aurait pu y faire entrer toute une bibliothèque, et c'est ce qu'aurait fait très-volontiers Hallé. Il n'y a pas jusqu'aux deux sciences qu'il devait supposer connues, l'anatomie et la physiologie, qu'il n'ait reprises presque entièrement pour les restituer à l'hygiène.

Ainsi, sous le prétexte de faire connaître les *percepta,* il reprend toute l'histoire des *sens* tant internes qu'externes, puis les *passions*, puis l'histoire de l'intelligence elle-même.

Et comme l'homme placé au sein de l'univers doit en éprouver les influences, Hallé trouve qu'on ne saurait se dispenser de faire connaître et ces influences et l'univers lui-même; et alors viennent, comme autant de chapitres, la succession des temps, les influences sidérales et solaires, les changements naturels et accidentels du globe, les tremblements de terre, les inondations, etc.

Ne semble-t-il pas que tout doive être terminé et qu'on soit arrivé aux dernières limites de l'hygiène? Il n'en est rien cependant; il semble que Hallé aurait eu regret de laisser quelque chose en dehors de son plan : sous le titre de *Conséquences de l'hygiène*, il fait de nouvelles excursions non-seulement dans l'his-

toire des épidémies et des endémies, mais encore dans l'histoire des maladies individuelles.

Telles sont les principales dispositions de ce plan resté célèbre dans nos écoles, et qui fut l'objet des constantes méditations de Hallé, sans l'empêcher toutefois de se livrer à des travaux d'une utilité plus immédiate et plus pratique.

Souvent consultée par le gouvernement sur des questions d'hygiène publique, la Société royale s'en remettait à Hallé, et pour les expériences qu'il y avait à faire, et pour la rédaction des rapports.

Ainsi, en 1790, la municipalité de Paris, désireuse d'augmenter sa popularité, s'était mise à faire faire enquêtes sur enquêtes, à l'effet de constater les différentes causes d'insalubrité locale.

Il est un petit cours d'eau qui avait plus particulièrement excité l'attention de l'édilité parisienne; située au sud-est de Paris, cette petite rivière serpente d'abord dans une délicieuse vallée, limpide et bordée de frais ombrages; mais bientôt et à mesure qu'elle s'approche de la ville, mise à contribution par toutes sortes d'industries, elle prend une couleur noire, un aspect fangeux et exhale une odeur fétide. C'est la *Bièvre*, qui laisse longtemps reconnaître dans le lit de la Seine le tribut immonde qu'elle lui apporte.

Hallé, dont les lumières avaient été invoquées à ce sujet, lut à la Société un mémoire intitulé : *De l'état actuel du cours de la rivière de Bièvre*. C'était un travail intéressant qui renfermait des réflexions judicieuses; mais à cette époque ce n'était pas seulement la petite rivière de Bièvre qui se trouvait dans d'aussi

fâcheuses conditions, c'était la *Seine* elle-même. Le 14 février 1790, deux membres de la Société de médecine, MM. Boncerf et Hallé, furent chargés de visiter ces deux rives depuis le Pont-Neuf jusqu'à la Râpée et jusqu'à la Gare, et ils consignèrent dans un procès-verbal le résultat de leurs recherches.

Le voyageur qui parcourt aujourd'hui ces deux rives ne saurait se faire une idée de l'état dans lequel se trouvait alors cette partie du fleuve.

Au lieu de ces beaux quais, largement dallés, plantés d'arbres et bordés de somptueux édifices, de ces ponts découverts, de ces ports si bien dessinés et si propres, et de ce vaste horizon que l'œil découvre de toutes parts, on trouvait attenant au Pont-Neuf un immense atterrissement couvert d'immondices et d'ordures, atterrissement qui se prolongeait sous la première arche de chaque pont pour gagner l'île Louviers; les couches supérieures en étaient formées et par les latrines des maisons qui couvraient alors les quais et les ponts, et par les issues des boucheries et des tueries qui s'étendaient du grand Châtelet au centre de Paris.

La rive gauche n'était guère mieux partagée : là où commençait le marché aux fruits et au foin, le lit de la rivière se trouvait resserré par une boue végétale en fermentation, formée presque uniquement de débris de fougères et de foin, et dont l'infection se répandait jusque dans les faubourgs Saint-Marcel et Saint-Jacques.

Un pareil état de choses n'exigeait rien moins que les immenses travaux qui depuis ont été accomplis, tra-

vaux dont le gouvernement, en 1790 et 1791, pouvait bien constater l'urgence, mais que les événements de la révolution allaient indéfiniment ajourner; ces événements forcèrent Hallé lui-même d'interrompre ses études et de se livrer exclusivement à la pratique de la médecine. Je dirai tout à l'heure comment ayant cessé, pour un moment, d'être un homme d'études et de méditations, il était devenu un homme d'action et de dévouement; mais dès que survinrent des jours meilleurs, Hallé reprit avec joie toutes ses études.

La Convention avait employé les derniers mois de son existence à réédifier cette même société qu'elle avait tant effrayée et si profondément désorganisée; une de ses premières mesures, en ce qui concernait l'enseignement, avait été l'établissement des écoles de santé; le personnel de l'école de Paris fut presque entièrement choisi par Fourcroy, qui n'eut garde d'oublier son ancien collègue Hallé; le 13 frimaire an III, il fit créer pour lui la chaire de *physique médicale et d'hygiène.*

Bien qu'âgé alors de plus de quarante ans et malgré son titre de docteur régent, Hallé n'avait jamais professé; l'ancienne Faculté l'en avait empêché en d'autres temps, à cause de son attachement pour la Société royale [1]; il manquait par conséquent de cette

[1] Hallé avait eu en effet sa part de persécutions dans cette guerre acharnée que l'ancienne Faculté de médecine avait faite à la Société royale; les deux corps se l'étaient en quelque sorte disputé. J'ai dit plus haut à quelles formalités il avait dû se soumettre pour entrer dans le sein de la Faculté; il avait soutenu en 1776 la série des examens et des différents actes dont se composait la licence, ceci ne

facilité et de cette aisance que donne l'habitude de l'enseignement; il avait, il est vrai, profondément étudié toutes les sciences accessoires à la médecine, et il s'était initié à la connaissance des anciens dans leur propre langue; mais toutes ces choses, qu'il connaissait et possédait si bien, se multipliaient et se pressaient tellement dans son esprit, que c'est à peine si, dans l'espace d'une année, il pouvait en terminer l'introduction.

Hallé embrassait trop d'objets à la fois, ou du moins il les voyait sous des faces trop multipliées, pour pouvoir apporter dans leur exposition ce choix, cette méthode, et surtout cette précision qu'exige un bon enseignement.

Il y avait en lui comme un trop-plein qui ne pouvait que déborder confusément; écloses pour ainsi

lui avait pas demandé moins de deux années; et il s'était distingué dans toutes les épreuves. Les droits scolaires étaient énormes à cette époque; ils ne montaient pas à moins de 6,000 fr., ce qui aujourd'hui en vaudrait bien 12,000. Que d'entraves pour arriver à ce titre de docteur de la Faculté de Paris! Hallé avait été plus loin, avons-nous dit, il était parvenu au grade de docteur régent; mais il n'en exerça jamais les fonctions, qui étaient assez importantes; le docteur régent présidait toutes les thèses; le régent était aussi investi du droit d'enseigner une des branches théoriques de la médecine, mais cet enseignement se bornait à deux ans pour chacun. L'enseignement était, du reste, assez peu recherché dans l'ancienne Faculté de médecine de Paris; ce que les régents ambitionnaient, c'était de trôner en pleine Faculté, de présider les actes et de montrer leurs rabats et leurs robes; aussi les grands praticiens, loin de chercher à professer pendant le temps qui leur était assigné, s'en remettaient du soin de faire les leçons à des médecins moins occupés. C'était le contraire à Montpellier, et de là la supériorité de cette Faculté sur celle de Paris; les professeurs y étaient inamovibles et nommés au concours, ce qui donnait à l'enseignement un grand prix et un grand éclat.

dire toutes à la fois dans son intelligence, les idées semblaient arriver en tumulte sur le bord de ses lèvres, et, obligé qu'il était de les faire toutes passer par cette étroite filière de l'énonciation orale, on le voyait tantôt s'arrêter, ne sachant auxquelles donner la préférence, et tantôt s'égarer en d'interminables digressions.

Si j'osais ici me servir d'une comparaison, je dirais qu'en voyant cette belle intelligence aux prises avec toutes les difficultés de l'élocution, il me semblait assister au spectacle d'une foule libre et flottante dans une vaste enceinte, et qui, à un moment donné, veut se précipiter au dehors par une étroite et unique issue.

Disons cependant que ceux de ses élèves qui ne se sont point laissé rebuter par ces dehors et qui ont suivi assidûment ses leçons, en ont retiré de précieux enseignements.

Hallé était un de ces hommes dont la fréquentation et le commerce ne peuvent jamais qu'être profitables; après avoir longtemps suppléé Corvisart au Collége de France, il y avait été nommé professeur, par décret impérial du 24 pluviôse an XIII.

L'enseignement de la médecine au Collége de France n'était plus ce qu'il avait été dans les premiers temps de cette institution, le professeur ne devait plus se borner à lire et à commenter les pères de la médecine grecque, à recueillir des variantes et à rétablir des textes; mais la médecine antique y était encore en grand honneur, et c'était un genre d'enseignement qui convenait de tout point à Hallé; il y agrandit, comme on le pense bien, et démesurément, le cadre qui lui était tracé, sans toutefois le dénaturer : Hippocrate était

son point de départ. Il commençait, conformément à son programme, par une savante interprétation de ses œuvres, puis il suivait l'histoire de la médecine dans la série des premiers monuments écrits de l'art. Il admirait Hippocrate, mais il ne le donnait pas comme un oracle infaillible : ce qu'il voyait surtout dans ses œuvres, c'étaient les premières tentatives du génie.

Le cours que professait Hallé était à la fois un cours de philologie, d'histoire, de morale et de haute philosophie. Helléniste profond, érudit sagace et ingénieux, il trouvait des explications heureuses aux passages les plus obscurs des écrivains de cette époque ; il y montrait l'observation, faible d'abord et incertaine, portant sur des faits mal étudiés et incomplets, puis sur des faits plus nombreux et mieux décrits, puis sur des faits rapprochés, comparés et susceptibles de donner lieu à des déductions lumineuses.

Telles étaient les vérités auxquelles Hallé cherchait à initier ses auditeurs, tout en les émerveillant par la profondeur et l'étendue de ses connaissances, la sagacité de ses aperçus et la force de ses raisonnements. Placé ainsi, dans l'ordre des temps, entre deux grands praticiens, entre Corvisart qui l'avait précédé et Laënnec qui devait lui succéder, Hallé rappelait le premier par l'exquise urbanité de ses formes, et il pouvait faire présager le second par les ressources de son érudition[1].

[1] Je ne dirai pas du Collége de France ce que j'ai dit dans une note précédente de la Faculté de médecine, qu'il vaut mieux y trouver un bon enseignement que de grandes illustrations ; je dirai le contraire. Une Faculté est, après tout, une école d'application; elle est

Toutefois, la véritable place de Hallé était plutôt marquée dans un fauteuil académique que dans une chaire de professeur ; c'était là que la Révolution l'avait trouvé, c'est là qu'elle finit par le remettre.

Dès l'année 1796, en effet, c'est-à-dire dès la création de l'Institut, Hallé fut admis dans la classe des sciences physiques et mathématiques, section de *médecine* et de *chirurgie :* c'était une section toute nouvelle dans l'Académie des sciences, et dont la création avait excité quelques susceptibilités, non que ce corps savant n'eût déjà compté dans son sein, et à toutes les époques, de célèbres médecins depuis Fagon, Tournefort et Winslow, jusqu'à Daubenton, Lassone et Vicq-d'Azyr ; mais, comme le disait l'un des historiens de cette compagnie, c'était plutôt de leurs découvertes dans les sciences naturelles que des services rendus à la société dans l'exercice de la médecine, que ces hommes éminents tiraient leurs titres d'admission. Leurs travaux, ajoutait Cuvier, consignés

essentiellement destinée à former des praticiens ; elle n'est pas chargée d'agrandir, de perfectionner la science ; elle est chargée de l'enseigner, et voilà tout ; elle la prend telle qu'elle est et elle l'expose ; ses professeurs doivent donc suivre des programmes déterminés et ne pas s'en écarter, il serait même bon qu'il y eût un directeur des études pour les faire concorder, pour les surveiller, et régler ainsi les études. Au Collége de France, au contraire, le professeur doit beaucoup plus s'occuper d'imprimer des progrès à la science dont il s'occupe que de l'enseigner ; c'est essentiellement une école de perfectionnement scientifique, aussi les professeurs n'y sont-ils astreints à aucun programme ; soustraits au contrôle de l'Université, rien ne les arrête dans leurs essais et dans leurs recherches. A ce point de vue, qui est le vrai, la chaire de médecine du Collége de France convenait de tout point à un savant comme Hallé ; et je viens de dire avec quelle supériorité il remplissait ses fonctions.

dans des monuments écrits, permettaient de fixer positivement les rangs que doivent occuper leurs auteurs dans l'histoire des sciences, tandis que les médecins livrés exclusivement à la pratique ne laissent souvent après eux que doutes et incertitudes. Vainement, reprenait Cuvier, on interrogerait sur leur histoire, même lorsqu'ils leur survivent, ceux qu'ils ont arrachés à la douleur et à la mort; ceux-ci ont éprouvé leurs bienfaits sans pouvoir en juger le mérite : c'est comme par un dieu inconnu qu'ils ont été soulagés.

Hâtons-nous de dire que, de l'aveu de Cuvier lui-même, ces dernières réflexions ne pouvaient s'appliquer à Hallé. Admis dans le sein de l'Institut, bien plutôt comme savant que comme praticien, Hallé pouvait y être jugé par ses pairs et devant ses pairs; et je ne ferai encore qu'emprunter les paroles de Cuvier quand je dirai que Hallé ne s'y montra pas moins actif qu'en d'autres temps à la Société royale de médecine, et qu'il y a traité les plus grandes questions de la science médicale, soit dans les mémoires où il consignait ses propres vues, soit dans les rapports qui lui étaient demandés. Je ne citerai de ces derniers que les plus importants.

Au commencement de ce siècle, une grande découverte allait être communiquée au monde savant : l'heureuse Angleterre, qui déjà avait vu naître dans son sein Guillaume Harvey, Thomas Sydenham, Willis, Pringle, Fothergill et tant d'autres grands médecins, venait de trouver dans l'un de ses enfants l'auteur de cette nouvelle et impérissable découverte.

Il y avait dans le Gloucestershire, et depuis de longues années, une tradition très-rassurante : on y était persuadé que les personnes assez heureuses pour avoir été atteintes d'une éruption qui se déclare parfois au pis des vaches, étaient, par cela même, à jamais préservées de cette éruption meurtrière qu'on appelle *petite vérole*.

Un médecin du pays, élève distingué de John Hunter, mais qui jusque-là ne s'était guère occupé que d'ornithologie, Edward *Jenner*, commence par s'enquérir de tous les faits qui avaient pu donner lieu à cette croyance; il constate qu'elle était aussi ancienne que générale. Dès le temps des derniers *Stuarts*, la belle duchesse de Cleveland, favorite de Charles II, était restée en pleine sécurité au milieu d'une affreuse épidémie de petite vérole; née dans le Gloucestershire, elle disait qu'elle n'avait rien à craindre, puisqu'elle avait eu, dans son pays, la maladie qui en préservait.

Jenner se demande alors, et c'était la plus heureuse des inspirations, si, pour étendre le bienfait de cette préservation au monde entier, il ne serait pas possible de faire, au moyen d'une insertion artificielle, ce que le simple contact produisait ainsi accidentellement. Il dut pour cela en appeler à l'expérience, et en 1796, pour la première fois, il inocula le fluide contenu dans les pustules, non pas directement du pis de la vache à l'homme, mais (l'histoire a conservé leurs noms) des mains de la laitière *Sarah Nelmes* au bras de l'enfant *Philipps;* puis il répéta et varia ses expériences jusqu'à ce qu'il eût mis hors de doute l'innocuité et l'efficacité de ce mode de transmission.

Telle était, la découverte que venait de faire Jenner, et à laquelle on donna le nom de *vaccine*, comme pour rappeler à jamais sa source primitive.

Je viens de le dire, c'était aux premiers jours du dix-neuvième siècle. Toutes les nations civilisées s'empressèrent de l'adopter et d'en favoriser dans leur sein la bienfaisante propagation. L'Institut de France avait nommé une commission composée de MM. Portal, Fourcroy, Huzard et Hallé.

C'est le 23 ventôse an XI que Hallé lut son rapport. S'élevant au-dessus de tous les préjugés nationaux, il disait, en parlant de Jenner, que « s'il est un pays « qui ait droit plus spécialement de se glorifier de sa « découverte, il n'en est aucun qui ne lui doive un « tribut égal de gratitude, les avantages que chaque « contrée en retire étant en proportion de sa popu- « lation. »

Mais, après Jenner, il était des hommes généreux qui avaient des droits incontestables à la reconnaissance de notre pays, et c'est ce que Hallé n'a eu garde d'oublier. « La France, dit-il, doit d'abord des témoi- « gnages éclatants de sa reconnaissance à Woodville, « qui, pendant les fureurs de la guerre, est venu re- « produire au milieu de nous le germe de la vaccine « échappé de nos mains. »

Rendant ensuite un hommage non moins mérité à M. La Rochefoucault-Liancourt et à M. Husson, l'un président, l'autre secrétaire du premier comité institué pour propager en France les bienfaits de la vaccine, Hallé déclarait que ses collègues et lui avaient été des témoins d'autant plus impartiaux des expé-

riences de ce comité, que, ne lui étant point unis par les liens de l'association, ils étaient demeurés étrangers à ses succès et à sa gloire; mais, ajoutait-il, la masse des faits avait été si considérable, qu'il en était résulté pour eux la preuve expérimentale la plus décisive qu'on puisse jamais désirer.

C'est ainsi que Hallé s'était tout d'abord placé, par ses écrits, au premier rang des propagateurs de la vaccine. Nommé un peu plus tard, en 1806, médecin particulier d'une des sœurs de l'Empereur, de la princesse Élisa, et chargé de l'accompagner dans l'État de Lucques, on le vit profiter de cette circonstance pour y répandre les bienfaits de la nouvelle découverte. Là, comme partout, d'absurdes préjugés s'opposaient à son introduction; Hallé procéda par des expériences publiques, et, grâce à l'autorité dont il jouissait, grâce à son zèle, à sa persévérance, la vaccine pénétra non-seulement dans toute la Toscane, mais encore dans tout le reste de l'Italie.

Enfin, et lorsqu'une période de douze années eut mis hors de toute contestation la réalité de la découverte de Jenner et sa complète innocuïté, Hallé en retraça tous les bienfaits dans un tableau exact et judicieux; il en fit connaître les exceptions et les anomalies, il en donna les raisons, et rattacha ainsi définitivement à cette belle cause tous les hommes doués d'un sens droit et exempts de préjugés; je dis *définitivement*, car, depuis cette époque, pas une objection n'a été faite, du moins dans le corps médical, pas une voix ne s'est fait entendre, si ce n'est en faveur de la découverte de Jenner.

Mais ce n'est pas seulement à l'Institut que Hallé s'était ainsi chargé de faire de savants rapports, il dut en faire aussi à la Faculté de médecine; un des plus remarquables est assurément celui qu'il fit insérer en 1802 dans la *Bibliothèque médicale*, et qui a pour titre : *Observations sommaires sur la maladie des ouvriers des mines d'Anzin*, etc. Comme à cette époque on osait à peine créer quelques mots nouveaux en médecine, même quand ils semblaient indispensables, Hallé dit, en parlant de cette maladie qui lui semblait caractérisée par une notable privation du sang, qu'on aurait pu l'appeler *anhémie;* idée heureuse, qui le conduisit à substituer les ferrugineux aux mercuriaux, et cela au grand avantage des malades.

Tout le monde connaît le travail qu'il fit en 1810 sur le remède proposé par Pradier pour *le traitement de la goutte;* rapport modèle, suivi de soixante-trois observations et de deux suppléments!

Il serait trop long de rappeler ici les autres écrits de Hallé; outre les dissertations et les mémoires qu'il fournit aux publications périodiques de l'époque, on sait qu'il rédigea en commun, avec MM. Nysten et Thillaye, de remarquables articles dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales :* c'était la même abondance, la même richesse qu'en d'autres temps dans l'*Encyclopédie;* nous n'avons donc pas à y revenir : c'était toujours et partout ce savoir immense, incoercible, qu'il n'avait pu ramener aux proportions d'un enseignement oral, et dont nous allons retrouver les effets jusque dans sa pratique de chaque jour.

La clientèle de Hallé était à la fois étendue et choi-

sie ; c'était un praticien judicieux, sage par-dessus tout, mais essentiellement hésitant. Il savait trop pour ne pas douter. Esprit vaste et réfléchi, il apercevait à la fois tous les détours et toutes les difficultés d'une question : il aurait voulu tous les sonder et les parcourir avant de se décider.

Cette apparente faiblesse avait ainsi sa raison dans les qualités mêmes de son esprit : c'était l'étendue de son savoir et la délicatesse de sa conscience qui amenaient en lui ces perpétuelles fluctuations. Connaissant le fort et le faible de toutes choses, les avantages et les inconvénients, l'utilité et les dangers de toute médication, Hallé ne pouvait, comme tant d'autres, se résoudre à conclure.

Étrange infirmité de l'esprit humain, qui prend ainsi sa source dans son étendue même et dans sa profondeur! La volonté indécise flottait sans cesse dans cette vaste intelligence; à force de lumières et de pénétration, il trouvait à tout d'insurmontables difficultés; et comme dans le doute les moindres raisons déterminent, il arrivait souvent qu'après s'être livré aux plus savantes disquisitions, il finissait, dans les consultations, par adopter l'opinion du moins capable, si même il n'invoquait pas son assistance.

Spectacle fâcheux pour ceux qui ne sont pas initiés à ces combats intérieurs, et qui a fait croire à quelques-uns que la science en médecine exclut, en quelque sorte, l'habileté pratique, et qu'il y a antagonisme entre ces deux genres de talents! C'est que, dans l'exercice de notre art, la qualité réputée par excellence est la *décision*, et le praticien a d'autant

plus de crédit et d'autorité, qu'il paraît moins hésiter et délibérer. Plus il est absolu, plus il est tranchant, impérieux même, plus il a de succès auprès d'un certain monde. Quels sont trop souvent les plus recherchés, les plus courus dans la pratique de la médecine? Ce sont ceux qui ordonnent, agissent, exécutent avec le plus de vigueur et de résolution; ce sont des praticiens qui lisent peu, mais qui, armés d'un ou deux principes absolus, forts d'une étroite et inflexible logique, d'un dualisme implacable, marchent en avant dans cette route périlleuse, le glaive en main et les yeux fermés; ils n'admettent pas qu'ils puissent se tromper; ils ont, disent-ils, des inspirations soudaines; et dans les plus sinistres catastrophes, ce n'est point leur méthode, leur formule qui est en défaut, c'est la nature, ou plutôt c'est le malade. *Il a fléchi!* disent-ils, et leur renommée, loin d'en souffrir, s'en agrandit encore!

Mais si, sur cette espèce de champ de bataille, les praticiens dont je parle paraissent ainsi l'emporter sur les savants modestes et consciencieux, la postérité, toujours équitable, vient à son tour faire la part des uns et des autres. Quand ces grands praticiens ont disparu de la scène du monde, quand ils ne sont plus là pour occuper et fasciner leurs contemporains, il arrive presque toujours que la postérité n'a retenu d'eux que leur nom, et un nom le plus souvent douteux. Le savant, au contraire, ne meurt jamais tout entier, surtout quand, à l'exemple de Hallé, il a su honorer sa vie par de grandes et nobles actions, et par un beau caractère.

Cet esprit, en effet, qui semblait comme égaré dans les sciences, timide et irrésolu quand il s'agissait de prendre une décision d'où pouvait dépendre la perte ou le salut d'un malade, cet esprit, dis-je, était d'une constance et d'une fermeté inébranlables quand il s'agissait des devoirs qu'imposent à tout homme bien né la morale, la religion, l'honneur et la probité.

Dès ses plus jeunes années, dans un siècle frondeur et irréligieux, Hallé se montre digne, appliqué et pieux sans ostentation; il fait une sorte de contraste au milieu de cette société frivole et légère, par la régularité de ses mœurs, la pureté de ses sentiments et la sincérité de sa foi. Le testament de son oncle Lorry, conservé religieusement dans sa famille, atteste quelle profonde estime et quelle haute confiance inspirait ce jeune homme à ceux même dont il aurait dû attendre des exemples.

Lorry, dans sa sollicitude, n'oublie aucun de ses parents; sa libéralité s'étend sur chacun d'eux. Mais il y a un article à part pour son neveu Hallé. Ce n'est point un legs pécuniaire, c'est un aveu touchant : Lorry attend de la tendresse et de la piété de son neveu la réhabilitation de sa mémoire.

Voici ses paroles :

« Ayant vécu dans ce qu'on appelle le grand monde « et avec les beaux esprits du siècle, j'ai souvent « souffert devant moi des railleries indécentes contre la « religion, railleries auxquelles j'ai participé le moins « que j'ai pu; mais j'ai été souvent un chrétien hon- « teux, ravi lorsque j'ai cru pouvoir faire autrement. « Je m'en suis repenti souvent, et ai donné des

« preuves de ma croyance quand j'étais loin de la « compagnie de ces faux philosophes. J'en demande « et en ai souvent demandé pardon à Dieu avec amer-« tume.

« Je prie donc mon neveu, lorsqu'on me mettra « devant lui au rang des incrédules, de me venger « de ce reproche et d'avouer ma faiblesse, que Dieu « voudra bien me pardonner dans son immense misé-« corde. »

Je n'ai pas besoin de dire, à quel point Hallé fut fidèle à la touchante recommandation que lui faisait cette voix d'outre-tombe, toute sa vie en témoigne.

Mais, cet avis de Lorry, en révélant ainsi quel était alors l'état de la société française, portait avec lui un grave enseignement[1]; privée ainsi de toute croyance, de tout principe, n'ayant plus foi en elle-même, cette société ne devait point tarder à s'écrou-

[1] J'aurais dù faire ici quelques réserves, et ne pas attribuer exclusivement à ce défaut de croyance la révolution de 93. D'abord, ce défaut de croyance n'était pas général, il n'existait, et encore jusqu'à un certain point, que dans les hautes classes de la société ; la bourgeoisie, surtout en province, c'est-à-dire dans la masse de la nation, avait conservé ses opinions religieuses ; on ne se lasse pas de dire que la philosophie du dix-huitième siècle est la mère de la révolution ; mais avant tout ne faut-il pas placer en première lignes les abus qui existaient dans l'organisation même de la société, et que le progrès des lumières avait rendus intolérables; et ce tiers état qui était compté pour rien, et qui, comme l'a dit Sièyes, était tout; et ces charges de l'État si irrégulièrement réparties; et ces courtisans qui ne voulaient entendre à aucune économie; sans doute, on chercha à réformer ces abus. Avant d'en appeler aux états généraux, Louis XVI s'était adressé aux privilégiés eux-mêmes; il avait demandé aux nobles et aux prêtres une participation aux charges de l'État, mais ceux-ci s'y étaient refusés.

ler : une grande révolution était imminente; déjà faite dans les hautes classes, elle allait infailliblement descendre et éclater dans la masse même de la nation; c'est en effet ce qui arriva peu d'années après, et ce fut, pour Hallé, l'occasion de montrer quelle était la fermeté de son caractère et la générosité de son cœur.

De tous ses titres, il n'en avait conservé qu'un seul, celui de *médecin des pauvres*, et dans cette clientèle il comprenait tous les malheureux et tous les proscrits.

Que de choses il y aurait à dire sur les rôles que les médecins peuvent être appelés à remplir dans les drames d'une révolution; des luttes qu'ils peuvent avoir à soutenir en faveur de tant d'infortunés, et de cette suprême protection que tout être souffrant est en droit d'attendre d'eux.

Alors, en effet, que le prêtre lui-même a été obligé de se retirer, de fuir une persécution qui s'est tournée contre son propre ministère, et contre le principe qui en faisait la force, le médecin ne se retire pas, il reste, son ministère à lui est encore respecté; il parle au nom de l'humanité, on lui permet à ce titre de soulager des maux desquels la pitié ne s'est point encore retirée, et alors par un noble mensonge, tout en se disant appelé à soulager des infirmités du corps, il est en réalité le dernier consolateur des peines de l'âme.

Quand donc les états généraux décrétèrent la révolution, elle était déjà et depuis longtemps faite dans les esprits.

Si on voulait ensuite pousser les choses plus loin, il y aurait à examiner si les plus cruels dans le cours de la révolution, si les plus acharnés n'ont pas été des croyants et non des fils de Voltaire.

Ainsi Cabanis abrite et cache au fond d'un hôpital de malheureux proscrits, et il donne à Condorcet de quoi remplir la coupe qui lui fera braver l'échafaud.

Hallé est plus courageux encore; son titre de médecin le laisse pénétrer jusqu'au fond des prisons, il y suit ses infortunés clients, et c'est ainsi qu'il associe son nom à ceux de Malesherbes et de Lavoisier; illustres victimes qui reviendront à tout jamais dans les entretiens les plus douloureux de la postérité!

Enveloppé dans la proscription des fermiers généraux, et traduit avec eux devant le tribunal révolutionnaire, Lavoisier restait sans défense; pas une voix ne s'élevait en sa faveur sur les bancs de cette Convention qui renfermait un grand nombre de savants; la terreur avait glacé toutes les âmes, un seul osa faire une démarche publique et publier une sorte de plaidoyer, ce fut Hallé; il eut le courage de rédiger, au nom du lycée des arts, un rapport dans lequel il exposait tous les services que Lavoisier avait rendus à la science, et ce rapport, il le fit distribuer à tous les membres de la Convention [1].

[1] Si quelque chose m'étonne, c'est de voir que Desgenettes n'ait point parlé de cette belle action de Hallé, de cette courageuse démarche, qui certes n'était pas sans péril. Qu'on se reporte à cette formidable époque, et on comprendra à quels dangers s'exposait Hallé; montrer de la pitié pour un accusé, chercher à le défendre, chercher à le justifier! mais n'était-ce pas demander à partager son sort? Lavoisier, du reste, était condamné d'avance; lui seul, supposant les hommes meilleurs qu'ils ne le sont, avait conservé, jusqu'au dernier moment, l'espoir d'être épargné. Il disait à Lalande: « On ne me condamnera pas à mort, on me dépouillera peut-être de tous mes biens; mais je travaillerai, je me ferai fabricant de produits chimiques. »

Le rapport présenté par Hallé, au nom du bureau des consulta-

Vains efforts, inutile témérité! la Convention resta muette; elle n'osa pas même appuyer cette demande de sursis à laquelle on avait fait consentir Lavoisier.

A cette heure suprême, son génie lui disait, comme à André Chénier, que sa destinée n'était point accomplie; qu'il avait encore bien des œuvres à enfanter : « Je ne regretterais point la vie, disait-il, j'en ferais « volontiers le sacrifice à ma patrie, si je pouvais du « moins terminer quelques expériences salutaires à « l'humanité! »

On connaît la réponse que fit le tribunal à cette demande de sursis, le sacrifice fut consommé! Déjà, d'ailleurs, tout était oublié, méconnu, effacé; ce n'était plus le savant, l'homme de génie, Lavoisier; c'était un *chiffre :* le fermier général n° 4!

Mais détournons les yeux de ces tristes effets des discordes civiles, et revenons, avec Hallé, à des temps plus heureux : après ces crises violentes, quand la société put enfin se reprendre à la vie, il retrouva d'anciennes amitiés et en forma de nouvelles qu'il put cultiver librement; il en était une bien chère à son cœur, c'était celle qui l'unissait à Collin d'Harleville.

tions, était un exposé chaleureux de tous les travaux de Lavoisier, de ses belles découvertes qui sont l'honneur de la France. Hallé le porta lui-même à la Convention, et en fit distribuer sous ses yeux un exemplaire à chaque membre; mais que répondre à l'acte d'accusation qui allait envoyer Lavoisier à l'échafaud? Comment laver l'illustre chimiste du reproche d'être auteur ou complice d'un complot tendant à favoriser le succès des ennemis de la France? Lavoisier fut donc sacrifié, malgré les généreux efforts de Hallé; c'était le quatrième des vingt-huit fermiers généraux qui périrent le même jour. M. Paulze, dont il avait épousé la fille en 1771, fut guillotiné le troisième.

— Retiré, en l'an VIII, dans une délicieuse retraite de la vallée de l'Eure, Collin d'Harleville écrivait à Hallé, comme après un naufrage[1] :

« Melpomène et Thalie ont retrouvé leurs adorateurs « les plus fidèles et les plus purs; cependant comme, « même en poésie, on ne peut pas toujours faire des « scènes nouvelles, nous avons imaginé d'appeler au « milieu de nous nos amis; hélas! ils ne répondent « que de loin à notre appel, comme la fugitive Écho; « mais cela même a sa douceur. »

Le moyen imaginé par Collin d'Harleville et par ses amis était alors fort en vogue, il consistait à s'envoyer réciproquement des *bouts-rimés* à remplir.

« C'est un de nos jeux non pas d'esprit, disait-il, « mais de simple délassement... et dussions-nous in« terrompre vos occupations les plus intimes, nous « vous adressons nos rimes légères. »

[1] C'était dans la modeste retraite de Mévoisins que s'était retiré Collin d'Harleville; cette habitation était située dans le village même d'Harleville; cette propriété, qui lui venait de son père, se trouvait à peu de distance de Maintenon. Collin, à l'époque de sa liaison avec Hallé, venait d'être nommé membre de l'Institut national; il était dans toute la force de son talent. On sait qu'une étroite amitié l'unissait à l'auteur des *Étourdis*, au bon et aimable Andrieux; outre les nombreuses comédies qui ont fait sa réputation et qu'on a placées immédiatement après celles de Regnard, Collin d'Harleville a composé un assez grand nombre d'épîtres; il les adressait à ses amis; mais la versification en est inférieure à celle de ses pièces de théâtre; quant au caractère, Collin d'Harleville et Hallé étaient deux hommes faits l'un pour l'autre, deux natures éminemment sympathiques: même douceur, mêmes grâces d'esprit, quelque chose de triste et de mélancolique; ils étaient nés à peu de distance l'un de l'autre, une année seulement de différence. Hallé lui survécut de 1806 à 1822, conservant de son ami le plus tendre souvenir.

C'était le portrait de Hallé que ses amis s'étaient efforcés d'encadrer dans ces rimes légères.

Collin d'Harleville terminait ainsi le sien :

J'ai langui, j'ai souffert dans ma première *enfance*,
C'est que le bon Hallé ne m'était pas *connu*;
Mais depuis que son art sut prendre ma *défense*,
Jamais jusques à moi le mal n'est *parvenu*.

Un autre reprenait :

Ami de la vieillesse et soutien de l'*enfance*,
Il se dévoue à tous, de tous il est *connu*,
Des médecins Molière aurait pris la *défense*,
Si Hallé de son temps au monde était *venu*.

C'était une provocation, il fallait y répondre, Hallé le fit en homme d'esprit.

« Cher ami, dit-il, dans sa lettre à Collin d'Harle-« ville, j'ai reçu votre triple cadeau, et votre triple « défi; mais l'Apollon que je sers ne rime guère, e « mon encens a rarement brûlé pour l'Apollon du « Parnasse. »

Il s'exécute néanmoins et trace les portraits de ses trois amis, sinon avec un talent poétique du premier ordre, du moins avec un vif sentiment d'amitié; puis, ravi d'en être quitte, il leur dit :

Rimer contre vous trois n'est pas œuvre d'*enfance*,
Le secret des bons vers ne m'est que peu *connu*,
De Minerve pourtant j'ai bravé la *défense*,
Pardon! au dernier vers me voici *parvenu !*

et il signe le tout : Hallé, *rimeur malgré lui*, avec force demande de pardons pour ses chevilles, mais tout en protestant que si c'est du galimatias, du moins il n'est pas double.

Ceci se passait au temps du Directoire et du Consulat. Quand vint l'Empire, Hallé se trouva attaché à la personne de Napoléon, en qualité de médecin ordinaire; la cour n'était pas pour lui un élément tout à fait inconnu; son père comme artiste, son oncle Lorry comme médecin, savaient et avaient pu lui dire comment on peut, tout en gardant sa propre dignité, vivre dans la familiarité des grands[1].

[1] Un écrivain prête toujours quelque chose de ses propres opinions aux hommes dont il retrace la vie; ainsi Desgenettes, en parlant du passage de la République à l'Empire, suppose à Hallé des sentiments qui au fond étaient les siens. « La transition un peu brusque, dit-il, de la république aux formes et à l'étiquette du gouvernement monarchique put sourire un instant à l'imagination de Hallé (ceci n'avait pas fait sourire Desgenettes, qui était toujours resté un peu girondin; c'est dans ce qui suit que l'homme va reparaître); mais il trouva à la cour une volonté trop absolue, et dans les sous-ordres des habitudes et une subordination trop militaires pour ne pas contraster avec son indépendance, son urbanité et ses mœurs paisibles. »

Il y a là bien des choses qui se contredisent; d'abord Hallé n'avait pas un de ces caractères indépendants qui s'effarouchent à la moindre apparence d'autorité; quant à son urbanité, qui était en effet portée au plus haut point, elle pouvait très-bien s'accommoder d'une volonté même très-absolue, et on peut en dire autant de ses mœurs paisibles. En quoi des mœurs paisibles peuvent-elles contraster avec un pouvoir quelque absolu qu'il soit? Mais c'est ici surtout que va se montrer Desgenettes. Supposant que la nouvelle forme de gouvernement devait vivement *contrarier* Hallé, ce qui est tout à fait invraisemblable, « Il s'ouvrait, dit-il, sur ses contrariétés avec ses amis, et « il allait quelquefois jusqu'à les confier *tout haut* à la discrétion des « courtisans eux-mêmes. »

C'est là, je le répète, du Desgenettes, et du Desgenettes tout pur; il n'était ni dans les goûts, ni dans les habitudes de Hallé d'aller ainsi mettre ce que Desgenettes appelle des courtisans dans la confidence de ses prétendues contrariétés. C'était Desgenettes qui, depuis la campagne d'Égypte, se tenait à l'égard du premier consul, puis de l'em-

Hallé était trop bien élevé pour jamais s'oublier, mais, tout en conservant une exquise politesse et une parfaite urbanité de langage, il savait, à l'occasion, montrer toute l'indépendance de son esprit et la dignité de son caractère; il est vrai que les médecins ont cela de particulier qu'ils peuvent garder leur *franc parler* jusque dans les plus hautes régions; Hallé avait coutume de dire, en parlant de l'empereur : « Je ne m'avise jamais d'aller sur son terrain; mais « lorsqu'il vient me faire la guerre sur le mien, je « sais me défendre, et je ne crains pas de lui répon- « dre. » Hallé entendait par là les discussions que l'empereur aimait à engager sur le peu de certitude de la médecine.

Un jour entre autres, attaqué vivement sur ce point, Hallé ne se défendait pas avec moins de vigueur : « Bah! répliqua l'empereur, vous autres médecins, « vous êtes tous un peu charlatans! vous guérissez, « quoi? quelques fièvres pernicieuses. — Mais c'est « bien quelque chose, dit Hallé : — Eh! encore, re- « prit l'empereur, est-ce avec du quinquina! — Mais, « Sire, il faut bien que ce soit avec quelque chose; » et suivant sa coutume l'empereur se mit à dire : « Vo- « tre art est conjectural, dangereux surtout; il peut « coûter la vie à ceux sur qui on l'exerce. — Oh! Sire, « permettez-moi de vous dire qu'il est un art plus « glorieux sans doute, mais bien plus dangereux que

pereur, dans une demi-opposition; c'était lui, qui, *tout haut*, déclamait contre les résistances qu'il trouvait dans les *sous-ordres*. L'empereur le savait, car tout se sait à la cour, mais il s'en inquiétait fort peu, sachant bien que tout cela se bornait à une grande intempérance de langue.

« le nôtre et qu'on ne devrait exercer qu'avec bien « plus de ménagements! » L'empereur jugea prudent de ne pas pousser plus loin la discussion; et pour cette fois il en resta là[1].

[1] L'empereur professait une grande estime pour Hallé; mais il le regardait plutôt comme un savant que comme un praticien. J'ai rapporté, dans l'éloge d'Antoine Dubois, un mot de l'empereur sur Hallé; c'était, ai-je dit, dans une séance du conseil d'État que l'empereur avait ainsi manifesté son opinion sur Corvisart comparé à Hallé; et cela à l'occasion d'un débat du conseil sur les grades universitaires. Comme ce débat n'était pas sans importance, je vais reproduire ici dans son entier l'avis exprimé par l'empereur; je l'extrais de l'ouvrage du baron Pelet de la Lozère, ayant pour titre : *Opinions de Napoléon sur divers sujets*, etc.

« Quant aux grades de l'université, disait l'empereur, il ne faut pas accorder si facilement celui de *docteur;* le postulant devrait être examiné sur des matières difficiles, par exemple sur la comparaison des langues, il n'y aurait pas de mal qu'on le fît parler en latin pendant une heure et demie. (Quel est le candidat qui aujourd'hui pourrait parler latin pendant une heure et demie!) Il n'est pas nécessaire que tout le monde puisse être docteur. Je n'approuve pas qu'on puisse être reçu bachelier dans une Faculté de médecine sans être bachelier dans une Faculté des sciences, parce que la médecine n'est point une science exacte et positive, mais seulement une science de conjectures et d'observations. J'aurais plus de confiance dans un médecin qui n'aurait pas étudié les sciences exactes que dans celui qui les posséderait; j'ai préféré M. Corvisart à M. Hallé, parce que M. Hallé est de l'Institut. (Corvisart aussi cependant a fini par être de l'Institut.) M. Corvisart ne sait pas seulement ce que c'est que deux triangles égaux. On ne doit pas détourner l'étudiant en médecine de la fréquentation des hôpitaux, des dissections et des études relatives à son art. L'anatomie elle-même, quoique la partie la moins conjecturale de la médecine, est encore enveloppée de ténèbres; on ne sait pas pourquoi ni comment nous vivons.

« Exiger d'un jeune homme des connaissances si diverses pour l'admettre dans une carrière, c'est risquer de priver l'État des grands hommes que cette carrière pourrait produire un jour. Car, par une bizarrerie de l'esprit humain, tel est un grand médecin ou un grand

Grâce au tact le plus exquis, grâce surtout aux ressources de son esprit si distingué, Hallé savait admirablement se tirer des positions les plus délicates et cela sans faire de concessions.

J'en citerai encore un exemple :

La princesse Élisa, si bonne d'ailleurs, mais un peu gâtée peut-être par sa haute fortune, tenait tête un jour à Hallé sur une question à laquelle elle n'entendait absolument rien, et elle lui soutenait l'opinion la plus fausse avec toute la vivacité d'un amour-propre qui se croit engagé; après bien des raisonnements, Hallé, poussé à bout, finit par lui dire, avec son plus gracieux sourire : « Tenez, madame, distinguons, j'ai « peut-être pour moi le *fait*, mais vous avez bien cer« tainement le *droit,* j'entends le droit de soutenir « votre opinion, et cela par trois raisons : vous êtes « jeune, vous êtes belle, et vous êtes princesse[1] ! »

jurisconsulte qui n'a jamais pu apprendre une division complexe. »

C'est après avoir ainsi parlé de la médecine et des médecins, que l'empereur, arrivant à quelques hommes de lettres et de science, dit, en parlant de Bernardin de Saint-Pierre, « qu'il aurait dû être chassé de l'Institut pour s'être mêlé d'écrire sur les harmonies de la nature et sur mille autres choses qu'il n'entendait pas. « C'était dur, mais pour adoucir les choses l'empereur s'empressa d'ajouter : « Que Bernardin de Saint-Pierre était du reste un homme aimable et un bon écrivain. »

Et de même pour Lalande, qui ne se contentait pas dans ses écrits de prêcher l'athéisme, mais qui compromettait certaines personnes. « Je lui ai défendu ces sortes d'écrits, ajouta l'empereur; mais il n'a pas tenu compte de la défense, et il imprime toujours, » et le conseil d'État se mit à rire.

[1] J'aurais dû dire ici que, sous la Restauration, Hallé fut de nouveau appelé à la cour. Le comte d'Artois lui donna sa confiance; il eût été peut-être mieux apprécié encore par un roi lettré tel que

Quelle femme n'aurait consenti à se voir ainsi contredire! jeunesse, grandeur et beauté, où trouver de plus douces, de plus séduisantes compensations?

D'après tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, on doit voir que Hallé était un mélange rare d'esprit, de savoir et de bonté; il eût été difficile de dire quelle était de ces qualités celle qui l'emportait en lui; mais il y avait cette différence que, s'il savait, à l'occasion, modérer son esprit et en user avec une sage discrétion, il n'en était pas de même à l'égard de son savoir et de sa bonté : je l'ai prouvé, je crois, pour son savoir; je veux encore parler de sa bonté. Elle était sans bornes comme sa science, et il s'y abandonnait tout entier, heureux de n'avoir pas à attendre ses moyens d'existence du produit de sa clientèle; et, bien différent de ceux qui, déjà pourvus de places lucratives et de riches emplois, ne s'en condamnent pas moins à une vie toute de lucre, sans repos et sans relâche, Hallé était d'un désintéressement dont rien n'approche; il

Louis XVIII; mais sa profonde piété, son exquise politesse, la douceur de son commerce devaient lui concilier les cœurs dans la nouvelle cour comme dans l'ancienne; c'est ce que dit Desgenettes, mais en des termes qui rappellent la triste époque de 1822.

« Le roi, dit-il, les princes de sa famille et les institutions se confondaient avec la patrie dans les affections de Hallé. »

Lorsque Desgenettes fit insérer son discours dans la Biographie qui faisait suite au grand Dictionnaire des sciences médicales, la Faculté venait d'être violemment dissoute; mais elle n'était pas encore réorganisée. Desgenettes devait, après tout, conserver le juste espoir de rentrer dans sa chaire; de là peut-être quelques ménagements pour la famille régnante; de là, comme je l'ai dit en commençant, ces assurances réitérées, que l'auditoire avait religieusement écouté et même applaudi tout ce qui avait été dit par lui sur la *personne sacrée* du roi et sur les princes de sa famille.

savait trouver toutes sortes de raisons pour ne pas se laisser payer : celui-ci était un artiste, comment aurait-il pu en recevoir quelque chose? lui qui était fils, petit-fils, neveu et petit-neveu d'artiste! Celui-là était un homme de lettres, à coup sûr il ne lui devait rien; ne comptait-il pas lui-même parmi ses parents l'auteur de *Manlius?* Cet autre était un ecclésiastique, il lui devait encore moins; car, de deux choses l'une : ou il n'avait juste que le nécessaire pour vivre, et alors comment prélever quelque chose sur son nécessaire? ou il avait du superflu, et alors ce superflu revenait de droit aux pauvres. Quant aux médecins et à toute la série de leurs parents et alliés, je n'ai pas besoin de dire qu'ils ne pouvaient pas même songer à lui offrir quelque chose; mais, parmi tous ces privilégiés, il en était de plus privilégiés encore : c'étaient ceux qui, ne possédant rien, ne pouvaient réellement pas le rétribuer; le malheur était chose sacrée à ses yeux. On raconte qu'un jour, rentrant chez lui épuisé de fatigue, on lui annonce une dame qui venait pour le consulter. « Ah! mon Dieu, dit Hallé, priez-la de revenir dans « un autre moment, ou plutôt d'aller trouver un con« frère moins occupé. — Mais, monsieur, elle n'ose« rait, dit-elle, car elle n'aurait rien à lui offrir! — « Oh! alors s'écrie Hallé, c'est différent; je n'ai pas le « droit de la renvoyer! »

A ce fait si touchant, j'en joindrai un autre, pour montrer à quel point sa bienfaisance était ingénieuse.

Quelque répandu que soit un nom en médecine, il y a toujours beaucoup de gens pour qui il est complétement inconnu. Or, un jour, Hallé est appelé dans un

petit ménage d'honnêtes artisans : ces braves gens étaient loin de soupçonner que ce bon médecin, si empressé, si affable, vivait en quelque sorte dans la familiarité de l'empereur. Après bien des visites, bien des consultations, la guérison du père de cette famille étant définitivement assurée, on lui offre une rétribution; Hallé, suivant sa coutume, se récrie, et trouve toutes sortes de raisons pour ne pas recevoir les honoraires qu'on veut lui donner; mais on se fâche, on est blessé de ses refus : toute peine mérite salaire, lui dit-on; bref, on insiste tant et si bien, que Hallé est forcé d'accepter. Mais quel n'est pas l'étonnement de ces pauvres gens, quand ils apprennent qu'une main inconnue et généreuse a tout payé pour eux chez leurs fournisseurs, médicaments, combustibles, aliments, etc. C'était encore là un des artifices à l'usage de Hallé.

Qu'est-il besoin, maintenant que l'on connaît son désintéressement dans la pratique de la médecine, de parler de sa libéralité comme auteur, comme écrivain? ces faits sont connus de tout le monde. Chacun sait qu'il n'a jamais voulu tirer quelque profit de ses ouvrages; que s'il avait des collaborateurs, il leur abandonnait sa part d'honoraires. Ainsi fit-il pour ses articles du grand *Dictionnaire des sciences médicales*. En sa qualité de rédacteur du *Codex*, il n'avait pu se dispenser d'accepter sa part de ce que le gouvernement avait alloué aux collaborateurs, mais il employa cet argent à compléter le cabinet de physique de la Faculté.

C'est ainsi que Hallé comprenait les devoirs de notre profession; il les remplissait encore avec le

même zèle, le même dévouement dans les premières années de la Restauration, à l'époque où, honoré de la confiance du comte d'Artois, comblé d'honneurs, il aurait pu, il aurait dû peut-être se donner quelques loisirs et goûter un repos nécessaire. Il s'y refusa, jusqu'au moment où, atteint lui-même d'une cruelle maladie, il fut obligé de réclamer à son tour les soins de ses confrères.

Longtemps il dut se faire illusion, ou du moins chercher à se faire illusion sur la nature du mal qui lui causait d'intolérables souffrances : telle était alors la condition de tous ceux qui étaient atteints de la pierre; et quand il se fut résigné à subir l'opération de la taille, il était trop tard. Aussi, et à l'inverse de ce qui se passe ordinairement, loin de le presser de s'y soumettre, ses amis, ses confrères l'en dissuadaient; Béclard, qui devait être chargé de pratiquer sur Hallé cette grave opération, l'en dissuadait tout le premier; Antoine Dubois, si bon juge en pareille matière, n'y était pas moins contraire; il avait même composé à ce sujet, et de concert avec Béclard, un mémoire qui fut remis à la famille de Hallé, et dans lequel se trouvaient exposés tous les accidents qui pouvaient résulter de cette opération.

Ce mémoire, écrit tout entier de la main d'Antoine Dubois, avait cela de bien remarquable, qu'il signalait des accidents tout à fait en dehors des prévisions de la science.

« L'opération de la taille pratiquée sur M. Hallé, di-
« sait Antoine Dubois, amènera de graves accidents;
« et qui pourrait raisonnablement assurer que la poi-

« trine résistera à ce choc et n'en sera pas affectée?
« Le contraire me semble à craindre. J'entrevois à
« peine, ajoutait Dubois, quelques chances heureuses
« à travers beaucoup d'inconvénients et même de
« malheurs. »

C'est le 11 janvier 1822 que ce mémoire, remis à la famille, fut communiqué à Hallé; il ne put ébranler sa résolution. C'est qu'en effet il n'y avait à choisir qu'entre ces quelques chances entrevues par Dubois et l'expectative de souffrir sans espoir d'allégement, sans autre issue qu'une mort lente et douloureuse. Toutefois, avant de se faire opérer, et dans ces terribles moments où tant d'autres ne seraient occupés que d'eux-mêmes, Hallé voulut revoir quelques pauvres malades, de crainte, disait-il, que la longue absence qu'il allait être obligé de faire ne leur parût un oubli.

L'opération fut pratiquée le 3 février par Béclard, en présence d'Antoine Dubois. Hallé la supporta courageusement. Tout promettait un succès inespéré. Hallé n'avait rien perdu de sa confiance et de sa sérénité; il avait voulu recevoir ses parents et ses amis. On le croyait sauvé, quand, le sixième jour, des accidents formidables vinrent inspirer les craintes les plus fondées, et bientôt survinrent les phénomènes que Dubois avait signalés, c'est-à-dire ceux d'une pneumonie ultime, affection à laquelle succomba Hallé, le 11 février 1822, dans les bras de ses enfants et de ses amis.

Maintenant, et puisque au commencement de cette notice j'ai cru devoir parler des ascendants de Hallé, qu'il me soit permis, avant de terminer, de

dire quelques mots de ses descendants. Je sais quelle est leur modestie et combien je risque de la blesser; je ne puis cependant m'empêcher de dire que si Hallé avait pu éprouver un juste sentiment de fierté, en considérant de quels hommes distingués la Providence l'avait fait naître, il ne devait pas éprouver moins de satisfaction en jetant les yeux sur l'avenir que promettaient les êtres chéris auxquels il avait donné le jour, et les alliances que sa famille avait contractées.

Il laissait un fils héritier de son nom, un fils qu'il destinait dès lors à la magistrature, et qui en devint l'un des ornements[1]; sa fille venait d'unir le nom de Hallé à un nom respecté de tous, célèbre à la fois dans l'Université et dans la pratique médicale, que l'Académie de médecine a vu longtemps porté par l'un des siens, et qu'elle montre aujourd'hui avec un juste orgueil dans ses propres annales[2].

[1] Ce savant magistrat n'existe plus; mais lui-même a laissé un fils qui, tout plein de la mémoire de son aïeul, vient en quelque sorte de restituer à la médecine ce beau nom de Hallé; il sait sans doute qu'il en est de la science comme de la noblesse, où les grands noms, a dit La Rochefoucauld, abaissent au lieu d'élever ceux qui ne savent pas les soutenir; mais ce jeune homme ne fléchira pas sous ce fardeau; quelque chose me dit qu'il ne mentira pas à sa race, déjà et comme pour obéir à une première obligation, il s'est remis à ces belles et nobles études qui ont fait la gloire du chef de sa famille; qu'il persévère, c'est un patrimoine dont il a repris possession, et qui, j'ose le croire, ne s'amoindrira pas entre ses mains.

[2] Guéneau de Mussy.

HALLÉ A PUBLIÉ :

I. Observations sur les phénomènes et les variations que présente l'urine dans l'état de santé. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1779, t. III, pag. 469.)

II. Détail des expériences faites pour déterminer les propriétés et les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la gale. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1779, t. III, p. 162.)

III. Observations sur les parties volatiles et odorantes des médicaments tirés des substances végétales et animales, extraites d'un mémoire de Lorry. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1784 et 1785, t. VII, pag. 306.)

IV. Observations sur deux ouvertures de cadavres qui ont présenté des phénomènes très-différents de ceux que semblait annoncer la maladie. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1780 et 1781, t. IV, pag. 269.)

V. Mémoire sur les effets du camphre donné à haute dose, et sur la propriété qu'a ce médicament d'être le correctif de l'opium. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1782 et 1783, t. V, pag. 66.)

VI. *De præcipuis morborum mutationibus tentamen medicum, auctore* Ac. Lorry, *editionem, post auctoris fata, curavit* J.-N. Hallé. Paris, 1784. In-12.

VII. Réflexions sur la fièvre secondaire et sur l'enflure de la petite vérole. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1784 et 1785, t. VII, pag. 423.)

VIII. Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances. Paris, 1785. In-8.

IX. Réflexions sur le traitement de la manie atrabilaire comparé à celui de plusieurs autres maladies chroniques, et sur les avantages de la méthode évacuante dans ces maladies. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1786, t. VIII, pag. 310.)

X. Rapport sur l'état actuel du cours de la rivière de Bièvre, et indication au plan ou carte de cette rivière. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1789, t. X, pag. 70.)

XI. Procès-verbal de la visite faite le long des deux rives de la Seine, depuis le Pont-Neuf jusqu'à la Râpée et la Gare, le 14 février 1790. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1790, t. X, pag. 86.)

XII. Observation d'une atrophie idiopathique simple, c'est-à-dire qui n'a été précédée par aucune maladie primitive ou antérieure, et n'a été accompagnée d'aucun accident et d'aucun symptôme étranger. (*Mém. de l'Institut acad. des sciences.* 1798, t. Ier.)

XIII. Observations sommaires sur une maladie qu'on peut appeler *anémie* ou privation de sang, qui a attaqué tous les ouvriers d'une galerie dans une mine d'anthracite ou charbon de terre, en exploitation à Anzin, Fresnes et Vieux-Condé, près Valenciennes, et qui a été suivie et traitée sur quatre de ces ouvriers, à l'hospice de l'École-de-Médecine. (*Biblioth. méd.* Paris, 1802, t. VI.)

XIV. Rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, au nom d'une commission chargée de vérifier l'efficacité de la gélatine animale dans le traitement des fièvres intermittentes. (Séance du 4 nivôse an XII.) (*Biblioth. méd.*, t. III.)

XV. Observations additionnelles sur l'anémie, ou privation du sang, qui a attaqué les ouvriers de la mine d'anthracite. (*Biblioth. méd.* Paris, 1803, t. VI.)

XVI. Histoire de plusieurs vaccinations pratiquées à Lucques, dans les mois de juin et juillet 1806. (*Mém. de l'Institut* 1807, t. VIII.)

XVII. Extrait d'un mémoire sur les irrégularités que la vaccine a présentées à Lucques dans le cours de l'année 1806. (*Bullet. de la Soc. de la Faculté de méd.* 1807, t. XV.)

XVIII. Observation sur une perforation de l'œsophage coïncidant avec plusieurs autres lésions organiques. (*Journ. de méd., de chirur. et de pharm.* 1808, t. XX.)

XIX. Observations sur une perforation ulcéreuse du diaphragme. (*Bull. de la Soc. de l'École de méd.* Paris, 1808.)

XX. Rapport suivi de soixante-trois observations et deux suppléments sur les effets d'un remède proposé par Pradier pour le traitement de la goutte, fait à la Faculté de médecine de Paris par une commission nommée par ordre du ministre de l'intérieur. Paris, 1810. In-8.

XXI. Exposition des faits recueillis jusqu'à présent concernant les effets de la vaccination, et examen des objections qu'on a faites en différents temps, et que quelques personnes font encore contre cette pratique. (*Mém. de l'Inst.* 1816, t. XII.)

XXII. Discours prononcé à la Faculté de médecine de Paris. (Paris, 1816, in-4, et *Biblioth. méd.* 1816, t. LI.)

XXIII. Rapport fait à la Faculté de médecine de Paris, sur une épidémie qui a régné pendant cinq mois dans l'arrondissement de Gourdon (département du Lot). (*Bull. de la Soc. de la Faculté de méd.* Paris, 1816.)

XXIV. Collaboration au *Codex medicamentarius parisiensis*. Paris, 1818.

XXV. Note sur un moyen de prévenir la dégénérescence cancéreuse des engorgements du sein. (*Journ. de méd., de chirurg. et de pharm.* Paris, 1819.)

XXVI. Hallé a fourni au *Dictionnaire de médecine* de l'ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE, les articles : *Air*, *Afrique*, *Aliments*, *Europe*, *Hygiène*, etc., et dans le *Dict. des sciences médic.*, divers articles faits en commun avec MM. Nysten, Thillaye, Guilbert.

XXVII. On doit à Hallé une traduction du Mémoire de Goodwin *Sur la connexion de la vie avec la respiration* ; une édition des *Recherches sur la position des glandes*, par Th. Bordeu ; et une édition des *Œuvres de Tissot*, enrichie de notes et d'une notice sur ce médecin.

Enfin, on a publié en 1806, d'après les leçons de Hallé, un ouvrage ayant pour titre : *Hygiène, ou l'Art de conserver la santé*, 1 vol. in-8.

BOYER

État de la chirurgie au seizième, au dix-septième et au dix-huitième siècle. — Maîtres chirurgiens jurés — gagnant-maîtrise — garçons chirurgiens. — Confraternité des maîtres chirurgiens et des maîtres barbiers; rapports et priviléges de ces deux corporations. — Franco, Guy de Chauliac, Ambroise Paré, J.-L. Petit et Desault. — Boyer sort de la boutique d'un barbier et s'attache à Desault: il embrasse les doctrines de l'Académie royale de chirurgie. — Lauréat de l'École pratique, il obtient le titre de chirurgien gagnant-maîtrise, puis, et par concours, la place de chirurgien adjoint à l'hôpital de la Charité. — Opinion de Boyer sur les frères de la Charité. — Extinction de cet ordre; l'administration passe entre les mains des laïques. — Boyer publie son *Traité d'Anatomie;* caractère et mérite de cet ouvrage. — Contemporains de Boyer, Desault et Chopart, Pelletan et Sabatier; parallèle de Boyer et d'Antoine Dubois. — Boyer est nommé professeur à l'École de santé; Napoléon l'attache à sa personne en qualité de premier chirurgien. — Il fait à ce titre les deux campagnes de la guerre de Prusse, en 1806 et 1807. — Boyer considéré comme professeur de clinique chirurgicale et comme opérateur. — Publication de son grand Traité des maladies chirurgicales. — Appréciation de cet ouvrage. — Portrait de Boyer dans sa vie privée. — Son désintéressement et sa bienfaisance. — Dernières volontés de Boyer.

Il n'y a pas encore longtemps que les chefs les plus éminents de la chirurgie française, confondus aujourd'hui avec les médecins sous le titre de *docteurs en*

médecine, étaient désignés dans nos écoles sous le nom de *maîtres chirurgiens jurés*. Et ce titre de *maître* ne s'obtenait qu'après s'être soumis à la dure condition d'être pendant de longues années *apprentif* ou *garçon* chirurgien ! Heureux ceux qui, après avoir obtenu le grade de *gagnant-maîtrise*, et après un stage de six années dans les hôpitaux, se trouvaient dispensés des frais exorbitants de réception et de diplôme.

Ces simples et expressives dénominations rappelaient, il est vrai, la longue sujétion dans laquelle les médecins avaient tenu, en d'autres temps, les hommes les plus distingués et les plus méritants, mais en même temps elles montraient une glorieuse communauté d'origine, de destinée et de talents entre les chirurgiens et ces autres grands maîtres qui, sous le nom d'*artistes*, ou même d'*artisans*, étaient venus, aux mêmes époques, émerveiller le monde des œuvres de leur génie.

Qui ne sait que Bernard de Palissy était encore réputé *maître potier* après avoir doté la France de ses plus belles inventions ; que Jean Goujon, après avoir embelli le vieux Louvre de ses plus gracieuses sculptures, n'était encore qu'un *maître tailleur de pierre*, et que tous ces architectes, enfin, qui du douzième au seizième siècle ont couvert l'Europe de leurs ravissantes cathédrales, n'étaient que des *maîtres maçons !*

Ainsi, de tous les grands chirurgiens qui ont précédé notre âge, tous avaient dû passer par ce rude et laborieux apprentissage ; leur jeunesse avait été vouée au travail, à la pauvreté, et quelquefois à la misère !

Franco, Guy de Chauliac, Ambroise Paré, J.-L. Petit et Desault avaient dû gravir ainsi les premiers degrés de cette noble profession ; ainsi a dû faire enfin celui dont je vais retracer la vie, ce bon et courageux apprenti chirurgien, qui, sorti de la boutique d'un maître barbier, devint chirurgien en chef de la Charité, professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, premier chirurgien de Napoléon, baron de l'Empire, et pour dix générations d'élèves, tout simplement le *père Boyer* [1] !

[1] Dans la première moitié au moins du dix-huitième siècle, la chirurgie, en effet, n'était encore qu'un métier. C'est là un point que j'ai cherché à établir dans une esquisse des progrès récents de la médecine et de la chirurgie. Cette profession, ai-je dit, exigeait un apprentissage ; on était d'abord garçon chirurgien, puis on gagnait maîtrise. L'Académie royale de chirurgie dut sortir presque tout entière de la boutique des maîtres barbiers; et notez que les chirurgiens de l'époque, loin de se trouver avilis par cet ignoble contact, luttèrent pendant de longues années avec la corporation des barbiers et des perruquiers pour partager leurs priviléges. Ce n'est pas tout, la Faculté de médecine, qui tenait à faire sentir son autorité, favorisait tout particulièrement les barbiers; elle avait vu avec une grande satisfaction les chirurgiens lettrés solliciter la confraternité des barbiers, et en 1660 elle avait ratifié cette union. C'est à partir de ce moment que les chirurgiens-jurés furent réunis aux barbiers-chirurgiens et *soumis* à la Faculté de médecine.

Il fut de plus interdit aux chirurgiens de prendre la qualité de docteur-ès-collége, comme aussi de porter des robes longues; cependant, grâce au génie d'Ambroise Paré et de Franco, la chirurgie était constituée ; puis vint J.-L. Petit, qui, avec ces tristes éléments, assura du même coup la dignité de l'art et l'avenir de la science.

J.-L. Petit, il est vrai, avait été merveilleusement aidé en cela par Maréchal et Lapeyronie; c'est en effet à ces hommes généreux qu'on dut la fondation de cette Académie de chirurgie, qui allait définitivement émanciper les chirurgiens, et sur laquelle j'aurai bien des fois à revenir.

Déjà, une voix bien plus éloquente et plus autorisée que la mienne a dignement célébré les travaux et la personne de Boyer : c'était celle d'un grand chirurgien, parlant d'un grand chirurgien, d'un maître parlant d'un autre maître ; et j'ajoute que le cœur a eu sa part dans ces manifestations de la science. M. Roux a ainsi très-dignement couronné sa propre carrière ! Après avoir rempli ce pieux devoir, il aurait pu dire, comme Tacite parlant d'Agricola, son beau-père : *Hic liber... professione pietatis aut laudatus aut excusatus erit ;* mais, comme Tacite aussi, il ne devait trouver que des louanges là où d'autres se seraient estimés heureux de rencontrer de l'indulgence [1].

[1] M. Roux ne s'est pas borné à louer Boyer, il a cru devoir associer à cette paisible figure celle de Bichat, qui pour lui était un souvenir de jeunesse. Cette association était un peu étrange, lui-même en convient : Comment, dit-il, réunir dans un même tableau deux physionomies entre lesquelles se trouvent tant de contrastes ? Deux hommes comparables sans doute par l'éclat de leur carrière, par la gloire que chacun d'eux s'est acquise, mais si différents par la voie qui les y a conduits ! M. Roux s'attache, du reste, à bien faire connaître ces contrastes ; quant aux analogies, le fait est qu'il n'y en a pas ; et il ne fallait rien moins que toutes les ressources d'esprit de M. Roux pour justifier cette alliance, et encore les raisons qu'il donne ne résultent-elles elles-mêmes que de contrastes ; il fait sortir, il est vrai, Boyer et Bichat de la même école, de celle de Desault, mais c'est tout aussitôt pour nous dire que la carrière de l'un s'est terminée promptement, *tandis que* l'autre a vu la sienne se prolonger longtemps ! et ainsi pour le reste ; une analogie cependant, finit enfin par traverser l'esprit de Roux, et celle-ci est fondée, il y a plus, elle est touchante et bien exprimée : « Au point de vue de la science, dit-« il, et sans que j'aie égard aux liens de famille qui m'ont uni à l'un « des deux, Boyer et Bichat occupent la même place dans mes affec-« tions et dans mes souvenirs ; Bichat a métamorphosé ma jeunesse « en m'inspirant le goût de la science et l'amour du travail, Boyer « m'a mis en regard de son habileté et de son expérience chirur-« gicale. »

Quant à moi, si j'ose esquisser ici quelques traits en dehors de cette belle composition, c'est uniquement pour disputer à l'oubli quelques-uns de ces détails que le temps aura bientôt effacés de la mémoire des contemporains, détails touchants, simples comme celui qui les a fournis, et qu'à ce titre peut-être on ne trouve pas indignes d'être racontés.

Alexis Boyer naquit, le 1er mars 1757, à Uzerches, petite ville du Limousin (aujourd'hui département de la Corrèze), de Jean Boyer et de Térèse Goudrias. Il eut pour parrain son oncle maternel, Alexis Goudrias, et pour marraine sa sœur, Marie Boyer.

Son père était un pauvre tailleur, et sa mère tenait une petite boutique de mercerie. Jamais Boyer ne crut avoir à rougir de cette humble origine; il en parlait au contraire volontiers, comme aussi des sacrifices que s'étaient imposés ses parents pour l'envoyer dans une modeste école où l'instruction qu'on donnait n'allait pas au delà de la lecture et de l'écriture. Un peu plus tard on le fit entrer en qualité de petit clerc dans l'étude d'un M. Mondat, notaire à Uzerches; mais déjà une première étincelle était venue comme éclairer ce pauvre enfant sur sa véritable vocation, et lui montrer la route qu'il aurait à suivre [1].

[1] Je n'ai pas vécu dans l'intime familiarité de Boyer, mais tout ce que j'ai entendu raconter de ses premières années me donne l'assurance que les choses se sont ainsi passées, et je ne comprends pas comment M. Roux, qui était de sa famille, a pu hésiter sur ce point; il ne sait pas, dit-il, si cette détermination prise par Boyer d'étudier la chirurgie résultait d'un penchant irrésistible; si c'était une de ces vocations qui font aborder avec courage et franchir avec bonheur les plus grands obstacles, ou bien s'il avait pris ce parti sans goût prononcé, sans pres-

Il y avait, dans le voisinage de son étude, un chirurgien-barbier qui tenait boutique sur la rue; Alexis Boyer y passait chaque jour tous les moments dont il pouvait disposer, émerveillé des petites opérations qu'il voyait pratiquer. Au nombre des clients était un honorable maître en chirurgie, nommé Ant. Cruvelhier; celui-ci, frappé des dispositions et du goût si prononcé que le jeune clerc montrait pour son métier de chirurgien, finit par le conduire chez quelques-uns de ses malades, et par lui laisser faire quelques opérations de petite chirurgie.

On assure qu'il y a encore aujourd'hui à Uzerches une femme Lavaud, âgée de quatre-vingt-douze ans, qui dit avoir été saignée par le jeune Alexis Boyer.

La saignée était, à cette époque, une opération très-pratiquée dans le pays, et les jours de marché surtout il y avait affluence dans la boutique du barbier, les uns venant pour se faire *faire le poil*, comme on

sentiment de succès, et seulement parce qu'il faut bien, en entrant dans la vie sociale, faire choix d'une carrière. Et d'où viennent pour M. Roux ces incertitudes? C'est que, dit-il, il n'a jamais entendu Boyer s'expliquer à cet égard! Mais ceci ne prouve qu'une chose, c'est que Boyer n'était pas très-expansif à l'égard de son gendre. Ce qu'il aimait seulement à dire, reprend M. Roux, c'est qu'il était venu à Paris sans recommandation, sans appui, sans protection aucune. C'est là en effet ce que chacun sait, mais M. Roux ajoute ici une réflexion un peu étrange: cette pénurie, cet isolement, cet abandon, lui paraissent pour un jeune homme une *heureuse condition!* et tout à fait propre *à lui faire prendre un grand essor!* Non, non, ce n'est pas là une heureuse condition! et il n'a rien moins fallu que le courage et la ténacité du pauvre Boyer pour lui faire vaincre tant de difficultés; sans doute une *médiocre* fortune peut être un stimulant, mais une aussi grande pénurie aurait découragé tout autre que ce jeune homme; loin de fortifier les âmes, l'extrême pauvreté les énerve et les abat.

disait alors, les autres pour se faire ouvrir la veine.

Toutefois Alexis Boyer aurait pu rester indéfiniment dans cette situation, si l'un de ses parents ne lui avait proposé de l'associer à des occupations qui vont peut-être paraître fort étranges, mais qui furent cependant le premier échelon de sa fortune.

Cet homme faisait le commerce de bestiaux, et comme à certaines époques de l'année il avait à conduire des troupeaux de bœufs sur les marchés de Paris, il proposa à son jeune parent de l'accompagner dans une prochaine excursion, et de l'aider à conduire ses bœufs. Boyer, qui avait ses vues, accepta, et bientôt on le vit, comme un montagnard écossais, pousser le long des routes sa troupe mugissante : c'est ainsi qu'il fit sa première entrée dans Paris.

Ce voyage avait pour lui un bien autre but que celui de spéculer sur la vente de bestiaux; il voulait voir et savoir si dans cette grande ville il ne lui serait pas possible d'aller un jour étudier cet art, cette science de chirurgie dont le barbier d'Uzerches n'avait pu lui donner qu'une faible et dégradante idée. On lui dit d'aller rue des Cordeliers, qu'il y trouverait les écoles de chirurgie; il y alla, et ce fut avec une indicible émotion que lui, pauvre aspirant à l'apprentissage de la chirurgie, il vit ce splendide monument que la royauté venait d'élever et de consacrer à l'Académie et au collége de chirurgie. On venait à peine d'en achever la construction : c'était comme un temple grec transporté au milieu des édifices gothiques du pays latin.

Ici, je ne puis m'empêcher de me demander ce

qu'aurait répondu le jeune Boyer à celui qui, l'abordant au moment où il contemplait cette colonnade, serait venu lui dire qu'un jour, revêtu lui-même de la pourpre professorale, il enseignerait le grand art de la chirurgie aux successeurs de ces jeunes gens qu'il voyait errer sous ces portiques.

« Moi ! se serait sans doute écrié Boyer, moi ! Ah ! je n'en demande pas tant ; que Dieu m'accorde seulement de venir un jour me mêler à ces jeunes élèves, et mes vœux les plus ardents seront exaucés ! »

Tels étaient, en effet, ses plus vifs désirs, sa pensée de chaque jour, mais il fallut retourner à Uzerches. Boyer avait des devoirs à remplir, il dut se résigner, mais il prit avec lui-même l'engagement de revenir bientôt à Paris, et cette fois pour n'en plus sortir.

De retour à Uzerches, il mit le chirurgien Cruveilher dans la confidence de ses projets ; il s'en ouvrit aussi à son ami le barbier. Celui-ci, tout glorieux d'avoir formé un élève qui aspirait si haut, n'eut garde de l'en détourner ; il lui dit, au contraire, qu'il réussirait certainement, mais que pour se fortifier dans les principes, il devait plus que jamais s'exercer au maniement du rasoir et de la lancette.

Une année entière s'écoula ainsi, puis vint le moment où le marchand de bestiaux dut entreprendre un nouveau voyage à Paris. Boyer lui offrit ses services, et comme cette fois il se trouvait en possession de soixante-douze francs en écus de six livres, grâce à ses propres économies et aux dons de sa sœur, Marie Boyer, il laissa son parent retourner seul à Uzerches.

C'était vers la fin de 1774. Boyer avait dix-sept ans, toutes ses espérances étaient fondées sur une lettre de recommandation que lui avait donnée un avocat d'Uzerches, nommé Gautier, pour un étudiant en médecine nommé Fleygniat, du Vigeois. Le Vigeois et Uzerches se touchent, celui-ci était donc un compatriote ; il accueillit parfaitement le jeune Boyer, mais après avoir fait l'inventaire de tout ce que possédait le pauvre jeune homme et l'avoir fait expliquer sur ce qu'il savait faire, il ne trouva rien de mieux à lui proposer que de le faire entrer chez son barbier en qualité de premier garçon.

Boyer disait depuis assez plaisamment qu'il avait dû accepter cette humiliante position comme sa *préture*, afin de passer plus tard au *consulat*, c'est-à-dire au véritable apprentissage de la chirurgie. Il y avait cependant une chose qui le désolait dans sa nouvelle condition, c'était d'être obligé de coucher dans une soupente prise sur la boutique, et de ne plus faire de petite chirurgie.

A cette époque, en effet, les maîtres chirurgiens de Paris n'étaient plus forcément avilis et dégradés par leur association déshonorante avec les barbiers. La déclaration de 1723, monument digne de d'Aguesseau, avait définitivement rejeté de la société des chirurgiens la communauté des barbiers; des lettres patentes, enregistrées en dépit de la Faculté, avaient établi qu'il y aurait pour les chirurgiens comme pour les médecins des degrés académiques, qu'ils devraient faire preuve d'une éducation libérale, qu'il serait permis à leurs professeurs de porter la

robe longue, de parler et même de comprendre le latin [1].

Tout cela était fort honorable, mais c'était autant de difficultés de plus pour Alexis Boyer; les fonctions qu'il exerçait n'étaient plus même considérées comme le noviciat de la chirurgie, mais enfin il était à Paris, et c'était beaucoup. La nature, d'ailleurs, l'avait doué

[1] N'est-ce pas chose étrange, qu'après avoir lutté pendant tant d'années pour marcher les égaux des médecins, les chirurgiens aient cherché de nos jours à s'en séparer de nouveau? J'ai raconté dans mes notes sur Richerand comment l'Académie de médecine était à peine instituée, que bon nombre de chirurgiens, Richerand en tête, s'adressèrent au gouvernement pour qu'on fît de la section de chirurgie une Académie tout à fait distincte de l'Académie de médecine; mais à ce compte pourquoi n'aurait-on pas rétabli les anciennes écoles de chirurgie? Pourquoi laisser les professeurs de chirurgie confondus avec les professeurs de médecine dans un corps unique, c'est-à-dire dans la Faculté de médecine?

Plus récemment encore, on a essayé en petit cette séparation; depuis la réorganisation de nos écoles, en 1795, toutes les sociétés particulières qui s'étaient établies avaient accueilli dans leur sein des médecins et des chirurgiens, et cela quel qu'ait été d'ailleurs le titre pris par ces sociétés; ainsi la Société médicale d'émulation, la Société de médecine pratique, la Société médicale du département, toutes admettaient dans leur sein des chirurgiens aussi bien que des médecins. C'est dans ces circonstances qu'Auguste Berard, homme d'ailleurs de mérite, a fondé une société exclusivement composée de chirurgiens. Mon intention n'est nullement ici de déprécier cette société, qui a déjà rendu de nombreux services à la science, et qui compte dans ses rangs des hommes très-distingués; mais je dis que cette société s'est placée à l'égard des médecins dans des conditions tout exceptionnelles. Il n'est pas une société de médecins qui aujourd'hui n'accueille avec empressement tout chirurgien honorable qui vient frapper à sa porte; il y a même plus, si une société de médecine venait à se former avec la prétention d'éloigner d'elle les chirurgiens, il n'y aurait qu'un cri de réprobation. Eh bien! la société de chirurgie, dont les honorables membres trouveraient accès partout, ne pourrait pas ac-

de qualités inestimables: une intelligence saine, droite et vigoureuse, une âme honnête, une constitution à l'épreuve de toute fatigue et de toute privation, une mémoire prodigieuse, l'amour de l'ordre et du travail; sage et circonspect, sachant attendre, résigné d'avance à de longues années de labeur et de perpétuelle discipline, ce jeune homme ne pouvait manquer de devenir ce qu'il a été depuis, c'est-à-dire un grand chirurgien.

Par une circonstance heureuse, la boutique de son patron était située dans le voisinage des écoles et des amphithéâtres d'anatomie; celui-ci, bon homme au fond, disait Boyer, voulait bien lui accorder de temps à autre quelques heures de loisir. Boyer en profitait pour aller dans les salles de dissection; mais il sentait bien que pour acquérir des connaissances en anatomie, il ne suffit pas de voir pratiquer des dissections, d'assister en amateur aux travaux des autres; qu'il faut tenir en main la pince et le scalpel, et disséquer assidûment; or, pour cela, il aurait fallu se procurer des cadavres et pouvoir disposer de son temps. Il en était donc réduit à aller de table en table, contemplant d'un œil d'envie ces heureux jeunes gens à qui il était

cueillir la candidature du médecin le plus savant, le plus en renom, le plus illustre de notre époque! A ce point de vue, et à ce point de vue seulement, la société de chirurgie, si méritante d'ailleurs, ne m'a point paru d'accord avec l'esprit si large et si libéral de nos modernes institutions.

Encore un coup, si cette séparation de la médecine et de la chirurgie est rationnelle, si elle est nécessaire, utile, établissez-la dans l'enseignement, qu'il y ait des facultés de chirurgie comme il y a des facultés de médecine.

donné d'étudier ainsi à leur aise les merveilles de l'organisation humaine. La plupart ne remarquaient pas même ce pauvre garçon, à l'air un peu lourd et d'une mise plus que modeste; pour d'autres, il était un objet de plaisanteries.

Cependant autour d'une de ces tables étaient quelques étudiants qui paraissaient mieux élevés que les autres : la constante, la profonde attention de Boyer leur inspira de l'intérêt; ils causaient volontiers avec lui et le faisaient asseoir près d'eux. Boyer aurait bien voulu prendre part à leurs travaux, mais il était trop discret et trop timide pour leur en faire la proposition, sachant bien qu'il ne pouvait partager leurs dépenses; seulement, comme il les avait entendus se plaindre du garçon d'amphithéâtre qui ne prenait aucun soin de leurs instruments et de leurs préparations, il les laissa partir, et dès qu'il fut seul il se mit à essuyer leurs scalpels et même à les passer sur la pierre; le lendemain et les jours suivants, arrivant de meilleure heure, il acheva quelques préparations ou il en commença de nouvelles, à la grande satisfaction de ses jeunes collaborateurs.

Mais bientôt ce ne fut plus seulement d'une inépuisable complaisance qu'il fit preuve, ce fut aussi d'une remarquable instruction et d'une grande habileté dans l'art de disséquer; dès lors c'était à qui l'aurait près de soi, il était devenu le démonstrateur officieux : on l'appelait *le préparateur des préparations!* Il resta pendant toute la saison fidèle à ceux qui les premiers l'avaient accueilli avec bienveillance. L'année suivante, il s'associa avec ceux qui lui paraissaient les plus as-

sidus et les plus instruits ; dès lors il se trouva en mesure de diriger les nouveaux venus, en un mot de donner des leçons d'anatomie : il le fit moyennant rétribution, bien modestement encore, car ses bénéfices ne furent pas assez considérables pour l'affranchir entièrement de son servage chez son patron le barbier ; seulement il put quitter sa soupente, et louer dans le carrefour de l'Odéon une petite mansarde, qu'il échangea bientôt contre une plus spacieuse, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice. Il avait fait un nouvel arrangement avec son maître ; il passait les jours de la semaine dans les salles de dissection ; les dimanches et les fêtes, qui étaient de grands jours de barbe, il reprenait le rasoir, ce qui chaque fois lui procurait un petit écu.

C'était un commencement d'indépendance, et de plus il était chez lui, il s'était meublé, non pas splendidement, car un lit de bois peint, deux chaises, une petite table de sapin et un coffre pour ses vêtements, lui avaient suffi, et pour 35 francs il avait fait toutes ces acquisitions. Mais enfin il avait un domicile et déjà il pouvait y exercer l'hospitalité ; il y avait reçu un de ses neveux, Léonard Vareillaud, fils de sa sœur Marie. C'était du reste un commensal qui ne devait pas être plus difficile que l'oncle, car celui-ci le conduisait tout simplement dans une gargote du voisinage, où il s'attablait avec de bons ouvriers maçons ses compatriotes, apportant comme eux son morceau de pain sous le bras, et comme eux aussi se faisant servir une tasse de bouillon et une portion de bœuf.

Mais ce n'est point tout que d'avoir le couvert et le vivre, il faut se chauffer en hiver. Or, dans son petit

logement, Boyer n'avait ni feu, ni même de cheminée; quand le froid était très-rigoureux, il se mettait au lit et y travaillait, ou bien il allait se réchauffer les doigts chez une bonne voisine, à la fois lingère et blanchisseuse, qu'on nommait Madeleine Tripot. Boyer lui tenait ses petites écritures; elle l'aimait comme un fils.

Telle a été l'existence de Boyer dans ces premières années, années d'épreuves, de labeur, de fatigue et de privation, mais embellies sans doute par la jeunesse, le doux sommeil et les longs espoirs: aussi Boyer, dans ses vieux jours, aimait à y reporter ses souvenirs; il se plaisait à dire à quel prix la fortune lui avait vendu cette aisance, ces honneurs et cette gloire enfin qui était venue le visiter.

C'était en effet dans cette mansarde, c'était sous cet humble toit qu'il avait inauguré ces longs travaux qui devaient illustrer sa mémoire; il en parlait avec un mélange d'orgueil et d'attendrissement, car avec les joies du travail il y avait trouvé un bien autre bonheur. Un chaste amour, un amour inspiré par la plus pure et la plus vive reconnaissance, était venu dans cette pauvre demeure lui apporter ses ravissements et ses félicités.

Ce n'était pas impunément que Boyer, à cette première époque de sa vie, avait ainsi passé toutes ses journées dans des salles de dissection, froides, humides et infectes; qu'il avait consacré presque toutes ses nuits à l'étude dans une chétive habitation, et qu'il s'était si mal nourri, loin de ses parents, de sa petite ville d'Uzerches et de ses riantes montagnes; sa santé avait fini par s'altérer profondément, et comme beau-

coup de ses compatriotes, élèves en médecine et ouvriers maçons, il avait dû payer son tribut à la grande ville : il fut pris de cette grave endémie européenne, qu'on appelait alors *fièvre putride*, et qu'on appelle aujourd'hui *fièvre typhoïde;* c'était sous la forme la plus grave, délire continu, prostration complète, escarres, etc. Ses économies furent bientôt épuisées. Un médecin de l'Hôtel-Dieu était venu lui donner les premiers soins, mais le voyant dans un tel dénûment, il proposa de le faire transporter à l'hôpital. A ce mot d'hôpital, une voix pleine de douleur et d'indignation se fait entendre, c'est celle de Madeleine Tripot; elle déclare que ce malheureux jeune homme ne sera pas porté vivant à l'Hôtel-Dieu. « Et pourquoi faire? dit-elle, pour lui faire partager peut-être le lit d'un mourant? — Mais il est sans ressource, objecte le médecin. — J'y pourvoirai, répondit-elle; j'ai quelque argent, je vais le chercher; le jeune homme est honnête, il vivra et il me le rendra. — Mais il lui faut une garde-malade, il a besoin d'être veillé le jour et la nuit. — Ceci nous regarde ma fille et moi; elle passera les jours près de lui, et moi je le veillerai pendant les nuits. »

Le médecin se sentit touché jusqu'aux larmes de ce dévouement si complet, si profond, lui-même il redoubla de soins près de son futur confrère ; une amélioration ne tarda pas à se déclarer, et après de longs jours de maladie, Boyer finit par recouvrer la santé.

Mais il avait contracté une de ces dettes qu'une reconnaissance de toute la vie ne saurait acquitter. L'argent qu'on avait dépensé pour lui était la moindre chose, ses premières économies y pourvurent. Mais

cette jeune fille, qu'on nommait *Gabrielle-Adélaïde*, cette jeune fille qui avait passé de longs jours au chevet du pauvre étudiant malade, qui l'avait veillé avec tant de sollicitude, toujours travaillant et toujours l'œil fixé sur lui, cette jeune fille, dis-je, avait fini par le pénétrer d'une si profonde reconnaissance, d'une telle estime, d'une si tendre affection, que dès les premières heures de sa convalescence, Boyer résolut d'en faire la compagne de sa vie, d'unir à jamais sa destinée à la sienne. Toutefois, pour obéir aux premiers sentiments de son cœur, il dut attendre que la fortune voulût bien lui sourire. Déjà il avait quelques élèves auxquels il enseignait l'anatomie; mais il n'avait encore ni position ni titre : c'était donc un ajournement qui lui était commandé par sa propre honnêteté.

Après cinq années d'études entremêlées d'occupations si pénibles, Boyer venait d'obtenir, en 1781, à l'École pratique du collége de chirurgie, une médaille d'or. Ce n'était pas un de ces succès éblouissants qui marquent si bruyamment le début de certaines carrières, succès dans lesquels il peut y avoir autant de bonheur que de vrai mérite. Boyer n'avait pas cette facilité, cette promptitude de conception qui amènent des triomphes trop souvent éphémères; l'amour du travail, la ténacité, la patience, l'ordre, la méthode, telles étaient, je l'ai déjà dit, ses principales qualités : c'était, si l'on veut, un bœuf qui traçait péniblement son sillon dans le champ de la science; mais déjà on aurait dû dire de lui ce qu'on a dit d'une des plus grandes gloires de l'Église, que c'était un bœuf qui allait remplir le monde de ses mugissements!

Boyer eut donc la médaille d'or, « pour avoir, disait « le programme, suivi avec assiduité les leçons qu'on « faisait à l'École pratique, et pour avoir fait avec « intelligence et adresse, sous les yeux de ses profes-« seurs, des dissections et des opérations chirurgi-« cales. »

En 1782, il fut admis comme élève dans ce même hôpital de la Charité qui devait être pendant plus d'un demi-siècle le théâtre de sa gloire; il y entra pour faire des pansements et y suivre les cours des professeurs.

C'était une place bien modeste, mais il y avait alors dans les hôpitaux de Paris une institution heureusement conçue et tout à fait libérale, c'était celle des chirurgiens *gagnant-maîtrise ;* sans cette généreuse institution, une foule d'hommes devenus depuis célèbres n'auraient jamais pu obtenir le grade de maître en chirurgie, et Boyer eût été bien certainement de ce nombre.

C'est en 1787 qu'une place de gagnant-maîtrise étant devenue vacante à la Charité, un concours fut ouvert le 25 juin.

Boyer se mit sur les rangs, et après quinze jours d'une lutte mémorable, le 9 juillet suivant, il fut déclaré vainqueur et chargé d'un service dans la maison.

Définitivement la fortune lui souriait : ce n'était plus ce pauvre jeune homme, ce pauvre étudiant qui chaque jour s'en allait rôder autour des tables de dissection, afin de ramasser quelques miettes de cette science tant désirée; il avait atteint, il est vrai, sa trentième année, mais à force de courage, de privations et d'étude, il

était devenu successivement professeur particulier d'anatomie, élève des hôpitaux, prévôt et répétiteur des cours de l'École pratique, et enfin chirurgien gagnant-maîtrise à l'hôpital de la Charité. Son sort était donc fixé, la carrière était largement ouverte devant lui, il ne pouvait y trouver d'obstacle sérieux.

C'est alors que cet honnête jeune homme résolut d'assurer le bonheur des deux femmes généreuses qui, en d'autres temps et dans son infortune, lui avaient tendu la main et l'avaient si noblement secouru. Un beau jour donc il mit ses habits des dimanches et s'en alla résolûment frapper à la porte de ses anciennes voisines : la mère lui ouvrit et l'accueillit comme de coutume avec la plus expansive cordialité. Boyer prend à peine le temps de s'asseoir, sans détour, sans préambule, il lui déclare tout simplement qu'il vient lui demander en mariage sa fille Gabrielle-Adélaïde. Il faut le dire à la louange de cette excellente femme, elle représenta à Boyer que sa fille était sans fortune, sans éducation et sans aucun usage du monde; que cette union pourrait peut-être plus tard lui causer bien des regrets, qu'il devait prendre du temps, et bien réfléchir avant de contracter ainsi des liens indissolubles. « J'ai fait toutes mes réflexions, lui dit Boyer, mon parti est pris; je vous déclare que si j'ai jamais eu quelque ambition, si j'éprouve aujourd'hui le désir de me faire un nom et de m'élever dans le monde, c'est pour faire partager à votre fille ma fortune et mon élévation. » La mère fut obligée de faire taire ses scrupules, et Boyer contracta cette union qui devait faire pendant près de quarante années le bonheur de sa vie.

Boyer venait d'entrer dans une phase toute nouvelle de son existence ; jusque-là il n'avait guère fait que lutter contre l'adversité et en même temps préparer son avenir. Que de choses il lui avait fallu faire pour vivre dans le présent, pour assurer son indépendance, et pour trouver sa place enfin au banquet de la science; mais, arrivé à ce point, il sentait qu'il lui manquait une préparation d'autant plus regrettable que, dans l'ordre naturel des choses, elle aurait dû venir la première.

Boyer, n'ayant point reçu l'éducation collégiale, ignorait jusqu'aux premiers éléments du latin; il y avait longtemps qu'il sentait l'indispensable nécessité de s'initier à cette langue des Romains, devenue la langue des savants, et qui seule peut donner la parfaite intelligence de la nôtre. Il est vrai qu'il avait plutôt manqué de loisir que de maître; car de même qu'il avait dirigé gratuitement de pauvres jeunes gens, ses amis, dans les études anatomiques, et en particulier Lafond du Vigeois, devenu plus tard médecin de l'hospice des Incurables, de même il avait trouvé près de lui un maître bénévole de latin dans l'abbé Légal, jeune prêtre théatin, qui possédait précisément les connaissances qui manquaient à Boyer, c'est-à-dire celles des langues anciennes et des sciences exactes, qui de plus avait le goût des lettres, ce goût exquis qui révèle l'homme supérieur, et sans lequel le génie lui-même est à jamais stérile.

J.-L. Petit n'avait étudié le latin qu'à l'âge de quarante ans, Boyer dut en conclure que le temps de l'étudier n'était pas encore passé pour lui; il s'y mit

donc avec ardeur, et bientôt, grâce à l'abbé Légal, il arriva à l'intelligence complète des ouvrages classiques et des livres de science écrits en latin.

J'ai dit tout à l'heure que le grade de maître en chirurgie auquel Boyer allait nécessairement arriver, puisqu'il était gagnant-maîtrise, exigeait une éducation libérale et une certaine connaissance des lettres; ces conditions ne pouvaient plus arrêter Boyer, mais à côté des écoles de chirurgie, il y avait une autre institution qui exigeait aussi une notable culture de l'esprit chez ceux qui aspiraient à en faire partie, et Boyer ne voulait pas y rester étranger : je veux parler de l'*Académie royale de chirurgie.*

Les prix que proposait cette illustre Compagnie étaient toujours disputés par des hommes d'avenir.

En 1790, elle avait mis au concours la question des *aiguilles*. Aucun mémoire n'ayant été jugé digne de récompense, la question fut remise au concours pour 1792, et posée dans les termes suivants : *Sur la meilleure forme des aiguilles propres à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et sur la manière de s'en servir dans le cas où leur usage est indispensable.*

C'était le prix fondé par Lapeyronie, il n'était que de 500 francs; mais n'ayant pas été décerné en 1790, il fut doublé pour 1792, et Louis exposa le plan du mémoire qu'il aurait fallu faire pour obtenir le prix.

Mais en 1792, aucun mémoire n'ayant encore été jugé digne de récompense, la même question fut remise au concours pour 1794, avec cette condition que le prix serait triplé, c'est-à-dire porté à 1,500 fr.

Dans la séance publique du 11 avril 1793, la même annonce fut répétée; mais cette séance publique devait être la dernière, et l'Académie ne devait pas voir cette année 1794, à laquelle elle avait reporté le prix sur les aiguilles.

Elle ne put donc porter de jugement sur les mémoires envoyés au concours, et cette circonstance est d'autant plus regrettable que Boyer s'était mis sur les rangs, et qu'il avait soumis à l'examen de l'Académie le premier travail sorti de sa plume.

Ce mémoire toutefois ne fut pas perdu pour la science, Boyer le fit imprimer en l'an VIII, dans le troisième volume des *Mémoires de la Société médicale d'émulation*[1].

C'est un travail sagement écrit : on y reconnaît déjà la manière de Boyer, sa clarté, sa méthode, sa simplicité et sa science, toutes qualités sur lesquelles j'aurai à revenir en m'occupant de ses autres ouvrages;

[1] Les aiguilles auxquelles Boyer donnait la préférence sont encore celles qui de nos jours sont considérées comme les plus convenables dans la plupart des sutures. Elles ont la figure régulière d'un arc de cercle dans toute leur longueur, et sont plus ou moins grandes, selon la profondeur à laquelle on veut les faire pénétrer. Le corps de l'aiguille est aplati de sa concavité à sa convexité; ses bords sont mousses, arrondis, moins épais que sa partie moyenne, affilés et tranchants vers la pointe; la tête, aplatie dans le même sens que le corps, aussi large que lui, est percée d'une ouverture quadrangulaire, et porte une gouttière sur sa convexité. Les préceptes de l'auteur sur la manière de tenir et d'introduire les aiguilles n'ont aucunement vieilli et doivent encore être ponctuellement observés quand on se sert des doigts. Mais les opérations de staphylorrhaphie, de fistule vésico-vaginale, etc., ont introduit l'usage d'ingénieux porte-aiguilles qui remplacent avantageusement la main dans certains cas spéciaux, et dont la manœuvre n'est plus réglée comme celle des aiguilles ordinaires.

pour le moment, je dois parler des changements considérables que la Révolution allait apporter dans la carrière de Boyer.

Dans la journée du 10 août 1792, par suite de la prise des Tuileries, un assez grand nombre de blessés avaient été transportés dans l'hôpital de la Charité; le surlendemain, 12 août, un membre de la section dite de Marseille, ci-devant du Théâtre-Français, déclara à l'Assemblée qu'il avait à dénoncer un abus sur lequel il était urgent de délibérer. « L'hôpital de la Charité, dit-il, est encore gouverné par des moines : je demande que, toute autre affaire cessante, on délibère sur ma motion, tendante à ce que le chirurgien-major, M. Deschamps, son aide, M. Boyer, et six élèves soient promptement installés dans ledit hôpital. » La section fit droit à cette demande, et deux commissaires furent à l'instant nommés pour porter à la Commune insurrectionnelle le vœu de l'Assemblée.

Ce vœu, dit le procès-verbal, fut unanimement adopté, et la Commune prit immédiatement un arrêté en vertu duquel M. Deschamps, Boyer et six élèves furent installés audit hôpital; et la municipalité, séance tenante aussi, chargea deux commissaires de signifier cet arrêté au prieur de la Charité. C'est ainsi, que Boyer, de chirurgien gagnant-maîtrise, devint chirurgien en second de la Charité, place honorable, mais modeste, que nous lui avons vu occuper pendant trente-deux ans, c'est-à-dire jusqu'à la mort de M. Deschamps. Les frères durent donc céder la place aux laïques dans l'administration de la maison; mais il faut dire que Boyer a toujours conservé pour eux des

sentiments de respect et d'attachement; il en parlait avec une sorte de vénération, rappelant leur zèle, leur dévouement, et surtout leur tolérance.

Arrivait-il un nouveau malade, disait Boyer, au lieu de cette profonde indifférence que trouvent aujourd'hui les malheureux dans les employés ordinaires d'un établissement public, le frère de garde se rendait tout aussitôt près de lui, présidait aux premiers soins qui lui étaient donnés; puis, quand le malade était reposé et familiarisé avec sa nouvelle situation, le religieux venait s'asseoir près de lui et lui disait: « Mon « frère, quelle que soit votre croyance, je dois, avant « tout, vous engager à faire une courte prière pour le « repos de l'âme de la personne charitable qui a fondé « le lit dans lequel vous reposez; si vos sentiments « sont ceux d'un chrétien, vous ferez plus, vous de« manderez un confesseur avant d'entrer en traite« ment. Cette exhortation, mon frère, sera la seule que « je me permettrai de vous faire dans l'intérêt de votre « salut; votre raison et votre cœur vous dicteront le « reste. »

Mais ce n'était pas seulement au point de vue de leur charité et de leur tolérance que Boyer faisait l'éloge de ces religieux; il rendait également hommage aux lumières et aux talents de quelques-uns. Pratiquait-il l'opération de la taille, il faisait remarquer qu'il se conformait de tout point aux préceptes posés par le frère Côme, et il montrait le lithotome caché que lui avait légué ce frère; pratiquait-il une opération de fistule à l'anus, il ne manquait jamais, en excisant les lambeaux de peau décollée, de dire qu'il

abattait les chiffons du frère Potentien, rappelant ainsi que c'était à ce frère qu'on devait ce procédé.

Il résumait enfin leur éloge en disant que, pour lui, il les avait toujours trouvés d'une charité rare, d'une foi éclairée, et d'une tolérance sans exemple.

Après la destruction de cet ordre, Boyer, attaché plus que jamais à l'hôpital de la Charité, préféra renoncer à tout avancement plutôt que d'en sortir. Le 19 messidor an III, la commission dite des secours publics lui avait enjoint de passer au grand hospice d'humanité, c'est-à-dire à l'Hôtel-Dieu, en qualité de chirurgien en second. C'était une promotion, mais Boyer ne voulant point quitter la Charité, même pour se trouver sur un plus grand théâtre, prit un terme moyen; il continua de demeurer à la Charité, et tous les matins il allait faire son service à l'Hôtel-Dieu.

On le vit en même temps faire des démarches pour qu'on voulût bien ne pas lui donner d'avancement, faveur qu'il finit par obtenir, mais après bien du temps; car ce fut seulement en l'an X, le 4 prairial, que la commission administrative des hospices lui permit de faire ses leçons officielles de clinique chirurgicale dans son cher hôpital de la Charité.

Boyer était en effet, depuis plusieurs années, professeur de clinique externe à l'École de santé de Paris. Il avait commencé par y professer la *médecine opératoire;* nommé à cette chaire le 14 frimaire an III, concurremment avec Sabatier, il devait faire son cours de vendémiaire à germinal et seulement de deux jours l'un; mais, pour répondre au vœu exprimé par le

gouvernement, il faisait ses leçons chaque jour de la décade, à l'exception du décadi et du quintidi.

Cet enseignement, toutefois, n'était pas celui qui lui convenait le mieux, aussi il ne garda pas longtemps cette chaire; il avait commencé son cours en pluviôse, le 15 thermidor suivant il fut nommé à la chaire de *clinique externe*.

Boyer était parfaitement en mesure de dispenser un enseignement de cette nature; sa jeunesse s'était passée à enseigner l'anatomie, la meilleure des préparations pour l'exercice de la chirurgie, si l'on y joint la fréquentation des hôpitaux; son âge mûr allait ainsi être consacré à l'enseignement de la chirurgie. Mais avant de dire comment Boyer se montra dans cette partie de sa carrière, j'ai besoin de le reprendre comme anatomiste.

A l'époque où Boyer composa son grand *Traité d'anatomie*, c'est-à-dire de l'an V à l'an VIII, deux écoles se trouvaient en quelque sorte en présence et se disputaient la prééminence : l'une qui avait eu pour chef Desault et qui allait avoir pour interprète le fidèle, le minutieux Gavard; l'autre qui avait eu pour fondateurs Haller, Sœmmering, Vicq-d'Azyr, et qui allait se recruter de l'ingénieux, du séduisant Bichat.

La première, qu'on aurait pu appeler l'école *anatomique chirurgicale*, voulait qu'on s'en tînt uniquement et exclusivement à la simple et pure description des conditions matérielles des organes; qu'on n'exigeât de l'anatomiste que deux qualités personnelles : de l'attention et de la patience. Ne tenant aucun compte de la destination des organes, de leur aptitude

physiologique, elle ne voyait dans l'organisme humain que des parties molles et des parties dures, des cavités et des canaux, des boîtes et des cylindres; elle n'apercevait dans les organes que des faces, des angles et des bords, et décrivait avec un égal soin tous ces accidents, sans autre considération que celle de leurs rapports avec les faces, les bords, les angles, les enfoncements et les saillies des parties voisines ou contiguës.

L'autre école, au contraire, ne séparait jamais l'examen des fonctions de la description des parties; elle déclarait qu'une chaîne indissoluble lie les travaux de l'anatomiste aux recherches du physiologiste et aux observations du médecin.

L'école de Desault était fière de la réalité et de la stabilité de ses connaissances; elle ne sortait point de la matière, et par cela même elle ne craignait pas de s'égarer; n'ayant et ne voulant avoir dans son domaine que les dépouilles de la mort, elle soutenait que l'anatomie ainsi comprise est bien à elle seule une science d'autant plus susceptible de progrès, que chaque génération apporte un supplément de notions à la somme des connaissances déjà acquises, science enfin d'autant plus précieuse qu'elle tire d'elle-même son mérite, et que pour être estimée elle n'a pas besoin des ornements du langage et du style.

L'école de Haller et de Bichat soutenait, de son côté, qu'il ne faut pas séparer l'esprit de la matière; que, loin de s'attacher à cette éternelle et stérile contemplation de la mort, il faut chercher dans ces restes inanimés le souffle de la vie, et partir de l'idée pour arriver à la véritable notion de l'édifice humain; que

considérer ainsi les organes dans leurs seules conditions matérielles, c'est fermer les yeux à la lumière, c'est-à-dire à la science.

On doit prévoir quelle était de ces deux écoles celle que Boyer avait suivie. Le milieu dans lequel nous avons vécu, les premières impressions que nous avons reçues, les événements que nous avons traversés, et puis enfin notre nature propre, sont autant de circonstances qui, à notre insu, nous portent à adopter telles idées, telles manières de penser plutôt que telles autres.

Boyer, naturellement calme, attentif et patient, privé de cette première culture de l'esprit qui, en élevant l'intelligence, la dispose aux grandes conceptions, Boyer, dis-je, a dû instinctivement se tourner vers un genre d'enseignement qu'il trouvait naturellement à sa portée, et dont il reconnaissait l'utilité immédiate. C'est donc à l'école de Desault qu'il s'attacha de préférence, et pour n'en jamais sortir : aussi disait-il que la reconnaissance et la vérité lui faisaient un devoir de déclarer que c'était dans les leçons de cet homme célèbre, enlevé trop tôt à l'humanité et à la chirurgie, qu'il avait puisé la partie méthodique de son ouvrage.

Méthode fort simple, du reste, car dès les premières pages Boyer prend le squelette humain pour en énumérer et en décrire toutes les pièces, en commençant, comme de coutume, par le classique *frontal* ou *coronal*. Et, il faut bien le reconnaître, nous avons tous suivi cette méthode, qui, après tout, est celle qui convient le mieux aux commençants. Aussi, et malgré les éloquentes protestations de Bichat,

qui s'écriait que la nature ainsi considérée est repoussante, et que de telles méthodes tuent le génie sans soulager la mémoire; de Bichat, qui soutenait que si Desault eût vécu, il aurait brisé lui-même l'autel qu'il avait élevé; malgré, dis-je, ces éloquentes protestations, c'est toujours la méthode de Boyer qu'on suit d'abord dans nos écoles, ce sont toujours ces classiques divisions qu'on adopte : l'*ostéologie* d'abord, puis la *myologie*, etc., pour finir par la *splanchnologie*.

Mais il faut dire que Boyer avait exagéré jusqu'aux défauts de son école : on l'a vu prétendre que toute recherche, toute élégance, toute élévation de style est un *contre-sens* dans les sciences! Que pour lui; renfermé dans l'enceinte des amphithéâtres, livré aux occupations les plus pénibles et souvent les plus dégoûtantes, il ne pouvait avoir d'autres prétentions que de dire des choses vraies et utiles, sans s'inquiéter des formes de son langage.

Son but a été atteint : il n'a rien omis, rien négligé, il a pu donner à son livre le titre de *Traité complet d'anatomie*. Mais qu'en est-il résulté? C'est que le premier ouvrage qui a suivi le sien, le dépassant en faits de détails, a été par cela même plus complet, et par cela même préféré.

C'est le sort inévitable de tout livre de science qui n'a d'autre mérite que celui d'être exact et complet; comme la science marche toujours, ces livres ne sont exacts et complets qu'un moment, à moins que leurs auteurs, par un travail de chaque jour, ne continuent à pousser incessamment ce rocher pour en augmenter indéfiniment la masse. Ainsi a fait Boyer, qui, pen-

dant vingt années et dans quatre éditions successives, a su tenir son ouvrage au complet, et le vivifier en quelque sorte par de continuelles additions; mais dès qu'il s'est reposé, un autre est venu qui lui a ravi le fruit de ses veilles, et l'on a pu dire de son livre : *il a vieilli !*

Mais il est temps de reprendre Boyer dans son enseignement de la chirurgie.

Boyer était alors dans toute la force de l'âge et dans la plénitude de son talent; personne n'aurait pu lui disputer la palme. L'Académie royale de chirurgie avait cessé depuis longtemps d'exister; une mort soudaine venait de lui enlever ses deux maîtres, Desault et Chopart. Restaient Pelletan et Sabatier; mais le premier semblait ne chercher sa gloire que dans l'art de bien dire, et le second était arrivé à l'âge où il pouvait se reposer dans la sienne. On comptait encore Lassus et Lallement; mais autant celui-ci se laissait séduire par le charme des lettres, autant l'autre semblait se plaire dans une oiseuse érudition. Quant à Deschamps et à Giraud, on ne pouvait que rendre justice à leur honnête et très-estimable capacité. Un seul aurait pu peut-être lutter avec Boyer, sinon par le savoir, du moins par le zèle et l'habileté : c'était Antoine Dubois; mais une expédition à la fois scientifique et guerrière l'avait d'abord entraîné loin de son pays, et déjà il préludait aux études qui, dans une autre partie de l'art, devaient élever si haut sa renommée [1].

[1] M. Roux a tracé un admirable parallèle de Boyer et d'Antoine Dubois; c'est un morceau traité de main de maître, sauf ce qui a trait au prétendu goût de Dubois pour les voyages lointains; il n'y a

Boyer était donc seul en mesure de suffire aux exigences d'un enseignement à la fois théorique et pratique. Je ne dirai pas qu'il tenait le sceptre de la chirurgie, car il n'avait rien de ce qu'il faut pour tenir un sceptre : ni les manières imposantes, ni le ton impérieux, ni le despotisme des procédés, ni l'absolutisme des doctrines, mais je dirais volontiers que, comme Atlas, il semblait porter le monde chirurgical sur ses épaules.

On le voyait mener de front, et chaque jour, quatre genres différents d'enseignement : l'*anatomie*, dont je viens de parler, la *médecine opératoire*, la *pathologie externe*, et la *clinique chirurgicale*.

Je reviendrai plus tard sur les leçons de clinique, et

pas un détail qui ne soit de la plus grande exactitude; je vais le reproduire ici, malgré son étendue :

« Boyer et Dubois étaient tout à fait contemporains d'âge, et pendant les premières années de leur séjour à Paris, ils avaient dû être assis sur les mêmes bancs; seulement l'un, c'était Dubois, avait été formé surtout par Pelletan, l'autre, Boyer, était plus particulièrement élève de Desault. Originaires de deux contrées de la France limitrophes, mais un peu différentes par l'esprit et le caractère de leurs habitants, on pouvait remarquer chez eux les deux nuances qui distinguaient l'une de l'autre ces deux contrées. Il y avait cela aussi de commun entre eux, que, nés de parents presque pauvres, ils avaient eu à gagner les faveurs de la fortune. Autre circonstance qui les rapproche pour le bonheur de nos devanciers, Dubois et Boyer ont vécu longtemps, l'un a précédé l'autre dans la tombe de quelques années seulement; beaucoup de générations ont pu entendre leurs leçons et s'éclairer de leur vaste expérience; c'étaient deux renommées tout à fait égales : l'une cependant, celle de Dubois, paraît un peu plus populaire que l'autre, mais elles étaient comme entées sur deux talents et comme annexées à deux caractères qui avaient chacun sa physionomie propre.

« Il y avait chez Dubois plus d'art que de science profonde; mais

je n'ai qu'un mot à dire sur le cours de médecine opératoire. Ce n'était plus de sa part un enseignement officiel, c'était un cours particulier, beaucoup moins suivi que celui de pathologie externe, mais très-fructueux pour ceux qui ne tenaient ni à une diction choisie ni à l'élégance des manœuvres : l'utilité en était si bien reconnue, qu'on s'accordait à dire que, pour qui l'avait bien suivi, il était impossible de ne pas savoir à fond la médecine opératoire; mais pour cela il fallait, en quelque sorte, s'attacher au joug même du professeur, et le suivre pas à pas dans ce rude sillon qu'il creusait chaque jour.

Quant au cours de pathologie externe, c'était le plus estimé et le plus suivi de l'époque, et sa vogue a

avec de l'élan, un certain penchant à innover, et aussi du piquant, de l'originalité, pour ne pas dire de la singularité dans les vues et dans la manière de faire. Boyer était plus compassé, plus méthodique, et possédait une science peut-être un peu péniblement acquise, mais éminemment utile et profitable aux autres; dans toutes ses actions chirurgicales, Boyer était l'homme classique par excellence, comme il était réglé dans sa manière de vivre; Dubois se plaisait dans l'imprévu, il avait plus d'instantanéité en pratique, comme il aurait peut-être aimé un peu la vie aventureuse, témoin l'empressement qu'il mit et le plaisir qu'il eut (plaisir très-modéré) à faire partie de l'expédition d'Égypte avec l'homme qui devait être un jour Napoléon; tandis que Boyer suivit avec quelque regret (c'est vrai), dans la campagne de Prusse, l'empereur dont il était devenu le premier chirurgien. C'est qu'en effet cela devait interrompre sa vie d'études et de labeur. Dubois, fort enclin à la liberté, à l'indépendance en toutes choses, était presque sans souci de l'avenir pour la science; Boyer, plus calme et plus attaché à la glèbe, était plutôt l'homme d'Horace,

Ille gravem duro terram qui vertit aratro.

Plus que Dubois, il avait dû se dire à lui-même, sans avoir jamais eu l'orgueil de le dire aux autres : *Non omnis moriar.*

duré plus de quinze ans; c'était aussi le plus exactement rétribué et le plus fructueux pour le professeur.

Je demande pardon de l'expression, qui d'ailleurs n'aurait pas offensé Boyer, mais il considérait lui-même ses leçons comme une marchandise de si bon aloi et si bien acquise, qu'il ne se faisait aucun scrupule d'en surveiller lui-même la vente, et il ne croyait pas du tout se compromettre, lui professeur déjà rétribué par l'État, en présidant à la perception du droit imposé à chaque auditeur.

Chacun savait, du reste, qu'il y avait dans son amphithéâtre bon nombre de pauvres élèves qui s'y étaient glissés par contrebande; on les lui dénonçait même parfois : « Bah! disait Boyer, fermons les yeux, je n'ai jamais fait autrement moi-même quand j'étais jeune! »

Que de générations ont suivi ces mémorables leçons de pathologie externe! Presque tous rédigeaient des cahiers; Boyer était bien aise de voir et d'entendre courir toutes ces plumes sur le papier. Parmi tous ces jeunes écrivains, il en était un qui avait plus particulièrement fixé son attention, et qui lui plaisait par la vivacité de ses manières et son remarquable talent de rédaction: c'était Richerand, dont les écrits devaient avoir plus tard tant d'éclat et de retentissement.

Fidèle auditeur de Boyer, Richerand avait très-exactement, et pendant plusieurs années recueilli tout ce qui était sorti de la bouche de son maître; il avait même donné à ses savantes leçons une élégance, une

précision, une clarté qui sans lui peut-être leur auraient manqué.

Boyer s'en applaudissait, et quand il avait besoin de revenir sur certaines parties de son enseignement, c'était aux cahiers de Richerand qu'il avait recours.

Mais ce trésor que possédait Richerand, et auquel lui-même avait donné tant de prix, devait-il rester à jamais stérile entre ses mains? Ne lui serait-il pas permis d'en doter le public? C'était là ce que se demandait Richerand, et comme il avait rédigé avec beaucoup de soin tout ce qui concernait les maladies des os, il conçut le projet d'en faire l'objet d'une première publication, sous le titre de : *Leçons du citoyen Boyer sur les maladies des os.*

Bien que flatté de voir son nom en tête d'un livre qui ne pouvait que lui faire honneur, Boyer n'y avait consenti qu'à regret; il trouvait que le temps de publier ses travaux en chirurgie n'était pas encore venu, et il se voyait avec peine privé de quelques avantages matériels.

Sans doute, Boyer aurait pu se contenter de l'imprescriptible honneur d'avoir dicté ces belles pages; d'autant que si dans les autres sciences la gloire d'avoir attaché son nom à quelque découverte utile est déjà par elle-même ce qu'il y a de plus précieux et de plus désirable, cette gloire est bien plus précieuse et plus désirable encore dans un art comme le nôtre, puisque, même entre les mains de ses ravisseurs, ce n'est que par des bienfaits qu'elle se révèle, et que plus elle se disperse, plus elle fait bénir le nom de ceux qui l'ont acquise. Mais il ne faut pas oublier

que Boyer, né de parents pauvres, élevé à l'école du malheur, avait payé assez cher l'acquisition de cette science, pour qu'il lui fût permis de s'en réserver à la fois l'honneur et le profit.

Combien de veilles, en effet ! que de travaux ! Que de privations, que d'amertumes n'avait-il pas supportées pour arriver à la possession de ce trésor ! Les honneurs, du reste, allaient lui arriver sans qu'il fît un pas pour les aller chercher.

Professeur à l'École de santé depuis sa fondation, il dut, pour accomplir une formalité désormais requise, soutenir une thèse pour le *doctorat*. Ses collègues, extraordinairement convoqués, s'empressèrent de venir recevoir de lui ce qu'ils appelaient une leçon ; de sorte que contrairement aux désirs de toute sa vie, au lieu de prendre le grade de maître en chirurgie de la ville de Paris, il dut recevoir le bonnet de docteur.

Mais à l'époque où nous voici arrivés, Boyer était bien et dûment reconnu comme l'un des plus grands maîtres en cette science et cet art de chirurgie qui avait été l'objet de toutes ses études, et c'est ce qu'avait parfaitement compris l'empereur Napoléon, quand il l'attacha à sa personne en qualité de premier chirurgien.

On sait que c'est sur la présentation de Corvisart, premier médecin, que Boyer fut promu à cette place, en messidor an XII.

C'était un choix auquel tout le monde dut applaudir, et Corvisart tout le premier, car il s'associait ainsi le plus savant et le plus modeste des chirurgiens de l'époque ; circonstance heureuse et qu'il avait saisie,

dit-on, avec empressement, bien assuré qu'il était de ne jamais trouver près de son auguste client l'esprit dominateur d'un Maréchal ou d'un Lamartinière.

L'empereur venait donc de recevoir de la main de Corvisart l'homme qui, par ses travaux, s'était véritablement placé à la tête de la chirurgie française ; mais jamais peut-être deux natures aussi dissemblables, aussi opposées, ne s'étaient trouvées réunies. Boyer, homme tempéré par excellence, méthodique, sage, régulier, devait se trouver étrangement déconcerté en présence de ce vaste et hasardeux génie, habitué à jouer avec les plus grands événements et avec sa propre fortune ; mais Boyer avait au plus haut degré les deux qualités que l'empereur estimait par-dessus tout, il était intègre et laborieux : aussi lorsque la victoire permit à Napoléon de répandre ses munificences aussi bien sur les officiers de sa maison que sur ses compagnons d'armes, il n'eut garde d'oublier son premier chirurgien ; il lui accorda le titre de baron de l'empire et il le gratifia d'une dotation sur les provinces conquises.

Boyer cependant eut à remplir quelques devoirs personnels qui durent singulièrement déranger ses habitudes : ainsi en 1806 et en 1807, il lui fallut accompagner l'empereur dans les deux campagnes de la guerre de Prusse; un peu plus tard il dut faire un voyage en Espagne. Le maréchal Suchet, duc d'Albuféra, devait subir une opération, et l'empereur avait désiré qu'elle fût pratiquée par son premier chirurgien. Ce furent là les seules excursions militaires de Boyer. La guerre était un métier tout à fait en opposition avec

ses goûts ; le spectacle des champs de bataille l'avait impressionné douloureusement ; ces effroyables tueries d'hommes l'avaient rempli d'épouvante ; il rendait justice à l'habileté et au courage de nos chirurgiens d'armée, mais il avouait que, pour lui, homme tranquille et pacifique, cette manière d'exercer son art ne lui allait pas du tout. Ce fut donc avec joie qu'il reçut de son belliqueux client la permission de reprendre à l'hôpital de la Charité ses leçons de *clinique chirurgicale*, qu'il avait été forcé d'interrompre, et c'est là, c'est dans ce dernier enseignement que je vais le suivre de nouveau.

Ces leçons de clinique externe avaient lieu chaque jour, immédiatement après la visite des malades.

C'étaient bien encore des leçons de pathologie chirurgicale, mais non plus dans l'ordre abstrait et didactique que comporte un enseignement purement oral ; c'étaient des leçons réalisées en quelque sorte au chevet de chaque malade, avec tout ce qu'il y a d'imprévu et d'accidenté dans la vie pathologique, mais aussi avec ce qu'il y a de vrai, de saisissant, de palpitant. Leçons, il faut le dire, bien autrement fortes, bien autrement profitables que celles qui tombent du haut d'une chaire, quel que soit d'ailleurs le talent du professeur.

Cet enseignement d'hôpital convenait merveilleusement à Boyer, et l'on pourrait dire que dans le grand nombre de qualités requises pour le professorat, il ne lui manquait que celles dont peut se passer le professeur de clinique ; il n'y avait pas jusqu'à ses défauts qui ne fussent non-seulement supportables, mais en

quelque sorte de mise dans un pareil enseignement. D'ailleurs, Boyer se connaissait et n'aurait jamais voulu forcer son naturel.

Sa parole était lente et monotone, mais elle n'était ni difficile, ni embarrassée, ni surtout hésitante; il avait un accent très-prononcé et très-peu agréable, c'était celui de sa province, et cet accent était tout aussi marqué, tout aussi caractéristique dans les dernières années de sa vie que s'il était arrivé la veille des montagnes de la Corrèze : ceci toutefois ne l'empêchait pas d'exposer de la manière, sinon la plus concise et la plus élégante, du moins de la manière la plus claire et la plus complète, les sujets qu'il avait à traiter.

Cette parole un peu lourde suivait et représentait très-exactement le développement et le cours de ses idées; si elle n'avait pas les avantages de l'improvisation, elle n'en avait pas non plus les dangers. Il ne fallait pas s'attendre à ce puissant intérêt qu'excitent les grands orateurs quand ils nous font assister, pour ainsi dire, à l'éclosion de leurs idées; mais Boyer, toujours sûr de lui-même, toujours en mesure de suppléer à l'invention par les ressources d'une riche et inépuisable mémoire, déroulait méthodiquement et clairement le fil de ses idées, et cela sans jamais jeter ses auditeurs dans les perplexités que causent parfois les plus beaux talents. C'était, en un mot, le génie de la science et non le génie de l'art [1].

[1] M. Malgaigne a cherché à caractériser en peu de mots le genre d'éloquence de Boyer, mais je trouve qu'à ce point de vue il ne l'a pas jugé assez favorablement :

« Comme professeur, dit-il, Boyer ne s'élevait pas au-dessus d'une

Mais maintenant on pourrait se demander si le chirurgien, pour être complet et parfait, ne doit pas être tout à la fois un maître en l'*art* et un maître en la *science* de chirurgie, s'il ne doit pas aussi posséder ce genre de talent qui tient essentiellement à l'individu qui, né du génie de chacun, brille, décline et meurt avec lui; un de ces talents enfin tout personnels, que leurs possesseurs emportent avec eux dans la tombe, et dont la plus haute expression pour nous doit se montrer dans l'art de pratiquer les *opérations chirurgicales*.

Ceci me conduit à examiner si Boyer possédait véritablement ce grand art, et jusqu'à quel point il le possédait. Avant de répondre à cette question, il y a encore une distinction à faire, c'est que, même dans cet art

« honorable médiocrité; il avait la parole lente, mais correcte, un « débit froid et peu animé, mais une grande clarté d'exposition. « D'ailleurs il avait adopté une méthode uniforme dans ses descrip- « tions, qui, en excluant l'éclat, venait au secours des plus humbles « intelligences. Jamais d'écarts, jamais de digressions; aussi, ayant « sa matière réglée avec une rigueur presque mathématique, son cours « de pathologie, par exemple, avait son terme assigné à jour fixe. »

Mais d'abord l'expression d'honorable médiocrité ne convient pas; je viens de montrer que ce n'était pas de la médiocrité, encore moins de la vulgarité. Tous ces vieux professeurs de l'an III avaient un cachet d'originalité qui intéressait les auditeurs et qui ne ressemblait en rien à de la médiocrité; maintenant cette régularité de description, cette sobriété de digressions ou d'écarts, ce n'était pas dans son enseignement oral que Boyer les apportait, mais dans ses écrits, et particulièrement dans son *Traité d'anatomie;* il y a là, en effet, cette monotonie, cette régularité dont parle M. Malgaigne; mais dans son enseignement, dans ses leçons cliniques, rien n'était plus fréquent, au contraire, que les digressions, les récits et même les anecdotes; ces anecdotes n'étaient pas, toutefois comme dans les examens à l'école, étrangères au sujet, étrangères même à la science, c'étaient des observations chirurgicales ayant trait au sujet de la leçon et puisées dans sa pratique.

de pratiquer des opérations, il faut faire la part de ce qui paraît *inné* et la part de ce qui est *acquis*. Chez les uns, en effet, on reconnaît tout d'abord les inspirations d'un génie créateur, ils semblent savoir d'instinct et les procédés les plus hardis et les manœuvres les plus délicates; sont-ils en face d'événements tout à fait exceptionnels, en dehors de tout ce qui est connu, on les voit improviser des opérations toutes nouvelles, des procédés, des méthodes dont personne jusque-là n'avait eu la moindre idée.

Chez les autres, au contraire, tout est le produit de l'étude et de la réflexion; ils pratiquent avec adresse, avec sûreté de grandes et difficiles opérations, mais c'est en suivant des règles déjà établies, des principes qui leur ont été transmis, enseignés; ils sont en un mot *classiques*, et trop souvent ennemis de toute innovation.

J'ai à peine besoin de dire que Boyer appartenait à ce dernier ordre de praticiens. Sage, prudent, réservé, fort de ses longues études, confiant dans l'expérience de ses maîtres, Boyer s'attachait à marcher sur leurs pas, et à se conformer aux règles établies : aussi n'a-t-il créé, en médecine opératoire, aucune méthode véritablement importante, n'a-t-il attaché son nom à aucun procédé nouveau; seulement, et il faut s'empresser de le reconnaître, il en a modifié quelques-uns de la manière la plus heureuse, et son bon jugement lui faisait discerner entre plusieurs procédés celui qui promettait le plus de chances de succès. Ainsi on lui doit d'avoir fait définitivement prévaloir la méthode par incision dans l'opération de la *fistule à l'anus*, d'avoir

généralisé l'emploi des injections irritantes dans l'opération de l'*hydrocèle;* il a perfectionné la méthode d'extension continue dans le traitement des *fractures*, et comme il était bon observateur, il excellait dans cet art du diagnostic suprême qui consiste à déterminer au moment même d'une opération si définitivement il faut ou non la pratiquer.

Mais tout cela, je le répète, ne suffit pas pour constituer le *génie opératoire*, génie tout spécial, qui est un don de la nature, et qui parfois se révèle chez les chirurgiens privés d'ailleurs de toute éducation, de toute culture d'esprit. Génie providentiel qui, au milieu même d'une opération et à travers les plus grands dangers, illumine tout à coup l'esprit du chirurgien et lui fait trouver des ressources inespérées.

Ce génie donc manquait à Boyer; il lui fallait des routes ouvertes et suivies, mais il y marchait avec une véritable supériorité, il y montrait les allures d'un maître. Et comme avant tout il était humain et compatissant, ce qui le préoccupait tout d'abord et exclusivement, c'était le salut du malade : aussi opérait-il sans trop s'inquiéter de faire suivre de point en point aux élèves toutes les phases de l'opération, sauf à leur en expliquer ensuite la marche, les incidents et l'issue; et alors il était d'autant plus fondé à leur rappeler les règles établies par les grands maîtres que lui-même les avait scrupuleusement suivies.

Il avait du reste cette sûreté de la main, cette dextérité indispensable pour bien opérer, et en même temps cette fermeté d'esprit et ce sang-froid qui caractérisent les bons opérateurs.

Il ne paraissait pas viser à l'élégance, ni dans la manœuvre des instruments, ni dans les pansements; il ne tenait pas non plus à la richesse et à la perfection des instruments. Son arsenal était fort simple. Deux ou trois bistouris de forme antique, dont les lames presque entièrement usées par de nombreux repassages attestaient les longs services; une petite sonde conique, réservée pour les rétrécissements difficiles à franchir, et dont nul autre que lui peut-être n'aurait pu se servir; puis le fameux lithotome, qui des mains du frère Côme avait passé dans les siennes : c'étaient là ses armes de prédilection, et comme de vieux serviteurs dont il ne voulait pas se séparer.

Disons enfin que pour que Boyer se décidât à pratiquer une opération grave, il fallait qu'elle fût non-seulement parfaitement indiquée, mais reconnue indispensable; et comme il n'avait jamais donné dans l'intempérance opératoire de la plupart des jeunes chirurgiens, il n'avait pas eu à se modérer avec les années[1].

[1] Boyer, comme opérateur, a été apprécié par M. Malgaigne à peu près comme je viens de le faire; je n'ai guère pour moi ici que l'antériorité.

« Une extrême régularité, dit M. Malgaigne, distinguait l'opérateur; froid, calme, impassible, il procédait avec lenteur, s'attachant à l'application constante et rigoureuse des préceptes posés avant lui, aussi attentif aux minuties du pansement qu'aux manœuvres les plus capitales de l'opération, exact et ponctuel en toutes choses.

« Là encore il ne cherchait pas le brillant, mais l'utile; seulement il ne s'apercevait pas assez peut-être que le respect trop absolu des règles touche parfois à la servilité (je me permettrai de faire remarquer ici qu'en fait d'opérations chirurgicales, la servilité n'a rien de blâmable, qu'elle n'abaisse pas celui qui s'y soumet; le danger est plutôt

Ici se termine ce que j'avais à dire aussi bien sur la pratique chirurgicale de Boyer que sur son enseignement; j'arrive maintenant à des travaux d'un autre ordre.

Boyer était déjà d'un âge assez avancé, qu'il n'avait encore rien publié d'important en chirurgie, sauf le mémoire sur les aiguilles, lorsque vers la fin de 1811 il entreprit de réunir en un corps de doctrine les résultats de toutes ses études et de sa longue expérience; de

de s'en affranchir; mais laissons de nouveau parler M. Malgaigne).

« Boyer, dit-il, était de ces esprits prudents et circonspects comme il s'en rencontre dans toutes les directions de l'esprit humain, dans les sciences, dans les arts, dans la politique; amis de l'ordre et de l'autorité, plus frappé du danger des innovations que des bienfaits qu'elles peuvent produire, utiles défenseurs des traditions, mais quelquefois aussi poussant l'amour du repos jusqu'à l'immobilité. »

Ces derniers mots sont de trop; non, ce n'était pas l'amour du repos qui inspirait à Boyer cette répugnance contre les opérations de fraîche date, c'était le danger qu'elles pouvaient faire courir à ses malades; le repos pesait, au contraire, à ce laborieux chirurgien, mais il redoutait l'agitation dont les malades, après tout, finissent par payer les frais, et de même pour les opérations dites de complaisance, il s'y refusait absolument, et en cela il était tout l'opposé de son gendre, qui était ravi d'avoir à en pratiquer; Boyer ne comprenait pas qu'on fît courir à un malade les chances d'une opération qui, à la rigueur, n'était pas nécessaire, soit par exemple, pour le débarrasser d'une infirmité avec laquelle il pouvait parfaitement vivre, soit pour recommencer une opération maladroitement pratiquée. Je le répète, Boyer était inflexible sur ce point, même quand c'était le malade qui le suppliait de l'opérer; il répondait alors par un de ces mots pleins de bonhomie et de familiarité. On sait que dans les dernières années de sa vie, Boyer avait un larmoiement continuel par suite d'une éraillure de la paupière; or, lorsque dans le cours de sa visite à l'hôpital, un malade venait à lui montrer une de ces infirmités dont je viens de parler, et lui demandait si on ne pourrait pas l'en débarrasser : Non, mon ami, répondait-il en essuyant sa paupière avec le bout de ses doigts; c'est comme mon œil; il faut vivre avec cela.

rédiger enfin ce grand ouvrage qui devait mettre le comble à sa réputation.

Les cinq premiers volumes parurent en 1814 ; Boyer avait atteint sa cinquante-septième année quand il se décida à livrer ainsi à l'impression ces immenses matériaux qui, depuis si longtemps, faisaient la base de ses cours de pathologie externe, de médecine opératoire et de clinique chirurgicale. Il fit tout le contraire de ce qui se passe souvent de nos jours, où de jeunes chirurgiens, à peine sortis des écoles, débutent, pour se répandre dans le monde, par la publication d'un *Traité complet*.

Lorsque Boyer publia les premiers volumes de ce vaste *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*, on ne possédait rien de semblable dans la science ; pour trouver des traités un peu considérables, il fallait remonter au seizième et au dix-septième siècle : c'était la *Grande chirurgie* de Guy de Chauliac, et les *Œuvres* d'Amboise Paré ; puis venaient des travaux dus à des étrangers : les *Œuvres* de Fabrice d'Aquapendente, les *Institutions* de Heister, et l'ouvrage de Benjamin Bell ; ou bien des généralités telles que les *Opuscules et les discussions chirurgicales* de Haller, et les *Aphorismes* de Boerhaave.

En France, des hommes d'un grand mérite avaient publié quelques réputés traités classiques, mais c'étaient des publications incomplètes ou très-abrégées. Les trois volumes de J.-L. Petit étaient devenus insuffisants, et à plus forte raison celui de Hévin. Chopart et Desault n'avaient guère donné que des essais. Restaient la *Pathologie* de Lassus et la *Nosographie* de

Richerand : mais la première ne tirait son mérite que de l'érudition de l'auteur; la seconde, excellente pour la forme, laissait beaucoup à désirer pour le fond.

Quant aux traités spéciaux, aux monographies et aux mémoires, la France en possédait un grand nombre, mais c'était une science confuse et disséminée; sources précieuses qui, pour être consultées avec fruit, exigent des connaissances assez étendues et beaucoup de discernement. De sorte que les jeunes chirurgiens cherchaient en vain un de ces vastes traités où la science tout entière se trouve largement et abondamment exposée, avec tous ses détails, toutes ses acquisitions, toutes ses richesses, et cela dans un ordre simple, méthodique et lumineux.

C'était là une très-regrettable lacune qui aurait pu décourager les plus hardis, mais qui n'était pas au-dessus des forces de Boyer. Indépendamment d'une érudition immense et d'une longue pratique, il avait les qualités personnelles nécessaires pour mener à bien une aussi grande entreprise : un esprit juste, droit et sagement observateur, un caractère tenace, une volonté forte, une vie réglée, l'amour de la retraite et la passion du travail.

Le plan qu'il suivit était d'ailleurs fort simple. Il l'appelle *anatomique*, mais il aurait dû plutôt l'appeler *topographique :* car, sans tenir aucun compte de la nature et de l'arrangement des tissus, ni même de la disposition des organes, il traite d'abord des maladies qui peuvent se montrer dans toutes les régions du corps, et en intéresser tous les organes; puis, et dans un second ordre, il passe tout simplement des maladies

de la tête à celles du cou, de celles du cou à celles de la poitrine, etc., en allant ainsi de haut en bas.

On n'attend pas de moi que j'entre ici dans l'analyse détaillée de ce grand ouvrage. Boyer pensait en donner une idée suffisante en disant qu'il n'avait eu d'autre but, en le publiant, que de dispenser les élèves de l'obligation d'aller puiser dans un grand nombre d'ouvrages des connaissances faciles à acquérir quand on les trouve dans un seul traité. Ajoutant qu'il n'avait pas la prétention de donner une chirurgie nouvelle; qu'ayant trouvé cette science toute faite, il la donnait telle que ses devanciers la lui avaient livrée.

Boyer faisait preuve de modestie, mais on va voir qu'il accordait trop au passé, pas assez au présent, et qu'il ne laissait presque rien à l'avenir.

Sans doute la chirurgie est une science définitivement constituée, et elle a cet immense avantage sur la médecine, que personne n'oserait s'arroger la prétention d'en changer les fondements, et de la mettre en question; comme ensemble de faits, de notions et de règles, elle se soutient par sa propre masse, *mole sua stat;* elle est à l'abri des révolutions si fréquentes en médecine, et ce n'est pas dans ses écoles qu'on verrait un praticien, suivi d'un petit groupe d'élèves, déclarer qu'il va mettre à néant tous les travaux de ses prédécesseurs; que jusqu'à lui personne n'a su ni observer, ni raisonner, et qu'il va refaire la science! Mais Boyer allait certainement trop loin quand il disait que c'était à peine s'il restait à faire quelque chose en chirurgie; que cette science était à peu près arrivée à son plus haut

degré de perfection ; que tout était découvert, inventé, connu : causes des maladies, nature, signes, traitements, opérations, appareils, instruments, etc., et cela grâce aux travaux de l'Académie royale de chirurgie et à ceux des hommes qu'avait formés cette célèbre Société [1].

C'est que c'était là sa grande, sa seule école à lui-même ; école à jamais célèbre, qui n'avait été en effet

1 Les principes fondamentaux de la chirurgie ancienne n'ont pas, il est vrai, subi de changement, et pourtant cet art est bien loin d'être resté stationnaire même depuis Boyer. Il n'a point été transformé par des révolutions, mais il s'est accru par de nombreuses acquisitions ; tantôt ce sont les découvertes de l'anatomie, de la physiologie, de la physique même, qui ont permis d'établir des principes nouveaux ; tantôt on a fait des applications très-heureuses des règles anciennes à des maladies ou à des opérations qui paraissaient devoir s'y soustraire. Boyer, en voyant naître la lithotritie et la staphyloraphie, avait dû commencer à douter, vers la fin de sa carrière, de l'exactitude de cette phrase qu'il écrivait avec tant de confiance dans la préface de son livre : « Cultivée dans presque tous les temps avec plus ou moins de soins et de succès, la chirurgie a fait de nos jours les plus grands progrès, et semble avoir atteint, ou peu s'en faut, le plus haut degré de perfection dont elle paraisse susceptible. »

Comme cette illusion eût vite achevé de s'envoler, s'il eût pu assister pendant quelques années encore au rapide développement que prenait cet art qu'il avait tant aimé ! Au lieu des attelles de bois, des bandelettes de Scultet et du séjour forcé au lit pour le traitement des fractures, il eût vu la méthode inamovible se répandre dans les camps et dans les hôpitaux ; les kystes de l'ovaire, abandonnés de son temps à leur terminaison naturelle, guéris aujourd'hui par l'injection de la teinture d'iode, ou même enlevés avec une hardiesse voisine de la témérité ; les fistules vésico-vaginales, dégoûtante infirmité avec laquelle il fallait se résoudre à traîner une triste existence, fermées de nos jours par une simple suture ; il eût vu l'hydrophthalmie, jusque-là réputée incurable, céder à une seule injection iodée ; le strabisme détruit par la section des muscles de l'œil ; ces terribles polypes naso-pharyngiens, qui accomplissaient leur œuvre de destruction sans qu'on pût les atteindre au

composée que de maîtres et qui avait eu pour auditoire le monde savant tout entier. C'étaient là de nobles souvenirs dont Boyer était plein; aussi n'a-t-il eu d'autre ambition que de suivre de loin ce brillant cortége si glorieusement inauguré par Maréchal, J.-L. Petit et Lapeyronie; son livre tout entier semble avoir été composé pour glorifier ces hommes illustres. C'est comme un vaste théâtre où nous les voyons successivement

fond des cavités profondes qui leur donnent insertion, désormais mis à nu et détruits sur place grâce à l'incision du voile du palais ou même à l'ablation d'un maxillaire supérieur; les résections remplaçant avec avantage les amputations dans un très-grand nombre de cas; les opérations sous-cutanées; l'ophthalmoscope et le laryngoscope éclairant les parties inaccessibles de l'œil et du larynx, et enfin l'anesthésie, cet immense bienfait digne de l'éternelle reconnaissance des hommes, supprimant la douleur dans les opérations chirurgicales.

Quelle eût été surtout la surprise de Boyer en voyant l'opération de l'anévrysme, qu'il avait perfectionnée lui-même, qu'il avait exposée avec tant de détails et tant de soins, et reléguée maintenant parmi les méthodes dont on connaît à peine les noms, et détrônée non plus par les ligatures d'Anel et de Brasdor, mais par la simple compression du vaisseau dilaté! Et cette opération de la taille latéralisée, dont il avait fallu dérober le secret par une supercherie, que les maîtres de l'art parvenaient seuls à pratiquer convenablement après de longs exercices, à laquelle Boyer avait donné une précision mathématique, la voilà bientôt délaissée, non plus pour la lithotritie rivale qui lui laissait encore un assez vaste champ où elle régnait sans conteste, mais pour une autre espèce de taille simple, prompte, facile comme tout ce qui s'exécute à ciel ouvert, et à l'aide de laquelle on peut extraire les plus volumineux calculs : la taille prérectale.

Bien d'autres exemples pourraient être cités qui prouveraient aisément que toutes les parties de la chirurgie sont loin d'être restées au point où les avait laissées Boyer. Chaque jour est témoin de nouveaux progrès dans cet art, et, quelle que soit la perfection à laquelle le conduisent nos contemporains, nous avons le ferme espoir que les âges suivants nous dépasseront encore.

figurer : c'est Ledran et Foubert qui inventent la taille latérale proprement dite ; c'est Daviel qui le premier sait extraire le cristallin et dilater le canal nasal ; c'est Goursault et Pipelet qui jettent de si vives lumières sur le traitement des hernies étranglées ; c'est Morand et Lafaye qui les premiers pratiquent avec sûreté l'amputation des membres dans les articles ; c'est Chopart, à jamais célèbre par son ingénieuse amputation partielle du pied ; c'est Desault qui, en même temps que Hunter, a l'heureuse idée de pratiquer la ligature des artères au-dessus des tumeurs anévrysmales.

Et tant d'autres grands chirurgiens dont il faut que je renonce à énumérer ici les travaux : Bordenave, Lamartinière, Pibrac, Hévin, Brasdor, et leur interprète à tous, le savant, le laborieux, l'éloquent, l'impartial Louis, qui semble couronner ce glorieux édifice !

C'était là, je le répète, la grande et unique école à laquelle Boyer se faisait honneur d'appartenir, et dont il a été le judicieux, le savant, l'incomparable répétiteur.

Ajoutons cependant que Boyer a su enrichir son ouvrage de faits importants. Outre les procédés opératoires dont j'ai parlé, on y trouve de nombreuses observations sur les *maladies des os*, une belle description des *tumeurs fongueuses*, des recherches précieuses sur les *maladies des yeux*. Et qui sait ? Si Boyer eût été moins savant, moins méthodique, moins prudent, il aurait peut-être fait à son tour de nombreuses découvertes ; mais par cela qu'il n'avait jamais voulu suivre que des routes fréquentées, que, nautonier prudent, il n'avait jamais voulu perdre de vue des

rivages connus, il a plutôt perfectionné qu'inventé [1].

Boyer n'était donc pas un de ces hommes qui à eux seuls fondent une école, en faisant, pour

[1] Peut-être ai-je été ici un peu trop réservé ; car, bien que Boyer ne se soit pas signalé par une de ces découvertes éclatantes qui immortalisent leur auteur, on ne saurait, sans manquer à l'équité, méconnaître les progrès dont l'art lui est redevable, et ici nous rappellerons une réflexion pleine de justesse faite par M. Roux dans son *Éloge de Boyer* : « Beaucoup de perfectionnements dont il est l'auteur ne lui sont point attribués parce qu'avec le temps on a perdu le souvenir de leur origine ; beaucoup se sont introduits comme furtivement dans la science et dans la pratique, parce qu'il n'y avait pas du temps de Boyer une presse médicale aussi active que celle de nos jours ; parce qu'on connaissait à peine, et que surtout Boyer ne connaissait pas cet art, si en vogue maintenant et si fâcheux, de donner soudain une grande publicité à toutes les productions de l'esprit, et souvent aux choses les plus minimes. »

J'ai dit plus haut que c'est Boyer qui le premier a bien observé et bien décrit la *fissure à l'anus*. Il est vrai que quelques auteurs anciens avaient entrevu cette maladie ; mais on la confondait généralement, soit avec d'autres affections de l'anus, soit même avec des maladies des voies urinaires (Heverard Home). Lemonnier seul en 1689 avait signalé nettement la fissure. Boyer, après avoir recueilli un grand nombre de faits particuliers, en traça une histoire fidèle à laquelle on n'a guère pu ajouter depuis ; il comprit le rôle du sphincter dans la pathogénie de la fissure, et en déduisit un traitement parfaitement rationnel.

Il est un moyen de diagnostic des tumeurs liquides qui rend chaque jour les plus grands services ; c'est la recherche de la transparence. C'est à Boyer que serait due cette application de la physique, si la mémoire de M. Roux est fidèle. C'est encore lui qui a appelé l'attention sur cette maladie qu'on appelle *crépitation douloureuse des tendons*, et il est le premier qui ait donné une description des tumeurs fongueuses sanguines.

La thérapeutique chirurgicale elle-même lui doit quelques innovations. Sans parler de son procédé d'extraction de la cataracte, et de la dilatation forcée mais graduelle des rétrécissements de l'urètre à l'aide de sa sonde conique, nous rappellerons que Boyer a inventé plusieurs appareils à fractures, dont deux sont encore considérés

ainsi dire, sortir de leur cerveau tout un corps de doctrine et qui ne laissent après eux que des imitateurs; sa gloire à lui est d'un autre ordre : il a su enseigner, puis réunir en un vaste traité, et sous la

comme excellents : l'appareil pour la fracture de la rotule et celui des fractures de la clavicule. Quant à la machine à l'aide de laquelle il pratiquait l'extension continue dans les fractures du fémur, si elle ne tient pas tout ce qu'on en avait espéré, il faut reconnaître que ce genre de fracture présente de grandes difficultés, car tous les appareils qu'on a inventés depuis n'ont pas encore atteint le but.

On rencontre encore quelquefois des opérés qui redoutent extrêmement la levée du premier appareil posé sur les plaies qui doivent suppurer. C'est que la tradition a perpétué jusqu'à nos jours le souvenir des cruelles souffrances qu'enduraient les amputés, lorsqu'on renouvelait leur pansement pour la première fois; la charpie avait été appliquée directement sur la plaie après l'opération; le sang desséché et la lymphe plastique l'avaient rendue adhérente; on tenait beaucoup à la détacher, et malgré toutes les précautions on n'y parvenait qu'en causant de vives et longues douleurs. Depuis Boyer elles sont épargnées aux malades. C'est lui qui eut l'idée de faire étendre sur les plaies récentes un linge fin bien enduit de cérat et percé de petites ouvertures, la charpie fut disposée sur ce linge, et le tout s'enlève avec facilité.

L'opération de l'anévrysme par la méthode ancienne, c'est-à-dire avec incision du sac, présentait bien des périls et d'assez grandes difficultés, lorsqu'après avoir retiré les caillots on voulait lier les deux bouts de l'artère dilatée. Boyer donna le conseil d'introduire une sonde dans chacun de ces bouts et de lier sur cette sonde. Cette petite modification rendit l'opération plus facile et plus sûre. Puis, au lieu de bourrer le sac de charpie, comme le faisaient ses devanciers, il montra qu'il était bien préférable de ne le remplir que très-incomplétement, de manière à ne pas comprimer les vaisseaux collatéraux et à leur permettre de se développer librement.

On sait que Boyer avait adopté la taille latéralisée telle que la pratiquait frère Côme, c'est-à-dire avec le lithotome caché. S'il était fidèle à ce qu'il considérait comme la meilleure méthode, il n'était pas cependant l'imitateur servile de ses maîtres dans l'art; il le prouva bien en introduisant un perfectionnement important dans cette opé-

forme didactique, toutes les connaissances chirurgicales acquises de son temps [1].

Aussi son livre n'est pas une de ces compositions que leurs auteurs enfantent avec une sorte de verve et

ration, qu'il regardait pourtant comme l'une des plus parfaites. Après l'incision des parties superficielles du périnée et l'introduction du lithotome dans la vessie, au lieu de porter la tige de cet instrument sous l'arcade du pubis, et de faire à la prostate une incision oblique, comme la pratiquait frère Côme, il conseilla de l'appliquer contre la branche du pubis droit et de le tirer de manière à faire une incision transversale qui ne dépassât pas les limites de la prostate. En opérant ainsi, il permit d'éviter sûrement la lésion du rectum et les fistules auxquelles elle peut donner lieu.

[1] C'est en effet un immense travail qu'un tel traité de chirurgie écrit par un seul homme; pour le commencer et l'achever, il faut une confiance dans ses forces, une ténacité dont peu d'hommes sont capables. Que de difficultés à vaincre! Outre la diversité et la multiplicité des connaissances que comporte cette branche de la médecine, outre les progrès incessants qui modifient chaque jour l'état de la science, outre l'heureuse mémoire, les patientes recherches, le jugement sain que réclament presque tous les travaux de cabinet, il faut ici que l'écrivain soit livré à la pratique de l'art qu'il veut enseigner. A cette condition seulement, il pourra parler pertinemment, comme l'a fait Boyer, de cette multitude de détails aussi minutieux qu'importants dont se compose l'exercice de la chirurgie. Or, cette pratique quotidienne de l'art absorbe les meilleures heures du jour, fatigue le corps, tend l'esprit et le préoccupe, même loin du malade. Ne semblerait-il pas qu'après avoir rempli ses devoirs à l'hôpital de la Charité, près de ses clients, à l'Institut, à l'Académie et à la Faculté de médecine, il ne devait plus rester à Boyer que le temps strictement nécessaire pour goûter un indispensable repos! Eh bien, grâce à ce sévère emploi du temps dont nous avons parlé, il a pu cependant élever à la chirurgie un monument qui n'avait pas encore eu son égal, et avec lequel aucune œuvre contemporaine ne peut entrer en comparaison.

Ce n'est pas que nous méconnaissions la valeur des traités de Vidal, de M. Nélaton, ni les mérites du *Compendium de chirurgie;* mais sans vouloir les apprécier ici, nous ne pouvons ne pas rappeler que le livre

avec amour, c'est le produit d'un travail de longue haleine, d'un travail opiniâtre, parfois pénible; composé après les labeurs de chaque jour, il a été plus d'une fois, pour l'auteur, une source d'ennuis et de

de M. Nélaton a promptement passé des mains du maître à celles de ses élèves, et qu'il est loin d'avoir tenu ce qu'il promettait au début; que le *Compendium*, commencé il y a bientôt vingt ans, vient à peine de parcourir la moitié de sa carrière; trois chirurgiens ont réuni leurs efforts pour le composer, trois autres viennent de leur être adjoints, et l'on ne saurait encore prévoir le moment où l'œuvre sera achevée.

Mais arrivons maintenant au point principal, celui sur lequel nous allons nous trouver en contradiction avec M. Roux. Nous venons de dire très-nettement que Boyer n'a pas fait école; or, M. Roux soutient précisément le contraire. Suivant lui, Boyer a fait école; mais dans la double énumération que donne M. Roux des raisons qu'on peut alléguer pour prouver que Boyer a été un chef d'école, et de celles qu'on ne saurait invoquer dans le même but, il se trouve que les bonnes raisons sont précisément celles qu'on est obligé d'exclure; et que les plus faibles ne viennent qu'en second ordre, de sorte que M. Roux a ainsi fourni les meilleurs arguments contre sa thèse.

Voici, du reste, son raisonnement, qui aura dans tous les cas le double mérite de la sincérité et de la singularité : « Boyer, dit-il, a fait école, *non pas* par une grande profondeur ou une grande hardiesse de vues ou de pensées (cela est regrettable, car ce sont là les principales qualités d'un chef d'école); *non pas* par quelques-unes de ces hautes conceptions qui donnent à une science, ou à l'art qui en procède, une grande impulsion et en hâtent le progrès (c'est encore refuser à Boyer ce qui appartient essentiellement à un maître qui fait école); *non pas* non plus par quelques-unes de ces grandes et heureuses innovations qui sont autant de manifestations du vrai génie. »

Mais que va-t-il donc rester à Boyer pour que M. Roux puisse en faire un chef d'école? Que va-t-il lui laisser après lui avoir tant refusé? Le voici :

« Boyer a fait école, dit-il, par son attachement aux pures et saines doctrines chirurgicales et par son zèle à les inculquer et à les répandre. »

Mais c'est là le devoir de tous ceux qui enseignent; il n'est pas de si petit professeur qui ne soit tenu d'inculquer et de répandre les

regrets, mais l'ayant commencé sur cette vaste échelle, Boyer a voulu le terminer, et il l'a fait avec bonheur.

Avec bonheur, dis-je, car à lui seul appartenait de compléter ces onze volumes et de mettre la dernière main à ce grand édifice [1].

saines doctrines chirurgicales; or, pour être chef d'école, il faut plus, il faut avoir des doctrines à soi, des doctrines autres que celles qui ont cours dans la science.

« Mais, ajoute M. Roux, Boyer a fait encore école en formant par ses leçons, ses conseils et son exemple, un grand nombre de disciples. » Très-bien, il aurait fallu seulement que ses leçons, ses conseils et son exemple eussent eu trait à un ensemble de notions nouvelles; or ce n'est pas là ce qu'a fait Boyer.

Enfin, il est une raison que M. Roux a placée en dernière ligne, et qui du moins a une valeur réelle. « Boyer a fait école, dit-il, en élevant à la science un monument dont le temps amoindrira sans doute la valeur, mais qui sera pour longtemps encore une source féconde d'instruction et de lumières. »

On ne pouvait pas mieux dire. Oui, on trouvera longtemps encore de saines et judicieuses leçons dans les pages écrites par Boyer; oui, il y a là tout ce qui pourrait constituer une école; mais cette école, nous l'avons dit plusieurs fois, cette école n'avait pas été instituée par Boyer, mais par l'Académie royale de chirurgie, ce qui n'en laisse pas moins à Boyer un mérite incomparable.

[1] M. Malgaigne a donné des détails intéressants sur la composition de ce grand ouvrage; quelques-uns concordent avec ceux que je viens de donner; mais il en est qui sont peu connus, et comme ils nous viennent d'un chirurgien distingué, il ne sera pas sans utilité de les rappeler ici; j'ajoute qu'ils sont suivis d'un jugement très-remarquable sur l'ouvrage considéré dans son ensemble. « Lorsque Boyer, dit M. Malgaigne, commença ce vaste traité, il n'avait d'abord d'autre idée que de publier son cours de pathologie externe, et il avait puisé les premiers matériaux de sa rédaction dans les notes recueillies par ses élèves; mais ces notes étaient parfois trop concises, il s'en rapporta à ses élèves mêmes du soin de les compléter; à en croire les dires de ses contemporains, les deux premiers volumes auraient été rédigés par Raymond de Semur; la rédaction de Richerand a été largement mise à profit pour les fractures et les luxations, et

Que si maintenant j'avais à caractériser ce bel ouvrage dans son ensemble, empruntant à M. Roux une pittoresque comparaison, je dirais volontiers avec lui, qu'il ressemble à certains monuments grandioses des arts qui semblent inachevés parce qu'ils

l'on reconnaît la manière diffuse et les tendances théoriques de Delpech dans les chapitres consacrés aux affections organiques des os. Dès l'abord, Boyer n'ajouta pas grand'chose à ces premiers matériaux, et ses deux premiers volumes sont bien loin d'offrir la même richesse de développement que les autres; il y a là des articles de quelques pages qui conviendraient à un ouvrage élémentaire; mais à mesure qu'il avançait, son sujet l'intéressait davantage; sa pensée prit un plus grand essor; il voulut présenter le tableau fidèle de la chirurgie comme il la comprenait, la chirurgie du dix-huitième siècle, et relisant avec ardeur les mémoires de l'Académie de chirurgie, les ouvrages de J.-L. Petit, de Louis, de Chopart, de Desault, etc., en y joignant ceux de Pott, qui appartiennent à la même époque, et ceux de Scarpa, son contemporain, mais étranger, et pour lui la distance des lieux parût sans doute compenser le rapprochement des temps, il y puisa à pleines mains les faits et les idées dont il voulait enrichir son ouvrage. »

Ici M. Malgaigne reproche quelques plagiats à Boyer, tout en convenant qu'il n'avait point pour objet de dépouiller certains auteurs au profit de leurs copistes.

« Mais, ajoute-t-il, ces réserves faites, on ne peut plus que louer et le choix des matériaux et l'habileté de la mise en œuvre. Tous ces emprunts, tous ces centons d'ouvrages disparates viennent se fondre sous la main habile de Boyer et semblent lui appartenir; les immenses lacunes qu'il fallait combler pour en former un tout bien coordonné sont remplies avec un tel art, une telle sagacité, qu'on n'y saisit jamais d'interruption, tout coule de source et comme d'un seul jet; entre les plus belles pages empruntées à l'Académie de chirurgie et les pages intermédiaires tirées par Boyer de son propre fonds, il serait bien difficile de saisir quelque différence (grand éloge assurément et dont Boyer aurait été le plus flatté). L'Académie royale de chirurgie, surprise par la Révolution avant d'avoir achevé son œuvre, ne pouvait trouver de successeur plus digne et de plus fidèle interprète; elle revit tout entière dans l'œuvre de Boyer, et l'on peut dire

sont dépouillés d'ornements, et qui n'en frappent pas moins par leurs belles lignes architecturales et par leur noble simplicité. Mais les livres ont aussi leurs destins! Fasse le ciel que des mains téméraires ne viennent pas un jour altérer cette noble simplicité en essayant d'élever d'informes constructions sur ces assises éternelles!

Mais il est temps que je m'arrête dans cet exposé déjà bien long des travaux de Boyer. Après l'avoir montré dans son enseignement de l'anatomie d'abord, puis de la médecine opératoire, de la pathologie externe et de la clinique chirurgicale, je l'ai examiné comme écrivain, comme l'auteur du plus vaste traité de chirurgie des temps modernes; j'ai dit en même temps quelles fonctions il avait remplies, quelles pla-

qu'il est le complément naturel et indispensable des mémoires et des travaux de cette Compagnie célèbre. »

On ne saurait rien ajouter à ce savant et équitable jugement : Oui, c'est avec un art infini que Boyer a su relier tous ces riches emprunts faits à l'Académie royale de chirurgie, et aux plus célèbres praticiens de la même époque. Oui, il serait bien difficile de dire en quoi diffèrent les pages intermédiaires dues à la plume de Boyer de celles empruntées à ses illustres devanciers, et c'est là ce qui m'a inspiré le regret de voir une main téméraire toucher à ce beau monument depuis la mort de son auteur, et cela sous le prétexte de le mettre au niveau des connaissances actuelles! Chacun a compris mon allusion, je ne voulais rien dire qui pût mettre en doute les bonnes intentions de l'auteur, qui n'était autre que le fils même de Boyer; mais conçoit-on une pareille entreprise? Compléter Boyer! le mettre au niveau des connaissances actuelles! et cela en y intercalant des pages dont la justification ne diffère en rien du texte de Boyer! que ne distinguent pas même quelques guillemets ou une simple parenthèse! L'intention, je le répète, pouvait être bonne; mais l'idée était aussi malheureuse que celle qui consisterait à mettre Ambroise Paré au niveau des connaissances actuelles.

ces il avait occupées, de quels honneurs il avait été revêtu, mais tout cela nous avait fait en quelque sorte oublier l'homme dans sa vie privée; nous l'avions perdu de vue depuis le moment où, nommé chirurgien gagnant-maîtrise, il était devenu un personnage public et officiel. Il convient maintenant de le reprendre au terme de cette carrière si honnêtement, si laborieusement parcourue, au sortir de ce palais des Tuileries où l'avait appelé la confiance de l'empereur; nous allons de nouveau pénétrer dans sa vie intime, et chercher si la fortune, les honneurs, si l'âge enfin, avaient apporté en lui de notables changements.

Pour ma part, je n'oublierai jamais l'impression que fit sur moi ce grand chirurgien, la première fois que je me trouvai en sa présence.

Je sortais de l'Hôtel-Dieu, où j'avais vu un chef de service, grave, silencieux, d'une belle et noble figure, mais l'air froid et dédaigneux; il portait un habit vert boutonné, une cravate noire, un chapeau enfoncé sur les yeux. La foule muette qui entourait chaque lit se rangeait devant lui avec une sorte de crainte respectueuse : c'était Dupuytren, alors à l'apogée de sa réputation.

A la Charité, c'était un tout autre spectacle : un homme assez avancé en âge, couvert d'une redingote d'une nuance passée, un mouchoir de couleur roulé autour du cou, les mains derrière le dos, semblait se promener avec quelques élèves, de lit en lit; il était de taille moyenne, d'une physionomie douce et affable, mais peu distinguée; le dos bon et rond, suivant l'expression de Diderot; la tête dans les épaules,

un peu inclinée sur la poitrine; les yeux petits, mais vifs, spirituels et regardant les nouveaux venus avec un mélange de curiosité et de malice: c'était Boyer qui n'avait encore rien perdu, sinon de son habileté, du moins de sa sagacité chirurgicale [1].

Après la visite des malades et avant d'entrer dans

[1] Je vais mettre ici en regard de ce portrait de Boyer celui qu'en a tracé M. Roux. Pour ce qui me concerne, j'ai visé à la ressemblance, à la réalité; M. Roux me paraît avoir eu plutôt en vue l'assemblée devant laquelle il devait parler; il y a de la dignité et de l'élégance dans son coup de pinceau, mais rien de particulier, rien de spécial; c'est un portrait qui n'est pas plus celui de Boyer que celui du premier professeur venu, si on le suppose un peu âgé, de mœurs graves et réservées. On va en juger.

« Sa contenance était grave, dit-il, sans apprêt comme sans affectation; il avait dans son air une certaine sévérité, qui, bien qu'elle fût affectueuse et douce (ce qui ne se concilie guère), obligeait néanmoins envers lui à de la réserve et à quelque retenue (mais quel est l'homme bien élevé qui n'use de cette retenue dans le commerce de la vie, même à l'égard d'un inconnu?), alors même qu'on l'avait beaucoup fréquenté. »

Voilà pour l'apparence toute physique; mais en ce qui concerne les habitudes, les particularités du caractère, le tableau qu'en trace M. Roux me paraît s'éloigner encore plus de la vérité; il va nous donner un Boyer que nous ne reconnaîtrons pas.

« On aurait aimé, dit-il, à le voir un peu plus enclin à se réjouir, à s'épancher, ce qu'il faisait rarement, même dans l'intimité. »

Tout ce que nous pouvons dire à cela, c'est que nous qui n'avons connu Boyer que dans sa vie publique, c'est-à-dire dans les salles de l'hôpital de la Charité, dans son amphithéâtre, et aux examens pour le doctorat, loin de le trouver triste et morose, nous l'avons presque toujours trouvé disposé à se réjouir et à gausser comme tous ses vieux amis de l'an III. Il faudrait donc en conclure que Boyer, *enclin à s'épancher* en public, était triste et taciturne dans l'intimité; c'est, au reste, ce que M. Roux dit assez clairement.

« En général, ajoute-t-il, il était plus disposé à se montrer expansif ou gai là où une gravité soutenue n'aurait pas été déplacée, que là où l'expansion et la gaieté auraient été de mise; comme aussi les entre-

l'amphithéâtre, il allait chaque jour s'asseoir sur une table de chêne à l'extrémité de la salle, et là, les jambes pendantes et les mains croisées sur son tablier, entouré d'un petit groupe d'élèves curieux d'entendre ce Nestor de la chirurgie, il se livrait à de bonnes causeries sur un ton familier, avec un entrain et une verve inexprimables. Celui qui n'a pas vu Boyer dans ses moments d'intimité et d'abandon ne l'a pas connu. C'était son coin du feu à lui, et tous ses élèves étaient ses enfants ; il y en avait un ordinairement qui était le point de mire de ses plaisanteries, surtout s'il arrivait d'une province qui y prêtait.

Les examens à l'École étaient encore, pour Boyer, une occasion de montrer toute cette bonhomie aiguisée de malice : il est vrai que l'acte probatoire n'était guère probant, mais il comptait sur ses collègues.

C'étaient comme à l'hôpital, des récits pleins de rondeur, de causticité et de bon sens. Comme il avait vu de près la plupart des grandes célébrités contemporaines, il était intarissable en ses anecdotes, ou plutôt en ses contes qu'il assaisonnait non pas précisément de sel attique, mais de sel gaulois, bien gros et bien pi-

tiens qu'il aimait le plus étaient ceux dont il fournissait le sujet. »

Il faut bien en croire M. Roux sur tous ces points, puisque pendant de longues années il a vécu dans l'intimité de Boyer ; mais cette intimité, elle devait être ce que les entours de Boyer la faisaient ; au milieu des élèves, nous le verrons tout à l'heure, il était comme au milieu de ses enfants, on l'écoutait avec plaisir, on le laissait parler de lui, on lui laissait *fournir le sujet de ses entretiens*. En était-il de même dans son intimité, lorsqu'il n'était entouré que de ses proches ? Je serais porté à en douter ; mais il y a là des secrets de famille qu'il ne nous appartient pas de pénétrer.

quant. C'était dans ces occasions qu'il faisait ses professions de foi en toute matière, même en ce qui concernait la science. Il croyait peu à la médecine, et il s'appuyait de l'autorité de M. Corvisart, qui, disait-il, n'y croyait pas plus qu'il ne faut y croire.

J'ai dit que dans ses écrits, qui tous ont été sérieux, il n'avait pas tenu tout à fait assez compte des heureuses innovations de son siècle. Quand il était assis au milieu de son petit groupe d'élèves, il y mettait bien moins de façons et de réserve : c'étaient des railleries interminables sur les nouvelles conquêtes chirurgicales dont on faisait tant de bruit. Il en était une réelle et grande par-dessus toutes, qui l'avait d'abord trouvé très-incrédule et très-irrévérencieux, mais à laquelle son bon sens avait fini par le rattacher entièrement, je veux parler de la *lithotritie*. La première fois qu'on en fit l'essai devant lui, il dit d'un ton un peu goguenard à M. Leroy (d'Étiolles), qui manœuvrait sous ses yeux avec une grande prestesse : *Monsieur, je vois bien la queue de la poêle, mais je ne vois pas ce que vous faites frire!* Paroles un peu triviales, si l'on veut, mais qui exprimaient parfaitement, et les hasards d'une opération faite un peu en aveugle, et l'impression qu'elle faisait sur lui.

Une autre opération plus délicate encore, mais qui n'a pas la même gravité, la *staphyloraphie*, ne trouva pas d'abord non plus en lui un grand admirateur, il finit aussi par s'y rendre et par en reconnaître tout le mérite ; mais la première fois qu'on lui présenta un malade dont le voile du palais avait été ainsi réuni, il se contenta de lui dire d'un air un peu narquois :

Eh bien, monsieur, vous allez devenir un grand orateur[1] !

Mais, je le répète, Boyer avait fini par rendre pleine et entière justice aux travaux de ses contemporains, par accueillir et préconiser tout ce qui s'était fait d'avan-

[1] La fortune, comme l'a très-bien dit M. Malgaigne, semblait avoir pris à tâche de former le plus étrange contraste en plaçant à côté de Boyer, et dans sa propre famille, un chirurgien aussi oseur, aussi aventureux que lui-même était timide et circonspect ; on comprend qu'il s'agit de M. Roux. Cette association qui, en effet, aurait pu être féconde, ne fut heureuse ni pour l'un ni pour l'autre. M. Malgaigne, toutefois, me paraît ici un peu injuste envers Boyer. Suivant lui, Boyer, chirurgien en chef de la Charité, aurait trop fait sentir sa suprématie à M. Roux, qui n'en était que le chirurgien en second ; que si M. Roux proposait quelques innovations, s'il voulait pratiquer quelque opération insolite, Boyer trouvait des prétextes pour ajourner indéfiniment, et renvoyait même les malades ; il aurait fini par déplorer amèrement le malheur pour un chirurgien d'avoir un chirurgien pour gendre. Ce n'est pas tout à fait ainsi que les choses se passaient ; Boyer, on ne saurait le nier, se montrait trop exclusif, trop esclave des anciennes méthodes ; mais il avait fini par laisser, de guerre lasse, il est vrai, la plus grande latitude à son gendre ; loin d'user de sa suprématie, il avait consenti à partager le service avec lui ; l'un avait un rang de malades, l'autre avait le rang qui se trouvait en face, et chacun d'eux avait toute liberté d'agir dans son service. A une autre époque, ils avaient chacun leur jour de service, et alors Boyer, confondu parmi les élèves, suivait son gendre de lit en lit sans se permettre la moindre observation ; que si M. Roux se mettait à pratiquer quelques-unes de ces grandes et hasardeuses opérations, son beau-père y assistait, mais triste, silencieux, laissant faire, mais ne dissimulant pas sa désapprobation.

Maintenant on ne saurait le nier, et je viens moi-même de le reconnaître, Boyer semblait repousser systématiquement tout ce qui ne datait pas de l'Académie royale de chirurgie. J'ai dit l'accueil très-peu empressé qu'il avait fait à la lithotritie ; il n'avait pas mieux reçu la canule proposée par Dupuytren pour la fistule lacrymale, bien qu'en réalité cette canule vînt de Foubert ; quant aux résections, il ne les comprenait même pas, et lorsqu'on venait à lui en parler comme

tageux en chirurgie. Je reviens aux habitudes de sa vie privée. Voici quel était l'ordre invariable de ses journées.

Il se levait régulièrement à cinq heures du matin en été, et à six en hiver; une heure après il était à l'hôpital. De neuf à dix heures il rentrait chez lui, se faisait coiffer, mettait une culotte courte, des bas de soie noire, des souliers pointus, et donnait ses consultations jusqu'à midi. Il faisait alors un très-frugal repas; puis à une heure, s'il était d'acte, il allait à l'École; dans le cas contraire, il montait en voiture et allait visiter ses malades de la ville. Sa tenue était excellente : il portait un costume simple et sévère, qui annonçait une grande aisance; sa conversation auprès des malades était modérément enjouée, il les encourageait, et savait arrêter ses visites dès qu'elles n'étaient plus absolument nécessaires.

Rentré chez lui vers six heures, il se mettait à table et en sortait à sept pour se retirer dans son cabinet :

d'un beau sujet de thèse, « les résections! s'écriait-il, mais il n'y a rien là-dedans, absolument rien! » M. Malgaigne a donc très-bien caractérisé Boyer quand il a dit qu'élève de Louis et de Desault, ébloui des dernières lueurs jetées par l'Académie de chirurgie, Boyer ne cachait pas sa conviction intime et profonde que le dix-huitième siècle avait atteint les bornes de l'art, et qu'il restait à peine à glaner dans un champ si largement moissonné. J'ai montré cependant qu'il a su heureusement modifier certains points de pratique, mais presque toujours d'un ordre secondaire, respectant l'idée primitive et s'attaquant seulement aux détails; comme lorsqu'il essaya de remplacer par des courroies, des boucles et une attelle mécanique, les bandes et l'attelle si simple employées par Desault pour les fractures du col du fémur et de la clavicule. Au delà de ces timides hardiesses, tout progrès décidé lui faisait peur; il y opposait une répugnance instinctive, se méfiant même de l'expérience moderne, et résistant encore quand autour de lui toute la chirurgie contemporaine s'était prononcée.

c'était pour travailler à son grand ouvrage. Il en a dicté presque tous les chapitres tout en fumant sa pipe et en buvant quelques verres de bière.

Il écrivait cependant et composait avec une grande facilité, car il lui est arrivé plus d'une fois de laisser une phrase inachevée, de sortir, et à son retour de reprendre la plume pour terminer son paragraphe, comme si rien n'avait interrompu le cours de ses idées. A dix heures et demie il se couchait dans un lit aussi large que long, et qui lui fut toujours commun avec madame Boyer, et le lendemain il recommençait exactement le même genre de vie.

Boyer n'allait jamais dans le monde, il est douteux qu'il ait été deux fois dans sa vie au spectacle; il racontait seulement que lors d'un voyage à Bruxelles, un soir, n'ayant rien de mieux à faire, il avait conduit son fils à la comédie : aussi était-ce un événement.

Mais, par cela même qu'il était toujours demeuré étranger au monde, il n'avait jamais attaché le moindre prix à ces distinctions, à ces titres et à ces honneurs qui font la joie et le désespoir de tant de gens. Quand l'empereur lui avait accordé le titre de baron, il l'avait accepté avec une respectueuse déférence, mais jamais on ne l'a vu attacher ce titre à son nom, et se faire annoncer avec cette qualification; il n'affichait aucun dédain pour les titres de noblesse, il n'était pas homme à se draper dans un superbe mépris, et à refuser avec éclat des faveurs tant recherchées par d'autres, mais en petit comité il riait de sa baronnie, et ne s'égayait pas moins sur les titres et les décorations de quelques-uns de ses confrères.

Les événements ont prouvé que ce n'était ni par vanité ni par esprit de dénigrement qu'il semblait ainsi fouler ce vain luxe de titres, d'honneurs et de fortune. Le jour de l'abdication de l'empereur, ceci est historique, il dit à M. Hervez de Chégoin : « Je perds aujourd'hui ma dotation, 25,000 francs de « traitement, et en même temps ma place de premier « chirurgien de l'empereur. J'ai cinq chevaux, j'en ven- « drai trois, je garderai la voiture qui ne me coûte « rien, je lirai ce soir un chapitre de Sénèque, et je « n'y penserai plus. »

Voilà un des côtés du caractère de Boyer; je vais en faire connaître d'autres non moins respectables.

J'ai dit que, connaissant le prix de l'argent, il avait pu paraître un peu âpre au gain et d'une économie un peu sordide; je l'ai montré faisant lui-même la collecte pour ses cours, et j'aurais pu ajouter que plus tard il s'était fait le vendeur de son grand ouvrage de chirurgie; que c'était chez lui, dans son hôtel, et de ses propres mains qu'on allait en faire l'acquisition moyennant le prix fixé par lui; mais tout cela tenait à ses principes de rigide probité : ce qu'il exigeait des autres, il aurait trouvé juste et naturel qu'on l'exigeât de lui-même, et là où il fallait être généreux et libéral, il l'était. On vient de voir avec quelle philosophie, avec quelle sérénité il sut accepter un changement de fortune, il faut dire maintenant quelle était sa bienfaisance, et quelle part y prenait madame Boyer.

Madame Boyer, issue de parents plus pauvres encore que ceux dont était sorti son mari, n'aimait pas autant que lui à parler de ses commencements, mais jamais

non plus elle n'oublia sa famille; et de même que Boyer, à son retour d'Espagne, était allé visiter les siens dans sa petite ville d'Uzerches, de même madame Boyer fit, de son côté, un voyage à Amiens, sa ville natale, et descendit dans les bas quartiers pour y combler de bienfaits quelques pauvres parents.

Le seul chagrin que madame Boyer ait causé à son mari, mais profond et irrémédiable, ce fut le jour où elle lui fut enlevée, c'est-à-dire le 15 mars 1832. Depuis lors, Boyer ne traîna plus qu'une existence triste et décolorée; à l'hôpital, au milieu des élèves, il semblait encore retrouver quelques éclairs de gaieté, mais hors de là il était taciturne, sombre, lourd et mélancolique : rien désormais ne l'attachait à la vie. Il avait abandonné sa maison de campagne de Vincennes. « Qu'irais-je y faire? disait-il, madame Boyer n'y est plus! » Il ne voulait plus même se faire faire d'habit, et s'il sortait, ce n'était guère que pour aller au cimetière de l'Est visiter la tombe de cette épouse tant regrettée. Seulement, il continua de se livrer, et plus encore peut-être que par le passé, à des actes de bienfaisance qu'on a trop peu connus; car, loin d'en faire étalage, il prenait grand soin de les cacher.

Il avait, avant tout, deux pauvres familles à secourir, la sienne et celle de madame Boyer. Il n'est aucun de ses parents qui ne se soit ressenti de ses bienfaits, mais c'est principalement sur sa bonne sœur, Marie Boyer, qu'il se plut à les répandre. Après la mort de Vareillaud, son époux, il lui assura une pension viagère de 1,200 francs; il recueillit chez lui ses enfants, et les mit en mesure d'arriver à une honnête

position. Son frère avait laissé plusieurs enfants : il fit à l'aîné une pension de 800 francs, c'était un père de famille, et une pension de 600 francs au plus jeune, qui n'avait pas d'enfants, et il avait eu soin de stipuler que ces petites pensions seraient reversibles sur leurs veuves. Il assura également des secours aux parents de madame Boyer.

C'étaient là des bienfaits qu'il n'a pu entièrement cacher; mais il en était d'autres qu'on ne put connaître qu'en le prenant en quelque sorte sur le fait. Il y mettait un mélange de délicatesse, de bonhomie et d'originalité qui tenait à son caractère.

Ainsi dans les salles de son hôpital, où il avait tant de maux à guérir et tant de misères à soulager, Boyer, après les secours de son art, distribuait de nombreuses aumônes ; mais pour cela il attendait que les élèves et les gens de service fussent éloignés, et alors, se glissant entre les lits, il allait interroger les malades qui étaient sur le point de sortir, il leur demandait ce qu'ils comptaient faire, quelles étaient leurs ressources, leurs moyens d'existence. On l'entendit un jour dire à une pauvre femme qui allait quitter l'hôpital : « Ma bonne femme, voulez-vous me rendre un petit « service? — Comment donc, monsieur Boyer, mais de « tout mon cœur! — Eh bien, lui dit-il en lui glissant « dans la main une belle pièce de cinq francs, faites-« moi le plaisir de passer pour moi ce vieil écu ro-« gné ! » D'autres fois, s'adressant à de pauvres ouvriers, il donnait à celui-ci de quoi acheter un outil dont il avait besoin, à cet autre de quoi s'assurer un petit logement, mais toujours après de nombreuses

questions, et toujours pour bien placer ses aumônes.

Mais depuis longtemps la santé de Boyer s'affaiblissait. En 1833, le 16 novembre, après sa visite à la Charité, il éprouva un malaise général et quelques frissons; il fit néanmoins comme de coutume, et avec beaucoup de lucidité, sa leçon de clinique chirurgicale, il donna même quelques consultations aux malades du dehors; mais, rentré chez lui, il ressentit de vives douleurs lombaires qui l'obligèrent de se mettre au lit. Il espérait en être quitte pour une première attaque de colique néphrétique, mais au lieu de se borner à une simple expectation, Boyer se fit faire une très-forte application de sangsues; il en résulta une grande perte de sang, et presque aussitôt il tomba dans un état de prostration dont il ne fut plus possible de le relever.

L'adynamie fit de rapides progrès, et malgré les soins éclairés de son ami M. Lherminier, son collègue à l'hôpital de la Charité, il succomba le 25 novembre, à l'âge de soixante-seize ans et demi.

Jusque dans l'expression de ses dernières volontés, Boyer s'est montré ce qu'il avait été toute sa vie, un homme simple, modeste, ennemi du faste et de l'ostentation. « Je veux, » a-t-il dit (dans un testament en date du 13 avril 1832, au moment où le choléra sévissait avec le plus de fureur), « je veux que mes funé« railles soient faites de la manière la plus simple et la « moins coûteuse, et qu'il ne soit prononcé aucun dis« cours par qui que ce soit. »

Boyer a été obéi, personne n'est venu arrêter son cercueil sur le bord d'une tombe pour y exhaler des

douleurs réelles et profondes, sans doute, mais qu'il était mieux d'épancher en famille ou dans le sein d'un ami.

Les corps savants eux-mêmes ont attendu que Boyer fût pleinement entré dans la postérité, avant de porter un jugement sur sa personne et sur ses travaux. Près de vingt années s'étaient écoulées quand l'initiative d'éloges si bien mérités a été prise par la Faculté, et, malgré les périls d'une inévitable comparaison, j'ai dû répondre à l'impatience de notre Académie et l'associer à ces hommages.

BOYER A PUBLIÉ :

I. *Traité complet d'anatomie, ou Description de toutes les parties du corps humain.* 4ᵉ éd. Paris, 1815, 4 vol. in-8.

La première édition parut de 1797-99.

II. *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent.* 2ᵉ éd., 1818-26, 11 vol. in-8.

En publiant, en 1818, le t. VI de cet ouvrage, Boyer donna une nouvelle édition des cinq premiers volumes seulement, dans lesquels il ne fit que très-peu de changements. On pouvait se procurer séparément les vol. V à XI.

III. Boyer est l'un des rédacteurs du Dictionnaire des sciences médicales, et il a travaillé avec Corvisart et Leroux au *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacie.* (1800-17, 40 vol. in-8.)

IV. *Déterminer la meilleure forme des aiguilles destinées à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et la manière de s'en servir,* imprimé dans les *Mémoires de la Société médicale d'émulation.*

V. Rapports faits à l'Institut, Académie royale des sciences, par MM. Boyer, Chaunier, Duméril, Pelletan, Percy, etc., sur les mémoires et travaux du docteur Faure, oculiste. Paris, Gabon, 1828, in-8 de 65 pages.

VI. *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent.* Paris, Migneret, 1831, 10 vol. in-8, avec planches.— Cinquième édition, publiée par Philippe Boyer. Paris, Labbé, 1844.

ORFILA

Origine de la famille Orfila. — Guillaume-Puig Orfila, citoyen de Collioure, va s'établir à Perpignan. — Appelé près du roi de Majorque, il quitte la France pour les îles Baléares. — Mahon voit naître Orfila. — Singulière éducation qu'il y reçoit — Il passe des mains d'un Cordelier dans celles d'un prêtre du pays. — Premières leçons de musique. — Un abbé languedocien lui enseigne le français, un prêtre irlandais lui donne des leçons d'anglais. — Orfila s'embarque à bord d'un bâtiment marchand et séjourne dans la rade d'Alexandrie. — Il se rend à l'Université de Valence. — Premiers succès d'Orfila en physique et en chimie. — Il sort vainqueur d'un concours. — Séjour d'Orfila à Barcelone. — Nouveaux succès; la junte de Barcelone l'envoie comme pensionnaire à Paris. — Aventures de voyage. — Orfila est présenté à Fourcroy et à Vauquelin. — Il institue des cours de chimie. — Première idée d'une nouvelle toxicologie. — Recherches et expériences auxquelles Orfila se livre. — La junte de Barcelone invite Orfila à rentrer en Espagne; Orfila se décide à rester en France. — Il est nommé médecin par quartier de Louis XVIII. — Succès d'Orfila dans les salons de Paris. — Il est nommé professeur de médecine légale à la Faculté de médecine. — Ses tournées comme président des jurys médicaux. — Sa sévérité dans les examens; incidents. — Réorganisation de la Faculté; Orfila succède à Vauquelin dans la chaire de chimie. — Éclat de son enseignement. — Révolution de 1830; Orfila est nommé doyen de la Faculté. — Améliorations qu'il apporte dans le matériel de l'école. — Création du musée Orfila. — Orfila entre au Conseil général des hospices. — Il fonde l'Association de prévoyance des médecins de Paris. — Il est admis au Conseil royal de l'instruction publique.

— Il est élu membre du Conseil municipal de la ville de Paris. — Appréciation du *Traité de Toxicologie*, du *Traité de Médecine légale*, et du *Traité des Exhumations*. — Orfila devant les tribunaux. — Causes célèbres médico-légales. — Nouveau voyage en Espagne. — Dignités accordées à Orfila. — Révolution de 1848. — Orfila est destitué; il sort du Conseil de l'instruction publique. — Chagrins et amertumes de ses derniers jours; il consacre une partie de sa fortune à la fondation de prix, d'encouragements et de donations. — Jugement sur son caractère et sur ses travaux.

Quelques mois à peine s'étaient écoulés depuis la mort d'Orfila que déjà on attendait de l'histoire contemporaine le récit de cette vie trop tôt interrompue, de cette vie si pleine, si utile, si brillante.

Aux grands noms de Berthollet, de Chaptal et de Vauquelin, qui jettent tant d'éclat sur l'histoire des sciences physiques et chimiques, celui d'Orfila venait naturellement se joindre. C'est un savant disciple que j'ai dû me hâter de placer à côté de ses maîtres.

J'ai donc essayé de retracer les vicissitudes d'une carrière noblement parcourue; des documents fournis par la famille m'ont permis de faire connaître avec quelques détails la jeunesse d'Orfila, et de rattacher à des dates certaines les principaux événements de sa vie[1]. J'ai raconté les aventures du jeune

[1] Ces documents avaient été préparés par Orfila lui-même, en vue des éloges académiques dont il serait l'objet et qu'il regardait comme immanquables, lui-même nous avait prévenus de leur existence : « Vous trouverez là, nous disait-il, tout ce que vous aurez à dire sur ma personne; » nous verrons du reste que pendant toute sa vie Orfila s'est préoccupé de l'avenir réservé à son nom, à son lit de mort il se faisait lire ce qu'on disait dans les journaux de sa maladie, ou plutôt de lui-même; Bérard a dit que nous avons très-habilement profité de ces manuscrits; le fait est que nous en avons usé, mais avec une certaine réserve, non qu'il

étudiant ; j'ai dit les débuts heureux du chimiste toxicologue, les succès constants du professeur, les travaux de l'académicien, les services de l'administrateur, les découvertes du médecin légiste ; j'ai montré enfin qu'au moment où la vie lui échappait, il allait, par de magnifiques donations, ressaisir et continuer cette

y ait lieu de se défier de la bonne foi et de la véracité d'Orfila, mais le caractère de l'homme un peu trop satisfait perce partout, le génie national se montre à chaque ligne. C'est un jeune savant qui ne s'est jamais ni troublé, ni trompé ; qui partout et toujours n'a eu que des succès. Bérard, qui lui aussi a eu entre les mains ces manuscrits, les a vus sous un tout autre jour que nous ; il va jusqu'à les comparer aux *Mémoires* de Mme Roland et aux *souvenirs* de Desgenettes. Il n'y a aucun rapprochement à faire entre les Mémoires de Mme Roland et ceux d'Orfila ; mais Bérard ne dit qu'un mot de Mme Roland, et ce mot est très-juste et fort touchant ; quant aux souvenirs de Desgenettes, Bérard les a très-mal jugés, je le soupçonne même de ne pas les avoir lus. Suivant lui, les Mémoires de Desgenettes ne relateraient que des espiègleries d'enfance ; le fait est que s'il y a quelques espiègleries, il n'y a pas de vanteries. Bérard s'attendait, dit-il, que Desgenettes parlerait dans ses Mémoires du général Bonaparte et de l'armée d'Égypte, de Napoléon et de la grande armée ; mais d'abord Desgenettes y parle, et à plusieurs reprises, du général Bonaparte ; quant à l'armée d'Égypte, il ne pouvait en rien dire dans ses deux premiers volumes, puisqu'ils ne vont pas au delà de 1794 ; Bonaparte, y eût-il dit, venait d'être menacé d'arrestation comme terroriste. Ces Mémoires de Desgenettes offrent du reste le plus grand intérêt ; publiés un peu plus tôt, ils auraient été compris à coup sûr au nombre des mémoires relatifs à la révolution française ; Desgenettes n'y donne pas seulement l'histoire de sa personne, il y donne l'histoire de son temps ; il avait vu et pratiqué tous les grands personnages de la révolution ; il donne uu tableau saisissant de Paris en 1792 et en 1793 ; puis il fait connaître cette héroïque armée d'Italie, qui allait remporter tant de victoires. En un mot, les mémoires de Desgenettes ne sont pas seulement ceux d'un médecin, mais aussi ceux d'un homme d'État et d'un capitaine ; il n'y avait donc aucune comparaison à établir entre les curieux souvenirs de Desgenettes et les notes toutes personnelles d'Orfila.

tutelle scientifique qu'il avait si longtemps exercée.

Fils adoptif de la France, Orfila a bien mérité d'elle, en servant les sciences, en instruisant la jeunesse, en éclairant la justice ; il m'a été à la fois doux et facile d'honorer la mémoire d'un homme qui, après avoir été l'une des gloires du monde médical, voulut en rester le bienfaiteur.

Mathéo-José-Bonaventure Orfila naquit à Mahon, dans l'île de Minorque, le 24 avril 1787. Il aurait pu trouver dans l'ancienneté de sa famille une sorte de noblesse, car un de ses aïeux, Guillaume-Puig Orfila, citoyen de Collioure, après avoir fondé dans sa ville natale un couvent de dominicains, et l'hôpital des Pauvres qui subsiste encore aujourd'hui, était allé, vers le commencement du quatorzième siècle, s'établir à Perpignan ; puis, appelé dans les conseils du roi de Majorque, Jacques Ier, il avait quitté la France pour les îles Baléares.

Mais Orfila se disait tout simplement issu d'une famille d'honnêtes marchands. Cet Orfila du quatorzième siècle avait eu à Perpignan des ateliers de draperie, toute sa lignée était restée dans le commerce, et le père de notre Orfila était un marchand de Minorque, ayant boutique, mais assez riche pour contribuer à l'entretien de ces navires baléares qui vont chaque année chercher du blé en Orient pour en fournir les pays où les récoltes ont manqué.

La première éducation d'Orfila fut très-mélangée, et cependant poussée assez loin. Comme il n'y avait à Minorque ni collége, ni pension, on lui avait donné pour précepteur un Cordelier, nommé le père Fran-

çois. C'était un assez bon grammairien et le meilleur des hommes ; mais le genre d'éducation qu'il entreprit de donner à son élève appartenait bien à l'Espagne du dix-huitième siècle. C'était à peu près l'enseignement que Gil Blas reçut à Oviédo ; un peu de grec, un peu de latin, mais beaucoup de scolastique, le tout pour former l'enfant à la dispute, pour le mettre à même d'argumenter envers et contre tout. Or, comme il avait de la mémoire et de l'assurance, il devint bientôt un disputeur des plus redoutables aux yeux de ses compatriotes ; il n'arrêtait point, il est vrai, les passants pour disputer avec eux, mais on le vit soutenir publiquement une thèse de philosophie dans la grande église du couvent de Saint-Jean, contre des moines et des prêtres ses argumentateurs. La lutte dura trois heures : l'enfant en sortit vainqueur, aux applaudissements de la foule ; mais, loin d'être fier de ce succès et de croire, comme le héros de Lesage, qu'avec sa science, quelques réaux et une mule il pouvait se mettre en route pour aller chercher fortune : hélas ! disait-il à son père, je ne sais rien, et je crois qu'on me fait faire fausse route.

Cependant, comme on voulait lui faire tout apprendre à la fois, sciences, arts et belles-lettres, dès l'âge de huit ans on l'avait mis sous la direction d'un prêtre qui avait la prétention d'enseigner à chanter. Ce prêtre, loin de ressembler au bon père François, était un brutal qui se plaisait à meurtrir, avec une lourde palette de bois, les mains des pauvres enfants qu'on lui confiait ; de sorte qu'Orfila prit tout d'abord la musique en horreur, et, au bout de trois ans d'exer-

cice, il n'en savait pas plus que le premier jour ; il lui était surtout impossible de rien comprendre à la *mesure*. Son oreille était juste, il chantait même avec goût quand on l'associait à d'autres enfants ; mais il ignorait complétement pourquoi et comment on bat la mesure, et lui qui devait un jour acquérir un si beau talent, lui dont la qualité dominante devait être la précision de la mesure, il allait tout abandonner, quand un ami de sa famille, un docteur Siguier, musicien distingué, le prit à part et lui dit : « Écoute, « mon enfant, tu ne comprends rien aux lois de la « musique ; elles te font peur ; tu es humilié de ne « pouvoir ni chanter, ni jouer en mesure. Eh bien, « en un quart d'heure je vais te rendre aussi savant « que moi sur ce point. »

Prenant alors un bâton d'un mètre environ de longueur, le docteur le partage en deux parties égales ; puis il divise chacune de celles-ci en deux moitiés égales encore : « Voilà, lui dit-il, la mesure à quatre « temps. Ces quatre morceaux de bois d'égale lon- « gueur représentent quatre *noires*, et il faut que tu « t'arranges, en battant la mesure, pour ne pas don- « ner à l'une d'elles une valeur ou une étendue qui « dépasserait celle des autres. Ces quatre noires réu- « nies composeront ta mesure, absolument comme « ces quatre morceaux de bois, placés bout à bout, « constituent la totalité de ce bâton. »

Cette comparaison, si simple et en même temps si juste, fut un trait de lumière pour le jeune Orfila. A dater de ce moment toutes difficultés disparaissent ; le goût renaît en lui, et quand viendront les grands

maîtres, il se sentira capable de marcher sur leurs traces.

Mais ici vient se placer un incident qui faillit tout gâter. A peu de jours de là, le jeune Orfila commit une faute : son père voulut le corriger, mais il le fit avec emportement et d'une manière barbare. L'enfant s'endormit en pleurant ; le lendemain il bégayait horriblement, et, loin de s'amender, le mal allait toujours en s'aggravant. Le bon docteur Siguier fut encore consulté ; il ne trouva rien de mieux à faire que d'envoyer le jeune garçon chanter au lutrin. Pendant huit mois Orfila suivit tous les exercices religieux; il s'unissait au clergé et chantait de tout cœur. Après trois mois il y eut une amélioration notable, puis une guérison complète.

Que de fois je me suis demandé, disait Orfila, ce que je serais devenu avec une pareille infirmité, moi qui ai dû presque tous mes succès au professorat !

Mais nous n'en avons pas encore fini sur ce point ; avant de quitter son île natale, le jeune Orfila devait donner à ses compatriotes comme un pressentiment de ce qu'il ferait un jour dans cet art musical qui jusque-là ne lui avait guère causé que des ennuis.

Le moyen qu'avait imaginé le docteur Siguier pour le guérir de son bégayement avait fini par lui inspirer une véritable passion pour la musique religieuse ; et comme déjà il ne doutait de rien, il résolut d'arranger une messe en musique à trois voix et de l'exécuter lui-même dans la principale église de Minorque, un jour de grande fête religieuse, avec deux musiciens du pays.

Disons tout de suite que sa jeune audace étant, après tout, fondée sur quelques notions positives de musique, il n'eut point le sort qu'éprouva J.-J. Rousseau à Lausanne, lorsque, dans un jour de sa jeunesse vagabonde, il eut l'étrange idée de composer une pièce pour un concert, aussi effrontément, a-t-il dit lui-même, que s'il avait su comment s'y prendre ; au lieu donc de l'immense confusion dont fut couvert le pauvre Jean-Jacques, ce fut une admiration générale pour Orfila, et ses compatriotes émerveillés le déclarèrent tout d'une voix un petit Haydn et un petit Mozart !

Mais pour ce précoce enfant ce n'était là que de simples distractions ; il s'était en même temps livré à des études plus sérieuses. Servi par d'heureuses circonstances, il avait appris presque en même temps la langue française et la langue anglaise ; la première, grâce à un abbé languedocien que la révolution de 1789 avait jeté dans l'île ; la seconde, grâce à un prêtre irlandais nommé John Father.

Ce double enseignement s'était fait plutôt par des conversations que par des études grammaticales ; aussi le jeune Espagnol avait-il pris jusqu'aux défauts de ses maîtres : on l'aurait cru Languedocien quand on l'entendait parler français, et Irlandais lorsqu'il venait à s'exprimer en anglais.

Tout cela prouvait une merveilleuse facilité, et, comme rien ne l'arrêtait, il s'était mis en même temps à étudier les mathématiques ; il n'en connaissait pas le premier mot : n'importe, il achète des livres, et finit par découvrir, dans ce pays si arriéré, un homme qui

le conduit jusqu'aux logarithmes et qui lui donne des notions élémentaires de géométrie.

Mais voilà que, dès la sixième leçon, il est pris d'une bien autre ambition : il veut tout simplement devenir professeur! Il cherche et bientôt il trouve deux garçons à peu près de son âge, quatorze ans, qui consentent à devenir ses élèves. Il a donc un auditoire, et il va se faire écouter; car déjà se révèle l'homme qui cherchera partout ses succès et sa gloire dans le sein des plus brillantes réunions comme sur le théâtre plus ou moins agrandi du professorat. Il suivait, du reste, le meilleur chemin pour s'instruire lui-même en se chargeant ainsi d'enseigner aux autres ce qu'il lui fallait apprendre au jour le jour[1].

[1] Bérard a été plus loin que nous, il ne se contente pas de dire qu'Orfila, en se mettant à enseigner ce qu'il ne savait pas, a usé, comme le dit quelque part Rollin, du meilleur moyen de s'instruire lui-même, il dit qu'*Orfila avait inventé à Mahon ce système d'études;* Orfila ne l'a pas *inventé;* longtemps avant lui, de courageux jeunes gens s'étaient mis à enseigner au jour le jour des sciences dont ils ne connaissaient pas le premier mot; il leur avait fallu se pénétrer de notions toutes nouvelles pour eux, et avec d'autant plus d'ardeur et de ténacité qu'ils allaient avoir à les transmettre à d'autres intelligences. C'est, là du reste, ce qu'a fait Orfila et avec un plein succès.

Bérard ajoute qu'Orfila en était alors à cette heureuse période de la vie où l'on cultive la science pour les charmes qu'elle offre et sans préoccupations de fortune et d'honneurs; Orfila avait un esprit trop positif et trop pratique, même à cette première époque de sa vie, pour se laisser ainsi séduire par les charmes spéculatifs de la science. J'aime mieux la seconde interprétation donnée par Bérard, d'autant qu'elle est bien plus à la louange d'Orfila. « Orfila, dit-il, n'imaginait pas de félicité plus douce, de gloire plus solide que de répandre, de vulgariser ce qu'il savait si bien. » Bérard aurait pu ajouter, et même ce qu'il ne savait pas très-bien; mais j'aurai à revenir plus d'une fois sur ce côté du caractère d'Orfila.

Pendant une année entière il est donc occupé de mathématiques, et cette fois à la grande satisfaction de son père, qui, ayant résolu d'en faire un marin, insistait pour qu'il se mît au fait des notions les plus usuelles de navigation. Ce père, au fond, ne voyait pas plus loin que ses compatriotes : pour tous ces insulaires il n'y avait que deux carrières possibles : l'église ou la mer. Or, comme c'était à ce dernier parti qu'il s'était arrêté, il cherchait à enflammer l'imagination de son fils par des récits plus merveilleux que ceux de Sinbad le Marin. Tantôt il lui parlait des aventures de mer, du plaisir qu'on éprouve à voir des peuples nouveaux, à contempler les monuments que nous a légués l'antiquité ; et puis il lui parlait de ces délicieuses contrées que baigne la Méditerranée, de Naples, de Portici, Castellamare, Sorrente, Pouzzole, Baia ! Noms harmonieux et poétiques, bien faits pour séduire une jeune imagination.

Voilà donc son fils marin ; il n'a que quinze ans ; il s'embarque à bord d'un brick marchand.

Ce navire allait en Égypte : c'était un beau début ! Commencer par visiter la terre des Pharaons ! Mais ce pays si intéressant, si poétique pour d'autres, si plein de souvenirs, fit une assez triste impression sur l'esprit tout positif du jeune Orfila. Obligé de séjourner trois mois dans la baie d'Alexandrie, il s'ennuyait à mourir quand il allait à terre ; de sorte qu'il passait presque tout son temps à lire sur le pont du navire ou dans sa chambre.

De retour à Mahon, il fut assez heureux pour y trouver un homme plein d'instruction qui voulut bien s'occuper de lui. C'était un Allemand d'un caractère aimable

et d'un esprit fort distingué; très-versé dans les sciences physiques et mathématiques, il avait l'habitude de l'enseignement. Dès les premières leçons il fit sentir à son élève le vide de ses prétendues connaissances; il lui fit reprendre l'étude des mathématiques, puis celle de la physique expérimentale et de l'histoire naturelle. Orfila resta deux ans sous sa direction, c'est-à-dire jusqu'en 1804, époque où, ayant atteint sa dix-septième année, il dut quitter sa ville natale pour aller à l'université de Valence.

Ici, nous allons retrouver l'Espagne avec ses vieilles routines et son respect aveugle pour les anciennes traditions. On enseignait à Valence la médecine et les sciences accessoires; le cours de chimie était même confié à un homme instruit, le docteur Pircueta, mais les règlements de l'université prescrivaient à ce malheureux professeur de ne pas s'écarter du livre de Macquer, de Macquer qui, en 1804, et après les travaux de Lavoisier, de Priestley et de Fourcroy, maintenait comme une vérité incontestable que l'air et l'eau sont des *corps élémentaires!* On prescrivait, en outre, aux élèves d'apprendre et de réciter chaque jour quatre ou cinq pages dudit Macquer! Qu'on juge de la position du pauvre professeur qui, connaissant l'insuffisance du traité de Macquer, cherchait, mais sans faire aucune expérience, à mettre ses élèves au courant des découvertes récentes en chimie!

Orfila comprit bientôt de quel côté était la vérité. Les grands noms de Lavoisier, de Berthollet, de Fourcroy n'avaient point retenti en vain à son oreille; il s'empressa d'acheter leurs ouvrages, et, après en avoir lu les

premières pages, son parti est pris : il n'assistera plus aux leçons de l'université; c'est chez lui, dans sa petite chambre, qu'il va étudier, n'ayant d'autre guide que ses livres, d'autre mobile que son insatiable besoin d'apprendre. Il n'avait jamais vu faire d'expériences, il va en faire : sa chambre est transformée en laboratoire. La chimie a cela de particulier dans son étude, que les plus petites opérations intéressent et excitent l'esprit. Il suffit de quelques réactifs et d'un petit nombre d'ustensiles pour instituer des expériences qui vont faire palpiter le cœur d'un jeune adepte et le faire tressaillir d'aise quand il verra s'opérer sous ses yeux ce qu'il vient de lire dans un ouvrage. Cette étude avait tant de charmes pour Orfila, elle lui inspira tant d'enthousiasme, que, pendant près d'une année, il ne prit pas plus de trois à quatre heures de sommeil par nuit. Tout Valence pouvait voir la fenêtre du jeune étudiant éclairée jusqu'à minuit; puis, avant l'aube, on la voyait briller de nouveau comme l'étoile du matin. Chacun savait qu'un de ces *serenos* qui, en Espagne, annoncent aux habitants des villes l'état du ciel, allait tous les soirs allumer sa lanterne à la lampe du laborieux jeune homme, et qu'après une tournée de trois heures, il venait rendre à cette lampe studieuse la lumière qu'il lui avait empruntée.

Des travaux si opiniâtres, des études faites avec tant d'ardeur devaient être suivies d'un véritable triomphe. L'université de Valence avait fini par être menacée dans son existence : un long cri de réprobation s'était élevé contre elle; on se disait de toutes parts que l'enseignement y était déplorable et qu'il fallait la supprimer.

Dans sa détresse, l'université fit un appel à ses enfants; mais, chose bien étrange, ce fut celui qui s'était exilé de son sein qui allait la sauver.

C'était vers la fin de 1805, un grand concours est annoncé; il aura lieu entre les élèves les plus distingués de l'école, et aura pour juges des savants pris en dehors de l'université.

Quand vint le jour des épreuves, Mathéo Orfila, dans une improvisation qui dura plus de deux heures, montra un si beau talent d'exposition et fit preuve de connaissances si approfondies, qu'il enleva tous les suffrages et fut déclaré vainqueur.

Chacun comprit alors ce que peut produire un travail solitaire soutenu par une forte volonté. Le professeur Picuerta ne pouvait cacher sa joie et sa surprise. « Mais, mon enfant, lui disait-il, où avez-vous donc appris tout cela? Qui a pu vous enseigner tout ce que vous avez dit? »

Le jeune lauréat, fêté de tout le monde, déclaré sauveur de l'Université, était dans l'ivresse; mais quelle n'est pas sa terreur le lendemain, quand on vint lui intimer l'ordre de se rendre près du grand inquisiteur! Il avait, dit-on, émis des principes qui n'étaient rien moins qu'orthodoxes! Orfila obéit. Le grand inquisiteur était un homme d'une taille élevée, d'une figure grave et imposante. « Vous avez eu hier un magnifique succès, lui dit-il, j'y ai applaudi tout le premier; j'aime la jeunesse studieuse. Qui êtes-vous? d'où venez-vous? et qu'allez-vous faire? » Rassuré par ces bienveillantes paroles, Orfila répondit avec une respectueuse déférence. « Mais, reprit le grand inquisiteur, lorsqu'il a

été question de géologie, n'avez-vous pas laissé entrevoir, et cela en vous appuyant sur les assertions d'auteurs français, que le monde est plus ancien que ne l'enseigne l'Église? Dites-moi la vérité; quelle est votre opinion? » Orfila répondit sans se troubler, et de manière à concilier les assertions de la géologie avec celles de la théologie. Il le fit même avec tant de succès, que le grand inquisiteur, charmé d'une science de si bon aloi, lui dit en souriant : « Allez, jeune homme, poursuivez vos études, honorez l'Espagne, et sachez que l'inquisition n'est ni aussi tracassière ni aussi barbare qu'on le suppose! » Orfila aurait donc pu rester à Valence et y jouir pleinement de son triomphe; mais que faire désormais dans un pays si arriéré? « Rester ici, écrivait-il à son père, ce serait perdre mon temps, et ce n'est point là, sans doute, ce que vous voulez. »

Cette fois, c'est à Barcelone qu'il va se rendre ; mais si dans les grandes villes il y a plus de ressources pour l'instruction, il y a aussi plus de causes de distraction. On professait à Barcelone à peu près comme cela se pratique en France. Carbonnell y enseignait la chimie; mais il y avait un théâtre italien et d'excellents sujets; c'était une furieuse tentation pour notre étudiant. Un jour donc, n'y tenant plus, il achète un billet, et prend place au parterre. Qu'on juge de son ravissement! lui qui n'avait jamais entendu chanter qu'au lutrin de son pays! On jouait la *Molinara*, le chef-d'œuvre de Paësiello! Jamais musique ne produisit un pareil effet sur une organisation humaine! Le voilà fou de chant italien; il chante en s'en retournant chez lui; il se met au lit et ne peut s'endormir; il veut reproduire ces grands

effets de voix qu'il a entendus : impossible, sa voix est lourde, rebelle et traînante. Il attend le jour avec impatience, et, au lieu d'aller dans l'amphithéâtre de chimie, il va chercher à dompter sa voix, non pas, comme Démosthène, en se mettant des cailloux dans la bouche et en luttant avec le bruit des flots; mais en jetant sa voix au milieu des airs; et pour cela il gravit une haute montagne qui domine Barcelone, le mont Jouy. Il était cinq heures du matin; il se met à vocaliser de toutes ses forces. A dix heures il tenait ses roulades et rentrait dans Barcelone, tout joyeux de sa conquête. Mais cela ne lui suffit pas, il s'exerce sur toutes sortes d'instruments : la flûte, le piano, la guitare, le violon; toutefois il finit par opter, et, en véritable Espagnol, il se décide pour la guitare.

Tout cela avait amené quelque ralentissement dans ses études; mais ce premier moment de fougue passé, il reprit sa place parmi les élèves, c'est-à-dire au premier rang.

Deux ans s'étaient ainsi passés, quand la junte de Barcelone, ayant résolu d'envoyer un jeune pensionnaire à Madrid d'abord, puis à Paris, pour y étudier la chimie appliquée aux arts, jeta les yeux sur Orfila. Il devait rester deux ans à Madrid et autant à Paris, puis revenir à Barcelone, où l'on instituerait pour lui une chaire de chimie.

Ce fut vers la fin de 1807 qu'il quitta Barcelone. Il comptait trouver à Madrid le professeur Proust; mais ce savant venait de rentrer en France. Orfila, voyant qu'à Madrid on n'en savait pas plus qu'à Barcelone, demanda et obtint l'autorisation de se rendre immé-

diatement à Paris. Il possédait 1,100 francs : c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour faire le voyage; mais un ami d'enfance demande à lui emprunter 1,000 francs, assurant qu'ils lui seront rendus à Burgos, poste restante. Orfila les lui donne, et les deux amis se quittent en pleurant. Arrivé à Burgos, Orfila court à la poste; rien! Il pense que c'est un retard, et pousse jusqu'à Bayonne; rien encore! et la diligence part le lendemain, et il ne lui reste pas un sou! Sa gaieté n'en est pas altérée : il ne peut croire à tant de perfidie. Il vend sa montre, une bague de prix, et jusqu'à sa guitare! Mais il est en France et il a vingt ans! Âge heureux! toujours riche; riche dans le présent et plus riche encore dans l'avenir. Il monte donc résolûment dans la voiture publique, où il trouve deux médecins qui lui font l'accueil le plus cordial, un avocat, homme de beaucoup d'esprit, et une jeune dame d'une rare beauté, qui s'amuse infiniment d'entendre ce jeune Espagnol parler le pur languedocien.

Ce voyage dura dix jours; le 11 juillet 1807, Orfila était à Paris. En descendant de voiture dans la cour des Messageries, il lui restait 50 centimes; mais un oncle qu'il avait à Marseille, instruit de sa détresse, avait donné ordre à son banquier de lui compter 300 francs, et la junte de Barcelone lui faisait payer un mois d'avance.

Ce n'était là, du reste, que des contre-temps : Orfila n'a pas eu à lutter, dans sa jeunesse, contre l'adversité, à se trouver aux prises avec l'infortune; il ne devait point passer par cette école du malheur qui trempe et fortifie les caractères; mais, à défaut de cet aiguillon de

l'indigence, il portait dans son cœur les germes d'une vaste ambition, et déjà ses succès d'enfance avaient vivement excité en lui ces désirs de renommée. Maintenant qu'il est en France, chez un peuple éminemment sociable, ami des étrangers, nous allons le voir marcher de succès en succès, jusqu'au moment où il se condamnera à traîner ce que j'appellerai le boulet de la faveur publique. Et puis l'ingratitude et l'oubli viendront assombrir cette carrière si heureusement commencée! Mais nous n'en sommes encore qu'à ses débuts; insistons sur ses premières années; disons l'accueil qu'il reçut en France, les amitiés qu'il va y former et les encouragements qu'il trouvera de toutes parts.

Depuis la mort de Lavoisier, le sceptre des sciences chimiques était tenu par Fourcroy; déjà Berthollet, Chaptal, Vauquelin et Thénard avaient acquis une juste célébrité. Orfila connaissait ces grands maîtres par leurs écrits; il se fit présenter à Fourcroy et à Vauquelin. Celui-ci l'admit bientôt dans son laboratoire; Fourcroy le chargea de préparer sept à huit leçons qu'il voulait faire sur la chimie animale.

Mais Orfila n'était pas disposé à se contenter longtemps d'un rôle subalterne : il lui fallait un laboratoire et un local convenable pour professer. Un riche propriétaire de la rue du Bac y pourvut, il ouvrit son premier cours de chimie. L'auditoire était peu nombreux; mais si le théâtre était modeste, il s'y passa dès les premiers jours un événement qui fit le plus grand honneur au jeune étranger. Il était à faire sa leçon devant son petit auditoire; deux graves personnages se

présentent et prennent place sur les banquettes au milieu des élèves. Orfila jette sur eux les yeux. Quelle n'est pas sa surprise! Ces deux nouveaux venus sont Fourcroy et Vauquelin! Mais Orfila ne se troublait pas facilement; il se lève comme tout l'auditoire, s'incline devant ces deux grands maîtres, puis, après leur avoir donné ce témoignage de respect, il reprend sa leçon là où il l'avait interrompue, et, électrisé en quelque sorte par la présence de ces hommes illustres, il redouble d'efforts, se surpasse, et se montre véritablement digne de l'honneur qu'ils viennent de lui apporter.

Mais Vauquelin était plus qu'un maître pour lui, il était presque un père : on va en juger.

Orfila, bien accueilli en France et ne se mêlant en aucune manière de politique, était plein de sécurité comme tous ses compatriotes, lorsque, vers le milieu de 1808, on apprit à Paris que Murat, campé sous les murs de Madrid, venait de bombarder cette ville qui s'était mise en pleine insurrection. C'était le signal d'une guerre longue et meurtrière. Vers le mois de septembre, le bruit se répand que le général Dupont vient d'être défait à Baylen par Castagnoz. Napoléon est indigné : c'est le premier échec qu'éprouvent ses armes. Avant de quitter Paris, il donne ordre au préfet de police de faire arrêter tous les Espagnols qui sont dans la capitale et de les diriger deux par deux dans les départements.

Orfila, pour se mettre en règle, et conformément à l'invitation de son ambassadeur, était allé de lui-même à la préfecture de police, demander un permis de séjour. On l'arrête et on le jette en prison. Toutefois on

avait bien voulu le prévenir que, s'il se faisait réclamer par une personne honorable, on le mettrait en liberté. Il ne perd pas un instant : il écrit à Fourcroy et à Vauquelin. C'était une bonne inspiration : le jour suivant, à sept heures du matin, on vient le chercher pour le conduire dans le cabinet du préfet. Il pensait que c'était pour quelque interrogatoire ; pas du tout : il y trouve Vauquelin, le bon Vauquelin, en grand costume de l'Institut, l'épée au côté et couvert de ses décorations. « Je viens réclamer monsieur, dit le savant, je réponds de lui ; il ne troublera jamais l'État, et je l'emmène. — Soit, » répondit le chef du cabinet. Vauquelin tend la main à son élève ; celui-ci se précipite dans ses bras.

Rendu ainsi à la liberté et à ses études, Orfila, de 1808 à 1811, put compléter son instruction médicale. Le 27 septembre, il était reçu docteur. Pour lui, les études qu'on nomme *accessoires* étaient restées les études principales, et ce n'était qu'accessoirement qu'il avait étudié la médecine ; mais la guerre entre la France et l'Espagne étant devenue chaque jour plus meurtrière, la junte de Barcelone avait cessé d'avoir des relations avec son pensionnaire ; ses parents avaient essuyé des pertes considérables, et son père lui avait fait intimer l'ordre de revenir à Mahon dès qu'il serait reçu docteur ; 300 francs même lui avaient été remis, avec l'injonction de revenir sur-le-champ. Tout autre, sans doute, aurait obéi ; mais ici se montre encore le caractère d'Orfila. Confiant comme toujours dans sa fortune, il écrit à son père : « Je reste, et je vous renvoie les 300 francs qui devaient payer mon voyage. »

Il est vrai qu'il avait des amis sur lesquels il pouvait compter : Béclard, W. Edwards, Marjolin et beaucoup d'autres. Ces amis se mirent à lui recruter des élèves, et, le 8 janvier 1812, il put ouvrir un cours de chimie chez un pharmacien de la rue Croix-des-Petits-Champs. Ce cours était suivi par quarante élèves qui lui payaient chacun 40 francs. Béclard, Edwards, Hippolyte et Jules Cloquet étaient au nombre des élèves les plus assidus.

Ce cours est à peine terminé, qu'il en ouvre un second, rue du Foin-Saint-Jacques. C'était le beau temps de l'enseignement particulier, et cette rue du Foin-Saint-Jacques était comme le berceau des grandes réputations professorales. Quelques années plus tard, Broussais devait y jeter les premiers fondements de la sienne; celle d'Orfila commençait à grandir. Envoyé par son gouvernement pour étudier la chimie appliquée aux arts, il n'avait guère fait, jusque-là, que marcher sur les pas de ses maîtres; mais dès que, livré à lui-même, il en vint à la *médecine légale*, on le vit procéder par des voies toutes nouvelles : il avait enfin trouvé sa veine; le grand *toxicologue* commençait à se montrer.

Disons comment un incident, pur effet du hasard, était venu tout à coup lui révéler, au milieu d'une leçon, et l'impuissance de la toxicologie telle qu'on l'enseignait alors, et le problème qu'il y avait à résoudre pour que la médecine légale pût en tirer ses plus précieuses ressources.

Il venait d'exposer à ses élèves l'histoire de l'*acide arsénieux;* il leur avait montré les précipités que la dis-

solution de ce corps peut former avec différents réactifs ; il leur avait dit que la même chose aurait lieu si l'acide arsénieux se trouvait mêlé à des liquides alimentaires, tels que du vin, du café, du bouillon; et comme il avait par hasard à côté de lui une tasse de café à l'eau, il y verse de la dissolution arsénicale, puis de l'*eau de chaux*. Mais voilà qu'à son grand étonnement, au lieu du *précipité blanc* qu'il avait annoncé, il se produit un *précipité gris-violacé*. Il change de réactif, il se sert de *sulfate de cuivre ammoniacal;* mais, au lieu du *précipité vert-pré* qu'il attendait, il obtient un *précipité olive-noirâtre!* Toutes ses idées sont bouleversées : il n'en fait rien paraître, car il avait pour principe qu'un professeur ne doit jamais se tromper devant ses élèves. Il attribue ces résultats à la présence de quelques matières organiques colorées, et remet à leur expliquer tout cela ultérieurement.

Mais sa leçon est à peine terminée, qu'il court chez lui se procurer du vin, du bouillon, du thé, et qu'il se met à répéter les mêmes expériences, pour savoir à quoi s'en tenir. Or, toujours il trouve que les poisons mêlés à des liquides préparés avec des substances animales ou végétales ne peuvent plus être décelés par les moyens mis en usage jusqu'alors. Il consulte en même temps les auteurs les plus accrédités : Frank, Plenck et beaucoup d'autres; et de ces recherches il résulte pour lui ce fait capital, que *la toxicologie n'existe pas!* Cette toxicologie, du moins, qui est fille de la chimie; qui seule peut mettre l'expert sur la trace du poison et lui en faire connaître la nature; qui seule peut indiquer au médecin le contre-poison à administrer; qui

seule enfin, par la certitude de ses procédés, doit être la plus puissante garantie de la morale publique et de la société.

Mais quel sera l'auteur ou plutôt le créateur[1] de cette nouvelle toxicologie? Quel sera l'esprit assez entreprenant, assez sûr de lui pour ne plus tenir compte des travaux des devanciers, et pour reprendre les faits sur de nouvelles bases? Orfila a tout aussitôt la conviction que ce sera lui-même ; et il a si bien cette conviction que, le jour même, il court chez un libraire, et sans avoir en main une seule page de manuscrit, il offre de lui vendre un *Traité de toxicologie générale*, en deux forts volumes in-8.

Le libraire, assez étourdi de la proposition, lui demande d'abord à qui il a l'honneur de parler. « Je suis

[1] *Créateur* était un peu trop fort, même dans un éloge, et Bérard est tombé depuis dans la même exagération, lorsque, reprenant les choses de plus haut, c'est-à-dire au début même d'Orfila, alors qu'il ne s'était encore fait connaître par aucun travail, il dit qu'*il était dans la destinée de ce jeune étranger de créer une science*, c'est-à-dire la toxicologie ; il est évident qu'on ne crée pas une science, on en découvre les fondements, et on en élève l'édifice par des notions qui elles-mêmes sont le fruit de recherches particulières, et c'est pour cela sans doute que les nations elles-mêmes ne peuvent revendiquer les sciences; ensuite, la toxicologie n'est pas une science, c'est un art; et cet art résulte d'applications scientifiques. La part d'Orfila, considérée à ce point de vue, est encore très-belle ; il a judicieusement appliqué certains principes de la chimie à la recherche des poisons, et en ce sens il a été un grand artiste. Si maintenant nous voulions juger, non la toxicologie elle-même, mais le *Traité de toxicologie* composé par Orfila, nous dirions qu'il tirait son principal mérite du grand nombre de faits qu'il renferme plutôt encore que de leur originalité ; c'est un vaste répertoire où l'expert peut trouver tout ce qu'on savait alors sur tel ou tel poison ; mais j'aurai à revenir et avec quelques détails sur ce traité qui est le principal titre d'Orfila.

Orfila. — J'ai beaucoup entendu parler de vous par vos élèves, réplique le libraire; mais vous me donnerez bien le temps de réfléchir. — Pas une heure, reprit Orfila, c'est à prendre ou à laisser. — Comment! dit le libraire, à prendre ou à laisser? vous n'avez rien à m'offrir! — J'ai ma parole, dit Orfila, et cela doit suffire. — Eh bien, vous avez raison; je consens à traiter avec vous, ne serait-ce que pour la rareté du fait, ajouta le libraire. » Et, séance tenante, le contrat fut signé.

Il fallait, on en conviendra, que ce jeune professeur inspirât au libraire une grande confiance; car celui-ci aurait pu tout d'abord lui objecter que c'était une étrange prétention que celle de vouloir ainsi faire escompter des connaissances qu'il n'avait pas même acquises; il fallait aussi que le futur auteur eût une grande confiance en lui-même, pour considérer comme une propriété à lui une science qui, de son aveu, n'existait pas, et comme une propriété si bien à lui, que d'avance il veut en faire la vente et signer le contrat!

Quoi qu'il en soit, Orfila, à qui il ne restait plus qu'à trouver sa science et à la constituer en corps de doctrine, n'avait pas la moindre inquiétude à ce sujet. Le lendemain de la signature du contrat, il va se confiner dans une profonde retraite, à Villeneuve-le-Roi, et y passe tout l'été à faire des expériences, à reprendre ses essais chimiques sous toutes les formes, et à tuer des milliers de chiens. En même temps il écrit son livre; invention et rédaction, il fait tout marcher de front, et la moitié du premier volume est livrée à l'impression pendant l'hiver de 1813 à 1814 et les autres successivement; en 1815 tout avait paru.

Arrivé à ce point, Orfila pouvait se dire qu'il venait de marquer sa place dans la science et sur un terrain nouveau. Son livre reçut l'accueil le plus favorable des hommes compétents : l'Académie des sciences déclara, par l'organe d'une commission composée de MM. Pinel, Percy et Vauquelin, que cet ouvrage méritait l'approbation de la classe et faisait le plus grand honneur à Orfila.

C'étaient là de beaux succès qui attachaient de plus en plus Orfila à la France ; mais des engagements qu'il regardait comme sacrés le liaient encore à l'Espagne. Voici comment ceux-ci furent rompus.

La paix ayant été rétablie en 1814, Orfila s'était empressé d'écrire à la junte de Barcelone ; il lui avait dit que, réduit à ses propres ressources, il avait terminé toutes ses études, et qu'il était prêt à retourner à Barcelone si la municipalité consentait à créer la chaire qui lui avait été promise.

La junte répondit que la guerre ayant épuisé toutes ses ressources, il lui était impossible de s'imposer des charges nouvelles ; mais en même temps elle lui annonçait que le gouvernement espagnol, dans le désir de l'attacher à son pays, venait de le nommer professeur de chimie à Madrid, en remplacement de Proust.

La position d'Orfila devenait difficile : d'un côté il aurait voulu répondre à la confiance de son pays ; d'un autre côté il sentait que la France, que Paris était le seul théâtre où il pouvait trouver l'emploi de ses facultés. Dans ces circonstances, il crut devoir faire ses conditions : il répondit au gouvernement espagnol

qu'il acceptait avec reconnaissance les fonctions dont on voulait bien le charger, mais qu'il y avait de grandes réformes à apporter dans l'enseignement en Espagne, qu'une réorganisation était indispensable, et qu'il demandait à soumettre un plan d'études.

Le ministère espagnol répliqua que ce n'était pas à Orfila à proposer un plan d'études; que s'il voulait accepter sans condition il pouvait se mettre en route. Orfila resta à Paris.

Il est donc désormais à la France, et de longtemps encore sa carrière ne sera qu'un cours inouï de prospérités.

L'année 1815, en particulier, a dû compter comme une des plus heureuses de sa vie. J'ai dit que les savants avaient fait à son *Traité de toxicologie* l'accueil le plus flatteur; Hallé se l'était fait lire d'un bout à l'autre, et comme une place de correspondant était vacante à l'Institut, il engagea Orfila à se mettre sur les rangs. Orfila fut placé en tête de la liste, et son élection eut lieu vers la fin de 1815.

Presque en même temps on l'avait attaché à la maison du roi Louis XVIII en qualité de médecin par quartier. C'était une place un peu subalterne et qui ne le mettait guère en rapport qu'avec la domesticité du château, mais ce pouvait être un acheminement à de plus hauts emplois. Ajoutons qu'à cette époque Orfila n'était pas seulement un des jeunes docteurs les plus habiles de l'école de Paris, c'était encore, dans le monde, un des hommes les plus aimables; son goût pour la musique était resté chez lui au degré d'une passion, et il avait acquis un talent de premier ordre,

à ce point que des offres lui avaient été faites pour entrer au Théâtre-Italien à raison de 25,000 francs par an. « Non, avait répondu Orfila, je refuse toute « fortune qui me viendra d'un autre côté que la « science. » Mais si sa raison lui montrait ainsi quelle était pour lui la carrière la plus honorable et la plus digne, on va voir qu'un beau talent musical et une belle voix étaient encore ce qui avait le plus de prise sur son cœur [1].

[1] Bérard a insisté un peu plus que moi sur les offres qui furent faites à Orfila; il nous le montre aux prises avec deux rois et un directeur de théâtre; les deux rois qui se *disputaient* ainsi Orfila, ce mot est de Bérard, étaient le roi d'Espagne et le roi de France; le directeur était celui du Théâtre-Italien; l'offre la plus digne était celle du roi Ferdinand, qui avait fait insérer dans la *Gazette de Madrid* un décret qui appelait Orfila à la chaire de chimie que Proust avait occupée. Le roi Louis XVIII lui aurait fait offrir par ses ministres une place de médecin par quartier, offre bien modeste en vérité et qui n'avait rien de bien séduisant; quant au directeur de théâtre, il offrait 25,000 fr. d'appointements. Ces propositions, dit Bérard, étonnèrent Orfila qui n'avait rien demandé, et cependant, ajoute-t-il, il devait être habitué à des surprises de ce genre.

La version que je donne ici n'est pas contradictoire et s'éloigne seulement en un point de celle de Bérard; il ne s'agissait pas seulement, en effet, pour Orfila de choisir entre des offres plus ou moins séduisantes, il s'agissait de concilier sa résolution de rester à Paris avec les engagements qu'il avait précédemment contractés; l'Espagne avait fait les frais de son éducation scientifique; il avait été en France le pensionnaire de son pays, pouvait-il rompre ses engagements? pouvait-il manquer à sa parole? Là est toute la question; Bérard nous le montre en face d'offres qui lui étaient faites; mais de la part de l'Espagne ce n'était pas seulement une offre, c'était une réclamation; j'ai dit comment Orfila s'en était tiré, comment il avait cru pouvoir faire ses conditions; la réponse du gouvernement espagnol était noble et digne. Ce n'était pas à Orfila qu'il appartenait de dicter un plan d'études.

Admis depuis longtemps dans la famille d'un artiste distingué, depuis membre de l'Institut, M. Lesueur, il n'avait pu voir sans émotion une jeune personne qui était alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de son talent : c'était mademoiselle Gabrielle Lesueur. Douée d'une voix d'un timbre délicieux et d'une justesse irréprochable, on la comparait à l'incomparable madame Barilli. Qualités du cœur, dons de l'esprit, charmes de l'art, mademoiselle Lesueur réunissait tout ce qui pouvait séduire un homme d'ailleurs plein de délicatesse et d'honneur. Aussi Orfila ne se crut véritablement heureux qu'après avoir obtenu la main de cette jeune personne, en juillet 1815.

C'était, comme on le voit, dans les premiers temps de la Restauration, à l'époque où la société, à peine remise des puissantes émotions de la guerre, venait en quelque sorte de se retrouver. De nombreux salons étaient ouverts; celui de madame la princesse de Vaudemont réunissait tout ce que Paris avait de plus distingué, on y trouvait presque tous les grands personnages de l'époque. Grâce à leur amabilité, ou plutôt grâce à leurs talents, Orfila et sa jeune épouse étaient, non-seulement bien accueillis, mais vivement désirés dans ces brillantes réunions, et ils en faisaient les délices.

Des esprits sévères trouveraient peut-être qu'il eût été plus désirable pour Orfila, plus digne de sa réputation naissante, de figurer parmi ces nobles invités comme homme de science. Moi-même j'aurais aimé à dire que dans le salon de madame de Rumfort, veuve de l'illustre et infortuné Lavoisier, Orfila se trouvait au même titre que MM. de Laplace, Fourier et de Prosny,

mais il ne faut pas oublier qu'Orfila, à cette époque, n'en était encore qu'au début de sa carrière scientifique, qu'il n'était encore chargé d'aucun enseignement officiel, et que, par conséquent, il n'était pas tenu à cette gravité de mœurs et de manières qu'impose la robe de professeur à ceux qui en sont revêtus; et j'ajoute que ce fut pour lui l'origine de quelques-unes des puissantes protections qui plus tard lui furent si utiles dans ses fonctions administratives [1].

Cependant, au milieu du tourbillon du monde parisien, Orfila n'avait pas oublié son pays natal, sa petite Baléare, comme disaient les anciens, et ce souvenir lui revenait avec d'autant plus de vivacité qu'il se sentait plus heureux; il lui tardait de faire partager ce bonheur à sa famille et de lui présenter sa jeune épouse.

Il y avait douze ans qu'il avait quitté le toit paternel,

[1] Il y a des choses qui, à tort ou à raison, paraissent incompatibles; ainsi le père Lacordaire, dans une lettre très-spirituelle et souvent citée, écrivait à un religieux de son ordre, que l'exercice du cheval n'a certainement rien de répréhensible en soi, et qu'un moine peut assurément s'y livrer, mais qu'un pénitent y regardera à deux fois avant de se jeter aux pieds de celui qu'il aura vu dans la journée fièrement posé sur un cheval et soulevant des flots de poussière; et de même on pouvait éprouver quelque regret de voir un grave professeur, un doyen de Faculté descendre de sa chaire pour aller se placer devant un piano; comme aussi de voir ce même professeur, en tournée dans les départements, quitter son siége de président d'un jury médical, pour aller faire entendre sa voix à la soirée du préfet. Mais il était dans la nature d'Orfila de rechercher toute espèce de succès, et de lui aussi on aurait pu dire :

Il aime à se donner en spectacle aux Romains,
A disputer des prix indignes de ses mains.

lorsqu'il résolut d'aller y raviver ses souvenirs d'enfance, s'y livrer à ce charme délicieux et mélancolique qui nous saisit à l'aspect des lieux où se sont écoulées nos premières années, et se retremper enfin dans ce bonheur domestique qui pour lui avait encore toute sa fraîcheur.

Il arriva à Mahon dans le plus beau mois de l'année, en mai 1816. Ce fut un événement dans cette petite île, que l'arrivée d'Orfila ; car c'était chose inouïe qu'un de ces insulaires eût jamais quitté son pays, si ce n'est comme marin ou pour faire le commerce. Or, Mathéo Orfila y revenait comme un savant médecin, et réputé tel dans le grand pays de France. Qu'on juge de l'enthousiasme de ses compatriotes! la foule accourait sur ses pas, son père le montrait avec orgueil, sa mère pleurait de joie!

Les malades, les infirmes, les incurables venaient de tous les points de l'île réclamer ses conseils. Il passa toute la belle saison au milieu de sa famille, mais en septembre il fallut se quitter. Le professorat à la Faculté de médecine de Paris, c'était là que devaient tendre tous ses vœux; deux années, toutefois, s'écoulèrent encore, puis en 1818 de premières ouvertures lui furent faites par Marjolin : on allait créer une chaire de *maladies mentales*, et une permutation devait laisser vacante celle de *médecine légale*. Pour occuper une place dans l'enseignement, Orfila devait se faire naturaliser Français. Il avait à peine soumis cette demande au garde des sceaux, que la Faculté dut faire sa présentation : Orfila fut mis en première ligne *ex æquo* avec M. Husson ; Pariset fut placé en seconde ligne.

Le jour de la nomination, la Faculté était au grand complet ; Hallé, depuis longtemps retenu chez lui par l'affection calculeuse qui devait le conduire au tombeau, s'était fait transporter à l'école dans une chaise à porteurs ; et comme on le félicitait de l'amélioration que sans doute il éprouvait dans sa santé : « Je ne suis pas mieux, dit-il, mais je n'ai pas voulu laisser échapper cette occasion de rendre un dernier service à la Faculté en venant voter pour M. Orfila. » — « Eh bien ! ceci me décide, dit à son tour Boyer ; moi aussi je voterai pour M. Orfila. »

Voilà donc Orfila en possession d'une chaire qu'il avait si longtemps désirée, le voilà professeur.

Heureux s'il avait su borner ses désirs et ne pas chercher d'autres joies que celles que devait lui donner cet enseignement ! Pour le moment, du reste, il n'en soupçonnait pas d'autre, et sa satisfaction était immense en voyant la foule se presser pour l'entendre dans le vaste amphithéâtre de l'école.

Sa voix bien timbrée, sonore et puissante, dominait ces flots d'auditeurs ; elle se faisait entendre de tous les élèves. Son débit était clair, méthodique, simple ; il n'entretenait ses auditeurs que de ce qui leur était rigoureusement indispensable ; il évitait toute espèce de digression, et, autant que possible, il démontrait par des expériences les faits qu'il venait d'énoncer.

Mais j'aurai à revenir sur son enseignement quand il sera question de son cours de chimie; je veux dire ici quelques mots de ses tournées comme *président* des jurys médicaux.

C'est en 1820 qu'Orfila fut appelé avec Béclard à

présider annuellement ces jurys. L'institution des officiers de santé était déjà l'objet de nombreuses réclamations; on s'élevait de toutes parts contre la déplorable facilité avec laquelle on procédait à leur réception; ce n'était partout qu'ignorance et corruption. Pour mettre un terme à cet état de choses, la Faculté de Paris avait résolu de placer à la tête des jurys de réception deux hommes d'une intégrité et d'une sévérité reconnues.

Pour sa part, Orfila eut, dans la première année, cent vingt aspirants à interroger; il en refusa quatre-vingt-dix-neuf! Béclard n'avait pas montré moins de fermeté.

Cette première campagne fit comprendre aux récipiendaires qu'on ne pourrait fléchir ces nouveaux juges qu'en faisant preuve d'instruction et de capacité.

Il y eut bien encore quelques tentatives de corruption et même d'intimidation, mais Orfila sut les réprimer avec un admirable sang-froid. Ainsi, un jour un candidat lui demande un entretien particulier: « Vous m'avez odieusement tourmenté hier, lui dit-il, vous allez sans doute me refuser aujourd'hui; mais vous ne me connaissez pas, monsieur, je suis homme à vous tuer! » — « Tuez-moi, » répondit tranquillement Orfila, et le jour même le candidat était refusé.

Un autre jour, Orfila interrogeait un candidat qui, du reste, ne paraissait pas manquer d'instruction; mais quelqu'un placé derrière lui lui dit à voix basse: « Vous ne savez pas qui vous interrogez? Cet homme est le bourreau d'Auxerre, et son père est le bourreau

de Melun ! » Orfila est stupéfait; mais à l'instant son parti est pris, il n'admettra jamais un bourreau dans le corps médical : il le refuse et il informe de cet incident le ministre de l'intérieur et M. Cuvier.

M. Cuvier fut très-explicite ; il donna son approbation pleine et entière à ce qu'avait fait Orfila.

Le ministre fut moins décidé. « La question me paraît délicate, écrivait-il à Orfila ; et je ne sais pas ce que ferait la Chambre des députés si un arrondissement lui envoyait son bourreau pour le représenter dans son sein !

Cependant Orfila continuait de professer la médecine légale, quand vint la dissolution de l'École en 1822, et sa réorganisation en 1823. La chaire de maladies mentales fut supprimée, son titulaire passa à celle de médecine légale, et Orfila, ainsi dépossédé, fut prévenu qu'on allait le nommer professeur de chimie en remplacement de Vauquelin, destitué.

Orfila était trop honnête homme pour oublier que Vauquelin avait été son maître et son bienfaiteur. Son chagrin fut extrême : d'un côté il se voyait enlevé à un enseignement qu'il avait pour ainsi dire créé, dont le succès avait dépassé ses espérances ; d'un autre côté, c'était Vauquelin, violemment expulsé, qu'il allait remplacer. Voici dans cette circonstance quelle fut sa conduite : Il alla tout d'abord trouver Vauquelin, et lui dit tout ce qui se tramait contre lui. « Ce n'est pas possible, s'écria Vauquelin, ils n'oseront pas ! — Ils l'oseront, reprit Orfila. — Eh bien, répliqua Vauquelin, je vous conjure d'accepter ma place ; je l'exige. Vous êtes jeune, vous avez de l'avenir, point

de fortune. Que pourrais-je gagner à votre refus? Quelle créature placerait-on là?» Ces paroles décidèrent Orfila, et l'expérience ne tarda pas à prouver combien l'enseignement avait gagné à ce changement de personne.

Assurément Vauquelin était, comme savant, bien supérieur à Orfila, et sa présence dans le corps des professeurs honorait la Faculté. Le gouvernement de l'époque avait donc fait à la fois une mauvaise action et un acte impolitique en effaçant ce grand nom de la liste des professeurs; mais une fois ce méfait accompli, il eût été impossible de faire un meilleur choix.

Orfila s'était en effet imposé une grande tâche, celle de faire participer les sciences médicales à presque tous les progrès que la chimie avait faits dans ces derniers temps; personne n'a combattu avec plus de succès que lui le fatal préjugé qui tend à établir que les physiciens et les chimistes sont incompétents dans toute question où il s'agit des phénomènes des êtres vivants: fatal préjugé, dis-je, philosophie erronée et absurde; car, tout en flattant certaines croyances, elle arrête tout progrès et ne tend rien moins qu'à laisser la médecine dans une éternelle enfance.

Honneur donc à l'École de Paris, qui a su comprendre et professer hautement que toutes les sciences doivent converger vers ce but définitif: le perfectionnement de l'art médical!

C'étaient là les idées que professait Orfila, et chacun comprit bientôt quelle devait être l'utilité d'un cours qui embrassait ainsi toutes les applications médicales de la chimie.

Aussi la foule des élèves devint telle, qu'Orfila dut quitter l'amphithéâtre de chimie pour le grand amphithéâtre de l'école ; et encore ce grand amphithéâtre lui-même devint insuffisant : plus de la moitié des auditeurs étaient obligés de se tenir debout ; ils encombraient les couloirs et l'hémicycle. On y voyait de jeunes docteurs, des praticiens de la ville et jusqu'à des professeurs de la Faculté qui venaient ainsi entendre un de leurs collègues [1].

Orfila, de son côté, pour répondre à cet empressement, redoubla d'efforts : il en vint jusqu'à faire cent vingt leçons par an, chacune de cinq quarts d'heure au moins ; et, chose inouïe ! ce zèle ne s'est pas un mo-

[1] On ne pouvait reprocher qu'une chose à Orfila considéré comme professeur, c'était de ne pas assez s'oublier lui-même ; il visait trop à l'effet ; il cherchait trop à se faire valoir personnellement ; ainsi, chaque année, pour montrer quelle était sa prodigieuse mémoire, il donnait à ses auditeurs une scène qui ne manquait pas de les émerveiller et qui a été racontée par Bérard de la manière suivante :

« On le voyait, chaque année, dit-il, dans la leçon qui avait pour « objet *les équivalents chimiques*, le dos tourné à deux immenses « tableaux entièrement couverts de chiffres, appeler tous les nombres « et leurs fractions, sans broncher, sans hésiter ; et s'il arrivait par- « fois qu'il y eût défaut de concordance entre le tableau et l'appella- « tion orale, c'était le copiste qui s'était trompé et non le profes- « seur. »

Tout cela est de la plus grande exactitude, les choses se passaient ainsi, nous en avons été témoin comme tant d'autres ; l'admiration était générale, Orfila le voyait et il était heureux ; c'était un des beaux moments de sa vie ; eh bien, ce n'était pas même un tour de force, tout chimiste exercé, tout praticien qui a vieilli dans le métier pourrait en faire autant ; je dirais presque que c'était un enfantillage, et pour ma part, j'éprouvais quelque regret de voir un homme comme Orfila se poser ainsi en vainqueur devant ses deux tableaux et tout glorieux pour une chose après tout d'aussi mince valeur.

ment démenti pendant une période de trente années : de 1823 à 1853.

Ainsi, comme professeur, le mérite d'Orfila était incontestable, son talent, sa supériorité étaient parfaitement établis ; mais il allait avoir à subir une autre épreuve : il allait, et en des temps difficiles, avoir à diriger l'administration du corps auquel il appartenait, une révolution allait le porter à ce pouvoir, en attendant qu'une autre révolution vînt l'en précipiter.

Dès les premiers jours qui suivirent la chute de la branche aînée des Bourbons, Antoine Dubois avait été nommé doyen de la Faculté de médecine de Paris ; on avait eu besoin de son nom resté populaire, d'une grande réputation et de sa longue expérience ; mais bientôt fatigué des détails administratifs, bien que déjà il eût pour premier assesseur Orfila, le 30 avril 1831 il pria celui-ci de l'accompagner chez M. de Montalivet, ministre de l'instruction publique. A peine entré dans le cabinet du ministre, Antoine Dubois lui dit tout simplement : « Je suis âgé, monsieur le ministre, peu jaloux de conserver des fonctions administratives, je viens vous prier d'accepter ma démission. Permettez-moi de vous présenter M. Orfila pour qui je vous demande la place vacante. »

M. de Montalivet n'avait jamais vu Orfila. Après avoir exprimé tous ses regrets à M. Dubois, il lui déclara que la nomination de son protégé serait signée le lendemain ; en effet, le 1er mai, Orfila recevait l'arrêté qui l'appelait à remplir les fonctions de doyen.

Dans la Faculté de médecine de Paris, le décanat est à peu près ce qu'est le gouvernement. Celui-ci

est-il fort, calme, obéi, le décanat est paisible et respecté ; la société est-elle agitée, factieuse, mal contenue, l'école s'agite encore plus, elle devient séditieuse, indisciplinable, elle a ses tribuns ! Déjà Antoine Dubois avait eu à réprimer des mécontentements, à calmer des agitations ; mais son âge, son nom, ses longs services et aussi son habilité en avaient prévenu les suites. Ces ferments n'en existaient pas moins, et son successeur allait les retrouver.

Orfila dut penser que, pour se concilier l'affection des élèves, il suffirait de leur être utile, de faciliter leurs études, de récompenser leur zèle ; il avait à la fois à apporter des améliorations dans le matériel de l'École, à introduire des réformes dans l'enseignement : il ne recula devant aucune difficulté.

Les pavillons de dissection étaient insuffisants : il en fit construire de nouveaux qui furent livrés aux élèves en 1833.

On désirait que des cliniques fussent rapprochées de l'École : l'hôpital des cliniques fut ouvert en 1834.

Ces constructions avaient amené la destruction du jardin botanique : une portion de la pépinière du Luxembourg fut affectée à l'établissement d'un nouvean jardin plus riche et plus spacieux.

Dupuytren, par une clause de son testament, avait légué des fonds pour la création d'une chaire d'anatomie pathologique. Grâce aux démarches d'Orfila, cette clause fut modifiée : une partie des fonds put être affectée à l'établissement du musée d'anatomie pathologique qui prit le nom de *Musée Dupuytren.*

Les cabinets de matière médicale, de physique et

de chimie étaient incomplets : ils reçurent d'importantes améliorations.

Enfin, en 1844, Orfila, après avoir vu à Londres le musée de Munter, conçut l'idée de former dans les bâtiments de l'École une vaste galerie d'anatomie comparée. Quelques objections, il est vrai, lui avaient été faites sur ce dernier point : on lui avait représenté que l'École devait, avant tout, posséder un musée d'anatomie humaine ; que déjà le jardin des Plantes avait de riches collections d'anatomie comparée. Orfila ne crut pas devoir tenir compte de ces remarques. M. Villemain, sollicité par lui, avait promis de demander aux chambres une allocation; M. de Salvandy, plus expéditif, signa un arrêté, et, le 1er novembre 1845, l'établissement était ouvert au public; un second arrêté ministériel lui donnait le nom de *Musée Orfila* [1].

[1] Orfila a souvent réussi dans son administration parce qu'il *osait* ; il est vrai que les temps le lui permettaient; sous un autre gouvernement il eût été plus circonspect ; il se félicitait d'avoir doublé le budget administratif de l'École ; ce budget, lorsqu'il fut nommé doyen, était d'environ 30,000 fr. (je donne un chiffre approximatif), en 1847, il l'avait élevé à 60,000; mais pour cela il avait suivi une marche toute différente de celle de ses prédécesseurs : ceux-ci n'étant préoccupés que d'une chose, arriver à équilibrer le chiffre des dépenses avec celui des allocations ; lorsqu'il y avait à la fin de l'année un déficit de 500 fr., M. Landré Beauvais, disait Orfila, en avait une attaque d'hémoptysie; Orfila, dès la première année, dépasse son budget de 10,000 fr. ! le ministre en est lui-même effrayé; comment faire accepter cela aux chambres ? mais Orfila lui démontre si bien la nécessité, l'indispensabilité de ces dépenses, que le ministre finit par approuver *ce fait accompli ;* l'année suivante, Orfila s'applaudit d'avoir à annoncer au ministre que cette fois il y a équilibre, mais équilibre avec le chiffre de 40,000 fr., c'est-à-dire avec l'excédant de l'année précédente; cela une fois admis, Orfila renouvelle de temps à autre la même ma-

Ce n'est pas tout; concurremment avec ces améliorations on vit l'enseignement se fortifier et s'étendre; déjà quelques professeurs avaient ramené les élèves dans l'amphithéâtre de l'École : c'étaient Béclard, Marjolin et Orfila. A partir de 1831, d'autres professeurs obtinrent le même succès; le doyen donna l'exemple: il voulut participer aux examens pendant toute la durée des années scolaires. Ces examens devinrent plus sérieux: ils durèrent sept quarts d'heure pour quatre candidats, et, à partir de 1846, il y eut des examens de fin d'année.

On traça aux élèves la marche à suivre dans le cours de leurs études: on les obligea à suivre les leçons avec assiduité et à prendre régulièrement leurs inscriptions; enfin, l'obligation du baccalauréat ès sciences, supprimée dans les jours de trouble, fut rétablie en 1836.

Mais, je l'ai dit tout à l'heure, les temps avaient fait de la position de doyen une position difficile, délicate et parfois brûlante; il ne fallait rien moins que l'assurance d'Orfila, son inconcevable activité et toutes les ressources de son esprit, pour conserver à la fois sa *popularité* et son *autorité*. Et il n'y parvenait pas toujours.

Tantôt, en effet, il se voyait entouré de la faveur publique, et tantôt cette même faveur se retirait de lui,

nœuvre, et arrive ainsi à ce chiffre de 60,000 fr. laissé à son successeur ; mais, je viens de le dire, si Orfila a pu faire tout cela, c'est que les circonstances le permettaient; dans tous les ministères on en faisait autant; mais une révolution étant survenue, les choses ont failli très-mal tourner pour Orfila; habitué à dépasser ainsi ses crédits, lorsqu'il a fallu avouer l'énorme déficit où l'avait conduit l'établissement de son musée, Orfila eut à supporter bien des injustices et des amertumes.

et il eut souvent à lutter contre de violents orages : il eut ses jours d'émeute et ses jours de répression : et comme tout pouvoir devait alors trouver son opposition, la presse médicale le prenant aussi à partie, le décanat était parfois pour lui le plus rude des métiers [1].

Sa position d'étranger elle-même lui créait de nouvelles difficultés ; il avait obtenu, en 1834, des lettres de grande naturalisation. A la chambre des pairs, M. le comte de Bastard, à la chambre des députés M. de Las Cases, avaient fait une juste appréciation de son mérite et énuméré les services qu'il avait rendus à la France ; mais ces éloges eux-mêmes excitaient l'envie et la malveillance. Il avait donc à se faire pardonner d'être né hors de la France, puis, et surtout, les hautes dignités auxquelles il était parvenu.

Orfila, en effet, n'était doyen que depuis environ deux ans, quand il fut nommé membre du conseil général des hospices ; présenté en 1832 pour succéder à Portal, il avait été choisi parmi cinq candidats [2].

[1] Sur ce dernier point, il avait une sorte de thermomètre ou d'indice assez curieux qu'un jour il fit connaître au roi Louis-Philippe, avec assez de sans-façon.

« Eh bien ! monsieur le doyen, lui disait le roi, comment êtes-vous actuellement avec MM. les élèves ? — Voyez mon chapeau, sire, répondit Orfila. — Il n'est pas brillant, répliqua le roi, il est même assez fatigué ; mais que faut-il en conclure ? — Que je suis au mieux avec les élèves, reprit Orfila ; car il n'y a pas un mois que je le porte. Quand je suis mal avec eux, mes chapeaux durent éternellement, par la raison qu'aucun d'eux ne me faisant l'honneur de me saluer, je n'ai pas à y mettre la main ; quand, au contraire, ma popularité est revenue, je suis accablé de coups de chapeaux, et vous voyez dans quel état je mets le mien ? »

[2] Ce que Bérard a dit de la position d'Orfila dans le conseil d'administration de l'assistance publique est parfaitement juste ; cette position

Un an après, en 1833, l'Association de prévoyance des médecins de Paris, fondée par lui, l'avait nommé président à l'unanimité, et cette dignité devait se perpétuer dans sa personne.

était en effet fort délicate, non pas seulement à cause des conflits qui pouvaient survenir entre ce conseil et la Faculté de médecine, mais aussi à cause des exigences de ce conseil à l'égard du corps médical tout entier; or, bien qu'Orfila ne fût pas précisément médecin, il n'en représentait pas moins le corps médical dans cette assemblée; il y mettait, comme le dit Bérard, de la fermeté et de la sagesse.

Bérard va même plus loin; pour prouver que dans ces débats, l'esprit de conciliation n'excluait pas en lui de vigoureuses décisions, il ajoute, qu'on le vit, dans une grave circonstance, envoyer *sa démission* au ministre de l'intérieur, qui refusa de l'accepter. Mais était-ce là une vigoureuse décision? Brûler n'est pas répondre, disait un jour Camille Desmoulins à Robespierre; se retirer n'est pas répondre, et puis Orfila était un peu coutumier du fait; ce qu'il fit alors dans le conseil des hôpitaux, il finit par le faire à la Faculté elle-même; il en était venu à ce point, qu'à la moindre contrariété, à la moindre résistance, il menaçait de donner sa démission, ce qui était après tout un pauvre moyen. Quand on a la raison pour soi, il faut rester et lutter.

C'était certainement une pensée charitable qui avait conduit Orfila à instituer cette association de prévoyance pour le département de la Seine; on ne pouvait y voir qu'une nouvelle forme de cette sollicitude active avec laquelle il embrassait les intérêts du corps médical; cette pensée était donc bonne; car la plupart des départements ont rivalisé avec celui de la Seine en formant des institutions de la même nature; depuis, même, une société centrale s'est formée à Paris à côté de celle qu'on devait à Orfila. Mais pourquoi ces institutions ne se sont-elles pas bornées à soulager de timides infortunes? Pourquoi de sociétés de secours qu'elles étaient, se sont-elles transformées en sociétés de répression? Sous le prétexte en effet de protéger de prétendus intérêts dits professionnels, ces sociétés se sont mises à exercer des poursuites contre toutes les infractions aux lois et règlements qui régissent l'exercice de la médecine, et alors on les a vues devant les tribunaux se porter parties civiles, tantôt contre des individus exerçant la médecine sans diplôme, tantôt contre des officiers

La mort de Cuvier, survenue à peu près à la même époque, avait laissé une place vacante dans le conseil royal de l'instruction publique : c'était une haute position à laquelle Orfila croyait pouvoir aspirer ; toutefois les choses en restèrent là jusqu'à la mort de M. Guéneau de Mussy, c'est-à-dire jusqu'en février 1834. M. Guizot voulut bien alors accéder aux désirs d'Orfila, et, trois jours après, celui-ci prenait place au conseil.

Enfin, vers la fin de 1834, il s'était présenté aux électeurs du 11e arondissement de la ville de Paris, et, au premier tour de scrutin, il avait été élu membre du conseil municipal et du conseil général du département de la Seine.

Quand on songe à toutes les places qu'a occupées Orfila, aux nombreuses fonctions qu'il avait à remplir, aux devoirs impérieux qui chaque jour devaient le re-

de santé exerçant dans un département autre que celui pour lequel ils avaient été reçus ; toute leur activité paraît s'épuiser dans ces contestations ; je dis que cela est fâcheux, que c'est méconnaître l'esprit qui a présidé à leur institution ; ces associations ne sont, en effet, que des sociétés de secours mutuels, et c'est à ce titre qu'elles ont été reconnues par le gouvernement comme établissements d'utilité publique ; qu'elles laissent donc aux magistrats le soin de poursuivre et de réprimer toutes les illégalités ; ajoutez que quelques-unes de ces associations ont eu la prétention de réprimer les actes de charlatanisme, ce qui devient fort délicat ; car qui pourrait établir une limite précise entre certains actes de manière à pouvoir dire : tel acte est entaché de charlatanisme, tandis que tel autre en est parfaitement pur, et notez qu'on a vu des associations charger de cette surveillance certains de leurs membres qui eux-mêmes n'étaient pas tout à fait purs de ces irrégularités. Le mieux serait donc, je le répète, pour ces sociétés, de revenir aux principes, c'est-à-dire de ne s'occuper que d'œuvres de bienfaisance.

tenir, on ne comprend pas comment il pouvait suffire à toutes ces exigences ; il en donnait lui-même pour raison sa vigoureuse constitution, son amour du travail, son désir d'être utile, sa forte volonté et la variété de ses occupations.

Il passait en effet chaque jour de son laboratoire dans la chaire du professeur, du conseil de l'instruction publique dans celui des hospices et dans le conseil départemental, ou même, comme je le dirai tout à l'heure, dans le sein de quelque tribunal pour y déposer comme expert. Il devait enfin passer de longues heures dans son cabinet ; car c'est là qu'il a composé les importants ouvrages dont il me reste à parler.

Indépendamment, en effet, d'une foule d'articles donnés par lui, soit à des dictionnaires, soit à des recueils périodiques, Orfila avait trouvé assez de loisir pour composer plusieurs grands traités devenus classiques, et d'abord celui dont j'ai déjà parlé.

Le *Traité de toxicologie générale*. Envisagé sous le triple rapport de la physiologie, de la pathologie et de la médecine légale, cet ouvrage avait opéré une véritable révolution dans la science [1]. J'ai dit qu'Orfila avait

[1] Sans avoir précisément opéré une révolution dans la science, ce traité de toxicologie est en effet un travail d'un grand mérite ; on ne possédait rien de semblable avant Orfila, rien même qui en approchât. Il a été le fruit de recherches considérables et de nombreuses expériences ; c'est un vaste répertoire, qui fait connaître tout ce qui a été dit sur chaque poison ; c'est le bréviaire de tout médecin légiste. La partie faible se trouve dans la description des procédés chimiques, description minutieuse, détaillée, mais qui aujourd'hui se trouve singulièrement arriérée ; de tous les procédés, en effet, qu'Orfila avait empruntés aux traités de l'époque, c'est à peine si quelques-uns se

démontré le premier, comme fait général, que les poisons, associés à des matières organiques, ne peuvent plus être décelés par les moyens qu'on met en usage quand ils sont seuls ou à l'état de pureté ; d'où nécessité de se débarrasser à tout prix de la matière organique dans la recherche analytique des poisons.

Cette influence immense de la matière organique constitue en effet la donnée capitale de la toxicologie, et l'on peut dire que l'art du toxicologue n'a existé qu'à dater du jour où cette découverte a été faite.

Quant aux *Éléments de chimie* publiés par Orfila, ils n'ont eu d'autre mérite, et cet aveu lui appartient, que celui de la coordination des faits et celui de la clarté qui a présidé à leur exposition. A très-peu d'exceptions près, tout ce qu'on y trouve appartient à d'autres. Orfila ne revendiquait que la méthode qu'il avait adoptée et l'ordre qu'il avait suivi.

Le *Traité de médecine légale*, au contraire, est un livre original dans beaucoup de ses parties : il appartient en propre à Orfila. Au lieu des suppositions et des dissertations qui remplissaient les anciens traités, celui-ci ne renferme que des faits, et ces faits sont tous constatés par des expériences. C'est le véritable guide des médecins légistes : toutes les grandes ques-

trouvent encore en usage aujourd'hui ; et si d'autres sont suivis, ils ont été simplifiés à ce point qu'eux-mêmes paraissent nouveaux. Aussi ce livre a eu le sort de tous les livres qui ne relatent que des applications : ils vieillissent comme les procédés qui en forment le fond ; ils sont comme les procédés industriels effacés par les perfectionnements qu'ils reçoivent ; les livres, au contraire, qui relatent des inventions, des découvertes, ne vieillissent pas ; ils assurent à leur auteur une éternelle jeunesse.

tions y sont traitées, tous les problèmes y sont résolus; c'est enfin une source de lumières aussi bien pour le magistrat que pour le médecin.

J'en dirai autant du *Traité des exhumations juridiques;* c'est encore un livre nouveau et d'une utilité incontestable. Toutes les questions relatives à la putréfaction des corps y sont expérimentalement élucidées.

C'était là, certes, de grands travaux et qui auraient pu suffire à la vie d'un médecin légiste; mais il était réservé à Orfila d'arriver à des faits d'une bien autre importance.

Jusque-là, comme il le disait lui-même dans son langage figuré, on n'avait opéré que sur *une rive du fleuve;* il en était une autre qui nous était inconnue, et sur laquelle il fallait passer pour compléter nos connaissances: or c'est là ce qu'Orfila a fait par son travail sur les *poisons absorbés* [1].

[1] Le travail sur les *poisons absorbés* est un des plus remarquables qu'ait faits Orfila; je lui avais toutefois un peu trop accordé sur ce point; il ne faudrait pas croire qu'avant 1839, on n'eût absolument rien dit à ce sujet; je ne parlerai que pour mémoire de ce qu'avait avancé Magendie sur l'émétique, ses assertions étant très-vagues: « Dans le cas, dit-il, où l'émétique donne la mort, il *ne paraît pas* que cela doive être attribué exclusivement à l'action du sel sur l'estomac; *il est présumable*, au contraire, que les effets nuisibles sont produits après l'absorption du sel et son transport dans le torrent de la circulation. » Ainsi tout se réduisait pour Magendie à une supposition. Mais il n'en est pas de même de Gmelin et de Tiedemann; le titre seul de leur travail en indique l'importance. Publié en 1821, il a pour titre : *Recherches sur les routes que prennent diverses substances pour passer de l'estomac et du canal intestinal dans le sang*.

A cette époque l'Allemagne tout entière s'occupait de cette importante question; la Faculté de médecine de Heidelberg l'avait mise

Que savait-on, en effet, avant ses recherches, ou plutôt, que faisait-on dans les expertises médico-légales? On se bornait à chercher les poisons dans ce qu'on appelle les *premières voies*, c'est-à-dire dans l'estomac et dans les intestins. Si l'on y décelait leur présence, le problème était résolu ; mais si on ne les y trouvait pas, de deux choses l'une : on déclarait qu'il n'y avait pas eu empoisonnement, ou bien on laissait le fait indécis ; or, dans le premier cas on pouvait faire absoudre un coupable, dans le second on laissait la justice désarmée.

Ces poisons, en effet, pouvaient avoir été expulsés

au concours et l'avait ainsi formulée : *Quelles sont les substances qui, introduites dans le corps de l'homme ou des animaux, soit par la bouche, soit par toute autre voie, parviennent dans la vessie, et quelles sont les conclusions qu'on peut tirer de là.* On sait que c'est le célèbre Vœhler qui donna cette solution, que l'iode, les sels alcalins, ceux de nickel, etc., les acides oxalique, tartrique, etc., furent retrouvés par lui dans l'urine. Bérard a donc été infiniment trop loin quand il a dit que *jusqu'en* 1839 on s'était borné, dans la recherche *des poisons, à l'examen et à l'analyse des matières expulsées de l'estomac et des intestins, ou contenues dans le tube digestif;* et on voit à quelle erreur ceci l'a entraîné ; *Orfila nous a montré*, ajoute-t-il, *qu'on peut retrouver le poison dans les urines ;* et qu'avait donc montré Vœhler en 1821 ?

Bérard toutefois, en sa qualité de physiologiste, savait bien que la science n'était pas restée complétement muette sur ce point avant Orfila, que déjà elle avait proclamé que l'absorption du poison est la condition de son action toxique ; mais cette vérité, dit-il, était demeurée stérile pour les expertises médico-légales jusqu'au moment où Orfila sut en *faire des applications* tout à la fois si brillantes et si utiles ! Et sur ce point Bérard a parfaitement raison ; je suis heureux de me rencontrer ici avec lui pour louer Orfila ; là a été le grand mérite, d'autres diront peut-être le seul mérite d'Orfila : faire des applications heureuses de vérités scientifiques déjà acquises et dues à des hommes de génie.

hors des premières voies; mais ils pouvaient aussi avoir passé par l'absorption dans les secondes, c'est-à-dire sur cette autre rive dont parlait Orfila. Sans doute on pouvait en chercher les traces dans les matières expulsées; mais on ignorait l'art de retrouver jusqu'au sein des viscères cette portion du poison qui avait tué les victimes. Or c'est là qu'il fallait encore le poursuivre, et, je le répète, c'est ce qu'a fait Orfila, d'abord pour l'acide arsénieux, puis pour la plupart des autres poisons[1].

[1] Il faut le dire, toutefois, de tous les travaux d'Orfila sur l'arsenic, il ne reste que très-peu de choses; Orfila lui-même avait reconnu qu'il s'était mépris sur plusieurs points, d'abord en ce qui concerne le prétendu arsenic normal; il est certain qu'il avait commencé par l'admettre, qu'il s'en attribuait même la découverte; puis lorsqu'il eut reconnu que c'était une erreur, il soutint qu'elle ne venait pas de lui, mais de Couerbe. C'est là ce que Bérard a du reste déclaré, mais d'une manière assez étrange: : Orfila, *le premier*, dit-il, *a signalé l'erreur commise par les chimistes qui avaient cru reconnaître la présence naturelle de l'arsenic dans le corps de l'homme, erreur qu'il avait partagée lui-même;* mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est qu'Orfila avait disputé avec autant de feu la priorité de l'erreur que celle de la vérité, chose qui se voit assez rarement dans la science, quand il s'agit du même fait. Voici, du reste, comment les choses se sont passées.

En 1838, le 30 octobre, Orfila dépose à l'Académie de médecine un pli cacheté qui contient ce qui suit :

« M. Couerbe nous a communiqué les résultats de recherches « qu'il a faites sur l'arsenic et qui semblent établir que, pendant la « putréfaction du cadavre humain, il se développe une certaine « quantité de ce métal, etc. »

Un an après, nouveau pli cacheté.

Orfila y déclare qu'il a constaté lui-même la présence de cet arsenic normal. Se trouve-t-il dans les chairs ou dans les os? Je présume, dit Orfila, que c'est dans ces derniers. Puis il donne lecture d'un mémoire dans lequel il conclut définitivement et d'une manière absolue à l'existence normale de cet arsenic.

Mais que d'obstacles ! que de difficultés pour suivre ainsi ces poisons jusque dans les dernières molécules de l'organisme, pour constater leur présence dans ces régions reculées !

Comment déterminer les lois de leur parcours dans

Alors vive réclamation de Couerbe, qui revendique la priorité d découverte.

Réplique d'Orfila, qui soutient que Couerbe n'ayant rien publié, cette découverte ne peut être disputée par lui.

Quelques années se passent, nouveau pli cacheté d'Orfila dans lequel il dit : *Depuis un mois je ne trouve plus d'arsenic normal dans les os ; à quoi cela tient-il ? je le cherche.*

D'autres aussi, cependant, n'en trouvaient plus et ils l'avaient annoncé ; mais Orfila, qui pensait les avoir devancés, leur conteste à tous la priorité de cette résipiscence ; c'est lui, dit-il, qui le premier a découvert qu'on commettait une erreur, et quant à la découverte de ce qui n'est plus qu'une erreur, il ne la dispute plus, elle est à Couerbe, il la lui laisse tout entière.

Voilà comment Bérard a pu dire qu'Orfila le premier a signalé l'erreur que lui-même avait accueillie.

Cette idée, du reste, de l'arsenic normal, est aujourd'hui complétement abandonnée, et il en est de même du cuivre normal et du plomb normal ; certainement on peut parfois trouver des parcelles de ces métaux dans l'économie animale, mais il n'y a *véritablement* ni cuivre normal, ni plomb normal. Bérard a donc été de nouveau induit en erreur lorsqu'il est venu nous dire que, grâce à Orfila, nous avons maintenant *des notions rassurantes* sur l'état du composé arsenical que peut receler le terrain de quelques cimetières ; suivant lui, Orfila aurait prouvé que ce composé ne peut y être *qu'à l'état insoluble*, et que par conséquent, il ne peut pénétrer jusque dans les viscères d'un cadavre. Ces notions, dit Bérard, peuvent ainsi permettre à l'enquête de suivre son cours, c'est possible ; mais chacun sait que l'opinion d'Orfila sur la manière de distinguer le métal normal de la préparation qui aurait causé la mort, est inadmissible.

Maintenant, il est un point que je n'avais pas abordé, l'affaire n'étant pas alors bien claire pour moi ; je veux parler des modifications et des perfectionnements apportés à l'appareil de Marsh. Bérard a été moins réservé que moi. Suivant lui, cet appareil, dans sa sim-

l'économie, constater les accidents si variés de leur distribution aussi bien dans les liquides que dans les solides, et enfin les suivre jusque dans leurs voies d'élimination ? et quels merveilleux instruments ne fallait-il pas pour aller les chercher jusque dans ces replis profonds [1] ?

Ces poisons, en effet, que l'absorption aura fait passer dans les secondes voies, savez-vous dans quelle proportion il est possible d'en déceler la présence ? J'ose à peine le dire, tant cette proportion est d'une

plicité, offrait de sérieux inconvénients ; on avait travaillé à les faire disparaître, mais il en restait un qui à lui seul entravait l'opération. Le gaz qui doit s'échapper emportant avec lui l'arsenic, qu'il dépose sous forme d'anneaux dans la continuité du tube, soulevait une mousse épaisse qui bientôt interrompait son dégagement ; or, dit Bérard, c'est Orfila qui eut l'idée de détruire cette matière animale par l'azotate de potasse, l'acide azotique ou le chlore.

Cette destruction des matières organiques par l'azotate de potasse n'avait pas été imaginée par Orfila, c'était une idée ancienne ; dès 1817 Rapp l'avait proposée ; mais Orfila a eu le mérite d'insister sur la nécessité de détruire cette matière organique avant d'introduire les matières suspectes dans l'appareil de Marsh.

[1] L'élimination du poison était un beau sujet d'étude, et Orfila a rendu service à la science en appelant sur cette question l'attention des observateurs ; bien des travaux ont été entrepris sur ce point, et cependant on peut dire que le sujet est encore neuf, ou du moins n'a pas été traité d'une manière définitive ; Orfila, je viens de le dire, a plutôt proposé la question qu'il ne l'a résolue ; depuis, un de ses neveux, héritier de son nom, l'a reprise mais sans aucun succès ; la thèse qu'il a composée à ce sujet est un assez pauvre travail ; on y donne l'exposé de quelques expériences, on y raconte que chez tel animal le poison n'a été éliminé qu'après un certain nombre de jours, que chez tel autre l'élimination s'est faite avec plus de rapidité ou avec plus de lenteur ; mais aucune vue d'ensemble, aucun fait général, enfin aucune loi.

C'est donc là, je le répète, une question qui doit être reprise, et avec d'autant plus d'empressement qu'elle intéresse tout à la fois la physiologie, la pathologie et la médecine légale.

effrayante exiguïté ! S'il s'agit d'un viscère qui pèse 1 ou 2 kilogrammes, du foie, par exemple, c'est tout au plus si dans cette masse on pourra trouver 5 à 6 milligrammes d'acide arsénieux ! Et si l'on n'opère, comme la prudence le veut, que sur la moitié de ce viscère, on aura à détruire 1,000 grammes de matière organique pour arriver à mettre à nu 1 ou 2 milligrammes d'arsenic ! Et la vie d'un accusé dépendra du résultat de ces opérations.

Tout autre qu'Orfila aurait été effrayé d'assumer une semblable responsabilité, et c'était avec une sorte de terreur qu'on le voyait attribuer à sa science cette espèce d'infaillibilité ; on se sentait profondément ému, lui ne l'était pas le moins du monde. Ses longs travaux, ses immenses recherches lui avaient donné une assurance inaltérable. Il avait, en effet, traité à fond et élucidé toutes ces questions dans plus de vingt mémoires lus par lui dans le sein de cette Académie ou publiés dans les recueils de l'époque.

Aussi était-ce avec un calme profond, une confiance sans bornes qu'il se rendait dans le sein des tribunaux pour aider les magistrats de ses lumières ; chimiste-juré des causes célèbres, il était devenu l'effroi des empoisonneurs : son nom seul les faisait trembler ; on savait que rien ne pouvait mettre à l'abri de ses recherches. En vain les débris des victimes avaient été, et depuis de longs mois, enfouis dans le sein de la terre, en vain des mains criminelles les avaient jetés dans des fosses d'aisances, précipités au milieu des flots ou cachés sous des monceaux de fumier ; en vain ils étaient à demi putréfiés, Orfila s'en emparait, son

art les interrogeait, et bientôt il en faisait sortir la preuve matérielle du crime.

Qu'on se figure l'effet que devait produire, dans ces circonstances, l'apparition de cet inexorable expérimentateur. C'était presque toujours après de longs débats, quand, d'une part, le ministère public avait fait tous ses efforts pour maintenir une accusation, et quand, d'autre part, les défenseurs avaient tout épuisé pour sauver un accusé ; les jurés sont encore indécis, le public est dans l'anxiété. On sait qu'un savant chimiste a été mandé de Paris : c'est Orfila ; il est là, dans une pièce voisine ; il expérimente, sa science interroge quelques débris informes de cadavre. Tout à coup au milieu d'un profond silence, d'une attente générale, on annonce M. Orfila. Il s'avance au milieu du prétoire ; sa belle figure a pris un caractère d'une effrayante sévérité ; il a l'impassibilité du destin ! Et alors, d'une voix ferme et vibrante, il déclare qu'il y a eu ou qu'il n'y a pas eu empoisonnement. Et qu'on ne croie pas que ce soit là un tableau fait à plaisir ou que j'exagère les faits : vingt drames se sont ainsi dénoués en cour d'assises.

Qui ne se rappelle l'intervention d'Orfila dans le procès de Castaing ? sa déposition accablante dans l'affaire de la veuve Boursier ? et ce procès de Mercier, dans lequel, pour la première fois, il fit l'application de ses recherches sur les poisons absorbés ? Qui n'a encore présent à la mémoire le sombre épisode du château du Glandier ? Une jeune femme appartenant à la plus haute classe de la société, pleine d'attraits, remplie de talents, était accusée d'avoir empoisonné son époux après six mois de mariage. On avait saisi

et publié sa correspondance ; chacun s'empressait de lire ces lettres si spirituelles, si piquantes. Son mari avait succombé avec tous les symptômes de l'empoisonnement ; mais les premières analyses avaient été contradictoires. Le procès avait marché, et c'est dans les dernières heures seulement qu'Orfila s'était trouvé en mesure de se prononcer.

Jamais cause n'avait excité un si puissant intérêt. La jeunesse, l'amabilité, l'esprit, le sang-froid de l'accusée, la consternation de sa famille, le talent de ses défenseurs, l'hésitation des magistrats, l'anxiété d'un immense auditoire, tout faisait un événement de la déposition d'Orfila. Aussi quand il vint à ce moment suprême, au milieu d'un silence de mort, prononcer ces fatales paroles : « De l'arsenic a été retiré du ca« davre ; je vais le mettre sous les yeux des magistrats « et des jurés ! » l'accusée, jusque-là pleine d'espoir, forte de l'intérêt qu'elle avait inspiré, des séductions qu'elle avait exercées, se sentit frappée comme d'un coup de foudre. Quelques heures après, elle était condamnée aux travaux forcés à perpétuité !

C'étaient là de ces scènes qui plaisaient à Orfila. Ce grand concours de monde, cette attente générale, ces milliers de regards fixés sur lui quand il venait, comme l'interprète inflexible de la science, prononcer son arrêt, tout cela avait un charme indicible pour lui ; mais il ne lui fallait pas d'opposant, de contradicteur, d'adversaire : là, comme partout, il voulait régner en maître, exercer une sorte de dictature. Aussi, lorsque, plus tard, aux assises de Riom, la défense fit intervenir deux experts nouveaux qu'elle avait été chercher à Paris,

uniquement parce qu'elle savait qu'ils étaient les ennemis d'Orfila, qu'ils avaient du moins cherché à invalider ses travaux, Orfila, froissé dans son amour-propre, blessé dans sa dignité, prit immédiatement la résolution de ne plus répondre aux demandes d'expertises qui lui seraient faites par les magistrats ; et bien qu'ensuite son assistance eût été invoquée plus que jamais, on ne le vit plus devant les tribunaux.

Je me trompe : une fois encore il voulut bien, mais exceptionnellement, prêter son ministère. Ce fut à la demande du chancelier de la Chambre des pairs, dans une affaire soumise à la juridiction de la noble chambre[1].

[1] Il est une affaire cependant dans laquelle Orfila a voulu encore intervenir ; bien que son assistance n'eût point été invoquée, tant il lui était difficile de s'effacer dans de pareilles circonstances ; je veux parler de l'affaire *Bocarmé*, qui eut lieu en 1851, l'année même de sa présidence à l'Académie de médecine ; le retentissement de cette affaire troublait son sommeil ; comment les tribunaux, même en pays étranger, pouvaient-ils s'occuper d'une affaire d'empoisonnement sans qu'il fût question ni de lui, ni de ses ouvrages ? et ajoutez que c'était une affaire essentiellement scientifique ; il ne s'agissait pas de retrouver une substance désignée d'avance, ou même soupçonnée ; l'arsenic, poison en quelque sorte banal, ne devait pas être mis en cause ; un chimiste éminent s'était mis à la recherche du poison, et sans aucune donnée, sans indice, il était arrivé à découvrir un de ces corps, qui loin de se trouver dans la boutique du premier droguiste, exigent tout un travail de chimie pour qu'on puisse se le procurer ; cette substance, on le sait, n'était rien moins que *la nicotine*. Or, Stas, par ses savantes analyses, avait mis la main sur ce poison, et tout cela s'était fait sans Orfila ! son nom n'avait pas même été prononcé ! Il n'y put tenir ; bien que président de l'Académie, il déposa en séance publique un pli cacheté sur le bureau ; et peu de jours après il demandait qu'on donnât lecture de son contenu ; il s'agissait d'un nouveau procédé pour la recherche de la nicotine. Une discussion s'engagea à ce sujet avec le savant expert de l'affaire Bocarmé ; il se-

Il était ainsi arrivé aux années 1846 et 1847, qui ont marqué, en quelque sorte, l'apogée de sa réputation. C'est alors qu'il entreprit ce voyage en Espagne qui devait être pour lui une longue suite d'ovations.

Sauf son excursion à Minorque et à Barcelone en 1816, il y avait près de quarante ans qu'il n'avait revu la Péninsule. Il quitta Paris en août 1846, et, peu de jours après, il visitait ces antiques cités autrefois si célèbres : Valence, Alicante, Carthagène, Malaga, Cadix, Séville, Grenade et Madrid. Partout il était reçu avec enthousiasme : l'Espagne voyait en lui un de ses plus glorieux enfants ; les Académies de Madrid, Cadix et Séville, s'empressèrent de l'inscrire au nombre de leurs membres ; la reine Isabelle, sur la proposition de la Faculté de médecine, lui conféra, par un décret spécial, le diplôme de docteur, sans examen et sans frais ; les journaux de toutes les localités annonçaient son arrivée et son départ, comme s'il s'agissait d'une tête couronnée.

Il était, à cette même époque couvert de décorations. Dès l'année 1821, il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En 1832, l'empereur du Brésil lui avait envoyé les insignes de l'ordre de Cruzaro.

En 1834, le jour où il avait réprimé une émeute à l'École, M. Guizot lui avait fait obtenir la croix d'officier.

En 1838, au retour d'une mission scientifique, M. de Salvandy lui avait fait avoir la croix de commandeur.

rait trop long d'en exposer ici les détails ; mais si l'on s'en rapporte à l'opinion des hommes compétents, les honneurs de cette controverse paraissent être restés à Stas.

En 1847, le roi Léopold, voulant lui donner un témoignage public de satisfaction, l'avait nommé officier de son ordre.

Enfin, dans ce même mois de février 1848, qui allait lui être si fatal, le 20, l'empereur de Russie signait sa nomination de commandeur de l'ordre de Sainte-Anne !

Je ne sais, en vérité, si Orfila lui-même ne devait pas être effrayé de tant de prospérités ! tout lui succédait : il était au faîte des grandeurs scientifiques ; il était, dans le corps médical, l'arbitre et le dispensateur de toutes les grâces et de toutes les faveurs ; bien à la cour, populaire à l'École, omnipotent dans les hôpitaux, et, en ce qui concernait les affaires médicales, dans le conseil de l'instruction publique et dans le conseil général de la Seine. Il aurait dû peut-être se demander s'il n'y avait pas quelque chose de menaçant pour lui dans cette constante faveur de la déesse, et peut-être aurait-il trouvé que le moment était venu de faire comme le tyran de Samos, de jeter son anneau à la mer ?

Quoi qu'il en soit, Orfila, plein de sécurité, venait d'être réelu doyen pour cinq ans, quand éclata la révolution de Février. Le 28 au soir, un membre du gouvernement provisoire, lié depuis longtemps avec lui d'amitié, vint le trouver et lui dit : « Je suis chargé d'une commission bien désagréable : je viens vous demander votre démissiou du décanat ; quoi que j'aie pu faire aujourd'hui pour vous défendre, et cela malgré vos opinions déplorables, il a été arrêté que, si vous ne donnez pas votre démission, vous serez destitué. »

Orfila répondit qu'il aimait mieux être destitué. Le 1er mars, sa destitution était insérée au *Moniteur;* mais, avant qu'elle fût rendue publique, l'opinion s'était prononcée de la manière la plus vive en faveur de l'ancien doyen : il avait été accueilli dans son amphithéâtre au bruit des plus vifs applaudissements, et plus de quinze cents élèves étaient allés à l'hôtel de ville demander qu'il fût maintenu dans le décanat.

Mais les persécutions allaient commencer pour lui et lui rendre la vie bien amère. Une commission avait été nommée pour examiner sa gestion. Après trois mois d'enquête, elle déclara qu'Orfila avait, il est vrai, dépassé ses crédits pendant la dernière année de son administration, mais que la probité la plus scrupuleuse avait présidé à toutes ses opérations ; elle reconnaissait en outre qu'Orfila avait doté l'École d'un établissement considérable, le musée d'anatomie comparée.

Son honneur était sauf, mais il restait en défaveur, en disgrâce. De là toutes ses douleurs. Il avait bu à cette coupe enchanteresse du pouvoir, et il se trouvait condamné à une mortelle inaction ! Lui, si fier en d'autres temps de veiller aux intérêts de la science et à la prospérité des établissements qu'il avait formés ; lui, si empressé, si heureux de servir ses amis, aux risques même de méconnaître certains droits [1], lui,

[1] Orfila croyait avoir une grande connaissance des hommes, et lui-même a fini par reconnaître que le plus souvent il s'était trompé sur leur compte ; excessif en tout, dans ses amitiés comme dans ses préventions, il a compris, mais trop tard, que dans son désir d'écarter ceux qui lui inspiraient des inquiétudes, il avait presque toujours favorisé des médiocrités, parfois même des ingrats.

J'ai dit qu'il y avait des hauts et des bas dans sa popularité, et

enfin, jusque-là si recherché, si écouté, si obéi, il se voyait méconnu et presque outragé, en butte aux sourdes menées de la malveillance, de la calomnie et de l'ingratitude. Il luttait encore, néanmoins, et gardait un front superbe ; mais qui aurait pu sonder sa pensée et dire ce qui se passait dans son âme ! Sans doute il aimait la science, mais il aimait encore plus la gloire et ses enivrements. Il n'était point de ceux qui trouvent leurs plus douces jouissances, seul à seul, dans le silence du cabinet ; ce qu'il avait surtout ambitionné, c'était le succès, la célébrité et tout ce qui pouvait ajouter à l'éclat de son nom ; c'était là ce qu'il avait cherché dans ses publications, dans son enseignement et jusque dans son administratioa.

qu'en cela il ressemblait un peu à Louis-Philippe ; c'est que lui aussi ne se contentait pas de régner dans son école, il voulait gouverner ; il aurait pu, il aurait dû même se tenir au-dessus de tous les partis, mais il partageait toutes les passions de l'époque et il se jetait résolûment dans la mêlée ; s'agissait-il de la nomination d'un professeur à l'issue d'un concours, au lieu de se tenir dans une haute neutralité, comme il appartenait à un doyen, Orfila prenait parti ouvertement et bruyamment pour tel ou tel candidat, et c'est alors qu'il manifestait ses sympathies ou ses répulsions, exerçant ainsi une dernière et décisive influence; il en résultait que tantôt il marchait dans le sens de l'opinion publique, ce qui augmentait sa passagère popularité, et que tantôt, allant en sens contraire, il soulevait contre lui cette même opinion ; il eut donc aussi ses émeutes comme le chef du gouvernement; mais loin de les craindre, loin de fuir, il les bravait et marchait au-devant d'elles, le front calme et la tête haute.

Au fond ses intentions étaient excellentes, il croyait agir pour le plus grand bien de l'École ; mais quand vinrent les jours de calme et de réflexion, il avoua loyalement, qu'en plus d'une circonstance il s'était trompé ; que tel qu'il avait regardé comme un aigle était resté une incurable médiocrité, que tel, au contraire, qu'il avait repoussé aurait pu faire honneur à l'école.

Quand vinrent donc ces jours de retraite forcée et de disgrâce indéfinie, il fut tout d'abord mortellement frappé[1].

Et cependant, dans ces jours d'affliction, ses vrais amis s'étaient serrés autour de lui; l'Académie, dans son désir de lui prouver qu'il avait conservé l'estime des honnêtes gens, l'avait élevé à l'honneur de la présider et chargé de défendre ses intérêts les plus chers; mais sa sortie du conseil de l'instruction publique acheva de tuer cette puissante organisation.

[1] On peut dire, en effet, qu'Orfila a été tué par sa disgrâce; au jour du malheur il n'a trouvé dans la science aucune consolation; c'est que ne l'ayant pas aimée pour elle-même, elle s'est retirée de lui dès qu'il s'est trouvé dans l'infortune. Il avait cependant sous les yeux de beaux exemples qu'il aurait pu suivre ; d'autres plus élevés que lui en dignité, puisqu'ils avaient dirigé les affaires de l'État, avaient été également précipités des hautes positions qu'ils occupaient, mais comme ils avaient cultivé et aimé les lettres pour elles-mêmes, ils ont trouvé en elles un refuge assuré quand sont venus les jours d'abandon et de solitude ; ils ont donc pu reprendre les belles études qui, avant de les conduire au pouvoir, avaient charmé leur jeunesse ; deux fois illustrés par leurs écrits, ils ont pu se rappeler sans regret leur grandeur passée.

Les lettres les ont consolés de leurs mécomptes et de leurs déceptions ; pourquoi la science n'a-t-elle pas également soutenu et consolé Orfila ? Pourquoi, lui qui avait passé de son cabinet et de son laboratoire dans les conseils du gouvernement, n'a-t-il pas su rentrer comme eux, sinon avec plaisir, du moins avec fermeté dans le loisir qui lui était fait ? D'où vient enfin que, comme eux, il n'a pas su y retremper sa gloire première ? Je viens de le dire, c'est que ses études scientifiques, même aux jours de sa jeunesse, n'avaient été faites par lui qu'en vue de succès ou d'honneurs à obtenir dans le monde, et non pour satisfaire aux besoins de son cœur et de son esprit; c'est que ces études, loin de lui faire aimer la retraite et la solitude, lui avaient inspiré le désir de briller dans les écoles et de captiver la foule ; la science, telle que la comprenait Orfila, était une science d'apparat, d'ostentation, une science enfin acquise pour les autres et non pour lui.

Toutefois, et c'est là le dernier acte dont il me reste à parler, Orfila, semblable à ces titans foudroyés, qui, dans un suprême effort, arrachent encore au monde un cri de surprise et d'admiration, Orfila, dis-je, entreprit de répondre à ces coups incessants du destin par un acte d'une grandeur et d'une générosité jusque-là sans exemple.

On le vit distraire de sa propre fortune une portion considérable, 120,000 francs au moins, et de son vivant les consacrer à la fondation d'encouragements, de prix et de donations pour la Faculté, pour l'Académie, l'École de pharmacie, l'Association de prévoyance, et même pour quelques écoles de province.

Ayant ainsi taillé de la besogne, disait-il, pour cette studieuse jeunesse qu'il avait tant aimée, il voulait voir, du moins dans les premières années, comment elle s'y prendrait pour mériter ses récompenses et l'aider de ses conseils.

Cette satisfaction ne lui a pas été donnée: c'était son testament de mort qu'il venait de dicter.

Le 4 janvier 1853, il en avait donné lecture lui-même à l'Académie, en séance publique ; le 12 mars suivant il avait cessé d'exister.

Jusque dans ses derniers moments il s'inquiétait de l'avenir réservé à son nom; on le vit, à ces heures suprêmes, se faire lire, dans les feuilles publiques, ce qui pouvait le concerner. D'avance il aurait voulu savoir ce qu'on allait dire de sa mort et comment on jugerait sa vie.

Ce jugement, nous n'avons pas eu la prétention de le porter ; nous nous sommes bornés à tracer une es-

quisse impartiale et fidèle de cette existence si active, si agitée et néanmoins si bien remplie. Nous avons montré Orfila tel que nous l'avons connu, tout entier à ses devoirs et tout entier aussi à ce désir excessif de célébrité et de gloire ; mais ce désir, après tout, n'est-il pas le plus noble mobile des actions humaines? Peut-on faire quelque chose de grand et de durable sans cet amour de la gloire ? N'est-ce pas lui qui anime les grands cœurs et les empêche de sommeiller? O Athéniens, aurait pu s'écrier Orfila, que de peines je me donne pour mériter vos louanges [1]!

[1] Bérard a apprécié de la même manière que nous le caractère d'Orfila : « Chez M. Orfila, dit-il, le caractère intervenait concurremment avec les ressources de l'esprit ; une volonté ferme, une persévérance que rien ne pouvait rebuter, une activité que peu d'hommes ont égalée, un talent égal à tourner les obstacles sans le secours de l'astuce ou à les relever de haute lutte ; le tout aiguillonné par un vif amour de *l'approbation*, ce *stimulus* du génie ! ce sentiment élevé devant lequel il faut s'incliner quand il cherche sa satisfaction dans des œuvres utiles à l'humanité ! »

J'avais dit l'amour de la gloire, c'était trop, Bérard a mieux dit que moi, il s'en est tenu à l'amour de l'approbation publique, ce qui n'est pas tout à fait la même chose ; l'amour de l'approbation publique n'est qu'un fait du moment, et il se plie à toutes les exigences, tandis que l'amour de la gloire vise plus haut ; il dédaigne même parfois l'approbation du moment, il sait qu'il l'obtiendra de la postérité.

Que ceci, cependant, ne diminue en rien le mérite d'Orfila ; s'il n'a recherché que l'approbation du moment, elle lui est venue par les moyens les plus dignes et les plus louables ; dans la science d'abord par d'ingénieuses et utiles applications ; puis et surtout dans son administration, par la sagesse de ses vues, la pureté de ses intentions et la haute probité de ses actes.

ORFILA A PUBLIÉ :

I. TRAITÉ DE TOXICOLOGIE, 5e édition. Paris, 1852, 2 vol. in-8. (La première édition a paru de 1813 à 1815, 4 parties en 2 vol. in-8.)

II. ÉLÉMENTS DE CHIMIE, 8e édition. Paris, 1851, 2 vol. in-8. (La première édition a paru en 1817.)

III. SECOURS A DONNER AUX PERSONNES EMPOISONNÉES OU ASPHYXIÉES, 4e édition. Paris, 1830, in-12. (La première édition a paru en 1818.)

IV. TRAITÉ DE MÉDECINE LÉGALE, 4e édition. Paris, 1848, 4 vol. in-8 et atlas. (La première édition a paru de 1821 à 1823 en 3 vol. in-8.

Indépendamment de ces ouvrages, M. Orfila a publié un grand nombre de mémoires sur des points importants de la science; nous citerons les principaux :

V. NOUVEAU JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE. Paris, 1818 à 1822.

1. Mémoire sur la morphine ou sur le principe actif de l'opium, t. I, p. 3.
2. Mémoire sur un nouveau procédé propre à faire découvrir la plupart des poisons minéraux mêlés avec des liquides colorés, t. VIII, p. 214.
3. Nouvelles expériences sur le sublimé corrosif, l'eau de Javelle, la delphine, l'opium, la noix vomique, etc., t. X, p. 145.

VI. ARCHIVES GÉNÉRALES DE MÉDECINE.

1. Empoisonnement par l'oxyde blanc d'arsenic, t. I, p. 147.
2. Consultation médico-légale, relative à la vie d'un enfant nouveau-né, t. VI, p. 515.

3. Rapport sur le cadavre d'un individu inhumé depuis quarante-trois jours, t. VII, p. 281.
4. Faits propres à éclairer l'histoire de l'asphyxie par submersion, t. XIV, p. 542, 604.
5. Moyens de connaître sur des armes et des vêtements des taches de sang, et de les distinguer de toute autre tache, t. XIV, p. 601 ; t. XV, p. 124 ; t. XVI, p. 161.
6. Mémoire sur les moyens de constater la présence de l'antimoine, du cuivre et du plomb, dans un mélange de divers liquides, t. XVI, p. 85.
7. Expériences sur les propriétés du suc de mancenillier, t. VIII, p. 464 ; t. X, p. 358.
8. Recherches médico-légales pouvant servir à déterminer, même longtemps après la mort, s'il y a eu empoisonnement et à faire connaître la nature de la substance vénéneuse, t. XVII, p. 5.
9. De l'action des sulfures d'arsenic, de plomb, de cuivre et de mercure, sur l'économie animale, t. XIX, p. 325.
10. De l'empoisonnement par les préparations mercurielles, considéré sous un point de vue nouveau, t. XXIII, p. 5.

VII. ANNALES D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET DE MÉDECINE LÉGALE.

1. Rapport et expériences sur les effets de l'alun, t. I, p. 235 ; t. VIII, p. 180.
2. Mémoire sur l'acide hydrocyanique, t. I, p. 487.
3. Suspicion d'empoisonnement par l'oxyde d'arsenic, t. III, p. 381.
4. Mémoire sur les exhumations juridiques, t. IV, p. 80 ; t. V, p. 209.
5. De l'empoisonnement par l'acide acétique, t. VI, p. 159.
6. Mémoire sur l'empoisonnement produit par des mélanges de substances vénéneuses, t. VII, p. 627.
7. Suspicion d'empoisonnement par un acide minéral, t. X, p. 127.
8. Mémoire sur les caractères que l'on peut tirer du nombre et de la couleur des cheveux pour résoudre les questions d'identité, t. XIII, p. 466.

9. Mémoire sur l'empoisonnement par les sels de plomb, t. XXI, p. 149.

10. Est-il vrai que l'on puisse reconnaître, d'après l'état des organes génitaux, si la suspension a eu lieu pendant la vie ou après la mort, t. XXI, p. 466 ; t. XXII, p. 395.

11. Consultation médico-légale, sur une suspicion d'empoisonnement par l'acide cyanhydrique, t. XXVI, p. 399; t. XXIX, p. 103, 474.

12. Mémoire sur quelques moyens proposés dans ces derniers temps pour découvrir l'arsenic dans les organes où il a été porté par la voie d'absorption, t. XXVII, p. 447 ; t. XXVIII, p. 73.

13. Nouvelles recherches sur plusieurs poisons tirés du règne minéral, t. XXVIII, p. 192, 419.

14. Recherches médico-légales sur l'empoisonnement par l'acide chlorhydrique, t. XXVIII, p. 317 ; t. XL, p. 137.

15. Mémoire sur le cyanure de potassium, t. XXIV, p. 404.

16. Rapport médico-légal sur un empoisonnement par un composé de plomb, t. XXXI, p. 130.

17. Quelques réflexious critiques sur les moyens de conclure en médecine légale et sur la localisation des poisons, t. XXXI, p. 430.

18. Réfutation de deux erreurs contre lesquelles il importe de prémunir les experts chargés de la recherche médico-légale des poisons, t. XXXIII, p. 347.

19. Mémoire sur un nouveau moyen de reconnaître les taches de sang, t. XXXIV, p. 112.

20. Recherches sur l'infanticide, t. XXXIV, p. 129.

21. Mémoire sur quelques points relatifs à l'empoisonnement produit par les préparations de plomb, de cuivre, d'arsenic et de mercure, t. XXXVIII, p. 163.

22. Blessures à la tête, accusation de meurtre d'un enfant par sa mère, t. XLIII, p. 374.

23. Recherches médico-légales sur la matière cérébrale desséchée, t. XLIV, p. 143.

24. Mémoire sur la nicotine et sur la conicine, t. XLVI, p. 147.

25. Mémoire sur l'empoisonnement par les sels de fer, t. XLV, p. 337.

26. De l'empoisonnement par l'acide tartrique, t. XLVII, p. 199; t. XLVIII, p. 230.

27. Empoisonnement par la morphine. Mort du docteur Ellenberger, 1852, t. XLVIII, p. 359.

VIII. Mémoires de l'Académie royale de médecine.

1. *Mémoires sur l'empoisonnement :* 1° par l'acide arsénieux; 2° sur les moyens de s'assurer que l'arsenic obtenu des organes où il a été porté par l'absorption ne provient pas des réactifs ni des vases employés à la recherche médico-légale de ce poison; 3° sur un nouveau procédé pour constater facilement dans nos organes la présence d'une préparation arsenicale qui aurait été absorbée; 4° sur l'arsenic naturellement contenu dans le corps de l'homme; 5° sur les terrains des cimetières, sur l'arsenic qu'ils peuvent fournir, et des conséquences médico-légales que l'on doit tirer de l'existence possible d'un composé arsenical dans ces terrains; 6° sur l'empoisonnement par le tartrate de potasse antimonié (tartre stibié); 7° sur l'empoisonnement par les sels de cuivre. Paris, 1840, t. VIII, p. 375 à 567.

2. Mémoire sur plusieurs affaires d'empoisonnement par l'arsenic, récemment jugées par les cours d'assises de France, t. IX, p. 1 à 56.

3. Mémoire sur la suspension, t. IX, p. 234 à 276.

Orfila a encore fourni des articles.

1. Au *Nouveau Dictionnaire de médecine, de chirurgie, pharmacie, physique, chimie*, etc., Paris, 1821, 2 vol. in-8.

2. Au *Dictionnaire de médecine*, première édition en 21 vol., deuxième édition en 30 vol. in-8.

3. Au *Journal de chimie médicale.*

4. Au *Bulletin de l'Académie royale de médecine.*

DESORMEAUX, CAPURON,

DENEUX ET BAUDELOCQUE

Desormeaux, né à Paris, entre au collége d'Harcourt et y fait d'excellentes études; fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'accoucheurs distingués, il suit les leçons des grands chirurgiens de l'époque, de Desault, de Manoury, de Giraud et de Boyer. — La conscription interrompt ses études et l'envoie à l'armée du Rhin. — Percy, d'un simple soldat, en fait un chirurgien de 3e classe. — La paix de Lunéville ramène Desormeaux à Paris.—Il est nommé au concours aide d'anatomie, il remporte le prix fondé par Corvisart, et soutient une thèse sur l'accouchement par les pieds. — Corvisart distingue Desormeaux et le fait nommer chirurgien de *Madame-mère*. — Mort de Baudelocque. — Ouverture d'un concours pour sa chaire. — Desormeaux se met au nombre des concurrents; supériorité de ses épreuves, il est déclaré vainqueur. — Desormeaux considéré comme professeur et comme écrivain; une mort subite et prématurée l'enlève au milieu de sa carrière.

Capuron, élevé par un vicaire de sa ville natale va faire ses humanités d'abord à Auch, puis chez les Oratoriens de Toulouse. — Nommé professeur au collége de cette ville, il y enseigne la philosophie et les mathématiques. — Capuron vient à Paris et y suit les cours de l'École de santé. — Il se livre à la pratique des accouchements et il en enseigne l'art. — Il se distingue dans les concours; sa réputation comme argumentateur. — Son rôle dans les discussions académiques. — Ouvrages publiés par Capuron. —

Il est nommé agrégé par ordonnance. — Son assiduité aux cliniques et aux cours de l'époque. — Son genre de vie. — Surprise que cause son testament. — Munificence de ses legs en faveur de l'infortune et de la science.

Sorti d'un village de Picardie, Deneux vient à Paris suivre les cours de Baudelocque, son parent. — Ses essais comme médecin de campagne. — Il s'enrôle dans un régiment de volontaires comme chirurgien aide-major. — Il quitte le service et il est introduit dans une grande famille. — Il change son titre de maître en chirurgie contre celui de docteur en médecine. — Sa thèse *sur les ruptures de l'utérus*. — Il s'établit à Paris. — Appréciation des ouvrages publiés par Deneux. — Il est nommé accoucheur de la duchesse de Berry. — Nommé professeur en 1823, il est destitué en 1830. — Grossesse et captivité de la duchesse de Berry. — Deneux s'enferme avec elle; il préside à son accouchement et l'accompagne jusqu'à Palerme. — Deux fois il va au fond de l'Allemagne donner ses soins à la duchesse. — Il se retire et meurt à Nogent-le-Rotrou.

Auguste Baudelocque entre au collége d'Amiens, puis à l'école de médecine de cette ville. — Deneux, son parent, le reçoit dans sa maison. — Baudelocque, pour échapper à la conscription, s'engage comme chirurgien dans un bataillon d'artillerie. — Revenu à Paris, il est admis comme interne à l'hospice de la Maternité. — Ses études et ses succès dans l'art des accouchements. — Ouvrages dus à Baudelocque. — Il est nommé au concours agrégé de la Faculté. — Il est élu membre à l'Académie de médecine. — Travaux de Baudelocque comme médecin de l'Hôpital des Enfants. — Déclin prématuré de sa santé ; il se retire et meurt dans un village de Picardie. Rapprochement final de ces quatres praticiens ; parallèle entre Desormeaux et Baudelocque, Capuron et Deneux; similitudes et différences.

Je vais, cette fois, mettre sous les yeux de mes lecteurs quatre praticiens qui se sont fait connaître à des titres différents, bien que sortis de la même école, formés sous les mêmes maîtres et voués tous les quatre à l'art secourable des accouchements [1].

[1] En groupant ainsi ces notices, je n'ai fait ici que suivre l'exemple qui m'avait été donné par Fontenelle, Vicq-d'Azyr et Pariset. Fon-

Sur le premier plan, on verra un savant modeste et consciencieux, qui sut se concilier l'estime et l'attachement de ses confrères, autant par l'aménité de son caractère que par la fermeté de ses principes, le studieux, le sage, le placide DESORMEAUX, l'un des types les plus purs de la probité médicale, qui cachait sous une froide enveloppe le cœur le plus chaud et le plus aimant; enlevé à la science par une mort aussi soudaine qu'imprévue, mais dont les écrits seront toujours consultés avec fruit.

On trouvera ensuite le classique, j'allais dire le scolastique CAPURON, qui laissait tellement ignorer ses bienfaits, que sa mort seule a pu les révéler; Capuron, qui vécut toujours sur les bancs de l'École, au milieu des élèves et comme un élève; debout comme un vieux chêne au milieu de ces jeunes générations; suivant comme aux jours de sa jeunesse tous les exer-

tenelle a été certainement le plus concis, il est tel éloge lu par lui en séance publique qui n'a pas plus de deux ou trois pages; celui de M. Bourdelin, par exemple, ne tient qu'une page dans l'édition in-8° de Belin, 1818; celui de M. Cauvry, une page et demie; celui de Tuillier, docteur régent, n'a que quatorze lignes; on serait assez mal reçu, aujourd'hui, à lire des notices d'un laconisme aussi prodigieux; Vicq-d'Azyr y a consacré du moins un certain nombre de pages; quant à Pariset, il lui est arrivé dans certaines séances de lire deux éloges à la fois; par exemple, ceux de Bauchène et de Bourru, de Marc et de Lodibert; il appelait cela ses *Toussaint*; mais cette concision était incompatible avec son genre de talent; Pariset ne possédait pas, comme Fontenelle, le grand art de savoir se borner; il lui fallait, pour se mouvoir, de larges espaces, de vastes horizons; son génie, abondant et facile, ne pouvait se déployer et montrer toutes ses ressources que dans des biographies comme celle d'un Cuvier, par exemple, d'un Desgenettes ou d'un Larrey, et alors il aurait rempli un demi-volume.

cices de nos écoles; simple, frugal, vivant de peu, *vêtu au mois de juin comme au mois de janvier*, et menant encore, à plus de quatre-vingts ans, la vie d'un aspirant à l'internat. Tel était Capuron, se privant de toutes les aises de la vie, qu'on savait riche, qu'on croyait, comme tant d'autres vieillards, occupé à thésauriser pour quelques collatéraux et qui ne thésaurisait que pour les pauvres.

On verra, en troisième lieu, un des plus rares exemples de dévouement, de constance et de fidélité au malheur : le bon, l'honnête, le désintéressé Deneux. Né dans les rangs les plus obscurs de la société, longtemps simple praticien dans une ville de province, Deneux devient l'objet des plus hautes faveurs; il est honoré de la confiance de grands personnages, comblé de distinctions, mais il n'en reste pas moins plein d'indépendance et de loyauté, et conserve, jusque dans le palais des rois, la rude franchise de ses compatriotes.

Enfin, et sur un dernier plan, vous trouverez un homme jeune encore, livré à une vaste pratique, après avoir fait ses preuves dans de brillants concours; praticien éclairé, sage et circonspect, joignant à ses fonctions d'accoucheur celle de médecin des enfants, auteur d'ouvrages estimés; qui jamais ne fit étalage de sa parenté avec le plus savant et le plus habile accoucheur des temps modernes, mais qui, par ses talents, sa probité et ses lumières, s'est montré digne de porter le grand nom de Baudelocque.

Le premier que je viens de nommer, Marie-Alexandre Desormeaux, naquit à Paris le 5 mai 1778. Son père, son aïeul et son bisaïeul avaient exercé la médecine avec distinction. De remarquables succès obtenus dans l'art des accouchements avaient même ouvert à son père les portes de cette célèbre Académie royale de chirurgie qui nous a laissé de si grands et de si durables souvenirs.

Le jeune Desormeaux était un charmant enfant, d'une timidité excessive. Placé au collége d'Harcourt, on le voyait dans les heures de récréation fuir les jeux brillants et tumultueux de ses camarades, et ne chercher d'autres plaisirs que ceux que pouvait lui donner la variété de ses études.

La douceur de son caractère, la candeur de sa physionomie et l'instabilité apparente de ses goûts, l'avaient fait surnommer l'*enfant;* mais cet enfant, qu'on croyait aussi frivole qu'indolent, finissait par remporter presque tous les prix à la fin de l'année. Si l'on veut me permettre cette comparaison, je dirai que, tout en paraissant s'arrêter çà et là et s'écarter follement de la route, comme le lièvre insouciant du fabuliste, il s'avançait, en réalité, avec une sage et prudente lenteur. Tel a été, du reste, le trait distinctif de son caractère, et nous le verrons tout à l'heure dans des luttes plus sérieuses engager d'abord le combat avec défiance, hésitation et timidité, puis s'attaquer à des athlètes éprouvés, les fatiguer par la constance de ses efforts et remporter enfin une palme méritée.

La suppression de l'Université en 1792 avait arrêté brusquement ses études heureusement très-avancées;

mais comme rien ne peut supprimer dans le monde les maladies, ni éteindre le désir d'y remédier, s'il n'y avait plus de Facultés, ni d'Académies de médecine, il y avait toujours des hôpitaux et de grands maîtres qui enseignaient au lit des malades la pratique de la médecine.

Ce fut sous Desault, Manoury, Giraud et Boyer que Desormeaux fit ses premières études en anatomie et en chirurgie; sa direction était prise : c'était l'art chirurgical qu'il voulait cultiver de préférence. Mais le 4 mai 1798, la veille du vingtième anniversaire de sa naissance, il eut la douleur de perdre subitement le meilleur des pères; de sorte que le voilà tout à coup chef d'une famille à peu près sans fortune, et qui désormais ne pouvait compter que sur lui. Malgré son extrême jeunesse, il va suffire à tout. La mort avait surpris son père au milieu d'un cours d'accouchement qu'il faisait aux élèves; le fils annonce que ce cours ne sera pas interrompu : il a, dit-il, les cahiers de son père, le même enseignement sera continué. Et de fait cet enseignement se poursuit, et avec le plus grand succès, car il avait mieux que les cahiers de son père, il avait une instruction solide, un sens naturellement droit et une excellente méthode.

Mais à peine a-t-il ainsi rétabli ses affaires, qu'une autre calamité vint fondre sur lui : la conscription, qui n'épargnait personne, l'enlève à sa famille, et il est incorporé dans un régiment de l'armée du Rhin.

Arrivé à Strasbourg, il trouva, heureusement pour lui, quelques-uns de ses anciens maîtres, Lombard, Lacournère, Percy, chirurgiens en chef, qui reconnurent

notre jeune professeur d'accouchement sous l'habit de simple soldat, et qui se hatèrent d'obtenir pour lui un congé. Desormeaux en profita pour revenir à Paris, où il se fit nommer chirurgien de 3e classe. Heureux d'avoir quitté le mousquet, il fit la campagne d'Italie comme chirurgien militaire, et c'est en cette qualité qu'il assista à la bataille de Marengo.

La paix de Lunéville lui permit de quitter enfin définitivement le service militaire, et de s'établir pour toujours à Paris.

Il rentrait donc dans sa famille; mais il était loin d'y trouver cette aisance si désirable pour le perfectionnement des études; c'était de son propre travail qu'il devait tout attendre. Nommé aide d'anatomie par la voie du concours, et déjà réputé fort habile, il n'en fut pas moins obligé, pour suffire à ses besoins, de donner des leçons de langues anciennes et de mathématiques.

On sait que Cabanis avait fondé un prix qui conférait gratuitement le titre de docteur aux lauréats; grâce à cette généreuse institution, Desormeaux put obtenir sans frais le grade de docteur en médecine, et il soutint à cette occasion une dissertation très-remarquable sur la doctrine de l'*accouchement par les pieds*. C'est quelque chose, sans doute, pour un jeune homme que d'être pourvu d'un diplôme sur beau parchemin; mais si ce diplôme donne le droit de traiter des malades, il ne donne pas de malades. Ajoutez que tel qui a excellé dans ses études, qui a mérité les applaudissements de ses maîtres, ne se sent nullement propre à trouver des clients, et Desormeaux était précisément

de ce nombre. Aussi, en attendant des temps meilleurs, il s'estima heureux d'entrer dans une famille, au fond de la Bretagne, pour y faire une éducation particulière; puis un peu plus tard dans les environs de Paris, où il vécut encore dans une profonde retraite, tout entier à ses études classiques, épris surtout de la langue grecque, et s'occupant, pour ne pas quitter tout à fait la médecine, de traduire en français les Aphorismes d'Hippocrate.

Loin de regretter plus tard d'avoir eu à passer par ce temps d'épreuves, Desormeaux se plaisait à y reporter ses souvenirs; il aimait à se rappeler ces belles années de sa jeunesse, cette paix profonde, ce calme, ce silence au sein duquel il avait recommencé toutes ses études. Jours heureux! doctes loisirs si bien en harmonie avec son caractère un peu rêveur et mélancolique, mais qui devaient bientôt faire place à une vie plus active!

Quelque honorable, en effet, et quelque douce que pût être pour ce studieux jeune homme une position semblable, elle n'était que provisoire. Desormeaux sentait lui-même qu'il devait se proposer un autre avenir; mais peut-être n'aurait-il rien fait pour le préparer, si une amitié délicate ne l'avait fait pour lui et à son insu. Ce fut une grande surprise et une grande joie pour Desormeaux lorsque son ami, le docteur Horeau, vint lui annoncer que, grâce au bon vouloir de Corvisart, premier médecin de l'empereur, il allait se démettre de ses fonctions de chirurgien de *Madame-mère*, et que c'était lui, Desormeaux, qui devait être nommé à cette place.

Je le répète, ce fut un vrai bonheur pour Desormeaux, qui rentrait ainsi dans l'exercice de sa profession, sans avoir à craindre les ennuis, les soucis et tous les dégoûts qu'il faut surmonter pour se former une clientèle [1].

[1] Un des traits les plus saillants du caractère de Desormeaux était, je viens de le dire, la timidité dans le monde, le goût de l'intérieur et de la société intime. On pourrait peut-être rattacher à cette timidité l'éloignement qu'il éprouvait pour livrer au public le fruit de ses travaux, lui dont tout le bonheur était de travailler. Cette timidité était encore la cause de cet air froid et de cet abord en quelque sorte glacial, dont le souvenir reste encore parmi ceux qui l'ont connu sans être intimement lié avec lui. Dans l'exercice de ses fonctions il conservait une grande sévérité de principes : ainsi à l'École il n'admettait aucune transaction avec le devoir ; pour lui, le devoir devait être accompli avec une rigueur toute mathématique ; mais en même temps l'indulgence, l'égalité d'âme, l'enjouement qui formaient le fond de son caractère, reprenaient le dessus dès qu'il se trouvait au milieu des siens. Alors il devenait un causeur inépuisable, et sa conversation était toujours intéressante et instructive. Les lettres et les sciences qu'il avait cultivées par goût toute sa vie, après les avoir cultivées par nécessité dans sa jeunesse, lui fournissaient des sujets de toute sorte qui venaient se mêler aux choses du moment, parfois même il se prêtait à d'innocentes plaisanteries qui empêchaient l'entretien de prendre des allures trop sévères. Desormeaux avait su assez de mathématiques et de sciences physiques pour faire admettre à l'École polytechnique un de ses élèves, qui devint plus tard ingénieur des ponts et chaussées ; l'histoire naturelle, et surtout la botanique, avait été son passe-temps favori et sa ressource contre les ennuis de l'inaction. Ainsi lorsque l'armée de réserve, dont il faisait partie, attendait le moment de passer les Alpes, il ne s'était jamais ennuyé, disait-il, parce qu'il lui suffisait, pour passer son temps avec plaisir, de quelques plantes à examiner, de notes à recueillir et de documents à étudier en français, en latin ou en grec, et ces distractions ne lui manquaient jamais.

La variété de ses connaissances était prodigieuse, des étrangers qui étaient venus chez lui pour connaître un des hommes les plus savants en obstétrique, étaient tout surpris de trouver un homme prêt à leur parler botanique, zoologie, physique, ou littérature ancienne et mo-

Desormeaux était dans cette situation assez prospère, lorsqu'en 1818, la mort de Baudelocque laissa vacante à la Faculté de médecine de Paris la chaire d'accouchements.

Desormeaux avait commencé quelques démarches. Dès qu'il sut que l'Université allait mettre cette place au concours, il les discontinua et se fit inscrire au nombre des concurrents.

Cette lutte a laissé de grands souvenirs dans l'école de Paris. La veille des épreuves, Desormeaux, se défiant comme toujours de ses propres forces, voulait se retirer du concours. Ses parents, ses amis, et surtout le bon Lacournère, dont il avait épousé la fille, firent si bien qu'ils l'empêchèrent de se désister. Jeune et modeste, timide et réservé, il allait avoir à se mesurer avec des hommes éprouvés par de longs travaux, et habitués aux luttes de la parole ; mais s'il n'avait rien de ce qui peut impressionner les masses, il avait ce qui peut entraîner les esprits sensés et sérieux, une instruction profonde et variée, un jugement droit et exquis, un esprit juste et distingué. Aussi, une fois entré dans la lice, on le vit peu à peu grandir dans l'opinion, se concilier la faveur publique et conquérir enfin une supériorité décidée. Sans sortir de son calme habituel, et sans se départir des formes les plus polies,

derne ; discutant avec eux les caractères d'une espèce, ou des détails d'organisation végétale; c'étaient des conférences interminables, tantôt avec ses anciens condisciples Delile et Déglaud, devenus professeurs de botanique, ou bien avec Gail, son ancien maître, ou Burnouf, son ami, sur le sens de quelque passage, ou sur un point de grammaire comparée.

il sut plus d'une fois déconcerter ses adversaires par la justesse et l'à-propos de ses citations, par la netteté et la vigueur de sa logique.

Percy avait été chargé de rendre compte des épreuves. Interprète éloquent de ses collègues, il montra, dans un tableau animé et fidèle, avec quelle modestie, et en même temps avec quel talent Desormeaux avait fini par l'emporter sur tous ses compétiteurs; il ne faisait, du reste, que rendre l'impression générale, lorsque, empruntant à la littérature de l'époque ses couleurs les plus vives et les plus pittoresques, il disait :

« Tel on voyait jadis, dans de nobles tournois, un « poursuivant d'armes jeune et inconnu se faire mo- « destement ouvrir la barrière, essayer avec prudence « sa valeur, et arracher ensuite la victoire aux anciens « chevaliers qui avaient semblé dédaigner sa jeunesse « et son inexpérience : tel nous avons vu un concur- « rent, le moins âgé de tous et jusque-là le plus né- « gligé par la renommée, se mêler, timide et circons- « pect, parmi ses adversaires aguerris par l'usage et « par les années; n'être d'abord à leurs yeux qu'un « athlète novice cherchant à s'exercer, puis gagner « chaque jour sur eux du terrain et finir par leur en- « lever la palme et les suffrages. C'est ainsi que « Desormeaux a succédé au plus savant et au plus « habile homme qu'ait jamais obtenu l'art obstétri- « que [1]. »

[1] Voilà un spécimen du genre de littérature de l'époque, c'est-à-dire du genre troubadour; il n'y manque que la harpe traditionnelle, la tourelle gothique, le petit manteau et les pourpoints à crevés, comme on

Ce triomphe, cependant si longtemps disputé et si loyalement obtenu, ne mit pas Desormeaux à l'abri des attaques les plus odieuses. On osa insinuer que s'il avait été préféré à ses compétiteurs, c'était grâce à l'intervention toute-puissante de *Madame-mère*, calomnie insigne et qui était d'ailleurs démentie par les faits. La mère de l'empereur était restée tellement étrangère à la nomination de Desormeaux, que ce fut seulement à son retour du château de Pont qu'elle en eut connaissance, et elle manifesta quelque mécontentement de ce que son jeune chirurgien était entré dans ce concours sans lui demander son agrément.

Quoi qu'il en soit, Desormeaux, une fois nommé professeur, pouvait se livrer entièrement à ses goûts studieux; il était de ces hommes qui, placés entre les exigences d'une clientèle lucrative et les devoirs du

en voit au musée de Versailles; c'était la forme obligée: quant au fond, les appréciations sont justes : Baudelocque a été en effet un des plus savants et des plus habiles accoucheurs des temps modernes; mais a-t-il réellement remporté la palme de son art? Il est permis d'en douter. Il a eu toutes les qualités du professeur, un esprit droit et juste, une grande clarté d'expressions, une connaissance approfondie de la matière, et comme praticien une dextérité incomparable ; très-supérieur en cela à Moriceau, qui n'a été qu'un routinier, mais le cédant à Levret pour l'invention; son enseignement était des plus fructueux; ses leçons, sans être très-brillantes, étaient néanmoins instructives et pleines d'intérêt; il a donc formé un grand nombre d'élèves et laissé de beaux souvenirs, mais il n'a pas été, même à ne le considérer que dans son art, ce qu'on pourrait appeler un génie; Baudelocque n'a rien inventé; sauf quelques menus détails sur les mouvements de la tête du fœtus au moment où il franchit le bassin, et une détermination plus exacte du diamètre de la tête, on ne lui doit aucun de ces progrès qui marquent l'avancement de la science; Solayrès aurait peut-être fait plus, si une mort prématurée ne l'avait enlevé aux nombreux élèves dont Baudelocque lui-même faisait partie.

professorat, ne s'attachent qu'à ceux-ci au détriment des autres; leurs propres intérêts en souffrent, mais l'enseignement y gagne et la science aussi. Loin donc de faire comme tant d'autres, de regarder sa place de professeur comme un brillant anneau qu'un hasard de concours lui aurait placé au doigt, et qui, fixant les yeux du monde, n'en aurait donné que plus d'essor à sa clientèle, Desormeaux se voua exclusivement aux intérêts du corps qui venait de se l'agréger, et ce dévouement fut si bien apprécié, qu'à la mort du professeur Sue, ses collègues s'empressèrent de lui donner une nouvelle marque d'estime et de confiance en le nommant à une place qui était alors assez importante, celle de trésorier de la Faculté ; peu de temps après, il fut désigné pour faire partie du jury chargé de l'examen des officiers de santé et des sages-femmes.

Dans cette haute et belle position, Desormeaux devait regarder son sort et celui de sa famille comme définitivement assuré; mais qui peut se dire à l'abri de tout événement? La Faculté n'était pas un corps politique, ses professeurs étaient réputés inamovibles, mais elle avait des tendances libérales que le parti réactionnaire cherchait à dénaturer ; aussi, à l'occasion de quelques désordres intérieurs qu'on aurait pu facilement réprimer, on se hâta de sévir, non contre les élèves qui s'étaient mutinés, mais contre les professeurs les plus illustres, et Desormeaux faillit être compris parmi ceux qui furent éliminés : l'homme le plus modéré, le plus pacifique qui fût au monde, était dénoncé comme un homme dangereux pour l'État et comme ennemi du gouvernement! On recula néan-

moins devant l'odieux d'une destitution, et Desormeaux fut conservé.

Mais cet événement lui inspira de sérieuses réflexions : il comprit que sa place de professeur ne pouvait lui assurer, à lui et à sa famille, une pleine et entière sécurité, que dès lors il devait faire quelque violence à ses goûts et agrandir le cercle de sa clientèle.

Professeur d'accouchements à la Faculté de médecine de Paris, successeur de Chaussier comme médecin en chef de la Maternité, membre de l'Académie de médecine et auteur d'écrits estimés sur l'obstétrique, il était suffisamment désigné à la confiance publique, et parfaitement en mesure de la justifier par une expérience consommée et un talent de premier ordre; il n'eut donc qu'à sortir un peu de son indolence pour devenir un des praticiens les plus occupés de Paris.

Mais il semble qu'une divinité jalouse et malfaisante attend, pour frapper quelques hommes d'élite, le moment où, entrés dans la plénitude de leur talent, il ne leur reste plus qu'à en recueillir les fruits. Un long et brillant avenir semblait réservé à Desormeaux; sa santé, bien qu'un peu délicate, n'était rien moins qu'altérée; c'est à peine s'il avait parlé d'une douleur qu'il ressentait depuis quelques jours dans le côté gauche de la poitrine, lorsque, le 29 avril 1830, vers neuf heures du matin, à peine monté en cabriolet, et à quelques pas de chez lui, son domestique l'entendit s'écrier : « Ah! mon Dieu! je me trouve mal..., je ne sais ce que j'ai... » Et il n'était plus. L'instantanéité

des accidents portait à croire qu'il venait de succomber à une rupture du cœur [1].

Desormeaux a laissé un beau nom dans la science des accouchements. Il était aimé et chéri de tous ceux qui l'approchaient, et il le méritait par la sûreté de ses affections, l'inaltérable égalité de son humeur et les grâces de son esprit; il ne méritait pas moins d'être estimé par la noblesse de ses sentiments, la délicatesse de sa conscience et l'inflexible droiture de son caractère.

Desormeaux a peu écrit, c'était surtout un homme de pensée; il n'a publié aucun de ces grands ouvrages *ex professo* dits complets, par lesquels débutent aujourd'hui tant de jeunes accoucheurs. Vieilli dans la pratique de son art, mûri par l'expérience, Desormeaux s'est borné à publier quelques articles, mais exquis et irréprochables : ce sont ceux qu'il fit insérer dans le *Dictionnaire de médecine*, et qui tous sont relatifs à l'art des accouchements. Ils portent la marque de son excellent esprit; écrits avec une rare correction, sans trop de détails ni de ces citations qu'il est si facile d'accumuler dans des travaux faits en collaboration et

[1] J'ajouterai ici un trait que je dois croire exact, et qui pourra montrer quelle était la force d'âme de Desormeaux. C'était, dit-on, une angine de poitrine dont il était atteint, et cette angine s'était révélée depuis longtemps par des signes alarmants qui n'avaient en rien altéré sa sérénité; c'était à ce point que personne dans sa famille ne s'en est douté jusqu'au jour où il eut une violente attaque en présence de sa femme, dans l'hiver qui a précédé sa mort. Cependant il savait le sort qui l'attendait, car plusieurs années auparavant, causant avec un ami qui se croyait lui-même atteint d'une affection mortelle, il lui dit en mettant la main sur son cœur : « Je serai mort avant vous, j'ai là quelque chose qui me tuera. » Cet ami, revenu à la santé, ne pouvait se rappeler sans émotion ces paroles de Desormeaux.

destinés à remplir des colonnes, rien d'important n'y est omis; ce sont autant de monographies qui inculquent aux élèves les vrais principes de l'art, et que plus tard le praticien peut consulter avec fruit lorsque, se trouvant en face de quelque grande difficulté, il veut savoir la conduite à tenir. Mais il m'aurait suffi, pour faire un éloge complet de chacun de ces articles, de rappeler que M. Paul Dubois, après les avoir tous revus et complétés pour une seconde édition du *Dictionnaire*, s'est empressé d'associer son nom à celui de Desormeaux [1].

[1] Desormeaux n'a laissé que ces deux œuvres importantes : la *Traduction de Morgagni*, faite avec Destouet, et l'ensemble des articles d'obstétrique du *Dictionnaire de médecine*.

Pour la traduction de Morgagni, sa collaboration s'est bornée à une simple révision, mais une révision très-sérieuse; presque chaque soir Destouet venait s'enfermer avec lui dans son cabinet et travailler une partie de la nuit. On peut affirmer qu'il n'y a pas une phrase qui n'ait été étudiée en commun.

Les articles du Dictionnaire forment un ensemble complet, un véritable traité d'accouchement. Des hommes très-compétents avaient engagé son fils à les réunir, et le libraire n'aurait pas demandé mieux que de les publier en un ouvrage à part; mais les importantes additions faites par M. Dubois étant partout adoptées, il était impossible de faire accepter au public un ouvrage où l'on ne s'en serait pas servi. Il y aurait eu d'ailleurs des chapitres dont il aurait fallu changer presque entièrement le fond et la forme.

Ce qui caractérise surtout les articles de Desormeaux, c'est l'esprit classique. L'érudition n'y paraît que pour qu'il n'y manque rien de ce qui se rapporte au sujet; mais jamais on n'y trouve ces nombreuses citations qui n'apprennent rien au lecteur. On sent que l'auteur expose ce qu'il s'est bien approprié, en donnant à chaque partie l'importance qui lui appartient; aussi ses articles sont faciles à lire, malgré l'aridité de quelques-uns d'entre eux, et ils laissent dans l'esprit une notion claire et complète du sujet.

Le jugement si net de l'auteur ne se retrouve pas seulement

Quant aux leçons orales de Desormeaux, elles étaient pleines, nourries et sensées, mais son débit était lent, froid et monotone. Dans les discussions académiques, Desormeaux était un peu plus animé, et parfois il mêlait à de fines remarques une ironie toute socratique qui concordait avec sa physionomie calme et spirituelle.

Le nom de Desormeaux, devenu une gloire séculaire dans nos écoles, continuera, nous l'espérons, grâce à son fils, d'être un des ornements de la chirurgie française : c'est une succession courageusement acceptée qui ne dépérira pas.

Maintenant, j'ai à parler d'un praticien né longtemps avant Desormeaux, mais qui, lui ayant survécu pendant de longues années, ne devait venir qu'après lui sous ma plume [1].

dans les sujets de pratique, mais aussi dans ces sujets si nombreux dans l'art des accouchements qui touchent à la morale ; là encore le jugement a cette rigueur presque mathématique qui ne laisse aucun embarras dans l'esprit du lecteur. Et lorsqu'il s'occupe d'opérations qui entraînent la mort du fœtus, Desormeaux a soin de dire qu'on ne doit les pratiquer que dans le cas où l'on s'est assuré que l'enfant a cessé de vivre. Sa conscience n'admet pas de transaction sur ce point, et sa logique est inflexible : on commet un meurtre, disait-il, en tuant, dans le sein de la mère, un enfant qui n'a encore exercé que la respiration placentaire, aussi bien qu'en tuant à l'extérieur celui dont les poumons ont respiré, et le meurtre n'est jamais permis.

[1] Capuron n'est guère connu que dans nos écoles. La pratique des accouchements peut conduire assez rapidement à une grande réputation, surtout quand les grandes dames se mettent de la partie ; mais l'honnête Capuron ne s'est guère trouvé en rapport qu'avec ce qu'on

C'est en 1767, le 10 mai, que naquit Joseph Capuron, dans la petite ville de Larroque-Saint-Sernin, département du Gers. Un vicaire du voisinage avait commencé son éducation et l'avait mis en état d'aller à Auch, faire d'excellentes humanités. Celles-ci terminées, le jeune Capuron hésitait entre la carrière de l'enseignement et l'état ecclésiastique; le monde n'avait aucun attrait pour lui : le suprême bonheur de ce pieux jeune homme eût été de s'ensevelir dans une abbaye de bénédictins située non loin de la ville d'Auch. En attendant que l'âge le lui permît, il alla à Toulouse se livrer à de nouvelles études sous la direction des oratoriens, et bientôt il fut admis en qualité de professeur dans le collége de cette ville. Il y enseignait la philosophie et les mathématiques lorsque la révolution, en supprimant cette institution, le força de se réfugier dans le département des Landes, où il se chargea d'une éducation particulière.

appelle de petites gens, et encore dans un cercle très-restreint: de sorte que son nom ne pouvait aller bien loin; quant à ses écrits, ils n'étaient point de ceux qui propagent dans le monde une renommée; ils étaient destinés aux élèves, et seulement pour le temps de leurs études; une fois reçus docteurs, les élèves n'avaient plus à les revoir, pas plus que l'auteur, qui, comme ses livres, ne bougeait pas des écoles; sa grande dévotion aurait pu aider à sa renommée; d'autres en ont fait un moyen de parvenir, mais Capuron était trop honnête, trop sincèrement pieux, pour faire étalage de ses opinions religieuses; toutefois, c'est plutôt encore comme fervent catholique, que comme accoucheur, que son nom a percé en certaines régions; ainsi, tout récemment, dans une polémique religieuse, un savant évêque, voulant citer parmi les médecins quelques hommes faisant autorité en faveur de ses opinions, est allé assez singulièrement chercher le nom de Capuron, pour l'associer à des praticiens tout autrement connus.

Quelques années après, vers 1796, il alla à Bordeaux, et pour occuper ses loisirs, il se mit à suivre les cours de l'école d'instruction médicale. Le matin, il fréquentait les hôpitaux; dans la journée, il assistait à quelques conférences tenues par les professeurs, et, dans l'intervalle, il donnait des leçons de mathématiques. Ces leçons n'étaient pas richement rétribuées : mais comme il avait peu de besoins, elles lui assuraient largement des moyens d'existence : aussi, confiant dans cette ressource, il disait qu'avec ses mathématiques il aurait pu, comme un compagnon, faire son tour de France. Il se contenta de venir directement à Paris en 1797. Il y vécut d'abord comme il avait fait à Bordeaux, au moyen de ses leçons de mathématiques, puis il fut admis comme professeur à l'institution nationale des Colonies.

Les ordres religieux n'ayant pas été rétablis, Capuron se mit à étudier la médecine plus sérieusement qu'il ne l'avait fait jusque-là; il consacra cinq années à cette étude, suivant avec assiduité tous les cours de l'école de Santé, et cela sans négliger ses devoirs de professeur à l'institution des Colonies.

Pendant toute sa vie, Capuron a été un homme d'école; apprendre pour enseigner, tel a été toujours son but. Aussi, à peine s'était-il fait recevoir docteur en 1802, qu'il songea à faire pour la médecine ce qu'il avait fait pour les mathématiques, c'est-à-dire à instituer des cours. Il racontait lui-même que dans les premiers temps il avait fait marcher de front ces deux genres d'enseignement, ne voulant renoncer à ses leçons de mathématiques que quand il pourrait pleinement les

remplacer par des leçons d'anatomie. L'école de Paris, avec son enseignement officiel et son enseignement libre, a été pour Capuron comme un vaste collége dans lequel d'élève il est devenu sous-maître, puis maître, et maître distingué, sans se placer tout à fait au premier rang. On peut même dire que c'est ce désir de savoir uniquement pour enseigner qui a porté Capuron à prendre définitivement l'art des accouchements pour en faire ce qu'on appellerait aujourd'hui *sa spécialité*.

Cet art, en effet, envisagé, non pas au point de vue de la physiologie générale, mais au point de vue de l'enseignement élémentaire, devait tout à fait rentrer dans les idées de Capuron; les autres branches de la médecine pouvaient lui paraître entourées d'obscurités, mais la science des accouchements, que les travaux de Levret et de Smellie avaient portée à un si haut degré de certitude, pouvait être considérée par lui comme une science toute faite, et dès lors elle était de nature à satisfaire un esprit qui n'aimait, en toute espèce d'études, que ce qui est positif, arrêté, admis comme incontestable. Il fallait, en effet, à Capuron, des règles, des principes fixes, auxquels il pût se rattacher; or, une science qui, grâce à Baudelocque, avait pu être formulée en une sorte de catéchisme par demandes et par réponses lui allait à merveille, c'était comme une continuation de ses mathématiques élémentaires; il y trouvait des calculs à établir, des poids à déterminer, des mesures à prendre et des mouvements à suivre. C'étaient là des notions qui séduisaient Capuron et sur lesquelles il aimait à s'arrêter; aussi était-ce avec

une sorte de prédilection qu'il revenait sans cesse sur l'art de reconnaître les dimensions du bassin, sur les rapports des diamètres de cette cavité avec ceux de la tête du fœtus, et sur toute cette mécanique vivante de la parturition.

On conçoit que Capuron devait tenir fortement aux opinions qu'il avait une fois adoptées, et que les arguments ne lui manquaient pas pour les défendre; ses idées étaient trop fixes, trop arrêtées sur tous les points, pour qu'il pût consentir à faire la moindre concession [1]. Ainsi, dans deux grandes discussions

[1] Capuron n'était pas orateur, mais argumentateur. Sa manière de raisonner était vive, acérée et comme heurtée; sa parole, brusque, privée de tout ornement, allait au but, par sauts et par bonds; il avait l'air de régenter ses collègues, et semblait donner sur les doigts à ses adversaires; Capuron écrivait beaucoup mieux qu'il ne parlait; il a fait imprimer sous forme de dissertations les discours qu'il a prononcés à l'occasion du mémorable débat sur l'accouchement avec présentation du bras de l'enfant; c'est un modèle de concision et de clarté; le style en est nerveux, roide et comme trempé à la manière de l'acier; on dirait un théologien qui rappelle aux principes des esprits égarés. S'il en est besoin, il forge un mot qui donnera plus de force à sa pensée; c'est le controversiste par excellence, il parle plutôt pour réfuter que pour enseigner; il a bien considéré, dit-il, d'une manière générale ce genre d'accouchement, mais ce qu'il a surtout en vue, c'est de discuter les prétextes que les nouveaux *brachiotomistes* allèguent pour justifier leur étrange procédé.

« Parmi ces mutilateurs, dit-il énergiquement, il en est qui croient être hors de blâme en disant que le membre sorti s'oppose à l'introduction de la main de l'accoucheur dans l'utérus et à la version de l'enfant, ce qui est faux et impossible, au moins quand le bassin de la femme est bien conformé, ce qui par conséquent ne peut point leur servir d'excuse. »

On voit quelle est sa manière, il regarde ses adversaires comme des coupables, et son discours est un réquisitoire; d'autres raisons sont alléguées, il les trouve également mauvaises, aussi finit-il par appeler

académiques, on le vit maintenir jusqu'au bout, et sans que rien pût le faire dévier, les idées qu'il avait d'abord émises. Dans la première, il s'agissait de l'accouchement avec issue du bras; il maintint avec force les bons principes, s'élevant avec raison contre une

ses contradicteurs devant une autorité suprême : « Nous en appelons, dit-il, pour juger cette discussion, au tribunal des accoucheurs les plus sincères, les plus instruits et les plus consommés. »

Heureusement que cette cour d'appel ne se compose que d'accoucheurs; car pour lui il n'était nullement disposé à absoudre ceux qu'il appelait des brachiotomistes.

Mais il avait encore d'autres adversaires; c'étaient des personnes plus ou moins étrangères à l'art des accoucheurs, qui s'étaient constituées, dit-il, les avocats ou défenseurs des brachiotomistes. Capuron veut bien rendre justice aux charitables intentions de ces personnes et à la bonté de leur âme, mais en fait de théorie et de pratique, il ne saurait approuver le système de leur défense.

Ainsi, on le voit, Capuron, dans les discussions académiques, était plutôt un accusateur public qu'un opinant; il traitait ses adversaires comme des prévenus; il aurait volontiers requis leur arrestation.

Mais ici, puisque j'en trouve l'occasion, je vais montrer quelle était sa ferveur en fait de doctrines médicales. Broussais, à l'époque où cette discussion eut lieu, était encore très-suivi, et, parmi ses élèves, il n'en avait pas de plus dévoué, de plus ardent, que le septuagénaire Capuron ; or, parmi les brachiotomistes, il en était qui s'appuyaient de l'autorité d'Ambroise Paré et de Mauriceau, qui, disaient-ils, avaient pratiqué cette mutilation. Mais, à ce compte, s'écriait Capuron, pourquoi, dans l'amputation des membres, pour prévenir l'hémorrhagie, ne coupez-vous pas les chairs avec un couteau rougi au feu? Pourquoi, après l'opération, n'appliquez-vous pas de l'huile bouillante sur la plaie, puisque les anciens torturaient ainsi les malades?

Puis arrive Broussais et la fameuse gastro-entérite; or, Capuron était si bien entré dans les idées du maître, qu'il aurait volontiers traité comme des brachiotomistes ceux qui ne se conformaient pas à la nouvelle méthode.

« Couper le bras de l'enfant! dit-il en poursuivant ses exemples,
« mais c'est comme si l'on traitait maintenant la gastro-entérite avec
« des émétiques, des purgatifs ou d'autres remèdes incendiaires! »

pratique barbare qu'on devait s'étonner de voir reproduite de nos jours. Dans la seconde, comme il s'agissait d'une innovation dans la pratique des accouchements, de l'emploi du seigle ergoté, il céda peut-être trop facilement à une prévention irréfléchie contre toute espèce de nouveauté.

Quoi qu'il en soit, et à part ce dernier exemple, la raison était cette fois du côté de Capuron ; mais dans la seconde discussion, celle qui avait rapport au seigle ergoté, Capuron n'a pas été aussi bien inspiré.

Capuron avait limité sa discussion à ces deux points : le seigle ergoté a-t-il la vertu d'accélérer l'accouchement ou la parturition? A-t-il aussi la vertu d'arrêter les pertes ou hémorrhagies utérines? Je réponds en quatre mots, avait-il dit tout d'abord, *ni l'une*, ni l'autre. C'était clair et net, mais était-ce vrai? Tout à l'heure, je disais que Capuron, dans le débat relatif à la présentation du bras, avait procédé comme un juge et presque comme un inquisiteur. Ici il n'a plus affaire à des mutilateurs, il va s'en prendre à la substance elle-même, à l'agent prétendu thérapeutique, c'est-à-dire au seigle ergoté, et il le traitera comme un coupable.

« Le seigle ergoté, dit-il (tout d'abord encore et avant toute dis-
« cussion), doit être rejeté et proscrit, parce que *je le crois* un moyen
« incertain, indéterminé, inutile et dangereux, et même suspect! »

Mais, pourquoi ce pauvre seigle ergoté est-il réputé suspect? Pourquoi faut-il le proscrire? La raison que donne Capuron est assez singulière : ce n'est pas à cause de ses méfaits, c'est à cause d'un vice originel qui est en lui, c'est parce qu'il contient de l'acide phosphorique et de l'ammoniaque libre. Eh quoi! dit Capuron, c'est chez une femme en couches, c'est-à-dire dans un état de révolution et de bouleversement général, que vous iriez administrer une poudre où entrent comme éléments le phosphore et l'ammoniaque!

Il est bien vrai qu'on lui citait des expériences, des faits en faveur de cette poudre, mais, suivant Capuron, ces faits étaient des illusions; il fallait donc condamner au plus tôt une poudre aussi dangereuse; et voici en quels termes Capuron a formulé son *arrêt*, car, je l'ai dit, c'est toujours le réquisitoire.

Je reproduis textuellement les paroles de Capuron; elles font bien connaître l'homme au point de vue de la science.

« La raison, dit-il, qui pèse cette poudre dans son impartiale ba-

Capuron a composé un assez grand nombre d'ouvrages; mais il semble que ses livres, de même que sa parole, étaient tellement destinés aux écoles, qu'ils ne devaient pas en franchir les murs. Faits pour les élèves, ses écrits ne pouvaient pas avoir d'autre destination : c'étaient comme des livres de collége, dont l'usage cesse en passant d'une classe dans une autre. Son *Cours théorique et pratique des accouchements* n'était d'ailleurs qu'une reproduction de ses leçons; son *Traité des maladies des femmes*, et son *Traité des maladies des enfants*, en étaient comme des appendices obligés. Mais un livre classique par excellence a été son *Lexique*, ou *Nouveau Dictionnaire des termes de médecine, de chirurgie et des sciences accessoires* [1].

« lance, n'en approuve pas l'usage (toujours la voie d'assertion), elle « la condamne..... Attendu que le seigle ergoté est un remède incer- « tain, vague ou indéterminé, inutile et dangereux, et même suspect. »

C'était là un vrai jugement de tribunal révolutionnaire; le considérant n'est que la répétition des termes de l'accusation. Mais M. Villeneuve, dans une réplique très-sensée, mit à néant cette foudroyante accusation; il reprit un à un les considérants de cet arrêt, à savoir que le médicament serait incertain, indéterminé, inutile, dangereux, et il n'en laissa rien subsister.

[1] Ce livre, dit M. Peisse, a eu une singulière fortune, il parut d'abord sous le nom de LEXIQUE ou *Nouveau Dictionnaire des termes de médecine, de chirurgie et des sciences accessoires*, 1 vol. in-8°, 1806.

En 1810, Capuron en publia une seconde édition, en collaboration avec Nysten. En 1814, 3e édition avec le nom de Nysten seulement. En 1824, 4e édition, également de Nysten, avec additions par M. Bricheteau. De 1824 à 1855, cinq nouvelles éditions, toujours sous le nom de Nysten; et enfin, en 1855, sous le même titre, encore une dixième édition, entièrement refondue, par MM. Littré et Robin. Dans ces éditions successives, c'est à peine s'il est resté quelque chose de la rédaction primitive de Capuron. On ne lui a donc pas fait tort en ne mettant plus son nom sur le titre; cependant celui de Nysten, dont

Deux traités, écrits en latin, étaient en outre sortis de sa plume, non pas à la manière de Sydenham, de P. Frank et de Baglivi, pour parler à l'Europe savante, mais pour un besoin particulier de l'école de Paris.

On sait que lors du rétablissement des Facultés en

le texte primitif a presque entièrement disparu aussi, y est resté et y restera vraisemblablement dans des éditions futures. Nysten n'est plus ainsi un nom propre d'auteur, c'est un titre de livre, on dit aujourd'hui un Nysten comme on dit un *Calepin*, un *Barême*. Mais à ce compte, le premier éditeur aurait dû, ce me semble, avoir la préférence, et les lexiques de médecine devraient être appelés des *Capurons*. *Habent sua fata libelli.*

Voilà pour le commencement de ce livre, mais maintenant on va voir que ses destins n'étaient pas terminés quand M. Peisse a fait ces remarques; non-seulement de nouvelles éditions ont paru, et le volume a pris des proportions effrayantes, mais une célébrité exceptionnelle lui est venue tout à coup et d'une source imprévue : quelques théologiens, s'étant avisés de l'ouvrir, y ont trouvé de telles énormités, que la famille de Nysten elle-même en a été émue. La *Gazette de France* et le journal *le Monde*, viennent d'insérer dans leurs colonnes une protestation en forme émanée de cette famille, il est dit qn'il y a péril pour la jeunesse des écoles à recevoir sous le nom de Nysten de si pernicieuses doctrines; on s'étonne que des hommes (MM. Littré et Robin) qui se croient assez forts pour attaquer les principes fondamentaux de toute religion et de toute morale soient en même temps assez faibles pour n'oser signer leurs œuvres, etc. ; mais d'abord ces messieurs ont parfaitement signé leurs œuvres, et quant aux deux définitions incriminées, celle de l'*homme* et celle *de l'âme*, la jeunesse des écoles n'a pas dû y trouver grand péril; il est bien vrai que l'homme y est donné comme un animal mammifère, de l'ordre des primates, famille de bimanes; ce dont il n'y a pas lieu de beaucoup se glorifier, mais on ne voit pas trop en quoi cela pourrait ébranler les principes fondamentaux de toute religion et de toute morale; je n'en dirai pas autant de la définition de l'âme; celle-ci intéressait plus particulièrement les théologiens, elle montrait que de ce coté ceux-ci ont trouvé des adversaires d'une nouvelle espèce; jusque-là ils n'avaient eu affaire qu'à des philosophes pleins de respect pour les dogmes religieux, qui distinguaient deux domaines dans les études : celui des vérités natu-

France, on avait cherché, autant que le permettait l'état de la société, à revenir aux règlements et statuts de l'ancienne université ; mais vu ce qu'on appelait le malheur du temps, on avait dû se borner à n'exiger l'emploi du latin que pour la dernière épreuve, et

relles, et celui des vérités surnaturelles, ce qui néanmoins ne leur avait pas concilié les théologiens ; cette fois c'était à des hommes de science qu'ils avaient affaire, et le dictionnaire de Nysten, dans ses définitions, ne tenait plus aucun compte des prétendues vérités surnaturelles ; il faut dire, cependant, que cette fameuse définition *de l'âme*, qui a plus particulièrement servi de point de départ aux attaques des croyants, n'est pas aussi coupable qu'on a bien voulu le dire, il y a de tout dans cette définition, il y a du matérialisme et du spiritualisme, il y a du Condillac et du Bonald ; la définition, en effet, est double, et diffère essentiellement, selon qu'on considère l'âme *anatomiquement* (ce qui ne se comprend guère, ou même ne se comprend pas du tout) ou suivant qu'on la considère *physiologiquement.*

Si, disent les auteurs, on la considère anatomiquement, c'est *l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière ;* que si on la considère physiologiquement, c'est encore un ensemble, mais ce n'est plus l'ensemble des fonctions de l'encéphale, c'est *l'ensemble des fonctions de la sensibilité encéphalique ;* mais attendez : si on s'en tenait ici à la lettre, la première moitié de cette définition nous ramènerait à Cabanis, qui ne voyait dans l'âme qu'un cerveau fonctionnant et sécrétant la pensée ; tandis que la seconde ne nous ramènerait qu'à Condillac, faisant tout dériver de la sensation ou de la sensibilité ; mais les auteurs sont plus explicites ; si, au point de vue anatomique, ils ne trouvent rien par delà le cerveau et la moelle épinière, au point de vue physiologique, ils deviennent de purs spiritualistes ; ils vous disent qu'ils entendent, sous le nom d'âme, le pouvoir de mettre *en jeu le système musculaire* (et par conséquent le système nerveux), *et d'agir, par cela même, sur le monde extérieur.* Eh bien ! je dis que c'est là du pur spiritualisme, puisque c'est subordonner les organes à un pouvoir, à une force distincte. Je disais tout à l'heure que c'était rentrer dans la définition de M. de Bonald ; qu'est-ce, en effet, que de subordonner les organes à une force, à un pouvoir immatériel et libre, tel que la volonté, sinon reconnaître que l'homme est une intel-

encore avait-on concédé qu'à des questions faites en latin les récipiendaires pouvaient répondre en français : trois ou quatre érudits seulement, Hallé, Lallemand, Desormeaux et Desgenettes, se plaisaient à émerveiller l'auditoire par l'abondance et la facilité avec laquelle ils s'exprimaient dans la langue des Romains. Plus récemment enfin, et comme dernier vestige des épreuves de l'ancienne Faculté, on n'avait plus demandé aux élèves qu'une simple composition en langue latine. Or Capuron, qui comprenait son époque, savait parfaitement que la plupart des élèves seraient bien aises d'arriver avec leur thème tout fait, et c'est pour eux qu'il avait publié ses *Nova medicinæ Elementa*, et ses *Methodica chirurgiæ Instituta* [1].

ligence *servie* par des organes? il est vrai qu'en bien des circonstances l'intelligence est asservie plutôt que servie et même desservie par les organes, et ici nous pourrions invoquer le témoignage de Descartes, qui, tout spiritualiste qu'il était, n'a pas craint de montrer, dans le discours de la Méthode, combien est étroite cette dépendance de l'âme à l'égard des organes. « L'esprit, dit-il, dépend tellement du tempérament et *de « la disposition des organes* du corps, que, s'il y a des moyens de rendre « les hommes plus sages et plus spirituels (voilà qui est aller bien « loin) qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour, je crois que c'est dans la « médecine qu'il faut les chercher. » Cabanis n'aurait rien dit de plus fort.

[1] Cette dernière obligation elle-même vient d'être supprimée, c'est une faute, d'autant qu'elle était facultative; on l'a considérée comme une entrave, comme une institution surannée; mais on n'a pas réfléchi qu'elle exigeait de la part du récipiendaire une instruction littéraire qui s'amoindrit d'année en année; l'élève qui avait fait de bonnes études classiques, pouvait du moins en donner une preuve; or, il n'y a de bonne instruction scientifique que celle qui est en quelque sorte entée sur une bonne éducation littéraire; il est donc à regretter, je le répète, qu'on ait ainsi dispensé les récipiendaires de la composition latine; j'ai dit, dans une de nos notes, que lors de la réorganisa-

Capuron avait paru avec distinction dans quelques concours, et notamment dans celui de 1811, où fut disputée la chaire de Baudelocque ; n'ayant pas été nommé, il resta pendant de longues années encore professeur particulier d'accouchements, et son zèle, loin de se ralentir, semblait augmenter à mesure qu'il vieillissait.

Lorsque la Faculté, réorganisée sur un nouveau plan, en 1823, crut devoir s'entourer d'un corps d'agrégés, véritable pépinière de professeurs, elle comprit, dans une nomination première, quelques praticiens émérites au nombre desquels se trouvait Capuron. Ce fut une grande satisfaction pour lui d'endosser au moins la modeste robe d'agrégé ; et comme il ne sortait pas de l'école, c'était chose curieuse de le voir tantôt interroger les élèves comme un de leurs maîtres, et tantôt aller s'asseoir sur les mêmes bancs comme un de leurs égaux.

Il passa ainsi sa vie tout entière dans le pays latin, n'ayant d'autre horizon que les bâtiments de l'École et les deux grands hôpitaux du quartier, l'Hôtel-Dieu et la Charité. Pendant de longues années, on l'avait vu suivre très-exactement les visites de Dupuy-

tion de l'Université, l'empereur aurait voulu qu'on imposât aux récipiendaires l'obligation de parler latin pendant une heure au moins ; c'est trop, assurément ; nous ne sommes plus de force à soutenir de pareilles épreuves ; mais pourquoi ne pas avoir laissé subsister celle qui n'exigeait qu'une simple composition latine? Est-ce parce que les professeurs eux-mêmes ne seraient plus capables de juger la valeur de cette composition? Je ne puis le croire, je soupçonne plutôt qu'on a cherché à se concilier ainsi quelque popularité ; dans tous les cas la mesure est fâcheuse.

tren à l'Hôtel-Dieu; puis celles de M. Bouillaud à la Charité. Il dominait de son front chenu toutes ces jeunes têtes au lit des malades, leur disputant la meilleure place comme l'aurait fait un élève désireux de s'instruire. Un peu auparavant on l'avait vu, sectateur obstiné des doctrines de Broussais, s'asseoir au premier rang de ses auditeurs, ravi de pouvoir se rattacher à ce qu'il appelait une médecine *exacte*. Que de générations ont passé dans nos amphithéâtres, qui se sont ainsi coudoyées avec ce zélé vieillard. Jamais élève n'a vécu plus durement que lui : son intérieur était aussi sévère, aussi pauvre que la cellule d'un moine; une poussière épaisse couvrait ses quelques livres et tout son mobilier; un vieux bureau couvert de manuscrits, quelques chaises de paille, et quelques tablettes de sapin, c'était à peu près tout l'ameublement de son cabinet; je ne sais si jamais un peu de feu a égayé ce sombre réduit. L'usage des voitures lui était complétement étranger; on le voyait dès le matin, en plein hiver, courir aux cliniques, le visage rougi par le froid, et vêtu d'une simple redingote que personne ne se souvenait d'avoir vue neuve [1].

[1] Et nous aussi, dit M. Peisse, nous avons connu cette fameuse redingote que personne ne se souvenait d'avoir vue neuve! Mais je me fais un vrai plaisir de placer ici le portrait tracé par cet excellent écrivain. C'est un morceau parfait sur le genre de vie de Capuron et sur ses habitudes scolastiques; c'est un tableau très-pittoresque et très-vrai que chacun de nous avait alors sous les yeux.

« Avec quelle ingénue et confiante curiosité, dit M. Peisse, Capuron écoutait les paroles et observait la pratique de quiconque, dans un établissement national, public ou privé, enseignait quelque chose sur n'importe quoi! Il a été l'auditeur et l'élève de trois générations de professeurs, d'agrégés, de tout médecin ou chirurgien qui a fait un

Tels ont été, les seuls plaisirs de Capuron ; quant aux rares honneurs qu'il obtint, ils étaient venus en quelque sorte le chercher : nommé, en 1823, membre de l'Académie de médecine ce n'est qu'en 1832, à l'âge de soixante-cinq ans, qu'il fut décoré du ruban de la Légion d'honneur.

Doué d'une santé vigoureuse, exempt de toute espèce d'infirmités, Capuron avait atteint sa quatre-vingt-troisième année, lorsque le 2 avril 1850, un mardi, en séance de l'Académie, on le vit tout à coup pâlir et fléchir la tête ; il avait presque entièrement perdu connaissance. Ses voisins s'empressèrent de le soutenir et de le transporter dans une pièce atte-

cours sur une spécialité quelconque des sciences médicales ; avec quel respect religieux il assistait, le chapeau sur la tête, — car ce chapeau, non moins vénérable par son antiquité que la redingote, ne quittait jamais son chef, — à la clinique de Dupuytren, et avec quel air de naïve satisfaction, il inclinait la tête en signe d'assentiment, lorsque l'autocrate, se tournant vers lui, après l'achèvement d'une opération ou à propos d'une assertion doctrinale qu'il venait d'émettre, lui disait, d'un ton de gravité un peu ironique, que le bon vieillard n'avait garde de remarquer : » *N'est-ce pas, monsieur le professeur?* »

Capuron, en effet, est allé à l'école toute sa vie, et cette soif insatiable d'instruction était un des traits les plus originaux de son caractère ; mais qu'apprenait-il, qu'avait-il retenu dans le cours de cette interminable scolarité ? Rien ou à peu près ; ce qui lui entrait par une oreille sortait, comme on dit, par l'autre ; il avait à la fois la curiosité et l'instabilité de goût et de mémoire de l'enfant ; c'est par une manie analogue qu'il empruntait de toutes mains des livres qu'il oubliait invariablement de lire et de rendre ; il s'était ainsi composé une bibliothèque toute en volumes dépareillés. Cette disposition à l'étude était une espèce d'anomalie mentale ; le désir d'instruction n'est pas moins contre nature au déclin de la vie, que l'incuriosité et la paresse d'esprit au commencement : le jeune homme doit apprendre, le vieillard doit oublier, et il y a, hélas ! peut-être autant de profit à l'un qu'à l'autre.

nante à celle des séances. Comme on ne l'avait jamais vu malade et que lui-même avait été peu ému de cet accident, on ne pouvait croire à quelque chose de sérieux; mais la nuit suivante il se plaignit d'une vive douleur au pied gauche; c'était une gangrène sénile qui se déclarait, maladie au-dessus des ressources de l'art, et à laquelle il succomba, après vingt jours de souffrances, le 23 avril 1850.

J'ai dit, qu'ayant toujours vécu dans le célibat et loin du monde, n'ayant aucune relation connue, ne recevant personne, Capuron passait pour avoir acquis une grande fortune; mais tout se réduisait à de simples conjectures. Quel était le chiffre de cette fortune? En quoi pouvait elle consister? Quelles seraient, à cet égard, ses dispositions? C'était là ce qu'on ignorait complétement : on savait seulement qu'il se refusait tout à lui-même, et l'on en concluait qu'il devait tout refuser aux autres. Étrange erreur qui prenait sa source dans sa profonde modestie et dans une charité au-dessus de tout éloge; son âme, à la fois compatissante et stoïque, mettait autant de soin à cacher ses bienfaits que d'autres en mettent à les publier. C'était pour cela qu'il avait muré sa vie. Que lui importait cette vaine gloire de passer aux yeux des gens du monde pour un généreux bienfaiteur! ce qu'il recherchait, ce qui lui suffisait, c'était l'intime satisfaction d'avoir soulagé des infortunes; c'était là le seul contentement auquel il aspirait, et tout cela se passait entre Dieu et sa conscience. L'ouverture de son testament vint tout révéler.

Disons d'abord que, tout en se montrant l'ami des

pauvres, il était resté bon parent. Depuis de longues années il avait fait donation à sa famille de la maison paternelle, se réservant seulement un lit et une petite chambre pour l'abriter quand il irait dans le pays.

Quant à ses dernières dispositions, en voici le sommaire :

— A sa famille, 148,000 francs.

— Aux hospices de la Charité de Paris, d'Auch et de Condom, 120,000 francs à partager par tiers entre ces établissements.

— Aux missions étrangères de France, pour la propagation de la foi, 40,000 francs.

— A la Société de Saint-Vincent de Paul, pour les familles indigentes, 20,000 francs.

— Aux pauvres de la paroisse de Saint-Sernin, lieu de sa naissance, 1,200 francs de rente.

— Aux pauvres de Castéra-Verduzan, dont il avait inspecté les eaux, 600 francs de rente.

— Aux pauvres de la paroisse d'Aigueteinte, près de Condom, 400 francs de rente.

— Aux pauvres de la paroisse de Saint-Sulpice, à Paris, 1,200 francs.

— Au séminaire d'Auch, 1,000 francs de rente, pour entretenir à Paris un jeune prêtre du diocèse auquel ce secours serait nécessaire pour suivre les hautes études ecclésiastiques pendant trois ans, à l'expiration desquels ce jeune prêtre serait remplacé par un autre jouissant des mêmes avantages, et ainsi pour d'autres, de trois ans en trois ans, à perpétuité.

— A la commune de Saint-Puy, 2,000 francs de rente, dont 1,000 pour la fondation d'un prix de vertu

à décerner, chaque année, au jeune homme ou à la jeune fille qui se seront distingués par leur bonne conduite jusqu'à l'âge de vingt et un ans; et 1,000 fr. pour la fondation d'un prix d'agriculture à décerner, chaque année, aux deux cultivateurs, propriétaires ou bordiers, qui auront le mieux travaillé leur terre.

— A l'Académie de médecine, 1,000 francs de rente pour la fondation perpétuelle d'un prix dont elle déterminera elle-même le programme et les conditions.

— Et enfin 2,000 francs de rente à la bonne gouvernante qui avait entouré de soins sa vieillesse.

Voilà quel était le mot de cette énigme inexplicable de la vie de Capuron : c'était pour arriver à ces munificences qu'il s'était imposé de perpétuelles privations!

Quelle sagesse! quel bon sens a présidé à toutes ces dispositions! rien n'a été oublié, tout a été prévu par cet homme de bien. Si un peu d'orgueil nous était permis en parlant d'un collègue si modeste, si profondément et si sagement religieux, nous dirions que nous nous sentons fiers et glorieux d'avoir compté dans nos rangs un homme qui sut être tout à la fois le Montyon du pauvre citadin et du pauvre villageois; le Montyon du courageux missionnaire qui va prêcher la foi sur des plages lointaines; du jeune prêtre qui vient demander à la science d'éclairer sa raison et d'orner son esprit; du cultivateur intelligent qui, par ses rudes travaux, double la richesse du pays; et enfin du médecin studieux dont les savantes recherches reculent les bornes d'un art conservateur!

Mais dans le cours de cette même année 1767, qui avait vu naître Capuron au pied des Pyrénées, à l'autre extrémité de la France, dans un village de Picardie, déjà illustré par la naissance de J.-L. Baudelocque, à Heilly, naissait un autre enfant qui devait aussi être une de nos illustrations, et qui, le 25 août, recevait les noms de Louis-Charles Deneux.

La mère de cet enfant était cousine germaine du célèbre accoucheur. Son père exerçait dans le village la profession peu lucrative de tailleur. Aussi le jeune Deneux ne put recevoir chez ses parents qu'une éducation très-incomplète, et encore grâce à l'amitié d'un oncle maternel, Jean-Baptiste Baudelocque.

C'est sans autre préparation qu'il fut envoyé à Paris, et, reçu dans la maison de son illustre parent, il y suivit des cours de chirurgie et d'accouchements de 1782 à 1789. Il ne paraît pas que Baudelocque ait distingué son jeune cousin dans la foule des élèves qui suivaient ses cours, ni qu'il ait rien fait pour le retenir à Paris; car celui-ci finit par retourner dans sa province, où il se fit recevoir maître en chirurgie.

Soit timidité, soit conscience de sa faiblesse, Deneux alla s'établir dans un village de Picardie nommé Vignacourt; mais il y trouva un concurrent redoutable dans la personne d'un chirurgien qui ne savait pas même signer son nom, ce qui ne l'empêchait pas d'être appelé de toutes part, de sorte que, de son propre aveu, Deneux, en une année, ne vit pas quatre malades. La place n'était pas tenable, aussi dès le commencement des guerres de la révolution, il abandonna cette ingrate position pour entrer en qualité de chirurgien

aide-major dans le 3ᵉ bataillon des volontaires de la Somme, puis en 1794 il passa comme chirurgien-major dans la 24ᵉ demi-brigade d'infanterie.

Ce n'était point là encore sa vocation; car dès 1795 il quitta le service et alla s'établir non plus dans le village de Vignacourt, où il aurait peut-être retrouvé la concurrence de l'ignorant frater, mais dans une petite ville du voisinage, nommée Albert. Il n'y réussit pas encore merveilleusement, mais il y fit un mariage qui, tout humble qu'il était, lui préparait un avenir auquel n'aurait osé aspirer le plus ambitieux médecin de campagne.

La jeune personne qu'il épousa était fille d'une dame de confiance attachée à la maison du duc de Choiseul-Gouffier, ancien ambassadeur à Constantinople, célèbre dans les lettres par son voyage en Grèce. A partir de ce moment, le patronage de cette noble famille fut acquis à Deneux. Il vint s'établir dans l'ancienne capitale de la Picardie, et il arriva rapidement à toutes les places dont on peut disposer dans une ville de province. Il fut successivement, de 1798 à 1810, chirurgien en chef adjoint du dépôt de mendicité, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Charles, chirurgien de l'Hôtel-Dieu, professeur d'anatomie et de physiologie à l'école d'instruction médicale, et enfin chirurgien en chef de la maison de justice. Il faut dire que dans ces dernières fonctions il marqua son passage par un acte de philanthropie fort louable, en obtenant que dans la maison d'arrêt les prévenus fussent séparés des condamnés.

Le titre de docteur étant destiné à remplacer celui

de maître en chirurgie, et conférant à ceux qui en étaient pourvus le droit d'exercer la médecine dans toute l'étendue du territoire français, Deneux était venu à Paris en 1804 remplir les formalités nécessaires pour l'obtention de ce grade, et à cette occasion il avait soutenu une thèse *sur les ruptures de la matrice*.

Tout devait faire croire que Deneux se trouvait enfin satisfait de la position d'ailleurs fort honorable qu'il s'était faite à Amiens ; il n'en fut rien cependant. A peu de temps de là, en 1810, à l'âge de quarante-trois ans, il ne craignit pas de quitter cette bonne ville de province, où il exerçait de si nombreux emplois, pour venir fixer sa résidence à Paris. C'était beaucoup hasarder; on va voir qu'il n'eut point à s'en repentir.

Une fois sur ce grand théâtre, Deneux se livra exclusivement, et avec de remarquables succès, à la pratique des accouchements. Baudelocque venait de mourir; il laissait une grande succession, que des hommes éminents durent se partager. Nous avons vu que sa chaire d'accouchements à la Faculté ayant été mise au concours, ce fut Desormeaux qui l'obtint après de longues et difficiles épreuves, et qui devint ainsi son successeur dans l'enseignement. Baudelocque était en outre chirurgien en chef accoucheur à la Maternité; son successeur dans cette maison fut Antoine Dubois. On sait enfin que ce fut encore Dubois qui succéda à Baudelocque dans la confiance de l'empereur, et qui fut nommé accoucheur de l'impératrice Marie-Louise.

Quant à la clientèle de l'illustre professeur, Deneux put en recueillir d'importants débris ; mais, tout en obtenant la considération et l'estime dues à un bon et

excellent praticien, notre collègue ne pouvait avoir la prétention de placer son nom à côté de celui de Baudelocque.

Ce n'est d'ailleurs qu'à une époque assez avancée de sa carrière que Deneux livra à la publicité les résultats de ses observations; ses premières publications ne remontent pas au delà de 1813. C'est dans le cours de cette année qu'il fit paraître ses recherches sur la *Hernie de l'ovaire*, maladie souvent méconnue et sur laquelle on ne possédait que peu d'observations. Deneux, en les réunissant et en leur en adjoignant d'autres qui lui étaient propres, composa un excellent mémoire [1].

[1] La hernie de l'ovaire est une maladie rare, et Deneux, l'un des premiers, a appelé l'attention des praticiens sur ce point de science; rien de plus obscur que les signes qui peuvent conduire à reconnaître la hernie de l'ovaire, soit que l'organe forme en totalité la tumeur herniaire, soit qu'il n'y entre que pour une part; c'était là ce que faisait remarquer Deneux, dès les premières lignes de son excellent mémoire.

Ce n'est pas que, de tout temps, on n'ait eu occasion d'observer cette maladie, elle avait été signalée, même du temps de Soranus d'Éphèse; mais, soit incurie, soit défaut de connaissances, il s'écoula plus de quinze siècles avant qu'on ne la retrouve mentionnée dans les auteurs. Il faut en effet arriver jusqu'à Bessière, célèbre chirurgien de Paris au dix-septième siècle, pour en rencontrer une nouvelle description; il avait trouvé dans une hernie inguinale la partie frangée de la trompe mêlée aux intestins. Puis il s'écoule encore près d'un siècle avant que Verdier, collaborateur de J.-L. Petit, vienne de nouveau en parler, mais cette fois avec ses vrais caractères et comme hernie de l'ovaire. Et ce n'est pas tout, car l'historique de cette affection, telle que l'a résumée Deneux, est plein d'intérêt. Malgré ce qu'en avaient pu dire Bessière et Verdier, les chirurgiens se refusaient encore à comprendre cette affection au nombre des hernies; en vain Haller en avait publié un nouvel exemple en 1755, on ne

Cinq ans après, en 1818, Deneux publia ses *Considérations sur les propriétés de la matrice*, travail peu connu, mais qui renfermait des remarques très-judicieuses.

L'année suivante, Deneux fit insérer dans le *Journal général de médecine* des *Observations sur les hémorrhagies utérines et sur la terminaison des grossesses intra-utérines*. L'histoire des hémorrhagies occultes de l'utérus était restée enveloppée de beaucoup d'obscurité. Deneux sut indiquer avec une rare sagacité, et beaucoup mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, le siége et la nature des épanchements qui se font dans l'épaisseur, ou mieux dans l'intervalle des membranes de l'œuf.

En 1820, il fit paraître dans le même journal quelques *Remarques sur la sortie du cordon ombilical pendant l'enfantement*, et, en 1823, des *Recherches*

voulait encore lui assigner aucune place dans les cadres nosologiques ; il fallut, pour qu'on consentît à l'admettre, que Percival Pott en donnât encore une description en 1757.

Camper, qui était un curieux, un chercheur de cas rares, montra, dans l'amphithéâtre d'Amsterdam, que l'ovaire gauche était sorti de l'abdomen par l'échancrure ischiatique, et un peu plus tard il trouva le même organe dans une tumeur inguinale. Le doute n'était plus permis ; les grands maîtres, d'ailleurs, s'étaient prononcés. Desault lui-même, avait trouvé dans un sac herniaire l'ovaire gauche et la trompe du même côté ; et cependant ces faits restaient isolés et à peu près sans valeur, lorsque Deneux, qui, pour sa part, avait eu occasion d'observer les accidents qui peuvent résulter de cet état des organes, essaya d'en faire un corps de doctrine ; il s'attacha à exposer les variétés des viscères qui peuvent se trouver avec l'ovaire, puis il en indiqua les causes, les symptômes, et enfin le meilleur mode de traitement. Ce petit traité est excellent ; Deneux était encore complétement inconnu lorsqu'il se décida à le publier ; d'autres sont arrivés à la célébrité, qui n'ont rien eu de semblable dans leur bagage.

très-curieuses sur les causes de l'accouchement spontané après la mort. Mais le meilleur travail sorti de sa plume est incontestablement celui dans lequel il a fait une histoire tout à fait neuve de certains *thrombus*, ou *tumeurs sanguines* mentionnées par Levret, et depuis négligées par presque tous les auteurs [1].

[1] Je viens de dire que Deneux était un amateur de raretés, son travail sur la hernie de l'ovaire en était déjà une preuve; depuis il a encore obéi à ce goût; ainsi rien de plus curieux que ses recherches sur les causes de l'accouchement spontané après la mort, et surtout que ses recherches sur les thrombus de la vulve et du vagin. Ce dernier travail suffirait pour conserver le nom de Deneux; il a fait preuve, dans toutes ses recherches, d'un excellent esprit et de connaissances très-étendues; je me plais d'autant plus à le dire ici, que je ne l'ai pas mis tout à fait à sa place; il y en a, dans la série de mes notices, que j'ai véritablement surfaits, d'autres que j'ai diminués, Deneux a été de ces derniers; je tiens donc ici à le relever. Je reviens au travail sur les thrombus : l'initiative appartient à un chirurgien en chef de l'hôpital de Perpignan, qui, vers 1828, avait saisi l'Académie de médecine de cette question; il lui avait soumis une observation sur les thrombus au neuvième mois de la grossesse. Deneux avait été chargé de faire le rapport; il n'existait que cinq observations dans les auteurs, lorsqu'un jeune praticien fit imprimer qu'il avait eu occasion d'observer sept à huit cas de ce genre; la réflexion de Deneux, à ce sujet, fait parfaitement sentir, sous une forme modérée, ce qu'on doit penser de pareilles annonces : Je plains sincèrement, dit-il, ceux de mes confrères qui jouissent de la fâcheuse prérogative de rencontrer souvent des accidents peu communs pour d'autres; ceux-ci en effet étaient si peu communs, que, pendant cinq années, à la Maternité, sur un total de seize mille accouchements, Deneux n'en avait observé qu'un seul cas; et que, dans une pratique de quarante ans, il n'en avait rencontré que deux exemples.

Et il en a été de même pour les autres chefs de service; dans un excellent travail que M. Laborie vient de publier sur le même sujet, on lit que M. P. Dubois, sur quatorze mille accouchements, n'a vu que trois cas de thrombus. Une fois l'attention fixée sur ce genre d'accidents, on en a mieux connu la nature et la marche; mais M. Laborie

Ces diverses publications présentaient certainement un haut degré d'intérêt et d'utilité; elles décelaient dans Deneux un bon esprit d'observation et un sens tout à fait pratique; elles auraient suffi pour maintenir son nom en un rang honorable dans la légion d'ailleurs si estimable et si utile des bons praticiens de Paris, et peut-être se serait-il trouvé satisfait de voir vieillir son ambition dans ces paisibles honneurs, si des circonstances un peu moins liées à la science n'étaient venues contribuer, pour une si large part, à une bien autre élévation.

La Restauration avait succédé à l'Empire, beaucoup de grandes familles étaient rentrées en France. On sait comment la réputation d'un accoucheur peut tout à coup se propager et grandir dans le monde : rien n'égale la reconnaissance et le dévouement des femmes pour le praticien exercé et prudent qui, dans ces lon-

convient que, s'il y a eu progression, celle-ci a été lente, ce qui tient sans doute, dit-il, à la rareté de l'affection.

Les prétentions de Deneux étaient, du reste, fort modestes; il n'avait eu d'autre dessein que de rassembler et de publier toutes les observations qu'il pourrait découvrir, car il lui semblait que le rapprochement et la comparaison de ces faits pourrait servir à donner la théorie de la formation de ces thrombus et l'indice de leur vraie médication.

M. Laborie a suivi la même méthode; il n'avait pardevers lui que deux observations, mais ces deux faits, dit-il, s'étaient présentés dans des conditions si dissemblables, qu'ils lui ont permis de tracer une classification des thrombus, basée sur leur siége anatomique; pensée heureuse, qui déjà était venue à l'esprit d'un anatomiste distingué, M. Jarjavay; c'est, en effet, en étudiant les aponévroses du périnée chez la femme, que M. Jarjavay a indiqué le lieu que devaient occuper les épanchements sanguins, suivant leur point de départ; idée heureuse, je le répète, qui a amené un véritable progrès depuis le remarquable travail de Deneux.

gues heures d'anxiété et de souffrances, est venu leur prodiguer les secours de son art; le bonheur d'être mères redouble leur sollicitude et leur bienveillance naturelle. Deneux, essentiellement bon et serviable, avait ainsi trouvé de chaleureuses et puissantes recommandations, et sa position allait s'élever bien au delà, sans doute, de ses propres espérances.

Jusque-là, en effet, dans les familles souveraines, lorsqu'il s'était agi de faire choix d'un accoucheur, on avait naturellement jeté les yeux sur des hommes que désignait une grande célébrité. Sous la Restauration les choses ne se passèrent point tout à fait de cette manière; la famille royale préféra pour la duchesse de Berry le praticien d'ailleurs prudent et habile que recommandait le noble faubourg, et Deneux fut nommé.

Le début de Deneux dans ses hautes et délicates fonctions ne fut pas heureux : le premier enfant de la duchesse de Berry ne vint au monde qu'après un travail de vingt-quatre heures, et le lendemain, dans la soirée, il avait cessé de vivre. On ne pouvait en imputer la faute à Deneux, sa conduite avait été sage et prudente; la confiance du duc de Berry en fut néanmoins un moment ébranlée, on agita la question d'établir un conseil médical qui, au besoin, viendrait en aide à l'accoucheur. Deneux protesta avec une noble fermeté contre un pareil outrage; il déclara que ce serait le mettre en tutelle, et finit par dire que si cette insulte lui était faite, il se retirerait. On n'insista pas davantage; un second accouchement, heureux de tout point, vint d'ailleurs rassurer les esprits : c'était une

fille, qui fut plus tard désignée sous le nom de *Mademoiselle*.

Mais en 1820, le duc de Berry ayant succombé sous le fer d'un assassin, la naissance d'un troisième enfant, qui cette fois fut un fils, vint mettre le comble à la fortune de Deneux : il fut accablé d'honneurs, de distinctions et de places. Nommé coup sur coup chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel, médecin en chef adjoint de la maison d'accouchement, chevalier de la Légion d'honneur et de Constantin des Deux-Siciles, il fut compris dans les premières nominations des membres titulaires de l'Académie de médecine, et un peu plus tard il fut promu au professorat dans la Faculté de médecine de Paris.

Bien que nommé professeur grâce à l'ordonnance de 1823, Deneux n'avait pris la place de personne à la Faculté, on avait créé pour lui une chaire de clinique d'accouchement; mais je suis obligé de dire que, pendant les huit années de son professorat, aucun service ne fut organisé, et qu'il ne fit acte de professeur qu'en assistant aux examens. Comme ses consorts il fut destitué en 1830 [1].

[1] C'était un grand acte de justice qu'on venait de faire; M. de Broglie, ministre de l'instruction publique, disait, avec raison, dans son rapport au roi, que la dissolution de l'École, en 1823, avait été un acte odieux, et il entendait par là, *l'intrusion de professeurs choisis arbitrairement aux places de leurs anciens maîtres expulsés sans motifs*. Il est bien vrai, je viens de le dire, que Deneux, qui était un *intrus* de 1823, n'avait pris la place de personne, la chaire qui lui fut conférée était inoccupée; mais compris dans cette funeste fournée de 1823, il se trouvait enveloppé dans la même réprobation; et, c'était là ce qu'il ne voulait pas admettre; il trouvait que lui devait être exception-

Jusqu'ici, on l'a peut-être remarqué, c'est à peine si cette notice consacrée à Deneux a pris les formes d'un éloge académique : c'est qu'il est des

nellement conservé, et de là sa lettre au ministre de l'instruction publique, à la date du 7 octobre 1830.

« Monsieur le duc, écrivait-il, vous proposez que les professeurs qui ne tiennent leur titre que de la seconde ordonnance du 2 février 1823 soient écartés; mais quoique mon titre m'ait été conféré par cette ordonnance, il n'a rien de l'odieux que vous combattez. Je n'ai été intrus à la chaire d'aucun de mes maîtres, et celui qui, peu de temps auparavant, avait refusé, à deux reprises différentes, la place de chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité, dont on voulait priver le titulaire, n'aurait accepté, en 1823, les dépouilles de personne. »

Deneux ajoutait un peu plus loin : « Bien que ma nomination soit accolée à d'autres nominations que vous regardez comme irrégulières, elle ne saurait rien perdre pour cela de sa force; elle est en tout comparable à celle des professeurs qui font partie de l'École de médecine depuis son origine; mes droits, comme les leurs, sont garantis par l'art. 79 du décret de 1808, que vous invoquez à leur égard. »

« En prononçant ma destitution, vous me rendez victime d'une injustice semblable à celle qui, *de votre aveu, a blessé profondément le sentiment public*, et que vous voulez réparer. »

Tout cela, il faut bien le reconnaître, n'était que spécieux; la nomination de Deneux n'était en rien comparable à celle des professeurs violemment expulsés en 1823 ; ceux-ci devaient leurs places soit au concours, soit à la présentation, et ils professaient; or, le bon Deneux, malheureusement accolé, comme il le dit lui-même, aux intrus de 1823, était arrivé comme eux, sous le bon plaisir du pouvoir, et pendant les huit années de son professorat, il n'avait pas professé.

« En fait, disait-il en terminant, quoique je ne sois plus professeur, en droit, je ne cesserai jamais de me regarder comme tel. Je proteste contre l'acte illégal qui m'arrache à mes fonctions, etc. »

Malheureusement pour Deneux, on ne l'arrachait à rien; je viens de le dire, pendant ses huit années, il ne fit acte de professeur qu'en assistant aux examens.

Disons, enfin, que s'il y a eu, rigoureusement parlant, quelque injustice dans sa destitution, celle-ci venait d'une première injustice bien plus criante et bien plus scandaleuse.

hommes qui ne peuvent être complétement appréciés et jugés que quand sont venus les jours d'épreuves. Tout en comblant Deneux de ses faveurs, tout en le soutenant en quelque sorte par la main, la fortune semblait avoir oublié de lui donner ces qualités heureuses et brillantes qui mettent de niveau avec toute espèce de bonheur; mais maintenant que je vais le suivre dans les rudes sentiers de l'adversité, ce sera pour moi une vraie satisfaction d'avoir à montrer en lui une belle âme et un noble cœur, d'avoir à dire quelles furent l'étendue et la constance de son dévouement pour ceux à qui il devait tout.

A peu de temps de là, ses protecteurs étaient tombés, le vent des révolutions les avait de nouveau rejetés sur la terre d'exil; la duchesse de Berry, arrêtée en Vendée, avait été conduite dans la citadelle de Blaye; une note insérée au *Moniteur* avait annoncé qu'elle était enceinte. Deneux en eut à peine connaissance, qu'il demanda au gouvernement la faveur d'aller s'enfermer avec elle dans sa prison. C'était lui, disait-il, qui, en d'autres temps et dans le palais des rois, lui avait donné ses soins, c'était donc à lui de lui prêter les secours de son ministère dans ces jours d'abandon, de malheur et de trahison. La demande de Deneux ayant été accueillie, il lui fut permis d'aller partager la captivité de la princesse.

Sa première entrevue avec la prisonnière eut quelque chose de touchant : la duchesse de Berry était couchée, pâle, amaigrie par de longs jours de solitude, d'ennui et de souffrances. Deneux, introduit près d'elle, ne put trouver une parole, il se jeta au pied du

lit et couvrit de larmes la main de la princesse; puis, et pendant toute la durée de son emprisonnement, il lui prodigua des soins de chaque jour et avec la plus vive sollicitude.

Quand la princesse fut rétablie de toutes ses souffrances et mise en liberté, Deneux ne crut pas sa mission terminée; il accompagna Marie-Caroline jusqu'à Palerme d'abord, puis jusqu'à Naples. Ce voyage, déjà très-onéreux et très-pénible pour Deneux, faillit se terminer pour lui d'une manière funeste; dans les environs de Rome, il fut horriblement maltraité et complétement dévalisé par une troupe de bandits, et ce fâcheux événement ne devait pas être le dernier : la comtesse de Luchesi Palli allait mettre le dévouement de son accoucheur à de nouvelles épreuves.

A peu de temps de là, en effet, et au milieu d'un hiver rigoureux, Deneux fut mandé au fond de l'Allemagne pour donner de nouveau ses soins à la princesse; malgré son grand âge et l'affaiblissement de sa santé, il n'hésita pas un seul moment : « Je suis un vieux serviteur de la famille, disait-il, je veux remplir mon devoir. » Il se mit donc en route, malgré la rigueur de la saison. A son retour, et avant d'avoir atteint la France, sa voiture versa dans un ravin escarpé et profond; il en sortit couvert de contusions et avec deux côtes fracturées! Enfin, tout entier encore à cette touchante religion des souvenirs, il voulait aller une troisième fois en Allemagne, à l'âge de près de quatre-vingts ans, prêter de nouveau son ministère à sa noble cliente, c'est à grand'peine s'il céda aux supplications de madame Deneux et de ses amis.

Tant de dévouement, tant d'abnégation ne l'avait pas enrichi; une modeste pension de 1,200 francs, voilà tout ce que lui avaient valu ses longs services : aussi, quand l'âge ne lui permit plus d'exercer sa profession, il fut obligé de vendre une partie de sa bibliothèque, et d'aller vivre au fond d'une province, dans le voisinage de quelques vieux amis. Un de nos collègues, son parent et son ami le plus dévoué, allait souvent le visiter; ce fut lui qui lui ferma les yeux, dans la petite ville de Nogent-le-Rotrou, le 28 décembre 1846. Ce parent, cet ami qui avait trouvé au commencement de sa carrière un asile dans la maison de Deneux, c'est celui dont il me reste à parler : Baudelocque, ancien médecin de l'hospice des Enfants.

C'est encore en Picardie, dans un petit village des environs d'Amiens, nommé Hailles, que naquit César-Auguste Baudelocque, le 9 décembre 1795.

Son père était cousin germain du grand accoucheur; c'était un notaire de campagne, d'une forte et impétueuse nature, plus occupé de ses plaisirs que de l'avenir de ses enfants. Sa mère, Marie-Louise Denisart, était proche parente du jurisconsulte Denisart, connu par d'estimables travaux.

Le jeune Auguste Baudelocque, bien que d'un caractère vif et emporté, montra, dès ses premières années, un goût très-prononcé pour l'étude; son père lui-même en fut frappé, et pensa qu'on pouvait en faire un savant. On commença par le confier au

curé du village, qui lui apprit un peu de latin ; puis on le fit entrer dans une bonne institution où il fit d'excellentes études, et, en 1810, on l'envoya à Amiens, à l'école dite d'instruction médicale.

Le nom que portait Baudelocque n'a pas été étranger au choix de sa carrière ; mais pour rallumer cette gloire de famille, il ne fallait rien moins qu'un héritier plein de zèle et d'ardeur comme l'était ce jeune homme. Auguste Baudelocque sentait en lui ces nobles désirs. L'école de médecine d'Amiens l'avait tout au plus initié au grand art qu'il voulait cultiver ; c'était à Paris seulement qu'il pouvait faire des études sérieuses. Il savait qu'un de ses parents y exerçait l'art des accouchements, que ce parent avait été accueilli dans sa jeunesse par le premier des Baudelocque. Sans en savoir davantage, il se mit en route, bien convaincu que ce parent s'empresserait de payer, à présentation d'un autre Baudelocque, cette vieille dette de reconnaissance. Les faits prouvèrent qu'il ne s'était point trompé. Ce parent, je viens de le dire, était Deneux ; il reçut le jeune Baudelocque à bras ouverts, le fit demeurer chez lui, et pourvut à tous ses besoins.

C'était vers la fin de l'Empire, la guerre n'était plus pour nous qu'une suite de désastres ; heureux ceux qui, ayant fait quelques études médicales, pouvaient prévenir la conscription et entrer dans les armées en qualité de chirurgiens militaires. C'est ce que fit Baudelocque, il entra comme sous-aide dans un bataillon d'artillerie, et fut dirigé sur Dresde. Mais ce bataillon ayant été coupé du reste de l'armée et fait prisonnier, Baudelocque fut emmené jusqu'au fond de la Hongrie,

et c'est de là qu'il dut revenir en 1814, quand la paix fut rétablie. Doué d'une forte constitution, et désireux de revoir son pays natal, il fit cette longue route à pied, le sac sur le dos. Il racontait que le dernier jour, ayant encore vingt lieues à faire, il les fit tout d'une traite; et ce fut les yeux pleins de larmes qu'il aperçut enfin le clocher de son village et le toit de la maison paternelle.

Après quelques jours passés dans sa famille, Baudelocque dut revenir à Paris. Deneux, toujours disposé à lui être utile, lui avait de nouveau ouvert sa maison; mais Baudelocque sut bientôt se suffire à lui-même. En 1818, il concourut pour l'internat; nommé l'un des premiers, il se trouva attaché aux hôpitaux jusqu'à sa réception au doctorat, c'est-à-dire jusqu'en 1822.

Si, à cette époque, Baudelocque n'avait suivi que ses goûts, il n'aurait pas quitté Cullerier l'ancien, qui avait pour lui la plus vive amitié, et peut-être se serait-il consacré aux études que comporte l'hôpital du Midi; mais, je l'ai déjà dit, Baudelocque portait un beau nom, il avait dans sa famille une noblesse qui l'obligeait, ce fut vers l'hôpital de la Maternité qu'il dut se diriger de préférence.

Le savant Chaussier avait cessé de remplir les fonctions de médecin en chef de cet établissement; Deneux en était le médecin adjoint. Baudelocque, admis comme interne dans cette maison, put y acquérir des connaissances essentiellement pratiques dans cette science des accouchements qui désormais allait remplir presque toute sa vie. Cependant, comme tout s'enchaîne et tout se lie dans la nature, nous allons voir que cette étude de l'art obstétrical devait conduire

Baudelocque à d'autres études non moins pleines d'intérêt et fécondes aussi en résultats pratiques.

La vie des femmes, a dit le plus ancien et le plus vénéré des médecins, n'est trop souvent qu'une longue maladie. Par cela en effet que la femme porte dans son sein, et pendant de longs mois, le produit de la conception, des changements profonds se sont accomplis en elle, et, dès lors, elle est exposée à toutes sortes de dangers; puis quand sont venues ces heures si désirées, et en même temps si redoutées, d'une prochaine délivrance, que de hasards, que de périls n'a-t-elle pas à courir au milieu de toutes ses angoisses et de toutes ses souffrances! Sans doute il est d'ineffables compensations, dans ces cruels moments, tout est oublié dès que la mère entend le premier cri du nouveau-né; mais de combien de maux n'est-elle pas encore menacée après l'enfantement, et quand tout semble enfin lui promettre une entière sécurité? Le médecin dont nous nous occupons a su exposer avec un vrai talent toutes les parties de ce sombre tableau, et montrer au prix de quelles souffrances la femme doit trop souvent acheter le bonheur d'être mère.

Baudelocque n'était encore qu'interne dans les hôpitaux, lorsqu'un programme de prix appela son attention sur un premier ordre des graves accidents qui peuvent se déclarer soit pendant le cours de la grossesse, soit pendant le travail de l'enfantement, soit après les couches; je veux parler de ces attaques instantanées et effrayantes qui sont quelquefois annoncées par un cri perçant et douloureux, et qu'on appelle *convulsions*.

Quelle peut être la cause de ces scènes émouvantes? d'où vient qu'un être si faible, si délicat, peut suffire à d'aussi formidables efforts? C'est là ce qu'on ne saurait pénétrer; mais Baudelocque a parfaitement établi que si la prédisposition à ces attaques se trouve dans la grossesse elle-même, il faut en attribuer la cause occasionnelle au trop-plein des vaisseaux sanguins ou à un état de pléthore, et de là des indications faciles à remplir.

Mais si les convulsions constituent un ordre d'accidents des plus redoutables, il en est un autre moins effrayant en apparence, mais plus grave en réalité, et dont Baudelocque s'est également occupé.

Le sang, en effet, source de toute vie, peut s'échapper du sein de la mère à flots intarissables, ou bien il peut s'amasser en elle et former de mortels épanchements, constituant ainsi ce qu'on nomme des *hémorrhagies*, qui tantôt sont *internes* et tantôt sont *externes*.

Baudelocque ne s'est occupé que des premières, et c'est avec une admirable sagacité qu'il en a déterminé la nature, indiqué les causes et assigné le traitement. C'était le second ouvrage sorti de sa plume; mais il ne devait pas s'en tenir là [1].

[1] Baudelocque a raconté lui-même comment et par suite de quelles circonstances il a été amené à s'occuper des hémorrhagies internes de l'utérus.

C'était en 1818, l'Angleterre venait de perdre la fille et l'héritière de ses rois. La princesse Charlotte avait succombé, quelques heures après sa délivrance, à une hémorrhagie interne de la matrice. Dans le numéro d'avril du *Journal général de médecine* parut le programme suivant : *Déterminer la nature, les causes et le traitement des hémor-*

Après avoir échappé aux *convulsions* et aux *hémorrhagies* au sortir du travail le plus facile et le plus heureux, la femme peut être prise tout à coup d'une fièvre qu'on a nommée *puerpérale*.

Cette fièvre avait été mal étudiée.

L'école de Bichat, de Pinel, et même de Broussais,

rhagies internes de l'utérus qui surviennent pendant la grossesse, dans le cours du travail et après l'accouchement.

Quatre mémoires furent adressés à la Société de médecine qui avait proposé ce prix ; aucun de ces mémoires ne parut mériter le prix.

La Société crut devoir remettre au concours la même question ; c'est alors que Baudelocque se décida à entrer en lice ; il était bien jeune, et, de son propre aveu, il avait bien peu d'expérience personnelle pour aborder une question toute pratique ; mais il avait été initié de bonne heure à l'étude des accouchements, il vivait et se trouvait constamment avec son parent, M. Deneux, qui employait ses loisirs à des conférences où se discutaient les questions relatives à cet art ; un pareil mode d'instruction devait faire de Baudelocque un praticien, même avant d'avoir beaucoup vu. Pour encourager son zèle, M. Deneux mit à sa disposition des observations nombreuses tirées de sa pratique, et ces observations ne forment pas la partie la moins intéressante de son ouvrage.

Son travail se compose de deux parties ; des faits qu'il a groupés dans l'ordre qui lui a paru le plus convenable, et des conséquences qui découlent naturellement de ces faits. Cette manière de procéder obtint l'approbation de la Société de médecine, et le mémoire de Baudelocque fut couronné.

Dans la plupart des cas, lorsqu'un travail a été couronné par une Société savante, l'auteur s'empresse de le livrer à l'impression. Baudelocque était un esprit trop sage, trop positif pour obéir à un mouvement de vanité ; onze années se passèrent avant qu'il le mît au jour ; il s'était dit, et avec raison, que ses paroles auraient beaucoup plus de poids lorsqu'il pourrait les appuyer de son expérience personnelle. Plusieurs années d'observation à l'hospice de la Maternité de Paris et sa pratique particulière, l'avaient mis à même de constater la solidité des principes qu'il avait admis. Les augmentations nombreuses qu'il y a faites ont eu pour but d'ajouter des détails plus étendus, de nouvelles preuves aux endroits qui lui ont paru en avoir besoin, et d'ap-

tout en nous faisant mieux connaître qu'on ne l'avait fait jusque-là les inflammations des membranes séreuses, nous avait entraînés dans un solidisme trop exclusif, et c'est surtout l'histoire de la péritonite puerpérale qui devait en fournir les preuves.

Baudelocque, une fois entré dans la maison d'accouchement, et témoin d'une épidémie meurtrière, fut frappé d'étonnement quand il vit les salles se remplir tout à coup de femmes moribondes : lui qui croyait que la péritonite chez les femmes en couches ne devait pas présenter plus de dangers que les autres phlegmasies des membranes séreuses, il voyait les nouvelles accouchées périr en quelques heures! C'est alors qu'il commença à comprendre qu'il devait y avoir autre chose qu'une simple inflammation abdominale, et que ces morts foudroyantes devaient être rapportées à une altération essentielle et profonde des *humeurs*. Une étude plus approfondie le confirma dans cette opinion, et c'est en vue de ces principes qu'il composa son excellent *Traité de la péritonite puerpérale* [1].

précier les nouveaux moyens de traitement qu'on avait conseillés depuis quelque temps.

Tout cela prouvait le bon et excellent esprit de Baudelocque, le sens pratique qui l'a guidé en toute chose; aussi cette monographie est restée, elle est encore consultée chaque jour; elle n'a pas vieilli, parce qu'elle est l'expression fidèle des faits.

[1] Cette question de la péritonite puerpérale offrait un grand intérêt; c'était à la fois une question de pathogénie, de pathologie générale et de pathologie spéciale; Baudelocque l'a traitée en homme pratique et en homme de progrès.

Bichat, comme je viens de le dire, et plutôt encore Pinel, n'avaient fait que du solidisme, lorsqu'ils avaient traité le sujet au point de vue de l'hystologie et de la pathologie; ils n'ont vu, dans le péritoine

Baudelocque venait ainsi de mettre la dernière main à ses travaux sur les maladies que les femmes peuvent éprouver avant, pendant et après l'accouchement; on peut dire qu'il avait fait l'histoire pathologique tout entière de la femme. Qu'y a-t-il, en effet, de sérieux, de grave, de véritablement important à connaître en dehors de ces trois ordres de maladies : les convulsions, les hémorrhagies et les inflammations ainsi comprises! Mais les belles recherches de Baudelocque ne devaient point encore s'arrêter là. De 1818 à 1830, sa vie tout entière avait été consacrée à l'étude des maladies des femmes. A partir de ce moment, un nouveau champ de recherches va lui être ouvert. Nommé médecin de l'hôpital des Enfants, il va aborder des études non moins importantes et pleines d'intérêt encore, celles qui sont relatives aux maladies des enfants.

qu'une membrane séreuse, et dans la péritonite que l'inflammation de cette membrane; Baudelocque, l'un des premiers, a vu que le mal venait de plus loin, que les solides n'étaient pas seuls intéressés, que les liquides étaient aussi compromis, et ce qui l'avait porté à penser ainsi, c'était le mode de propagation du mal; témoin de plusieurs grandes épidémies, il avait vu que le mal se propage par *voie d'infection*.

L'altération primitive des humeurs dans la péritonite puerpérale, telle est l'idée dominante de l'ouvrage de Baudelocque; cette condition, suivant lui, peut seule rendre raison de la production de la maladie, de son mode de propagation, de la généralité et de la gravité des symptômes, de la terminaison si souvent et si rapidement funeste, et enfin du mode de traitement le plus efficace.

Les circonstances entrent pour beaucoup dans la vie d'un homme; si M. Deneux ne s'était encore trouvé là, s'il n'avait conduit Baudelocque dans les salles de la Maternité, peut-être celui-ci ne se serait-il jamais occupé de la péritonite puerpérale; ajoutons qu'une Société de médecine, celle de Bordeaux, en posant cette question comme sujet

Parmi ces maladies, il en est une qu'Alibert appelait une infirmité aussi honteuse que dégoûtante, qui rend l'homme un objet de rebut pour ses semblables, qui lui fait redouter l'union conjugale, qui se transmet à ses descendants, qui frappe l'enfant dans le sein de sa mère, et transforme les plus belles années de sa vie en une longue série de peines et de douleurs.

C'est la maladie *scrofuleuse*, fléau des populations, plaie hideuse du genre humain, qui semblait en d'autres temps ne pouvoir être conjurée que par l'intervention divine et que les rois de France, au moment de leur sacre, croyaient avoir le don de guérir par l'attouchement ou l'imposition des mains; tradition antique et longtemps vénérée, qui passait d'âge en âge, et à laquelle le roi Charles X crut devoir lui-même se conformer, moins sans doute dans l'espoir

de prix, vint offrir à Baudelocque l'occasion de soumettre ses opinions au contrôle des praticiens; il ne fallut rien moins que toutes ces circonstances pour inspirer à Baudelocque ces nouvelles idées, et pour le décider à leur donner de la publicité; à plusieurs reprises, dit-il, j'avais formé le projet d'écrire sur la péritonite puerpérale; mais l'opinion que j'avais sur la nature et les causes de cette maladie différait tellement des idées médicales généralement répandues, que, redoutant de me mettre en opposition avec elles, craignant d'ailleurs d'avoir mal interprété ce que j'avais vu, je remettais toujours la chose à un autre temps.

Ces idées, toutefois, Baudelocque ne prétendait pas les avoir émises le premier; si un bon traité manquait encore, en ce qui concerne la péritonite puerpérale, il fallait moins en accuser la disette des matériaux que les doctrines médicales régnantes; c'était celles-ci qui avaient fait jeter dans l'oubli les excellentes remarques et les judicieux préceptes de nos devanciers.

Il fallait donc secouer le joug de ces doctrines, et c'est ce qu'a fait Baudelocque.

de guérir ces malheureux que pour alléger leur infortune par d'abondantes libéralités.

Quand Baudelocque entreprit de s'occuper de la maladie scrofuleuse, il ne trouva qu'incertitude et confusion dans les auteurs. Son histoire était un véritable chaos. C'était en vain que l'Académie royale de chirurgie avait appelé en 1750 l'attention des praticiens sur ce sujet, qu'elle avait couronné les mémoires de Bordeu et de Faure, et qu'elle les avait fait insérer dans le recueil de ses prix ; la même incertitude continuait de régner sur les causes, la nature et le traitement de cette maladie.

Et cependant toutes les nations s'en étaient préoccupées. En Allemagne, Hufeland; en Angleterre, Gibbs, de Quincy, de Morlay, en avaient fait l'objet d'études spéciales; en France, Royer, Delpech, Alibert, n'avaient eu garde de l'omettre. Cette affection n'en était pas moins restée, comme au temps de Celse, une de ces maladies qui portent la lassitude et le découragement dans l'âme des médecins :

Quæ vel præcipuè medicos fatigare solent.

A Baudelocque était réservé le mérite de porter en quelque sorte la lumière au milieu de ces ténèbres.

Chaque école, chaque médecin avait sa théorie sur les causes de la maladie scrofuleuse : celui-ci prétendait qu'elle était dans les familles un funeste héritage transmis de génération en génération; cet autre n'y voyait qu'une exagération du tempérament lymphatique; celui-là n'invoquait que la contagion; cet au-

tre s'en prenait aux aliments ou aux boissons; tel autre enfin aux influences atmosphériques. Baudelocque, après avoir mûrement examiné toutes les opinions de ses devanciers, et après en avoir reconnu le peu de fondement, crut devoir revenir aux faits.

Ses recherches furent longues, pénibles, minutieuses; d'abord vagues et incertaines, puis de plus en plus directes et positives; enfin il arriva à constater, et d'une manière irréfragable, que les conditions indispensables à la production des affections scrofuleuses consistent essentiellement et uniquement dans la respiration d'un air altéré et vicié par le défaut de renouvellement. C'était une vue lumineuse dont les conséquences sur la thérapeutique étaient immenses[1].

[1] C'est un excellent ouvrage que ce traité de la maladie scrofuleuse; avant Baudeloque, on se perdait en conjectures sur la nature de cette maladie; ayant mis la main, en quelque sorte, sur la cause du mal, la vraie théorie de sa production s'est révélée, pour ainsi dire, d'elle-même. Partout, dit-il, où on trouve des scrofules, on peut constater que l'air n'est pas suffisamment renouvelé; mais en quoi consiste l'altération qui en résulte? Est-ce dans une proportion différente, moindre du fluide électrique? Aucune expérience n'est venue, jusqu'ici, confirmer les idées de M. de Humboldt à cet égard. Est-ce dans la présence de miasmes? Nous ne savons absolument rien sur ce sujet; jamais on n'a pu saisir, analyser les miasmes, constater même leur existence.

Toutes les fois que, dans un milieu quelconque, se trouve renfermé un nombre trop considérable de personnes, on voit bientôt des maladies graves s'y manifester; ne sachant le plus souvent à quoi attribuer ces maladies, qui, du reste, n'ont aucun rapport avec les écrouelles, on croit devoir en accuser les miasmes; mais tout ce qu'on a dit ou écrit sur les miasmes est entièrement hypothétique; Baudelocque ne s'en est donc pas pris aux miasmes pour expliquer la production des scrofules; il s'en est tenu à ce qui tombe sous l'observation. La respiration, dit-il, détermine dans l'air atmosphérique des changements.

En dévoilant ainsi les véritables causes de la maladie scrofuleuse et en prouvant que ces causes peuvent être écartées, Baudelocque avait rendu un véritable service à la société. C'est, du reste, une justice que lui ont rendue les étrangers eux-mêmes. Lorsque le parlement anglais crut devoir nommer une commission à l'effet de s'enquérir des causes qui entretiennent tant de maladies dans les grandes villes, un des médecins les plus distingués de Londres, le docteur Toynbee, interrogé par elle sur les maladies les plus fréquentes et sur leurs causes, répondit que c'étaient les maladies scrofuleuses, et que leurs causes avaient été parfaitement indiquées par un médecin français, le docteur Baudelocque. M. Toynbee ne s'en tint pas à cette déclaration ; il crut devoir féliciter directement et publiquement Baudelocque de sa découverte, et il lui adressa les paroles suivantes : « Permettez-moi, mon-

bien étudiés, bien connus ; on sait d'une manière certaine que l'air qui sort des poumons a perdu deux ou trois parties de son oxygène ; que cet air contient en plus, outre une assez grande quantité de vapeur, trois ou quatre parties de gaz acide carbonique. Cette diminution continuelle de l'oxygène, cette augmentation constante du gaz acide carbonique, sont de nulle importance lorsque l'on respire à l'air libre, l'air expiré a bientôt retrouvé dans l'atmosphère la portion d'oxygène qu'il a perdue, et il s'est bientôt débarrassé de l'excès d'acide carbonique dont il est surchargé ; mais si l'on séjourne dans un espace étroit, la diminution de l'oxygène, l'augmentation de l'acide carbonique ne tardent pas à exister dans la masse entière de l'air ; les poumons ne reçoivent plus alors que cet air déjà altéré, et qu'ils altèrent encore de plus en plus ; les effets qui devront en résulter sur l'économie deviendront très-sensibles lorsqu'on séjournera dans un pareil endroit ; l'hématose n'étant plus ce qu'elle doit être, le point de départ est dans les liquides, puis les solides participent au mal. Telle est la théorie, fort simple d'ailleurs, qui avait permis à Baude-

« sieur, de vous dire qu'en publiant votre ouvrage « sur la maladie scrofuleuse, vous avez rendu un ser- « vice infini à l'espèce humaine, et que ce sera tou- « jours avec bonheur que je vous citerai comme un « de ses bienfaiteurs. »

Tout ce que je viens de dire me dispense d'insister pour prouver que Baudelocque était un praticien sagace et judicieux ; c'était aussi un expérimentateur humain et prudent, et un thérapeutiste habile. Sa grande maxime était que dans les maladies des enfants, il faut savoir attendre et gagner du temps. Sa pratique à l'hôpital était remarquablement heureuse ; c'était dans son service que se trouvait toujours la plus faible mortalité.

Baudelocque s'était essayé dans l'enseignement. Nommé agrégé par la voie du concours, il devait naturellement aspirer à une chaire de professeur ; mais avec un excellent fonds et de grandes connaissances, il

locque d'expliquer pourquoi les écrouelles n'épargnent pas les enfants appartenant aux classes aisées de la société ; des enfants d'ailleurs bien nourris, recevant des soins de propreté convenables, demeurant dans des appartements somptueux et situés dans des quartiers salubres ; jusqu'à Baudelocque, on n'avait pas songé à s'enquérir de l'étendue, de la disposition des chambres à coucher de ces enfants ; or, c'est là qu'il a trouvé la cause du mal ; ces enfants passent de longues nuits dans des chambres étroites, hermétiquement closes, et souvent dans une alcove dont on ferme exactement les rideaux, etc.

Cette théorie était trop simple pour qu'on pût l'adopter généralement ; mais il était évident que c'était parce qu'on n'avait pas attaché à cette altération de l'air toute l'importance qu'elle mérite, qu'on ne l'avait pas reconnue, et Baudelocque a eu raison de dire que, lorsqu'on sera bien convaincu de l'influence que cette altération exerce sur la production des scrofules, on parviendra toujours à les détourner.

eut peu de succès dans l'enseignement privé, il n'était pas assez maître de sa parole, il ne savait ni se contenir ni se modérer; et de même à l'Académie de médecine, où il avait été nommé, dès 1823, il ne prenait que rarement la parole et toujours avec une véhémence qui l'empêchait d'aller au delà de quelques phrases. Cette nature un peu colérique coïncidait chez lui avec une constitution où prédominait surtout le système sanguin; constitution évidemment apoplectique, qu'il tenait de son père, mort hémiplégique dans un âge peu avancé. Baudelocque en convenait lui-même; mais il ne prenait aucune mesure pour en prévenir les suites. Il écoutait volontiers les représentations de ses amis, il en sentait toute la force; mais, soit insouciance, soit conviction que tout serait inutile, il ne voulut rien changer à ses habitudes.

Les faits, malheureusement, ne tardèrent pas à justifier ces appréhensions; à peine âgé de quarante-huit ans, en novembre 1843, il éprouva une première attaque d'apoplexie au milieu d'une consultation médicale, et au moment où, une objection peu obligeante lui ayant été faite, il se préparait à répondre avec sa vivacité ordinaire. Il se sentit tout à coup arrêté par un excessif embarras de la parole, et en même temps il y eut hémiplégie faciale, avec faiblesse dans le bras et dans la jambe gauches. Quelques émissions sanguines et un régime sévère l'avaient ramené à un état satisfaisant; mais, ayant repris ses anciennes habitudes, il éprouva bientôt une seconde attaque, et cette fois avec cécité presque complète. Après quelques mois il y eut amélioration marquée; mais sur ces entrefaites,

notre malheureux confrère en vint à se persuader deux choses qui l'amenèrent à l'état le plus triste qui se puisse imaginer.

A tort ou à raison, il avait l'intime et déplorable conviction que s'il laissait arriver dans ses yeux le moindre rayon de lumière, il perdrait immédiatement connaissance; et que s'il se plaçait dans une position horizontale, il serait pris d'une suffocation mortelle. Dès lors il se condamna à vivre dans une pièce dont les volets, exactement fermés, interceptaient toute lumière, et à demeurer perpétuellement assis sur un fauteuil, les bras constamment élevés et soutenus par une espèce de balustrade.

Quand j'allais visiter cet infortuné collègue, c'était sa voix qui me guidait au milieu de ces ténèbres; il restait ainsi habillé nuit et jour, ne voulant pas même que, dans cette profonde obscurité, on le débarrassât des lunettes qu'une excessive myopie l'avait toujours obligé de porter.

Ce long supplice me rappelait involontairement ces paroles du poëte :

Sedet æternumque sedebit!

Et comme avec sa forte volonté il était d'une constitution athlétique, ce fut pendant de longs mois qu'il résista à cet étrange genre de vie.

Ses parents, dans l'espoir d'alléger ses souffrances, l'avaient ramené aux lieux où s'était écoulée son enfance, dans le village de Boves, près d'Amiens. C'est là, au sommet d'une montagne, près des ruines d'un

vieux château et à deux pas du cimetière, que s'est douloureusement achevée cette triste existence, le 20 mai 1851.

Ici pourrait se terminer ce que j'avais à dire sur chacun de ces estimables praticiens ; mais peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de les placer une dernière fois en regard les uns des autres, de voir quelles analogies et quels contrastes offraient leurs caractères, en quoi ils pouvaient se rapprocher, et en quoi ils différaient.

Desormeaux et Baudelocque, enlevés tous les deux à la science par une mort prématurée, s'étaient également fait remarquer par une saine érudition et une sage pratique. Préparés tous les deux par une bonne éducation, fortifiés par de longues études, on les avait vus briller dans de mémorables concours, et plus tard contribuer, par leurs recherches et par leurs écrits, à l'avancement de la science. Mais l'un était aussi calme, aussi froid que l'autre était bouillant et passionné : il suffisait de les voir pour comprendre à quel point ils différaient.

Desormeaux, avec sa physionomie douce et reposée, son front pâle et pensif, son œil bleu, limpide, toujours serein, ses mouvements compassés et gracieux, se plaisait à étendre en longues et savantes périodes tous les sujets qu'il avait à traiter, sans que rien pût l'émouvoir ou le distraire.

Baudelocque, avec son œil de feu, son épaisse et noire chevelure, son visage coloré, son cou bref, sa

parole vive et précipitée, jetait avec une sorte de fougue ses brusques allocutions; de sorte que l'un avait en excès précisément ce qui manquait à l'autre, et qu'ils auraient pu se compléter mutuellement. Si, en effet, Baudelocque avait pu emprunter à Desormeaux un peu de sa modération et de sa froideur, il aurait su fournir un long et fructueux enseignement; et de même pour Desormeaux, si Baudelocque avait pu lui communiquer un peu de son ardeur et de sa vivacité, sans cesser d'être sage et méthodique, il aurait pu réveiller et soutenir l'attention de son auditoire de la Faculté.

Quant à ces deux grands vieillards que nous avons vus si longtemps parmi nous, Capuron et Deneux, ce n'est guère que pour signaler entre eux des dissemblances que nous pourrons les rapprocher. Tous les deux étaient pleins de franchise, de loyauté et d'honneur; mais autant l'un aimait à cacher sa vie, à se tenir éloigné du monde et de ses pompes, autant l'autre aimait à se montrer et à rechercher la société des grands : nous avons vu le premier dans un modeste logement, au milieu de quelques vieux livres qu'il feuilletait continuellement; nous aurions pu contempler le second dans de somptueux appartements, au milieu d'une riche bibliothèque qu'il consultait fort peu [1].

[1] J'ai été injuste, ici, envers Deneux; c'est une erreur de dire qu'il consultait peu sa riche bibliothèque; depuis que j'ai lu avec attention son travail sur la hernie de l'ovaire, celui sur les thrombus de là vulve et du vagin, j'ai acquis la conviction que Deneux devait consulter et très-souvent sa précieuse bibliothèque; le goût pour les livres rares et curieux suppose qu'on les connaît et qu'on les consulte; il m'est, d'ailleurs, très-fréquemment arrivé de rencontrer cet excellent homme chez

Après quelques essais peu remarqués d'enseignement particulier, Deneux arrive au professorat et ne professe plus ; Capuron, après de longues années d'enseignement particulier, recommence une vie d'études, de labeur et de privations. Le premier, après la chute de ses protecteurs, se retire, et comme un vieux royaliste, il se condamne à un repos qui n'était pas sans dignité ; puis il meurt dans un état de pénurie qui atteste son désintéressement. Le second, toujours debout, toujours au travail, ennemi jusqu'à son dernier moment de la vie commode, meurt après une longue carrière, et laisse une fortune qui, par son emploi, fera bénir son nom.

On croirait, en vérité, que l'un n'avait demandé à la fortune que les apparences de la gloire et de la richesse, tandis que l'autre, foulant aux pieds ce vain luxe et cette gloire fragile, n'a cherché son bonheur que dans l'intimité de sa conscience et dans l'accomplissement de ses devoirs !

Étranges contrastes ! que tous les deux semblent avoir voulu continuer jusque dans les souvenirs qu'ils ont laissés.

L'image de l'un figure dans l'enceinte de l'Académie, il est encore revêtu de la toge professorale et couvert

es grands bouquinistes du quai Malaquais et du quai Voltaire, et à sa manière de parcourir les tablettes et de mettre la main sur ce qu'il y avait de mieux, j'ai reconnu l'amateur éclairé ; je devais donc réparer ici le tort que je lui ai fait ; peut-être ai-je cédé au désir de faire une opposition, mais il devait avoir plus de lecture que Capuron ; celui-ci ne sortait pas des classiques contemporains et vulgaires ; Deneux remontait aux raretés, aussi bien en bibliographie littéraire qu'en bibliographie médicale.

de décorations, comme pour maintenir sa place parmi les grandes illustrations de la médecine et de la chirurgie.

Une simple lithographie, voilà tout ce qui resterait du second, si son nom, gravé sur une table de marbre, n'était là pour rappeler que, par son legs, il a pris place au nombre des bienfaiteurs de cette Compagnie.

DESORMEAUX A PUBLIÉ :

I. *Précis de doctrine sur l'accouchement par les pieds*, dissertation pour le doctorat en médecine, soutenue à la Faculté de médecine de Paris, le 8 floréal an XII (28 avril 1804), in-8. Paris, 1804.

II. *De Abortu*, thèse de concours pour la chaire d'accouchement à la Faculté de médecine de Paris, le 4 septembre 1811, in-4. Parisiis, 1811.

III. Discours sur cette question : *Quelle a été l'influence de l'esprit de système sur les progrès de la médecine*; prononcé le 16 novembre 1819, à la rentrée des cours de la Faculté de médecine de Paris, in-4. Paris, 1819.

IV. Articles divers du *Dictionnaire de médecine*, en 21 volumes in-8. Paris, 1828 :

Ablactation. — Abortif. — Accouchement. — Allaitement. — Allantoïde. — Aménorrhée. — Avortement. — Apoplexie des nouveau-nés. — Baptême. — Bassin. — Berceau. — Bouillie. — Bourrelet. — Céphalomètre. — Césarienne (opération). — Chatonnement du placenta. — Chlorose. — Chorion. — Chute de matrice. — Couches. — Crochet. — Culbute. — Délivrance. — Détroncation. — Dystocie. — Eclampsie. — Embryotomie. — Enclavement. — Enfantement. — Femmes (maladies des). — Forceps. — Grossesse. — Hydromètre. — Ictère des nouveau-nés. — Inertie de la matrice. — Lactation. — Laiteuses (maladies). — Levier. — Lochies. — Ménorrhagie. — Menstruation. — Métrorrhagie. — Môle. — Nourrice. — Nouveau-né. — Obliquité de l'utérus. — OEuf humain. — Omphalorrhagie. — Parturition. — Pelvimètre. — Priapisme. — Primipare. — Renversement de l'utérus. — Rupture de l'utérus. — Sage-femme. — Sevrage. — Symphyséotomie. — Tire-tête. — Toucher. — Utérus (pathologie de l'). — Version du fœtus.

Articles reproduits pour la plupart dans la 2e édit. de ce recueil en 30 vol. in-8, publiés sous le titre de *Dictionnaire de médecine* ou

Répertoire général des sciences médicales. Paris, 1832-46, avec révision et addition par le professeur Paul Dubois.

V. Enfin il a traduit en collaboration avec M. Destouet l'ouvrage de Morgagni : *Recherches anatomiques sur le siége et les causes des maladies*, 10 vol. in-8. Paris, 1820-24.

CAPURON A PUBLIÉ :

I. *Nova medicinæ Elementa ad nosographiæ philosophiam exarata*, 1 vol. in-8. Parisiis, 1804. 2e édit. *Ibid.*, 1812.

II. *Methodica chirurgica institutio*, 1 vol. in-8. Parisiis, 1818.

III. Nouveau Dictionnaire des termes de médecine, de chirurgie, de chimie et des autres sciences accessoires, 1re édit., 1 vol. in-8. Paris, 1807. 2e édit. *Ibid.*, 1810, avec Nysten.

IV. *Aphrodisiographie*, ou Tableau de la maladie vénérienne, 1 vol. in-8. Paris, 1807.

V. *Luxation de la mâchoire inférieure*, dissertation pour le doctorat en médecine, soutenue à la Faculté de Paris, le 23 pluviôse an IX (12 février 1801), in-8. Paris, 1801.

VI. *De spuriâ graviditate*, thèse de concours pour la chaire d'accouchement à la Faculté de Paris, le 2 septembre 1810, in-4°. Parisiis, 1811.

VII. *Cours théorique et pratique d'accouchements*, 1 vol. in-8. Paris, 1811 ; 2e édit., 1816 ; 3e édit., 1823 ; 4e édit., 1828.

VIII. *De l'accouchement*, lorsque le bras de l'enfant se présente et sort le premier. in-8. Paris, 1828.

IX. *Traité des maladies des femmes*, depuis la puberté jusqu'à l'âge critique inclusivement, 1 vol. in-8. Paris, 1812 ; 2e édit. *Ibid.*) 1817.

X. *Traité des maladies des enfants*, jusqu'à la puberté, 1 vol. in-8. Paris, 1813 ; 2e édit. *Ibid.*, 1820.

XI. Jurisprudence médicale ou questions de médecine légale relative à l'art des accouchements, in-8. Paris, 1820.

XII. Médecine légale relative à l'art des accouchements. 1 vol. in-8. Paris, 1821.

Il a depuis donné ses soins à une nouvelle édition du *Manuel des Dames de charité*, ou formules de remèdes faciles à préparer, in-8. Paris, 1816.

ENFIN CAPURON A PUBLIÉ PLUSIEURS ARTICLES SCIENTIFIQUES OU CRITIQUES DANS LES RECUEILS SUIVANTS :

Annales de la médecine physiologique.
Nouvelle bibliothèque médicale, etc.

DENEUX A PUBLIÉ :

I. *Essai sur la rupture de la matrice pendant la grossesse et l'accouchement*, dissertation pour le doctorat en médecine, soutenue à la Faculté de Paris, le 11 août 1804 (23 thermidor an XII), in-8. Paris, 1804.

II. *Recherches sur la hernie de l'ovaire*, in-8. Paris, 1813.

III. *Considérations sur les propriétés de la matrice*, in-8. Paris, 1818.

IV. Observations pour servir à l'histoire des hémorrhagies internes du système reproducteur de la femme, et particulièrement à celle des pertes utérines latentes. (*Journ. gén. de médecine*, vol. LXVIII, p. 337, 1819.)

V. Réflexions sur la terminaison des grossesses extra-utérines. (*Journal général de médecine*, vol. LXIX, p. 37, 1819.)

VI. Mémoire sur la sortie du cordon ombilical pendant le travail de l'enfantement. (*Journal général de médecine*, vol. LXXI, p. 148, 1820.)

VII. *Recherches sur les causes de l'accouchement spontané après la mort*, in-8. Paris, 1823.

VIII. *Mémoires sur les tumeurs sanguines de la vulve et du vagin*, in-8. Paris, 1830.

BAUDELOCQUE A PUBLIÉ :

I. Dissertation sur les convulsions qui surviennent pendant la grossesse, dans le cours du travail de l'enfantement et après la délivrance. Dissertation inaugurale pour le doctorat en médecine, à la Faculté de Paris, le 2 mai 1822, in-4°. Paris, 1822.

II. *An putredo nosocomialis cum gangrænâ confundi potest? An eadem utrinque causa, signum, prophylaxis et medela*; Thèse de concours pour l'agrégation à la Faculté de médecine de Paris, en 1824, in-4°. Parisiis. 1824.

III. *Nouveau moyen pour délivrer les femmes contrefaites, à terme ou en travail, substitué à l'opération appelée césarienne*, in-8. Paris, 1824.

IV. Observation d'un utérus présentant un canal dans l'épaisseur d'une de ses parois. (*Archives générales de médecine*, vol. IX, p. 410. 1825.)

V. Considérations sur les accouchements laborieux. (*Archives générales de médecine*, vol. XVII, p. 468, 1828.)

VI. *Traité de la péritonite puerpérale*, 1 vol. in-8. Paris, 1830. Cour. par la Soc. méd. de Bordeaux.

VII. *Traité des hémorrhagies internes de l'utérus*, qui surviennent pendant la grossesse, le travail de l'enfantement et après la délivrance. Cour. par la Soc. de méd. de Paris. 1 vol. in-8. Paris, 1831.

VIII. *Études sur les causes, la nature et le traitement de la maladie scrofuleuse*, 1 vol. in-8. Paris, 1834.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

